
L'ESPAGNE



# VOYAGE

PITTORESQUE

# EN ESPAGNE

ET EN PORTUGAL

PARIS. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine



Rouargue frères del. et sc.

Impr. F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris

COMBAT DE TAUREAUX.

# VOYAGE

# EN ESPAGNE

## ET EN PORTUGAL

PAR

ÉMILE BÉGIN



PARIS



# VOYAGE

PITTORESQUE

# EN ESPAGNE

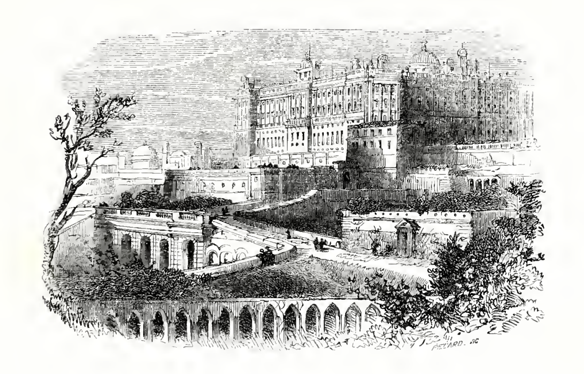
ET EN PORTUGAL

PAR

ÉMILE BÉGIN

Auteur du *Voyage pittoresque en Suisse*.

ILLUSTRATIONS DE MM. ROUARGUE FRÈRES



PARIS

BELIN-LEPRIEUR ET MORIZOT, ÉDITEURS

RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 3

# INTRODUCTION

« L'Espagnol basané sent renaître son antique flamme ; cette vaillante énergie qui tint les Maures en échec, pendant huit siècles de succès et de revers alternés, a reparu tout à coup. »

LORD BYRON, *l'Age de Bronze.*

Dans le premier sourire d'une mère à sa fille, d'une fille à sa mère, il y a quelque chose d'éminemment sympathique et religieux : c'est le même effet que produit, au lever de l'aurore, le sourire du ciel quand il contemple l'Espagne; le sourire de l'Espagne quand elle s'incline révérencieuse devant la majesté du ciel : un soleil radieux répand alors sur elle les flots de sa lumière, et chaque rayon, sorte d'émanation divine, porte avec soi bonheur, espérance, fécondité. Ici, des cactus ouvrent leurs corolles de pourpre et d'or, des plantes caryophyllées balancent leurs tiges, et des iris secouent leur pollen; là, quelques milliers d'oiseaux livrent aux zéphyrs leur voix argentine, leurs ailes diaprées de chatoyantes couleurs, tandis que les chevriers au sommet des montagnes, les pâtres dans les plaines, les bûcherons au fond des bois, le citadin sur les places publiques, le marin sur son navire, la femme du monde et la femme bourgeoise, se dégagent, celles-ci de leur mante noire, ceux-là du manteau traditionnel de

l'Ibérie. Le long des côtes maritimes, depuis Fuente Rabia jusqu'à Gibraltar, depuis Gibraltar jusqu'au golfe de Roses, on dirait une guirlande flottante, composée de petits étendards hissés aux mâts des bateaux-pêcheurs; et sur le rivage apparaît une population joyeuse dont l'existence incertaine, abandonnée aux vagues comme le berceau de Moïse, flotte sans cesse entre deux immensités : l'immensité du ciel et l'immensité des mers.

Ici chaque siècle, tumultueuse caravane, a passé d'un pied si léger, qu'à peine a-t-il laissé des traces ailleurs que sur les visages; mais, derrière les siècles, certains costumes, certaines habitudes sont restés comme autant de bagages oubliés dans la rapidité d'une fuite que le temps précipite en vainqueur. Les âges venus après ont utilisé ces dépouilles, respecté le caractère traditionnel dont elles demeuraient empreintes, et façonné, pour leur usage, un vêtement tantôt phénicien ou carthaginois, tantôt romain ou gaulois, arabe ou normand, selon l'origine des passagers que la caravane des siècles a promenés jadis à sa suite.

Un jour, deux puissants génies, fatigués de leur marche si longue et de leur lutte si vive, le génie de l'art chrétien et celui de l'art oriental, s'arrêtèrent immobiles sur les chefs-d'œuvre enfantés par eux. La force leur manquait pour aller plus loin, pour monter plus haut. Cette couronne rayonnante de foi vive et de poésie qu'ils devaient poser au faîte d'édifices inachevés, le doute qui enfanta Luther allait bientôt la flétrir et l'effeuiller : un vent froid soufflait du nord, traversait la France, l'Italie, arrêtait le spiritualisme dans sa carrière de régénération, scindait en deux parties tranchées l'existence artistique de Raphaël, et mêlait à l'idéal religieux de Michel-Ange l'idéal philosophique du platonisme.

Alors un art mondain, interprète d'idées mondaines, mélange savant d'antiques réminiscences, grandissait presque sans contrainte : déjà, pour le recevoir, les ogives arrondissaient leurs

arceaux; les vierges de Cimabué, les créatures célestes de Fiésole, de Van Eyck et du Giotto descendaient de leur piédestal ou rejetaient leur linceul de pierre; c'était à qui lui tendrait la main, à qui lui donnerait le baiser de paix et l'accolade fraternelle. L'Italie, où ne s'est jamais naturalisé l'arc-en-tiers-point, acceptait volontiers la renaissance comme elle avait accepté la byzantine, tandis qu'en Espagne l'art chrétien, justement orgueilleux de sa lutte avec l'islamisme, aimait mieux demeurer agenouillé dans son extase, au milieu des personnages mystiques dont il avait formé sa cour, que d'abandonner l'ascétisme grandiose auquel il devait et sa gloire et sa puissance.

Le temps marchait toutefois pour l'Espagne comme pour les autres contrées européennes. On y sentait la terre trembler sous les pieds; par delà les cieux que montrait au patriarche Abraham l'ange de la Bible, on croyait entrevoir d'autres cieux; et les hommes d'imagination chaude, tourmentés de passions nouvelles, de désirs nouveaux, cherchaient quelque nouvelle terre pour y planter leur tente. Ce fut alors qu'un vaisseau, le vaisseau d'Américric Vespuce, partit des rives ibériennes; des vents inconnus gonflaient ses voiles comme ils gonflaient les voiles de l'intelligence; il emportait avec lui les espérances de plusieurs générations successives, et le genre humain venait s'asseoir sur le rivage, attendant d'autres destinées, espérant qu'incessamment du sein des flots le cri d'abordage lui révélerait un monde.

Telle était la disposition des esprits au moment où retentit le bruit des conquêtes transatlantiques. L'enthousiasme devint universel : l'Espagne entière s'anima; les ponts-levis se dressèrent; les dagues resplendirent aiguisées; la bannière seigneuriale flotta sur les créneaux; la dame châtelaine apparut en longs habits de cérémonie, tenant à la main le lévrier fidèle ou le faucon qui glapissait d'aise; les coursiers de bataille, richement caparaçonnés, hennirent dans chaque cour d'attente; la coupe des fes-

tins fut vidée chez les pauvres comme chez les grands; le bourdonnement des cloches vint se mêler au bourdonnement de la rue; et, revêtu de sa cotte de mailles, chargé de sa pesante armure, tout un peuple fut debout, attendant le signal d'expéditions lointaines.

Ce signal, qui l'a donné? Est-il venu du ciel ou de l'enfer? L'ordre de marcher a-t-il été dit par l'ange de la mort annonçant au moyen âge que son règne s'achève, et qu'il ne lui reste plus qu'à descendre dans le sépulcre de pierre taillé de ses propres mains depuis cinq siècles; ou bien le mot suprême a-t-il été prononcé par l'ange de la vie, ouvrant à la renaissance une porte de marbre sous laquelle se presse le cortége des grands hommes qui la précèdent et des grands hommes qui la suivent? S'agissait-il de porter l'Évangile aux nations sauvages et de les faire successivement asseoir aux saints banquets de l'agneau sans tache, ou bien voulait-on l'exploitation immorale de l'homme par l'homme, la recherche aventureuse de richesses factices substituées aux richesses réelles que la métropole recélait en elle-même? Quelle qu'eût été la pensée de nos pères et l'inspiration d'en haut, le point de départ n'en fut pas moins digne du plus grand intérêt; car devant la civilisation s'ouvrait une large voie, et bientôt devait s'opérer l'alliance féconde des merveilles de la nature dans un autre univers avec les merveilles de la science et de l'industrie.

Pour chanter l'*hosanna* d'un semblable hyménée, toutes les églises étaient revêtues de leurs tentures, peuplées de leurs lévites; toutes les rues s'étaient parées, et, pour mieux clore son empire, le moyen âge, dont la vie fut une marche triomphale à travers le temps, semblait avoir voulu prendre ses plus somptueux atours, évoquer ses illustrations, étaler ses pompes. Les peuplades du littoral, les peuplades de l'intérieur, ornées de costumes taillés sur des patrons antiques, costumes pittoresques, quelquefois

bizarres et d'origine distinctive, accompagnaient le moyen âge. On eût dit autant d'ambassades survivant à des peuples descendus dans la tombe, groupes d'héritiers qui se reconnaissaient entre eux, qui parlaient tous une langue spéciale, qui avaient le sentiment instinctif de leur origine, mais qui ne pouvaient en produire ni les titres, ni les annales.

A la suite de cet imposant cortége marchait une femme, femme noble et fière, au teint pâle, à la chevelure d'ébène, à la prunelle ardente; sur son front étincelait un diadème d'or; aux basques de sa robe tissée d'argent, de pourpre et de soie, appendaient les écussons de ses armes; plusieurs monarques soutenaient la queue de son lourd manteau d'azur; devant elle huit pages tenaient les huit couronnes de Navarre, de Castille, d'Aragon, des Asturies, de Léon, de Cordoue, de Grenade et de Murcie; quatre chevaliers portaient sur des coussins, celui-ci l'épée avec la main de justice, celui-là le casque d'or au flamboyant cimier, un troisième les éperons avec mollettes étoilées, un quatrième la cuirasse étincelante; venaient ensuite son noir coursier blanchi d'écume, qui piaffait impatient du mors, ses écuyers, ses faucons d'honneur, ses poëtes, ses aumôniers, ses ménestrels; femme étonnante, dont la physionomie passionnée exprimait la grandeur des résolutions, la noblesse du courage, la hauteur des idées, l'énergie du vouloir; femme qui, d'un regard, soulevait les tempêtes sociales, et d'un sourire donnait la paix au monde : c'était l'Espagne. Ses respectueux enfants semaient de fleurs les tapis qu'elle foulait, célébraient à l'envi sa gloire ou lui faisaient hommage de leurs œuvres : ici, c'est Spartacus apportant les aigles des légions romaines qu'il a vaincues; c'est Lucain tenant le manuscrit de sa Pharsale, Martial son recueil d'Épigrammes, Sénèque ses tragédies; plus loin, dans un groupe d'Arabes, Albucasis, Avicenne, Averrhoës, Mesué déposant à ses pieds leurs œuvres : elle sourit aux romances du Cid, accepte avec gratitude le code d'Al-

phonse le Sage, et tend une main protectrice à ces artistes sculpteurs et peintres qui, dans plusieurs milliers d'églises, ont idéalisé la prière, matérialisé la lettre du dogme pour la rendre palpable, et qui ont transporté de leur âme sur les murailles et sur la toile les croyances si pures, les motifs de consolation si douce que la religion inspire.

L'Espagne arrivait sous le porche de la cathédrale de Tolède, où l'attendait le cardinal-archevêque avec tout son clergé, lorsque deux immenses tableaux se déroulèrent devant elle : l'un et l'autre représentaient un enfant royal au berceau. Dans la première des deux toiles, empreinte d'actualité, resplendissante des couleurs les plus vives, on voyait Charles-Quint naissant sur la limite de deux siècles, pour sceller la pierre du tombeau dans lequel le moyen âge dormira d'un sommeil éternel, et pour ouvrir à la renaissance la carrière qu'elle mesure avec audace. Cette toile portait la date 25 *février* 1500. L'autre toile, songe prophétique esquissé dans les teintes vaporeuses d'un demi-jour, laissait apercevoir une scène tumultueuse, émouvante, passionnée : une femme aimée du peuple espagnol, épouse, mère et reine, frappée du couteau parricide d'un fanatique insensé; mais à côté d'elle un ange gardien qui, du bout de son aile, fait dévier l'instrument fatal, puis d'un souffle répand dans l'âme de l'infante et de son auguste mère les trésors de la grâce. L'inscription, *Atocha, 2 février* 1852, se lisait au bas de cette création qu'une palette invisible avait exécutée pour instruire et rassurer l'Espagne.

Entre les deux époques marquées par deux faits d'un intérêt si grand, se place une période de trois siècles et demi, pendant laquelle ont régné sur le monde la forme aux dépens de l'idéal, la discussion de la raison pure aux dépens de la poésie : c'est la période des révolutions politiques faites pour le compte de l'individualisme, gouffre resté béant, au fond duquel, tôt ou tard, se précipiterait l'ordre social, si l'on n'y portait remède.

Le cachet dont Charles-Quint a fermé le dernier asile du moyen âge passera, nous en nourrissons l'espoir, entre les mains de la jeune infante, qui, fidèle aux principes de son aïeule la reine Christine et de sa mère la reine Isabelle, saura réprimer et contenir la démagogie.

Foyer des plus nobles instincts, des plus généreuses pensées et du dévouement le plus complet à l'auguste famille qui gouverne, il ne faut à l'Espagne que vouloir, et bientôt elle aura repris le sceptre glorieux qu'elle tenait autrefois d'une main si ferme et si digne. Bouleversée pendant trois siècles par une lutte opiniâtre, égarée par les enivrantes séductions du vaste territoire qu'elle avait conquis, l'Espagne crut devoir substituer les ressources du commerce maritime aux ressources de l'agriculture, à celles de l'industrie; là se trouve le secret de sa déchéance. Mais qu'elle continue l'œuvre de régénération poursuivie par elle depuis vingt-cinq ans, avec une sagesse si profonde, une résolution si courageuse; qu'elle applique aux réalités matérielles son intelligence admirable, ses ressources territoriales, et dès aujourd'hui je la proclame avec orgueil la digne sœur de la France!

Nous avons pour but principal de faire ressortir l'alliance intellectuelle des deux nations; de les montrer cheminant, malgré d'horribles guerres, sur deux lignes parallèles; tirant même de leurs convulsions intestines, de leur antagonisme des éléments de progrès, et donnant aux grandeurs de l'avenir une fondation profondément assise dans l'arène vacillante des rivalités nationales.

Une étude bien sérieuse, un double séjour, un double voyage effectués à vingt-cinq années d'intervalle, nous ont permis d'apprécier, de comparer l'âge ancien et l'âge actuel de la péninsule espagnole : nous l'avons vue secouant les derniers haillons de ses misères; échappant à l'épidémie de la fièvre jaune, au commencement de l'année 1822; à l'épidémie plus redoutable du fanatisme et des préjugés; se frayant, à travers les ruines du passé, de har-

dis sentiers, et, chemin faisant, semant les germes de sa prospérité future. Nous l'avons vue encore avec ses légions de moines; sillonnée par les bandes d'une armée connue sous le nom d'armée de la Foi; nous la retrouvons maintenant presque affranchie des traditions du moyen âge, plus jeune que ne semblent l'indiquer ses monuments, ses fêtes et ses coutumes.

Salut donc à toi, Espagne contemporaine, vêtue selon nos modes, parlant notre langue, épousant nos principes, écoutant notre musique et nos drames, toujours gracieuse sans cesser d'être noble, salut... Mais, salut également à toi, ma vieille Espagne, chère idole que l'imagination poursuit comme un songe d'amour et de poésie; salut à tes obélisques romains, à tes mosquées aujourd'hui silencieuses, à tes retentissantes cathédrales, à tes rues tortueuses serrées l'une contre l'autre, comme si le gantelet de fer du régime féodal les pressait encore; salut et respect pour chacun de tes âges historiques, pour chacune de tes institutions qui avait sa raison d'être, puisqu'elle reposait dans le sein du Seigneur, avec toutes les vues providentielles auxquelles l'humanité s'enchaîne...

# VOYAGE PITTORESQUE

# EN ESPAGNE

# ET EN PORTUGAL

## I

## LES PYRÉNÉES

> Louis XIV avait nivelé les Pyrénées par sa politique savante. Les Pyrénées se sont redressées de toute leur hauteur.
>
> J. D'AVENEL, *Rome et Jérusalem.*

**Aspect général. — Les Basques, leur origine, leurs mœurs, leurs habitudes, leur costume, leurs jeux. — Olano de Peschiera. — Organisation ancienne et nouvelle du pays basque. — Esprit militaire. — Usage du cacolet. — Le poëte Chabolategui. — La Navarre, comparée au pays basque. — L'Aragon. — Caractère, traditions politiques, genre de vie des Aragonais. — La Catalogne. — Esprit particulier au Catalan; sous quels rapports il ressemble à l'Aragonais, et sous quels rapports il en diffère. — Son industrie, son amour du pays natal. — Idées de l'empereur Napoléon relativement aux contrées septentrionales de l'Espagne.**

De peur qu'en se heurtant deux nations puissantes comme la France et l'Espagne ne détruisent le principe de leur nationalité respective, la Providence a voulu qu'entre elles s'élevât la chaîne des Pyrénées ; chaîne immense qui seule formerait un État ; qui touche aux deux grandes mers de l'Europe, et qui, dans un parcours de cent lieues, dessine à l'horizon une courbe sombre, ondulée de stries neigeuses.

Ce matin je l'ai vue du belvédère de Tartas ; l'autre jour je l'apercevais des hauteurs de Bagnères et de Tarascon ; je pouvais, sur trente sommets différents, poser un nom fameux, compter les arêtes qui séparent la Catalogne de l'Aragon, l'Aragon de la Navarre, la Navarre du

pays basque, et prendre une idée d'ensemble de cette barrière importante. Aujourd'hui je la parcours avec charme; je tourne les vallées plutôt que je ne les franchis, car la plupart d'entre elles n'ont point d'issues, et, recueillant mes souvenirs historiques, me remémorant tous les brillants faits d'armes qui, depuis Annibal jusqu'à Charlemagne, depuis Charlemagne jusqu'au Cid, depuis le Cid jusqu'à Bonaparte, se sont succédé ici, étudiant le nécrologe des bataillons nombreux et des illustres morts dont chacun de mes pas mesure la dernière demeure, je me demande si, pour honorer de tels héros, Dieu n'aurait point voulu, quand il dressa les crêtes pyrénéennes, préparer d'avance des tombeaux dignes d'eux.

Leurs cendres reposent au milieu d'une population d'élite, sage autant qu'éclairée, laborieuse autant que fière; population venue de je ne sais où, et qu'une impulsion mystérieuse partie du ciel a placée dans les contrées avec lesquelles son esprit pourrait sympathiser davantage : on a deviné les Basques.

En France, les Basques occupent la majeure partie du département des Basses-Pyrénées; en Espagne, ils habitent les provinces dites *Vascongadas*, comprenant les trois anciennes seigneuries de Biscaye, d'Alava, de Guipuzcoa. Ils cultivent les principaux versants des monts Cantabres et quelques vallées profondes, ayant généralement peu d'étendue, mais qu'arrosent beaucoup de rivières, l'Ansa, la Bidassoa, la Deva, la Zadorra, etc.; noms gracieux qui bientôt se perdent avec leurs flots, soit dans l'Èbre, soit dans l'Océan.

La charpente granitique et calcaire du pays recèle de l'excellente chaux, du plâtre, de la tourbe, des marbres de différentes couleurs, notamment à Oyarsum; du cuivre à Salvatierra; du minerai de fer à Elgoibar, Bilbao, Hernani et Mondragon, etc.; des sources minérales chaudes ou froides, acidules, ferrugineuses, sulfureuses en divers lieux, mais négligées presque toutes. Les terres, généralement fortes, ne peuvent être travaillées qu'avec peine; on y mêle de la marne comme engrais; on fait aussi grand usage de fumier, et pour bêcher on emploie un instrument courbe à manche très-court, qui doit fatiguer bien plus que le nôtre. L'agriculture, l'horticulture se trouvent dans des conditions heureuses. Les terres produisent peu de blé, mais beaucoup

d'orge, de maïs, d'avoine, toutes sortes de légumes, du chanvre et du lin. La plupart des montagnes sont couvertes de forêts épaisses, peuplées d'arbres vigoureux; les points les moins élevés donnent quantité de fruits excellents, surtout des noix, des châtaignes et des pommes. Le cidre forme la boisson habituelle du paysan basque, qui ne récolte que dans la province d'Avala un petit vin assez agréable nommé *chacoli*. Les pâturages sont excellents; aussi des troupeaux considérables, moutons et chèvres, couvrent-ils les sommets des monts Cantabres. On y voit peu de bêtes à cornes.

Le campagnard ne mange du pain de froment qu'aux grandes fêtes de l'année, tout au plus le dimanche. Avec le maïs et l'orge, ou avec le maïs seul, il fait un pain compacte très-substantiel. Il se nourrit principalement de laitage, de fèves de marais, de haricots, de pois et de fromage. C'est depuis peu d'années qu'il cultive la pomme de terre, et encore ne se trouve-t-elle pas très-répandue dans le pays.

Issus directement des anciens Cantabres, que n'ont pu soumettre ni les Carthaginois, ni les Romains, ni les Maures, et avec lesquels les Goths se sont vus forcés de contracter une paisible alliance, les habitants des provinces vascongades portent l'empreinte de leur caractère originel. Agiles et robustes, marcheurs infatigables plutôt que forts coureurs, recherchant les exercices gymnastiques, aimant l'indépendance et ne reculant devant aucun sacrifice pour la conserver; adroits et laborieux, brusques, mais francs, opiniâtres, irritables, honnêtes, hospitaliers et bons; ce sont encore, à peu de chose près, ces hardis montagnards que nous dépeignent les littérateurs de Rome et les poëtes du moyen âge : *Cantabrum indoctum juga ferre nostra*, disait Horace. Il traverserait aujourd'hui les Pyrénées qu'il porterait le même jugement.

Les Basques ne se soucient pas plus d'être Espagnols que Français; ils ne veulent être qu'eux-mêmes, et l'idée de former avec les Aragonais et les Catalans une république fédérative indépendante leur sourit. Ils ont la taille moyenne, le teint frais, le front haut, l'œil vif, la physionomie ouverte, l'attitude convenable. Sous Philippe II, tous les Basques ayant obtenu des prérogatives de noblesse, ils se sont depuis lors

considérés comme gentilshommes. Ainsi, du temps de Philippe V, un *hidalgo*, signant son contrat de mariage, écrivait : « Noble comme le roi, et encore, encore[1].... »

Les femmes, non moins robustes et plus agiles que les hommes, se livrent aux mêmes travaux. Nubiles à quatorze ans, elles se marient huit ou dix ans plus tard, deviennent alors très-fortes et jouissent d'une excellente santé. Généralement les paysannes, les servantes marchent pieds nus, excepté le dimanche; mais pour peu qu'une femme soit dans l'aisance elle porte des bas toute la semaine. Cheveux peignés avec soin, tressés et flottant sur les épaules; tête couverte, soit par la *montera*, chapeau de feutre, soit par un mouchoir de mousseline dont les extrémités retombent en arrière, ou dont les angles forment trois cornes au-dessus des oreilles et du front; corsage pincé, juste à la taille, avec manches étroites et jupe assez ample, mais courte; vêtements ordinairement blancs le dimanche et garnis de rubans roses ou bleus, voilà le costume actuel de la campagnarde du pays basque.

L'homme affectionne le béret bleu pour coiffure; la ceinture rouge, le gilet de couleur tranchée, le pantalon à raies, et préfère aux souliers de cuir les *espartilles* à semelle de chanvre. On rencontre çà et là quelques *redecillas* enveloppant les cheveux, quelques bonnets de feutre pointus, la culotte courte ainsi que les guêtres de cuir traditionnelles; mais chaque jour ce dernier costume devient moins commun, et généralement le paysan coupe assez court sa chevelure qu'il portait jadis très-longue.

Agriculteur dans les campagnes, industriel dans les villes, pêcheur et marin sur les côtes, le Basque mène une existence très-occupée en même temps qu'agréable. Son esprit lui suggère des distractions instantanées. Chaque village ayant au moins un poëte, un chef de chœur, constamment au lever de l'aurore, au déclin du jour, des chants mélodieux retentissent à travers les vallées des monts Cantabres. Il y a peu de repas ordinaires, peu d'intervalles de repos qui ne soient marqués par des chants souvent improvisés. Ce sont des récitatifs mêlés de couplets, genre de composition auquel la langue s'accommode à merveille,

[1] Don ..., noble como el rey, e aun... aun.

soit qu'elle ait adopté les formes françaises de nos provinces méridionales, soit qu'elle ait pris les formes castillanes.

Avec une semblable organisation, le goût de la population basque pour les courses de jeunes taureaux, *corridas de novillos*, pour le jeu de paume, *la pelota*, ou celui de la bille, et pour la danse, n'étonnera personne. Hommes et femmes font des parties de bille ou de pelote; on se défie de village à village, et chacun, aux jours de fête, lutte d'adresse comme on lutte de constance et de valeur dans les travaux et dans les combats. La danse s'exécute tantôt au son de la petite flûte accompagnée du tambourin, tantôt à l'aide de la guitare et des castagnettes; le plus souvent au son de la voix des spectateurs et au bruit régulier des danseurs, qui marquent la mesure en frappant du talon contre terre et en faisant claquer leurs doigts.

Des mœurs pures, un patriotisme local énergique, une raison peu commune, une droiture admirable distinguent le peuple basque entre tous les peuples de l'Espagne, quoique sous certains rapports plusieurs de ces peuples s'en rapprochent. Jamais, excepté pendant la guerre, les provinces vascongades n'ont été aux prises avec les voleurs. Chaque fois que la guerre cesse, les voleurs disparaissent comme des importations étrangères.

Les Basques s'aiment, se recherchent et s'entr'aident. Ils n'ont d'ambition que pour le bien général; ils ne briguent pas les emplois publics et les évitent quand ils sentent n'y plus être utiles. En 1841, aux *cortès*, on agitait la question de restreindre les libertés du pays vascongade; le ministère d'alors, dans un but louable, voulait ramener chaque province espagnole au système d'unité, but vers lequel on marche depuis trois siècles, et qu'on aura bien de la peine d'atteindre : le projet ministériel allait passer; une imposante majorité se dessinait pour lui, lorsque tout à coup, du milieu des cortès, s'élève une voix inconnue, voix grave et sonore, qui, produisant des raisons puissantes avec le calme qu'inspire la conviction, lutte seule contre le torrent niveleur de l'opinion, et remporte la victoire la plus complète, la plus inattendue. Homme modeste, Olano de Peschiera, n'a parlé qu'une seule fois, et s'est empressé, dès qu'il l'a pu, de regagner son modeste domicile, heureux, mais non pas fier d'un devoir dignement accompli. Ce trait seul carac-

térise l'esprit du Basque que l'éducation ou le génie place au-dessus de ses concitoyens. Quant à celui qu'entraînent au delà des mers des voyages de longs cours ou de vastes exploitations, il ne perd jamais de vue le berceau natal, et lorsque sa fortune est faite, il y revient répandre autour de lui l'aisance et le bonheur.

Les provinces vascongades, presque indépendantes autrefois, ont été régies fort longtemps par le code législatif des Goths mêlé au droit romain. En 1394, il en fut composé un recueil spécial avec le titre de : *Fueros franquezas y libertades de Viscaya*; recueil approuvé, modifié en 1493, 1526, et qui, sous bien des rapports, forme encore la charte législative du pays. Le peuple nomme directement des juntes nationales qui se réunissent en assemblées générales à des époques déterminées, sous l'arbre de Guernica, vieux chêne situé dans la paroisse *del Luxo*, et au pied duquel bien des rois d'Espagne ont juré de maintenir les libertés publiques.

La plupart des fonctions provinciales et municipales s'exercent gratuitement. Chaque ville, chaque commune choisit ses officiers municipaux, et concourt de la sorte à l'élection des députés aux assemblées provinciales. Pour devenir député, il faut être né dans le pays, posséder un bien-fonds de trois mille francs de capital au moins. C'est des juntes nationales que sortent les députés généraux investis du pouvoir exécutif, et dont la résidence a lieu dans les villes principales.

« La haute administration déléguée par le roi comprend un capitaine ou gouverneur militaire, un intendant et plusieurs gouvernements particuliers. La police est faite par les *alcaldes*, qui jugent de tous les faits en première instance, et qui en réfèrent au *corregidor*, juge civil et criminel, nommé par l'autorité royale, présidant les assemblées générales et particulières, et siégeant successivement dans chaque résidence des députés généraux. Tous les Biscayens, d'origine directe, étant considérés comme nobles, ne sont justiciables, hors de la province, que du grand juge de Biscaye, qui siége à Valladolid : c'est une prérogative dont ils sont jaloux. Quant à l'administration municipale, elle est douce, paternelle, pleine de prévoyance. Il n'y a pas un village qui n'ait une vaste place, une belle fontaine, une église ornée avec soin, un hôtel de ville dont s'honorerait plus d'une cité, et un emplacement

destiné au jeu de paume. Les divisions administratives sont organisées en *partidos, uniones alcaldias;* viennent ensuite les *merindades* et les *ayuntamientos*. La portion dépendante de chaque paroisse s'appelle *anteiglesia*. »

Les trois provinces vascongades se sont toujours refusées à admettre les douanes, le papier timbré, les agents du fisc, les levées d'hommes pour l'armée et la marine, qu'elles appellent *contribucion de sangre*, contribution du sang; les contributions pour le tabac, la poudre et les autres objets soumis ailleurs au monopole. En cas de guerre, elles doivent se lever en masse; elles payent leurs impôts sous forme de dons gratuits, et en font elles-mêmes la répartition; elles ont leurs finances particulières et même une dette inscrite. Les contributions directes n'existent point. Dans les circonstances exceptionnelles seulement, on soumet le sol à une rétribution très-légère. Il n'y a qu'une seule espèce de redevance, la redevance municipale, dont la perception coûte un demi pour cent, tandis qu'en France notre mode de recette absorbe vingt pour cent du revenu public, et en Espagne quarante-cinq pour cent.

Dans chaque localité considérable, il existe un refuge pour les pauvres et pour les malades; il y a des administrateurs du bien des pauvres, des médecins, chirurgiens, apothicaires chargés de leur donner les secours nécessaires. Autrefois, le salaire des prêtres ne se payait qu'en nature. Ils sont aujourd'hui rétribués en argent par l'administration urbaine ou provinciale.

Grâce au caractère pacifique du peuple basque, à la police excellente que maintiennent ses magistrats, le gouvernement n'a de garnison qu'à Saint-Sébastien, Vitoria et dans divers forts limitrophes des frontières. Survienne une lutte armée, une guerre nationale, on les voit tous debout rivalisant de bravoure, sillonnant les montagnes, coupant les défilés, interceptant les convois. Ce sont les premiers, les plus intrépides et les plus infatigables guérillas du monde. Les preux de Charlemagne, commandés par Roland, les Sarrasins d'Abdérame ont succombé sous leurs coups. J'ignore si, comme l'assure Don Quichotte, « à Roncevaux on voit le cor de Roland long comme une solive, » témoignage d'une défaite inattendue; mais ce que je puis affirmer, c'est qu'on y

entend le refrain de la romance suivante, aussi vieille, plus vieille peut-être que la monarchie espagnole :

Mala la visteis, Franceses,
La caza de Roncesvalles [1].

Pendant la guerre de l'indépendance, six mille Basques et Navarrais, que dirigeait Mina, ont tenu longtemps en échec trente mille hommes de troupes excellentes. Zumalacaregui, né parmi eux, a renouvelé les prouesses de Mina. Soldat soumis tant qu'il faut combattre, le Basque devient déserteur dès que la lutte cesse. Aucune puissance au monde ne l'empêcherait alors de courir embrasser sa vieille mère, ses enfants, sa femme, ses amis; mais le lendemain, si le canon gronde, si la trompette sonne, il reparaît.

On voit les femmes basques, jambes nues, faire plusieurs lieues avec d'énormes charges sur la tête, qu'elles maintiennent en équilibre dans de hautes corbeilles ou moyennant des volettes circulaires; on voit les hommes, beaucoup plus heureux, du moins en apparence, transporter leurs produits dans un panier double appelé *cucolet*, dont ils chargent les mules, et qui peut supporter deux personnes. C'est assurément le mode de locomotion le plus agréable pour la montagne. On s'y trouve beaucoup mieux qu'en voiture. J'ai fait de la sorte un trajet de dix lieues, depuis Tolosa jusqu'à la fameuse vallée de Roncevaux, *Roncesvalles*, où j'étais recommandé, d'une manière spéciale, à l'un des plus riches bergers du pays, qui me reçut avec la touchante bonhomie du vieil âge.

Après un repas composé de lait, de châtaignes et de fromage, pris à terre sur une large natte; après avoir bu cinq ou six fois le premier et passé le vase de ma bouche à celle des autres convives, après avoir satisfait la curiosité naïve de chacun en parlant des grandes guerres de l'empereur Napoléon, dont l'image brillait attachée avec l'image de la Vierge et celle de Ferdinand VII au foyer domestique, mon hôte prit une guitare à trois cordes, et me demanda si je connaissais Chabolatigui: « Chabolatigui, repris-je, non, vraiment; qui est-il? — Hélas! plus rien aujourd'hui qu'un peu de poussière; mais autrefois, dans ma jeunesse,

[1] Vous eûtes mauvaise journée, Français, à Roncevaux.

il y a de cela cinquante années, Chabolatigui allait de chaumière en chaumière, vendant du lard pour subsister, et composant des chansons nationales. Vous avez en France un grand poëte, Béranger; Chabolatigui est le Béranger du pays basque, avec cette différence néanmoins qu'il y a chez le nôtre plus de gaieté, mais peut-être aussi moins de force et de raison. Notre poëte a mis en vers les principales circonstances de sa vie, et notamment un voyage qu'il avait fait de la ville d'Hernani, près de laquelle il est né, à Tolosa et Pamplona. C'est presque la seule composition qu'on ait de lui; si vous désirez la connaître, je vous la chanterai. — Vous ne pouvez pas, repris-je, me causer un plaisir plus vif, mais veuillez, car je ne comprends pas la langue basque, m'en traduire le sens en langue castillane. » Alors commença cette version improvisée dont la netteté lucide ne m'étonna pas moins que la richesse d'images de l'original. Le poëme, mêlé de récitatifs et de répons, coupé par des chœurs, chanté sur diverses mesures, les unes vives et saccadées, les autres graves et lentes, a la forme d'un petit drame tour à tour sentimental et burlesque. Père, femme, enfants, domestiques, chacun faisait sa partie, et joignait à l'expression du chant celle d'une pantomime remarquable.

Le drame terminé, je fus curieux d'en mieux connaître l'auteur, génie réel dont plusieurs centaines de médiocrités ont usurpé la place dans les biographies. Pauvre, il mourut comme il avait existé, avec la quiétude du chrétien et l'insouciante résignation d'un philosophe. Étouffé par un abcès au gosier, que détermina la piqûre d'une arête, il fit des vers jusqu'à sa dernière heure, et chanta pour ainsi dire encore lorsqu'il ne pouvait plus parler. Chabolatigui est le surnom de cette illustration du pays basque. On n'a pu nous dire son nom de famille; similitude avec Homère, avec Ossian, dont la postérité a recueilli les œuvres sans savoir leur origine.

Les cinq *Merindades* ou départements de la Navarre, *Vasconia* des anciens, sont hérissées de sommités imposantes, entre lesquelles l'Alto-Biscar élève sa tête à cinq mille deux cents pieds. Creusée de vallées profondes, peuplée d'arbres géants, tapissée des riches plaines de Baztan, San-Esteban, Cincovillas, la Navarre renferme une population égale en nombre, à peu près, à celle des pays basques. Cette population agri-

cole et pastorale, placée sur les limites de la France, de l'Aragon et de la Vieille-Castille, ayant des mœurs pures, menant une vie sobre, endurant sans murmure les fatigues et la misère, ressemble beaucoup aux Basques. Leur physionomie, leur langue diffèrent l'une de l'autre, mais chez tous c'est la même vigueur, la même agilité, le même esprit d'indépendance et de patriotisme, la même valeur dans les périls, la même constance dans les travaux. Dès le neuvième siècle, leurs libertés furent garanties par les célèbres *fueros de Sobrarbe;* mais en 1512, Ferdinand le Catholique annexa la Navarre méridionale à la Castille, et cent années après l'autre Navarre devint, dans la personne de Henri IV, une petite province annexe de la France. Aujourd'hui les Navarrais sont moins privilégiés que les Basques, car ils subissent les charges de l'impôt direct, et servent obligatoirement. Ils ont toutefois plus de libertés que les autres provinciaux.

Distinguez-vous ce blanc sommet dont la chevelure neigeuse se colore et s'assombrit tour à tour; c'est le mont Cayo, aussi fameux par ses tempêtes que par ses productions minérales ou végétales. Autour de lui sont groupés d'autres sommets, sortes de satellites du premier, liés aux vallées environnantes moyennant quarante-quatre rivières portant toutes avec elles la fécondité. L'alun, l'asphalte, le cobalt, le cuivre, le fer, le jais, le plomb, le soufre forment, avec des masses de granit, de marbre et de grès, la charpente du sol, dont quantité d'eaux minérales révèlent la composition intime, et dont la vigne, les céréales, des arbres à fruits et des arbres sauvages, des productions de toute nature couvrent la surface ondulée.

Nous sommes entre les Pyrénées françaises et l'Aragon, nous dominons le cours de l'Èbre qui sillonne cette province du nord-ouest au sud-est; nous voyons, du côté de la France, des pentes fertiles coupées d'âpres arêtes où l'aigle et le contrebandier vont chercher la sécurité : du côté de l'Espagne se dessine une nature plus sauvage encore, un système d'escarpements plus rudes et de plis montagneux plus profonds. Au nord, chaque cours d'eau est utilisé, chaque plateau fertile apparaît couronné de fabriques et d'usines, embelli de créations utiles telles que bains et maisons de ferme; au midi languissent, faute de direction normale, les établissements industriels

qu'on y a faits d'une main moins avare qu'incertaine et timide.

Aucun peuple d'Espagne n'a l'apparence aussi sérieuse, les dehors aussi froids, les manières aussi calmes, le ton aussi grave, la voix aussi solennelle et l'accueil aussi sec que le peuple d'Aragon; mais il rachète ces défauts par une franchise austère, par un sens droit, par de la prudence et de la réflexion. Il aime son pays; il aime beaucoup plus encore ses libertés. Bien que la couronne d'Aragon fût héréditaire, le roi ne pouvait monter sur le trône sans avoir préalablement juré de respecter les priviléges populaires et les lois fondamentales de l'État. Il fallait que son titre reçût la ratification de la noblesse et du clergé. Dans ce but, on élisait un magistrat supérieur, *justicia mayor*, représentant la puissance populaire. Quand le couronnement avait lieu, le *justicia mayor*, dépositaire de la loi suprême, s'asseyait sur un siége élevé, puis il se découvrait, tandis qu'autour de lui se rangeaient silencieux, dans une attitude dramatique, les nobles, les membres du haut clergé, les députés des villes. Le monarque, introduit, s'avançait tête nue, au milieu de l'assemblée, s'agenouillait ensuite, et jurait, la main sur l'Évangile, de régner conformément aux lois établies. Le *justicia mayor*, pendant le prononcé du serment, couvrait d'une épée nue la poitrine du souverain. Cette formalité remplie, tout le monde applaudissait, et le *justicia* prononçait d'une voix retentissante la déclaration suivante :

« Nous qui valons chacun autant que vous, et qui, réunis, l'emportons sur vous en puissance, nous vous faisons notre roi, à condition que vous respecterez nos *fueros* : si non, non[1]. »

Cette formule caractérise l'esprit de la célèbre constitution octroyée par le pape Léon IV, sous le règne d'Inigo Arista, comte de Bigorre et premier roi d'Aragon. Elle a été l'un des germes, ou plutôt la consécration légale du sentiment d'indépendance qui s'est identifié avec le patriotisme, le long des Asturies et des Pyrénées.

Un gilet court et pincé, une camisole fixée au moyen d'une courroie, un large chapeau rond, couvert parfois d'un second chapeau quand la température s'élève, tel est le costume habituel du paysan aragonais,

[1] « Nosotros que cada uno por si somos tanto como vos, y que juntos podemos mas « que vos, os hacemos nuestro rey, con tanto que guardeis nuestros fueros ; si no, no. »

costume primitif dont la simplicité sévère s'harmonise avec ses goûts. Les personnes aisées s'habillent, pensent, agissent comme la classe moyenne des autres provinces, imitant mal et de loin les modes françaises, mais s'en rapprochant le plus possible.

Vers le N.-E. de la Péninsule, à côté de la population aragonaise, chemine, s'agite, travaille et navigue une autre population non moins nombreuse, car elle comporte un million d'âmes, et beaucoup plus intéressante par son intelligence et par son industrie, c'est la nation catalane; race distincte, ayant un type, une langue propres, aimant les arts utiles, les grandes opérations commerciales, la vie d'aventure, l'existence active, brave jusqu'à la témérité, n'inventant rien mais imitant tout avec bonheur; n'ayant pas plus que les Aragonais le goût des arts libéraux, de la littérature et de la poésie, mais leur étant bien supérieure au point de vue de l'industrie et des opérations commerciales; se rapprochant d'eux sous le rapport des formes et des manières, mais bien plus hospitalière, accueillant mieux l'étranger et l'estimant davantage.

Les Catalans s'aiment et se soutiennent entre eux. On dirait une nation éparpillée sur le globe, convergeant vers un centre commun, les Pyrénées. Leurs navires sillonnent presque toutes les mers, leurs comptoirs sont établis sur presque tous les rivages; ils s'expatrient volontiers, pourvu qu'ils conservent l'espérance de revoir un jour le berceau natal. Après vingt, trente années de labeurs, le Catalan revient chez lui, souvent dans un petit village isolé, jouir d'une fortune de plusieurs millions qu'il dépense à des établissements utiles, à des actes de bienfaisance ou de patriotisme. Aussi la Catalogne possède-t-elle maintenant plus de richesses immobilières que le reste de l'Espagne.

En général, le Catalan jouit d'une stature avantageuse. Sa figure est mâle, ses traits se dessinent avec netteté. Il a dans les mouvements quelque chose de noble et de brusque; dans l'esprit une décision ferme, dans l'expression du langage de la sécheresse et de l'âpreté. La femme la plus passionnée rendra avec peu de délicatesse, avec moins de grâce encore que de délicatesse, les sentiments affectueux et tendres.

Le sol de la haute Catalogne, coupé par des rochers, tourmenté

d'inondations soudaines, couvert de neiges pendant six mois, desséché pendant trois mois par le soleil, exige, pour devenir productif, toute l'intelligence active des laboureurs indigènes. Ils portent leur culture jusqu'aux plateaux les plus élevés, sur les pentes les plus déclives; ils excellent principalement dans la pratique de l'arrosage, et les canaux qu'ils multiplient secondent, d'une manière très-efficace, leurs travaux. Ils récoltent des vins très-estimés, des fruits, des légumes de toute espèce, olives, noix, amandes, avelines, châtaignes, figues, oranges, citrons, quantité de céréales, du maïs, du riz, du lin. Ils tirent de leurs montagnes du plomb, du cuivre, du fer, du sel, des marbres, de la chaux, du plâtre, etc., qu'ils savent utiliser; ils possèdent d'immenses troupeaux, des chevaux et des mulets excellents; ils savent convertir leur nombreux cours d'eau en agents, en forces motrices pour des manufactures de papiers, d'étoffes diverses, de draps, de bonneterie, de rubans, de faïences, de vitrerie, d'armes à feu, et pour des moulins. Ils distillent quantité d'eaux-de-vie, confectionnent de l'excellent cuir, et se livrent chaque jour à quelque industrie nouvelle. La population qui n'est point agricole, ni manufacturière, se livre au cabotage ainsi qu'à la pêche le long d'un littoral qui, ne possédant pas moins de soixante-huit lieues d'étendue, et n'ayant pas un bon port, devient d'une ressource très-considérable pour la petite navigation. Beaucoup de fleuves et de rivières, l'Èbre, le Ter, le Llobregat, le Francoli, etc., sillonnent ce littoral, et forment autant d'artères au moyen desquelles se lient entre elles les vallées principales. Malheureusement, les routes vicinales qui manquent à la Navarre, à l'Aragon, manquent à la Catalogue. Elle ne peut facilement exporter ses produits. Dotez-la d'un réseau de chemins et vous doublerez, vous triplerez son commerce, dont la prospérité croissante rejaillira sur l'Espagne tout entière. Le pittoresque est une chose délicieuse : touriste, j'aime les sentiers escarpés, imperceptibles où ne se posent que des pieds de chèvres et de mules; j'aime les ruisseaux solitaires que rien n'arrête dans leurs cours; mais puisque l'Europe devient industrielle et commerciale, Espagnols, soyez de votre siècle et redoublez d'efforts pour que votre beau pays gagne en voies de communication ce qu'il pourra perdre en paysages. Il vous en restera toujours assez.

Napoléon, qui regardait avec raison les montagnes comme étant les limites naturelles des peuples; qui avait vu souvent se dessiner, d'une ligne de rochers à la ligne opposée, un sentiment de répulsion indélébile ou d'alliance intime entre deux nations limitrophes, avait eu la pensée de grouper, dans un système fédératif, la Biscaye, la Navarre, partie de l'Aragon et toute la Catalogne, et de les annexer à la France. Il eût privé l'Espagne de ses provinces les plus puissantes, de ses meilleurs soldats, anéanti son commerce, sa marine, et créé pour l'avenir un élément de disjonction, car je ne suppose pas qu'en admettant la perpétuité de l'empire napoléonien, les quatre pays incorporés fussent demeurés français. Tôt ou tard, ils eussent proclamé leur indépendance; tôt ou tard ils la proclameront si le gouvernement espagnol n'y prend garde, s'il continue d'absorber, au profit des autres provinces, la majeure partie des revenus que les provinces septentrionales versent au trésor. Basques, Navarrais, Aragonais, Catalans, tous aiment, tous respectent leur jeune reine, mais ils se plaignent d'être oubliés. Or Dieu sait avec quelle habileté perfide certaines gens savent aigrir l'esprit d'une population fidèle et lui persuader qu'on la néglige!

Ce serait une bien curieuse, bien intéressante histoire que l'histoire des Pyrénées, prises des rives de la Garonne et de l'Adour aux rives de l'Èbre; résumant tous les produits, toutes les cultures, toutes les industries, tous les souvenirs; s'attachant aux pas des différentes races d'hommes qui ont vécu trois mille ans presque ignorés parmi les montagnes; qui, tour à tour, se sont alliés, mêlés ou séparés, et qui, de leurs efforts combinés, de leurs rivalités fougueuses, d'un sentiment de besoin ou d'une soif de gloire, ont fait surgir tant de villes fortes, tant de ports maritimes et de châteaux! Deux cités importantes, Bayonne et Perpignan, forment les clefs principales des Pyrénées, les clefs de l'Espagne du côté de la France: l'une, encore toute espagnole par ses habitudes et son langage, ceinte de murailles en briques, comme au temps de Philippe II, précédée de Collioure, Bellegarde, Mont-Louis, sentinelles avancées qu'elle met en vedette pour observer les mouvements de la Péninsule, se tient debout, éveillée, n'ouvrant ses portes qu'avec réserve, et les refermant avec prudence; l'autre, plus commerçante que militaire, appuyée contre une citadelle imprenable, entretient avec

l'Espagne des alliances maritimes par son port, et des alliances sanitaires par la rade de Biaritz, l'Ostende des Pyrénées.

De ce côté, Saint-Jean-de-Luz, Fontarabie, Passage, Saint-Sébastien, reçoivent les eaux de l'Océan, et peuvent admettre de petits navires, tandis que sur la Méditerranée, Roses, Ampurias et Terzuela concentrent le mouvement maritime de la pente orientale des montagnes de Catalogne. A ces divers lieux se rattachent des souvenirs militaires, des champs de gloire, où vainqueurs et vaincus ont combattu noblement. Les traces des bombes lancées en 1813 avec tant de fureur par les Anglais sur Fontarabie et sur Saint-Sébastien, ne s'aperçoivent presque plus dans cette dernière ville; mais les murailles de Fontarabie, les murailles de Roses laissent voir encore leurs lézardes profondes, aussi parlantes que les cicatrices qui sillonnent le front des vieux soldats.

# II

# DÉPART

Les horizons se succèdent comme nos jours.
CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Voies de communication entre la France et l'Espagne. — Bayonne; sa situation, ses points de contact entre l'histoire d'Espagne et l'histoire de France. — Séjour à Bayonne de Napoléon et de Joséphine. — Route depuis Bayonne jusqu'à la frontière. — L'Océan, Saint-Jean-de-Luz, Urrugne, Béhobie, la Bidassoa et l'île des Faisans.

Pour visiter l'Espagne et le Portugal, quatre voies principales viennent s'offrir : une voie maritime par le Havre, Southampton et Lisbonne; une seconde voie maritime par Marseille, Barcelone, Valence, Carthagène, Gibraltar et Cadix; une voie de terre qui de Paris traverse Toulouse et gagne la Catalogne; enfin une seconde voie à travers l'Orléanais, la Touraine et le Poitou jusqu'à Bordeaux, où l'on quitte le chemin de fer pour se diriger soit sur Pampelune en prenant la route de Pau, soit directement sur Bayonne. Ce dernier chemin nous sourit plus que les autres; donc nous allons le suivre.

Située au confluent de l'Adour et de la Nive; assise comme une nymphe dans une large corbeille de verdure; groupée autour d'une cathédrale gothique qui la domine, n'ayant entre elle et la ville de Saint-Esprit que l'Adour pour séparation, Bayonne est très-vivante. Beaucoup de bâtiments, même considérables, sont amarrés à ses larges quais, et l'on ne s'aperçoit pas des murailles qui l'emprisonnent, des bastions qui la commandent, parce que bastions et murailles sont do-

minés par des arbres touffus ou tapissés de verdure. La citadelle, due au génie de Vauban; l'arsenal, créé sous la direction savante du général Lespinasse; le camp retranché du maréchal Soult en 1814, font de Bayonne une ville militaire; mais elle est de plus une ville éminemment historique, surtout pour l'Espagne. Longtemps dépendante de l'Aquitaine, elle fut possédée par les Anglais, qui l'abandonnèrent à Charles VII. Assiégée quatorze fois depuis, mais inutilement, elle se glorifie d'être une ville vierge et d'avoir inventé la baïonnette, arme triomphale de l'infanterie française. Patrie de l'abbé de Saint-Cyran, du général de division Manco, de Jacques Laffitte, de l'estimable Lormand, son bienfaiteur, qui lui a légué des revenus considérables, Bayonne se rattache d'une manière fort intéressante aux annales européennes, surtout dans ces derniers temps. Au mois d'avril 1808, Napoléon y commença les fameuses conférences dont l'invasion de la Péninsule fut la suite. Le 17 avril, l'empereur écrivait à l'impératrice :

« Je suis horriblement logé. Je vais, dans une heure, changer et me mettre à une demi-lieue, dans une bastide. L'infant don Carlos et cinq ou six grands d'Espagne sont ici; le prince des Asturies est à vingt lieues. Le roi Charles et la reine arrivent. Je ne sais où je logerai tout ce monde-là. Tout est encore à l'auberge... »

Quelques jours après il se trouvait assez bien organisé, et faisait arranger pour Joséphine une petite campagne près de celle qu'il occupait. Elle y arriva vers la fin du mois, accompagnée de la duchesse de Bassano, de la comtesse de Montmorency et d'une suite nombreuse. Il fallut dès lors renoncer aux charmes de la villégiature et s'installer dans le château de Marrac, qui fut splendidement meublé. Nous avons sous les yeux des notes écrites par Joséphine, trop intéressantes à l'endroit de Bayonne, de l'Espagne, des vues de l'empereur, des habitudes de cour et des impressions diverses que suggéraient les événements graves qui allaient s'accomplir, pour ne pas les rapporter.

« A Bayonne, dit l'impératrice, un personnage important attendait l'empereur; c'est don Pedro de Las-Torres, envoyé particulier de don Juan Escoïquitz, gouverneur du prince des Asturies. A la suite des événements d'Aranjuez, ce dernier a été proclamé roi sous le nom de Ferdinant VII; mais le vieux roi Charles, auquel la terreur avait arraché une

abdication, proteste aujourd'hui contre cette abdication... Don Pedro de Las-Torres n'a pas été envoyé sans dessein. Don Juan, son patron, savait qu'il possède, à quelques lieues de Bayonne, une vaste métairie, dans laquelle il élève de nombreux troupeaux de mérinos. C'est là que, sous un prétexte plausible, nous avons été conduits. A la suite d'un festin d'une champêtre magnificence, nous avons fait, à pied, le tour de l'habitation. Au fond d'une gorge verdoyante et bornée de tous côtés de rochers tapissés de mousse et de fleurs, tout à coup nous a comme apparu une chaumière pittoresque, légèrement suspendue sur une saillie de rochers, et autour de laquelle étaient épars sept à huit cents moutons de la plus belle espèce. Nous n'avons pu retenir un cri d'admiration; et, sur les compliments que l'empereur adressait à don Pédro, ce seigneur lui a déclaré que ces troupeaux nous appartenaient. Le roi, mon maître, a-t-il ajouté, connaît le goût de sa majesté l'impératrice pour les exploitations rurales; et comme cette espèce de brebis, peu connue en France, pourrait être le principal ornement et, par suite, la principale richesse d'une ferme, il la supplie de ne pas se priver d'une chose tout à la fois si utile et si agréable à sa nation. « Don Pédro, a répondu l'em-« pereur d'un ton sévère, l'impératrice ne peut agréer un présent que de « la main du roi, et votre maître ne l'est point encore. Attendez, pour le « lui offrir, que votre nation et moi ayons prononcé. » Le reste de la visite a été fort cérémonieux. »

Nous lisons ailleurs :

« A deux lieues de cette ville, on a donné à l'empereur un spectacle digne de lui. Sur le revers d'une montagne adoucie en différents endroits de sa pente, est assis un de ces camps que la Providence de la patrie a créés pour la retraite de ses défenseurs. Il se compose de sept jolies habitations, de formes et d'aspect différents, toutes isolées, entourées d'un verger en plein rapport, d'une basse-cour bien peuplée, et auxquelles, à différentes distances, est attachée une quantité plus ou moins grande d'arpents labourables, que la diversité des terrains a fait ensemencer de céréales variées. L'un des flancs de la montagne est hérissé de roches coupées d'une manière bizarre, et auxquelles pendent de longues plantes sexatiles, avec leur verdure nuancée et leurs fleurs de toutes couleurs. L'autre côté de la colline semble tapissé de riches

étoffes, dont les cultures colorées par leurs produits en rappellent l'idée. Une forêt toujours verte couronne la crête de cette fabrique, dont une petite rivière, coulant tranquillement dans un lit étroit, profond et verdoyant, arrose le pied. Un pont élégant, jeté sur cette rivière, facilite la communication du camp à la ville; et quelques tentes dressées sur la rive, du côté de Bayonne, servent à la fois de défense aux habitations et d'ornements à la prairie. C'est là, c'est en avant de ces tentes, que les vétérans qui les occupent ont donné à l'empereur une petite fête à la fois champêtre et militaire. Les femmes, les filles, les jeunes enfants de ces braves en faisaient le plus doux ornement, comme eux-mêmes en font le plus beau. Au milieu des faisceaux d'armes, on voyait des arbustes tout couverts de fleurs, et tandis que la montagne retentissait du mugissement des troupeaux, les échos reproduisaient, en les multipliant, les chants guerriers d'une milice enivrée de recevoir son chef. L'empereur a mis le comble à l'enthousiasme qu'elle éprouvait, en s'asseyant à une table toute militaire et toute pastorale, et en buvant avec les braves, qui tous avaient risqué leur vie pour lui. Des toasts ont été portés à tout ce qui fait l'honneur du nom français : A la patrie, à la gloire, à la liberté! Je n'ose dire les attentions dont j'ai été l'objet. Elles me touchent vivement, parce que je les regarde comme le reflet de la vénération que la France a vouée à l'empereur... »

Ces pages de Joséphine n'ont pas seulement le mérite de peintures historiques faites sur place, elles présentent la physionomie réelle du pays retracée à grands traits sous l'impression des objets mêmes. Joséphine trouvait la campagne bayonnaise charmante et ne se lassait pas d'admirer les bords de l'Adour. Napoléon parcourait volontiers le littoral de l'Océan, étudiait le port, et s'inquiétait beaucoup de son ensablement. Il conçut alors le projet d'en construire un autre à 3 kilomètres de Bayonne et de l'unir à la ville par un canal. La grande route d'Espagne longe le vallon qu'il était question de creuser et d'élargir pour y recevoir de gros bâtiments marchands et quelques bricks de guerre.

*Valame Dios!*.... — Le souhait qu'à son début formait l'auteur chéri des Espagnols, je l'inscris en tête de cet alinéa, car j'éprouve

[1] Dieu me soit en aide!... (Cervantes.)

le besoin qu'une puissance divine me soutienne et m'éclaire. La France finit; son horizon, à force de s'incliner, va disparaître; des aspects nouveaux surgiront bientôt, et déjà mon cœur se serre, soit que j'éprouve un sentiment de regret d'abandonner la terre natale, soit qu'en effet la tristesse du ciel influe sur les dispositions de l'âme.

Il pleut, il neige, il fait froid; la campagne d'ailleurs, dans le mois d'avril, présente quelque monotonie. Heureusement, à deux ou trois kilomètres de Bayonne, se montre l'Océan, dont la mouvante surface et la voix grandiose viennent animer la scène; les Pyrénées se rapprochent, et tout à l'heure nous en serons si près, que d'une main nous pourrons presque les saisir et plonger l'autre main dans la mer occidentale.

Avec sa rade et ses deux vastes bassins que sépare une petite île semée de jardins et de maisons; avec son double port, sa place et ses quais, où l'architecture étale des réminiscences espagnoles; avec ses maisons garnies d'auvents, dont les étages surplombent la chaussée et dont les sculptures se reproduiront tantôt en Espagne; avec les deux teintes verte et rouge qui se disputent l'ornementation des façades; avec ses bouquets d'arbres et ses gloriettes, la ville de Saint-Jean-de-Luz semble née d'un sourire du ciel.

En la quittant, vous longez à droite une jolie colline garnie de maisons dont les façades blanches sont coupées de madriers noirs, garnies d'auvents, de volets rouges et de treillages de vigne; vous découvrez une campagne très-pittoresque d'où s'élèvent des bouquets d'arbres, des maisons riantes, et çà et là des ruines de tourelles et d'églises, puis vous atteignez Urrugne, qui présente à vos regards son église du seizième siècle, à contre-forts élevés jusqu'à la toiture, à la nef haute, témoignage avant-coureur des nefs espagnoles du Quipuzcoa.

D'Urrugne à Béhobie la route est charmante; l'Océan vient rouler presque sous vos pieds ses volutes d'écume blanche détachées d'un fond d'azur; les monts Cantabres déploient avec majesté leur rideau sombre; le chemin serpente comme un boa parmi la verdure et les fleurs, et vous arrivez au sommet d'une montagne d'où s'aperçoit la limite qui sépare les États de Sa Majesté la république et de Sa Ma-

jesté la monarchie. Si peu de distance entre deux systèmes si différents!...

Avez-vous quelquefois, calme et silencieux,
Monté sur la montagne, en présence des cieux?
Aviez-vous l'Océan au pied de la montagne?
Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
Calme et silencieux, avez-vous écouté?

Dans le cas probable où vous ne l'auriez point fait, quittez la voiture, quittez la route, attendez le soir, et, sur l'un des gradins du vaste amphithéâtre que Dieu semble avoir voulu disposer lui-même pour aider les hommes à contempler les merveilles de la mer, enfoncez vos regards jusqu'à l'extrême limite où la courbe du ciel se confond avec la courbe des eaux; puis tombez à genoux, humiliez votre orgueil devant les magnificences de la nature, et continuez ensuite votre voyage.

Béhobie, dernière commune française, est située à l'entrée d'une gorge, tandis qu'Irun, ville espagnole, occupe une éminence : la Bidassoa murmure dans la vallée. On y arrive par une pente en spirale garnie de fougères et de genêts épineux; on la traverse sur un pont en bois, près de cette île des Faisans qu'a rendue célèbre la signature du mariage de Louis XIV, et dans laquelle, dit un spirituel écrivain moderne, il serait difficile de célébrer aujourd'hui quelque chose, car elle n'est pas plus grande qu'une sole frite de moyenne espèce.

Un poste des *carabineros de la Reina* et les ennuyeuses formalités du passeport vous indiquent qu'au milieu du pont l'Espagne commence. Belle Espagne! terre illustre et romantique : *lovely Spain! renown'd, romantic land* (Byron), reçois mon salut. Ne crains pas qu'étranger un sentiment exclusif de rivalité nationale me porte à ternir ta couronne; j'étudierai tes grandeurs passées, tes espérances actuelles, de manière qu'il en résulte quelques enseignements utiles, jaloux d'être aussi juste envers toi que tu as été bienveillante à mon égard quand je parcourais tes provinces.

## III

## VILLES ANCIENNES DE L'ESPAGNE.

> Je vous dirai, montrant à votre vue amie
> La ville morte auprès de la ville endormie,
> Laquelle dort le mieux !
>
> Victor Hugo, *Feuilles d'automne*.

Villes phéniciennes. — Villes carthaginoises. — Villes phocéennes. — Villes romaines. — Villes césariennes. — Italica, patrie de Trajan, d'Adrien et de Théodose. — Destinée de toutes ces villes. — Villes des Goths. — Villes des Arabes. — Villes espagnoles du moyen âge. — Leurs transformations successives.

Après l'Orient, nulle terre au monde ne présente plus que l'Espagne l'image des vicissitudes humaines. Où sont ces villes majestueuses, resplendissantes au soleil, espèces de cités-navires sorties de l'Océan sous le pavillon phénicien, et qu'un jour l'Océan aura repris comme un patrimoine légitime ? Qui nous dira la destinée des villes grecques, filles de Tyr ou de quelque autre métropole, enchâssées dans la côte maritime comme les diamants d'un grand diadème, et disparues certain jour, sans laisser derrière elles autre chose qu'un souvenir vague et confus? Elles s'appelaient *Gades*, *Rhodoz*, *Mataro*, *Illiberis*, *Sagonte*, *Malaga*, *Sotabis*, dénominations originelles restées écrites, non pas seulement sur la pierre, mais aussi sur les visages de la population riveraine.

Quand l'orgueilleuse Carthage enjamba l'Europe, elle eut pour stations d'avant-garde différentes villes, les unes déjà célèbres, les autres écloses au souffle qu'elle exhalait de rivage en rivage. On vit alors *Almaden*, *Lérida*, *Hénippa*[1], *Villafranca del Panades ;* on vit sur le littoral Barcelone, fondée par Amilcar; Carthagène, par Asdrubal, et quelques

[1] Aujourd'hui Alcalá de Guadaira.

autres cités maritimes. L'*Osca* des Cantabres, la *Salduba* des Celtibériens, la *Galagurris Nasica*, aussi célèbre que Numance; l'*Oméba* des Phocéens, la tyrienne *Sotabis*, ne semblent qu'endormies sous l'herbe, car chaque fois que la trompette guerrière a sonné, de toutes les issues des villes qui les remplacent et qui se nomment aujourd'hui Jaca, Saragoza, Calahorra, Huelva, San Felipe, sont sortis des milliers d'intrépides défenseurs. Leurs annales restent cachées; c'est à peine si de rares médailles, si des sculptures grossières révèlent quelques faits et quelques dates.

Voici les champs de bataille de Rome, les sables où furent écrits tant de noms glorieux que les vents du désert ont si vite affacés. Là marchaient les cohortes victorieuses d'Annibal qui, stationnant sur les rives du Llobregat, y construisit, 525 années avant J.-C., en l'honneur de son frère Amilcar, l'arc triomphal situé à l'une des extrémités du port de Martorell. Ailleurs est mort un général célèbre du nom de Scipion, et le mot *perpetuo*, le seul qui se lise distinctement sur cette couche funèbre, nous donne l'exacte mesure de la perpétuité de nos gloires.

En regard d'une seule ville, *Pompeiopolis*, Pampelune, rappelant le souvenir du grand Pompée, presque effacé de la carte des Espagnes, se présentent vingt autres villes qui reconnaissent pour fondateur César ou sa postérité, et qui, décorées du nom d'Augustales ou de Juliennes, semblent de la famille impériale: *Valeria Augusta*, *Emerita Augusta*, *Turris Julia*, *Asturica Augusta*, aujourd'hui Jativa, Mérida, Trujillo, Astorga, etc. Quelques-unes, comme Saragosse, n'ont point hésité d'échanger leur ancien nom, *Salduba*, contre la dénomination césarienne *Cesarea Augusta*, et le baptême du grand peuple s'est substitué de la sorte au baptême des peuples antérieurs. *Gades* (Cadiz), *Portus Albus* (Algeciras), *Portus Magnus* (Denia), *Carthagena*, *Barcelona*, *Tarragona*, *Dianum* (Almeria) servirent, comme jadis, de point de liaison entre la Péninsule et le reste du monde; *Jaca*, *Lérida*, *Zaragoza*, *Cordoue* (Cordoba), *Toledo*, *Ecija* (Astigi), *Sevilla* (Hispalis), formèrent des points retranchés, des camps fortifiés, des observatoires militaires, vaste réseau défensif où l'on ne saurait voir aujourd'hui lequel des trois municipes d'Ecija, de Séville et de Cordoue, primait les deux autres en importance.

La célèbre *Italica*, cette ruine négligée qui fut le berceau de trois empereurs dont la postérité bénit encore la mémoire, Trajan, Adrien, Théodose, et celui d'un grand poëte, Silius Italicus, berceau préparé sept siècles d'avance par Scipion l'Africain, comme s'il eût fallut cet espace pour l'incubation des trois monarques, *Italica*, devenue somptueuse sous Adrien, saccagée mainte fois et cependant demeurée longtemps belle, ne perdit son animation qu'après que le Quadalquivir, dont elle était baignée, eut capricieusement changé la direction de ses eaux. L'aristocratie romaine aimait à s'y rendre : c'était principalement sous les frais ombrages d'*Italica*, dans les galeries thermales d'*Alhama*, de *Ledesma*, dans les eaux *bilbitanéennes*, que les rivalités nationales s'effaçaient et que les gens du grand monde se rapprochaient, se mêlaient dans un même esprit de bien-être.

*Coria* fabriquait alors des poteries élégantes, des briques estampées; *Tempel* versait en abondance son eau limpide dans les bassins de la ville herculéenne de *Gadès;* à Badajoz, Évora, Ségovia, Sevilla, l'eau traversant les montagnes, venait féconder l'aridité des plaines; à Tolède, à Mérida, des cirques imposants recevaient, sur leurs gradins, les populations avides de voir s'entre-déchirer des bêtes ou mourir un homme...

De toutes ces pompes architecturales, de toutes ces créations d'une civilisation déjà si mûre, de cette puissance colossale qui menaçait alors d'écraser le monde, que reste-t-il en Espagne? Demandez-le au Tage, à l'Èbre, au Douro, dont les flots battent les dernières piles de fondation romaine et reflètent dans leurs ondes les arceaux du peuple-roi; demandez-le à l'Océan, qui a vu s'engloutir dans son immensité tant de cités souveraines, tant de tours réputées invincibles. Trois ou quatre divinités mutilées, voilà ce que nous a légué le paganisme; quelques inscriptions, frustes pour la plupart, voilà ce que nous ont légué la gloire, la reconnaissance et l'orgueil. A Grenade, une de ces inscriptions votives m'a frappé, c'est le témoignage de gratitude d'un mari, sans doute un peu fautif, C. Valérius, *à Cornélia, la plus indulgente des femmes*. Cornélia n'était pas jalouse, mais son secret sera mort avec elle, car je ne sais plus une seule Espagnole dont la longanimité ait obtenu semblable distinction.

Venus pour ramasser le sceptre qu'en Espagne Rome laissait tomber

d'une main défaillante, n'étant dominés ni par le fanatisme, ni par la haine, les Goths respectèrent les créations du peuple qu'ils avaient vaincu; les villes sont demeurées telles, à peu près, qu'ils les avaient trouvées; les monuments, restés debout, servirent aux mêmes usages et les autels au même culte, malgré quelques différences qu'introduisit l'arianisme.

Ces hommes du Nord, ces Goths, pénétrés du génie providentiel de la conservation, s'abstenaient de fonder. On ne désigne que deux ou trois villes construites, agrandies ou rebâties par eux, entre lesquelles *Orihuela*, qu'ils appelaient *Orlis*, et *Tolède*, dont Wamba fit presque une cité nouvelle. Les imposantes murailles élevées par lui existent presque intactes, défiant les siècles, les orages de la politique, méprisant la négligence que les modernes ont apportée dans leur entretien, et parlant de la puissance des Goths, comme si derrière elles leur maîtres se dressaient encore.

L'invasion des Arabes, au huitième siècle, fut un grand malheur pour la Péninsule; elle changea complétement le régime pacifique des villes. Bien différents des Goths, les Arabes étaient animés par le fanatisme et par un esprit de domination exclusive. Ils faisaient aux idées religieuses des populations dissidentes une guerre impitoyable sous laquelle succombaient les monuments eux-mêmes. Dans les premières années d'invasion, n'ayant ni la patience, ni peut-être le génie d'ériger des édifices spéciaux, ils transformaient les édifices anciens, ou leur prenaient toute la partie ornementale dont ils décoraient leurs propres constructions; ils brisaient les bas-reliefs, les statues, ne réservant que les colonnes, pour fonder avec elles des mosquées rectangulaires, plus remarquables de splendeur que d'harmonie.

Ainsi disparurent, sous les coups de l'islamisme, les cités grecques, les cités celtibériennes et les cités romaines. Il n'en resta presque rien, parce que les croyances, les habitudes, les mœurs des conquérants arabes n'ayant aucun rapport avec la vie intime des peuples vaincus, l'expression matérielle de la société envahissante se subtituait à l'autre.

L'*Alcazar* de Ségovie, s'élevant comme la proue d'un navire au-dessus des eaux qui baignent sa base, groupe majestueux de toits coni-

ques et de tourelles crénelées, au centre desquels pose une tour rectangulaire flanquée de tourelles également crénelées et tronquées; l'*Aljaferia* de Saragosse, formidable citadelle bâtie par le Maure Abu Giafar Ahmed; l'*Alcazar* de *Calatayud*, construit avec les matériaux de la *Bilbilis* romaine, qui avait vu naître le poëte Martial; l'*Alcazar* de *San Felipe*, la *Xativa* des Maures, avec ses arceaux en fer à cheval, ses colonnes granitiques, ses jaspes en placage; l'*Alcazar*, les murailles et les portes de *Xerès;* l'antique citadelle de *Murviedro; Elche*, *Ohihuela*, villes de palmiers dont les têtes se confondent avec leurs tours crénelées, leurs dômes, leurs maisons blanches et rouges à toitures plates, à rares fenêtres; *Almeria*, où « les pierres sont des perles, la poussière de l'or et les jardins un paradis [1], » cité que le Keyran abrite encore de ses ailes crénelées; *Guadix*, nichée comme une vierge d'Afrique au teint d'ébène, sous des bocages de mûriers et de lauriers roses; *Loja*, gardienne avancée de la *Vega* de Grenade; le château et la mosquée d'*Antequera;* les *Torres albarranas* de *Talavera de la Reina;* les bains ruinés d'*Alhama;* les murailles et les tours du *Jaen*, de *Carmona*, d'*Ecija;* les vastes châteaux d'*Alcala de Guadaira*, ses citernes, son énorme donjon; les trois mosquées de Tolède, mais surtout Cordoue, Séville, Grenade résument, personnifient matériellement, dans la Péninsule, la période des Arabes et des Maures.

Cordoue, par son immense *Mezquita*, œuvre du huitième siècle; par ses murailles et par ses tours défensives en torchis, construites à la romaine, avec des cordons de briques intermédiaires; par ses restes d'aqueducs, de moulins et de portes triomphales; par la disposition de ses rues et de ses habitations bourgeoises, représente le premier âge, l'âge d'or de l'islamisme en Espagne.

Séville porte plutôt l'empreinte du second âge, d'une longue période pendant laquelle l'art des Arabes, imitateur de l'art romain, opéra sa révolution, laissant comme spécimen de sa marche et de ses efforts la *Giralda*, l'*Alcazar*, la *Casa de Pilatos*, et tant d'autres monuments que le christianisme a renversés ou dénaturés. La plupart des maisons de Séville sont contemporaines des Arabes ou reconstruites d'après le plan

[1] Chanson arabe.



*Rouargue, frères del et sc.*

ELCHE.



primitif. Vingt mille colonnes de granit, de marbre et de jaspe, au nombre desquelles beaucoup sont romaines, à chapiteau dorique, supportent les galeries de leurs *patio*, salons en plein air qui forment la pièce d'apparat du logis, et qu'on aperçoit de la rue, tandis qu'à l'époque des Maures leur accès demeurait fermé.

Ce ne sont ni les ruines phéniciennes, ni les tours rouges, *Torres Bermejas*, ni les débris laissés par les Romains et par les Goths, qu'on va chercher dans Grenade; ce sont les traces matérielles de la puissance musulmane à son déclin, jetant sur le treizième siècle une lueur fort brillante, faisant de glorieux efforts pour la conserver, mais succombant sous l'empire du catholicisme armé. Capitale d'un petit royaume que cernaient les Espagnols, Grenade n'a jamais eu l'importance de Cordoue, qui compta trois cents mosquées, neuf cents bains et près d'un million d'âmes dans sa vaste enceinte, qui fut la rivale de Bagdad et de Damas, le centre et le refuge de la civilisation européenne. En 1031, le califat de Cordoue finit après deux cent soixante-quinze années d'existence. Dix-neuf principautés, dix-neuf villes, Cordoue, Séville, Jaën, Carmone, Niebla, l'Algarve, Algésiras, Murcie, Orihuela, Valence, Denia, Tortose, Lérida, Saragosse, Huesca, Tolède, Badajoz, Lisbonne, Majorque, formèrent autant d'États indépendants, rivaux sans gloire solide, sans splendeur, et Grenade n'apparut avec éclat qu'en 1236.

L'*Alhambra*, le *Generalife*, le cours pittoresque du *Jenil*, et toutes les ruines qui en dépendent; les demeures actuelles, celles-ci creusées dans la montagne et n'ayant au dehors qu'une seule ouverture; celles-là spacieuses, élégantes, ombragées, mais mystérieuses; cet ensemble si misérable et si triste, contrastant avec les splendeurs du ciel et les richesses d'une terre éminemment fertile; ces aspérités sombres de la Siera-Névada, qui ajouteraient aux charmes du paysage si la terre que vous foulez portait l'empreinte de l'animation, de l'aisance et de la vie, toutes ces choses vous affligent et vous font mesurer la distance qui, dans la province de Grenade, sépare encore la civilisation mauresque de la civilisation actuelle.

Au moyen âge, pendant que les Maures étendaient leur domination sur la Péninsule presque entière, les Goths ou Wisigoths, refoulés dans

les Asturies, imprimaient aux villes d'Oviédo, de Léon, d'Astorga, de Zamora, de Salamanca, un caractère spécial dont l'étude ferait mieux comprendre, mieux apprécier cette race intelligente et pacifique qui s'identifiait, d'une manière si parfaite, avec les populations indigènes.

D'autre part, quelques comtes chrétiens, vassaux des rois de Léon, ressaisissaient la Vieille-Castille, mettaient leur cachet rénovateur sur Burgos et Valladolid; tandis que le royaume de Navarre, le comté de Barcelone, démembrement de la Marche d'Espagne dont les premiers Carlovingiens s'étaient déclarés maîtres, marchaient résolument dans des voies parallèles. Bientôt naquirent trois royaumes gouvernés par trois lignées de la maison de Navarre, savoir : Aragon, Navarre, Castille, qui passèrent à trois dynasties françaises dites de Bourgogne, de Barcelone, de Champagne; royaumes auxquels vint s'en adjoindre un quatrième, le Portugal, que régit une ligne bâtarde de Bourgogne.

États belliqueux, ils furent toujours en lutte avec les Maures. C'est l'époque brillante de Pampelune, de Saragosse, de Barcelone, de Cuença, d'Avila, de Benavente et de Ségovie; l'époque des *Apellidos*, chants d'appel que le gentilhomme, victime d'une invasion arabe, faisait retentir parmi ses vassaux consternés; l'époque des romances, des jongleurs-poëtes, tels que maître Nicolas, devenu le chantre officiel de Ferdinand le Saint; compositions et compositeurs d'origine asturienne, et qui, du fond des montagnes illustrées par Pélage, irradiaient avec la gloire chrétienne sur les provinces septentrionales de l'Espagne. C'est aussi l'âge des associations artistiques, des *gildes* industrielles qui, dans leur sein, recélaient la prospérité d'une ville; associations diverses, s'appliquant aux objets de nécessité première comme aux objets de luxe, traitant de l'art depuis son expression la plus simple jusqu'à son efflorescence la plus sublime.

Observez, l'une après l'autre, les villes chrétiennes de l'Espagne: toutes ont un air de parenté, mais avec cette différence des villes mauresques, qu'au lieu d'adopter un seul et même type, elles prennent les caractères distinctifs qui résultent des éléments d'association appliqués à leur développement. L'esprit germanique, l'esprit normand, l'esprit italien, l'esprit bourguignon s'y montrent cheminant de compagnie, opérant néanmoins d'une manière souvent isolée dans une œuvre d'en-

semble, modifiant l'allure des artistes indigènes, et conservant sur eux assez d'empire pour les guider, jusqu'à ce qu'eux-mêmes soient devenus maîtres. En chaque localité considérable les formes byzantines rivalisent avec les formes ogivales; quelquefois même elles se prêtent un mutuel appui. Lorsque incidemment une œuvre mauresque apparaît au milieu d'elles, soyez sûr qu'à de rares exceptions près, l'œuvre ne remonte point au delà du quinzième siècle, temps d'incertitude, où beaucoup d'artistes musulmans convertis mêlaient leurs réminiscences d'ateliers aux pratiques architecturales de la vie religieuse et de la vie civile des Espagnols. Avant cela, leurs motifs étrangers eussent été proscrits comme un hommage indirect, comme une sorte d'alliance qu'on ne voulait effectuer ni dans la lettre du dogme, ni dans celle de la politique, ni dans la lettre de la littérature ou de l'art.

Grenade une fois tombée sous les efforts de Ferdinand et d'Isabelle, les principes d'imitation qu'on eût proscrits comme un attentat contre le caractère national, furent admis comme symboles de triomphe : l'arc en fer à cheval vint se marier avec l'arc ogival et le cintre surbaissé; la mosquée fut convertie en église, le harem en cloître ; un fait pratique remplaça un autre fait, une population nouvelle l'ancienne population. On respecta les édifices militaires directement utiles; on négligea, parce qu'on ne les appréciait pas, les édifices de luxe où les lois de l'hygiène se confondaient avec les lois du bien-être et de la sensualité. La nation conquérante introduisit ses formes rudes, ses habitudes sévères parmi les formes efféminées de la nation conquise. Étonnée d'abord de son faste, scandalisée de sa mollesse, elle finit par l'imiter, et les villes transformées à des usages, à des croyances si contraires, subirent, non sans murmures, les changements qui devaient en résulter. On vit alors un peuple d'ouvriers, soldats la veille, dirigés par des maîtres presque tous arabes, allemands et français, transformer l'Espagne monumentale ; substituer les larges façades corinthiennes aux guichets mauresques; les clochers élancés aux coupoles; les tours rondes aux tours carrées ; les grandes baies ogivales aux petites ouvertures cranées. En chaque localité s'offrit l'image des pensées chrétiennes triomphantes, des réminiscences grecques appelées aux secours d'une civilisation nouvelle.

Il s'en faut que toutes les tentatives d'adjonction de l'art du seizième siècle à l'art mauresque des siècles antérieurs aient été fécondes en bons résultats. Les villes mauresques avaient rempli leur destinée; il appartenait aux villes chrétiennes d'accomplir la leur, libres, d'emprunts dont l'alliance entraînait des disparités choquantes : mais la difficulté plaît, séduit, captive, et le bon goût succombe fréquemment dans la recherche du merveilleux. La cathédrale de Cordoue en offre une preuve manifeste : d'autres grands édifices, tels que la cathédrale et l'Alcazar de Séville, l'Alhambra de Grenade ne sont pas exempts du même reproche.

Cependant, depuis la grande Isabelle jusqu'à Philippe II, les traditions d'une bonne école servirent de sauve-garde tutélaire aux villes qu'un fatal amour de moderniser compromettait. Jamais, en aucune époque de l'histoire, on n'a tant bâti : Salamanque, Valladolid, Tolède, Séville, Grenade portent particulièrement le témoignage d'une ardeur architecturale incroyable, en même temps qu'elles donnent la plus haute idée de l'intelligence artistique des souverains, du talent et de l'habileté des travailleurs. Sans doute l'œil peut y saisir la dégénérescence imminente de l'art; mais l'art lui paraît encore grand et fort.

Que ne puis-je en dire autant du règne de Philippe II ! Malheureusement l'Escurial, conception bizarre faisant époque, écrase de sa pesanteur mes pensées les plus indulgentes. Depuis lors, au point de vue de l'idéal, toutes les anciennes villes espagnoles ont dégénéré : Murillo, Vélasquez, Berruguète, Alonzo Cano, Hernanez, semblent les avoir traversées, suivis de leurs élèves, comme deux courants limpides qui courent fertiliser un domaine éloigné, sans féconder leurs propres rives.

Sous le rapport matériel, les villes que la guerre ou l'émigration n'a pas ruinées, se sont ressenties quelque peu des progrès de la civilisation. Il en est même d'importantes, comme Barcelone, Valence et Malaga, Barcelone surtout, dont le rajeunissement s'opère par la triple et féconde influence de l'agriculture, du commerce et de l'industrie.



Rouargue frères del et sc

GRANDE PLACE A GRENADE.



## IV

# D'IRUN A VITORIA.

> Quels sublimes aspects, quels tableaux romantiques !
> Sur ces vastes rochers, confusément épars,
> Je crois voir le génie appeler tous les arts.
> Le peintre y vient chercher, sous des teintes sans nombre,
> Les jets de la lumière et les masses de l'ombre ;
> Le poëte y former ses plus sublimes chants ;
> Le sage y retrouver des souvenirs touchants.
>
> Delille, *l'Homme des champs*.

Physionomie de la ville d'Irun. — Une diligence espagnole, son personnel. — Route d'Irun à Saint-Sébastien. — Ville et port de Saint-Sébastien. — La vallée d'Urolo. — Saint Ignace de Loyola. — Ville de Tolosa. — Villafranca, Zumaraga, Villaréal. — Vergara et son Christ. — Mondragon, Onate. — Salinas de Leniz, Arechavaleta, Escoriaza. — Police des routes. — Usages domestiques. — Situation hygiénique des villages de l'Alava. — Ville et campagne de Vitoria ; son aspect général, ses monuments, ses grands hommes, ses souvenirs historiques et militaires.

D'Irun, malgré sa dénomination basque de bonne ville, *Irunia*, reçoit chaque jour les malédictions des voyageurs, tourmentés par les carabiniers et les douaniers. On n'a fait encore qu'un pas en Espagne, et l'on s'y croit à cent lieues, car la place d'Isabelle II, décorée d'un hôtel de ville moderne, *casa de ayuntamiento* et d'un joli petit obélisque que surmonte un enfant, n'ôte rien à la physionomie étrangère de cette localité. Ses façades, ses auvents, ses balcons ses rideaux flottants caractérisent le pays. D'Irun jusqu'à Gibraltar, personne ne voudra de votre or français, de votre monnaie française ; mais on recevra volontiers la monnaie d'argent à l'effigie de l'empereur. Les pièces de cent sous s'appellent des napoléons, et chose notable, de toutes les pièces étrangères, les napoléons seuls jouissent d'un libre cours dans la Péninsule.

Notre voiture échangea ses cinq chevaux contre sept mules, son conducteur contre un *mayoral*, son postillon ordinaire contre un *zagal*, et se pourvut, par supplément, d'un petit courrier, *delantero*, surnommé

le *condamné à mort*, parce que d'habitude il va d'Irun à Madrid sans désemparer, bridant, dételant lui-même sa bête qu'il tient enfourchée et qu'il dirige au trot, souvent au galop, en tête de l'attelage. Autrefois, sans *escopetero*, le service eût été regardé comme incomplet. L'*escopetero*, ennemi officiel des voleurs quand il n'était pas voleur lui-même, occupait, muni d'une carabine, le haut de la diligence; mais grâce à la *guardia civil*, nouveaux gendarmes espagnols, l'absence des malfaiteurs ferait de l'escopetero un objet de luxe et de fantaisie.

*Andar!* s'écrie le *mayoral; andar*, répète le *zagal*, en assaisonnant de coups de fouet ou de bâton un flux d'étranges paroles adressées à ses mules. Elles portent toutes un nom distinctif : *Capitana*, *Bella*, *Generala*, *Negra;* elles possèdent des qualités ou des défauts qu'il énumère avec insistance, qu'il accompagne de *dia*, *dia! hu*, *hu!* et de jurons auprès desquels le *caramba* est l'expression la plus polie. Les mules, dit M. Challamel, sont de moitié dans ce langage. Au premier mot du postillon, il faut les voir dresser les oreilles, se pavaner, ralentir ou presser le pas. Si l'une d'elles se montre indocile ou rue trop fort, notre postillon, agile comme un Basque, saute de son siége placé à la même hauteur que celui du coupé des diligences françaises, et court administrer la correction accoutumée, qui dure parfois plusieurs minutes. Dans certains moments, la conversation avec les mules devient générale. Le *delantero*, le *mayoral*, le *zagal*, vocifèrent tous ensemble; trio de basses et de hautes-contres auquel viennent se joindre la cadence des grelots qui pendent au cou des mules et le son criard d'un essieu mal graissé.

D'Irun à Renteria, petite ville du Guipuzcoa, sur la rivière dont elle porte le nom; de Renteria à Puenta de Santa Clara, la route, méandre de verdure et de fleurs, est délicieuse. Aux arbres qu'on rencontre d'habitude dans cette Normandie de l'Espagne, se trouve mêlé un peuplier à larges feuilles, beaucoup plus touffu, plus gracieux que le peuplier ordinaire, et dont les ombres épaisses se projettent le long des chemins.

Après avoir côtoyé la baie romantique du Passage, garnie de maisons blanches, défendue par le donjon Sainte-Isabelle, et décrit quelques spirales, l'*Orgullo*, montagne conique élevée de cent cinquante mètres au-dessus du niveau de l'Océan, couronnée par le château de la Mota, se présente ayant à ses côtés une autre éminence qui





porte le phare d'*Urumea*. Ce sont les deux monticules protecteurs de Saint-Sébastien, ville forte, le havre de Madrid, bâtie sur un isthme, mais s'appuyant contre le versant méridional de l'Orgullo. On dirait une ville sortie d'hier des flots de l'Océan, tant elle est propre, nette et riante; toutes ses rues se coupent à angle droit, toutes ses maisons présentent une construction uniforme. La place de la *Constitucion*, rectangulaire, formée d'arcades surmontées de trois rangs de croisées à balcon, numérotées depuis un jusqu'à cent quarante-sept, présente, au-dessous du fronton de l'hôtel de ville, une inscription ainsi conçue :

Reynando Fernando VII
Cuyas augustas manos colocaron la primera piedra
En X de junio M DCCC XXVIII, año 1832.

Sur la face opposée du même édifice se trouve cette autre inscription :

Urbe Easonensi eversa
Amor civium instaurare curavit senatusque
Hoc monum. in perp. mem. et publ. orn. decrev. Ferd. VII rex
fundam. ipsemet posuit an. M DCCC XXVIII, ad exitum
perductum an. M DCCC XXXV.

Nous ne copions pas textuellement, ne voulant pas nous rendre complice des fautes d'un graveur infidèle.

Les Basques ont une prédilection particulière pour les inscriptions et les sentences. Ils les peignent à la façade de leurs maisons et de leurs églises, pages de morale ouvertes aux regards de tous. Si les pères et mères de Saint-Sébastien n'élèvent pas mieux leurs enfants, ce n'est pas le précepte qui leur manque, car à l'un des piliers du préau de l'église Saint-Vincent j'ai lu cet avertissement salutaire :

Qual fuere el padre y la madre, hijos e hijas seran tales.
EZECH. 16; ECCL. 11.

Une citadelle, un petit port très-encaissé, deux églises, des monastères vides, un arsenal, des remparts garnis de pièces de canon et de boulets que le promeneur peut considérer à loisir sans recevoir d'une sentinelle l'injonction brutale de se retirer, complètent la physionomie matérielle de Saint-Sébastien : sa physionomie idéale, la mer, le ciel, les monts Cantabres, en font tous les frais.

Je ne connais pas en Suisse beaucoup de vallées plus jolies que la vallée d'Urola, lieu natal d'Inigo, connu depuis sous le nom de saint Ignace de Loyola ; et je ne connais guère en Espagne un établissement de bains mieux ordonné que l'établissement de Cestona, dont les sources ferrugineuses attirent beaucoup de monde.

Les vallées de Lasarte, d'Andoain et de Billabona, les rives de l'Oria n'offrent pas d'aussi jolis points de vue que la vallée d'Urola, mais elles n'en constituent pas moins une route fort agréable jusqu'à Tolosa.

Un poëte a dit :

Tolose a des forges sombres
Qui semblent, au sein des ombres,
Des soupiraux de l'enfer.

Nous ajouterons qu'elle possède de très-jolies femmes, dont les yeux pourraient être considérés, au contraire, comme *des soupiraux du paradis*. Capitale du Guipuzcoa, dont elle occupe le centre, ayant deux ports contemporains d'Alphonse le Sage, son fondateur, une promenade couverte au bord de l'eau, des ruines vénérables sur la montagne d'Aldaba, beaucoup d'établissements industriels, plusieurs rues parallèles bien percées et six mille habitants, cette ville mérite qu'on s'y arrête quelques heures. Nous y avons passé la nuit. Le lendemain matin, après avoir visité l'église de Santa-Maria, monument du dix-septième siècle d'un assez bon style, nous gagnâmes Villa-Franca ; c'est un bourg ceint de murailles épaisses, en dehors duquel se trouve l'hôtel du marquis de Valmediano, renfermant une galerie de peintures. Beasin et sa basilique romane, Ormaiztegui, lieu natal du fameux Zumalacarregui; Zumarraga et Villaréal nous intéressèrent par leur position pittoresque ou leurs souvenirs; il fallut, tant les montées sont rapides, atteler deux fois des bœufs à notre voiture, et ce ne fut pas sans peine que nous atteignîmes Vergara, ville sortie de son obscurité depuis la célèbre capitulation conclue, le 31 août 1839, entre Espartero et Maroto.

Aucune localité, depuis Tolosa, n'a l'importance industrielle et monumentale de Vergara. Beaucoup d'hôtels, avec façade scupltée, décorée d'armoiries, portent le témoignage du rôle qu'ils jouaient autrefois. Mais la gloire de Vergara, c'est son Christ, œuvre admirable

de sculpture, expression saisissante des divines souffrances du Sauveur des hommes. On le tient enfermé dans une chapelle sombre, on le montre avec appareil en allumant les cierges du sanctuaire; mais, à l'inverse de tant d'autres médiocrités pour lesquelles chaque voyageur professe une admiration dictée par les guides, ce Christ l'emporte infiniment sur sa renommée, qui ne dépasse pas les frontières du pays basque. « La vue de ce Christ fait mal, » me dit en détournant les yeux un homme du peuple, garçon insouciant qui m'accompagnait : aucun éloge ne saurait être ni plus ni direct, ni plus vrai.

Point central entre Bayonne, Bilbao, Pamplona et Vitoria, Vergara forme la jonction de différentes vallées fraîches comme des vallées du Tyrol. Elles sont arrosées par la Déva, la Zadorra, l'Aramoyana, dominées par la chaîne d'Arranbisear, et serpentent de Mondragon à Oñate; d'Oñate au monastère d'Aranzazu, au bourg d'Escoriaza, puis à Salinas de Leniz, qui semble fermer le passage. Je serais bien ingrat si je ne disais pas un mot de l'aqueduc d'Alona qui abreuve d'une si bonne eau les habitants d'Oñate, et considéré comme un Vandale, si je ne vantais pas l'enseignement universitaire de cette ville. Cependant, à leurs festins d'*Academus*, à leurs fleurs de rhétorique, je préfère les *jarillas*, plantes médicinales qui jouissent dans toute la Péninsule d'une réputation méritée.

Entre Oñate et Salinas, on traverse Arechavaleta, célèbre pour ses bains sulfureux, dont la source assez chargée, mais froide, s'échappe du fond d'une jolie vallée, à cinq minutes de la ville. Cette ville, plus riante, mieux habillée, mieux peignée, mieux coiffée que ne le sont généralement les villes espagnoles, a quelque chose d'alsacien, de naïf en sa grâce qui fait plaisir. Escoriaza nous ramène brusquement à l'Espagne, mais à l'Espagne des Basques, qui, dans son attitude de petit bourg, ne se présente jamais sans une haute église, un *ayuntamiento* décent, une agréable promenade, des rues pavées en cailloux et des balcons à toutes les fenêtres.

Après une montée d'une heure, montée rapide, dans le cours de laquelle on passe par les intermédiaires de végétation des sites méridionaux aux sites du nord, nous atteignons le sommet de la chaîne des monts Cantabres. Ici se termine le Guipuzcoa et commence l'ancienne province

d'Alava, dont les terres plus fertiles, les ondulations moins abruptes et les plaines beaucoup plus vastes, s'étendent jusqu'à l'Èbre.

Dans toute la contrée que nous venons de parcourir, la police des routes est excellente. Une amende de trois ducats (neuf francs) atteint le conducteur qui traverse les rues ou les ponts en courant et celui qui néglige d'enrayer par les descentes. La police des mendiants, la police des chiens ne s'exerce pas avec moins de sollicitude. Au rebours des autres provinces d'Espagne, on ne trouve en celle-ci presque point de pauvres, et la race canine est réduite aux espèces vraiment utiles. Les bêtes à cornes, les chevaux ou mulets, les porcs sont de taille moyenne; les moutons, très-petits, portent une laine fort longue. Les voitures du campagnard, étroites comme tous les véhicules de montagne, roulent généralement sur deux roues construites d'après la manière des anciens, sans rayons, à surface plane, composées de pièces enchevêtrées les unes dans les autres. Toutes ces voitures sont traînées par des bœufs. Les charges moyennes se transportent en *cacolet*, les petites charges sur la tête, comme aux environs de Saint-Sébastien. Quand il y a marché, l'affluence des ânes et des mules, qu'on harnache toujours avec certaine élégance, qu'on garnit de pompons, qu'on revêt de longues couvertures garnies de franges, et qui trottent avec vivacité, donnent à la route, à la place du marché, *plaza de la verdura*, un aspect des plus animés.

Au milieu des montagnes, les constructeurs de villages ou de maisons d'exploitation ne sont pas toujours libres de choisir leur site; mais en plaine, c'est différent. Aussi voyez avec quelle intelligence admirable les colons primitifs d'Alava ont posé leurs demeures. Ils semblent s'être inspirés tous des préceptes de l'hygiène; les convenances de positions relativement aux vents, aux sources, aux chances de culture, à l'aspect pittoresque des lieux, ne laissent rien à désirer. On dirait qu'un médecin agronome, ayant passé par là et marqué les mamelons, les pointes les plus convenables, la population obéissante s'est conformée aux exigences d'une théorie expérimentale éprouvée. En certains lieux, des erreurs, qui ne se trompe pas? ont été commises; mais des ruines attestent qu'après les avoir reconnues, les colons se sont transportés ailleurs. Nulle part en Espagne, nulle part en Europe, l'intelligente

appréciation des lieux ne m'a semblé ressortir d'une manière plus évidente que dans le district d'Alava.

A mesure qu'on avance, les montagnes deviennent des collines qui s'effacent bientôt pour laisser à la plaine de Vitoria la faculté de s'étendre et d'encadrer cent soixante-huit villages, groupés autour de leur capitale, tels que des enfants dociles autour de leur mère; villages liés entre eux par les guirlandes de verdure dont les chemins sont garnis, mais unis plus intimement encore par certaine communauté de sympathies et d'habitudes.

## VITORIA.

Une ville moyen âge, qui a l'air de se cacher, honteuse d'être laide, et qui ne montre aux regards curieux de l'étranger que ses murailles antiques et sa vieille église *Santa Maria*, hissée fièrement au sommet d'une colline comme une aigrette sur le casque du guerrier; une ville nouvelle, prétentieuse et fière de ses rues en rectangle, de ses immenses casernes bourgeoises, qu'on croirait toutes élevées pour des allures uniformes; ville dont le caractère originel s'efface, dont la régularité moderne envahit toutes les issues, qui a changé son armée de moines contre une armée de fantassins, ses cloches contre des tambours, ses couvents contre des casernes, ses remparts contre des *alamedas* ou promenades publiques, le *Prado*, la *Florida*, rendez-vous ordinaire d'une population de quinze mille habitants, voilà Vitoria. Sa grande place, *Plaza Nueva*, ou d'Isabelle II, formée d'un portique de soixante-seize arcades, sous lequel affluent les promeneurs que la nuit ou le mauvais temps chasse des *alamedas* extérieures; le palais provincial, au fronton triangulaire duquel on lit : *Diputacion de Avila*, et sur les degrés duquel posent deux lions forts beaux imités de Thorwaldsen; telles sont les constructions capitales de la ville moderne. La ville ancienne a bien quelques ogives, quelques sculptures, mais rien de remarquable. D'ailleurs nos maçons contemporains, à force de percer des jours, de surélever des étages, ont défiguré complétement l'art ancien dans l'église de *Santa Maria;* le badigeonneur a passé dix fois son pinceau avec un soin qui en dissimule tous les détails; on n'y perd peut-être pas grand'chose;

mais le sanctuaire serait l'œuvre de Michel-Ange que l'intrépide badigeonneur eût, sans plus d'égard, barbouillé Michel-Ange. Le retable du maître-autel de cette église, sculpté sur la fin du dix-septième siècle, offre quelque intérêt au voyageur qui visite l'Espagne pour la première fois, parce qu'il lui fait pressentir la manière dont se traite, dans le reste du royaume, cette partie ornementale des églises. Vitoria passait autrefois pour une ville savante, parce qu'elle possédait un grand collége, des bibliothèques, et qu'elle avait donné le jour à Jean de Marietta, auteur d'une histoire ecclésiastique d'Espagne; au docteur Martin d'Olave, professeur de théologie; au célèbre jurisconsulte J.-B. Larrea; à l'évêque Diégo d'Alava Esquivel et à plusieurs autres illustrations moins connues. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ville militaire, industrielle et commerçante, où l'on fabrique des armes blanches, des voitures de luxe, des cuirs, des ustensiles de ménage et de l'ébénisterie; où l'on boit un bon vin nommé *Pedro Gimenez*, et de l'excellente bière; où l'horticulture paraît mieux comprise qu'en aucune autre localité d'Espagne, et dans laquelle le régime des hôtels se ressent de l'influence française.

Nos troupes ont occupé longtemps Vitoria; mais en 1813, après la mémorable affaire qui porte son nom, bataille presque sans lutte, pêle-mêle incroyable, confusion sans exemple, il fallut évacuer la Péninsule. Joseph Bonaparte, dont le général Beaufort-d'Hautpoul protégea singulièrement la retraite, se trouvait alors dans la situation du roi don Rodrigo :

Ayer fui señor de España
Y hoy no tengo una almena
Que pueda decir que es mia [1].
ROMANCERO.

Ce champ de bataille est superbe. L'armée anglo-espagnole, commandée par Wellington, déboucha dans la plaine par la route de Burgos, tourna la ville et s'avança sur la route de France, afin de couper notre retraite. Les témoins oculaires assurent, dit M. Adolphe Blanqui, que cette manœuvre fut exécutée avec une précision admirable, et que, du haut des murs, la marche des colonnes anglaises offrait un coup

[1] Hier, j'étais seigneur de l'Espagne, et aujourd'hui je n'y ai pas une seule tourelle que je puisse dire à moi.

d'œil magnifique. Chacun attribua la débâcle à la mésintelligence de nos généraux, et raconte de cette mémorable échaufourée quelque aventure tragique ou plaisante. Ce ne fut point, en effet, une déroute ordinaire : l'armée, encombrée de trésors et de femmes, était suivie comme une proie par des chasseurs; les plus belles dames de la cour d'Espagne, et les plus riches joyaux des Indes, tentaient également les vainqueurs et les vaincus. Aussi n'y eut-il point de combat, et sans la division du général Foy, sans le corps du général d'Hautpoul, il n'y aurait pas même eu de retraite. On vit alors, chose horrible, des femmes charmantes et parées, précipitées de leurs voitures par la cavalerie, se jeter aux pieds des dragons et leur offrir tous les trésors dont ceux-ci voudraient disposer, s'ils consentaient à les prendre en croupe pour les soustraire à la fureur des Espagnols. On vit les fourgons de l'armée française pillés par les soldats chargés de les défendre, et le champ de bataille couvert de calèches, de berlines, de cartons et de coffres ensanglantés ou brisés par la mitraille et les boulets. Un nombre considérable de femmes restèrent étendues dans la campagne. On ne peut voir sans un serrement de cœur la colline et le bois par où s'échappèrent les débris de ce grand désastre, qui compte pour un jour de bonheur dans les fastes de l'indépendance espagnole.

V

# L'ARMÉE

Vous nous avez fourni des héros et des modèles.
*Vosotros nos habeis suministrado héroes y modelos.*
A. V. ARNAULT,
Discours fait à l'Académie de Madrid en 1801.

L'armée d'Espagne au siècle dernier et dans celui-ci. — Officiers de cavalerie, d'infanterie et d'armes spéciales; jeune officier, vieil officier. — Le soldat. — La musique. — Capitaineries générales. — Organisation des divers corps de l'armée. — Écoles. — Recrutement. — Durée de service. — Ordres militaires. — Garde civique. — Caractère des Espagnols sous les armes.

C'est à la France, or la France est juste, qu'il appartient d'apprécier l'armée espagnole, car nous avons combattu souvent avec elle ou contre elle, nous nous sommes mutuellement enlevé des trophées de gloire, et depuis Charles-Quint, il n'y a guère eu de lutte sérieuse en Europe dans laquelle le drapeau castillan ne se soit mêlé, ami ou ennemi, avec le drapeau français.

En parlant des troupes espagnoles, un écrivain du dernier siècle disait : « Des habits sales, déchirés, remplis de taches, des cheveux sans poudre, des cadenettes mal faites, des queues inégales, des catogans inégaux ôtent aux régiments tout le charme du coup d'œil. » Certes, à ce portrait, si peu flatté, personne ne reconnaîtrait l'armée d'aujourd'hui. Déjà Ferdinand VII avait fait beaucoup pour elle, lorsque les troubles de 1822 compromirent son attitude. Bouleversée de nouveau par la guerre civile, il fallait qu'une main ferme intervînt et reconstituât l'ancien esprit de ces glorieuses bandes si bien peintes par Bossuet.

Organisée comme elle l'a été par le maréchal Narvaez, l'armée d'Es-

pagne peut rivaliser avec les premières armées de l'Europe. Sa tenue paraît excellente, sa discipline sévère. Elle manœuvre habilement. Les officiers de cavalerie et d'infanterie se montrent, sous le rapport de l'instruction, à la hauteur des officiers français; mais ceux des armes spéciales, telles que l'artillerie et le génie, leur sont inférieurs. Le jeune officier ne manque ni de tournure, ni d'élégance, malheureusement en prenant de l'âge il se néglige. La différence de mise et de maintien nous a semblé grande entre les militaires distancés d'âge.

Quant au soldat, il aime son drapeau, respecte ses chefs, s'applaudit de son régime et se fait honneur de son uniforme. Il a plus de loisir que le soldat français; il monte moins de gardes, il passe des revues moins fréquentes, et se conduit généralement mieux. La sobriété, la réserve distinctives de la nation espagnole existent sous le drapeau comme dans les ateliers et les campagnes.

Quant aux tambours, aux musiques régimentaires, ces véhicules du courage, il s'en faut bien qu'ils rivalisent avec les nôtres. Cependant, nous avons entendu plusieurs belles sonneries et des marches exécutées avec ensemble.

Le royaume se divise en quatorze capitaineries générales, dont les chefs-lieux sont Madrid, Barcelone, Séville, Valence, la Corogne, Saragosse, Grenade, Valladolid, Badajoz, Pampelune, Burgos, Vitoria, Palma et Santa-Crux de Ténériffe. Chacune de ces divisions est commandée par un capitaine général, dont le grade correspond au titre de maréchal de France, et qui jouit de cent vingt mille réaux ou trente mille francs d'appointements. Sous le capitaine général se trouve un commandant général, et dans chaque ville forte un gouverneur. Les places fortes sont comprises en cinq classes, d'après leur ordre d'importance.

Il y a douze capitaines généraux, soixante-douze lieutenants généraux, deux cents maréchaux de camp, trois cent soixante-quinze brigadiers; des intendants militaires, des commissaires des guerres, des officiers d'administration, comme en France. Le corps d'état-major se compose d'un directeur général, de trois brigadiers, de neuf colonels, de douze lieutenants colonels, de vingt-cinq commandants, de soixante capitaines chargés d'administrer l'école spéciale d'état-major et le dépôt topographique de la guerre.

L'artillerie a pour chefs un inspecteur, colonel général d'Espagne et des Indes, cinq sous-inspecteurs, etc. Elle comprend cinq régiments d'artillerie à pied, trois brigades montées, trois brigades de montagne, des compagnies d'ouvriers, etc. A défaut d'école polytechnique, il existe une compagnie de quatre-vingt cadets et de soixante surnuméraires, sans compter les externes qui se présentent aux examens. Un comité supérieur est annexé à la direction générale d'artillerie. Barcelone, Valence, Séville, la Corogne et Ségovie sont les cinq chefs-lieux de direction désignés sous le nom de départements d'artillerie.

Le génie militaire, qui possède son école spéciale à Madrid, forme un régiment à trois bataillons, composé de mineurs, de sapeurs et de pontonniers. Il y a un directeur général et un sous-directeur du génie.

La cavalerie se compose de dix-huit régiments, savoir : un régiment de cuirassiers; onze régiments de lanciers, et six régiments de chasseurs. Chacun d'eux est formé de quatre escadrons ayant pour effectif cinq cent quatre-vingt-dix-huit hommes et quatre cent quarante-six chevaux.

L'infanterie permanente a quinze régiments de ligne à trois bataillons, trente régiments de ligne à deux bataillons, et six bataillons de chasseurs ou d'infanterie légère. Chaque bataillon est de six compagnies. L'infanterie de réserve embrasse quarante-neuf bataillons de huit compagnies chacun.

A Valladolid se trouve l'école de cavalerie; à Tolède l'école d'infanterie. On n'y entre qu'après examens, subis dans certaines limites d'âge.

L'application de la loi du recrutement ne se fait pas comme en France. Telle province fournit des cavaliers, telle autre des artitilleurs ou des fantassins; de sorte qu'un corps ne l'emporte pas sur l'autre par le choix des hommes, et que l'infanterie est relativement beaucoup moins belle en France qu'en Espagne.

Une compagnie de gardes-du-corps, créée depuis peu, et une compagnie de hallebardiers, dont le costume rappelle celui des anciens mousquetaires, font le service des palais. Ces compagnies, en grand uniforme, impriment beaucoup d'éclat au cérémonial de la cour.

Le service obligatoire pour chaque citoyen est de quatre ans, service

qu'il trouve sans doute encore trop long, mais que j'estime bien court relativement à l'éducation qu'exige l'homme de guerre.

Deux ordres créés en 1815 par Ferdinand VII, l'ordre de Saint-Ferdinand et l'ordre de Saint-Hermenegilde, ont remplacé dans l'armée tous les ordres antérieurs. Cependant, il existe en outre quantité de marques distinctives, croix ou médailles, consacrant le souvenir soit d'une campagne, soit d'un siége, soit d'un brillant fait d'armes. Chaque jour leur nombre augmente, et un vieux soldat peut en avoir la poitrine couverte [1].

J'ai vu, avec la satisfaction la plus grande, le repos public assuré dans les provinces espagnoles, sans l'entremise d'une garde nationale, milice citoyenne qu'on appelle en France la milice intelligente, et qui, depuis 1789, a donné sans cesse les preuves les plus déplorables d'une inintelligence complète à l'endroit des intérêts réels du pays. Instituez une garde nationale ou landwehr dans la contrée la plus pacifique du monde, ce sera toujours, j'en ai la conviction, instituer le système de discussion libre sous le drapeau, préparer la révolte et lui mettre en main les éléments qui la rendent efficace. Une garde civique ou gendarmerie à la bonne heure. Aussi voyez comme l'Espagne respire avec aisance depuis qu'elle a la sienne; comme la sécurité la plus entière règne aujourd'hui sur des chemins, dans d'étroits défilés que depuis un siècle le voyageur n'osait aborder.

Impassible comme son fusil, le soldat espagnol a la réputation de supporter sans murmures et très-longtemps le chaud, le froid, la fatigue et la faim; il passe en outre pour bien soutenir le premier choc; mais les lignes qu'il occupait une fois rompues, on a beaucoup de peine à l'y ramener. En général son attitude est plus ferme sur des remparts qu'en rase campagne. Il excelle dans la petite guerre.

Le système de casernement ne diffère presque pas du système français, et l'Espagne peut se glorifier d'avoir eu l'idée, cent années avant nous, d'isoler chaque soldat et de lui donner un lit en fer.

[1] Voyez, sur ces marques distinctives, un petit ouvrage de D. José Velasco Dueñas, intitulé : *Coleccion de cruces y medallas de distincion de España*. In-12, XV, 334 p. avec pl. coloriées.

Avant de quitter Vitoria, dont la population, d'humeur assez belliqueuse, s'éveille et se couche au bruit de la trompette et du tambour, il nous a semblé naturel de retracer en quelques lignes le tableau des forces militaires de l'Espagne. Reprenons maintenant notre pérégrination ; mais jusqu'à l'Èbre, jusqu'à la ville de Miranda, si célèbre par les opérations stratégiques des dernières campagnes, considérons le pays comme une arène ouverte depuis Charlemagne aux grandes luttes de la France et de la Péninsule.

VI

# VIEILLE-CASTILLE

L'Espagne n'a pas besoin d'engrais; elle a un sol fertile.

LORD BYRON, *l'Age de bronze.*

Configuration, ressources de la Castille. — La Mesta. — Système des bergeries. — Deux sortes de brebis. — Régime, habitudes, soins des bergers. — Voyages des troupeaux. — La tonte. — Costume et caractère du Castillan de la campagne. — Il semble presque né berger.

Et pourtant, cette Vieille-Castille qui cache d'immenses trésors sous les chaînes montagneuses de *Molina*, d'*Oca*, de *Figueras*, de *Santander*, ramifications des Pyrénées; qui possède là du fer, du cuivre, du marbre en quantité considérable; qui voit la fertilité cheminer à travers ses grandes plaines avec les flots rapides du Carrion, du Duero, de l'Èbre, du Tormès et du Jalon; qui n'a qu'un mot à leur dire, qu'un signe à leur faire pour qu'aussitôt ils triplent ses récoltes; cette province importante, digne assurément d'avoir porté le sceptre des rois d'Espagne, offre l'image du dénûment, du besoin et de l'indigence; on se demande si tant de matériaux négligés, si tant de terres en friche accusent l'insouciance des indigènes, la mauvaise qualité du sol, ou les torts de l'administration. Ne faisons le procès de personne; contentons-nous d'enregistrer l'impression de tristesse profonde qu'éprouve le voyageur à la vue des déserts de la Vieille-Castille.

Cette province, bornée au levant par la Navarre et l'Aragon, au nord par la Biscaye et les Asturies, au couchant par le royaume de Léon, présente, du sud-ouest au nord-ouest, une étendue de cent lieues et une largeur de cinquante. Elle produit toutes les choses de nécessité

première; on y récolte du vin assez bon et beaucoup de garance, surtout dans les territoires de Burgos, Valladolid, Ségovie, Cuellar et Portillo; mais on n'y voit presque point d'arbres, parce que les campagnards, persuadés qu'ils attirent les insectes et les oiseaux nuisibles à l'agriculture, les ont presque tous coupés.

La branche commerciale la plus lucrative en Castille, c'est la laine; il s'en fait une vente très-considérable à Cuença, Ségovie, Sigüenza, Soria, anciens chefs-lieux des corporations nombreuses qui, sous le nom de *Mesta,* jouissent, depuis un temps immémorial, du privilége de traverser avec leurs troupeaux les provinces centrales du royaume.

Pour la conservation et le gouvernement de la Mesta, il existe un code particulier dont l'objet est de leur assigner 1° des ravines sur les limites des villes et villages que les troupeaux doivent traverser; 2° la possession des pâturages de l'Estramadure et de la contrée désignée sous le nom de la montagne; 3° de régler les différends qui peuvent s'élever entre les confrères de la *Mesta.*

Autrefois, ces honorables bergers pouvaient conserver perpétuellement les pâturages affermés, sans que le propriétaire pût en disposer, ni pour autrui, ni pour lui-même, tant qu'ils étaient exacts à payer le prix convenu, ce qui avait toujours lieu. Ils possédaient de la sorte des pâturages affermés depuis plus de deux siècles, dont la valeur s'accroissait chaque jour. Heureusement, déjà bien avant la fin du dernier siècle, les propriétaires des pâturages étaient rentrés dans le droit de les affermer au plus offrant.

En Espagne, nous regardons l'énorme quantité de moutons qu'on y fait voyager comme un des plus grands obstacles aux progrès de l'agriculture. Dans toutes les terres qu'ils doivent traverser, il n'est permis à aucun particulier de clore son domaine; or chacun sait que la liberté de clôture est devenue, pour l'Angleterre, une des causes principales de sa richesse agricole.

De la cime des montagnes de Castille, de Léon et d'Estramadure, on voit des troupeaux errants, voyager par divisions de douze cents brebis que conduisent cinq bergers. Leur départ a lieu vers la fin de septembre; ils font en quarante jours à peu près cent cinquante lieues, et ne quittent le pacage qu'au mois d'avril pour regagner la montagne.

Tel propriétaire possède soixante à quatre-vingt mille têtes de menu bétail.

L'Espagne a deux sortes de brebis : les unes, fixées dans la contrée qui les a vues naître, demeurent la nuit dans de vastes écuries; les autres passent l'été dans les montagnes de la Manche, de l'Estramadure et de l'Andalousie. La laine de celles-ci, appelées *mérinas*, *mérinos* ou *trashumantes,* est plus blanche et plus fine que la laine des autres brebis.

Un parc contient ordinairement dix mille brebis; son administration est confiée à un *mayoral,* homme actif, intelligent, qui a sous sa direction cinquante bergers et un nombre égal de chiens. Ses gages annuels sont de six mille à huit mille réaux, et on lui fournit un cheval. Les bergers de première classe gagnent de deux cent cinquante à trois cents réaux par an; ceux de la seconde classe, deux cents réaux; ceux de la troisième, cent vingt réaux; et ceux de la dernière, soixante à quatre-vingts réaux. On leur donne en outre deux livres de pain par jour. Dans les mois d'avril et d'octobre, chaque berger reçoit une gratification.

Le premier soin des bergers arrivant dans les pâturages où ils doivent passer l'été consiste à donner aux brebis autant de sel qu'elles peuvent en désirer. Chacune d'elles, dit-on, n'en consomme pas moins de dix kilogrammes. Vers la fin de juillet, ils introduisent les mâles dans le troupeau. Six ou sept mâles suffisent pour cent brebis. On les retire d'un parc où ils paissent isolément, et dès que la fécondation des femelles s'est effectuée, ils rentrent dans leur parc. Les moutons sont d'un rapport beaucoup plus grand que les brebis, quoique la laine de ces dernières soit plus fine. Trois toisons de moutons pèsent ordinairement douze kilogrammes, tandis qu'il en faut au moins cinq de brebis pour faire le même poids.

Vers le milieu de septembre, on frotte les brebis et les moutons avec de la terre d'Almagro délayée dans l'eau, pour les défendre contre les injures de l'air, disent les uns; pour empêcher leur laine de croître trop vite et de s'abâtardir, disent les autres. Quoi qu'il en soit du motif, nous considérons cette terre comme un absorbant qui s'empare d'une partie de la transpiration de l'animal et l'empêche de fournir, en trop grande abondance, une matière huileuse qui rendrait la laine rude.

Peu après leur arrivée au quartier d'hiver, les brebis mettent bas. On place alors les brebis stériles dans les pâturages les moins gras, tandis qu'on fait passer en des pâturages d'élite les brebis devenues mères et nourrices.

Au mois de mars, les bergers ont quatre opérations à faire sur les agneaux nés dans l'hiver précédent : 1° ils leur coupent la queue à trois pouces de sa racine ; 2° ils les marquent sur le museau avec un fer chaud ; 3° ils leur scient les cornes pour que dans leurs querelles ils ne se nuisent pas ; 4° ils châtrent les sujets destinés à servir de guides ou de sentinelles.

En avril, les brebis ont le sentiment d'une nourriture préférable à la nourriture d'hiver qu'elles reçoivent ; elles montrent de l'impatience, de l'agitation ; elles s'échappent volontiers du bercail. Ils faut alors ne pas trop différer leur départ et les conduire où d'habitude elles passent la saison des chaleurs.

Presque toujours la tonte commence le 1er mai si le temps est beau ; mais, s'il est humide, on la diffère de quelques jours. Quand les brebis sont tondues, on les enferme dans de vastes écuries bâties exprès, capables de contenir vingt mille têtes de bétail, parce que ces animaux sont si délicats que le moindre refroidissement les ferait périr.

Pour tondre mille bêtes on emploie cent vingt-cinq hommes ; chacun d'eux tond généralement par jour huit brebis ou cinq moutons. Avant de commencer la tonte, ces animaux demeurent quelque temps enfermés dans un petit espace, afin qu'ils transpirent et que leur laine soit plus souple, plus accessible au ciseau.

De cette laine, dont la couleur est brun foncé, il se fabrique un drap grossier avec lequel s'habillent les campagnards ou les citadins pauvres. La teinte sévère, la forme lourde du vêtement, l'amplitude du chapeau, joints à la démarche grave, à la physionomie sans expression des habitants de la Vieille-Castille, forment entre eux et les Basques un contraste palpable. On appelle les vieux Castillans *les bonnes gens de l'Espagne*, et ils le méritent, car ils sont pleins de franchise et de loyauté. Ne voyageant pas, ne pouvant se comparer à personne, leur vanité, devenue proverbiale, tient moins encore au respect qu'ils ont d'eux-mêmes qu'à l'ignorance des qualités de leurs voisins.

A moins d'être bergers nomades, ils meurent tous où la nature les a fait naître; mais la plupart d'entre eux montrent une inclination particulière pour la conduite des troupeaux. Ils sont bien moins cultivateurs que pasteurs. C'est en Castille surtout que l'art du berger se maintient à la hauteur d'une théorie dont les résultats justifient l'excellence. Tous les arts y sont inconnus, excepté l'art d'élever les bestiaux.

Dans la *sierra* de San Pedro, nous avons vu des bergers montagnards appelés *serranos*, d'un aspect bien extraordinaire; tenant du Bédouin par le costume, montés sur de petits chevaux fringants, accompagnés d'enfants qui, munis d'un long bâton et d'une musette, précèdent chaque groupe de bétail; suivis de chiens d'une rare intelligence. Ces bergers marchaient au plus quatre heures par jour, et le soir ils enfermaient leurs brebis avec des filets disposés en berceaux. On les dit très-superstitieux. La bizarrerie traditionnelle des pratiques qu'ils emploient doit remonter aux époques primitives.

## VII

# MENDICITÉ

Donnez, donnez, sur cette terre
Donnez, le ciel vous le rendra.
E. Scribe, *La Part du Diable.*

L'aumône est sœur de la prière
V. Hugo, *Feuilles d'automne.*

Rareté des pauvres en Catalogne et dans les provinces basques. — Industriels nomades. — Le métier de mendiant organisé en Castille et dans la Manche. — Ténacité de la race mendiante. — Mendicité dans les églises. — Aranda de Duero, quartier général des mendiants. — Types des mendiants de Murillo.

J'avais traversé la Catalogne n'y rencontrant que juste le nombre de pauvres nécessaires pour établir des contrastes, comme une tache presque imperceptible qu'on souffre de voir dans le plein d'une belle étoffe et que l'intelligente tailleuse dissimule sous quelque ornement. Je parcourus ensuite les provinces basques, et si je fus heureux d'y trouver peu de chiens, je ne le fus pas moins de n'apercevoir presque aucun pauvre. A la bonne heure, me disais-je, la fierté espagnole est conséquente avec elle-même, et j'aime la réserve hautaine de cette servante de bas étage à qui je présente deux *cuartos* en témoignage de gratitude d'un verre d'eau limpide, et qui, ne voulant pas se salir la main ni déroger à sa dignité en acceptant ma modeste offrande, me fait signe de la déposer sur l'assiette.

Je ne qualifierai pas du titre de mendiants les industriels nomades qui m'offrent des fleurs, des oranges ou des cigarettes, car entre eux et moi règne le système du libre échange : moyennant une pièce de monnaie souvent gênante au fond du gousset, je me procure des sensations agréables; à plus forte raison isolerai-je de la classe mendiante

les artistes de bas étage qui me donnent des gambades, des sons gutturaux et stridents, quelquefois harmonieux, avant même de savoir si je les en récompenserai, et je suis arrivé en Vieille-Castille avec l'idée d'une dignité populaire qui ne déroge pas.

Autre horizon, autre scène : ici le métier de mendiant semble organisé à l'instar d'une profession libérale; ceux que j'appellerai les magistrats du métier stationnent gravement le long des ponts, à la porte des hôtelleries qu'ils encombrent, et des églises dont ils obstruent les abords. Longtemps d'avance ils ont médité sur l'effet d'un ulcère, d'une claudication ou d'un tic; sur la désharmonie d'une pièce ajoutée à leur manteau déguenillé; sur la portée d'une intonation, d'une prière prononcée, selon les cas, en espagnol, en français, en anglais. Ceux-là vont droit à leur but; ils vous demandent la charité comme un droit, et semblent s'indigner d'un refus. Auraient-ils lu Proudhon par hasard, et viendraient-ils rectifier les inégalités sociales? J'en ai comme le pressentiment et le frisson. Les petits pauvres, enfants, jeunes filles bourdonnent autour des patriciens de la misère, vont à la découverte, harcellent, impatientent les voyageurs, leur font des mines, des yeux qui apitoyeraient le cœur le moins sensible. Dans la Nouvelle-Castille, les mendiants foisonnent, et dans la Manche ils paraissent plus nombreux encore. J'ai vu là une jeune fille de huit à dix ans suivre en courant la diligence l'espace de trois kilomètres, malgré le soleil le plus chaud, malgré la poussière la plus suffocante et les refus les plus opiniâtres. Certes, si cette enfant met à pratiquer la vertu la remarquable ténacité qu'elle apporte à mendier, elle sera une des femmes les plus vertueuses de l'Espagne.

Dans les différentes provinces, aussi bien qu'en Castille, la mendicité règne généralement; elle marche tête levée, sans pudeur ni retenue, identifiée si bien avec l'exercice professionnel d'une industrie comme une autre, que, dans les villes, elle ne paraît même pas rechercher le moyen d'apitoyer les gens par la négligence du costume. Les mendiants sont vêtus aussi bien, quelquefois mieux que de simples bourgeois, et tous les lieux leur sont bons pour exploiter le public. Un soir à Séville, sur la promenade des Délices, au milieu d'une foule assez compacte, je heurte un monsieur fort bien mis, couvert d'un manteau noir, et je lui

marche sur le pied; mon premier mouvement est de m'excuser et de porter la main à mon chapeau; le sien est de me la tendre. Une autre fois, dans la cathédrale de la même ville, j'admirais cette délicieuse composition où Murillo a si bien rendu la confiance enfantine de Jésus conduit par un ange, lorsque le froissement d'une mantille, l'expression d'un regard qui me sembla doux et le murmure d'une bouche encore belle, m'arrachèrent à mon étude; machinalement, je répondis en espagnol : « Vous avez raison, c'est un des plus magnifiques tableaux de la cathédrale, » et je repris le cours de mes réflexions; mais une minute après, on me pousse du coude, et, sous la mantille, je vois sortir une petite main, j'entends résonner une supplication qui certes n'avait rien de commun avec l'art. Cette habitude de demander l'aumône dans les églises est une des choses les plus choquantes que j'aie observées en Espagne. Elle tient sans doute à ce que le clergé lui-même convertit souvent ces augustes sanctuaires en débits de chapelets, de médailles et d'images; marchandise pieuse, il est vrai, mais enfin marchandise dont le débit se ferait plus convenablement dehors; cela tient aussi peut-être à l'abus des quêtes et des troncs, vernis métallique promené sur le culte par des mains qui, sans le vouloir, en compromettent la majesté.

Aranda de Duero, cette ancienne résidence royale, semble devenue le quartier général des mendiants du royaume. On n'y entend retentir qu'un vœu : *Por Dios, señorito, un cuarto! una limosna!* On s'éveille, on s'endort avec ce refrein inévitable; on le retrouve dans ses rêves, et l'image de la cohorte mendiante vous poursuit comme celle des spectres de Macbeth. Je me garderai bien de la peindre avec sa barbe sale, ses cheveux à demi-rasés comme le dos des mules, avec ses jambes d'acajou, son regard plus que fauve, avec ses *calzones* moins chastes que ne le sont les statues antiques du Musée où l'œil est assuré de rencontrer une feuille de vigne; avec le flexible *sombrero* des pierrots, la *capa* brune traditionnelle, et portant en sautoir, celui-ci l'outre de voyage, *pellejito;* celui-là la guitare à trois ou cinq cordes : mon tableau ferait peine.

Consultez plutôt Murillo qui, dans ses toiles fortement empreintes de vérité, a relevé le sujet par l'excellence du faire; qui a presque com-

posé la poésie de la misère, tant il a mis d'expression jusque dans l'avilissement, dans la dégradation de la nature humaine. Deux siècles se sont écoulés depuis Murillo, et l'on dirait que ses propres modèles se promènent et posent au coin des rues de Séville pour consacrer l'exactitude d'observation avec laquelle il a rendu ses mendiants. Ce sont les mêmes gestes, les mêmes attitudes, les mêmes coupes de physionomie, les mêmes regards, la même carnation et les mêmes costumes. En me remémorant certaines toiles du grand artiste, je me suis cru quelquefois dans son atelier, ne mettant aucune différence entre les images qui respirent sur ses tableaux et celles qui respirent en plein air.

Les mendiants espagnols forment cinq grandes catégories, savoir : *el coscon* ou soldat mal récompensé; *el dios Termino*, le dieu Terme; *la santurrona*, l'hypocrite; *el hereditario*, l'héréditaire; *el pobre vergonzante*, le pauvre honteux, qui n'a honte de rien.

Le *coscon* est toujours un vieux brave, qui a tué plus de *Gabachos* (Français) que le désert n'a de grains de sable; le *dios Termino*, muet comme une pierre, s'assied sur une borne, et tandis qu'il épie les passants, il ne semble occupé que du soin de compter les grains de son chapelet; la *santurrona*, vieille débauchée sans repentir, vit des restes de cuisine des maisons riches et se couvre de la défroque des *señoras; el hereditario*, prototype du genre, fils de mendiants et ne mettant au monde que des mendiants, possède, à dire d'expert, le code des truands et dirige sa curée journalière comme un guerrier dirigerait une campagne; enfin le *vergonzante* jouit de l'honnête aisance d'un bourgeois, et ne quitte ce monde qu'après avoir appelé près de son lit un notaire chargé d'écrire son testament.

# VIII

## ENCORE LA VIEILLE-CASTILLE

> C'est dans une plaine, c'est le soir, c'est au mois de juin, c'est en Espagne que la nature donne rendez-vous à ses favoris, à ses amants : c'est là, c'est alors qu'elle etale, abandonne, prodigue tous ses trésors, tous ses charmes, et qu'il faut malgré soi devenir amoureux d'elle.
>
> Marquis de LANGLE.

La Primavera et l'Invierno sur les rives de l'Èbre. — Défilé de Pancorbo. — Souvenirs de 1813. — Wellington. — Route d'Ameyugo à Bureba. — Le pont d'Oca et les lions de la Vieille-Castille. — Bribiesca. — Zumalacárregui. — Le curé Merino. — Monasterio de Rodilla. — Plaine de Burgos. — Ville de Burgos; son aspect, son antiquité, ses souvenirs, ses édifices, ses rues, son industrie, son commerce, son audiencia, ses professeurs en chirurgie. — Un enterrement. — Maison de don Diègue. — L'impôt des cinq maravédis. — La cathédrale et les autres monuments religieux de Burgos.

Mes bons amis, ne redoutez plus ni les brouillards de la Seine, ni les rigueurs de l'hiver, ni les caprices d'avril; vivez sans crainte; sortez de la garde-robe vos pantalons de coutil; allongez vos promenades au delà des allées de la Petite-Provence, et dites à ces dames qu'elles peuvent impunément s'asseoir, en robe de barége rose ou bleu, sur le boulevard de Gand.

Tout à l'heure, près de l'Èbre, j'ai rencontré la plus jolie, la plus séduisante des créatures, vêtue d'un tissu presque diaphane, couronnée d'aubépine, ayant au côté un gros bouquet de pâquerettes..... Un voyageur se permet des licences; je l'abordai presque sans préambule ; je lui demandai son nom; et la jeune fille souriant, me répondit aussitôt: *Primavera,* puis elle disparut.

*Primavera!* c'est un nom plein d'espérance, un nom charmant comme la langue espagnole en est remplie. Nous le traduisons, nous

autres Français, par le mot printemps; et je ne sais pourquoi nous plaçons sous le patronage d'une divinité masculine la plus aimable saison de l'année.

Plus heureux que le président Dupaty qui s'émerveillait autrefois d'avoir aperçu le printemps à l'entrée du comtat Venaissin, j'ai rencontré *Primavera* sur les bords de l'Èbre; j'ai foulé de verdoyants tapis semés de fleurs odoriférantes qu'elle cueillait et répandait autour d'elle; j'ai vu son cortége d'oiseaux voyageurs cheminant le long du fleuve, faute de trouver des arbres dans des plaines nues comme la main; tandis que derrière elle fuyait, vers les sommets de Pancorbo, un vieillard chagrin, enveloppé d'un manteau neigeux qu'il secouait par intervalle. Ce vieillard, dont je n'ai fait qu'entrevoir la physionomie, les habitants le connaissent, et ne semblent pas s'en préoccuper beaucoup. C'est l'*Invierno*, m'ont-ils dit; chaque année il prend la même route, et ne revient qu'au mois d'octobre.

Le fameux passage appelé gosier de Pancorbo, où les débris de l'armée française, retranchés avec habileté, forcèrent en 1813 lord Wellington d'abandonner la grande route de Biscaye, et d'opérer sur la gauche avec toutes ses forces, est un des points stratégiques les plus intéressants de la Péninsule espagnole. Rien, en fait de fortifications naturelles, ne saurait apparaître d'une manière plus dramatique, dit un voyageur : deux rochers de plus de cinq cents pieds d'élévation, absolument nus, présentant les saillies de leurs immenses squelettes, menacent des deux côtés le téméraire qui s'enfonce entre leurs lignes parallèles : des quartiers détachés de leurs crêtes paraissent disposés à rouler dans l'abîme, et surplombent au-dessus de la grande route. De distance en distance, ce coupe-gorge où règne un lugubre silence, où le soleil pénètre à peine, s'élargit et fait place à de petits mamelons, du haut desquels on enfile la longueur du grand chemin, déjà cerné sur les deux ailes par des fragments d'énormes rochers en batterie. Un ruisseau, bien des fois teint de sang, coule au pied de la montagne dont l'ouverture n'a pas moins d'un kilomètre de long. L'entrée, du côté de la France, en était gardée par un fortin enlevé d'assaut pendant la guerre de l'indépendance; du côté des Castilles, le bourg de Pancorbo, surmonté des ruines de sa vieille citadelle, en ferme la sortie. Tel est ce

défilé redoutable, que les Espagnols n'ont pas su défendre, et dont les hommes les plus étrangers au métier de la guerre ne peuvent s'empêcher de reconnaître toute l'importance.

Depuis Ameyugo jusqu'au pays fertile de Bureba, couvert d'ormeaux et de noyers, tapissé de vignes, de champs labourés et de prairies, c'est-à-dire dans un espace d'environ six kilomètres, la route se trouve dominée par une suite non interrompue de roches bleuâtres d'un effet magnifique, qui se prolongent le long de la vallée comme des laves. Une petite rivière coule à leurs pieds; des ruines éparses attestent les fureurs de la guerre; on traverse Pancorbo dont plusieurs maisons, précédées d'une galerie basse enterrée sous le sol, semblent recéler quelque race antique n'ayant rien de commun avec les affaires de ce monde; on voit se profiler contre des murailles sombres des Castillans plus sombres encore, sinon tous nobles, du moins tous sales, drapés dans leurs haillons et regardant le soleil avec la fierté de l'aigle. Ils ont, du reste, bien raison d'admirer leur ciel et d'aspirer délicieusement leur lumière; car c'est un des plus beaux ciels du monde.

Je viens de traverser l'Oca sur un pont déjà vieux. J'y ai vu, comme j'aurai d'ailleurs l'occasion de le voir souvent en Castille, un lion tenant l'écusson aux armes royales. Tous ces lions, si fiers sous Charles-Quint, semblent porter la crinière basse aujourd'hui qu'ils ont été bravés tant de fois par les armées étrangères. Les pattes de la plupart sont même sans griffes; soit qu'ils les aient usées à combattre, soit qu'ils les aient brisées en voulant retenir un passé qui s'échappe.

Bribiesca, jolie petite ville de deux mille âmes, située de l'autre côté du pont, sur un sol fertile planté de vignes et d'arbres fruitiers, possède les ruines d'un vieux château dans lequel se sont tenus les cortès vers l'année 1388. On cite ses deux églises, quoiqu'elles soient peu dignes des regards du touriste qui fera mieux d'aller voir, à travers les montagnes, le pont romain et le couvent des bénédictines d'Oña. Ce couvent porte la triste empreinte de dégradations récentes, mais tel qu'il est il offre encore beaucoup d'intérêt.

Si l'on en croit l'histoire, ce canton aurait été l'un de ceux où vers la fin de sa courte et tumultueuse carrière, le chef de *partido* Zumalacárregui aurait porté l'effroi de ses armes, quand, ayant franchi l'Èbre

avec une poignée de hardis montagnards divisés en petites bandes de cinquante hommes, il sut tenir en échec et bloquer tous les *cristinos.* Malheureusement pour lui, l'un de ses farouches lieutenants, le curé Merino, employa contre les populations montagnardes des expédients si cruels, si vexatoires, que la patiente résignation du paysan espagnol s'exaspérant, réagit. L'un des moyens de Merino employé contre les femmes suspectées de sympathies constitutionnelles, était de leur raser les cheveux ou plutôt de les plumer, *plumar,* suivant l'expression pittoresque des partisans légitimistes; en sorte qu'un grand nombre de villageoises de la rive droite de l'Èbre ont vu tomber sous le fer leurs belles chevelures nattées dont elles sont si jalouses; aussi la rage des femmes devint telle, qu'un jour Merino, ayant été reconnu sous un déguisement dans la posada du village de Monasterio, quelques paysannes se précipitèrent sur lui pour le mettre en pièces. L'une d'elles, encore *con plumas,* coupa même ses longues tresses noires afin de lui en faire un nœud coulant autour du cou; mais il fut secouru fort à propos par ses gens embusqués dans le voisinage.

Les plateaux d'ici sont les plus élevés de toute l'Espagne. Pour en atteindre le sommet, dix mules ne paraissant pas suffisantes, quatre bœufs viennent s'y joindre. Il faut voir l'air solennel du bouvier marchant à la tête du convoi, tenant une gaule avec la gravité d'un évêque qui chemine avec sa crosse; il faut entendre l'inépuisable faconde rhétoricienne du second bouvier accompagnant l'attelage. Celui-ci seul parle, agit, vocifère; toute la charge, toute la gloire de la montée le regarde spécialement; et quand le but est atteint, l'air de triomphe et d'assurance dont il salue les voyageurs leur suggère l'idée d'une récompense.

La fontaine d'Isabelle II, érigée en 1845 par les ingénieurs du district de Burgos, occupe dans le district de Monasterio de Rodilla un point d'où la vue s'étend très-loin, et près duquel on voit un torrent fougueux se briser contre des masses granitiques, puis se diviser en deux branches, celle-ci par le Duero courant vers l'Atlantique; celle-là par l'Èbre, vers la Méditerranée.

Depuis Rodilla jusqu'à Burgos la route ne fait presque que descendre : une chaîne de montagnes neigeuses s'éloigne en arrière, et

semble courir du côté de la Navarre, pour laisser un champ plus vaste aux grandes luttes dont la plaine de Burgos est demeurée si souvent témoin ; plaine immense, tapissée d'une herbe rare que roussit le soleil ; semée de chênes rabougris ; ayant peu de villages, et en regard de laquelle s'élève, comme une châsse garnie de candélabres, la célèbre *Cartuja* (Chartreuse) *de Miraflores.*

## BURGOS.

A su palacio de Búrgos
Como buen padrino honrado
Llevaba el Rey á yantar
A sus nobles afijados.

*Romancero,* mariage du Cid.

Le roi don Fernand, semblable à un bon parrain s'en retournait dans son palais de Burgos, escorté de tous ses filleuls qu'il emmenait dîner avec lui.

La ville du Cid, l'orgueilleuse capitale des rois de la Castille, n'a que faire pour sa gloire du *Brahum* ou *Bravum* de Ptolémée dont plusieurs historiens la disent descendue. Résidence souveraine jusqu'au moment où Charles-Quint la trouvant trop petite, trop peu centrale, voulut habiter Madrid, elle a pompeusement traversé le moyen âge, accepté le cachet de divers siècles et vient s'offrir à nos yeux éclatante de souvenirs. Située au confluent de deux rivières, l'Arlanzon et la Vega, contre une colline dont s'éloignent les rues nouvelles ; c'est là, sur cette colline, qu'il faut chercher ses annales et le berceau de ses splendeurs. On y voit d'anciennes fortifications qui se rattachaient au palais des rois dont la hauteur était couronnée, puis des églises et des groupes d'habitations, isolés aujourd'hui parce qu'ils manquent des tuteurs féodaux ou religieux autour desquels se plaçait la démocratie craintive. Du reste, rien d'antérieur au quatorzième siècle, pas même dans les églises ; partout trois époques, trois règnes, si l'on veut, se disputent la prééminence et l'espace ; ce sont le règne de Charles-Quint et de Philippe II ; le règne de Charles III et le règne d'Isabelle II. Avec Charles-Quint, mais plus encore avec Philippe II, est venue s'implanter





BURGOS.

ici la Renaissance, système architectural qu'on aperçoit encore debout dans différentes rues, notamment *calle Fernan Gonzalez* jusqu'à *plazuela de la Audiencia;* avec Charles III, d'illustre mémoire, se sont ouvertes les grandes places, les promenades, les larges voies de communication; avec Isabelle II, on a vu naître beaucoup de rues nouvelles, droites, régulières, garnies de maisons élégantes; on a changé la destination de bâtiments anciens et créé d'excellentes choses dans l'intérêt public.

Ces églises converties en magasins, ces couvents en casernes, ces vastes hôtels qu'occupe une aristocratie pauvre, et dont les lambris dorés abritaient jadis l'opulence, font naître de tristes réflexions; on se demande si le progrès, à la conquête duquel les générations s'épuisent, ne serait pas plutôt un déplacement d'idées et d'intérêts, et si Burgos, par exemple, n'avait pas plus de séve et de vie, plus de richesse et de bonheur quand le *patio* de cinquante demeures seigneuriales retentissait du bruit des visiteurs; quand une légion d'artistes laissait errer son imagination de la campanille jusqu'aux tombeaux des églises; de la porte armoriée d'un noble jusqu'au comptoir d'un industriel. Il est certain que, dans le seizième siècle, Burgos entendait probablement beaucoup moins de tambours et de trompettes, mais qu'elle entendait plus de cloches; qu'elle voyait passer moins de soldats, mais beaucoup plus de moines, d'artistes et d'ouvriers. Il est certain encore qu'au lieu d'une étroite échoppe décorée du titre de *libreria* où figurent cinquante ou soixante volumes, le célèbre imprimeur Jean de Burgos et ses émules donnaient à la typographie (1485-1498) une impulsion analogue à celle des autres arts. Pendant le dix-septième siècle, ces derniers jettent encore quelques lueurs brillantes; on voit s'élever au milieu d'eux le peintre Mat. Cerezo (1635-1685); puis ils disparaissent parmi les troubles de la guerre, pour revenir un siècle plus tard s'atteler au char de Charles III.

En créant le *paseo del Espolon,* jolie promenade décorée de statues; la *plaza del Mercado* et sa vaste prison; la *plaza de la Constitucion,* qui avait alors un autre nom, Charles réveilla passagèrement l'esprit architectural de cette ville. On y bâtit beaucoup aujourd'hui; on y élève de grandes maisons, mais nous ne voyons aucune construction

monumentale nouvelle, à moins qu'on ait la prétention de décorer du titre d'obélisque une espèce de tombeau surmonté d'une pyramide

A la gloriosa memoria
Del general
Don Juan Martin Diez,
El Empecinado.

Généralement, les rues de Burgos sont étroites, mal pavées, quoique garnies de trottoirs; mais des places nombreuses, grandes et petites, facilitent la circulation de l'air. Au centre de presque toutes ces places se trouve une fontaine. La place de la Constitucion, fort vaste, entourée d'arcades, est décorée d'une statue en bronze de Charles III, d'exécution très-médiocre; sur une autre place existe une sirène de bronze doré portée par un dauphin; la petite place Santa-Maria possède une fort jolie fontaine renaissance. Les marchés aux légumes, aux fruits, au charbon occupent, dans le centre de la ville, trois places qui se touchent et près desquelles on a placé les halles à la viande, au poisson, etc.; de sorte que pour l'étranger curieux de connaître les produits du pays, la manière de vivre et le costume des campagnards, il suffit, vers neuf heures du matin, de faire là quelques tours de promenade. Presque toutes les marchandises y arrivent en cacolet.

Des marchés au Palais-de-Justice, il n'y a qu'un pas; des griffes du marchand aux griffes du procureur, il n'y a non plus qu'une transition naturelle; aussi avons-nous été conduits, sans presque nous en douter, dans l'antre de la chicane. On s'y croirait au Châtelet sous Louis XIII : ce ne sont qu'hommes vêtus de noir : ici des huissiers en habits à la française et portant épée; là des alguazils avec la baguette blanche; puis des avocats, des procureurs qui se croisent, dont la robe flotte au gré du vent et dont le dos est couvert d'une espèce de casaque en soie; puis enfin des hommes plus graves, des juges revêtus d'une robe semblable à celles des avocats, mais garnie de velours noir sur le devant, sur le dos, et portant tous une petite toque plate qui leur donne une étrange figure. Ces magistrats siégent derrière un large bureau surmonté d'un portrait de la reine Isabelle II, qu'on a fait très-

jolie, sans doute pour que les arrêts rendus au nom d'une femme agréable soient moins pénibles aux victimes.

Moyennant *un cuarto de pecetta,* c'est-à-dire cinq sols, j'avais eu l'honneur de me faire raser par un confrère, professeur en chirurgie, *profesor en cirujia,* je copie textuellement l'enseigne; le lendemain, un autre professeur en chirurgie m'avait donné sur les habitudes urbaines quelques détails piquants; cela méritait bien une action de grâces à saint Côme, et je fus dans son église, petit monument ogival avec porte renaissance, où le hasard voulut que je me trouvasse au milieu d'un enterrement. Je n'aime guère les *De profundis*, et j'allais sortir quand un air de valse m'arrêta. C'était le *Miserere* que l'organiste assaisonnait ainsi. Heureux pays que celui dans lequel l'on sort de ce monde avec un mouvement de valse, accompagné de prêtres qui n'ont de noir que l'aumusse et dont la chasuble et la chape de deuil rayonnent de fleurs multicolores.

Burgos, par sa garnison, composée d'un régiment d'infanterie, d'un régiment de cavalerie et de plusieurs compagnies d'artillerie; par le fort assez vaste qui la domine, possède une attitude guerrière. Cependant, elle n'a point d'enceinte, même pour l'octroi, et ses portes, dont la plus ancienne ne date pas d'une époque antérieure au règne de Philippe II, sont devenues des monuments historiques plutôt que des monuments utiles. Nous citerons, comme étude d'architecture militaire, la porte qui donne sur le *paseo del Espolon.* Elle est flanquée de deux énormes tours, surmontée de quatre tourelles, garnie de meurtrières fort nombreuses, décorée de statues très-médiocres, d'armoiries et d'inscriptions en l'honneur de la ville, de Charles-Quint, de Philippe II, etc. L'hôtel de la capitainerie générale, résidence du gouverneur de la province, tient presque tout un côté de *la plaza de la Libertad.* C'est un édifice vaste et lourd, mais empreint d'un caractère original. Son porche a pour ornement un câble avec des nœuds sculptés gracieusement, surmonté des armes de Castille et d'inscriptions; ses angles, flanqués de deux tours carrées, portent aussi des armoiries avec lambrequins; sa toiture est garnie d'une galerie festonnée d'où s'élèvent une statue centrale et des aiguilles. L'hôpital militaire, que dirigent trois docteurs, renferme cent cinquante malades; il occupe un ancien

couvent dont la façade, le porche, l'église, présentent des sculptures du quinzième siècle exécutées avec habileté, et des cintres d'une hardiesse remarquable par leur longueur.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les ogives qui jadis encadraient des têtes de moines et qui, de nos jours, encadrent des têtes de soldats ou de malades; aussi laisserons-nous dormir les ruines jusqu'à ce qu'elles se relèvent, si tant est qu'elles se relèvent jamais. Cependant, voici derrière l'église de San-Esteban, une masure historique, la maison du célèbre don Diègue, loyal serviteur d'Alphonse VIII; masure devant laquelle le touriste ne doit point passer sans ôter son chapeau. Parmi les romances espagnoles, j'en connais peu de plus intéressantes, de plus naïves, et de plus vraies comme peinture locale, que la romance de don Diègue. Elle consacre un fait bien honorable; elle triple la valeur monumentale de cette maison. Je veux vous la dire :

## L'IMPOT DES CINQ MARAVÉDIS.

En Búrgos está el buen rey
Don Alfonso el deseado....
*Romancero.*

« Il se tient à Burgos, le bon roi don Alphonse le Désiré, le huitième qui, dans la Castille, reçut ce nom. — Il cheminait en regardant les Huelgas, monastère honoré; et il le regardait de tous côtés, parce que lui-même l'avait fondé. Sa gêne le rendait triste et fort pensif; car les trésors laissés par son père, il les avait dépensés à guerroyer contre les Mores qui sont restés dans son royaume, depuis le temps où, pour le malheur et les péchés du bon roi Rodrigue, si renommé parmi les Goths, ce royaume fut partagé. Réfléchissant, accablé de tristesse, il se demandait à lui-même où il trouverait de l'argent pour continuer la guerre, et il priait le Dieu du ciel de lui prêter son aide, puisqu'il la faisait avec un si grand désir de servir la foi.

Alors l'idée lui vint de réclamer le concours des nobles gentilshommes, et de les prier de le secourir moyennant un impôt très-modéré et de fort peu d'importance; cinq maravédis seulement : il n'en

veut pas demander davantage à chacun ; et, pour leur en faire la proposition, il convoque les cortès.

Là se trouvait don Diègue, le plus familier de sa maison, seigneur de Biscaye, très-honoré en Castille. C'est de lui qu'Alphonse prit conseil pour obtenir le subside nécessaire.

Voulant être agréable à son maître, don Diègue répondit : « Je crois, bon roi, qu'il sera difficile de réussir. Vous, seigneur, commencez, et je vous seconderai de mon mieux ; mais ils sont si indépendants, qu'ils ne voudront pas se soumettre à un impôt. Pour les y engager, je donnerai mes cinq maravédis en leur présence. »

Le roi, trouvant cet avis fort bon, n'hésita pas de proposer la chose aux cortès, et il leur parla dans les termes suivants : « Vous savez bien, mes chers chevaliers, tout ce que j'ai dépensé à guerroyer contre les Mores qui sont dans notre royaume. Or, pour avoir fait ce que je voulais, je me trouve très-gêné ; car j'ai dépensé les trésors que mon père avait laissés, et de ceux qu'a laissés mon aïeul il ne reste rien. Vous avez pu voir que je ne l'ai pas dépensé là où il eût été mal employé. Que chaque gentilhomme m'aide donc dans cette guerre, de cinq maravédis seulement, chaque année. Cette somme est si petite que vous pourrez très-bien la payer sans vendre vos biens et sans vous appauvrir ; et avec cela je gagnerai de quoi vous en récompenser généreusement. »

Alors se leva don Diègue, en sa qualité de premier familier du roi : « Seigneur, dit-il, nous avons bien vu tout ce que vous avez dépensé ; nous savons tous fort clairement à quel point nous vous sommes à charge. En vous aidant, en cette circonstance, nous honorerons le royaume. Dieu vous accorde une victoire assez complète pour relever la foi ! Mes cinq maravédis, les voilà ; je les donne de bon gré. »

A son tour se leva l'excellent don Nuño de Lara : « Tu n'as point parlé là en homme de sens et de courage, dit-il. Que Dieu ne veuille et n'ordonne jamais qu'un gentilhomme paye un tel impôt ! » Puis il sortit du palais en ajoutant : « Que ceux qui veulent être imposés demeurent avec le roi, et que ceux qui veulent rester libres me suivent ! »

De trois mille qui étaient là, quatre gentilshommes seulement demeurèrent : l'un était don Diègue, le second un valet de chambre,

familier du roi, et avec lui deux petits pages qui demeurèrent à ses côtés.

Dès que les gentilshommes furent réunis chez don Nuño, il leur parla ainsi : « Conduisez-vous comme des chevaliers ; ne vous laissez pas imposer de tribut ; songez à ces exploits que les gentilshommes ont faits dans nos Espagnes au temps passé; et si vous avez besoin de mes conseils, je vous les donnerai très-volontiers. »

Alors les chevaliers, les gentilshommes s'écrièrent : « Donnez-les-nous ; nous les prendrons bien. »

« Allez-vous-en à vos logis, armez-vous bien à cheval. Les cinq maravédis, enserrez-les dans un morceau d'étoffe et suspendez-les de la sorte à la pointe de vos lances. »

A peine ce conseil était-il donné que tout était achevé.

« Vous nous voyez ici, don Nuño, dirent les chevaliers. Ce que vous avez commandé, voyez comme nous avons été l'accomplir promptement, sans contrainte et sans violence. »

Alors parla don Nuño; écoutez bien comment il parla : « Que deux d'entre vous aillent trouver le roi et lui disent qu'il envoie vite à la place où nous l'attendons la collection du tribut que Son Altesse a mis sur nous, et que les gentilshommes sont là disposés à le payer. Si le collecteur ne vient pas, il n'y aura pas lieu de s'en étonner, car en Espagne les gentilshommes ne doivent point de tribut. Et celui qui voudra le nôtre, il faudra qu'il le paye cher. »

Après cela, deux gentilshommes s'en furent vers le roi lui rapporter la chose. En les entendant, le roi fut très-irrité. Don Diègue, parlant alors en homme de prudence, de sagesse et de valeur, lui dit : « Bon roi, mettez la chose à ma charge; rejetez la chose sur moi. Dites que ce conseil vous vient de moi; exilez-moi du royaume ; confisquez mes terres. Par ce moyen, seigneur, vous apaiserez tout. »

Aussitôt le bon roi fait venir don Nuño et les autres gentilshommes ; puis il leur peint la chose de la manière suivante : « Mes chevaliers, pardonnez-moi, car j'ai été trompé. C'est don Diègue de Biscaye qui m'avait conseillé. Je ne veux point votre tribut; au contraire, je vous rends plus libres qu'auparavant. Don Diègue me payera cher son mauvais conseil. Qu'il soit exilé de mon royaume et que l'on prenne

ses terres ; car celui qui conseille mal mérite une punition grave.

Don Diègue, déshérité, part pour l'exil; mais, après quelques jours, sur la demande des nobles gentilshommes, on lève son ban; on lui rend ce qu'il possédait, même davantage. »

Mieux qu'une description, cette romance historique présente le tableau de ce qu'étaient au moyen âge l'aristocratie espagnole, le roi, la guerre, la politique et la vie sociale.

## ÉGLISES DE BURGOS.

Clochers, doigts silencieux qui nous montrent le ciel.

WORDSWORTH.

Les mérites de la cathédrale de Burgos ont été chantés sur toutes les gammes de l'admiration la plus exclusive; et pourtant elle ne brille ni par la hardiesse de son grand comble, ni par l'harmonie de sa disposition, ni par la gracieuse légèreté de ses détails, ni par l'élancement de ses tours : une seule chose la distingue, c'est l'imposante variété de son ensemble. A l'extérieur, nous signalerons particulièrement la *puerta de los apostoles*, où douze grandes figures en draperies mouillées portent une expression de naïveté saisissante ; la *puerta alta*, sculptée de plusieurs mains, mais dont les trois principales statues et la galerie d'apôtres sont fort bien; enfin les statues placées à l'étage supérieur du grand portail. Le malheur a voulu qu'un évêque détruisît l'effet de ce portail en faisant raser les trois porches qui le précédaient. Beaucoup de sculptures, au-dessous du médiocre, lourdes, grimaçantes, décorent les différentes faces de l'édifice qui présente trois surélévations différentes, savoir : les deux tours pyramidales, d'exécution assez matérielle; la campanile du chœur, d'où s'élancent des pointes fusiformes; la campanile de la chapelle opposée, surmontée d'aiguilles d'un très-bel effet. Dans toute cette œuvre, trois siècles sont en présence, le treizième, le quatorzième et le quinzième. A l'intérieur, nous n'avons rien vu du treizième siècle; mais le quatorzième, le quinzième, surtout le seizième et le dix-septième siècle y figurent par

un grand nombre de monuments. Plusieurs tombeaux d'évêques sont fort dignes d'attention; trois d'entre eux, exécutés en marbre au fond de l'abside, respirent la manière noble et ferme du quatorzième siècle. Il en est d'autres encore, mais d'un moindre mérite. Les vitraux peints ne sont pas communs dans cette cathédrale; ceux de la rose, disposés en trèfle, en médaillons, datent du quinzième siècle et présentent une heureuse disposition de couleurs.

La portion centrale de l'édifice, appelée chapelle royale, *capilla real*, parce que plusieurs membres de la famille souveraine y sont inhumés, est surmontée d'un dôme exécuté en 1550-1571; elle est formée d'un double jubé, l'un pour les chanoines, l'autre pour le grand autel, et fermée de grilles élégantes, mais trop massives. Les stalles sont exécutées lourdement; le retable du grand autel, sculpture en rond de bosse, décèle la main d'un maître, mais il annonce la dégénérescence de l'art, il accuse le genre maniéré, qui déjà se substitue au genre simple des âge antérieurs. Je crois cette œuvre d'origine italienne.

Derrière le rond-point sont sculptées des scènes de la passion. Il en est d'exécution très-médiocre, mais il en est de sublimes. Certains personnages du premier plan, le Christ portant sa croix, la Vierge Marie, la Madelaine, etc., décèlent une inspiration angélique, un sentiment profond des souffrances du Sauveur et des regrets qu'excita sa mort.

Dans le pourtour de l'église, plusieurs chapelles, grandes comme autant d'églises, semblent rivaliser de richesse et d'élégance; chapelle d'Enrique III, où se trouve le fameux coffre du Cid; chapelle du connétable, fondée par le comte don Pédro Fernando de Vélasco, mort en 1496 et qui s'y trouve inhumé avec sa femme sous un magnifique tombeau de marbre blanc; chapelle de Sainte-Anne, dans laquelle repose l'archevêque Luis Acuna y Osorio; chapelle de Santiago, paroisse de la cathédrale; chapelles de la Visitation, de la Présentation, du Christ à l'agonie, de Sainte-Tècle, etc... Il n'est pas un de ces sanctuaires qui ne renferme quelque objet intéressant sous le rapport de l'art ou du culte; mais il ne faut pas croire sur parole ni les guides imprimés, ni les livres de voyageurs, ni les *cicerone* patentés de la cathédrale, qui vous trompent avec toute la bonne foi du monde. Ainsi, quand ils vous feront voir dans la chapelle de la Présentation un pré-

tendu chef-d'œuvre de Michel-Ange, une Vierge attribuée par certains touristes à Sébastien del Piombo, classez-la simplement au nombre des bonnes œuvres de l'école italienne; quand ils vous donneront pour un Léonard de Vinci cette Madelaine, remarquable d'ailleurs, que l'on montre couverte d'une enveloppe dans la *capilla del condestable*, pénétrez-vous de l'idée, quoi qu'en disent certains catalogues, même royaux, qu'il n'existe pas un seul Léonard de Vinci par toute l'Espagne. Ne croyez pas plus que la Madone de la chapelle de Santa Ana soit d'Andrea del Sarto. Refusez, pour l'art allemand, l'attribution qu'on lui fait des six tableaux du seizième siècle qui décorent la *capilla de la Visitacion*, car ils sont espagnols; mais en retour, revendiquez pour lui tout un côté du cloître avec la *sacristia vieja*, ainsi que divers retables dont les figurines sentent le faire de la basse Allemagne, tandis que l'ornementation décèle des mains espagnoles. Le plus remarquable de ces retables existe dans la chapelle du connétable. A droite, près de lui, se trouve un triptique flamand, de l'école du célèbre Memeling. Personne n'en parle, et pourtant c'est une des peintures les plus précieuses de la cathédrale.

Quelques autres retables, quelques tombeaux, différentes statues mériteraient également qu'on les mentionnât. Nous y reviendrons dans certaines parties de notre ouvrage, et nous tâcherons de nous maintenir à distance égale de deux classes d'ignorants, ceux qui ne voient rien et ceux qui voient tout avec un microscope.

Comme Valence, Burgos possède son crucifix miraculeux, *el Cristo de Burgos*, trouvé, dit l'*España Sagrada*, voguant vers la baie de Biscaye, et qu'on prétend, mais à tort, être fait d'une peau humaine rembourrée. Un négociant recueillit cette sainte image et la fit placer dans le couvent des Augustins, où elle opéra tant de miracles qu'un archevêque voulut l'avoir à l'intérieur de sa cathédrale. Deux fois de suite, elle reprit le chemin du couvent, affirme l'*España Sagrada*, que je suis fort aise d'avoir pour autorité; mais à la fin le séjour de la cathédrale lui plut, et les miracles qu'elle opérait ailleurs, elle voulut bien les prodiguer ici. Le Christ, dont vous ne contesterez pas le mérite comme objet de foi, nous le rangeons, comme objet d'art, et quoi qu'en disent MM. Murray, Quetin, etc., parmi les médiocrités les plus pauvres; tête

sans grandeur, charpente osseuse, corps amaigri, membres grêles. Quelle différence avec le Christ de Vergara! Il porte une longue robe blanche brodée d'or, et l'idée de la robe a plu tellement au bon peuple espagnol, qu'on la retrouve en plus de mille églises dans tout le nord de la Péninsule.

Après le Christ, l'objet dont les voyageurs se préoccupent davantage, c'est le coffre du Cid, caisse vermoulue, d'un mètre environ de longueur, suspendu contre une muraille, et qui pourrait bien, en effet, lui avoir appartenu. Certain jour, dit la chronique, le preux des preux, le fameux vainqueur des Mores, don Rodrigo de Vivar, *el Cid Campeador*, manquait d'argent pour armer ses vaisseaux contre les ennemis de la foi. Qu'imagine le grand homme? Un petit expédient alors très-honnête sans doute, mais qui, de nos jours, conduirait son auteur au bagne de Toulon. Rodrigue remplit de sable et de ferraille le coffre en question, invite à dîner deux Israélites d'une crédulité candide dont la race s'est perdue depuis avec celle des mastodontes, leur fait part de sa détresse, du désir qu'il a d'emprunter, et leur propose pour gage ce bahut qui renferme, dit-il, sa vaisselle plate, ajoutant: «Vous le garderez tel, mais vous m'en laisserez la clef, et nous ne l'ouvrirons qu'au moment de vous restituer la somme.» Cette clause eût ouvert les yeux du juif le moins juif de notre époque. Bidas et Rachel, au contraire, car l'histoire a conservé leur nom, et certes ils le méritaient, n'ont pas le moindre doute sur la véracité du héros; ils lui prêtent sans autre nantissement, sans signature, la somme qu'il demande, et se couchent aussi paisibles que s'ils avaient, sous triple serrure, un billet endossé par trois millionnaires. Heureusement pour l'honneur de don Rodrigue, le succès couronna ses armes, et bientôt il fut en mesure de rembourser capital, intérêts, et de retirer des mains de ses créanciers ce qu'il appelait l'*or de sa parole*. On a célébré fort haut l'adroit expédient du Cid. J'ignore si dans le onzième siècle la *Gazette des Tribunaux* eût fait de cet exploit autre chose qu'un *vol à l'américaine*.

La cathédrale possède en outre deux merveilles populaires qu'il importe de faire connaître avant de la quitter. Ce sont, disent MM. Cuendias et Féréal, le *Papa moscas* (le gobe-mouches) et le confessionnal royal, devant lequel les anciens rois de Castille venaient, la veille de leur

couronnement, s'humilier aux genoux d'un prêtre, et lui demander l'absolution de leurs péchés. Le *Papa moscas* est un automate de bois de chêne, qui bâille en faisant une grimace épouvantable, et en poussant un cri étrange toutes les fois que l'horloge sonne. Entre le confessionnal dont il s'agit et l'automate grimacier existent de singuliers rapports, et l'on raconte sur eux les histoires les plus bizarres. Le peuple, amant passionné de l'absurde et du merveilleux, affirme que le *Papa moscas* est l'œuvre de Satan; que le diable l'avait fait pour amuser la concubine d'un grand dignitaire de la cathédrale de Saint-Pierre de Rome; qu'il est à Burgos grâce à saint Isidore, archevêque de Séville, lequel, se trouvant dans la capitale de la Vieille-Castille, arrêta le diable au passage, et le contraignit d'y laisser son œuvre pour l'amusement des vrais chrétiens. D'autres vous diront que cet automate de bois était jadis une créature humaine, un personnage de grand renom, qui fut changé en *visagero* (magot grimacier), en punition de quelques irrévérences qu'il avait commises dans le sanctuaire pendant l'office divin, et parce que, inspiré d'un amour criminel, il venait y voir une princesse, Blanche de Castille, agenouillée chaque jour au même confessionnal avec d'autres idées que les idées de la pénitence. — Voici une autre version, plus rationnelle en apparence, mais dont nous ne prétendons pas garantir l'authenticité : Henri III, ce roi chevalier, ce héros mort si jeune, remarque une jeune fille qui souvent allait s'agenouiller devant les tombeaux de don Fernand et du Cid. Après les avoir arrosés de ses larmes, elle les ornait de fleurs. Belle était la jouvencelle, si belle qu'il en devint éperdûment amoureux. Un jour il s'approche d'elle et lui parle; mais aux premiers mots d'amour la jeune fille se lève et disparaît. Depuis lors Henri ne la revoit plus. Un an après, étant à la chasse, six loups affamés, sortis tout à coup d'un bois, fondent sur lui. Henri allait périr; ses chiens avaient été tués et ses piqueurs étaient trop loin pour le secourir. Soudain une voix perçante, un cri sifflant, aigu se fait entendre, un coup d'arquebuse part aussitôt; un des loups tombe roide mort, et les autres loups épouvantés prennent la fuite. Henri se retourne pour remercier son libérateur, qui debout derrière lui, dans l'immobilité d'une statue, ouvrait la bouche, essayait de parler et ne pouvait articuler aucun son. Ses muscles étaient horrible-

ment contractés; par intervalle un cri rauque, aigu, sifflant sortait avec effort de sa poitrine. Devant une apparition si singulière, le roi reste muet de saisissement; puis un sentiment indéfinissable fait battre son cœur; il lui semblait reconnaître dans ces traits défigurés un visage aimé dont il se souvenait comme d'un rêve... Tout à coup de sa mémoire jaillit un éclair, et son gosier aride, contracté pousse une exclamation de douleur et de surprise : il venait de reconnaître la jeune fille qu'il avait tant aimée, et qui s'était soustraite à son amour. Le cœur ému de gratitude, il s'élance vers sa libératrice; mais en le voyant venir, la jeune fille, silencieuse, ne fait que lui sourire du sourire des anges, lui tendre une main défaillante et tomber en s'écriant : « J'aimai le Cid; j'aimai don Fernand, parce que mon cœur affectionnait tout ce qui est noble, vaillant et généreux... je t'aimai aussi, parce que tu me semblais personnifier ces trois vertus... » Elle n'acheva point; elle expira au milieu du mot commencé. Douze mois après, jour pour jour, le *Papa moscas* venait prendre la place qu'il occupe aujourd'hui en face de la tribune royale. Henri l'avait fait exécuter par un artiste arabe, en mémoire du touchant objet de sa passion; il avait voulu que cette image agitât ses lèvres comme la jeune fille remuait les siennes dans la forêt, et qu'elle rendît un son guttural analogue. Il eût bien voulu que l'artiste pût aussi lui faire prononcer les mots d'amour qui avaient précédé sa mort, mais le mécanicien succomba sous l'impuissance de son génie.

Étudiez plusieurs fois la cathédrale, sous peine de vous égarer dans la multiplicité d'objets qu'elle renferme; puis vous irez à Saint-Nicolas visiter son magnifique retable, une des merveilles de la sculpture espagnole, non moins admirable par la composition que par la finesse des détails; à Saint-Étienne (*San Esteban*), où le ciseau du seizième siècle perpétue le souvenir d'Albéric et de sa femme; à Saint-Gil (*San Gil*), édifice du treizième siècle, orné de plusieurs retables sculptés, de tombeaux et de peintures anciennes imitées de l'école de Van-Eyck; examinez, à San Pablo, majestueuse église des Dominicains, ce qui reste du mausolé d'un juif converti, Paul de Santa Maria, mort évêque de Burgos; voyez à Saint-Jean (*San Juan*) des tombeaux du quinzième et du seizième siècle, des retables anciens et quelques tableaux; s'il

vous reste des loisirs, les loisirs d'un jour, consacrez-les aux monastères de Las Huelgas, de San Pedro et de Miraflores.

*Las Huelgas, santa Maria la Réal,* est une communauté de nonnes de l'ordre de Citeaux, dont la supérieure, par ses prérogatives et ses richesses, pouvait presque rivaliser avec les princesses souveraines, et dont la juridiction s'étendait sur plusieurs couvents d'hommes. L'enceinte crénelée du monastère, flanquée de quelques tours, présente encore l'aspect d'une ancienne forteresse. Son architecture porte le caractère transitoire du douzième siècle, lorsque l'ogive venait s'implanter sur la byzantine. Ce curieux édifice est à vingt minutes de Burgos. On s'y rend par un chemin très-agréable, le long de la rivière d'Arlançon, qui sépare la ville des faubourgs, et qui coule à travers une déclivité qu'ombragent des arbres d'une belle venue.

C'est dans le monastère de San Pedro que reposent les précieux restes du Cid et de sa femme Ximena, naturalisée si tendrement sur notre théâtre sous le nom de Chimène. Aux pieds du noble couple se trouve Elvira et Maria Sol, filles du Cid, mortes reines de Navarre et d'Aragon, ainsi qu'un fils de l'illustre général, tué à la bataille de Consuegra. Leurs quatre effigies, sculptées avec habileté, ont l'air, dit M. Édouard Magnien, de respirer avec une expression toute particulière la paix et l'inaltérable sérénité du sommeil d'outre-tombe. Tout monument funéraire est un sujet de méditation pour l'homme le moins sensible, car il songe à sa destinée future en se reportant à la destinée des autres; mais quel surcroît d'émotion saisit l'âme devant l'étroit asile occupé par le grand homme que la postérité ceint d'une auréole de gloire ou de vertu! Il est à remarquer que les romances historiques du Cid sont peut-être les seules élucubrations de la muse chevaleresque qu'ait épargnées la verve caustique de Michel Cervantès; comme si Cervantès eût pressenti qu'un jour le Cid seul serait appelé à partager avec lui l'admiration exclusive des Espagnols. Effectivement, dans cette Espagne en gloire si féconde, deux gloires antiques demeurent seules debout, la gloire de Cervantès et la gloire du Cid. Quand les couvents furent supprimés, les cendres de ce héros, recueillies par la municipalité de Burgos, furent renfermées dans une urne de noyer et déposées à l'hôtel de ville de Burgos. Nous voudrions les revoir dans

leur ancien séjour sous la sauve-garde de l'honneur espagnol le poëte l'a dit :

> Malheur à qui des morts profane la poussière!
>
> LAMARTINE.

Une promenade agréable, plantée d'arbres jeunes, le long du cours de l'Arlançon, conduit à l'ancienne chartreuse de Miraflores, véritable sanctuaire artistique, bien déchu de sa splendeur; car il a perdu ses tableaux flamands, exécutés par Roger Van-der-Weyde et Juan Flamenco, tableaux qui faisaient une partie de sa gloire; il a perdu les voix pieuses qui retentissaient sous ses voûtes. Véritable tombeau d'une société déchue, il ne lui reste, en vérité, pour objet d'admiration que des tombeaux; mais aussi quels tombeaux, quel marbre, quel art! Les deux grandes figures qui dorment du dernier sommeil représentent Juan II et sa seconde femme Isabelle. Leur fils, mort le 15 juillet 1470, à l'âge de seize ans, se trouve agenouillé dans une niche latérale. Juan de Colonia, architecte et sculpteur, eut la gloire de terminer cette église en 1488. C'est aussi probablement à lui que l'on doit sinon l'exécution, du moins l'idée, le dessein des sculptures tumulaires qui la décorent. Le retable, les stalles pâlissent devant l'éclat monumental des sarcophages, et pourtant ils méritent qu'on s'y arrête.

Aujourd'hui, dans la vaste enceinte de Miraflores, peuplée naguère d'une population religieuse agricole, tout est silencieux, tout est mort; les voûtes se lézardent, le salpêtre transpire à travers les murailles; l'eau s'infiltre sous les toitures,

> L'herbe croît dans les cours; les ronces et le lierre
> Ferment aux pèlerins sa porte hospitalière.
>
> CASIMIR DELAVIGNE (*Louis XI*).

Si jamais il m'arrivait d'être obligé de vivre dans Burgos, à ses rues tristes, sinueuses, grimpantes et mal pavées, je préférerais les solitudes de Miraflores, de San Pedro et de Santa Maria la Real; j'aimerais mieux y évoquer des souvenirs, errer dans le vague de mes pensées rêveuses, que d'avoir à subir le choc somnifère de la société burgosienne. Rien ne m'a paru plus monotone et plus triste. Ici tout le monde est grave; point d'élans joyeux, point de sourires, pas d'instinct des convenances,

pas la moindre aménité; hardiesse impertinente chez les enfants, conversation oiseuse et vide chez les personnes du beau monde. — Le climat n'y serait-il pas pour quelque chose? Les intempéries, les froids brusques qui surviennent, l'état fébrile que détermine souvent l'humidité marécageuse des rives de l'Arlançon n'auraient-ils pas sur le caractère local une fâcheuse influence? L'amant de Maria Padilla, le trop fameux don Pèdre, surnommé le Cruel, qui a fait mourir son frère Frédéric, et sa femme la reine Blanche, avait vu le jour dans ce château de Burgos où, depuis le dernier siècle, se sont réunis si souvent les cortès et les conciles du royaume; où tant de passions différentes ont puisé leur levain, où tant d'intérêts divers se sont heurtés; château qui résume à lui seul presque toute l'histoire du nord de l'Espagne, comme l'Arlançon résume l'histoire des épidémies dont fut affligée maintes fois cette partie de la Castille. Ne soyons cependant pas injuste envers une rivière qui rend d'éminents services; car elle facilite la préparation des laines, fait mouvoir les roues de plusieurs usines et deviendrait inoffensive, même salutaire, si l'édilité s'occupait de régulariser son cours. Elle a servi d'Hippocrène au savant jésuite Christophe de Acuña, né à Burgos en 1597; au médecin juif Abner, connu sous le nom d'Alphonse de Burgos, mort en 1346, et à beaucoup d'autres illustrations, toutes effacées aujourd'hui néanmoins, *sic transit gloria mundi*, par la célébrité dite *queso de Burgos*, fromage au lait de brebis, très-fade et dont je n'apprécie point le mérite.

# IX

## LE DÉSERT

> Je me suis plu à voir les mélilots dorés, les trèfles empourprés et les vertes graminées, former des ondulations semblables à des flots et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure !...
>
> BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Collines, oasis et caravanes du désert de Castille. — Arrieros et muleteros. — Lerma. — Aranda de Duero, ancienne demeure royale. — Bernard de Sandoval Rojas. — Les Trilladores. — Le défilé de Somo-Sierra et les chevau-légers polonais. — Torquemada. — Juan et Th. de Torquemada. — Dueñas et le monastère de la Espina. — Arancel. — Caves du pays. — Qu'est-ce qu'un monument? — Valladolid, considérée dans son ensemble et dans ses détails. — Ses mœurs. — Édifices, musées, institutions, industrie, commerce, société de Valladolid. — Ses souvenirs anciens, sa situation actuelle, etc. — La *Plaza Mayor* et l'*Espolon*. — Physionomie des rues et des maisons. — Maisons historiques. — Un mot sur les peintures et les sculptures du musée : Berruguete ; Alonso Cano ; Juan de Juni ; Hernandez, etc. — La Bibliothèque publique. — Valladolid, ville littéraire, n'est point une ville lettrée. On y retrouve les joailliers de Gil Blas et quelques disciples de Sangrado.

Dans la Vieille-Castille, ce qu'on appelle le *Désert*, c'est une immense plaine cultivée d'environ trente lieues de diamètre, bornée par la *Pisuerga* qui la festonne à l'occident, par le Duero au midi, et par une *sierra* dont le croissant commence au Guadarrama pour aboutir aux sources de la Mesa, entre Sigüenza et Medina-Celi. Les villages s'y trouvent clair-semés ; quelquefois cinq ou six kilomètres les séparent les uns des autres, et la vue ne s'arrête que sur des collines très-lointaines, nuancées de blanc, de rouge et de vert sombre, ou sur de véritables légions de moutons blancs ou noirs, éparpillés comme les pions d'un damier.

Ce désert possède ses oasis et ses caravanes composées d'*arrieros*, voituriers, marchant quelquefois en grand nombre, et de *muleteros*, muletiers armés d'un fusil qu'ils portent en bandoulière. Quand la halte a lieu, les chariots, presque tous à roues plates, et les bagages sont dis-

posés circulairement; on allume au centre des feux pour la cuisine, puis on laisse bœufs et mules errer en liberté. La halte finie, d'un clin d'œil l'attelage se réorganise et chemine.

Lerma, petite localité qui n'a de valeur que dans le passé, m'a rappelé l'histoire des riches seigneurs dont j'ai vu les pieuses fondations et les tombeaux à Burgos. Aranda de Duero, vieille *morada* royale chargée d'oripeaux gothiques, le quartier général des mendiants, semble une ironie parlante qu'en fuyant les siècles auront voulu jeter sur la somptueuse demeure du célèbre Bernard de Sandoval Rojas, le Mécène de Cervantès. Les eaux du Duero, qui coule devant la ville, forment une belle cascade près du pont; mais le retentissement des flots ne fait qu'ajouter un caractère de mélancolie à cet amas de ruines.

Entre Burgo-d'Osma et Somosierra, dans un charmant triangle ceint de montagnes, abreuvé d'eaux vives, j'ai remarqué, pour la première fois, une bande de *trilladores*, batteurs de blé, sorte de *hanse* ou *gilde* professionnelle dont l'origine remonte bien loin parmi les autres origines de la monarchie. Généralement, les Espagnols n'ayant pas à redouter, comme nous, les pluies de l'été qui ne sont jamais durables, achèvent sur place, sans désemparer, le travail des moissons. Ils sèchent leurs grains au soleil, l'étendent à terre, puis, au lieu de le battre avec un fléau, ils promènent dessus une sorte de traîneau en planches armé de cailloux tranchants, appelé *trillo*. Des chevaux ou des ânes y sont attelés, et le *trillador*, armé d'un fouet, occupe debout le centre du trillo, tant que dure le manége nécessaire pour que la paille soit coupée et pour que tout le grain se sépare de l'épi. Cette opération faite, on enlève la paille hachée, on ramasse le grain et on recommence jusqu'à l'épuisement de toutes les meules.

Le défilé de Somosierra, qui fait partie de la chaîne des monts Carpetanos, forme un point stratégique du plus haut intérêt. En 1808, il fut franchi par l'armée française; Victor, Ségur, Lariboissière et les chevau-légers polonais s'y sont couverts de gloire.

De Burgos à Valladolid, une route moins monotone que la précédente traverse Celada, Villadrigo, Torquemada; on franchit deux fois la Pisuerga, d'abord sur un pont de dix-huit arches, ensuite sur un autre pont de vingt-six arches; puis, jusqu'à Valladolid, on longe le

canal de Castille, qui donne la vie à cette contrée dite Parameras ou *Tierra de Campos*.

Torquemada, ville antique où se trouvent beaucoup de vieilles maisons, parmi lesquelles il en est une (n° 82) que nous croyons du neuvième ou du dixième siècle, occupe le plateau d'une colline assez élevée. C'est la patrie (1388-1468) de Jean Torquemada, savant théologien, qui fit partie des conciles de Bâle et de Ferrare, qui devint cardinal-légat près de Charles VII, et qui laissa quantité d'ouvrages imprimés ou manuscrits. La première impression exécutée à Rome, en 1467, le fut pour un de ses livres, dont il n'existe plus qu'un seul exemplaire orné de gravures que je crois avoir été faites à Nuremberg, circonstance qui explique la présence de l'exemplaire en question dans la bibliothèque de cette ville. Le trop fameux Th. de Torquemada, premier inquisiteur d'Espagne, auquel l'histoire reproche huit mille huit cents arrêts de mort, paraît avoir vu le jour dans la même localité, quoi qu'on le dise de Valladolid (1420-1498).

La ville de Dueñas, dominée par les ruines d'un vieux château et par le monastère de la Espina, où reposent la reine Blanche et doña Sancha; Arancel, qui enjambe la Pizuerga sur un pont de deux arches d'une construction originale, se présentent comme les deux grandes caves du pays : on ne voit qu'excavations dans les deux montagnes qu'elles occupent; les plus souterraines servent à la conservation des vins; les plus superficielles à l'habitation des malheureux, dont les huttes, aussi vieilles que la vieille Espagne, ne possèdent qu'une seule ouverture pour la lumière et la fumée.

Sur toute cette ligne, depuis Burgos, nous avons remarqué de l'aisance, une animation progressive, peu de ruines et beaucoup d'églises byzantines, transformées en églises ogivales, agrandies et modifiées à la moderne; preuve qu'ici les populations ne sont pas demeurées stationnaires. Un monument est un registre de passage sur lequel les siècles viennent en courant apposer leur signature.

## VALLADOLID.

> « Je lui demandai d'où il venait : il me répondit d'un air pieux qu'il sortait d'une église, où il était allé remercier le ciel de nous avoir préservés de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à Valladolid. »
>
> Gil Blas, liv. I, chap. XVI.

Toute ville possédant une rivière, de belles promenades, d'anciens monuments, une nombreuse jeunesse, une garnison, quelques grandes places, quelques belles rues et surtout des souvenirs, mérite de prendre rang parmi les localités exceptionnelles. Or, c'est ainsi que vient s'offrir Valladolid. Personne ne demeure inattentif à l'euphonie charmante de son nom; personne ne la traverse sans concevoir la plus haute idée d'une puissance qui jadis entassait de la sorte palais sur palais, églises sur églises, merveilles sur merveilles; qui, pour enfanter le génie, n'avait qu'à vouloir, et dont les volontés, les sentiments, depuis le douzième siècle jusqu'au dix-septième siècle, s'interprétaient, tantôt par le ciseau de Juan Juni, d'Hernandez, de Beruguète, de P. Leon Leoni; tantôt par la palette de Jose Martinez et d'Antoine Pereda. Cette époque fut véritablement la grande époque de Valladolid, comme elle fut celle de Burgos. Valladolid eut alors d'illustres Mécènes : le comte Pedro Ansurez, inhumé dans la cathédrale sous un mausolée digne de lui; le cardinal Gonzalez de Mendoza; le roi Philippe II, reconnaissant de lui devoir son berceau; Fabio Nelli, dont la maison corinthienne ornée de médaillons subsiste encore; Diego Sarmiento de Acuña, qui possédait une des plus magnifiques bibliothèques de l'Espagne, et d'autres grands personnages. Aujourd'hui, un seul Mécène lui reste; mais je le crois beaucoup plus durable que les autres, c'est le canal de Castille. Jamais protecteur n'a pu montrer des bras si longs, car le canal, par la baie de Biscaye, communique avec l'Océan, et par le Douro avec l'Atlantique; et nul protecteur n'a mis à ses services autant d'abnégation et de suite. Aussi, malgré des troubles politiques encore récents, malgré la ruine des maisons religieuses qui naturellement a dû jeter une certaine perturbation dans beaucoup d'industries locales, voyez comme cette ville marche et prospère. Excepté

certains ports tels que Bilbao, Santander, Barcelone et Malaga, où chaque jour des éléments nouveaux de vitalité semblent s'introduire dans leurs bassins avec les vagues, nulle localité d'Espagne ne montre autant d'animation commerciale que Valladolid. Chacun a l'air d'y vivre dans l'aisance; les magasins se rapprochent des magasins de Madrid et de Cadix; des rues entières, comme la rue des Orfévres, sont consacrées à des industries spéciales; les marchés ressemblent à des foires, et la bâtisse occupe beaucoup de bras. En aucune ville je n'ai vu, proportion gardée, un si grand nombre de constructions commencées.

Résidence du capitaine général de la Vieille-Castille, d'un évêché suffragant de Tolède et de toutes les autorités provinciales; possédant une université de droit, de philosophie et d'histoire dont quinze cents élèves suivent les cours; ayant une école des beaux-arts, une école de cavalerie, une garnison nombreuse, une cour de justice dont le ressort embrasse un million d'habitants, Valladolid mérite le choix qu'a fait d'elle, pour son séjour, l'infante fille de don J. Francisco. Elle occupe un palais modeste, style renaissance rhabillé à la moderne, et situé vis-vis l'église de San Pablo. Là se trouvaient les magnifiques tableaux dont parle Colmenar, galerie ayant alors jour sur un vaste jardin planté d'arbrisseaux rares et de fleurs exotiques, mais qui n'a plus rien de son ancienne splendeur.

Valladolid n'est pas seulement une ville de commerce et d'industrie, c'est encore une ville d'art, une ville littéraire. Ses monuments, groupés dans un ordre chronologique, à partir de l'église Antigüa, qui date de la fin du onzième siècle, jusqu'aux édifices de construction récente, peut offrir une suite non interrompue d'objets d'étude pour l'architecte et le sculpteur. On n'y trouvera rien de grandiose, mais on verra l'art espagnol aux formes un peu roides, aux contours anguleux, aux caprices infinis de détails, cheminer à côté de la naïveté allemande et de la hardiesse bourguignonne; on s'abstiendra de mettre au nombre des merveilles le portail de San Pablo, surchargé d'ornements disparates et de statues écourtées, mais on appréciera l'élégance, la délicatesse de ses fleurons et de ses guirlandes; on rangera parmi les conceptions les plus bizarres le portail du collége dominicain de San Gregorio, dont l'intérieur est exécuté d'après les traditions moresques (1488), avec pen-

dentifs aux baies de la galerie, avec caissons sculptés à jour et coloriés contre les faces du tambour de l'escalier, avec plafonds fouillés en manière de stalactites. On y verra l'alliance du sentiment ornemental de l'islamisme avec le sentiment ornemental chrétien. Le *Colegio Mayor*, le Santa Crux, l'un des grands colléges du royaume, fondé en 1494, exécuté dans le style renaissance est d'un goût exquis. Il y règne une sobriété de détails d'autant plus remarquable qu'en Espagne elle est plus rare.

Indépendamment des églises, des monastères, des monuments civils, beaucoup d'hôtels présentent, dans leur cour intérieure ou *patio*, diverses compositions intéressantes; mais avec le seizième siècle disparaît la légèreté des formes. La cathédrale, écrasante par sa pesanteur, et qu'on avait eu l'intention de faire beaucoup plus vaste, offre l'image des colonnes massives qu'on subtituait alors aux aiguilles élancées du moyen âge.

Il n'est pas en Espagne une ville où les édifices soient aussi bien dégagés qu'à Valladolid; pas une peut-être où la verdure s'y marie d'une manière plus abondante et plus intime, où la circulation centrale s'opère avec autant de facilité. Parmi ses places, qui sont nombreuses, il y en a de très-grandes, comme la Plaza Mayor, construite sous Philippe II, et dont le contours est orné de portiques spacieux que soutiennent des colonnes de granit. Malheureusement, l'obligation de surélever le sol a fait enterrer la base de ces colonnes. Toutes sortes de souvenirs se pressent autour de la Plaza Mayor. Ce fut là qu'en l'année 1453 mourut décapité le favori de Juan II, Alvaro de Luna, enfant gâté de la fortune, puis abandonné d'un maître qu'il avait si bien servi; là fut célébré le 6 octobre 1559, en présence de Philippe II, un auto-da-fé dont les détails feraient frémir. Là, du côté sud, se promènent le soir et pendant l'hiver les Valladolidiennes, les jeunes gens des écoles, les officiers et les étrangers. On y échange de doux regards et des signaux d'éventails.

Après la Plaza Mayor, c'est la promenade d'*el Espolon nuevo*, sur la rive gauche de la Pisuerga, et celle du Campo Grande, que préfèrent les habitants de Valladolid; mais elles ont l'inconvénient de se trouver hors de la ville et d'être exposées tantôt à beaucoup d'humidité, tantôt à beaucoup de poussière. Il existe une autre promenade, plus intéressante

pour le touriste, la promenade des rues, faite le matin quand s'ouvrent les portes urbaines et qu'une affluence d'*arrieros* vient les remplir; ou l'après-midi, quand les porches ouverts sur la façade des maisons permettent à l'œil de pénétrer dans le *patio* et d'apercevoir sa disposition architecturale. Valladolid présente un avant-goût des constructions arabes que nous observerons presque partout au delà des limites de la Castille. Les demeures aristocratiques les plus modestes respirent un sentiment d'élégance; mais je leur préfère encore, à cause de leurs souvenirs, la maison du bienfaisant Fabio Nelli dont j'ai déjà parlé; celle qu'habitait le célèbre sculpteur Alonso Cano, avant d'avoir tué sa femme, *calle de* San Martin, première maison à droite; l'habitation modeste que s'était construite Juan de Juni, et qui devint après la demeure de Hernandez, *calle de* San Luis, à l'angle de droite. Une caserne a malheureusement remplacé la petite échoppe située près de San Benito *el Real*, où Berruguète, écrivain à la chancellerie, rêvait, en taillant ses plumes, la taille du marbre qu'il allait bientôt immortaliser sous la direction de Michel-Ange, et le berceau du grand artiste, pas plus que sa cendre, n'a trouvé grâce devant l'indifférence coupable de ses compatriotes. Pareil sort attendait Juan de Juni, Hernandez, Tordesillas, etc., interprètes trop éloquents des croyances religieuses du vulgaire pour en être compris. Quelques-unes de leurs œuvres, œuvres véritablement grandes, quoique inégales de mérite, existent au Musée provincial, réunion mal digérée, mal conçue d'objets au-dessous du médiocre et d'objets très remarquables. Gardez-vous bien, dans l'intérêt des maîtres, de croire sur parole, ou le guide Murray, ou le livret, ou la nomenclature de cette femme, aux lèvres de laquelle pendent sans cesse les noms d'Albert Dürer, de Rubens, Ribera, Diego Diaz, Murillo, Cano, Berruguète, etc. Dürer répudierait ce qu'on lui attribue; Rubens se cacherait la figure, honteux de son lot; Cano n'avouerait peut-être qu'un saint François; Hernandez, Juni, Berruguète montreraient ce qui sort véritablement de leurs mains et ce qui fut exécuté, dans un système d'exagération ou avec un laisser-aller fâcheux, par des élèves plus ou moins habiles. Nous avons été frappé de la noblesse, de l'expression bénigne et de l'attitude drapée d'un saint Benoît de Berruguète; nous avons admiré la pose, la fermeté des contours, l'agencement des draperies et l'en-

semble harmonieux d'une *Adoration dans la crèche*, surmontée d'un *Calvaire*, qui décore une grande stalle n° 29, et que nous n'hésiterons pas d'attribuer au même artiste; malheureusement les attaches, la maigreur du Christ, jurent avec les autres parties du bas-relief, qui sans cela pourrait être regardé comme un chef-d'œuvre. Juan de Juni, dont les productions abondent au musée de Valladolid, était un grand maître; on le voit toujours capable d'exprimer ce qu'il veut, l'exécuter d'une manière large et ferme, copier la nature en anatomiste consommé, mais forcer les attitudes, brusquer les contours et tomber dans l'exagération. Avec lui l'art descend vers sa décadence, tandis qu'avec Hernandez il se débat contre l'envahissement du mauvais goût et demeure fièrement assis sur le trépied posé des mains de Michel-Ange. Je regarde Hernandez comme un des plus grands sculpteurs de l'Espagne.

On ne saurait étudier d'une manière trop attentive les sculptures du musée de Valladolid, parce qu'elles serviront de points de départ et d'objets de comparaison entre les œuvres si diverses qui peuplent les églises de la Péninsule; mais on ne s'arrêtera que devant quinze ou vingt toiles, et encore!...

La bibliothèque n'offre rien de très-intéressant, ni de très-vieux, car les manuscrits de Diego Sarmiento de Acuña, qu'avaient épargnés les vers et l'humidité, ont été consumés par le feu des Vandales modernes; et les livres des couvents se sont presque tous égarés de la route qu'ils devaient suivre. Quinze mille volumes composent cette collection; chiffre bien minime pour une ville universitaire, mais plus que suffisant relativement à l'affluence des lecteurs.

En qualifiant Valladolid du titre de ville littéraire, je n'ai jamais prétendu dire que ce fût une ville lettrée, malgré ses quatorze libraires, ses nombreux *encuadernadores* (relieurs), sa légion d'élèves et son professorat académique; car les professeurs parlent dans le vide; les élèves, mal logés, mal nourris, mal disciplinés, vont à la chasse; les *encuadernadores* habillent des ouvrages qu'on ne lit pas, et les libraires mourraient de faim s'ils n'avaient pas la vente des images et des livres d'église. Ici les enseignes, les inscriptions monumentales sont criblées de fautes, et malgré l'admiration tardive que les Valladolidiens viennent de témoigner pour Cervantès, dont le grand nom patronne un café

où j'ai pris d'assez mauvais sorbets, je crois qu'aujourd'hui Cervantès subirait à Valladolid, comme jadis, les douleurs d'un emprisonnement. Le poëte y viendrait sans un écu; or personne n'escomptant ici ses vers, ni sa prose, l'immortel auteur de *Don Quichotte* serait accusé de vagabondage, puis traité en conséquence.

Cervantès avait l'âme bien placée : résigné au triste sort que lui réservait la fortune, il n'en voulut point aux habitants de Valladolid : l'un d'eux, le philologue Fernand Nuñez de Gusman, reçut même sous sa plume un brevet d'immortalité (*Don Quichotte*, partie II, chapitre XXXIV).

Soyons aussi généreux que Cervantès; oublions qu'un joaillier de cette ville nous a demandé quinze pour cent de remise pour échanger notre or français contre l'or espagnol; oublions des désagréments d'hôtel, des mésaventures de *cocheros*, des empoisonnements culinaires qui nous ont réduit au régime de Sangredo. Si jamais nous revenons ici, tâchons d'y trouver, comme Gil Blas, la table d'un chanoine, n'ayant dans sa bibliothèque que trois livres : le *Cuisinier parfait*, le *Traité de l'indigestion* et le *Bréviaire*.

X

# DE VALLADOLID AU GUADARRAMA

> Lorsque le voyageur parcourt l'intérieur de ces montagnes, l'aspérité des chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des précipices, commencent par l'effrayer. Bientôt l'adresse des mulets qui le portent le rassure, et il examine à son aise les incidents pittoresques qui se succèdent pour le distraire.
>
> VOLNEY.

Le Campo-Grande. — Couvent des Carmes déchaussés, prédilection du sculpteur Hernandez. — Le monastère de Saint-Jean de Latran et le peintre Valentin Diaz. — La Porta Celi et Rodrigo Calderon. — Une revue de la vieille garde. — Paysage suisse. — Puente del Duero. — Mojados et ses églises imitées des basiliques romanes. — Puente de Mediana. — Olmedo. — Ses ruines resplendissantes au rayonnement de la lune. — Villacastin et ses rochers roulés. — La chaîne du Guadarrama. — Difficultés que présente ce passage.

Quatre heures sonnaient quand le *mayoral* donna le signal du départ; et huit bêtes ardentes nous entraînant avec rapidité, eurent bientôt franchi ce célèbre Campo-Grande qui, pour la seconde fois, m'apparaissait peuplé de souvenirs anciens et de souvenirs modernes. Le Campo-Grande, c'est la vaste arène des gloires de Valladolid; le lieu des joûtes, des tournois, des fêtes royales, des supplices solennels. L'inquisition y alluma ses bûchers, la féodalité castillane y promena ses bannières; Napoléon y passa la revue de son armée; mais qu'alors le Campo différait d'aspect de ce qu'il nous apparaît aujourd'hui! Les avenues naissantes où se promène avec affluence la population valladolidienne remplacent des palais, des couvents, des églises démolies. Le superbe monastère des Carmes déchaussés, *carmelitas descalzos*, que l'illustre Hernandez s'était plu d'embellir, qu'il affectionnait comme on aime une fille unique, et sous les voûtes duquel il venait tant de fois puiser des inspirations religieuses, forme maintenant une caserne. On aperçoit un peu plus loin San Juan de Latran, puis la Casa

de la Misericordia, ou collége des jeunes orphelines, *Colegio de niñas huerfanas*, fondation du peintre Diego Valentin Diaz. Il repose avec sa femme dans la chapelle, dont la coupole du dôme et le chœur sont décorés de la main de ce même Diaz et de plusieurs autres artistes estimables. Dois-je citer encore un édifice hospitalier qui porte la date de 1579 où se voyaient une Résurrection exécutée en 1609 par Pantoja; la Vierge au scapulaire, *Virgen del escapulario,* par Hernandez, ainsi que divers monuments, comme la célèbre *Portaceli* due à Rodrigo Calderon, fils d'un simple soldat de Valladolid; et la Mission des Augustins, œuvre de Ventura Rodriguez (1768)?.... Fuyons, car des regrets viendraient contrister notre âme; il faudrait gémir sur des profanations, sur une gloire militaire qui n'a pas toujours été pure; fuyons en saluant de la main l'ombre de nos grenadiers défilant le 7 janvier 1809, par un froid glacial, sous les yeux de leur empereur. Deux allées de jeunes arbres, qui plus tard feront une jolie promenade, nous conduisent à deux kilomètres de distance; nous traversons une plaine fertile, sablonneuse; nous apercevons de loin des collines sèches, mais nuancées, et déjà Valladolid se confond avec elles lorsqu'une scène digne de de la Suisse vient nous frapper. Qu'il est joli ce lac frangé d'une écharpe blanche avec ses eaux calmes et son île de gazon! Pour la rendre pittoresque, quelques grands arbres suffiraient; pour sa célébrité il ne faudrait qu'une strophe. L'église du village, accostée de tourelles rondes, se mire dans le lac comme une vierge dans un miroir; sur la colline, à gauche, une autre église est posée en vedette, tandis qu'à quelque distance on voit s'étendre un parc d'arbres verts ceint d'une muraille crénelée qui se prolonge jusqu'à Puente de Duero.

Le ravin franchi, nous atteignons bientôt une hauteur télégraphique d'où l'œil embrasse le plus beau, le plus vaste horizon; où rien d'aride ne l'attriste, où s'est assis un château moderne qui domine toute la campagne environnante. Après Buccillo, la plaine recommence, limitée à gauche par des collines blanchâtres, mêlées cependant d'une certaine végétation; à droite par d'autres collines peuplées d'arbres verts. Mojados, bourg assez considérable, auquel on arrive en traversant un beau pont de bois, se présente alors avec un faux air d'antiquité ro-

maine qu'il doit à ses deux églises. Ces monuments, faits en briques, semblent de loin sortis d'hier du cerveau d'un contemporain de Vitruve. La plus grande de ces églises est vraiment majestueuse. Son chevet présente la superposition d'une double arcature cintrée, fort haute, imitant des baies de fenêtre; puis au-dessus d'autres baies carrées fermées également. Le sanctuaire est éclairé par des larmiers pratiqués au quatrième étage de cette surélévation bizarre. L'autre édifice offre le même genre de construction, avec des rubans de briques interposés à des moellons. C'est tout à fait une bâtisse qu'en termes d'art on appelle grand appareil.

De Mojados la route se rapproche des collines, suit leur direction, sans cesser d'être plane et belle; puis elle descend sur Puente de Mediana, ravin au fond duquel gronde une rivière rapide encaissée par de hautes collines boisées, conséquemment pittoresques. Après un trajet d'environ trois lieues depuis Mojados, on arrive dans une plaine fertile qu'arrose l'Adaja et l'Eresma; plaine où le blé, l'orge, l'avoine, la vigne se confondent, moyennant un système de culture bien entendu.

Nous nous étions assoupis, quand un de ces cahos auxquels le dormeur le plus intrépide ne résisterait pas nous tira de notre somnolence. Le ciel, d'abord étoilé, était devenu sombre; on ne distinguait presque rien autour de soi; mais tout à coup deux nuages s'écartent, et la lune laissant tomber ses rayons perpendiculaires, nous offre une des images fantastiques que l'on rêve après la lecture d'Ossian. Le cadavre d'une ville venait d'apparaître, et douze siècles semblaient debout autour d'elle pour lui préparer son tombeau. Heureusement, cette inhumation sera longue encore; des siècles nouveaux n'en rapprocheront guère le terme, et la ville d'Olmédo, avant de se coucher d'une manière définitive dans son linceul de pierre, verra passer bien des générations autour d'elle. Sur ces murailles démantelées, sur ces tours qui montrent avec un orgueilleux mépris les profondes blessures que leur a faites le temps, et qui ne sont qu'un coup d'épingle dans l'épaule d'Hercule, il me semblait voir l'ombre de Juan II, de Enrique IV, de tous les intrépides lutteurs du quinzième siècle, raconter leurs faits d'armes à la population paisible qu'abritent trois cents maisons, cinq églises, deux hôpitaux, groupés irrégulièrement au milieu des ruines.

Nos jouissances vont cesser; la route devient mauvaise. Nous traversons Martin-Muñoz-de-las-Posadas, petite ville commerçante; puis Labajos, autre petite ville située sur l'Almarza, et formant la distance moyenne entre Valladolid et Madrid. C'est là que commence la chaîne granitique des monts Carpéteniens.

Nous avions déjà passablement monté, lorsqu'après une belle plaine cultivée nous aperçûmes, sur une hauteur, Villacastin, bourg jadis considérable, autour duquel gisent des masses de rochers roulés qui se montrent tantôt comme des châteaux, tantôt comme des géants isolés, posés en sentinelle par une main invisible; tantôt présentant certaines lignes entre lesquelles ont couru les eaux, dispositions singulières d'architecture diluvienne. Villacastin possède des ruines assez importantes, des hôtels qui bientôt peut-être seront ruines à leur tour, deux places, un *ayuntamiento* avec arcades, une grande église, et un *parador* (hôtel) qui pourrait être plus mauvais.

Nous nous y arrêtâmes une heure, le temps juste de racommoder la voiture des avaries de la route et de la consolider contre les secousses incessantes qu'allaient lui imprimer les rochers du Guadarrama.

Cette chaîne imposante sépare les bassins du Tage des bassins du Duero. C'est elle qui donne à Madrid le froid vif qu'on y éprouve une partie de l'année. Comme tous les pays de montagnes, le Guadarrama présente des alternatives constantes de culture et d'aridité; mais on n'y voit pas l'extrême dénudation des hautes contrées alpines. La route, large et belle, construite en 1749, sous le règne de Ferdinand VI, aurait bien besoin d'être réparée. Le long séjour qu'y font les neiges, les avaries constantes auxquelles ces parages sont sujets et la multitude des voitures chargées qui les traversent, contribuent chaque jour à la détériorer davantage. Tous les ans, dans le mois de janvier, l'accumulation des neiges obstrue complétement le passage du Guadarrama. En 1852, pour faire cesser l'attente de vingt-quatre diligences qui ne pouvaient le franchir, il fallut que l'idée vînt au roi de faire une partie de chasse dans la montagne. Aussitôt cinq cents travailleurs se mirent à l'œuvre; on déblaya les neiges et les voitures continuèrent leur chemin. Le point culminant du passage, désigné sous le nom de *Puerto*, se trouve à dix lieues de Madrid et à seize cents mètres au-

dessus du niveau de la mer. Un lion dressé sur piédestal indique la limite respective des deux Castilles. Quand le temps le permet, nous conseillons au voyageur de s'arrêter là, pour embrasser du même coup d'œil et la chaîne qu'il a franchie, et les vastes plaines qui, de chaque côté, s'étendent à plusieurs lieues. Nous n'avons pu jouir de cet avantage, un ouragan terrible, mêlé de grêle et de neige, étant venu frapper le Puerto quand nous y arrivions. Onze chevaux traînaient la diligence. Ils durent s'arrêter quelques minutes. La tempête calmée, en une heure et demie nous eûmes atteint Guadarrama, bourg régulier ayant une grande église moderne, un *ayuntamiento*, une grande place et une fontaine que l'édilité eut la prétention de vouloir rendre monumentale. La *posada princeps* de Guadarrama est détestable; on la regardera néanmoins comme excellente si l'on y trouve un grand feu et un consommé naturel.

# XI

## SIMANCAS — LA GRANJA — SÉGOVIE

There studious let me sit,
And hold high converse with the mighty dead.

Je veux ici me recueillir et lier entretien avec les illustres morts.

Thomson, *les Saisons*.

Le château, la plaine et les archives de Simancas. — Le château royal de la Granja ou de Saint-Ildefonse, bien inférieur au château de Versailles. — Rives de l'Adaja; campagne d'Olmédo. — Ségovie. — Aspect original de cette ville. — Aqueduc romain et sa chronique. — L'Alcazar et sa chronique. — Monuments religieux. — Monuments civils. — Hôtel des monnaies. — Population, commerce et industrie.

Ces morts, ils dorment d'une manière bien différente les uns des autres. A Simancas, j'en vois qui sont entassés sous les combles, au milieu de parchemins vermoulus, d'armoiries effacées; à la Granja, le soir, j'aperçois des ombres royales, heureuses d'être affranchies de l'étiquette de la cour, errantes comme autrefois, mais sans suite, au milieu de frais bosquets qui les couvrent de leurs rameaux; à Ségovie, l'aqueduc, l'Alcazar, la cathédrale, types remarquables de trois époques, de trois civilisations distinctes, me montrent l'islamisme s'interposant entre la Rome païenne et la Rome de Jésus-Christ; l'Arabe séparant les fils du Tibre des fils de l'Ibérie, jusqu'à ce qu'une seule nation se fût formée sous l'inspiration d'une même croyance.

### SIMANCAS.

Au confluent du Douro avec la Pisuerga, en face d'un pont de dix-sept arches jeté hardiment par-dessus cette rivière, s'élève un vieux château qui couvre une vieille ville de son ombre séculaire : c'est

Simancas. Dans la plaine environnante fut gagnée sur les Mores la célèbre bataille d'où date le vœu de Santiago, et dans le château sont déposées, depuis Philippe II, les archives du royaume, collection précieuse, presque inexplorée, qui avait perdu, sous l'empire, des cartons d'un grand intérêt pour l'Espagne, mais que la France lui a religieusement restitués en 1815.

Cette collection se trouverait mieux placée à Madrid, à l'Escurial par exemple; car presque personne ne se déplace pour aller la consulter si loin, tandis qu'aux portes de la capitale beaucoup d'étrangers s'y rendraient. Réunie à la riche bibliothèque de l'Escurial, mise sous la garde d'une congrégation religieuse, d'une communauté de Bénédictins chargés de mettre en lumière ce qu'elle renferme de curieux, elle fournirait bien des matériaux à l'histoire nationale. Nous proposons une congrégation religieuse, malgré le décret de suppression des couvents, parce que nulle organisation humaine ne saurait mettre autant de suite dans les recherches et le classement qu'exigent les travaux d'histoire.

## LA GRANJA.

Là ne sont point ces eaux dont les sources factices,
Se fermant tout à coup, par leur morne repos,
Attristent le bocage et trompent les échos.
Sans cesse résonnant dans ces jardins superbes,
D'intarissables eaux, en colonnes, en gerbes,
S'elancent, fendent l'air de leurs rapides jets,
Et des monts paternels égalent les sommets.
Lieu superbe où Philippe, avec magnificence,
Defiait son aïeul, et retraçait la France.

Delille, *les Jardins.*

En supprimant l'exagération poétique d'un semblable éloge, il restera du palais de Saint-Ildefonse ou de la Granja : 1° un vaste bâtiment d'une longueur de trois cents mètres, dont la façade donne sur d'immenses jardins auxquels viennent aboutir les allées du parc; 2° une collégiale élégante dans laquelle reposent Philippe V et sa femme Isabelle Farnèse; 3° diverses dépendances, maisons de fermiers, etc.; 4° le jeu des eaux, bouillonnant au milieu d'un peuple de statues. L'extérieur du palais, qui date de l'année 1720, et la col-

12

légiale, qui fut consacrée quatre années plus tard, n'offrent rien de notable. Les statues sont d'une exécution commune, fort éloignées, sous le rapport de l'art, des statues de Versailles auxquelles on a eu grand tort de les comparer; et les eaux de Saint-Ildefonse n'approchent pas non plus des eaux du palais de Louis XIV. Le palais, dans son ameublement, n'a rien de très-somptueux; mais il contient une riche collection de tableaux de l'école espagnole.

## ENTRE SIMANCAS ET LA GRANJA.

> Ici le vent n'éteint pas une chandelle, mais il tue un homme.

On n'a pas idée de la calcination de cette route, de la poussière qui s'en élève, du pernicieux effet qu'elle produit sur les poumons crépitants des pauvres voyageurs. Jusqu'à la ville d'Olmédo se rencontrent quelques collines, quelques masses de verdure; le sinueux parcours de l'Adaja présente même des vallées agréables; mais une fois Olmédo dépassé, la monotonie fatigante des plaines sablonneuses commence. Pour ne pas mourir d'ennui il faut s'aider de toutes les ressources de l'esprit : souvenirs des guerres civiles du quinzième siècle, sous Jean II et Enrique IV; souvenirs des guerres de l'empire; souvenirs du fringant écuyer de don Quichotte et des prouesses de maître Thomas de la Fuente... Pour ne pas être suffoqué par la poussière, il faut se calfeutrer la figure ou marcher le dos au vent : on atteint de la sorte, tant bien que mal, blanc comme neige, poudré en frimas, le gosier sec, l'œil fatigué, cette fille ruinée d'Hercule appelée Ségovie.

## SÉGOVIE.

Si l'on voulait, dit M. Magnien, trouver une ressemblance pour Ségovie, située sur le plateau allongé d'un vaste rocher, ce serait la forme d'un navire, dont la poupe regarderait l'orient et la proue l'occident, n'attendant, pour être à flot et voguer, que l'inondation des deux vallées creusées sous ses flancs. Ségovie revendique pour fonda-





SÉGOVIE.

teur le robuste fils d'Alcmène, lequel devait être un architecte bien occupé, un maçon bien expéditif, si l'on en juge par le nombre de bicoques ou de métropoles mises sur son compte. Les crédules Ségoviens lui font honneur, sans hésitation, de la construction de leur aqueduc qui rapproche deux montagnes distantes l'une de l'autre d'environ trois mille pas; mais cet édifice porte le caractère des édifices de Trajan. Ses cent soixante-dix-sept arches superposées, à l'endroit même où passe la principale rue de la ville, atteignent une hauteur de trente mètres au-dessus du sol, et ses piliers sont formés d'énormes moellons bruts, sans apparence de ciment. Cette construction merveilleuse, quoique négligée, même disjointe en certains points par les végétaux qui s'introduisent profondément dans les moindres interstices, continue néanmoins de remplir l'objet de sa destination primitive, et d'offrir après dix-huit siècles, presque sans dégradation, ses longues lignes d'architecture colossale. On raconte qu'un hardi Castillan avait fait le pari de suivre à cheval l'étroite et haute surface horizontale de l'aqueduc; mais qu'arrivé vers le milieu de sa course aérienne, une large brèche dont il n'avait pu d'en bas mesurer l'étendue l'arrêta court. Alors, reculant d'un pas, l'intrépide cavalier banda les yeux de sa monture, piqua de nouveau, franchit le terrible éboulement, non sans trébucher, et atteignit enfin sain et sauf, aux applaudisements de la ville entière, l'extrémité opposée. Comme le spirituel voyageur auquel nous empruntons l'anecdote, nous la produisons telle quelle, sans en garantir l'authenticité, nous inquiétant même très-peu de savoir si la solution de continuité s'est reformée derrière le cavalier, ou si l'eau, faisant comme lui, la franchit d'un bond pour atteindre la ville.

Autre anecdote tirée de la source d'où provient la précédente, et qui concerne le second monument de Ségovie, l'Alcazar :

En l'année 1713, après la paix d'Utrecht qui termina l'interminable guerre de la succession, le commandement de l'Alcazar se trouvait entre les mains d'un vieux seigneur castillan, qui avait pris une part si active dans les troubles de la Péninsule, depuis la mort de Charles II, que son corps, monument vivant de l'époque, n'offrait pas une place où quelque profonde cicatrice, occasionnée soit par le fer, soit par le feu, n'eût dessiné l'empreinte des phases militaires de ces vingt années si

terribles : sa peau ressemblait à l'arbre où Robinson marquait, moyennant de fortes entailles, la succession des années. Ce gentilhomme, porteur de moustaches relevées jusqu'aux yeux, d'immenses bottes à l'écuyère et d'une épée de Tolède aussi longue qu'une broche, était excessivement jaloux de ses priviléges ou plutôt des priviléges de l'Alcazar, ancienne résidence royale et domaine de la couronne; aussi le corrégidor de Ségovie souffrait-il avec beaucoup d'impatience cette espèce d'*imperium in imperio*. Mais les conflits fréquents de nos deux petits potentats avaient plus souvent leur source dans l'humeur acre et violente de l'invalide, qui prenait feu sur la moindre question de préséance, et dans l'obligation où se trouvait le corrégidor, de surveiller, d'arrêter certain commerce frauduleux dont ce gentilhomme contrebandier ne se faisait pas faute. De l'un des bastions de son Alcazar, le gouverneur planait sur l'hôtel de ville, ou palais du corrégidor : pas un mouvement, pas une démarche de l'officier civil ne lui échappaient : il faisait là sa promenade favorite et tenait incessamment l'œil ouvert sur son rival, comme du haut des rochers un épervier sur sa proie. Chaque fois qu'il descendait en ville, c'était à cheval en grande pompe, précédé de coureurs, suivi d'une longue escorte de gardes et d'estafiers, au moyen desquels il se flattait d'imposer considérablement aux Ségoviens, qui ne voyaient en lui qu'un chef de voleurs. Un jour, cependant, la religion de son excellence le corrégidor s'alarma; sa tolérance fut à bout. Il prit conseil d'un adroit et rusé greffier, son factotum, son bras droit, qui toujours enchanté de trouver l'occasion de susciter des embarras au vieux tyran de l'Alcazar et de le jeter dans un idéal de subtilités judiciaires, conseilla fortement au corrégidor de revendiquer, pour l'avenir, le droit de visite sur tout convoi qui traverserait la ville. En conséquence une lettre officielle fut écrite dans ce sens au gouverneur. « Oh! oh! dit alors, en redressant sa moustache, l'homme de guerre qui détestait cordialement tous les gens de robe, mais surtout ceux-ci, le magistrat voudrait-il mettre à mes trousses son greffier? Je lui ferai voir qu'un vieux cavalier comme moi n'est pas de ceux qu'on intimide avec des grimoires; » et sans discuter la légalité de la mesure, il fulmina l'anathème du sabre contre quiconque oserait porter un main téméraire sur les

convois protégés par le pavillon de l'Alcazar. Dès le lendemain du message en question, plusieurs mules pesamment chargées s'acheminaient vers Ségovie. A côté d'elles marchait un vieux caporal, ancien compagnon d'armes du gouverneur, homme en tout point selon son cœur. Arrivé devant la porte de la ville, le caporal, suivant la coutume, place sur le bagage la bannière de l'Alcazar; puis, donnant à son corps osseux et sec une perpendicularité parfaite, il prend la tête du convoi, non sans jeter à la dérobée un regard oblique, comme un dogue sournois prêt à recevoir ou à rendre un coup de dent. «Qui va là? dit le préposé à la barrière.— Soldat de l'Alcazar, répond le caporal sans tourner la tête.— Que contient le chargement?— Des provisions pour la garnison. — Passez.» Et le caporal continua sa route; mais il n'avait pas fait dix pas qu'une escouade de douaniers sortit du bureau de l'octroi. « Holà! muletier, cria le chef, arrêtez et ouvrez ce bagage. » Ici le caporal, faisant demi-tour, se mit sur la défensive. «Respectez le pavillon de l'Alcazar, dit-il; ces objets sont destinés au gouverneur.— Foin du gouverneur et de son pavillon! Encore une fois, muletier, halte! — Muletier, marche!» répliqua le caporal en brandissant son mousquet. Alors, l'officier s'étant élancé pour saisir la première mule par la bride, le caporal le coucha en joue et l'étendit mort. Toute la rue fut en révolution : le vieux caporal, après avoir reçu bon nombre de ces horions qu'en Espagne la canaille administre comme avant-goût des applications de la loi, fut chargé de fers, conduit en prison et le convoi confisqué. — Il est plus facile d'imaginer que de peindre la rage du gouverneur à cette nouvelle. Il jura, vociféra, jeta feu et flamme sous ses lambris moresques; puis il courut à son bastion dont il fit charger et pointer les canons sur l'hôtel de ville pour le réduire en cendre; mais s'étant ravisé fort à propos, il se contenta provisoirement d'envoyer un parlementaire chargé d'exiger la remise immédiate du prisonnier, se fondant sur ce que lui seul avait le droit de mettre en jugement les militaires placés sous ses ordres. Aidé de la plume du malin greffier, le corrégidor répondit par une longue note explicative et refusa net : il allégua que le délit ayant été commis, non dans l'enceinte de la citadelle, mais dans la ville et contre un de ses officiers civils, la punition rentrait au nombre de ses attributions personnelles. Nouvelle

sommation du gouverneur, nouveau refus du corrégidor. L'un devint de plus en plus bref et péremptoire, l'autre de plus en plus prolixe et antêté; si bien que le vieux lion de l'Alcazar, pris dans les rets de la chicane, se vit réduit à d'impuissants rugissements, car le procès, grâce au greffier diabolique, s'instruisait avec une célérité sans exemple en Espagne; finalement, le caporal, jugé, convaincu de meurtre, fut condamné à être pendu. En vain son chef, après une nouvelle démarche restée infructueuse, menaça-t-il Ségovie de ses colères; le jour fatal fut fixé et le patient mis *in capilla*, c'est-à-dire dans la chapelle de la prison où les criminels passent la veille de leur exécution, pour méditer sur leur fin prochaine et faire pénitence. Décidé d'après cela d'intervenir en personne, le gouverneur, accompagné des plus braves de ses gens à cheval, descendit brusquement en ville et se rendit droit à la demeure du greffier, qui vint ouvrir lui-même. A l'aspect du chétif auteur de sa confusion, se pavanant et s'avançant d'un air de triomphe, les yeux de l'hidalgo étincelèrent comme deux escarboucles; il sut toutefois se contenir. «Qu'est-ce à dire? j'apprends que vous allez mettre à mort un de mes soldats? — Le tout conformément aux lois et selon les formes les plus régulières de la justice, répond l'*escribano;* je puis soumettre toute la procédure à Votre Excellence. — Volontiers, réplique le gouverneur; apportez-moi le tout ici;» et il demeura sur son cheval. Le petit légiste, charmé sans doute de l'occasion d'étaler le fatras de son érudition judiciaire, disparaît, puis revient presque aussitôt avec un sac énorme de paperasses. Sur ces entrefaites, le peuple s'était pressé près du gentilhomme et faisait grand bruit. «Je suis sourd, cria le gouverneur au greffier; approchez.» L'homme de loi s'y prête volontiers et commence sa lecture. Au moment où l'hidalgo, penché sur sa selle, semblait le plus attentif; où le greffier triomphait de ses considérants, un Galicien robuste s'approche du petit homme noir, le saisit, le fait tourbillonner en l'air et retomber sur la selle devant lui. D'un second signal toute la cavalcade écartant, bousculant la foule ébahie, s'échappe en hâte et gagne l'Alcazar, où le greffier est aussitôt descendu dans les oubliettes. Le gouverneur propose alors un cartel d'échange; mais le corrégidor, piqué au vif, réplique par un refus dédaigneux, suivi de l'ordre d'élever immédiatement la potence devant l'hôtel de ville pour

l'exécution du condamné. « Ah! ah! s'écrie l'hidalgo, notre fonctionnaire le prend sur ce ton! Eh bien, dressez un gibet sur le parapet du bastion situé vis-à-vis le palais du corrégidor, et la cravate de chanvre serrera le cou du greffier aussitôt qu'elle aura serré celui de mon caporal.» Le même jour, la milice urbaine prit les armes, les tambours battirent, les cloches sonnèrent, et d'innombrables spectateurs accoururent; le supplice du caporal allait s'effectuer. De son côté, le gouverneur fit ranger sa garnison en bataille sur le bastion, et du haut de la tour de la Campana, sonna le glas funèbre. A ce lugubre tintement, la femme du greffier, bouleversée, hors d'elle-même, suivie de son intéressante progéniture en maillot, en jaquette, dans ses bras, sur son dos, sur ses talons, fendit la presse, et, poussant des cris lamentables, courut se précipiter aux pieds du corrégidor, le suppliant de ne pas sacrifier l'auteur, l'unique soutien d'une couvée si intéressante. On ne saurait dire, toutefois, ce qui influa le plus sur la décision du corrégidor, ou des supplications d'une femme éplorée, ou de la menaçante attitude d'une troupe de commères déterminées à lui crever les yeux si le caporal perdait la vie. Tant il y a que bientôt ce dernier, le cou dégagé, la tête droite sur ses épaules, reprit sous escorte le chemin de l'Alcazar, pour être échangé contre le greffier, conformément au cartel. Le petit homme de loi fut également débarrassé du nœud coulant, mais plus mort que vif. Toute sa bravade et sa suffisance étaient évanouies; l'excès de la terreur avait blanchi subitement ses cheveux; son regard terne, hébété, ne quittait pas la terre; un frémissement convulsif agitait ses membres grêles, et l'on remarqua que depuis, par un mouvement machinal, il passait fréquemment la main sur ses veines jugulaires. L'impitoyable gouverneur contempla quelque temps avec un rire sardonique cette pauvre face hétéroclite; puis il ajouta: « Or sus, l'ami, ne sois pas si prompt dorénavant à faire suspendre les autres au gibet; ne te crois pas toujours en sûreté, même à l'abri de la loi; respecte un peu plus les priviléges de l'Alcazar, et surtout garde-toi bien, suppôt du fisc et du grimoire, de jamais croiser ta plume d'oie avec mon épée de Tolède ! »

Si nous en croyons Le Sage, Gil Blas aurait été incarcéré, par ordre du roi, dans ce même Alcazar, appelé la tour de Ségovie. Il occupait au

sommet de cette tour une petite chambre d'où ses yeux attristés pouvaient voir les bords fleuris de l'Eresma et la vallée délicieuse qui, du pied des montagnes situées entre les deux Castilles, s'étend jusqu'à Cora.

Mais avant Gil Blas, avant la guerre de la succession, l'Alcazar, quoique déjà bien déchu de ses splendeurs, car plusieurs siècles avaient passé sur sa tête, jouait encore un rôle important. Habitation ordinaire de la cour, il fut témoin d'émouvantes catastrophes, de résignations pieuses, de désespoirs sublimes. En 1366 tomba d'une de ses fenêtres, par l'inattention de la nourrice, l'infant don Pédro, fils de Henrique II. Ce fut dans la salle dite *Pieza del Cordon*, qu'Alphonse le Sage osa révoquer en doute le mouvement qu'on disait opéré par le soleil autour de la terre. La voix de la foudre ébranla soudain ses convictions; il crut y voir la menace d'un châtiment d'orgueil, et demeuré plus humble encore qu'il n'était savant, il se prosterna sur le sol et institua la procession du cordon de saint François, qu'il ouvrit pieds nus, portant le cordon à son cou, en expiation de son doute légitime.

Beaucoup d'illustres détenus ont habité l'Alcazar, devenu prison d'État, après avoir été séjour royal. Un duc de Guise, entre autres, y fut amené de Naples dans le cours du dix-septième siècle et gardé à vue jusqu'à la paix. Les contes populaires auxquels ce prisonnier a donné naissance rempliraient plusieurs volumes. Autrefois l'Alcazar était habituellement le lieu de détention des prisonniers mores d'Afrique d'une origine distinguée; ils occupaient une grande galerie sous la garde d'un vieux invalide, recevaient vingt sous par jour et un habit neuf tous les deux ans.

Une tour carrée, festonnée de créneaux qu'interrompent de distance en distance des tourelles également crénelées; puis au bas, d'autres tourelles avec toits coniques, telle est la physionomie de l'Alcazar. Son intérieur présente des mosaïques, des fresques d'une assez belle conservation; une suite de statues en bois peint, représentant les rois d'Oviédo, de Léon et de Castille, depuis Fruela 1er (760) jusqu'à la reine Jeanne, morte en 1553, et plusieurs autres souvenirs historiques, moins recommandables comme objets d'art que comme objet de curio-

sité. Sa destination actuelle est la même que celle du donjon de Vincennes, qui lui ressemble sous certains rapports.

En descendant vers l'Eresma, par la Puerta Castellana, on voit l'Alcazar se profiler avec une majestueuse grandeur; aux cyprès qui abritent les abords du couvent des Carmélites, on reconnaît l'endroit d'où Maria Seltos descendit si doucement, soutenue dans les bras de la Vierge, qu'elle arriva saine et sauve au pied de cette roche Tarpéienne.

L'hôtel des monnaies, *casa de moneda*, fondé par Alphonse VII, reconstruit en 1455, sous le règne de Enrique II, muni de machines allemandes en 1586, ne fabrique plus, depuis 1730, que des pièces de billon; mais il mérite une visite comme monument ancien. Il en est de même du temple octogone de la Véra-Cruz, bâti en 1204 par les chevaliers de Malte et du couvent hiéronimite d'*el Paral*, œuvre remarquable de l'architecte Juan de Resga. Un grand retable, peint en 1526 par Diego de Urbain, des stalles sculptées en même temps par Bartolomé Fernandez, font du sanctuaire d'*el Paral* un petit musée chrétien bien préférable au musée provincial, dont les croûtes, beaucoup trop honorées, tapissent le palais épiscopal. Cette promenade, pleine de fraîcheur, de souvenirs et d'intérêt, nous la recommandons comme promenade matinale; et, si l'on a des jambes, une excursion aux vieilles portes de San Andres et de Santiago en feront le complément.

Dans une seconde promenade, on ira voir la grande tour de Santo Domingo el Real, appelée jadis la maison d'Hercule, parce que contre les murs se trouve une statue du fils d'Alcmène, ayant à ses pieds un sanglier, statue aujourd'hui blanchie, bien entendu, comme la plupart des monuments antiques de la Péninsule; on visitera la tour saxonne de San Esteban; la *casa de Segovia;* l'église de Saint-Martin, où repose Gonzalo Herrera; l'église Saint-Jean, petit Panthéon des guerriers de Ségovie, parmi lesquels se trouve leur historien Colmenares, mort en 1651; l'église dominicaine de Sainte-Croix, fondée par Ferdinand et Isabelle, et enfin la cathédrale, regardée avec raison comme étant un des plus beaux monuments religieux du royaume. Sa tour quadrangulaire, couronnée d'une coupole, s'élève à cent dix mètres de hauteur; ses trois nefs ont cent vingt-six mètres de longueur sur soixante de largeur. Elle fut commencée en 1525, par Juan Gil de Ontañon et par

13

son fils Rodrigue, qui venaient de terminer la cathédrale de Salamanque. L'architecte Juan de Campera bâtissait en même temps le cloître sur l'emplacement de l'ancien. C'est une œuvre hardie, bien distribuée, bien éclairée, dont les sculptures de détail présentent une finesse d'exécution très-remarquable. Excepté le monument de Santa Maria del Salto, morte en 1237, et le tombeau de l'infant don Pedro, ce sanctuaire ne renferme rien de fort curieux. Nous y avons distingué le monument sépulcral de Rodrigue Gil, mort en 1577; celui de Diego de Covarrubias, décédé l'année précédente; le retable (1571) qu'exécuta Giuni, élève distingué de Bonarotta, et quelques tableaux.

Ségovie est la patrie du géographe Garcia de Cespedes; de l'historien Solis; des poëtes Alonzo de Ledesma et Alonzo de Valasco; du théologien Gaspard Cardillo de Villalpando, dont Cervantès a cité les *Éléments de logique* (D. Quich. 1, XLVII); du savant dominicain Domingo de Soto; du jésuite François de Ribera, etc. On y fabriquait jadis des ciselures, des toiles, du papier, des couvertures de lit et une étoffe de laine appelée *bayeta*, bayeton, petit drap semblable au londrin qui se faisait dans le Languedoc pour les Échelles du Levant. Ce bayeta se teignait en noir et se consommait presque entièrement dans la Vieille-Castille. Il s'en vendait chaque année pour une somme de deux millions et demi. Les manufactures de Ségovie, bien diminuées d'importance depuis le dernier siècle, reprennent cependant quelque activité. Les céréales, la laine, le vin, les cuirs forment les branches principales de son commerce. La population de cette ville, jadis de trente mille âmes, est tombée au chiffre de dix mille. Cependant elle avait été moindre encore. Son élévation considérable au-dessus du niveau de la mer (1,000 mètres) rend sa température froide, et l'immense rocher qu'elle occupe entre deux vallées profondes, l'une au sud, l'autre au nord, semble posé pour la garde des montagnes Carpetoniennes; pour servir à Madrid de vedette septentrionale, comme Tolède lui sert de vedette méridionale. Le 7 juin 1808, nos troupes, sous les ordres du général Frère, se sont emparées de Ségovie, dont les murailles furent défendues par les Espagnols avec une admirable intrépidité.

# XIII

# LA NAVARRE

Les montagnes réalisent tout ce que l'on en rêve.
TH. GAUTIER, *Tra los Montes.*

Configuration de la Navarre. — Ses vallées. — Le Bastan. — Les Navarrais. — Leur destinée politique depuis les temps anciens jusqu'au règne de Henri IV. — Villes de la Navarre : Éjea, Estella, Los Arcos, Puente la Reina, Viana. — Illustrations de la Navarre. — Le P. Aleçon et le P. Jean de Corella. — Pampelune. — Surprise de sa citadelle par les Français en 1808. — Physionomie de Pampelune. — Fête et procession des Géants. — Ponts, rues, promenades, aqueduc, institutions, cathédrale.

L'*Eldorado* des contrebandiers, c'est assurément la Navarre; ils stationnent sur les rivages de la Nive et de la Bidassoa qui fait là de nombreux circuits; ils ont pour abris les belles forêts de chênes qui couvrent le district d'Urdax; pour retraites les rochers presque inaccessibles dont les vallées de Véra, de Bastan, de Valcarlos et de Roncesvalles sont bordées; pour entrepôts, du côté de l'Espagne, Élizondo, Urdax, Irun; du côté de la France, Saint-Jean-de-Luz et Saint-Jean-Pied-de-Port.

Autrefois, du temps des guerres, et même de nos jours, quand Moncey, Junot, Soult ont successivement franchi cette portion des Pyrénées, quand don Carlos en battait les flancs, il n'y avait qu'un mauvais chemin de Bayonne à Pampelune; mais aujourd'hui deux bonnes routes y conduisent : l'une par Tolosa, l'autre, beaucoup plus courte et plus romantique, par Véra. Cette dernière traverse le Bastan, dénomination arabe qui signifie jardin, parce qu'en effet c'est le jardin des Pyrénées occidentales. Un rideau de forêts en couronne les hauteurs : des vergers, des prairies, des terres arables en tapissent les pentes; des chau-

mières appelées *bordas*, qui ressemblent aux *brenas* des Asturies, aux chalets de la Suisse, abritent une population pastorale dont les mœurs, les habitudes sont aussi douces qu'uniformes et simples.

Une race, regardée comme impure, persécutée, maudite des deux côtés des Pyrénées; race à laquelle le prêtre refusait les sacrements et qui n'osait pénétrer dans les églises, habitait jadis le Bastan. Disparue depuis un demi-siècle, elle avait vécu autant que le préjugé qui la frappait d'infamie.

*Navarros*, en langue basque, signifie : *habitants des pays plats*, et cette dénomination s'adaptait fort bien aux Navarrais, dont les vallées, plus longues, plus élevées que celles des Vascons, leurs voisins, se prêtaient beaucoup mieux à la culture des céréales et de la vigne.

Alliés fidèles du peuple romain, les Navarrais ont résisté longtemps aux Suèves, puis ils se sont incorporés aux Wisigoths. En 816, Louis le Débonnaire, alors roi d'Aquitaine, donna le gouvernement de la Navarre au comte Aznar, qui fut confirmé dans cette possession par le roi Pépin, en 824, ce qui ne l'empêcha point de se rendre indépendant sept années après. En 837, Sanche-Sancion, frère d'Aznar, lui succède avec titre de comte; mais le fils de Sanche, Garsimène ou Gacire Ximenès, pose sur sa tête, en 860, la couronne royale.

Les successeurs de Gacire Ximenès ont possédé la Navarre jusqu'en 1076, époque où Sanche IV fut détrôné par son cousin Sanche-Ramire, roi d'Aragon, qui porta les deux couronnes à la fois. Il en fut de même de Pèdre I^er^ et d'Alphonse le Batailleur; mais au décès de ce dernier monarque (1134) la Navarre redevint un royaume séparé. Deux années après, Thibaut de Champagne, fils de l'héritière de Navarre, commença une dynastie nouvelle, qui vint aboutir à l'incorporation de ses possessions dans le royaume de France, par suite du mariage de la reine Jeanne I^re^ avec Philippe le Bel (1284).

En 1328, la femme de Louis X, Jeanne II, petite-fille de Jeanne I^re^, ne pouvant régner sur la France, à cause de la loi salique, régna sur la Navarre, qui, depuis lors, passa successivement à la maison de Foix et à la maison d'Albret. Elle eut pour souverains : Philippe d'Évreux; Charles II dit le Mauvais; Charles III; Jean II; Blanche; Éléonore; François-Phébus de Foix; Catherine et Jean d'Albret.

Ce fut à la fin du règne de Jean d'Albret (1512) que Ferdinand le Catholique, roi de Castille et d'Aragon, lui enleva toute la Haute-Navarre, qui depuis lors n'a pas cessé d'appartenir au royaume d'Espagne. L'autre Navarre, ou Navarre française, ayant à l'est le Béarn et la Soule, à l'ouest le Labour, formée de tout le pays que Jean d'Albret et sa femme Catherine avaient pu transmettre à Henri II, leur héritier légitime, se fit une nationalité distincte, prit des mœurs, des habitudes françaises, et trouva dans les dogmes de la réforme un principe de scission qu'elle fut heureuse d'adopter. Jeanne III d'Albret et Antoine de Bourbon, souverains en 1555, y donnèrent volontiers les mains, et Henri III de Bourbon, notre Henri IV, qui leur succéda, n'abandonna leur ligne politique que parce que *Paris valait bien une messe.*

J'aime la Navarre espagnole autant que la Navarre française; je l'aime à cause de ses frais ombrages, de ses pics élancés, de ses ondes sinueuses, à cause de la dissémination du peuple qui l'habite; aucune localité ne méritant, après Pampelune, Estella, Viana, le titre de cité, malgré l'érection d'un de ses districts en district des cinq villes, *Cincovillas*. Tauste, Éjea, Sadova, Sos et Castillo, déclarées *villas* par Philippe V, en raison des services notables qu'elles lui avaient rendus pendant la guerre de la successsion, ne sont que des bicoques, et je les en félicite, car à quoi servirait le luxe d'une ville chez un peuple pasteur?

Aujourd'hui, s'il s'agissait de récompenser les actes d'héroïsme avec un titre de vanité, comme l'a fait Philippe V, il n'est pas un hameau, pas un trou de la Navarre sur lequel la gloire militaire ne poserait la couronne murale qui distingue une cité. Aussi, je ne me laisserai distraire ni par la vieille tour d'*Éjea de los caballeros*, où le roi d'Aragon Alphonse Ier fit enfermer la reine Urraca, ni par les débris romains, ni par l'Alcazar en ruine et la jolie promenade d'Estella, où don Carlos assit le quartier général de son armée. Je ne me préoccuperai pas davantage du château gothique de Los Arcos, planté comme une vigie au centre d'une plaine bien cultivée; de Puente la Reina, mieux connue des ivrognes que des artistes, malgré l'église San Juan de Crucifijo et le monument du grand prieur Jean de Beaumont qui la décore. Cependant, je veux m'arrêter à Viana, cette ancienne place forte qu'éleva don Sancho el Fuerte (1219) pour empêcher les courses des Castillans; je

veux y lire, sur le front de ses deux églises, comme je l'ai fait sur celui des vieilles églises d'Estella, l'histoire murale du culte navarrais, en même temps que j'interrogerai ses annales politiques devant le berceau du père Aleson, l'un des enfants les plus distingués de Viana.

La Navarre a produit d'illustres guerriers et d'illustres capucins, parmi lesquels on cite Jean de Corella, prédicateur de la cour sous Philippe II. Si je ne respectais Corella, je parlerais des bandits célèbres sortis des mêmes montagnes; mais il m'en coûterait de mettre en mauvaise compagnie un homme de son mérite, et, pour échapper à cette tentation biographique, j'entre à Pampelune.

## PAMPELUNE.

Le nom de *Bambilonah* qu'inscrivirent les Mores avec le fer de leurs lances, en remplacement du *Pompeiopolis* romain, surgit, d'une manière assez éclatante, des ruines laissées par les hordes barbares. Le moyen âge y substitua le nom de Pamplona, qui n'a plus varié depuis. Cette ville a pour armes un lion rampant, tenant une épée dans sa patte dextre, et pour titre la qualification de *muy noble*, *muy leal*, *muy heroïca*, très-noble, très-loyale, très-héroïque. Elle couvre un plateau située presque au centre de la plaine de Cuença, qu'elle domine, et voit serpenter autour de ses hautes murailles l'Arga dont les flots, parallèles d'abord aux flots de l'Aragon, se réunissent au-dessus de Calahorra, avant de gagner l'Èbre.

En 1808, une ruse assez déloyale fit tomber entre nos mains la citadelle de Pampelune, gardée par les Espagnols avec aussi peu de soins que de méfiance. Le général Darmagnac ayant reçu du maréchal Moncey l'ordre positif d'enlever cette citadelle à quelque prix que ce fût, demanda au marquis de Valsantoro, capitaine général de la Navarre, l'autorisation d'enfermer à Pampelune deux bataillons suisses dont la discipline, disait-il, se trouvait singulièrement relâchée; mais le capitaine général répondit ne pouvoir admettre, sans l'ordre du roi, des troupes étrangères dans une place forte. Darmagnac imagina dès lors un autre expédient. Logé dans une maison de la ville, qui faisait face à la porte principale de la citadelle, il la voyait chaque jour ouverte aux soldats

de corvée qui venaient chercher les vivres des troupes françaises. Dans la nuit du 16 au 17 février, trois cents grenadiers sont cachés dans la maison du général. Le lendemain, on choisit pour hommes de corvée les voltigeurs les plus déterminés, qui, portant leur sabre sous la capote, s'arrêtent sur le pont-levis et feignent d'y jouer, jusqu'à ce que tout à coup, s'étant jetés sur le faisceau d'armes du poste espagnol, ils s'en emparent et défendent l'entrée du fort, de telle sorte que les trois cents grenadiers ont le temps d'arriver. Toute la division les suivit, et, d'un coup de main, la citadelle fut prise.

A moins d'être à Pampelune un jour de procession, quand des banderolles flottantes ou des tapis en garnissent les façades, la régularité de ses maisons, de ses balcons et de ses rejas rend leur aspect monotone. Par le même motif, on préfère à la plaza del Castillo, regardée comme l'une des plus belles de l'Espagne, la plaza de Abajo, garnie de comestibles, peuplée d'*arrieros* et de *paysas* dont la coiffure, *boyna*, et les longues tresses se marient, d'une manière si pittoresque, avec les objets divers qu'ils tiennent dans la main.

C'est principalement du 29 juin au 18 juillet, temps de la foire, qu'il faut visiter Pampelune. On y voit affluer tous les montagnards avec leur costume national, surtout le 7 juillet, pour la *feria de los gigantes*, images de douze à quinze pieds, qui représentent les Mores et les Normands, et qui, après une visite faite à l'hôtel de ville, après une danse exécutée devant la cathédrale, vont faire leurs dévotions à San Lorenzo, où reposent les reliques de saint Firmin, patron de la ville.

Les ponts jetés sur l'Arga, l'édifice de la *Diputacion*, où les cortès de Navarre tenaient leurs séances, la cathédrale, monument du quatorzième siècle, qui s'élève avec une majesté grandiose, la cage pentagone de la citadelle, l'emplacement des allées verdoyantes consacrées à la promenade, rompent l'uniforme disposition des rues, et font de cette ville forte une des résidences les plus agréables des provinces septentrionales de l'Espagne. Ses quinze mille habitants, sa garnison de trois mille hommes resserrés dans une étroite enceinte, ses nombreux visiteurs, qui viennent des campagnes voisines, lui donnent autant d'animation que peut lui procurer de fraîcheur l'eau délicieuse amenée des montagnes de Subiza par l'aqueduc de Ventura Rodrigue.

Pampelune possède un évêché, suffragant de Burgos, un hôtel des monnaies, un collége de médecine et de pharmacie, un théâtre, un lycée, une *audiencia* dont la juridiction s'étend sur trois cent mille habitants, un capitaine général, qui prenait autrefois le titre de vice-roi, et quantité d'institutions nouvelles en remplacement d'institutions anciennes que l'ouragan révolutionnaire est venu détruire.

Deux systèmes d'architecture religieuse ayant l'air de se regarder et de se défier; des arcades byzantines recouvrant des tombeaux; des arcades ogivales recouvrant d'autres tombeaux; les réminiscences de la vie du cloître avec l'envahissement de la vie mondaine; une population crédule qui vient offrir aux âmes des trépassés du blé, des pains, des prières, telle m'apparut la cathédrale de Pampelune. On s'y arrête devant les sépultures de Carlos el Mayor et de sa femme la reine Léonor de Castille; devant celle du comte de Ganges, bien plus que devant les sépultures de Michel Ancheta, qui le méritent pourtant davantage; on y voit plusieurs beaux retables, différents morceaux de sculpture limousine mêlés à des morceaux de sculpture aragonaise, et l'on assiste au spectacle du conflit artistique de deux populations limitrophes.

Du haut de la citadelle, où les étrangers n'entrent qu'avec beaucoup de difficulté, l'œil se promène au loin sur une campagne charmante, qui a pour limites les premières assises des Pyrénées. Il peut ainsi résumer et la campagne et la ville.

# XIV

## L'ÈBRE

Ici, c'est un torrent dont l'onde
Bondit, mugissante et profonde;
Là, c'est un ruisseau calme et pur;
C'est un ciel tout chargé d'orages,
Mais qui laisse, entre deux nuages,
Entrevoir un céleste azur.

MÉLANIE WALDOR, *Poésies du cœur*.

Cours de l'Èbre ; sa navigation. — Logroño. — Santo Domingo. — Najera. — Navarette. — Calahorra. — Tudela. — Tarazona. — Canal de Tudela à Saragosse. — Champs de bataille. — Lefebvre-Desnouettes et Palafox. — Tortose et embouchure de l'Èbre. — Traditions populaires des rives de l'Èbre. — Saint Saturnius et saint Prudentius. — Le pré du Bouc et le Maître du sabbat.

Sous le rapport des sites, des limites qu'il dessine, de l'étendue de son parcours, des localités qu'il baigne, je regarde l'Èbre comme le premier fleuve de l'Espagne. C'est l'*Iberus* des anciens, l'Ebro des modernes. Il naît à Fontèbre, dans la province de Santander, à cinq kilomètres ouest de Reynosa; il arrose la Vieille-Castille, la Navarre, l'Aragon, la Catalogne, traverse Miranda, passe près de Logroño et de Tudela, arrose Saragosse, Mequinenza, Mombayo, Tortose; reçoit à gauche l'Aragon, le Gallego, la Sègre; à droite le Xalon, le Guadalope, et tombe dans la Méditerranée, près du golfe d'Amposta, après un trajet d'environ cent vingt-cinq kilomètres. Je ne vous dirai pas si la Méditerranée fait un accueil gracieusement sincère à son nouvel hôte; mais une chose me paraît positive, c'est qu'elle marche à sa rencontre, en formant deux golfes latéraux, le golfe de Lluget et le golfe d'Amposta.

Dans le siècle dernier, les Hollandais avaient offert à l'Espagne de rendre ce fleuve navigable; mais on n'est pas tombé d'accord sur les conditions. Plusieurs fois depuis le gouvernement espagnol a fait étudier le même projet. Il paraît aujourd'hui décidé qu'on l'exécutera,

d'une part, moyennant un système de digues, d'autre part, moyennant un canal latéral.

## LOGRONO.

Logroño, la *Juliobriga* des anciens, située sur la rive droite du fleuve, dans une belle plaine ceinte de montagnes, formant la clef de l'Alava, de la Navarre et de la Vieille-Castille, avait jadis une importance considérable. Son vieux château démantelé, ses murailles, ses fossés remplis d'eau, le pont bâti sur l'Èbre, d'abord par l'ermite San Juan de Ortega, puis en 1770 par un architecte non moins habile, sa rue centrale ornée de portiques, sa place del Coso, ses jolies promenades, son couvent des carmélites déchaussées, si célèbre dans les annales monastiques, son église collégiale de Sainte-Marie-de-la-Rotonde, le réseau de ruelles tortueuses, sombres et salles qui embrasse cet ensemble, donnent l'idée de ce que pouvait être, de ce qu'est aujourd'hui la ville de Logroño. La guerre de l'indépendance lui fut très-préjudiciable. En 1838, Espartero y établit son quartier général; en 1845, Villalonga y fit fusiller Zurbano, chef christino, la terreur des campagnes. Devenue capitale de province, siége d'autorités nombreuses, séjour d'une garnison, ayant d'ailleurs douze à quinze mille âmes de population, Logroño se relève de ses anciens désastres et devient un foyer de commerce qui prendra sans doute beaucoup d'extension quand l'Èbre sera navigable.

Pour aller de Burgos à Logroño, nous n'avions pas suivi la route des diligences, moins directe que ne l'est celle qui traverse les montagnes d'Oca et la riante vallée où l'Oja promène son eau limpide. Santo Domingo de la Calzada, ville épiscopale de cinq ou six mille habitants, ne méritait de nous arrêter que juste le temps d'étudier sa vieille église, commencée en 1180, terminée en 1235, mais singulièrement dégradée par l'incendie de 1825. Nous avions hâte d'atteindre Najera, le Saint-Denis de la Castille et de la Navarre, dont l'église bénédictine de Santa Maria renferme trente-cinq tombeaux de princes. Malheureusement, la demeure funèbre de la plupart d'entre eux porte des traces de profanation, et jamais la mort ne nous a semblé plus muette. Le retable du grand chœur, sculpté en 1495 par deux artistes habiles, maître Andrès

et maître Nicolas, le cloître, décoré de statues qu'on attribue au sculpteur A. Gallego, sont dignes d'occuper un rang distingué dans les œuvres nationales de l'Espagne. Najera, qui n'a plus aujourd'hui qu'une faible population, tenait jadis un rang assez élevé pour que saint Ferdinand s'y fît couronner roi.

Logroño, Santo Domingo, Najera, Navarrette présentent des campagnes, des collines, des ravins peuplés de souvenirs militaires datant des premiers siècles de la monarchie. Mais qui se rappelle aujourd'hui Zalduendo, plaine sanglante où fut tué Garcia de Navarre combattant son frère, le roi de Castille Ferdinand Ier? Qui sait qu'entre Navarrette et Najera le prince Noir replaça sur son trône le cruel don Pédro? Évidemment personne; tandis que tout le monde indiquera les marches et contre-marches de Mina, du comte Reille, de Soult et de Zumalacarregui.

Entre Logroño et Calahorra s'étendent des plaines fertiles, sujettes aux inondations du fleuve, plaines dont la lisière est bordée de montagnes entre lesquelles apparaissent Calahorra et Tudela.

## CALAHORRA.

La *Calagurris Nacica* des Vascons et des Celtibériens, après avoir rivalisé avec Numance de patriotisme et de courage; après avoir vu fuir Pompée devant ses murailles et triompher Sertorius; après avoir supporté, avec une héroïque résignation, toutes les horreurs d'un long siége, s'était soumise aux armes d'Afranius, qui la brûla. Depuis lors, le christianisme a fait sortir une ville nouvelle des ruines de l'ancienne; une cathédrale s'est élevée au sommet de la colline; des paroisses, des couvents, des maisons se sont groupés autour de la cathédrale; une muraille crénelée leur a servi d'enceinte, et des alliances, des sympathies religieuses autant que guerrières avec les petites cités d'Alfaro, de Valtierra, Tudela, Tarazona, sont devenues une source de prospérités croissantes. Alfaro, située contre une colline qu'arrose l'Alhama, possédait une collégiale considérable. Valtierra, posée au centre d'une contrée presque nue, n'a de relief aujourd'hui que par son vieux manoir. Il n'en est pas de même de l'antique cité de Tudela, située dans une île que forment l'Èbre et la Queiles.

### TUDELA.

Figurez-vous un champ de fleurs entremêlé de vignes et couvert d'arbres qui donnent les plus beaux fruits de la Navarre, et vous aurez l'image de la Mijana, île dans laquelle est né le célèbre voyageur Benjamin, et qui forme le territoire actuel de Tudela. Cette ville, aux rues étroites, aux maisons élevées, possédant une collégiale gothique qui lui sert de cathédrale, un pont en pierre de dix-sept arches que défendaient autrefois trois tours crénelées, une assez jolie place centrale et des promenades le long du fleuve, n'a presque pas cessé de jouer un rôle politique important pour la Navarre, depuis l'époque où les Mores en furent expulsés (1114).

### TARAZONA.

Il en est de même de Tarazona, le *Turiaso* des Romains, *municipium* renommé pour ses aciers, et qui, bâti comme Tudela sur la Queiles, soumise aux mêmes influences atmosphériques, ayant une population agricole et pastorale, un sol fertile, ne fait, pour ainsi dire, qu'une cité de vingt mille âmes de deux villes à peu près égales en grandeur. L'*alcazar*, la cathédrale gothique de Tarazona sont dignes d'études. Les rives du lac de Cortès, qui n'en est guère éloigné que d'environ dix kilomètres, méritent aussi qu'on les visite.

### CANAL DE TUDELA A SARAGOSSE.

Tous les jours partent de Tudela des embarcations étroites et longues tirées par des mules qui font six kilomètres à l'heure. On prend une voiture qui se rend à Bocal, village à deux kilomètres de Tudela. On s'arrête à Gallur, où l'on dîne, puis on va jusqu'au port de la Casablanca. Il ne faut pas plus de dix ou douze heures pour ce voyage, qui se fait moyennant un prix très-modéré. Le pays présente peu d'intérêt; mais les militaires qui ont étudié l'histoire des guerres de l'indépendance seront curieux d'y suivre les habiles manœuvres du général

Lefebvre-Desnouettes et du brave Palafox, le défenseur de Saragosse, dont les paroles suivantes ont servi de sceau à l'insurrection nationale : *La guerre jusqu'aux couteaux !...*

### TORTOSE.

Saragosse, Lérida, Tortose, villes liées entre elles par l'Èbre et ses affluents, occupent les trois angles d'un triangle dont la surface féconde présente l'aspect le plus romantique. C'était jadis, en Espagne, le trépied du dieu Pan, car les habitants de Tortose l'invoquaient dans leurs affaires politiques, et je ne sache pas que cette divinité champêtre ait jamais joui d'un domaine plus fertile. Nous avons lu sur un marbre :

Pani. deo. tvtelae
Ob legationes. in
Concilio. P. H. C.
Apud. Anicienvm
Avg. prospere
Gestas
M. . . . . . . . . . . .

Il s'agit évidemment d'une bienveillante sauvegarde, d'une entremise tutélaire accordée aux députés de Tortose qui s'étaient rendus dans la ville d'*Anicienum Augustum*; mais quel était cet *Anicienum*, quel était ce service, quels étaient ces députés ?... Ici l'histoire se tait et le champ de la discussion commence. Nous nous garderons bien d'y mettre le pied. Pour ne pas éprouver une tentation d'archéologie, nous passons sous silence différentes inscriptions encastrées dans les murs de la cathédrale ou recueillies chez des particuliers, et laissant à d'autres plus habiles le soin de démêler ce qui revient à Tortose de la *Dertosa* de Scipion, sa mère putative, nous franchissons l'époque des ténèbres pour arriver de suite au moyen âge.

Ceux qui aiment les ruines en trouveront d'imposantes sur l'esplanade du château. Ils y verront aussi plusieurs souterrains profonds, semblables aux *Mazmorras* de Grenade, que l'on croit être des prisons en forme d'entonnoir, imaginées par les Mores, mais qui nous font plutôt l'effet de greniers publics, comme ceux de Burjasol, près de Valence.

Tortose fut assiégée plusieurs fois par les Mores et les chrétiens. Dans un de ces combats, les femmes sont venues sur les remparts repousser les assaillants, et leur courage a été si remarquable que Raimond Bérenger, dernier comte de Barcelone, institua pour elles, en 1170, l'ordre militaire de la *hacha* ou du flambeau. Le même jour elles obtinrent d'autres priviléges honorables, tels que le droit d'avoir, dans toutes les cérémonies publiques, le pas sur les hommes. Au siècle dernier, elles étaient dépossédées de toutes ces prérogatives; mais dans les noces, on leur laissait encore l'honneur de marcher les premières.

L'Èbre, ses ermitages et ses cavernes ont joué un grand rôle dans l'histoire de l'Espagne. Quantité d'histoires s'y rapportent, et l'heureux écrivain qui les connaîtrait posséderait une mine plus riche que l'imagination de sir Henry Berthoud, ce qui serait beaucoup dire. Entre mille, nous allons, comme peinture des mœurs antiques, sous le règne du bon roi Leuwigilde, raconter la légende de deux saints personnages, Saturnius et Prudentius.

Dans la juridiction territoriale de Calahorra, près de la Licia, petite rivière qui forme un des nombreux affluents de l'Èbre, Saturnius avait choisi pour demeure une de ces grottes sombres, dont quelques feuilles mortes, une escabelle et un vase de bois composaient tout le mobilier. « Vrai chrétien, ne s'occupant que des choses de Dieu, il enseignait aux habitants de la contrée la pratique des vertus évangéliques et leur en donnait l'exemple... Si haut et si loin alla sa renommée, qu'un certain Prudentius, natif d'Alava, touché du récit qui lui avait été fait des vertus de Saturnius, se dit un jour : « Je l'imiterai. » — Prudentius était Cantabre, et jamais Cantabre n'a pris vainement une résolution. On pouvait lui appliquer l'adage : « *Vouloir c'est pouvoir.* » — Or Prudentius voulut. Un jour donc que Saturnius se tenait à la porte de sa *cueva* (grotte), étudiant les étoiles, ou peut-être n'étudiant rien du tout, il aperçut, de l'autre côté de l'Èbre, qui serpentait entre le chemin et l'ermitage, un jeune homme âgé de quatorze ou quinze ans, lequel tendait les bras vers lui, comme pour lui dire : « Je voudrais bien être de l'autre côté. » Mais Saturnius n'ayant pas de nacelle ne pouvait que répondre par signes et avec un air très-désolé : « Je ne saurais vous aller chercher. » — Effectivement le fleuve, en cette con-

trée, est profond, rapide, et ses bords escarpés se dressent à pic. Tout autre que Prudentius eût désespéré d'aller outre, mais un Cantabre!... Il leva les yeux au ciel, il invoqua le Seigneur, et traversa le fleuve aussitôt, sans même mouiller ses sandales! A la vue d'un tel miracle, grande fut la surprise de Saturnius. Il prit dans ses bras le jeune favori de Dieu, l'embrassa d'une manière affectueuse, le conduisit dans son ermitage, et remplit envers lui les devoirs de la plus touchante hospitalité. Quelques jours après Saturnius, éclairé par l'esprit d'en haut, modeste d'ailleurs comme un saint, se dit à lui-même : « Les premières places sont aux plus dignes : Prudentius n'est pas mon élève, mais mon maître; à moi donc de le servir; » et, se prosternant devant lui, le saint homme s'écria : « Prudentius, mon digne maître, cette grotte est à toi; je ne suis que ton serviteur. » La légende ne dit pas la réponse de Prudentius, qui dut être passablement étonné de l'humble abnégation de notre ermite; mais elle affirme qu'en témoignage d'attachement et de gratitude, Prudentius lui tint fidèle compagnie pendant sept années, sans faire sentir la supériorité d'intelligence dont le ciel l'avait doté. — Saturnius mourut enfin. Prudentius le pleura comme on pleure un ami; mais quand les premiers jours du deuil furent écoulés, une inspiration divine le tira de sa grotte et le conduisit à Calahorra. Il y reçut les ordres sacrés, puis on le promut au siége épiscopal de Tarazona qu'il occupa jusqu'à la fin de sa vie. Étant mort dans la ville d'Osma, les habitants de Tarazona se hâtèrent de réclamer ses reliques. Osma les leur accorda, et bientôt un imposant cortége se mit en devoir de l'accompagner jusqu'à l'heureuse ville qui allait posséder un trésor si précieux. Mais, ô miracle plus grand encore que tous les miracles qui s'étaient succédé depuis le décès de Prudentius! la bière, au lieu de céder, résiste aux efforts que l'on tente pour l'enlever. On renouvelle plusieurs fois la tentative; vains essais, la bière reste attachée, inhérente au sol et nulle puissance humaine ne peut l'en arracher. L'assistance alors tombe à genoux et prie le saint de daigner manifester ses désirs. Aussitôt la bière se soulève d'elle-même, chemine avec facilité, montant, descendant les côtes, franchissant la chaîne de montagnes qui sépare Osma de Logroño, traversant la Licia sans se mouiller, puis s'arrêtant devant l'ermitage où le saint évêque a passé les sept années de son existence ascétique. Nul

moyen de contrarier une volonté si nettement formulée. Une fosse fut creusée dans la grotte. On y descendit Prudentius, et c'est de là que depuis lors il n'a pas cessé de veiller sur le pays.

Maintenant, écoutez une autre histoire : venez dans le pré du Bouc, sur les rives de l'Èbre navarraise. Trois fois la semaine, entre les hurlements des loups et le chant du coq, c'est-à-dire depuis neuf heures du soir jusqu'à l'aube matinale, tous les sorciers de la Péninsule s'y rendent. Vous entendrez, de la bouche du roi des sorciers, le programme que voici :

« Le lundi, le mercredi et le vendredi de chaque semaine sont les grands jours de réception, sans compter les jours de fêtes solennelles, comme la Toussaint, Noël, Pâques, la Pentecôte. A neuf heures du soir, la séance commence ; elle se prolonge jusqu'à minuit, même au delà.

« D'abord arrive le maître, sous les traits d'un homme noir, laid, colère, attristé... Sa tête est ornée d'une petite couronne de cornes très-fines, sans compter deux autres cornes plus longues, qu'il porte sur le derrière du crâne, et une corne monstre, plantée au milieu du front. Cette dernière, allumée comme une torche, jette une lumière plus brillante que celle de la lune et moins éclatante que celle du soleil : elle sert de lampe à l'assemblée. Les yeux du maître sont grands, ronds et bien fendus, un peu saillants comme ceux d'un hibou ; ils brillent dans l'ombre comme des yeux de loup ; sa barbe est la barbe d'une chèvre. La partie inférieure de son corps se trouve exactement conforme à celle d'un bouc. Ses pieds et ses mains ressemblent à ceux d'un singe ; seulement ses doigts, tous de la même longueur, sont terminés par des ongles démesurés, qui vers la pointe se recourbent comme des griffes de lion. L'extrémité de ses pieds figure la patte d'une oie ; ses mains ressemblent aux serres d'un oiseau carnassier.

« A peine arrivé, le maître va s'asseoir sur un trône d'or, les jours de fête, et simplement de bois d'ébène les autres jours. Dès qu'il est placé, chacun des adeptes se prosterne, et attend qu'il ait parlé. Sa voix retentit alors, rauque et discordante comme celle de l'âne mêlée au rugissement du lion. Ses paroles, toujours mal articulées, sont prononcées d'un ton arrogant. L'ensemble de sa figure et de ses actions exprime la colère et la mauvaise humeur. Quelquefois, c'est un air

de mélancolie qui domine chez lui. Aussitôt qu'il a parlé, on s'approche de lui, et on l'adore en criant : « Maître! maître! tu es pour nous plus dieu que Dieu! » Puis on lui baise la patte, le blanc des yeux, l'anus et une autre partie du corps que nous nous abstiendrons de nommer ici. Vient ensuite l'imitation de la messe. Des diables subalternes dressent un autel; le maître officie, et les deux plus jeunes initiés de l'assemblée l'assistent en qualité d'enfants de chœur. Suit un sermon dans lequel le maître exhorte les assistants à renier toute autre croyance que la sienne, leur promettant, en échange, un paradis mille fois plus agréable que celui des chrétiens. Puis le maître s'unit charnellement avec tous les assistants, hommes et femmes, et leur ordonne d'en faire autant entre eux, ce qui a lieu immédiatement, sans égard au sexe, à l'âge ou au degré de parenté... Enfin la fête se termine par la réception des prosélytes que le maître veut initier.

« Les néophytes promettent d'abord amour, obéissance et fidélité jusqu'à la mort à Satan et à tous ses représentants, soit dans ce monde, soit dans l'autre. Ils renoncent ensuite à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints, et jurent de n'adorer que le maître. Alors Satan prend l'initié entre ses jambes et lui grave avec ses ongles, dans le blanc de l'œil gauche, la figure d'un petit crapaud, sans lui causer la moindre souffrance, et sans insufflation d'éther, bien entendu! Cette figure sert à tous les sorciers de signe de reconnaissance.

« Un petit crapaud vivant, habillé en ecclésiastique, est ensuite remis au nouveau membre de la société. C'est un talisman qui lui donne la puissance de se rendre invisible et de se transporter d'un lieu à l'autre, sans la moindre fatigue, et dans un temps inappréciable. Pour obtenir ce résultat, il suffit de frapper le petit crapaud, qui, aussitôt, vomit une eau gluante et nauséabonde avec laquelle on se frotte sous les aisselles, sous le menton, à la plante des pieds, et dans la paume des mains.

« Le dernier roi des sorciers, ajouta très-gravement celui de qui nous tenons ces curieux détails, était Michel Goiburn. La dernière reine, Jeanne la Chafouine, femme de Michel Goiburn, est vivante encore. On pense qu'elle est cachée depuis cent cinquante ans, au fond des Pyrénées, sous la forme d'une couleuvre; on ajoute même

que c'est elle qui protége le curé de Bogota. Ce brave homme me témoigne une grande amitié; car il sait que je suis devenu roi des sorciers, et que je n'attends qu'un ordre du maître pour me rendre au Pré-du-Bouc, et me faire légalement reconnaître. »

Telle est la relation que Jean Firoga fait de sa royauté à qui veut l'entendre; relation grotesque, incroyable au dix-neuvième siècle; mais les inquisiteurs de Logroño l'ont accréditée dans le pays, en condamnant, sans autres preuves, vingt-deux imbéciles qui se croyaient sorciers!... Quant à Jean Firoga, c'est un brave paysan qui a entendu raconter toutes ces choses par son père, et qui, plus tard, a sans doute rêvé que Satan l'avait choisi pour reconstituer la société du Bouc, dont le nom est toujours prononcé avec terreur, non seulement en Rieja, mais encore dans toute la Navarre, dans une grande partie de la Vieille-Castille et de l'Aragon. »

Voilà par quels contes les braves paysans des rives de l'Èbre donnent l'essor à leur imagination rêveuse. La variété des sites inspire une variété d'émotions, de sentiments, qui de leur âme passe dans leur tête, puis dans leurs récits.

# XIV

# L'ARAGON

Les anges pour la gloire ont toujours des sourires.
ULRIC GUTTINGUER.

Origine et puissance du royaume d'Aragon. — La Justicia mayor. — Saragosse; ses rues, ses monuments, sa procession des géants; l'Aljaferia, la Torre Nueva, la Lonja, la Seu et Notre-Dame del Pilar. — Illustrations de Saragosse. — Pèlerinages et fêtes populaires. — Le drame pieux de San Vicente. — Les saints de Saragosse. — Événements militaires contemporains. — Siéges célèbres. — Prise de Saragosse par les Français.

Cette province, la Celtibérie des anciens, passée, en 470, de la domination romaine sous l'empire des Goths; conquise, en 714, par les Mores; morcelée pendant plusieurs siècles sous le régime d'une lutte constante entre les califs et les princes de Navarre, finit par grandir au point de former un puissant État. Dans le treizième siècle, la couronne d'Aragon possédait le comté de Barcelone, Montpellier et le Roussillon, les îles Baléares, les deux tiers du royaume de Valence et même la Sicile, qu'elle perdit en 1294. Dans les deux siècles suivants, elle ne posséda plus Montpellier, mais la Sicile lui revint, et de plus elle acquit la Sardaigne ainsi que tout le royaume de Naples.

Dès lors, ne nous étonnons plus si le trône aragonais fut brillant; si les sciences, les lettres, les arts et l'industrie ont flori sur les rives de l'Èbre, et si l'avénement de Charles-Quint, qui consomma la réunion des couronnes d'Aragon et de Castille, devint, pour la grandeur de l'Espagne, l'élément le plus décisif.

Une puissance considérable, rivale de la puissance souveraine, celle du grand justicier, *justicia mayor*, donnait au royaume d'Aragon

toute l'attitude indépendante d'un gouvernement républicain. Barrière placée entre le pouvoir municipal et le pouvoir royal, sentinelle avancée veillant sur les droits de tous, le *justicia mayor*, d'une main retenait le trône au penchant des abîmes que creusent les révolutions populaires, tandis que de l'autre il arrêtait les empiétements des rois. Il pouvait éloigner temporairement, ou bien pour toujours, les ministres et les grands officiers de la couronne. Il citait, quand il le croyait utile, le monarque lui-même devant les États; il le sommait de rendre compte de sa conduite, et déclarait sa déchéance, s'il avait transgressé les *droits fors* jurés en montant sur le trône. Quoique signant tout, le *justicia mayor* n'était justiciable de personne. Une autorité si grande devait, tôt ou tard, trouver dans son omnipotence le motif de sa ruine. Il lui arriva souvent de se tromper, d'outrepasser les limites de la raison et du droit légal; dès lors son autorité morale déclina. En 1467, les États de Saragosse avaient arrêté déjà que chaque année le *justicia mayor* rendrait compte de ses actes aux cortès assemblés. C'en était fait de sa suprématie dictatoriale, et cent années ne s'écoulèrent pas sans que la tête du dernier *justicia mayor* ne tombât aux pieds de Philippe II, qui n'entendait pas rencontrer d'obstacle à l'exercice de ses volontés.

## SARAGOSSE.

Les deux amis lui demandèrent où il avait résolu de porter ses pas. — A Saragosse, répondit don Quichotte, pour assister aux joûtes des harnais qui ont lieu dans cette ville tous les ans.

*Don Quichotte*, liv. II, chap. LX.

Quelle ville n'a pas eu des jours de deuil entremêlés de jours de gloire? Et quelle ville, muette cinquante semaines de l'année, ne profère, au moins pendant quinze jours, des cris d'allégresse? Saragosse avait pris ses habits d'apparat quand, pour la première fois, mon heureuse étoile m'y conduisit. Ce matin-là, car c'était un matin, sa voix chantait; ses lèvres, trop souvent immobiles, faisaient retentir les airs de couplets nationaux; deux énormes géants, accompagnés de leur famille, se promenaient par les rues, au bruit des cloches, des





pétards, des tambours et des propos d'une population mouvante. La grande tour de la ville, Torre Nueva, à laquelle chaque voyageur demande pour quel motif elle s'incline, n'étonnait plus personne; car elle se penchait évidemment pour voir passer la procession, qui, bannière en tête, défilait à ses pieds.

Nous suivîmes cette procession dans les innombrables sinuosités qu'offrent les rues, et, après cinq heures de marche, après avoir vu tomber sur notre tête une nuée de fleurs et de petites images bénites; après avoir stationné devant la plupart des maisons seigneuriales qui posent avec fierté, comme les anciennes maisons guelfes et gibelines de Florence, nous reconduisîmes les géants à leur domicile, *calle del Coso*, *en la casa de los Gigantes*. C'est un bâtiment sévère exécuté dans le style aragonais, style lourd, mais imposant.

Rentré chez moi, harassé de fatigue, mais préoccupé de Saragosse, de son histoire, de ses églises debout, de ses tourelles en ruines, je me promis bien d'aller étudier, dès que mes forces le permettraient, l'enceinte celtibérienne et l'enceinte romaine; le forum de cette colonie privilégiée, *Colonia immunis;* le *Conventus juridicus* où se tenaient les assises judiciaires, et tant d'autres monuments laissés derrière eux par les maîtres du monde; mais quelle ne fut point ma surprise de ne plus trouver une seule pierre des anciens âges? M'adressant dès lors à une autre époque, me rappelant les merveilles architecturales du More Abu-Giafar-Ahmed, roi de Saragosse *in illo tempore,* je m'informai de l'Aljaferia et de l'Alcazar, bâtis, habités par lui, l'Alcazar pendant la paix avec son sérail, l'Aljaferia pendant la guerre. «Ces deux édifices existent encore, me répondit-on; mais les Français...» — «Point de reproches, répliquai-je, car nos attaques ont immortalisé votre ville; et si des ruines, hélas! trop nombreuses, signalent la furie française, *la furia francesa*, elles vous parlent en même temps de la valeur de vos pères.»

L'Aljaferia, située hors de la porte nord-ouest, appelée Portillo, avait été donnée par Ferdinand le Catholique au tribunal de l'inquisition. Nous en avons fait une caserne, puis un hôpital. L'idée de convertir en prison cet édifice historique où naquit sainte Élisabeth de Hongrie (1271) était la plus fatale idée que l'on pût concevoir. Les dégradations

s'y sont succédé, et les traces de splendeur qu'offrent encore le grand escalier et les plafonds, accusent d'incurie archéologique l'administration locale. Encore quelques années et toutes les traces laissées par les Mores auront disparu de Saragosse. Il n'en sera point ainsi du legs du moyen âge et de la renaissance, car les églises, la casa de Diputacion, le pont sur l'Èbre, la Torre Nueva, la Lonja et quantité de maisons particulières portent l'empreinte de ces deux époques.

La casa de Diputacion, hôtel du parlement, fut construite par Alonso V, en 1437-1440. Elle avait des salles magnifiques, d'une ornementation des plus riches; mais ces salles étaient plus riches encore des archives, des livres et des objets d'art qu'elles renfermaient, toutes choses disparues depuis la guerre de l'indépendance.

Le pont, élevé en 1437, présente sept arches parmi lesquelles il en est une qui n'a pas moins de soixante mètres d'ouverture. Il produit de loin un très-bel effet, et s'adapte mieux au paysage que s'il était plus régulier. On dirait qu'il prend en pitié le fleuve d'avoir un lit si peu large et si peu profond.

La Torre Nueva, édifice octangulaire datant de 1504, se dresse de toute sa hauteur au centre de la plaza San Felipe. On y monte par un escalier de deux cent quatre-vingt-quatre marches. L'inclinaison de cette tour n'est pas sensible dans l'ascension, mais elle devient effrayante lorsqu'on en atteint le sommet. On ignore si cela provient d'un caprice de l'architecte, d'un tremblement de terre ou d'un affaissement des fondations. On ne connaît pas, d'une manière précise, sa destination primitive; les gens du peuple pensent qu'elle fut élevée pour hisser une bancloche à son faîte.

La Lonja, construite en briques vers le milieu du seizième siècle, empesée, sans élégance, menace ruine; les portes de Tolède et de la Ceneja, l'ancienne université, le grand hôpital, la maison de la Miséricorde, San Pedro Nolasco, monastère occupé maintenant par le musée de peinture, n'offrent rien de fort curieux sous le rapport de l'art; mais la casa del Comercio, rue Santa Maria; la casa de l'Infanta, rue San Pedro, bâtie par un négociant célèbre, nommé Gabriel Zaporta; les maisons de Castel-Florit, du duc de Hijar, portent des caractères indi-

gènes qu'il n'est pas sans intérêt d'observer, lorsqu'on s'occupe de l'histoire générale de l'art.

Deux cathédrales, la Seu et Notre-Dame del Pilar, entre lesquelles on alterne l'office épiscopal, sont les édifices les plus notables de Saragosse. La Seu, dégradée par la surélévation de sa tour construite en 1683, plus dégradée encore par sa façade, ne semble pas remonter au delà du quatorzième siècle. Elle a cinq nefs, que séparent les unes des autres de hautes colonnes cannelées, comme les piliers de Tolède. Une mosaïque représentant l'*Adoration*, la *Transfiguration* et l'*Ascension*, faite en 1350 par Martinez de Donatelo; le retable du maître-autel, œuvre de Dalman de Mur, qui le termina en 1456; les tombeaux de l'archevêque Juan et de l'archevêque Alfonso; le Cimborio (lanterne), de forme octangulaire; les sculptures d'argile, de stuc et de marbre qui décorent le pourtour du chœur, et qu'on attribue à Tudelilla de Tarragone; enfin plusieurs grandes chapelles décorées de magnifiques retables, de tombeaux d'un haut style, placent le sanctuaire de la Seu sur le même rang que la cathédrale de Burgos. La sacristie renferme beaucoup d'objets précieux d'orfévrerie, en argent et en or émaillés, ciselés, garnis de pierres fines ou d'admirables figurines. Un goût épuré n'a pas toujours inspiré les artistes, surtout dans les choses qui se rapprochent de notre époque; mais leur valeur intrinsèque est immense.

La Notre-Dame du Pilar, édifice ancien, mais restauré, refait depuis 1677, de manière à n'avoir presque plus rien de son caractère primitif, présente, par cela même, beaucoup moins d'intérêt que l'autre cathédrale. Les peintures de ses coupoles, de ses retables, sont au-dessous du médiocre; mais elle possède un maître-autel en albâtre, sculpté par Damien Forment, qui passe avec raison pour un chef-d'œuvre, et des stalles en bois de chêne dignes du maître-autel.

La chapelle du Pilar, *Sanctum Sanctorum*, où se trouve l'image de la Vierge, objet d'une adoration si générale, occupe le centre de l'église. Elle est entourée d'*ex-voto*. Sa fête solennelle se célèbre le 1er octobre, mais chaque jour, une grande quantité de pèlerins viennent de tous les points de l'Espagne et des frontières françaises, invoquer l'intercession de cette petite Vierge en bois de cèdre, devenue noire de vétusté.

Deux autres églises, décorées de sculptures intéressantes, San Pablo et San Miguel, méritent aussi d'être vues.

Soixante-cinq mille habitants, une garnison, un archevêché qui date de 1318, des institutions scientifiques et littéraires, une académie des beaux-arts, et tous les avantages que possèdent les capitales provinciales, permettraient à Saragosse de rivaliser d'importance avec les premiers centres de population du royaume, si des routes suffisantes la liaient à eux, et si l'achèvement de son canal la rendait, comme elle le sera plus tard, l'entrepôt des provinces septentrionales d'Espagne pour les provinces de l'Atlantique et de la Méditerranée.

Autrefois, dans Saragosse, des idées d'art, de science, de poésie et d'amour galant s'entremêlaient, de la manière la plus heureuse, aux idées dévotes; le célèbre Antonio Agostino, archevêque de Tarragone, que le président de Thou considérait comme la lumière de l'Espagne et le prince des juriconsultes, cheminait côte à côte avec les peintres Pedro de Aponte, Thomas Pelegret et le sculpteur Damien Forment; les Garcia Santa Maria, les Geronimo Zurita, les Argensola, composaient une série d'annales urbaines où se reflète le mouvement intellectuel aragonais; les ateliers typographiques de Mathieu Flandrus et de Paulus Hurus, le plus célèbre imprimeur de Saragossse, étaient des points de réunion pour les beaux esprits du temps et pour les puristes qui pâlissent devant une virgule ou qui se pâment d'aise en découvrant une faute. Cervantès, assuré de trouver dans la capitale de l'Aragon des émules dignes de lui, vint y disputer le prix de la poésie et remporter une couronne qui lui valut la basse jalousie d'Avellanda. Plus tard, il y envoya son héros, don Quichotte, assister, non pas aux luttes de la gaie science, mais aux joûtes du harnais.

C'est de Saragosse que sont issus J. Calderon, le premier éditeur des chroniques apocryphes de Flavius Lucius; le jésuite missionnaire F. Combes, qui vivaient tous deux dans le dix-septième siècle, et le fameux marquis de Villéna. C'est là qu'ont brillé, vers la même époque, les Antonio Galceran, les Geronimo de Mora, les Francisco Ximénès, derniers disciples d'une école célèbre dont Ramon Torrente, Guillen Fort et Bonant de Ortiga avaient été successivement les chefs depuis la fin du treizième siècle.

Aujourd'hui, un seul souvenir semble dominer tous les autres, le souvenir des miracles de Notre-Dame del Pilar; un seul mouvement absorbe les autres mouvements, c'est celui des pèlerins qui, dès l'aube matinale, sillonnent les rues désertes d'une ville qui sommeille tard. Le jour de San Juan, le jour de San Pedro, mais surtout le 12 octobre, anniversaire de l'apparition de Notre-Dame, Saragosse, pour l'affluence des visiteurs, n'a plus de rues assez larges, de places assez vastes, d'abris assez multipliés, de posadas suffisamment approvisionnées. Ses dix-huit promenades, véritables berceaux de verdure, servent de tentes aux pèlerins, tous debout au premier son de la cloche matinale, tous priant, jurant, se coudoyant, se heurtant, mais sans rien perdre de leur gravité nationale.

J'avais lu quelque part : « Depuis que la foudre a consumé la salle des spectacles, il n'y a plus de comédie à Saragosse. On a tenté plusieurs fois de construire un nouveau théâtre; aussitôt le ciel s'est couvert, Notre-Dame del Pilar a jeté des cris, les corps saints sont sortis de leur tombe; alors, à coups de pierre, le peuple consterné, les prêtres, les moines et les dévots furieux, ont dispersé les maçons... » Je veux ignorer ce qui se passait alors là-bas; et, sans accuser la véracité, tant soit peu problématique, du marquis de Langle, je dirai qu'après avoir assisté, dans une loge très-commode, au drame de *San Vicente* de Saragosse, où j'ai fait connaissance avec tous les diables de l'enfer et tous les élus du paradis; qu'après avoir vu, sur une vaste scène, se succéder numériquement les différentes actions que j'avais vues naguère représentées sur les tapisseries de la ville de Berne, j'eus la représentation d'un fandango délicieux, qu'on me dit être dansé en l'honneur de *san Vicente*. Gloire donc à san Vicente!

Pour les Saragossiens, san Vicente est un des cinq héros invisibles qui combattaient contre l'armée française avec Notre-Dame del Pilar. Ces héros nés à Saragosse, et que, franchement, je ne connaissais pas du tout, ils les appellent santa Engracia, san Lambert, san Braulio et san Valère; ils leur ont élevé de nombreux autels, ils les invoquent avec ferveur, avec confiance; ils regardent la Madone comme un généralissime, et peut-être devons-nous attribuer à cette pensée d'une influence céleste presque directe, l'espèce d'oubli qui couvre la tombe

de Palafox et d'Augustina, la Jeanne d'Arc aragonaise. Disons quelques mots des événements prodigieux au milieu desquels toutes ces gloires se sont produites.

Le 25 mai 1808, Saragosse s'était déclarée contre les Français: un brigadier des armées espagnoles, don Joseph Palafox, guerrier non moins intelligent qu'énergique, prit le commandement des insurgés et s'enferma dans la ville, décidé à la défendre jusqu'à la dernière extrémité. On coupa les oliviers, on démolit les maisons des environs de la ville; on crénela les murailles et les bâtiments pour le feu de la mousqueterie; on détacha tous les tendelets de chaque façade, et l'on en fit des sacs qui furent remplis de sable, puis déposés aux embrasures des batteries; on recueillit le soufre qui se trouvait chez les épiciers; on lava la terre des rues afin d'en extraire le salpêtre; on fit du charbon avec des tiges de chanvre, et ce furent des moines qui, sous la direction de quelques artilleurs, fabriquèrent avec les éléments précités la poudre dont il y avait pénurie dès le principe; car, le 30 juin, un magasin à poudre sauta et détruisit une cour presque entière. Les habitants revenaient à peine de la consternation où cette catastrophe les avait plongés, lorsque le feu des Français commença. Plus de douze cents bombes, obus et boulets tombèrent sur la ville, qui ne renfermait pas un seul édifice à l'épreuve du canon, et où l'idée n'était point venue de construire des blindages.

L'attaque des Français fut dirigée principalement contre le Portillo et contre un vaste bâtiment carré situé hors des murs, appelé le château de l'Inquisition. Palafox avait fait élever une batterie devant le Portillo. L'épaulement, détruit plusieurs fois, se reconstruisait d'une manière presque instantanée, sous le feu même de l'ennemi. Le 2 juillet mit le comble aux horreurs du siége. On vit une jeune femme nommée Augustina, témoin de quelque hésitation de la part des Espagnols, s'élancer au milieu des morts et des blessés, arracher une mèche des mains d'un canonnier expirant, mettre le feu à une pièce de vingt-quatre, puis, sautant sur le canon, jurer avec solennité de ne le quitter qu'avec la vie. Piqués d'honneur, les Espagnols reprennent courage et recommencent le feu. D'autres actes d'intrépidité, non moins remarquables, eurent lieu sur divers points; différentes fois les Français éprouvèrent des

échecs; mais à la fin de juillet, quelques renforts leur ayant permis de cerner la ville, les horreurs d'une famine imminente se firent bientôt sentir.

On ne voyait par les rues que des malades, des blessés et des morts; à chaque instant quelque incendie nouveau se manifestait; les habitants, les soldats, épuisés de fatigues et de privations, ne tenaient plus leurs armes que d'une main défaillante; mais l'odeur de la poudre, le tambour, la cloche d'alarme, ranimaient leur courage. Enfin Verdier, général en chef de l'armée de siége, ayant pénétré dans la ville jusqu'au Cosso, grande rue qui enveloppait Saragosse comme les anciens boulevards de Paris, et se trouvant ainsi maître d'une moitié de la ville, crut le moment venu de faire une sommation. Elle fut laconique, la voici : — *Une capitulation.* — Palafox répondit : — *Guerra á cuchillo*, littéralement la guerre jusqu'aux couteaux, c'est-à-dire guerre à mort.

Les Français occupaient un des côtés du Cosso; les Espagnols défendaient l'autre côté, qu'ils s'étaient hâtés de retrancher et de garnir de canons. L'espace fut bientôt comblé par des monceaux de cadavres jetés du haut des maisons où ils venaient de périr, ou tués dans la mêlée. Les deux partis demeurèrent de la sorte en présence, combattant sans cesse et laissant accumuler les morts. Un tel entassement de cadavres ne pouvait manquer de produire quelque épidémie grave; mais l'exaspération des Aragonais était si grande qu'ils n'eussent jamais voulu demander une trêve de quelques heures pour donner la sépulture aux victimes. Dans cet état de choses, Palafox imagina de faire lier les prisonniers français avec des cordes et de les forcer d'aller au milieu des morts pour y chercher les corps de leurs compatriotes, tandis que les Espagnols, de leur côté, rendraient aux leurs le même devoir. Un renfort considérable et quelques vivres arrivés aux assiégés ranima leur énergie. Il fut décidé dans un conseil de guerre que, si les Français triomphaient, la population tout entière traverserait le pont de l'Èbre et se retirerait dans les faubourgs dont la possession serait défendue jusqu'à la dernière extrémité.

Alors commença un nouveau genre de guerre; les Espagnols, animés, guidés par Palafox, par les moines, par les femmes, reprirent une à une les rues et les maisons. Les prêtres, tenant d'une main le crucifix,

de l'autre un pistolet ou un sabre, marchaient en tête des colonnes. Le curé d'une des paroisses de la ville, Iago Sass, se fit particulièrement remarquer. C'était lui que Palafox chargeait des plus audacieuses entreprises. Il le nomma capitaine dans l'armée et son chapelain. On vit la comtesse Burita former une compagnie de femmes destinées à secourir les blessés, à porter des vivres aux soldats dans les postes les plus dangereux. Belle, jeune, délicate, mais douée d'un enthousiasme qui centuplait ses forces, la comtesse ne se démentit pas un instant; elle brava les plus grands périls, traversa maintes fois le feu le plus terrible, entraînant à sa suite ses compagnes, et faisant rougir ceux des soldats qu'intimidait la grandeur du péril. Les événements de Baylen, la capitulation du général Dupont ayant obligé Verdier de lever le siége, la gloire des assiégés, la gloire de Palafox furent immenses et retentirent dans le monde.

Saragosse, dès lors, devint l'espoir de l'Espagne; ses fortifications, l'énergie belliqueuse de ses habitants, les troupes nombreuses qui s'y trouvaient, les qualités personnelles du gouverneur, tout se réunissait pour que l'on considérât cette ville comme le boulevard septentrional de la monarchie. Il fallait donc la vaincre à tout prix, et Napoléon avait juré de s'en rendre maître.

Trois maréchaux, Moncey, Mortier, Montebello, secondés par des lieutenants du plus grand mérite, qui s'appelaient Junot, Suchet, Gazan, Granjean, Lacoste, Dedon marchèrent simultanément sur Saragosse, qui fut de nouveau totalement investie après la bataille de Tudela, perdue par Palafox. Dedon commandait l'artillerie, Lacoste le génie.

Autour de la place tout avait été rasé. Dans l'intérieur, on avait transformé les couvents en citadelles, barricadé les rues, bouché les portes et les fenêtres. Le genre de bâtisse des maisons devenait très favorable à la résistance, car les murailles en sont très-épaisses, les appartements voûtés. Des ouvertures multipliées facilitaient la circulation de leurs défenseurs. Palafox comptait sous ses ordres vingt-cinq à trente mille hommes de troupes, quinze mille paysans bien armés et beaucoup de volontaires des différentes classes de la société, parmi lesquels se distinguaient les moines et les prêtres valides. Plus de cent

cinquante bouches à feu étaient en batterie. Nous n'avions guère que trente mille hommes divisés en deux corps, mais jamais soldats ne furent plus intrépides, jamais chefs ne furent mieux obéis.

Dans la nuit du 29 au 30 décembre 1808, la tranchée s'ouvrit, et le 9 janvier le bombardement commença. Malheureusement le succès rapide de l'attaque souffrit de la mésintelligence qui régnait entre les chefs; la division Suchet, forte de huit à dix mille hommes, se tenait sur les derrières, et, dans un rayon de quinze à vingt kilomètres, il fallait faire beaucoup de détachements pour obtenir des vivres, des munitions ou pour comprimer l'insurrection de plus en plus imminente des villages. Cet état de choses dura jusqu'au 22 janvier, que le maréchal Lannes prit la direction suprême du siége.

Le 6, toutes les batteries françaises étant terminées et armées, cinquante bouches à feu ouvrirent un feu violent contre deux points principaux d'attaque. En peu d'heures le feu des assiégeants se tut, et dès le lendemain, les brèches ayant paru praticables, l'assaut fut décidé. Après une lutte opiniâtre, après plusieurs attaques demeurées infructueuses, deux compagnies de grenadiers polonais, précédées de soixante sapeurs, ayant débouché de la partie postérieure d'un mur d'enclos, et franchi, au pas de course, un intervalle de deux cent cinquante mètres, qui séparait la Huerba d'un second mur d'enceinte, le régiment polonais put s'introduire tout entier dans le couvent de Santa Engracia, qui servit dès lors, avec le couvent d'el Calzas, y attenant, de place d'armes aux assiégeants.

Les traverses des rues aboutissantes et une batterie qu'on enleva furent tournées contre l'ennemi; les sapeurs crénelèrent le couvent d'el Calzas; on put enfiler la longue courtine qui s'étendait de Santa Engracia au pont de la Huerba, et les Espagnols, reculant pied à pied, abandonnèrent ce poste, ainsi que la porte d'el Carmen et le couvent des Capucins, où se livra un combat des plus vifs. Pendant la nuit, malgré les tentatives des assiégés pour reprendre leurs postes, et surtout le monastère de Santa Engracia, nous nous fortifiâmes, et déjà le lendemain notre position devenait formidable. Celle des Espagnoles ne l'était pas moins.

« Le genre de guerre qu'on allait faire désormais dans l'intérieur de

Saragosse présentait contre les assaillants un grand avantage aux défenseurs, dit le général comte Rogniat, témoin occulaire et souvent acteur. Tous les murs des maisons étaient crénelés d'avance et à tous les étages; les portes et les fenêtres étaient bien barricadées; les rues étaient enfilées dans toutes leur longueur par des batteries derrière des traverses, hors de la portée des Français; toutes les communications étaient bien établies. En général, aussitôt que les assiégeants faisaient quelques progrès, les Espagnols sonnaient le tocsin pour rassembler leurs troupes, et accourant bientôt après réattaquer les maisons enlevées, ils parvenaient à chasser leurs adversaires des points où ils s'étaient portés, sans avoir eu le temps d'ouvrir les communications des maisons entre elles, de percer des créneaux, et de faire de leur côté des traverses nouvelles pour passer d'une île de maisons dans une autre. Le maréchal Lannes sentit qu'en continuant une attaque de vive force contre un ennemi préparé de la sorte, à couvert derrière ses créneaux, et déterminé à s'y défendre jusqu'à la mort, ce serait perdre inutilement beaucoup de soldats; aussi prescrivit-il de cheminer, autant que possible, à l'abri du feu des assiégés, et de ne les attaquer qu'avec lenteur et prudence, afin de ne point rebuter les troupes par des pertes trop considérables et trop multipliées. Les jours suivants, on s'empara d'îles de maisons vers les rues de Quemada et de Santa Engracia; on fit sauter beaucoup de bâtiments qui engloutirent quantité de monde; on prit, par assaut, les monastères de Saint-Augustin et de Sainte-Monique. Mus par le double ressort de la religion et de la liberté, les Aragonais se défendaient d'étage en étage, de chambre en chambre. Les moines parcouraient les rues, les armes à la main, animant les uns au combat, forçant les autres au travail des batteries et des fortifications; eux-mêmes y prenaient part; et, comme dans le premier siége, ils fabriquaient de la poudre et faisaient des cartouches. Palafox, dans une de ses proclamations, avait conseillé aux femmes d'imiter le courage et l'honneur martial des anciennes Amazones. Cet appel fut écouté du plus grand nombre, et plusieurs d'entre elles obtinrent des récompenses et des décorations militaires. Les Français distinguaient, dans les rangs de leurs ennemis, des dames élégantes, armées d'un fusil, de pistolets ou d'un sabre; animant les offfciers par l'exemple d'une bra-

voure extraordinaire, et peut-être aussi par l'espoir de la plus attrayante des récompenses que la beauté puisse offrir au guerrier valeureux. L'expérience ayant appris aux assiégeants que les maisons, renversées par l'explosion des fourneaux de mine, devenaient souvent un obstacle aux progrès des attaques, le colonel Rogniat, qui dirigeait le siége depuis la mort du général de génie Lacoste, fit calculer la charge des fourneaux de telle sorte qu'on put faire brèche, sans détruire entièrement les maisons; et l'on n'employa plus que la mine pour ouvrir les murs des grands édifices, qui formaient dans l'intérieur de la ville autant de citadelles. Les Espagnols avaient pris le parti de mettre le feu dans les maisons qu'on les forçait d'abandonner, afin que l'incendie établît une barrière entre eux et les Français, tandis qu'ils disposaient plus loin de nouveaux moyens de défense. La combustion de ces maisons, dans la construction desquelles il entrait peu de bois, étant difficile et fort lente, il fallait que les assiégeants éteignissent le feu moyennant une grêle de grenades, ou qu'ils les laissassent brûler pendant plusieurs jours avant d'y pouvoir avancer. Les progrès ne pouvaient donc être que très-lents, et l'on ne se rendait maître d'une île de maisons qu'après avoir employé tour à tour la mine, les pétards, la sape ou bien en traversant de vive force les rues qu'enfilait le feu des Espagnols.

« Les jours suivants, l'armée française s'avança jusqu'aux rues el Medio, el Cosso; elle s'empara du monastère des Filles de Jésusalem, du bâtiment des Écoles-Pies, du couvent des Franciscains et du couvent de Jésus, que le génie convertit aussitôt en une redoute défensive. Le Cosso, le couvent de Saint-Lazare, le pont sur l'Èbre, puis tout le faubourg de la rive gauche cédèrent enfin aux vaillants efforts de la division Gazan, qui le 19 triompha des efforts du courage par un courage plus impétueux.

« Le lendemain, cinquante pièces de canon qui avaient servi à l'attaque du faubourg furent mises en batterie sur la rive gauche, contre les maisons du quai de la ville, qu'elles battirent en ruines. Les six galeries qui traversaient le Cosso, à l'attaque du centre, atteignaient déjà les maisons en face des assiégeants : on commençait à charger les fourneaux, chacun de trois milliers de poudre, et on devait les faire jouer simultané-

ment le lendemain matin, ce qui eût produit une énorme explosion, calculée pour achever de jeter la consternation parmi les assiégés; mais ceux-ci n'attendirent pas davantage. Vers quatre heures après midi, la junte de Saragosse ayant envoyé une députation au maréchal Lannes, pour traiter de la capitulation, à l'instant le feu cessa de part et d'autre. Le maréchal exigea que la ville se rendît à discrétion. Le 21, les Français occupèrent tous les postes; la garnison défila hors de la place et mit bas les armes devant l'armée victorieuse.

« Ainsi se termina un des siéges les plus mémorables qu'on puisse lire dans l'histoire ancienne et moderne, après cinquante-deux jours de tranchée ouverte, dont vingt-neuf pour entrer dans la place, et vingt-trois autres de combats de maison en maison. On trouva dans la partie de la ville qui venait de capituler cent treize bouches à feu, non comprises les soixante bouches tombées, pendant le siége, au pouvoir des Français.

« La ville entière présentait le spectacle le plus hideux : des maisons criblées par les boulets, écrasées par les bombes, ouvertes par des explosions de mines; d'autres encore fumantes; des cadavres en putréfaction dans toutes les rues, encombrant les cours, les escaliers, ou à demi-cachés sous les ruines; les rues barrées par des décombres ou des traverses; la malpropreté, l'air infecté, la misère, l'entassement de plus de cent mille individus dans une ville qui n'en contenait ordinairement que quarante-cinq mille; les privations inséparables d'un long siége; tous ces fléaux produisirent une affreuse épidémie, qui consumait alors ce que la guerre avait épargné. Au milieu des ruines et des cadavres dont les rues étaient jonchées, on voyait errer quelques habitants, pâles, décharnés, prêts à suivre bientôt les morts qu'ils n'avaient plus la force d'enterrer. D'après le tableau des recensements faits avant et après ce siége extraordinaire, il est constant que cinquante mille individus de tout âge et de tout sexe, c'est-à-dire les deux tiers de la garnison et la moitié des habitants ou réfugiés, avaient péri dans le cours d'une terrible lutte de cinquante jours de durée. La garnison, qui venait de défiler devant l'armée française, comptait à peine six mille hommes.

« Le 24 février, toute l'armée française prit les armes; les généraux et les états-majors furent trouver le duc de Montebello à son quartier





BARCELONE MEQUINENZA SARAGOSSE.

général des Écluses, et ce maréchal, accompagné du duc de Trévise (maréchal Mortier), fit à leur tête son entrée solennelle dans Saragosse. Il fut reçu sous le portail de Notre-Dame del Pilar, par le clergé de la ville, ayant à sa tête l'évêque d'Huesca, qui remplaçait l'archevêque absent.

Les deux maréchaux prirent place sur des fauteuils disposés en face du maître-autel; on en avait réservé un pour le général Junot, qui ne voulut point assister à cette cérémonie. La junte et les différentes autorités de la ville prêtèrent, au nom du peuple, serment de fidélité au roi Joseph, puis l'évêque d'Huesca entonna le *Te Deum* en action de grâce de la victoire remportée par les Français sur les défenseurs de l'ancienne monarchie espagnole.

Le clergé de Notre-Dame del Pilar avait déployé une partie du trésor de son église : l'or, l'argent, les pierreries brillaient de toutes parts; le maître-autel, une grande quantité de candélabres et de vases étaient d'or ou d'argent massif... Mais fort peu d'habitants figuraient dans le sanctuaire; il ne s'y trouvait que quelques dames chez lesquelles étaient logés des généraux ou des officiers supérieurs, qui les avaient pour ainsi dire forcées d'assister à la cérémonie. Point de foule, ni sur la place, ni à la porte de l'église; au contraire, chose digne d'être remarquée, les habitants passaient devant ce temple renommé, comme si rien de ce qui s'y passait n'eût excité leur curiosité... Après la cérémonie, le cortége reconduisit le maréchal Lannes au palais qu'on lui avait préparé.

Ces détails sont extraits de *Notes autographes* du général baron Rogniat; d'un *Journal du siége de Saragosse*, par J. Daudebard de Ferussac, et du dix-huitième volume des *Victoires et Conquêtes*. Nous n'avons point hésité de leur accorder ici la place qu'ils méritent, car aucun fait d'armes n'a jeté plus de gloire sur l'Espagne, aucun ne lui a mieux donné la mesure de son courage, de sa force et du patriotisme de ses enfants. Par lui, Saragosse se rattache à la grande histoire, à la stratégie européenne, aux annales militaires du monde.

# XV

# JACA — HUESCA — BARBASTRO — CALATAYUD — TERUEL — ALBARAZIN

Leurs jeux sont les combats, leurs plaisirs sont la guerre.
Mme Hortence de Céré Barbé (Maximien).

Les satellites de Saragosse. — Jaca; son palladium et ses armoiries. — Vallées latérales : Canfranc, Broto, Tena, Panticosa. — Sources minérales. — Huesca, la fille de l'Heosca romaine. — Politique de Ramiro II. — Le palais des rois et l'église de Saint-Jean; la cathédrale; l'architecte Olotaga et le sculpteur Damien Froment. — Le monastère royal et l'ermitage de Saint-Michel. — Barbastro et sa vieille cathédrale. — Calatayud, fille de Bilbilis. — De l'histoire artistique moderne à propos d'histoire ancienne — Les thermes d'Alhama. — Bubierca. — Teruel. — Drame des *Amants de Teruel*, par Hartzembusch. — Le peintre Antonio Bisquert; le sculpteur français Gabriel Yoli et l'architecte français Pierre Bedel. — Albarazin et ses paysages.

En paysages, de même qu'en histoire, Jaca, Huesca, Barbastro, Calatayud, Teruel, Albarazin, posent comme les satellites de Saragosse. Ce sont toutes des villes anciennement épiscopales, d'une population médiocre, d'un aspect belliqueux, d'une attitude noble et fière. On dirait autant de champions armés jusqu'aux dents, qui, depuis trois siècles, attendent l'heure des grandes joutes, et qui ne s'occupent d'agriculture, de commerce, d'industrie, que par distraction ou convenance, nourrissant bien d'autres projets, et se croyant nés pour bien d'autres choses. A l'époque des guerres de l'indépendance, leur cuirasse perdit quelques écailles; leurs armes, couvertes d'une vieille rouille, furent restaurées, ainsi qu'elles l'avaient été sous les Goths et sous les Maures, héritiers des Romains. Aujourd'hui le gouvernement, mieux inspiré, transforme les éléments de lutte en éléments de labeur, et de leurs ceintures guerrières, de leur existence murée sortent des populations pacifiques.

## JACA.

Jaca, située au centre d'une vallée que fertilisent l'Aragon et la Gaz, à proximité des forêts et des usines d'Oroel, possède un palladium ainsi qu'un titre héraldique. Son palladium, c'est le corps de santa Orosia qui repose, depuis l'année 814, dans une chapelle de la cathédrale, fondée par don Ramire ; son titre, elle l'a ramassé glorieusement dans la plaine de Las Tiendas où quatre chefs musulmans venaient de perdre la vie; et transportant ces quatre têtes sur l'écusson de ses armes, elle n'a cessé depuis d'en épouvanter l'ennemi. L'antique château de Jaca, habillé à la moderne, occupe une éminence; mais sous le badigeonnage percent des chroniques traditionnelles, moins intéressantes toutefois que les légendes de Santa-Cruz et les origines de San-Juan-de-la-Peña, berceau de la monarchie aragonaise.

Aux environs de Jaca se dessinent des ondulations charmantes, des vallées délicieuses entre lesquelles on communique par des sentiers sauvages. Ce sont les vallées de Canfranc, de Broto, de Tena, de Panticosa, situées au-dessous des ramifications abruptes du Monte-Perdido, en regard de la neigeuse auréole du Can-Gran, vallées sillonnées, ici d'eaux limpides qui roulent comme des chapelets de perles sur des cailloux noirâtres ; là d'eaux minérales, qui sourdent à Panticosa, à Berasoain et dans vingt lieux divers, avec des qualités identiquement les mêmes que celles de nos sources pyrénéennes.

## HUESCA.

Je voudrais bien ne pas dire aux lecteurs, car ils se soucient peu de le savoir, que la ville de Huesca fut jadis, sous le nom d'*Ileosca*, la capitale des *Vascitani;* mais le moyen de le leur cacher, quand Strabon, le géographe, le proclame si haut; quand Sertorius y fait sa résidence, et quand Plutarque la décore du titre, alors si peu commun, de grande cité?

Les Maures ont rasé l'*Ileosca* romaine; les Aragonais ont rasé la *Huesca* des Maures; de sorte qu'aujourd'hui presque rien d'arabe ne

s'y fait voir. Singulier temps que celui où la campanile d'un édifice et la tête d'un homme n'avaient pas sur le sol de racines plus profondes que la tête d'un choux! En 1136, le roi Ramiro II, menacé par sa turbulente aristocratie, envoie un messager consulter Frotardo, abbé de San-Pedro de Tomeras : pour toute réponse, Frotardo conduit l'envoyé dans les allées du jardin, et du bout de sa canne il abat la tête des choux les plus élevés. Ramiro, ne demandant pas d'autre explication, appelle aussitôt ses grands vassaux, sous prétexte de les consulter sur la fonte d'une cloche qui devait s'entendre, disait-il, dans tout l'Aragon; et comme chaque seigneur invité se présentait isolément, il lui fait couper la tête. Les corps des victimes furent précipités dans une fosse profonde, d'où bientôt on les retira pour les enterrer à San-Juan de Jérusalem, vieille église où se trouvent encore quelques-unes de leurs tombes. La salle dite *Campana*, la cloche, existe encore dans l'ancien palais des rois, *palacio de los reynos.*

Depuis l'année 1354, que don Pedro IV établit l'université de Huesca jusqu'au dix-huitième siècle, cette ville n'a pas cessé d'être un foyer de bonnes études, et de nos jours encore on y cultive les lettres avec certain succès; car elle possède son université, son séminaire et quelques-uns de ses colléges.

La cathédrale, bâtie en 1400 par Juan Olotaga, mérite de prendre rang parmi les meilleurs types de l'art espagnol. Son portail, chargé de sculptures, représente des scènes de la vie de la Vierge et du Sauveur, des apôtres, des saints, et, pour pinacle, le modèle de l'édifice comme l'avait imaginé l'architecte Olotaga : trois nefs en divisent l'intérieur; un retable de Damien Froment, œuvre très remarquable, tenant bien plus des traditions artistiques du moyen-âge que de la renaissance, et de la naïveté du vieil âge que du naturisme des modernes, décore le maître-autel. Dans le cloître, entre autres monuments, on distingue le mausolée que, d'une main savante, Damien Froment construisit à Pedro Muñoz, son élève bien-aimé.

Aux environs de Huesca se trouvent deux monastères dignes d'intérêt pour l'étude de l'art : le *Monasterio real*, situé sur le Monte-Aragon, à six kilomètres de cette ville, et l'*Ermita de San-Miguel de Foces.* Dans la crypte du premier s'élève le tombeau d'Alonso el Batal-

lador; dans l'église du second existent d'anciens tombeaux, des piliers, des arcades d'une construction bizarre et des peintures byzantines.

Huesca, capitale provinciale, ne compte pas moins de dix mille habitants, et possède, comme ville frontière, une garnison considérable.

## BARBASTRO.

Capitale de partido, un peu moins peuplée que sa voisine, étalée sur les rives du Véro, qui se plaît à serpenter entre des îles de maisons, Barbastro ne serait rien si sa cathédrale ne la forçait pas d'être quelque chose; mais, ainsi qu'une vieille grand'mère, dont les habitudes ne dérogent pas, la cathédrale entend que sa famille se couche et se lève comme elle-même se lève et se couche, et, ne pouvant allonger le jaret aussi bien que ses arrière-petites-filles, force est à ces dernières de modérer leur ardeur pour cheminer du même pas que la vieille.

## CALATAYUD.

L'élégante Bilbilis s'enorgueillissait d'être le berceau du poëte Martial; du haut de ses murailles elle avait battu des mains au triomphe remporté, l'an 680 de Rome, par Quintus Metellus sur Sertorius; rien ne lui semblait mieux que le régime municipal de la ville éternelle, ce qui n'empêcha pas la bande noire du temps, sous la conduite d'un certain Job, neveu de Musa, de démolir sans miséricorde Bilbilis; puis, avec ses pierres, de construire, à trois kilomètres plus loin, une autre ville appelée Calatayud, château d'Ayud. Dans cette page d'histoire ancienne se trouvent mille pages d'histoire moderne. Un célèbre architecte de ma connaissance n'a pas mieux fait : consulté pour les réparations d'une église monumentale, l'orgueil du pays, il en porta le chiffre à soixante-treize mille francs, et proposa la démolition, afin de ne pas endetter la commune. Le conseil municipal applaudit; car on est toujours sûr de ses bravos quand il s'agit de renverser quelque édifice, et l'on se mit à l'œuvre; puis une église moderne, sorte de grange percée de larges baies, s'éleva sur les ruines de l'ancienne, laissant la com-

mune chargée d'une dette de cent trente mille francs. *Applaudite cives!*

Calatayud, baignée par le Jalon et la Jiloca qui fertilisent sa plaine et les vallées latérales, est une ville complétement aragonaise, d'un aspect très-imposant, ceinte de rochers, dominée par un château gothique, ayant neuf portes, vingt-deux places, quarante-quatre rues, trois faubourgs, plusieurs ponts, des édifices anciens et modernes, une cathédrale, des églises de divers âges, quinze à seize mille âmes de population et d'agréables promenades.

Non loin de là sont des antiquités romaines; les thermes d'Alhama, *aquæ Bilbilitaneæ*, nom dans lequel se cache, sous l'attrait de la santé, le nom de Bilbilis; on voit aussi Bubierca, ville déchue, qui occupe une situation charmante, et que le Jalon lie directement à l'Èbre.

## TERUEL.

Qui ne connaît *les Amants de Teruel*, drame de Juan-Eugenio Hartzembusch, l'une des productions les plus remarquables de l'école moderne espagnole? « C'est une touchante et poétique histoire d'amants, qui se gardent une invincible fidélité à travers mille séductions et mille obstacles. Ce sujet, malgré des efforts souvent heureux de la part de l'auteur pour varier une situation toujours la même, paraîtrait trop simple à des spectateurs français; les morceaux de passion sont traités avec beaucoup de chaleur et d'entraînement, quoique déparés quelquefois par une certaine exagération mélodramatique à laquelle l'auteur s'abandonne trop aisément. L'amour de la sultane de Valence pour l'amant d'Isabelle, Juan Diego Martinez Garcès de Marcilla, qu'elle fait apporter dans le harem endormi par un narcotique, la vengeance de cette même sultane lorsqu'elle se voit méprisée, les lettres coupables de la mère d'Isabelle trouvées par Rodriguez d'Azagra, qui s'en fait un moyen pour éprouver sa fille et menace de les montrer au mari trompé, sont des ressorts un peu forcés, mais qui amènent des scènes touchantes et dramatiques. La pièce est écrite en prose et en vers. Autant qu'un étranger peut juger du style d'une langue qu'il ne sait jamais dans toutes ses finesses, les vers d'Hartzembusch m'ont paru supérieurs à sa

prose. Ils sont libres, francs, animés, variés de coupe, assez sobres de ces amplifications poétiques auxquelles la facilité de leur prosodie entraîne trop souvent les Méridionaux. Son dialogue en prose semble imité des mélodrames modernes français et pèche par la lourdeur et l'emphase. *Les Amants de Teruel*, avec tous leurs défauts, sont une œuvre littéraire bien supérieure à ces traductions arrangées ou dérangées de nos pièces du boulevard, qui inondent aujourd'hui les théâtres de la Péninsule. On y sent l'étude des anciens romans et des maîtres de la scène espagnole, et il serait à désirer que les jeunes poëtes d'au delà des monts entrassent dans cette voie, plutôt que de perdre leur temps à mettre d'affreux mélodrames en castillan plus ou moins légitime. » (Théophile Gauthier.)

A tout saint, tout honneur! Nous avons voulu, ne pouvant mieux faire, copier *in extenso* l'analyse de notre brillant feuilletoniste parisien, et commencer l'article Teruel par l'exposé d'une pièce dramatique qui vient de raviver la gloire de cette ville; mais il s'en faut bien qu'elle soit la seule qu'aient inspirée Isabelle de Segura et Juan Diego de Marcilla. Morts en 1708, ils furent inhumés dans le cloître de San-Pedro, et depuis lors, il n'est peut-être pas un écolier d'université qui n'ait rêvé quelques vers à leur louange, pas un auteur dramatique qui, pour se conformer à l'engouement du public, n'ait esquissé quelques scènes dont les romanesques héros de Teruel font les frais.

Dans la même église, j'avais vu du peintre Valencien Antonio Bisquert une *sainte Thérèse* et un *saint Joachim* traités d'une manière habile, vigoureuse, mais avec l'exagération des naturistes espagnols; je fus ensuite à la cathédrale examiner son œuvre la plus importante, les *Onze mille Vierges*, et je finis ma pérégrination par *le Christ mort*, du même peintre, exposé dans le sanctuaire de Santiago. C'est un artiste de troisième ordre, mais dont les ouvrages conservent de la valeur, parce qu'ils ne sont pas communs. Il mourut jeune, en 1646, des chagrins que lui causa la préférence donnée à un autre peintre pour exécuter, dans la cathédrale, l'*Adoration des Mages*.

Je le dis sans détour, avec quelque amour-propre national, les plus belles choses qui soient à Teruel proviennent de deux artistes français contemporains, Gabriel Yoly et Pierre Bedely. Entre les années 1535 et

1540, le sculpteur Yoly exécuta le retable du grand-autel de la cathédrale et celui de San-Pedro; Bedel construisit, en 1555 et 1560, un aqueduc digne des Romains.

Plantée comme une efflorescence lapidaire au milieu des efflorescences verdoyantes de la nature, les pieds baignés par l'Alfambra et la Turia, Teruel se présente majestueusement ceinte de vieilles murailles, de tours défensives et surmontée de clochers à jour : elle est la capitale d'un partido, d'une province, mais elle ne compte pas plus de cinq mille habitants.

### ALBARAZIN.

La senteur parfumée des fleurs sauvages, l'aridité des chemins, la culture zébrée des terrains sur la pente inférieure des collines, les rideaux sombres des arbres verts, et les champs de neige qui couronnent les hauteurs, caractérisent la limite tourmentée qui sépare la Nouvelle-Castille de l'Aragon. C'est au milieu de cette nature agreste, près de la chute retentissante de la Guadalaviar, que se trouve la petite ville d'Albarazin, déjà vieille il y a deux mille ans. Pour se rajeunir, elle a changé de place; elle est descendue de la montagne aride qu'elle occupait primitivement, et qui porte encore une partie des murailles bâties par les Celtibères. Pays de pâturages, de lait et de miel, on n'y rencontre que des troupeaux, des bergers et des forgerons qui coulent la gueuse et travaillent la fonte avec les traditions primitives des temps barbares.

# XVI

# LES SAINTS DE L'ESPAGNE

> Dieu veut que nous révérions les images, non pour ce qu'elles sont, mais pour ce qui est figuré en icelles.
>
> Le R. P. Fr. Math. Olivier.

Les grands saints de l'Espagne ne ressemblent pas aux autres saints de l'Europe. — Leur caractère générique. — Saint Vincent Ferrer; sa légende; honneurs rendus à sa mémoire. — Saint Jacques le Mineur; sa légende; honneurs rendus à sa mémoire. — Saint Ferdinand et son culte. — Saint Dominique. — Saint Isidore, patron de Madrid, et sa fête. — Saint Ignace de Loyola. — Saint Ildefonse, saint Telmo, saint Oldegar, saint Julien, etc., etc. — Influence des légendes espagnoles sur le caractère de l'art.

« Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es; » peuple, signale-moi les saints que tu adores, et je signalerai ta pensée. Les saints, les grands saints de l'Espagne, ne ressemblent point à ceux des autres peuples d'Europe; ils ont tous l'humeur vaillante ou l'humeur ascétique; d'une main ils portent le Christ, de l'autre le glaive; ils endossent l'armure sur le cilice du pénitent, ils font à la fois des proclamations et des prières; ils prêchent autant qu'ils combattent, ils combattent autant qu'ils instruisent. Saint Vincent Ferrer, saint Jacques de Compostelle, saint Ferdinand, sont d'habiles généraux, dont la légende militaire, semée d'incidents belliqueux, hérissée de donjons et de courtines, scintillante d'armures d'acier, retentit de coups d'arquebuse et de cliquetis d'épée; saint Isidore, le laboureur, modeste campagnard, aimant les champs, la culture et la vie paisible, ne demeure point étranger aux grandes luttes de son temps; tantôt il guide les troupes par des sentiers inconnus ou difficiles, tantôt il combat à leur tête sous le déguisement d'un chevalier. Ignace de Loyola, d'abord soldat en même temps qu'homme de cour,

organisa une milice dont le caractère porta l'empreinte de ce double cachet originel. Chez elle, ce fut une lutte constante, mais une lutte morale, et contre soi et contre les éléments mauvais épars dans le monde.

Sous l'ample capuche du dominicain, saint Vincent Ferrer cache le regard terrible du guerrier, et le scapulaire se croise, sur sa poitrine, avec le ceinturon d'un glaive. A Séville, au-dessous de la Giralda, dans le palais mauresque *de los Naranjos*, cour des orangers, nous avons vu la chaire d'où cet apôtre guerrier descendait pour se précipiter contre les infidèles à la tête du peuple ameuté. Cette chaire, faite en granit, semble une menace parlante, perpétuellement debout devant la fontaine où les fidèles de l'Islam pratiquaient leurs ablutions pour pénétrer dans la mosquée. A Valence, on nous a montré sa maison natale, plus modeste encore que la maison du Cid, et nous avons bu de l'eau du puits qui, par son intercession, guérit tous les maux; à Barcelone, chacun nous entretint de sa charité; à Tolède, nous vîmes un des principaux théâtres de ses exploits. Saint Vincent Ferrer, issu d'un honnête procureur, fit pressentir, dès sa présence dans le sein de sa mère, ce qu'il deviendrait un jour; car il y aboya, dit la légende, et l'évêque Ramon del Gasto en conclut que dame Ferrer mettrait au monde un chien qui ferait la chasse aux loups de l'hérésie. Né en 1350, dans la rue de la Mer, *calle del Mar*, à Valence, où se trouve encore un oratoire indicateur de son berceau, il entra fort jeune dans l'ordre des Dominicains, devint chef du tribunal de l'*inquisition*, prêcha des croisades contre les juifs, contre les infidèles, et mourut en France, âgé de soixante ans.

Saint Vincent Ferrer a fait, si l'on en croit sa légende, une quantité considérable de miracles; nous avons l'embarras du choix : certain jour, à Valence, s'étant rendu sur le pont pour sauver un navire qui faisait naufrage, il rencontre une vieille femme que suivaient quatre petits chiens tenus en laisse. « Où allez-vous, bonne dame ? lui demanda le saint. » — « Je conduis promener ces petites bêtes du bon Dieu, afin de les conserver en bonne santé. » — « Quoi ! leur santé vous préoccupe ! » — « Autant que s'il s'agissait de ma famille. » — « Vous avez des enfants. » La vieille rougit sous sa mantille; puis, d'une voix timide, elle ajouta : — « Je n'ai jamais cessé d'être chaste et pure comme la sainte que voilà, » et

du doigt elle désignait une statue hissée sur le pont. — « Tu as menti, pécheresse malheureuse ! reprend aussitôt la statue indignée ; je suis morte vierge et martyre ; mais à toi une fin semblable n'est pas réservée. » — Saint Ferrer se doute aussitôt de quelque maléfice infernal, promène sur les chiens le signe de la rédemption, et soudain ils se transforment en serpents, en colonnes de feu, puis la terre s'entr'ouvre sous les pieds de la vieille ; une bouffée de fumée l'enveloppe et l'on entend ces paroles émanées d'une voix rauque et stridente : — « Nous sommes des démons ; tu nous as prodigué les trésors de tendresse que Dieu avait mis dans ton cœur ; de toi nous avons fait une égoïste, une créature plus insensible que les pierres de ce pont aux malheurs du prochain ; viens donc avec nous dans les enfers, où tu seras récompensée selon tes œuvres. » — Et déjà la vieille disparaissait ; des blasphèmes, mêlés d'une odeur infecte, s'échappaient de sa bouche ; on ne voyait plus au-dessus du sol que sa tête et l'extrémité de ses deux mains qu'involontairement elle levait encore vers le ciel. — « Repens-toi, » dit le saint, et la vieille, faisant un retour sur elle-même, s'avoua coupable. C'en était fait dès lors, elle était sauvée. Un pli du froc de Vincent Ferrer l'atteignit, elle s'y accrocha et suivit le saint dans un monastère de l'ordre des Carmélites déchaussées de Valence, où vingt années après elle mourut en odeur de sainteté.

Voici qui n'est pas moins extraordinaire : Un jeune enfant, innocente créature, comme on nous dépeint les pauvres petits Savoyards, pénètre dans une cuisine, sans doute pour réchauffer ses membres grelottants. Le marmiton, inspiré d'une fatale idée, lui plonge un couteau dans le cœur, puis le découpe, le hache aussi menu que chair à pâté, et le jette dans une marmite qu'il met sur le feu. Arrive sur ces entrefaites Vincent Ferrer, qui, d'un coup d'œil, devine tout, étend la main, invoque le ciel, et fait sortir du vase un enfant rose et frais, aux cheveux d'or bouclés avec grâce. L'enfant sourit ; l'assassin se cache honteux d'un crime commis dans un accès de délire. Vincent Ferrer n'exprime aucun reproche, ne prononce aucune pénitence, ne formule aucune dénonciation contre le coupable, qui, dès le lendemain, s'étant fait moine, édifia l'Église et ne fut point inquiété, ainsi qu'il l'eût été de nos jours par le ministère public.

Des choses si surprenantes préoccupaient, agitaient en leurs cellules tous les confrères de saint Vincent. La régularité des offices se trouvait compromise. Il fallait y mettre un terme, et le révérend père supérieur interdit les miracles. Vincent obéit; mais voilà qu'un jour, au faîte du clocher de la cathédrale, le pied manque à un pauvre maçon qui s'écrie aussitôt: — «Mon père, sauvez-moi! —Attends, répond Vincent Ferrer; je vais en demander la permission;» et la victime demeure en l'air miraculeusement suspendue. Courir au monastère, se jeter aux pieds du supérieur, solliciter humblement l'autorisation de faire un miracle pour un malheureux, fut l'affaire de quelques minutes; mais les minutes semblent longues quand on est face à face avec la mort. — «Mon vénérable, dit Vincent Ferrer, je vous en supplie, permettez-moi de le sauver. — Qu'il vive!» répond le supérieur, et le maçon descend aussitôt sur ses pieds, sans que le vœu d'humilité du saint ait été violé.

Pendant qu'assis près de moi, *calle de Caballeros,* la rue de Valence la plus aristocratique, la plus pimpante et la plus parfumée, un bon vieillard me racontait ainsi les prouesses du patron de cette ville, j'entendais résonner trois cents cloches. Elles criaient comme le larynx d'un coryphée d'opéra de troisième ordre; elles glapissaient comme des perruches, et n'apportaient à l'oreille que des sons aigus, sans liaison, sans thème musical. Cette résonnance m'étourdit péniblement; mais il fallait m'y habituer, car, en Espagne, les cloches ne chantent pas une autre sonnerie. Toutes sont tintées ou carillonnent, et les tours des églises se trouvant très-rapprochées, on ne perçoit que des sons qui s'entre-choquent de la manière la moins mélodieuse.—Quelle foule! quel concours de curieux, de prêtres, de bannières, d'échevins, de confrères! Combien de monde par les rues, aux balcons, aux fenêtres, sur les toits! Que de joyeuseté bruyante! que de mouvement et de bruit! C'est aujourd'hui la fête de saint Vincent Ferrer, et le voilà qui sort de l'église des Dominicains. Pauvres Dominicains! ils ne sont plus là pour lui faire cortége; mais toutes les confréries, tous les corps de métiers avec leurs marques distinctives; mais la garde civique et les troupes de ligne, les autorités civiles et le clergé séculier viennent consoler le saint patron de ne point avoir autour de lui les élus de son choix. En tête de la procession cheminent les huit géantes, *gigantones*, représentant les quatre parties du

monde, et leurs quatre maris. Elles portent des perruques d'étoupe frisées, des costumes de papier doré, et font des pirouettes, des révérences ou des grimaces devant l'image de saint Vincent, chaque fois que le maître des cérémonies en donne le signal. Derrière les géantes marchent deux à deux, un cierge à la main, les membres de la confrérie des pécheurs, de la confrérie du rosaire, de la confrérie de Jésus, de la confrérie de Saint-Sébastien; puis les pénitents blancs, noirs, gris, de toutes les couleurs. Viennent ensuite des princes à longue barbe, la tête ceinte d'une couronne : ce sont les rois maures, qui, pour avoir jadis douté de la véracité des miracles du saint, sont condamnés à mille ans de purgatoire, et forcés de venir ici, chaque année, pour édifier les fidèles et servir de jouets aux enfants, qui leur tireront la barbe quand la procession sera terminée. Des hommes en manteau rouge, en simarre de calicot, en vestes resplendissantes et berrets, des matelots, des jeunes gens travestis en bergers, bande joyeuse s'il en fût jamais, représentent la béatitude de ceux qui croient à saint Vincent. Au milieu d'eux apparaît le saint lui-même dans son froc de moine, porté sur un piédestal. On le fait suivre de quelques-unes de ses reliques; on le fait escorter d'une légion de lévites, de chantres et d'enfants de chœur. Le Saint-Sacrement, porté par l'évêque, ferme le cortége; mais il marche dans une berline élégante, car, en Espagne, jamais le Saint-Sacrement ne chemine autrement. La procession terminée, les curieux, les dévots parcourent la ville, pour visiter chaque station, représentation figurée des principaux actes de la légende. Ici se voit la cuisine où l'enfant bouillait dans une chaudière; aucun ustensile n'y manque, et le personnage chargé du rôle de l'assassin en a la physionomie féroce; là, Barcelone, livrée aux horreurs d'une cruelle famine, délibère si l'on commencera par sacrifier les vieillards pour s'en nourrir ou si l'on tuera les enfants... Que devenir?..... Attendez, gens sans foi, espérez; ne voyez-vous pas, au bord de la mer, saint Vincent agenouillé, et des vaisseaux chargés de comestibles arriver spontanément dans le port? — Il y a plus de vingt stations garnies d'acteurs, qui jouent comme jouaient en France, comme jouent encore en Espagne, aux environs de Malaga, les confrères de la Passion. Le soir, un grand drame, dont les confrères de Vincent Ferrer font tous les frais, appelle au théâtre la société valen-

cienne, qui vient applaudir sur la scène celui qu'elle adorait le matin au pied des autels.

La légende de saint Jacques n'offre pas moins d'intérêt que celle de saint Vincent Ferrer, et plus que cette dernière, elle jouit d'une popularité européenne.

Après l'ascension du Sauveur et la venue du Saint-Esprit, saint Jacques fait ses adieux à saint Jean l'évangéliste, son frère aîné, puis il va demander la bénédiction de la Vierge Marie, qui lui dit : — « Cher fils, puisque vous avez choisi l'Espagne, mon pays d'affection entre tous les pays d'Europe, pour y répandre la parole divine, souvenez-vous d'y fonder une église à mon nom, dans la ville où vous convertirez le plus grand nombre de personnes. » — Saint Jacques le jure, quitte aussitôt Jérusalem, traverse la Méditerranée et débarque à Tarragone. Sa moisson d'âmes y fut beaucoup moins riche qu'il ne l'avait espéré, car, malgré d'ardentes prédications, huit hommes seulement abandonnèrent le paganisme. Suivi par eux, et n'osant demeurer dans la ville, on le voyait chaque soir, sur les bords de l'Èbre, prier, catéchiser, méditer; ne céder au sommeil que sous l'empire de la fatigue, et se réveiller bientôt pour recommencer ses instructions et ses prières. Une nuit qu'ils dormaient tous profondément, dans la plaine où s'élève aujourd'hui Saragosse, des hymnes célestes les réveillent; c'était la voix des anges qui chantaient l'*Ave Maria*, et qui récitaient en chœur l'*Office de la Vierge*. Aussitôt saint Jacques se prosterne la face contre terre et voit la mère du Christ debout, sur un pilier de marbre blanc, entourée d'une myriade d'anges, et souriant avec cet air d'ineffable bonté dont elle lui avait souri quand il partit de Jérusalem. — « Jacques, mon fils, dit la Vierge, c'est ici, à cette même place qu'il faut me bâtir une église. Prends ce pilier; ton maître te l'envoie; il devra demeurer en ce lieu jusqu'à la fin du monde, et devenir le point d'origine d'une foule de merveilles. » — « Grâces te soient rendues, puissante Vierge, s'écria l'apôtre. » Tel est, dit-on, l'origine de l'église Notre-Dame del Pilar, dont nous avons déjà parlé précédemment.

La translation des restes mortels de saint Jacques en Espagne n'est pas moins merveilleuse. « L'apôtre avait été décapité; ses disciples prirent son corps, et de crainte que les juifs ne le profanassent, ils l'em-

portèrent au port de Joppé. Mais quelle fut leur surprise, en trouvant dans ce port un vaisseau qui leur avait été amené par les anges. A la vue d'un tel prodige, les disciples du martyr se prosternent et supplient notre Seigneur de les conduire dans l'endroit où il lui plairait que le saint reçût la sépulture. Dieu ne répondit rien. Déjà saint Jacques avait témoigné le désir, disent quelques auteurs, d'être enterré en Espagne; et, selon toute apparence, la volonté du Sauveur s'accordait avec la sienne. Bientôt les disciples arrivèrent, sans avoir éprouvé le moindre contretemps, sur les côtes de la Galice, en face d'Iria (aujourd'hui El Padron), où le saint voulait être inhumé. Si l'on en croit certain chroniqueur digne de foi, un ange, les ailes déployées, précédait le vaisseau : cet ange ne s'arrêta qu'en vue d'Iria. Le moyen de s'égarer avec un semblable guide! Iria avait été le théâtre des prédications les plus ferventes du saint. On montre encore dans l'église où il prêchait et disait la messe une fontaine d'eau froide et salutaire, qui coule sous l'autel avec un murmure mystique. Ce bruit harmonieux se mêle, comme un accompagnement céleste, au vague récitatif des prières, aux soupirs dévotieux des pèlerins qui se rendent chaque jour dans la vieille église, dont les dalles ont été usées en beaucoup d'endroits par les genoux fervents des visiteurs. Le corps de saint Jacques ne demeura point à El Padron; il fut transporté à Santiago ou Compostela, dans l'arche qui le renferme aujourd'hui, laquelle est aussi le résultat d'un miracle. Cette arche n'était qu'un bloc de marbre sur lequel on avait déposé le corps en le descendant du vaisseau; mais à peine y fut-il placé que la pierre, se creusant d'elle-même, forma une tombe commode, d'où l'on n'eût garde d'enlever les saintes reliques. — Le temps de la persécution romaine arrivé, quelques chrétiens cachèrent avec soin le corps du martyr, et, pendant plus de cinq cents ans, la mémoire de saint Jacques fut pour ainsi dire oubliée; nul n'aurait pu dire où reposait son corps. »

Plusieurs siècles s'écoulent; les peuples barbares, avalanches humaines, traversent maintes fois l'Espagne, laissant derrière eux des ruines pour témoigner de leur passage; le christianisme lutte contre l'arianisme, la croyance pure contre la croyance mitigée; la société prend le temps de se transformer, et saint Jacques et d'autres saints encore continuent de dormir dans leur tombeau, sans qu'aucun souvenir apparent,

sans que le moindre culte ravive la mémoire de ces premiers soldats de l'Évangile. Tout à coup, une lumière éclatante apparaît au sommet de la montagne sur laquelle s'élève aujourd'hui l'église de Compostela; puis des visions s'y produisent presque chaque nuit. Saisis de crainte, les témoins de ces prodiges vont trouver Théodomir, évêque d'Iria, demandant ses conseils, son intercession, et le priant de venir avec eux visiter les lieux. L'honorable prélat n'hésite point : après avoir invoqué Dieu, il part suivi de plusieurs moines, traverse à pied un pays désert que couvre une forêt vieille comme le monde, gagne le sommet de la colline où, d'après le témoignage des paysans, se montrait la clarté céleste, et ne tarde point à l'apercevoir. Aussitôt des fouilles sont ordonnées, on arrive au fond d'une excavation naturelle, et l'on y trouve l'arche miraculeuse qui renfermait le corps de saint Jacques. Vous dire comment on sut que c'était lui, je ne le pourrais; mais l'identité demeura claire comme le jour. Grande fut la joie de Théodomir, grande la joie du peuple, plus grande peut-être celle d'Alphonse le Chaste, qui, dans son ravissement, ordonna de construire, sur le lieu même, une église nommé *Santiago* (Saint-Jacques), qu'il dota d'un territoire circulaire d'environ trois milles de diamètre. Cet établissement religieux autant qu'agricole devint une ville. Le siége épiscopal d'Iria y fut établi, et des miracles sans nombre attirèrent, de tous les points de l'Espagne et du monde, une armée considérable de pèlerins. Saint Jacques, flatté sans doute de l'extrême confiance dont il était l'objet, veillait sur la Péninsule avec une sollicitude tout à fait paternelle, conseillant, agissant, suggérant aux princes des inspirations soudaines, et se mettant quelquefois à la tête de leurs troupes dans les circonstances décisives. Un jour, principalement, cette tutelle efficace éclata d'une manière notable. C'était en 946, sous le règne de Ramiro I^er^, roi des Asturies. L'année avait été stérile; une grande sécheresse, à laquelle vint se joindre une nuée de sauterelles, dévora les moissons, dessécha le feuillage des arbres. Ces derniers demeurèrent nus, dépouillés comme au cœur de l'hiver. Frappés par la famine, les musulmans de l'Espagne mouraient, émigraient en foule; mais il en était de même des chrétiens qui fuyant leurs drapeaux, fuyant leurs tentes, laissaient les provinces d'Asturies exposées aux *razias* des infidèles. Le kalif Abderrhaman, vaillant capitaine, prudent comme la couleuvre et rusé

comme le renard, profita des circonstances : à la tête d'une vaillante armée, il marcha contre le prince chrétien, gagna sur lui plusieurs avantages signalés et le poursuivit, la lance dans les reins, jusqu'à Clavijo, près de Calahorra où s'était retirée la cour. Ramiro ne savait ou non s'il devait livrer bataille; les membres de son conseil flottaient indécis; les deux personnages les plus importants alors, le confesseur et le poëte ou fou du prince, différaient complétement d'avis. Jamais monarque n'eut un si grand cauchemar d'incertitudes. Mais voilà qu'une nuit saint Jacques lui parle, lui donne ordre d'attaquer les Sarrasins sur-le-champ, puis disparaît. Émerveillé, docile, Ramiro fait venir les évêques, les principaux seigneurs de son armée, leur raconte son rêve, leur exprime sa volonté de marcher immédiatement au cri de *Vive saint Jacques!* et d'une voix unanime tous applaudissent. L'armée chrétienne fondit sur les musulmans, dont la défaite fut si grande qu'il en resta plus de soixante-dix mille sur le champ de bataille. Saint Jacques, affirme la chronique, monté sur un cheval blanc, ne cessa de présider au combat. Il tenait à la main un drapeau marqué d'une croix rouge, la même que portent, au côté gauche de leur habit ou de leur manteau, les chevaliers de Santiago. Comment ne pas triompher avec un tel appui? Les chrétiens remportèrent une victoire décisive ; ils s'emparèrent d'Alaveda, de Clavijo, de Calahorra, et, de cette époque, le cri *Santiago y cierra España* (Saint-Jacques et charge Espagne) devint, comme notre Mont-joie-Saint-Denis, le cri de guerre du pays. L'institution de l'ordre de *Santiago*, si célèbre dans les fastes militaires de la Péninsule, date de la même époque.

Cependant un demi-siècle plus tard, soit que le saint eût perdu quelque peu de son crédit à la cour céleste, soit qu'il eût personnellement à se plaindre de la population urbaine de Santiago, ou qu'il voulût punir Bermudès, roi de Galice, d'avoir chassé de son siége Pelagius, le dernier évêque de Santiago, et pillé les trésors de cette église, on vit les Maures d'All-Mansour, le fameux Hadjeb de Cordova, arriver jusqu'à son tombeau. Bermudès s'enfuit dans les montagnes. L'ennemi saccagea, pilla, incendia la ville; le tombeau seul de saint Jacques, environné de flammes, demeura fermé aux mains sacriléges des infidèles qui voulaient le profaner.

Un saint, bien autrement belliqueux que les précédents, qui de la guerre fit son métier, sa vie, sa gloire, mais dont l'existence eut pour but principal le triomphe du christianisme sur l'hérésie, Ferdinand III, fils d'Alphonse IX, roi de Léon, né en 1200, fut reconnu roi de Castille à l'âge de dix-sept ans, après l'abdication de sa mère, fille d'Alphonse III, et proclamé roi de Léon lors du décès de son père (1230). Devenu de la sorte le chef d'un État passablement vaste, il combattit les Maures avec une persistance remarquable. En 1247, il mit le siége devant Séville, dont il s'empara le 23 décembre 1248, après des exploits inouïs célébrés dans une infinité de romances nationales, et dans le poëme intitulé: *El Fernando, o Sevilla restaurada*, par le comte de La Roca. L'empire des Maures ayant cessé dans l'Andalousie, saint Ferdinand ne put jouir bien longtemps du fruit de ses victoires. Fatigué par l'existence active qu'il avait menée, épuisé par ses blessures, il languit plusieurs années et mourut le 20 mai 1252, dans Séville où ses précieux restes reposent encore. Canonisé en 1668, par Clément IX, le roi Philippe V, en 1729, l'honora d'une châsse d'argent qui existe encore dans le *sacrarium* de la cathédrale de Séville[1].

A Manresa, l'une des villes les plus pittoresques de la Catalogne, nous avons vu la Caverne de Saint-Ignace, *Cueva de San Ignacio*, lieu solitaire alors, et d'où l'œil plonge sur un immense panorama. Saint Inigo, connu depuis sous le nom d'Ignace de Loyola, naquit en 1491, dans la Biscaye, au château de Loyola. Page de Ferdinand V, il se distingua dans plusieurs affaires, notamment à la prise de Najare. Blessé par les Aragonais au siége de Pampelune (1521), sa convalescence devint longue. Pour le distraire, on lui procura des livres qu'il feuilleta d'abord avec l'insouciante paresse d'un ignorant; peu à peu néanmoins il y prit goût; il les lut, les médita, s'attacha surtout aux légendes, conçut l'idée de se convertir au Seigneur, de se faire chevalier de la Vierge Marie, et de vivre solitaire pendant une année dans la Cueva de Manresa, voulant préparer la grande mission qu'il voulait accomplir.

[1] Voyez la *Cronica del santo Rey*, de don Lucas, in-folio, Valladolid, 1555; *Memorial de Juan Pinedo* in-folio, 1627; *Acta sanc. Ferdinandi*, par Daniels Ansers, 1688, etc.

Dès que ses forces lui eurent permis de quitter l'hospice, il s'achemina vers le Mont-Serrat dont le vénérable père Cisneros, cousin du célèbre Ximenès, venait d'être abbé. Cisneros avait ramené les cénobites de la montagne au régime primitif, aux pratiques de leurs ancêtres, et, pour leur servir de guide, il avait composé dans un latin barbare des *Exercices de la vie spirituelle* qu'on imprima, en 1500, dans le monastère même. Un religieux non moins célèbre, Pierre de Burgos, occupait le poste de Cisneros quand Inigo vint au Mont-Serrat. Pierre lui recommanda la lecture des *Exercices* et les copia presque textuellement pour servir de règle à la congrégation qu'il voulait fonder. Nous avons vu ce fait relaté dans le couvent même :

*B. Ignatus à Loyola hîc multâ prece fletuque Deo se Virginique devovit; hîc tanquam armis spiritualibus sacco se muniens pernoctavit; hinc ad societatem Jesu fundandam prodiit anno* 1522.

Ce temps d'épreuve écoulé, Inigo prend la livrée de la mère du Christ, quitte l'Espagne, fait un pèlerinage à Jérusalem, puis il se rend de l'Orient à Paris, en 1534, où il réunit quelques disciples, premier noyau de la célèbre compagnie de Jésus. Dès qu'il se crut en voie de succès, il alla se jeter aux pieds du pape, afin d'obtenir la permission de fonder cette société, véritable armée, seule capable d'arrêter le protestantisme. La bulle d'institution fut signée en 1540. Les jésuites y sont désignés sous le nom de clercs de la compagnie de Jésus. Général de son ordre pendant quinze années, Loyola mourut en 1556, âgé de soixante-trois ans. Grégoire XV le canonisa en 1622. Il n'eut pas, comme les saints qui précèdent, la gloire des miracles. Sa gloire à lui chemina sans éclat, mais avec une certitude qui produisit les fruits les plus heureux. Il n'acquit pas de popularité, mais la puissance cachée qu'il exerça devint immense, et nul levier social n'agita, d'une manière si profonde, les entrailles du monde civilisé.

A l'égard des saints aussi bien qu'à l'égard des grands hommes, le peuple a ses affections sympathiques qu'on ne peut souvent expliquer. Me direz-vous, par exemple, comment il se fait que saint Dominique, un saint selon la chair des anciens Espagnols, un saint qui leur donna le spectacle gratis des tortures et des *auto-da-fe*, ait obtenu si peu de gratitude révérencieuse? Pendant six siècles il régna par les cachots, par

les chaînes, par le gibet et par le feu; il eut pour armée des légions de moines appelés dominicains. Terrible dans ses menaces, il ne le fut pas moins dans ses vengeances. D'une religion pleine de mansuétude et d'amour, il fit une religion sévère, exigeante, implacable; il la mit en harmonie avec les institutions humaines de l'époque. Nous ne justifierons assurément ni l'inquisition, ni le caractère de saint Dominique qui en fut le fondateur; mais nous dirons qu'au milieu de l'affreux désordre social existant alors, il fallait une digue bien puissante contre les forts, et qu'à ce point de vue on ne peut méconnaître que saint Dominique n'ait rendu des services aux classes inférieures de la société. Et pourtant les classes inférieures l'ont oublié! La cause n'en serait-elle pas dans les abus commis en son nom par ses disciples; dans une réaction réfléchie de la conscience publique, et dans le mouvement d'idées libérales qui rendraient aujourd'hui l'inquisition aussi difficile qu'elle était facile il y a six siècles? Quoi qu'il en soit du motif, constatons le caractère sérieux, solennel du culte voué à saint Dominique.

Ce célèbre confesseur, né en 1170 dans la ville de Calahorra (Vieille-Castille), mort en 1221, ayant accompagné l'évêque d'Osma à la cour de France, institua en 1215 à Toulouse l'ordre des Frères prêcheurs, (dominicains); puis il alla se fixer à Rome, où le pape Honorius III le nomma maître du sacré palais. Dans une église de Ségovie existe une chapelle souterraine, ancienne grotte illustrée par les méditations qu'y faisait saint Dominique. Sa statue, dit un voyageur, paraît s'en souvenir, car elle pleure encore; une sueur naturelle, produite par l'humidité du lieu, couvre son large front et lui donne une expression saisissante.

Quiconque n'a vu ni l'enterrement des sardines, le mardi gras, ni les pèlerinages de San Isidro, le 15 mai, ne peut se faire une idée juste de la population madrilène. San Isidro, c'est le Longchamp parisien, mais avec un reflet de croyances religieuses que malheureusement nous n'avons plus; c'est une fête nationale à laquelle prend part la ville entière, fête qui dure trois jours, qui s'annonce au bruit des cloches, qui se signale par des offices dans toutes les églises, par la fermeture des boutiques, le chômage des ateliers, la suppression des travaux administratifs et l'allégresse universelle.

Saint Isidore, surnommé le Laboureur, *san Isidro Labrador*, est le patron, le génie tutélaire de Madrid. Il y a vu le jour, il y a passé sa vie occupé d'œuvres pieuses, de travaux pénibles, du soulagement des malades. Époux de sainte Marie de la Cabeza, mais sans cohabitation charnelle, il faisait de nombreux miracles par l'intercession de sainte Marie de la Almedena et de Notre-Dame d'Atocha, pour lesquelles il avait une grande dévotion. Mort le 15 mai 1130, son souvenir ne s'éteignit pas, et bien longtemps avant que sa béatitude fût prononcée, le peuple l'implora comme un saint.

Une chapelle existe rue del Almendro, n° 6, à l'endroit même où, dit-on, le saint homme gardait son troupeau, chapelle nommée la Cuadra; une autre chapelle, place San Andres, n° 21, dans l'hôtel des comtes de Paredes, passe pour être le lieu où saint Isidore rendit le dernier soupir; une troisième chapelle, rue del Aquila, n° 1, a été construite à l'endroit de sa sépulture. Enfin, sur la rive droite du Mançanarès, vis-à-vis le palais royal, au sommet d'une colline, coule une fontaine réputée miraculeuse, consacrée à saint Isidore, et près de laquelle, en 1528, la reine Isabelle fit ériger une église en mémoire du rétablissement de son fils Philippe, qui s'était guéri par l'usage de cette source bienfaisante.

Le monument d'Isabelle subit différentes restaurations jusqu'à l'année 1724, qu'il disparut. A sa place, D. Balthazar de Zunéga, marquis de Valero, construisit à ses frais, avec plus de piété que de goût, une petite église ayant une coupole et un ermitage qu'il dota, qui sont devenus, d'après les vœux du marquis, une dépendance paroissiale de Saint-Pierre et Saint-André. On y voit trois chapelles en retable. Dans l'entrecolonnement principal se voient les effigies de saint Isidore et de sainte Marie de la Cabeza, sa femme, qu'on lui associe presque toujours dans les mêmes hommages. Leurs restes se trouvent à Madrid dans la cathédrale, dite San Isidro el Real, au-dessous du retable de la Capella mayor. La statue du saint est due au ciseau de Pereira.

La fête solennelle du 15 mai ne remonte qu'à l'année 1621, époque où le pape Paul V, répondant aux désirs que lui exprimait l'autorité municipale de Madrid, interprète ardente du vœu public, permit à l'Église de célébrer cet anniversaire.

Dès le 14, Madrid et la banlieue s'ébranlent; le nom de san Isidro sort de toutes les bouches et son image de tous les magasins d'estampes; les boutiquiers nomades construisent leurs échoppes autour de l'ermitage; les loueurs de voitures tirent des remises tout ce qu'ils peuvent avoir d'équipages neufs ou vieux, n'importe; les diligences se transforment en voitures de place, les charrettes en phaétons, les rosses en chevaux fringants; si deux bêtes ne suffisent pas pour traîner deux personnes, on en met quatre; si la voix et le fouet du cocher demeurent impuissants, un *oficioso* les prend par la bride et les force à marcher.

Dans la gent dévote, il est de règle d'aller au moins trois fois à San Isidro; elle s'y rend le 14; le 15 dès le matin, et le 15 au soir, quelquefois même le 16; il en est qui font un pèlerinage de neuvaine. L'aristocratie chemine dans la soirée de la veille et dans celle du lendemain; la foule, la cohue dure presque toute la journée du 15. Figurez-vous cent cinquante mille individus en mouvement dans l'espace d'une lieue tout au plus, formant deux lignes compactes entre lesquelles vont, viennent, depuis huit heures du matin jusqu'à minuit, un double rang de voitures et quantité de cavaliers; figurez-vous une poussière qui s'élève en nuages à plus de cent mètres d'élévation, qui cache Madrid aux yeux des pèlerins et l'ermitage à ceux qui courent le visiter; imaginez une population haletante peinte en grisaille par Abel de Pujol, des chevaux tombant de fatigue, des cochers devenus humains depuis que leur bras engourdi ne peut se mouvoir, et vous n'aurez encore qu'un imparfait tableau du pèlerinage de Saint-Isidore. Pour qu'il soit efficace, au point de vue de l'hygiène, il faut, selon toute apparence, boire de l'eau à la source réputée sainte qui coule près de l'ermitage, et même en rapporter chez soi. Les gens du peuple ne manquent pas de le faire. Ils tiennent dans leurs mains un petit vase, espèce d'urne antique, imitant la poterie romaine, rempli du liquide préservatif dont les vertus sont exprimées de la manière suivante au-dessus du *Pozo del Santo* (le puits du saint) :

Oh! ahijada divina, que según la historia enseña,
Sacastes agua de peña, prodigiosa y cristalina;
El lábio al raudal inclina y bebe de su dulzura,
Que san Isidro asegura que si con fé la bebieres
Y calentura trugeres, volverás sin calentura.

Jadis le clergé promenait les reliques de saint Isidore autour des murs de Madrid, et, de station en station, vers les lieux consacrés par son souvenir; mais depuis il a beaucoup simplifié les choses. On se borne à la célébration d'offices dans les églises; on prononce à la cathédrale, qui est sous le vocable de San-Isidro, son panégyrique; on fait des sermons analogues à l'ermitage, à la paroisse de Saint-André : on ouvre toutes ses chapelles à l'affluence des pèlerins. Lorsque j'étais à Madrid, ce fut le docteur don Geronimo-Marin Usera, prédicateur de Sa Majesté, qui prononça le panégyrique; répétition oiseuse, inévitable, de choses cent fois dites, mais néanmoins toujours nouvelles par le peu d'attention qu'y prêtent les auditeurs. . . . . . . .

Finalement, la fête se résume autour de l'ermitage. C'est là qu'elle prend un corps, une âme, une expression locale; c'est là qu'on voit étendus sur l'herbe, quand le soleil jaloux n'a point dévoré celle qu'un ciel généreux a fait naître, dix mille personnes au moins déployant leurs mouchoirs en guise de nappe, et mangeant, festin princier, quelque volatile desséché, quelque côtelette de porc, quand l'apprêteur culinaire ose s'élever aussi haut. En général, deux ou trois ognons, du poisson frit, un demi-verre de vin composent le menu des adorateurs de san Isidro, qui, dans un aussi frugal repas, trouvent de la voix pour chanter des ballades et des jambes pour danser une partie de la nuit. Presque toujours le hasard préside seul au choix des convives. En effet ne sont-ils pas tous d'une même famille, la famille chrétienne patronée par san Isidro? Les gens assis invitent les passants à s'asseoir et chacun boit, mange en commun avec le plus grand abandon. « No hay « concurrente á la fiesta en su maño una campanilla de barro, ni mu« chacho que no lleve en los labios un pito, ni moza que á falta de otro « instrumento atronador, no haga chocar su mano contra el carillo « del prógino que no acúna bastante dinero para sacarla airosa de una « apuro. (*El chocolate*, n 2.) »

Saint Ildefonse, archevêque de Tolède, qui repose dans la vieille basilique de cette ville appelée *El Cristo de la Vega*, et qui partage avec sainte Léocadie les hommages des Tolédins, possède une légende, peut-être moins fournie d'incidents que les légendes qui précèdent; mais la *Casuella* qu'il reçut de la Vierge, le culte qu'il lui rendit, sont

devenus un sujet inépuisable de commentaires, d'écrits, de sculptures et de tableaux. Saint Julien de Cuença, à qui la Vierge apparut aussi, mais seulement quelques heures avant sa mort, pour lui présenter une palme, symbole de la gloire éternelle; san Telmo, patron des marins espagnols et dont le culte sur le littoral méditerranéen a presque autant d'autels qu'il y a de matelots; saint Félix (Feliu) et saint Narcisse, associés dans les mêmes hommages, et dont les miracles ont été décrits par Gasper Roigy Yalpi; saint Odegar, Français d'origine, mort en 1137, canonisé en 1675, devenu le patron des Catalans; saint Ramon Nonat, autre patron, décédé en 1240, qui repose honorablement à Cardone; saint Eugène, évêque et patron de Tolède, assassiné à Saint-Denis, et dont les reliques, après une absence de 1468 ans, furent rendues à sa ville épiscopale qui les vénère profondément; saint Vincent d'Avila qui repose dans cette ville sous un tombeau datant de son époque; saint Pierre Arbues de Epila, l'un des patrons de Saragosse; deux frères arabes, saint Cécile et saint Tisiphon, martyrisés sous Néron, tiennent tous une place honorable dans les légendes espagnoles, comme dans l'histoire d'Espagne. Des traditions qui les concernent nous couvririons les pages de ce volume, si nous nous laissions aller à notre respect pour eux. Leurs légendes, traduction fidèle des sentiments, des pensées, des actes que leur a souvent prêtés l'imagination populaire, offrant, mêlées avec des faits réels, beaucoup de détails apocryphes dont l'examen ne saurait être sé.ieux, portent l'empreinte du caractère national. C'est là qu'il faut aller chercher les types primitifs; c'est de là que l'art espagnol a tiré ses principales inspirations.

Parcourez les anciens monastères, visitez les églises et les musées, presque en tous lieux vous rencontrez la légende de quelque saint; vous la rencontrez pure, naïve, trop naïve peut-être; vous la voyez telle que la conçoit le peuple, telle qu'il la sent et qu'il l'aime. Cette légende, parfois, tapisse un vaste sanctuaire, colore un palais, anime ou caractérise une cité. Ainsi, allez à Valence, vous y trouverez à chaque pas Vincent Ferrer; vous le verrez volant dans les nuages comme l'ange de l'Apocalypse, costumé de vingt manières, passant de la vie pratique à la vie religieuse, de la vie religieuse à l'existence idéale. Impossible de bien comprendre l'école valencienne, impossible d'apprécier Ribalta,

si l'on ne connaît l'histoire d'un saint qui a donné tant d'occupation aux artistes nationaux[1] ! Dans une église de Valence, Ribalta l'a représenté prêchant ; dans une autre église, il le montre malade, recevant la visite de Notre-Seigneur, qui arrive accompagné de plusieurs saints personnages ; à l'église de Saint-Jean, Palomino, peignant la coupole, y a placé saint Vincent sous la figure de l'ange apocalyptique ; Juanes et plusieurs de ses élèves ont aussi représenté le même apôtre. Il existe à Valence un autre saint Vincent, surnommé du Cap, dont la grotte existe *plaza de la Almoina*, et qui fut mis à mort dans Santa-Tecla, rue de la Mer. Quoiqu'on le regarde comme un des patrons de la ville, il s'en faut bien qu'il jouisse d'une réputation aussi grande que saint Vincent Ferrer. Plusieurs artistes, néanmoins, ont reproduit son image.

Santiago, sous le vocable duquel on a créé des colléges, bâti des églises, érigé des chapelles, consacré des villes, fut constamment invoqué par les guerriers sur les champs de bataille, par les pèlerins dans leurs voyages, comme le témoignent la *cruz del campo* et les autels votifs d'une foule de localités différentes. Cette croix *del campo*, dite *humilladero*, petit temple en plein vent de construction mauresque, existe à trois kilomètres de Séville, route d'Alcala. Les voyageurs y remerciaient la Vierge et Santiago d'être arrivés sains et saufs, ou s'y rendaient pour faire provision d'indulgences.

L'effigie, la couleur, la livrée de Santiago, se multiplièrent presque autant que celles de la Vierge, et l'art fut appelé pour exprimer cette confiance révérencieuse. Pas une ville où ne soit représenté Santiago ; pas un habile ciseau, pas une palette de maître qui n'ait reproduit ses traits, qui n'ait rappelé quelque acte de sa vie, quelque exemple de son intervention miraculeuse. Nous ne choisissons point dans la foule des artistes espagnols. D'eux-mêmes les plus grands noms viennent s'offrir : à Notre-Dame del Pilar, c'est José Ramirez qui traduit la vision du saint, quand il voit la Vierge apparaître pour lui

[1] Voyez *Vicente Justiniani*, vida de san Vicente, in-folio, Valladolid, 1852 ; *Francisco Diago*, vida y milagros de san Vicente, in-folio, Barcelona, 1600 ; — *Valdecebro*, historia de la vida maravillosa de san Vicente, in-4, Madrid, 1740 ; *D. Tomas*, vida y milagros, in-folio, Valladolid, 1775.

20

prescrire d'élever une église; dans la cathédrale de Séville, *capilla de Santiago*, c'est Juan de la Roelas qui représente le saint monté sur un blanc coursier, frappant, terrassant les Maures à Clavijo; dans une belle église de Daroca, dédiée au même patron, c'est la même bataille rendue par Ambrosio Plano; dans la petite mais somptueuse église d'Almagnèse, non loin de Valence, plusieurs tableaux de Ribalta traitent divers épisodes de la légende de saint Jacques. Ses effigies les plus anciennes se trouvent à la cathédrale de Santiago. L'une d'elles, très-petite, porte une auréole formée de rubis et d'émeraudes; l'autre, qui date de 1188, tient de sa main gauche le bourdon et la gourde du pèlerin. L'expression en est simple, pleine de sentiment et de naïveté.

A quelque grande église qu'on s'adresse en Espagne, on est toujours sûr d'y trouver l'art interprétant quelque légende indigène; à San Vicente d'Avila sont sculptés, autour d'un catafalque du treizième siècle, les principaux actes du saint; à Girone, dans la collégiale de Saint-Félix (San Féliu), des bas-reliefs exécutés en 1328, autour du tombeau de l'évêque san Narciso, rappellent les circonstances principales de sa vie; à la Seu de Saragosse repose san Pedro Arbues de Epila, qui fut massacré le 15 septembre 1495, devant le maître-autel, par Vidal Duranso. Le sculpteur José Ramirez a représenté le saint agenouillé, sous un baldaquin, en marbre noir salonique, décoré de flammes blanches et de lampes d'argent; et Francisco Ximenès, de Taragone, a fait pour la même chapelle (*capilla Maria la Blanca*) des peintures relatives au même sujet. A Cuença, saint Julien est représenté sur un bas-relief d'environ deux mètres de hauteur, au moment où la Vierge le visite à son lit de mort. Il existe dans la même chapelle d'autres bas-reliefs modernes qui rappellent le baptême et les occupations du saint, faisant des paniers pour vivre. Ces sculptures sont de Francesco Vergara : il les fit à Rome et les signa de la manière suivante : *Franciscus Vergara, academicus romanus*, an. M DCC LVIII. L'autel a pour décoration quatre superbes colonnes de marbre vert : trois figures en marbre blanc, la Foi, l'Espérance, la Charité, forment son pinacle. A Madrid, dans l'église paroissiale de San Andres, une vieille statue en bois représente saint Isidore avec son costume traditionnel. On ignore le nom de l'artiste

habile qui l'a faite; mais les tableaux qui décorent cette chapelle sont de Carrèno et de Rizzi, peintres médiocres. Entre autres scènes attachantes pour les Madriléniens, comme pour tous les Espagnols, on voit Alonso VIII frappé de surprise quand il reconnaît, sous les traits de san Isidro, ceux du paysan qui guidait ses phalanges à la bataille de Navas de Tolosa.

La physionomie de san Fernando, reproduite par beaucoup de peintres, ne l'a pas toujours été d'une manière très-heureuse; ceux-ci n'en ayant compris que l'expression vulgaire, ceux-là s'étant abandonnés beaucoup trop à l'idéalisme. Au dix-septième siècle, Pacheco a fait pour la cathédrale et pour la salle capitulaire de Séville deux portraits de ce saint roi. A San Clemente existe un portrait du même prince par Valdès, sans compter bon nombre de médiocrités éparses dans la même ville, ou dans les autres parties de l'Espagne.

Saint Ildefonse n'a guère eu de plus heureuses chances que saint Fernando; il n'a point inspiré de chef-d'œuvre, même sous la palette de Murillo, qui, traitant le miracle de la *Casuella*, reproduisit seulement une des mille idéalités originales qui remplissaient sa tête. J'ai vu ce tableau dans le musée de Madrid, nº 326 : la Vierge, entourée d'anges au milieu des nues, assise sur un trône, assistée d'une suivante, donne à l'archevêque la célèbre chasuble, qu'il a l'air d'acheter de confiance d'une jolie marchande de la Chaussée-d'Antin. Comme dessin, comme disposition, comme couleur, la toile de Murillo mérite néanmoins de figurer d'une manière distinguée dans une collection royale. Le même sujet avait été peint en 1511, dans la salle capitulaire de Tolède, avec plus de verve et plus de naïveté rêveuse que n'en a montré Murillo. Nous avons vu cette fresque, mêlée à d'autres fresques non moins curieuses, dont nous parlerons ailleurs. Dans la même cathédrale, *capilla de la Piedra*, se produit en marbre le miracle de la *Casuella* sous la main d'un sculpteur du seizième siècle. Le vaste cloître de cette église, peint à fresque, il y a cent ans, par Bayeu Maella, artiste médiocre, représentait presque toute la légende de saint Eugène et de sainte Léocadie. Malheureusement plusieurs de ces tableaux se sont effacés par l'action du salpêtre et par suite de la négligence qu'on a mise dans leur entretien.

Les grands artistes, tels que Gallegos, Berruguète, Alonzo Cano, Ribéra, ceux surtout qui ont moins suivi leur sentiment personnel que la lettre des légendes, et qui ont travaillé dans l'intention d'être compris par la multitude, se sont conformés au caractère national. Soit qu'ils aient traité des personnages indigènes, soit qu'ils aient emprunté leurs sujets aux calendriers des autres nations, le type espagnol se distingue presque toujours dans les poses, dans les airs de tête, dans l'expression. Nulle part je n'ai vu plus d'ascétisme que dans certaines figures d'Alonzo Cano, nulle part je n'ai rencontré ni plus de souffrances physiques que chez les martyrs de Ribéra, ni plus de cruauté que chez ses bourreaux. Ils ont tenu grand compte des légendes, et quand il leur arrive de forcer la nature, d'exagérer l'expression, il faut, avant de les condamner, se pénétrer de la vulgarité d'exigences dont les circonvenaient ceux qui commandaient les œuvres d'art.

# XVII

# CATALOGNE

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazon,
C'est là qu'il faut s'asseoir....

ALFRED DE VIGNY.

Caractère général, ressources territoriales et industrielles de la Catalogne. — Barcelone, son aspect, sa population, ses monuments anciens et modernes, ses promenades. — Le mont Jouï. — Costume catalan. — Barcelonnette. — Animation de Barcelone le jour de l'an, le jour de Noël, le 12 février et pendant le carnaval. — Etablissements scientifiques, littéraires, industriels. — Détails rétrospectifs. — Concours de poésie auxquels prend part Cervantès. — Introduction et prospérité de l'imprimerie barcelonaise. — Chemin de fer de Barcelone à Mataro. — Physionomie de Mataro. — Physionomie, histoire de Girone. — Physionomie, histoire de Figuières et de Roses. — Physionomie, histoire de Vich, Urgel, Solsona, Cardona, Manresa, Villa Franca del Panades et Reus. — Tarragone; son importance dans l'antiquité, ses nombreuses inscriptions, ses ruines, ses édifices. — Le tombeau de Scipion. — L'aqueduc ou Pont du Diable. — Lerida; ses souvenirs antiques comparés à sa décadence. — Promenade au Mont-Serrat.

De tout ce que peut donner le ciel, rien ne manque à la Catalogne; elle a de vastes plaines, des terrains inclinés, des sommets abrupts; elle possède des fleuves et des forêts; elle peut sourire à l'orient et se baigner dans la Méditerranée; ses villes sont des villes militaires, industrielles, épiscopales; ses monuments résument un long passé; ses actifs habitants lui préparent un long avenir; elle semble résumer le Nord et le Midi, et sur sa croupe de géant apparaissent deux merveilles, le Mont-Serrat et le Mont-Cardone.

Cardone renferme une carrière de sel natif inépuisable. Il s'y présente sous mille teintes différentes; de sorte qu'à l'apparition du soleil, on dirait une de ses montagnes de diamants, de rubis et d'émeraudes dont les contes arabes présentent la séduisante image. De ce sel on fabrique des vases de toutes formes, des fruits, des boîtes, des bustes.

Le Mont-Serrat porte dans les nues d'immenses découpures grani-

tiques, qui lui donnent l'air d'un échiquier avec lequel joueraient d'invisibles esprits. Il forme un pays ayant ses collines, ses vallées, ses indigènes, ses produits, son culte, son histoire. En parcourant les roches menaçantes qui le dominent, on s'étonne de rencontrer, au milieu de toutes les apparences d'un chaos, des vallons délicieux et des eaux limpides dont les cascades troublent seules le silence du désert. Autrefois soixante moines y vivaient pieusement sous la règle de saint Benoît; une Vierge, qu'on a transportée depuis 1835 de l'ancien monastère à l'église d'Esparraguera, était l'objet de nombreux pèlerinages; pratiques pieuses qui chaque jour déclinent avec les souvenirs auxquels chacune d'elles se rattachait.

Malgré son importance, la Catalogne n'a que deux routes : 1° la route d'Amposta à Perpignan, qui, après avoir traversé Tarragone, Villa-Franca, Barcelone, Mataro, monte vers Hostaltich, Girone et Figuières; 2° la route de Saragosse à Barcelone, par Lerida, Cervera et Molins del Rey. Divers chemins vont de Tarragone à Reus, Cervera, Solsona, Urgell; de Barcelone à Manrésa et de Barcelone à Vich; mais les mulets seuls peuvent les suivre. Ils sont presque tous impraticables aux voitures.

## BARCELONE.

> « Barcelone, séjour de la courtoisie, asile des étrangers, hôpital des pauvres, patrie des hommes vaillants, refuge des offensés, centre commun de toutes les amitiés sincères, ville unique par son site et sa beauté. »
>
> *Don Quichotte,* IIe partie, chap. LXII.

Sans contredit c'est la ville la plus commerçante, la plus riche, la plus animée et la plus belle de toute l'Espagne. La Rembla, cours planté de quatre rangées d'arbres, ressemblant beaucoup aux boulevards parisiens, sépare la vieille ville de la ville nouvelle et communique avec une autre promenade, dite la Muraille de mer. Elle possède un port très-vaste, dont l'ensablement progressif a rendu nécessaire la construction d'une jetée qui permet aux petits navires de tenir à l'ancre en vue du port. Une enceinte murée, bordée de fossés profonds, con-



Rouargue frères del. et sc.

Impr. F. Chardon aîné, 30 r Hautefeuille, Paris

BARCELONE. LA RAMBLA.



stitue le réseau défensif de Barcelone; une citadelle, située à la pointe nord-est du bassin occupé par la ville; un fort, le fort Moujouï, construit sur le sommet d'une montagne riveraine de la mer, peuvent contenir une garnison de neuf à dix mille soldats. « Le mont Jouï, dit M. P. Menière, est là, menaçant; il dépasse de toute la tête cette pauvre ville qui s'étend au bord de la mer. Ce grand croquemitaine la regarde d'un œil sournois, tout prêt à lui envoyer une grêle de boulets, sans l'informer à l'avance si les susdits écraseront les malades, les enfants au berceau, les jeunes filles qui rient au soleil et qui chantent en jouant[1]. » Oh! la belle chose que les citadelles; la belle chose qu'une guerre civile et qu'un régent signalant à la lueur des flammes la sanglante autorité du sabre!... Presque partout, on ne voit que rues étroites, tortueuses, rendues sombres par l'élévation des maisons; aussi l'édilité prévoyante a-t-elle apposé l'inscription suivante sur l'angle d'une quantité de rues dont l'accès se trouve interdit aux voitures : *De orden del gobierno, se prohibe la entrada de carruagas y cabalerias en este portico, bajo la multa de* 8 *pesetas*. Il existe neanmoins des rues fort larges, bien pavées, dallées, ayant des trottoirs. Elles sont construites depuis peu d'années et se nomment la Carrera Ampla, la Puerta Ferissa, la Rura de San Juan, la rue del Conde del Assalta, la plus belle de toutes, qui se dirige en ligne droite du rempart à la Rambla. Au voisinage du palais de la reine, quartier moderne, il y a des maisons avec arcades sous lesquelles s'abritent les promeneurs quand un ardent soleil rayonne avec force. C'est aussi le refuge des bouquinistes, des boisseliers, des vendeurs d'eau, et de quelques marchands ambulants. Dans les petites rues, les toitures se touchent, pour ainsi dire; d'un balcon à l'autre on peut se donner la main. Il en résulte beaucoup de cordialité parmi les habitants, beaucoup de rapports faciles, intimes entre les deux sexes, et beaucoup d'ombre. Depuis peu, différentes places plantées d'arbres ont remplacé des monastères, dont les constructions élevées nuisaient au libre parcours de l'air. Autrefois on

[1] Dans le cours de cet ouvrage, nous aurons plusieurs fois l'occasion de citer un *voyage en Espagne* fait en août et septembre 1846, par M. le docteur P. Menière, et dont il a bien voulu nous communiquer le manuscrit, avec autorisation d'y puiser.

comptait dans Barcelone quatre-vingt-deux églises, vingt-six couvents d'hommes, dix-huit couvents de femmes, et quantité d'autres maisons religieuses, édifices qui tous ont subi des transformations plus ou moins notables. A la porte de l'Ange, à la porte Neuve, à la porte de la sainte Madone, à la porte Saint-Antoine règnent de magnifiques allées d'arbres, d'agréables et de frais jardins, parmi lesquels se distingue le jardin *del General*. Quelques monuments en marbre et en bronze se trouvent disposés çà et là sur les promenades; mais ils sont tous d'une exécution fort médiocre. En somme, « la ville est d'une propreté très-remarquable, je n'ai pas aperçu, dit M. Menière, l'*immondezaio* des Romains. Nulle part on n'a écrit sur les murs, « il est défendu de faire ou de déposer, etc. » et cependant; le respect public pour l'œil et pour le nez des passants se trouve porté à tel point, que je ne me rappelle pas avoir constaté une seule infraction à cette règle de civilisation. Il y a de quoi faire honte aux Parisiens; et nous qui sommes si fiers de nos usages, nous devrions bien imiter en cela les Barcelonais. Ici point de croix sur les murs des églises, avec les mots *respetto alla casa di Dio*, recommandation, hélas! tout à fait inutile en Italie, tandis que le bon goût des Espagnols s'abstient d'actes si blâmables [1].

Une population de deux cent mille habitants, une garnison nombreuse, quantité d'étrangers, surtout anglais et français, beaucoup de campagnards venus de tous les points de la Catalogne, donnent à la ville de Barcelone la plus grande animation. Elle est la résidence du capitaine général, de l'intendant politique, le siége d'un audiencier dont la juridiction est étendue, d'un gouverneur civil et militaire, d'un évêque, etc.

Quelques restes d'aqueduc, quelques débris mutilés, réunis en collection par l'Académie des bonnes-lettres, le pied d'une statue colossale sur la Gefatura Politica, un pavé en mosaïque dans l'église de San Miguel, deux tours du palais épiscopal, voilà ce qui reste de la cité de Barca et du *Mons Jovis* des Romains. Le moyen âge, au contraire, y respire encore à chaque pas, principalement dans les édifices religieux.

[1] Manuscrit cité.

La cathédrale ou la *Seu*, les églises de Saint-Michel, de Sainte-Marie occupent l'emplacement d'anciens temples; plusieurs autres sanctuaires datent aussi des premiers siècles de l'ère chrétienne et présentent les caractères distinctifs de l'architecture catalane appliquée aux monuments religieux : toiture presque plate, tours polygonales.

D'élégants piliers; une colonnade semi-circulaire joignant le maître-autel; une crypte; un immense retable fait d'une pierre à nuance sombre, avec arcature ogivale, chapiteaux et corniches dorés; des chapelles de marbre nichées sous un système d'arcature du même genre occupant le chevet; un vaste fronton inachevé; des vitraux de couleurs; des cloîtres ornés de peintures, garnis de tombeaux analogues aux tombeaux de l'intérieur du temple : voilà l'ensemble de la basilique épiscopale, commencée en 1298, pour remplacer celle qu'avait bâtie Ramon Berenguer I^er^. Ce prince et sa femme reposent près de la sacristie. Leurs tombeaux furent restaurés en 1545.

Des sculptures d'une exécution ferme et noble; des statues d'un beau style qui remontent aux quinzième, quatorzième, treizième et douzième siècles; des peintures anciennes à type espagnol qu'on aperçoit dans le cloître donnent à cette cathédrale un rang distingué parmi les monuments historiques. On y voit également différentes effigies, différents symboles de corporations industrielles, cordonniers, tailleurs, barbiers, orfévres, etc.

Une des choses qui nous ont le plus frappé dans l'intérieur de ce noble sanctuaire, ce sont les *ex-voto* appendus à quelques chapelles. La plupart présentent l'image, modelée en cire, des organes malades pour la guérison desquels on intercède tel ou tel saint. J'ai vu quantité d'yeux, ce qui indiquerait des ophthalmies fréquentes. Il en est même qui sont en bronze argenté, en argent, en vermeil. J'ai vu aussi des seins, sans doute de quelque bonne mère dont le lait se tarissait; mais chacune y aura mis son grain de coquetterie, car l'image a l'aspect le plus ferme et le plus séduisant. Je doute qu'une glande mammaire épuisée présente jamais cette tournure, et j'appelle du fait, non pas aux dames de Barcelone, mais à leurs voisines. « Il y a vraiment de quoi faire un cours de médecine pratique en examinant les *ex-voto* suspendus dans les églises. J'ai pu étudier un beau cas de chirurgie : un énorme

fragment de bombe, pesant au moins dix kilogrammes, est suspendu devant l'autel de Saint-François, et auprès de lui une jambe qui paraît avoir été atteinte par ce terrible projectile. Quel a été le résultat de ce choc? Quelle blessure a été guérie? Je ne sais, mais le grand saint qui aurait conservé un membre visité par un tel éclat de mitraille aurait bien mérité de la science chirurgicale [1]. »

A deux pas de la cathédrale, l'église Santa-Maria del Mar, qui, par sa grandeur et son élégance, occupe le second rang des monuments religieux de Barcelone, fut reconstruite en 1328 et terminée en 1483.

San-Pablo del Campo, commencé en 913 par Wilfrid II; San-Perez de las Puellas, bâti vers 980, dans le même style que San-Pablo, sur une ancienne basilique qu'avait fondée Louis le Débonnaire, présentent des formes byzantines spéciales qu'il faut étudier. Nous recommandons en outre Santa-Anna, bâtie en 1146 par Guilermo, patriarche de Jérusalem; San-Cucufat, reconstruite en 1297, à l'endroit même où le saint fut martyrisé; San-Just y Pastor, élevée en 1345; Santa-Maria del Pé qui date de 1380; San-Jaime, commencée en 1394, et plusieurs autres.

Beaucoup de monastères possédaient aussi de belles églises, de vastes cloîtres, de remarquables tombeaux et des peintures. Presque tout a disparu dans l'ouragan révolutionnaire. Ainsi, en 1823, nous avons vu les constitutionnels, ces prétendus régénérateurs de l'Espagne, briser, profaner les sépultures de la famille royale d'Aragon; en 1835, les mêmes hommes ont brûlé l'œuvre capitale d'Antonio Viladonat, peintre catalan de second ordre, né en 1678, et qui avait retracé, dans un couvent, la vie de san Francisco; en 1843, les bombes du régent Espartero... mais pourquoi réveiller de pénibles souvenirs qu'efface incessamment une prospérité nouvelle?

Sur la *plaza del Rey* se trouve l'ancien palais des rois goths, cédé par le roi Ferdinand à l'inquisition, en 1487, et qui, devenu depuis la demeure du vice-roi, se transforma en un couvent, et d'un couvent en une prison.

Un autre palais, le Real Palacio, fut élevé par la ville en 1444, pour servir de halle aux draps. Après une suite de destinations diverses qui

[1] Voyage de M. Menière.



Imp. F. Chardon aîné, 30 r. Hautefeuille, Paris

BARCELONE — ÉGLISE SANTA MARIA.

[illegible]

[illegible] des comtesses de [illegible] [illegible] le maison de [illegible] [illegible] par leur ensemble, [illegible] Le moyen [illegible] s'y croisent le long des [illegible] des [illegible]

[illegible] presque entièrement reconstruite depuis 1772, renferme encore une [illegible] arceaux d'ogives qui soutiennent des colonnes [illegible]. Le [illegible], la fontaine, les appartements principaux sont décorés de sculptures, de statues, [illegible] presque toutes médiocres d'exécution.

[illegible] le nouveau palais royal, le nouveau théâtre, et généralement tous les édifices modernes, religieux, civils ou militaires, [illegible]

[illegible]



ont altéré son caractère primitif, il est devenu la résidence du capitaine général.

La *casa* Consistorial, avec ses colonnes torses et son bizarre mélange de divers styles; l'ancien palais des comtesses de Barcelone, El Pelau, qui avait servi d'habitation aux Templiers; la maison de Cardonas, la *casa* de Dusai, méritent, par leurs détails autant que par leur ensemble, de fixer l'attention des touristes. Le moyen âge semble en être sorti d'hier : ses souvenirs, ses idées s'y croisent le long des rampes, des galeries et des coupoles.

La Bourse, *casa Lonja*, presque entièrement reconstruite depuis 1772, renferme encore une vaste salle avec arceaux d'ogives que soutiennent des colonnes cannelées. Le *patio*, la fontaine, les appartements principaux sont décorés de sculptures, de statues, mais presque toutes médiocres d'exécution.

La Douane (*Aduana*), le nouveau palais royal, le nouveau théâtre, et généralement tous les édifices modernes, religieux, civils ou militaires, ne méritent guère d'être cités. Leur style nous a semblé bien lourd.

Une *Audiencia* ou *Diputacion* (palais de justice) avait été construite en 1365, d'une manière splendide; ce qui n'empêcha pas le mauvais goût du dix-septième siècle d'y substituer ses créations massives. Là sont renfermées maintenant les archives d'Aragon, qui passent pour les plus riches de l'Espagne.

Depuis la Puerta de Francia jusqu'à la Puerta de Santa-Madrona, on fait le tour de la ville en parcourant un demi-cercle; la partie opposée est occupée par le Muelle de San-Luis, la citadelle et le Paseo-Nuevo.

L'aspect du Muelle de San-Luis a quelque chose d'imposant : la Méditerranée, le port hérissé de mâts, le phare et ses batteries, le fort Montjouï et son château, une longue plage garnie de tavernes avec de petites terrasses adossées aux remparts, produisent un coup d'œil dont la variété le dispute au grandiose. C'est le soir surtout que le ciel et la mer, entourés de toute leur pompe, impriment aux objets l'animation la plus vive.

Du Muelle de San-Luis la route tourne à gauche vers le Paseo-Nuevo, qui n'était autrefois qu'un endroit désert, entre la ville et le fort. A la fin du siècle dernier, pour occuper les pauvres désœuvrés, don Augustin

Lancaster, gouverneur général, y fit beaucoup d'embellissements et planta des allées de peupliers et d'ormes qui se prolongent jusqu'à la porte de France. Le Paseo-Nuevo, plus solitaire que la Muelle, n'en est peut-être que plus agréable.

Une route escarpée, arrosée par la mer, conduit au Montjouï. Elle est plantée d'arbustes, d'oléandres et d'aloès, garnie de maisons de campagne, de jolis jardins, et donne sous les canons de la citadelle. A mesure qu'on monte, l'horizon s'agrandit. L'œil, par un temps clair, peut apercevoir les îles Baléares. Cette promenade devient surtout vivante le dimanche. Il s'y fait alors un étalage considérable d'oranges, de cerises, de fraises, de gâteaux, de sardines et de chevrettes; on y voit, assis par groupes, des familles buvant au *poreau*, dansant au bruit des castagnettes ou de la guitare à double corde. Quoique la mise française ait depuis vingt-cinq ans bien modifié la mise indigène, on distingue encore parmi les femmes beaucoup de jupons en coton de couleur, des corsets de soie, des tabliers de fine toile rayée, des bas de soie flammés de laine ou de tricot, des souliers jaunes, des réseaux de soie de différentes couleurs laissant flotter leurs franges au milieu du dos, et de grandes boucles d'oreilles avec des perles ou des pierres fausses. Les hommes portent des gilets de *monchestre* ou de satin de toute couleur, des culottes très-courtes, de grands réseaux noirs, des bonnets de laine rouge, des écharpes rouges ou bleues, d'énormes chapeaux à trois cornes dont les angles sont échancrés. Les classes inférieures ne marchent guère qu'avec des *alpargatas* ou souliers de chanvre.

Hommes et femmes, par leurs muscles, leur attitude, leur physionomie, leur taille annoncent une constitution robuste. Ils ont des mœurs qui, d'abord orientales, puis mêlées d'italianisme et de germanisme, se rapprochent, plus peut-être qu'en aucune autre partie de l'Espagne, de nos mœurs françaises. Les femmes s'habillent presque toutes à la française pour se rendre au spectacle, en soirée, à la promenade; leur mantille du matin rappelle la mantille italienne; elles affectionnent les couleurs tranchées. Leur teint est plus blanc, leurs cheveux et leurs yeux sont moins noirs que ceux des Valenciennes.

Le faubourg submarin, appelé Barceloneta, qui regarde le port, et qui fut construit en 1755-1775, par le marquis de la Mina, pré-

sente de petites maisons basses, construites en pierres ou en briques, peintes à leur façade, disposées toutes en ligne droite et habitées par une population maritime dont le chiffre atteint, dit-on, aujourd'hui quinze mille âmes. Le commerce de Barceloneta a pour objet principal la marine.

Il faut voir Barcelone le jour de Noël ou le jour de l'an. Alors on y danse presque partout; on s'y régale d'une espèce de gaufres appelées *nuelas*, et de gâteaux d'amandes très-renommés qu'on nomme *turrones*. C'est une semaine d'ébats joyeux; c'est l'annonce des fêtes d'hiver qui vont se succéder jusqu'au carnaval. La première de ces fêtes a lieu le 17 janvier, en l'honneur de san Antonio Abad, le patron des bas Catalans. Une grande procession de muletiers et d'ânes, connus sous le nom de *tres tones*, se fait trois fois autour de l'église où sont les reliques du vénérable patron. Les muletiers portent un costume traditionnel; les ânes sont ornés de pompons, de clochettes et de draperies.

Le 12 février, on célèbre l'anniversaire du martyre de sainte Eulalie, regardée comme la protectrice de Barcelone. La population tout entière y prend part. Elle se rend à Sarria, y dîne sur l'herbe et se livre, pendant toute la nuit, aux plaisirs de la danse, du jeu de bagues ou de paume. Toutes les grandes fêtes de l'Église et des autres patrons, car la province et la ville en ont plusieurs, font naître des processions très-bizarres où les jeunes gens cheminent précédés, suivis de musiciens en costume d'oiseaux, de guerriers du moyen âge, de musulmans enchaînés. La Vierge, richement habillée, est de presque toutes les processions.

Au carnaval, une animation extraordinaire agite la Rambla, devenue le Corso des masques. On se croirait à Venise, on s'y croirait surtout le premier dimanche de carême, quand un millier de jeunes gens costumés vont à la Puerta del Angel faire les funérailles du mardi gras.

Barcelone possède tous les établissements scientifiques, littéraires, industriels, toutes les institutions d'utilité publique qui, d'une grande cité, font un foyer d'intelligence active. Elle a une académie de belles-lettres, une académie de médecine, une université, une école de médecine et une école de pharmacie, une académie d'histoire, une académie de jurisprudence, une école de beaux-arts, une bibliothèque publique

fort nombreuse, un musée auquel il ne manque que de bons tableaux, une société philharmonique, des hôpitaux considérables, une maison de charité fondée en 1799, une maison de détention établie sur une large échelle, un hôtel des monnaies, un arsenal, une fonderie de canons, une salle d'armes, etc.

Indépendamment du commerce maritime, cette ville a presque le monopole de plusieurs fabrications sans rivales en Espagne, quoique très-imparfaites encore. La grosse orfévrerie, l'imprimerie, les tissus de coton, la mercerie lui procurent des revenus considérables; mais elle prend un caractère de langueur et de tristesse aussitôt que la mer est fermée à ses vaisseaux. Autant elle est brillante et joyeuse lorsque son négoce va bien, autant elle est triste et désespérée aussitôt qu'elle n'est plus libre de prendre son essor. Ses navires, veufs de matelots, se balancent tristement dans la rade. Les quais, les places, les rues, les grandes manufactures ne retentissent plus des chants de fêtes qu'aux jours prospères on entend chaque matin et chaque soir. La misère remplace l'air joyeux que vous remarquez aujourd'hui partout. Aux premières lueurs d'espérance, la vie se ranime; une ardeur nouvelle s'empare de chacun; le luxe d'hier est dépassé, la vanité, l'orgueil des négociants redouble, l'or reprend son cours...

L'histoire de Barcelone se rattache, on le conçoit, à tous les événements principaux de la Péninsule, soit que cette ville ait accepté l'impulsion, soit qu'elle-même l'ait donnée. Fondée 230 ans avant l'ère chrétienne, elle a passé successivement des Carthaginois aux Romains, des Romains aux Goths, des Goths aux Francs sous Charlemagne. Prise en 926 par les Arabes, reprise par les Français qui l'ont possédée comme vassale jusqu'en 1258, elle rentra dans la possession de la couronne de Castille, et retomba au pouvoir des Français, en 1697, 1714, 1808. Désolée, en 1821, par la fièvre jaune, elle fut témoin du dévouement courageux des Mazet, des Roche, des Pariset, médecins français accourus pour étudier et maîtriser le fléau. Nous l'occupâmes militairement de 1823 à 1827. Insurgée en 1842-1843, elle éprouva tous les malheurs qui peuvent accompagner une guerre civile.

La réception de don Quichotte à Barcelone, la description d'une fête maritime dont il est l'objet; le caractère de son hôte, don Antonio

Moreno ; la manière dont le traite cet aimable amphitryon ; l'anecdote d'une tête de bronze, chef-d'œuvre de mécanique ; le tableau d'un intérieur d'imprimerie où se rend le chevalier de la Triste-Figure, donnent une idée curieuse de cette ville à l'époque de la renaissance. On y fabriquait des armes excellentes, des pistolets renommés appelés pedreñales ; on y faisait des joutes auxquelles se rendaient quantité de gentilshommes. « Vous pourrez montrer là votre valeur, dit Geromino. — C'est mon intention, répliqua don Quichotte. » (II, ch. LX.)

L'imprimerie s'introduisit à Barcelone en 1475. Nic. Antonio affirme connaître le traité *De Epidemia et peste* de Valescus de Tarente, portant le nom de cette ville. Les années suivantes, on y voit établis Nicolas Spindeler le Savoyard, et Pierre Brunus ou Bru, associés en 1478-1482 ; ensuite Bru, imprimant seul, de 1482 à 1501 ; Pierre Posa, prêtre catalan et le Savoyard Pierre Bru, associés ; puis Posa, imprimant seul depuis 1482 jusqu'en 1494. Il eut pour rivaux Pierre Michael Miguel, citoyen de Barcelone, dont nous connaissons plusieurs œuvres, de 1491 à 1499 ; Pierre Vendrell (1484) ; Jean Baro (1493) ; Jean Rosenbach, de Heidelberg (1493-1526) ; Jacques Gumiel, Castillan (1494-1497) ; Jean Luchner, Allemand (1495-1498), etc.

Cette liste d'imprimeurs, déjà longue, n'est cependant pas complète : elle suffit pour donner une idée du mouvement intellectuel, du commerce des livres à Barcelone. Entre autres ouvrages curieux publiés dans cette ville au quinzième siècle, nous citerons un Quinte-Curce en langue limousine. Le couvent du Mont-Serrat, les villes de Lérida, Girone, Tarragone, possédaient également une imprimerie florissante.

Beaucoup d'hommes distingués sont originaires de Barcelone ; le peintre P. Cuquet (1594-1666) ; J. Sauveur de Calvo, dit le Brave Capitaine (1625-1690) ; le pharmacien Carbonell, professeur lucide dont j'ai suivi les cours de chimie en 1824-1825, à l'école de la Lonja, et dont je me rappelle avec gratitude l'affectueuse complaisance.

Barcelone est une des villes qui, dans mon imaginative de jeunesse, occupent la plus large place. J'y ai vécu huit mois, logé militairement *calle de los Mercadores*, chez la veuve d'un riche négociant, madame Montfort, brave et digne femme, ayant un fils aîné et un fils plus jeune dans les affaires, un autre fils étudiant le droit à l'université de Sala-

manque, et deux demoiselles non mariées, dont une légèrement incommodée mais jolie, personne aussi bonne que spirituelle et sensée; et une brue, madame Montfort, fort bien conservée, quoiqu'elle eût une fille de douze ans, mademoiselle Mercedès, qui promettait pour l'avenir. Il n'est sorte d'honnêtes procédés, de soins attentifs dont je n'aie été l'objet dans cet hospitalier *quarto*. Mes aimables hôtesses étaient un peu musiciennes. Elles réunissaient leurs parents, leurs amis intimes au nombre desquels on voulait bien m'admettre, et peu de semaines se passaient sans qu'il y eût *tertulia*. L'hôtel, extrêmement vaste, ayant plusieurs salons, se trouvait, au reste, très-bien disposé pour cela. Je ne pouvais aller chez moi sans traverser le salon d'attente; et comme la porte qui communiquait avec le salon de conversation demeurait constamment ouverte, je n'aurais pu même, sans inconvenance, me borner à saluer et passer outre. J'étais donc devenu membre de la famille. Mon petit appartement, muni d'une fenêtre assez large avec balcon, au premier, dominait une grande place, et j'avais en vis-à-vis un couvent de carmes très-nombreux, dont les voix retentissantes et les cloches babillardes brisaient chaque matin la chaîne de mes rêves. Des rêves de vingt ans; c'est un tissu d'or et de soie.....

La société la plus joyeuse, la plus aimable, animait alors Barcelone; madame la duchesse de Frias, éminemment belle, y tenait le sceptre du bon ton. Le capitaine général, petit vieillard très-vif, portant sur sa tête le duvet aristocratique du dernier siècle, donnait des fêtes charmantes, auxquelles répondait le comte de Reizet, notre général en chef, par des fêtes non moins belles. Le consul d'Angleterre recevait aussi fort bien. Pour généraux subdivisionnaires nous avions le général Castellane, dont le nom a grandi depuis; le général Rapatel, mort l'année dernière à Paris; pour intendant militaire le baron de Sermet. Entre tous les hauts fonctionnaires existait une harmonie parfaite qui, rejaillissant sur les subordonnés, rendait fort douce l'existence de chacun.

Ce fut pendant mon séjour à Barcelone que le célèbre docteur Chervin, l'anti-contagionniste, traversa cette ville. Notre corps médical lui donna un dîner splendide, et je me rappelle avoir absorbé, au profit de mon amour-propre, une partie des honneurs de la soirée, moyennant quelques couplets de circonstance dont la jolie voix d'un pharmacien,

M. Arverse, a fait tout le mérite. Mais en voilà beaucoup trop sur mes impressions passées. Je ne me serais pas permis d'y arrêter le lecteur, si l'hommage d'une sincère gratitude ne s'entremêlait point à l'expression des souvenirs.

Depuis la rivière de Bazo jusqu'au Llobrégat, et dans un rayon d'environ quinze kilomètres, les environs de Barcelone sont agréables, couverts d'une infinité de jolies campagnes appelées torres. Derrière la ville, sur une colline, se trouve Sarria, village fort gai, composé d'une foule de jolies maisons peintes à fresque avec terrasses plantées d'arbres. Beaucoup de filets d'eau l'arrosent; mais telle est la nature sablonneuse du sol, que pour s'y rendre on suffoque de poussière pendant l'été. Les promenades sur mer, les bains le long du littoral, les excursions qui se font en tartane, le voyage de Barcelone à Mataro par le chemin de fer sont les distractions habituelles des Catalans. Chaque jour deux mille voyageurs sillonnent cette voie, et le dimanche elle en transporte cinq ou six mille[1].

## MATARO.

Mataro est bien digne d'intérêt : colonie grecque dont les descendants actuels, les femmes surtout, offrent encore le type, cette ville passe pour avoir été l'*Illuro* de Ptolémée et de Pomponius Mela. Elle occupe une petite plaine fertile, ceinte de montagnes boisées. La partie ancienne, ayant encore ses murailles, ses portes, pose sur une éminence, tandis que la partie moderne, mieux percée, mieux ouverte, s'étend jusqu'à la mer et présente de larges rues. Des peintures à fresque en décorent presque toutes les maisons. Elle a deux vieilles églises où se trouvent divers débris d'antiquité romaine et byzantine. Mataro, relativement à Barcelone, tient le rang de Roubaix relativement à Lille. On y fabrique des indiennes, des dentelles, des cotonnades, de la bonneterie, des étoffes de soie, des toiles à voiles, du cuir, des dentelles, du savon, et généralement tout ce qui peut concerner la marine. Sa

[1] Consultez : Fr. de Diago, *Historia de los condes*, in-folio, Barcelona, 1603; Juan de Diaz Lopez, *Tropheos y antiguedades*, in-4, Barcelona, 1639; Sauri, *Guia en Barcelona*, 1818 et ann. seq., etc.

population augmente d'une manière notable; elle n'a guère moins de vingt mille âmes.

## GIRONE.

En suivant le littoral, on rencontre Arenys de Mar, Cabella, Tordera, Blanis, petites villes riantes, animées, dont presque tous les hommes sont pêcheurs ou marins, et dont les femmes tricotent ou fabriquent de la dentelle; puis on atteint Girone, ville guerrière, située sur le versant d'une montagne escarpée, au confluent du Ter et de l'Oña. Deux forts la défendent, et des ruines amoncelées sur son territoire attestent les luttes de la France avec l'Espagne. Le dernier siége qu'elle soutint dura dix-neuf mois. Il fallut, pour que Girone se rendît, qu'elle eût sept brèches à ses murailles, et que sa garnison fût réduite de quatorze mille à quatre mille. Les Français perdirent au moins quinze mille hommes. Girone n'est ni beau, ni commerçant, ni bien peuplé, car on y compte à peine huit mille habitants. L'ancien couvent des capucins possède un bain mauresque d'une délicatesse architecturale remarquable. C'est un pavillon fort léger qui a pour base un stylobate octangulaire. — La collégiale de Saint-Félix (*San-Féliu*), ancienne forteresse, flanquée de dix tours polygonales, incrustée de bas-reliefs romains, remplie d'inscriptions du moyen âge, contient les restes de san Narciso et de san Féliu. Le tombeau de ce dernier paraît être du quatrième siècle, époque où il mourut. — La cathédrale, reconstruite en 1316, hissée sur un plateau très-élevé auquel conduisent quatre-vingt-six marches, se compose d'une seule nef. On y voit des figures émaillées et des sculptures du onzième siècle. Les tombeaux de Ramon de Berenguer II et de sa femme Ermesendis datent de 1058. La sacristie renferme encore quelques richesses, et la bibliothèque chapitrale des manuscrits dignes d'intérêt.

Le triangle militaire formé par Girone, Roses et Figuières, existait déjà du temps des Romains. Le temple de Vénus, d'où les prêtresses n'avaient qu'à tendre la main pour recevoir leur divinité sortant du sein des flots, n'empêchait pas Mars et Neptune de commander souverainement dans Roses. A Figuières régnait Hercule. La citadelle, bien qu'elle soit d'érection récente, semble vouloir y perpétuer son souvenir. Cette superbe

citadelle, dédiée à san Fernando, construite en 1788, est digne des plus belles créations du peuple-roi. De forme pentagonale, taillée dans le roc, elle résume les principes de Vauban. Tous ses bâtiments sont à l'épreuve de la bombe et ses avenues minées. Elle peut contenir une garnison de seize mille hommes, possède un arsenal, une salle d'armes, un hôpital, une église, et se suffit conséquemment à elle-même. Tombée, en 1808, au pouvoir des Français, les Espagnols la reprirent en 1811. Le 19 août nos troupes s'en emparèrent de nouveau et l'occupèrent jusqu'en 1814. Le 29 septembre 1823, après un blocus de trois mois, l'armée, sous les ordres du maréchal Moncey, s'en fit ouvrir les portes. Située au point central des communications de la France et de l'Espagne, cette forteresse, comme le remarque judicieusement un voyageur, devrait être la clef de la frontière; mais il n'en est rien, et les Espagnols disent, avec beaucoup de sens, qu'ils n'ont qu'en temps de paix leur clef dans la poche.

En sortant de Figuières pour gagner la France, on traverse une plaine fertile, puis des gorges sauvages; cinq ou six fois on franchit le Llobrégat, et, après environ trois heures de marche, on arrive à la Jonquèra, village frontière, renommé pour sa fabrique de bouchons.

« J'ai examiné les ouvriers qui ramollissent les grandes planches formées par l'écorce de ces beaux chênes verts qui recouvrent les montagnes voisines, ceux qui les divisent en carrés de dimensions diverses, ceux qui les taillent et leur donnent la forme définitive. La lame au moyen de laquelle s'opère cette manœuvre dernière est très-large, d'un tranchant très-mince, et elle est fixée d'une manière fort ingénieuse sur un petit établi. Le morceau de liége fait sa révolution contre ce tranchant qui enlève le superflu, et le bouchon sort de ce contact avec le calibre qui lui convient. Cela se fait très-rapidement, et un bon ouvrier peut fabriquer un grand nombre de ces bouche-trous dans sa journée. D'autres personnes les choisissent, les classent en différentes grandeurs, et ce produit est exporté en France. C'est un accessoire obligé de la vigne et des verreries perfectionnées. Les bouteilles blanches et minces de l'Italie se passent très-bien de bouchons; les outres en peau de bouc de l'Espagne n'en ont pas besoin; la bière des pays du Nord se boit en pots, en cruches; c'est donc plus particulièrement en France que l'on

consomme le produit de la fabrique de Jonquèra; et il me semble que cette petite considération devrait nous mériter toutes ses sympathies. Le bouchon dépend de la bouteille et réciproquement, sous certains rapports, la bouteille a droit aux égards du bouchon[1]. »

Vingt kilomètres, pas davantage, séparent Figuières de la ville de Roses qui peut en être regardée comme le port. Une ligne de cette longueur, convenablement fortifiée, serait imposante et fermerait la Catalogne. Ces deux points se lient dans l'histoire par une solidarité d'actions réciproques que leur position commande; il faudrait qu'ils s'y liassent désormais d'une manière indissoluble, et que les opérations savantes des Pérignon, des Reille, des Souham, des Gouvion Saint-Cyr, servissent au tracé du système défensif que réclame contre nous la sécurité du royaume.

## VICH.

Quel voyageur, même inspiré d'une manie archéologique inguérissable, s'avise d'aller à Vich! Aucun. On regarde cette ville comme perdue dans les rochers, comme enterrée dans les ravins : cependant elle a ses titres à la considération publique; elle se flatte d'être l'ancienne *Auzona*, ville romaine rasée par les Maures et rebâtie en 798; elle fait remonter à l'année 880 la fondation de son évêché. Aucun monument architectural n'offre une date aussi reculée. La cathédrale, d'une vieillesse déjà fort respectable, n'a reçu le baptême qu'en l'année 1038, des mains de l'évêque Oliva, et beaucoup d'additions lui ont été faites au commencement du quatorzième siècle, par le sculpteur catalan Berengario Portell. Deux fois les Français se sont rendus maîtres de Vich. Cette ville a considérablement souffert des troubles de la Péninsule, et beaucoup perdu depuis la suppression des maisons religieuses. Capitale du *partido* judiciaire de son nom, siége d'un tribunal ecclésiastique, elle compte au moins douze mille âmes dans son enceinte.

## URGEL.

Un nid de cigogne au sommet d'une tour, telle est la citadelle de las

[1] Docteur Menière, manuscrit cité.

Horcas qui domine la ville d'Urgel. Ses maisons, groupées autour de la *Seu*, dont la fondation remonte à l'année 820, occupent le confluent de deux rivières, la Sègre et la Balira; la Balira, messagère du val d'Andorre, nymphe plus gracieuse, plus fraîche assurément qu'une nymphe de l'Opéra vue de loin à la lueur des quinquets. Dans ces derniers temps, mais surtout à l'époque de l'invasion française, la Seu d'Urgel a joué un rôle de quelque importance.

### SOLSONA.

La *Celsa* des anciens, située sur le Rio-Négro, au centre de la Catalogne, érigée en évêché par Philippe II, possédait une cathédrale byzantine que les Français ont brûlée en 1810. Il ne reste de ses grandeurs passées qu'un vieux château flanqué de quatre tours rondes, un palais épiscopal bâti en 1779, et divers hôtels estampillés d'armoiries. On y fait un commerce d'objets en fer assez considérable.

### CARDONA.

L'*Ubeda* romaine, aujourd'hui Cardona, ne doit pas seulement à sa montagne salifère la renommée dont elle jouit; elle la doit encore à son vieux château, à ses longues lignes de fortifications, à ses jardins de cyprès. Cette ville n'a jamais subi le joug étranger. Dans l'église collégiale se trouvent plusieurs tombeaux de la famille Cardona; mais le véritable seigneur, le vrai maître, le palladium de la ville, c'est Ramon Nonat, un des plus grands saints de la Catalogne, qui repose dans la citadelle.

### MANRÉSA.

Lorsqu'une plaine fertile se présente au confluent de deux rivières, et qu'une hauteur dominant cette plaine permet d'y construire des fortifications, d'avance, soyez sûr de rencontrer là quelques débris d'antiquité romaine. La *Manrésa* des Arabes avait été précédée par la *Minorisa* des Césars, et sa grande église collégiale devint l'expression

byzantine de la ferveur et des ressources des habitants. Ce temple, d'une construction analogue à celle des temples catalans, a beaucoup souffert depuis un demi-siècle; mais la hauteur de son grand comble produit encore l'effet le plus pittoresque, au milieu des édifices groupés à ses pieds. En 1811, huit cents maisons ayant été brûlées, il fallut opérer beaucoup de constructions nouvelles. La ville y gagna sous le rapport de l'hygiène, mais elle y perdit au point de vue du pittoresque. L'industrie manufacturière de Manrésa, déjà fort active dans le siècle dernier, l'est devenue bien davantage; on y fabrique des draps communs d'un usage excellent. Population : quinze mille âmes.

## VILLA FRANCA DEL PANADES.

Il y a longtemps que le souvenir d'Amilcar, fondateur de cette ville, a disparu de son enceinte; il n'y a pas moins longtemps que les traces des Carthaginois se sont effacées sous les traces des Maures, et celles des Maures sous celles des Espagnols. Vers l'an 1000, Ramon Borel y fit flotter l'étendard de Santiago; il la peupla de colons, répara ses fortifications et lui donna l'attitude commerciale et guerrière qu'exigeait sa position presque maritime. Elle dut à cette position, à la fertilité du territoire une aisance que les guerres ont souvent compromise, mais qu'elles n'ont point anéantie.

## REUS.

Bientôt Villafranca ne sera plus qu'un faubourg de Reus, vieux faubourg de six mille habitants, se liant à une ville rajeunie qui n'a pas moins de quatre mille cinq cents maisons, occupées par trente mille âmes. La route de Reus à Villafranca témoigne la plus grande activité commerciale; et Reus doit à son industrie, à ses manufactures de coton, de soie, d'indiennes, à ses fabriques de cuirs et de savon, à ses pelleteries, à son commerce de vins, d'eaux-de-vie, de céréales, d'être aujourd'hui la seconde ville de la Catalogne.

## TARRAGONE.

L'histoire a quelques noms auxquels tout commentaire devient inutile, car ils parlent sans qu'on les interroge. Tarragone, Lérida comptent parmi ces noms. Aussi, pour les apprécier, ne vous arrêtez point devant une étroite enceinte, devant des rues muettes ou des murailles peu significatives. Promenez vos regards investigateurs sous les caves, au fond des carrefours, ou bien élevez-les jusqu'au faîte des édifices religieux. Entre ces deux points extrêmes, les siècles modernes passent, combattent, stationnent, agissent ou sommeillent, car l'intérêt dramatique ne suit jamais la marche des siècles modernes.

Capitale de province, siége du deuxième district militaire et d'un archevêque métropolitain primat d'Espagne; située sur une éminence haute d'environ deux cents mètres, baignée d'un côté par la Méditerranée, de l'autre par un petit fleuve appelé Francoli; ceinte d'antiques murailles et de murailles modernes; beaucoup plus resserrée dans son périmètre qu'elle ne l'était jadis sous les Romains, Tarragone se divise aujourd'hui en haute et basse ville. Une ligne de bastions faisant face au Francoli, au port, au môle, protége la ville basse; la ligne des ouvrages intérieurs défend les abords de la partie supérieure. De ce point, une rue large, la Rambla, court du nord au sud et s'abrite, vers la mer, sous le bastion de Carlos V. Des remparts et des ouvrages avancés contournent la ville haute, lui procurent de jolies promenades et d'agréables points de vue. A proximité du *carcel* ou *quartel* de Pilatos sont des murailles à base cyclopéenne. Ce quartel porte, en quelques points, l'empreinte romaine et présente des massifs d'une épaisseur de six mètres. Là, comme à l'*almacen de Artilleria*, comme à la *calle Escrivanias viejas*, comme au *quartel de Patriarca*, se trouvent tant d'inscriptions antiques qu'on pourrait dire que les monuments et les rues parlent latin. Entre le bastion de Carlos V et Santo-Domingo sont les restes d'un cirque qui n'avait pas moins de cinq cents mètres de longueur; hors de la ville actuelle, près du bastion del Toro, sur le bord de la mer, on voit les traces d'un amphithéâtre. Malheureusement, l'incurie administrative, le mépris superstitieux du peuple pour toutes les

choses qui rappellent le paganisme, laissent perdre quantité d'objets précieux. Tarragone devrait posséder un des musées archéologiques d'Europe les plus riches; elle n'a presque rien, comparativement à ce qu'elle eût été à même de recueillir.

La cathédrale, commencée en 1131 par saint Oldogar et Robert Burdet, fut alors l'œuvre d'artistes normands qui construisirent une grande partie de la nef et la façade, terminée en 1280 par le sculpteur Barthelemy *li Normand*. Le portail élancé, dont les côtés sont creusés de niches garnies d'apôtres ou d'autres saints personnages, ne date, dit-on, que de l'année 1375, et reconnaît pour auteur l'Espagnol Cascales. Le grand retable, exécuté en marbre catalan par Pedro Juan et Guillem de Mota, fut terminé en 1434, après huit années de travaux. Il représente la légende de saint Ticle, mêlée de scènes empruntées à la vie de la Vierge, de sainte Anne et du Christ. Dans le transept de droite, près de l'autel del Santo-Christo, se voient, incrustés contre les murs, des vaisseaux et des croix grossiers d'exécution, mais d'une haute antiquité. La chapelle de la Virgen de los Sastres est très-ancienne, ainsi que celle qui se trouve au-dessous de l'orgue. Cette dernière fut érigée, en 1252, par Violante, femme de don Jaime, en l'honneur de sa sœur, sainte Élisabeth de Hongrie. La chapelle de San-Juan et la chapelle de San-Fructuoso, patron de Tarragone, ne datent que du seizième siècle, et sont attribuées au sculpteur-architecte Pedro Blay, qui fit aussi, en 1590, le monument funéraire de l'archevêque Augustino, dans la chapelle del Sacramento du même sanctuaire, et celui de Gaspard de Cervantes Gaëte. — Parmi les tombeaux, beaucoup méritent un examen attentif. Il en est de fort anciens, surtout dans le transept gauche, car on y voit plusieurs dates depuis 1174 jusqu'à 1215. Près du grand autel se trouve l'effigie tumulaire de Juan d'Aragon, mort en 1334; près de la sacristie, celle de l'archevêque Alonso d'Aragon, mort en 1514. — Les stalles du chœur, le trône de l'archevêque et la grille sont de l'année 1478. L'orgue, un des meilleurs de la province, fut fait en 1560, sur les dessins du chanoine Amigo, de Tortose, qui construisit en 1561-1586, la chapelle del Sacramento. Dans le même sanctuaire se trouve la chapelle consacrée à saint Ticle, dont les réparations ont altéré la simplicité primitive. Les vitraux du transept sont dus à Juan Guarsh, qui les termina vers

la fin du seizième siècle. Le cloître peut passer pour un véritable musée de sculpture religieuse.

San-Pablo, église paroissiale située derrière la cathédrale, présente quelques parties dignes d'éloges : son portail, sa fenêtre en rosace, sa corniche, sa disposition intérieure, ses retables et quelques tombeaux, doivent lui assigner un rang parmi les édifices historiques.

Le port n'a rien de remarquable. Il n'est ni vaste ni profond; mais il y règne une certaine activité. Sans lui, sans la Rambla, Tarragone offrirait l'aspect d'une ville endormie dans un linceul de pierres. Indépendamment des établissements et des institutions propres aux capitales de province, cette ville possède une bibliothèque, un petit musée, une école de beaux-arts.

C'est au nord-ouest, sur le rivage de la mer, à quatre ou cinq kilomètres environ de Tarragone, que se trouve un monument célèbre qu'on croit être le tombeau des Scipions, *Torre de los Escipiones*. Une route des plus agréables y conduit. A distance égale, mais dans la direction de Lérida, s'élève l'aqueduc appelé *puente de Ferreras* ou *del Diablo*, le pont des Fées ou du Diable. Cet édifice gigantesque, d'origine romaine, occupe la dépression d'une vallée du niveau de laquelle les arches les plus élevées s'élancent à la hauteur de trente-deux mètres. Elles sont doubles. On en compte onze dans la partie inférieure et vingt-six dans l'étage supérieur. La longueur de l'aqueduc est de deux cent vingt mètres.

## LÉRIDA.

L'an 537 de Rome, dit Bory de Saint-Vincent, un général carthaginois appelé Hannon fut vaincu par Scipion dans la plaine de Lérida. Cent soixante-huit ans après, sur le même champ de bataille, César triompha des lieutenants de Pompée. Enfin, le maréchal Suchet, couronné à son tour par la victoire, y reçut les marques les plus affectueuses de l'estime et de l'affection qu'il avait su inspirer aux habitants du pays.

Lérida est une ville épiscopale et militaire, longue, étroite, mal percée, mal bâtie, un peu plus peuplée que Tarragone, puisqu'elle compte quatorze mille habitants. Ses rues tortueuses sont pavées irrégulière-

ment; mais le nouveau quartier, du côté de la Ségra, présente un assez bel aspect. Cette rivière a des rives fertiles.

La citadelle possède une ligne de fortifications redoutables. La partie ouest de la ville est défendue par les forts Garden, Pilar, San-Fernando. Une vieille cathédrale sert de magasin. La cathédrale moderne n'offre rien d'intéressant. On s'étonnerait qu'une ville aussi ancienne, aussi célèbre dans les fastes de la guerre, eût si peu d'antiquités et si peu d'édifices gothiques, si la raison n'en était dans sa célébrité même. Labourée par les bombes, les bombes n'ont enfanté longtemps que des ruines.

### PROMENADE AU MONT-SERRAT.

Après avoir quitté Barcelone par la puerta de Santa-Maria, nous traversâmes le joli bourg de San-Féliu, dont les maisons, décorées avec élégance, présentent de longues lignes peintes de diverses couleurs, et bientôt nous atteignîmes le Llobrégat qui roule sur un fond rougeâtre ses eaux bourbeuses. Voici Molins del Rey, petite ville à maisons blanches garnies de pampres, incendiée par les Français en 1808, mais ressuscitée du milieu des cendres plus fraîche, plus jolie que jamais.

Quelle différence entre Molins del Rey et Martorell! Ville sale, mal percée, mal bâtie, Martorell, la *Tolobès* des Romains, assise au confluent du Llobrégat et de la Noya, montre avec un certain orgueil son vieux pont et son arc triomphal. Les savants attribuent le pont aux Carthaginois, aux Romains, et le signent tantôt du nom d'Annibal, tantôt du nom de Scipion ou de César; le peuple, qui a bien quelques bons motifs d'être au courant de ce qui se passe, prétend avoir vu le diable tirer les moellons et les monter du bout de ses griffes en moins d'une nuit. Pour nous, c'est un pont d'origine mauresque. L'arche centrale, à ceintre d'ogive, étroite, escarpée, n'offre pas moins de quarante mètres d'ouverture. L'arc triomphal paraît remonter à l'an 535 avant Jésus-Christ, et consacre l'amitié fraternelle d'Annibal envers Amilcar. Ce sont deux beaux monuments que cet arc et ce pont, et pourtant l'œil s'y arrête à peine, captivé qu'il est par le splendide panorama du Mont-Serrat.

Nous quittâmes la grande route à Martorell pour suivre, vers la droite, le sentier sinueux qui contourne les flancs de la montagne. Après nous être arrêté dans l'église d'Esparraguera, qui possède aujourd'hui la Vierge miraculeuse, nous prîmes une direction nord-ouest, et bientôt nous fûmes au pied du Mont-Serrat.

Figurez-vous un groupe de cônes cylindriques immenses, séparés les uns des autres, et posés sur une base solide de rochers élevés à plus de mille mètres au-dessus du sol ; rochers dont les déchirures, dentées comme une scie, ont eu lieu, dit la légende, au moment où les Juifs crucifiaient Notre-Seigneur. Sa composition géologique est du calcaire de différentes couleurs, avec du quartz blanc veiné de rouge : quelques grès, qui se lient au calcaire inférieur, forment une espèce de pouding. Le plateau intermédiaire est composé de pierres poreuses, rougeâtres, disposées par couches horizontales, plongeant de l'est à l'ouest. La disposition extérieure n'est pas la seule singularité de cette montagne; il semblerait que le mineur a pénétré dans ses flancs pour s'y creuser, en sens divers, de vastes souterrains qui forment de belles grottes ornées de stalactites. Partout où l'action de l'homme n'a point emporté la terre végétale, cette montagne déploie la plus magnifique végétation; on y compte au moins cinq cents espèces de plantes que la nature semble avoir semées avec profusion; les buis surtout sont très-beaux. De leur bois les moines faisaient des cuillers, qu'ils vendaient aux pèlerins pour faciliter leur digestion, pour empêcher qu'aucun aliment ne pût nuire à la santé. La montagne présente huit ou dix lieues de circonférence à sa base, et, depuis leur pied jusqu'à leur sommet, les roches coniques n'ont pas moins de quarante à cinquante mètres d'élévation. Plus on monte, plus le panorama grandit : quand on atteint la dernière surface, l'œil embrasse la ligne ondulée des monts pyrénéens, une partie de la Catalogne et la mer jusqu'aux Baléares.

Il s'en faut que le monastère occupe cette haute région; situé sur une espèce d'esplanade, il s'abrite à l'ombre d'une roche immense qui commande la vallée profonde où coule le Llobrégat. Autrefois les étrangers et les pèlerins étaient reçus par les moines avec une hospitalité vraiment noble et placés dans un corps de logis séparé. Aujourd'hui la réforme a fait disparaître, avec les religieux, tous les sujets d'émotion

douce et de pitié qu'on rencontrait sur le Mont-Serrat. Ces cloîtres jadis animés, ces jardins enchanteurs, ces allées ombreuses, ne présentent plus que l'image de l'abandon et de la solitude. Le *sacrarium* de la Vierge lui-même respire le vide qu'imprime son absence.

Cependant nous conseillons au voyageur d'explorer la montagne d'une manière attentive; d'étudier sa constitution géologique, sa botanique, le pittoresque de ses aspects. Au delà du monastère se trouvent les treize ermitages situés séparément au milieu de rochers escarpés d'un accès difficile. Tous ces lieux sont aujourd'hui dévastés et silencieux; il en est de même des ermitages de Santa-Ana, de San-Benito, de la Roca-Estrecha, qui présente une forme naturelle fort singulière. L'aspect du San-Jeronimo complète ce panorama de noirs sapins. Quand vous les aurez vus, vous ferez une réflexion philosophique qu'inspire l'état des lieux; savoir : qu'au milieu des désastres qui attendent l'œuvre humaine, la nature seule résiste aux outrages irréfléchis des hommes, aux coups réguliers et successifs du temps.

# XVIII

# LES VILLES MODERNES DE L'ESPAGNE.

> Au rebours des hommes, le Temps rajeunit les villes.
>
> CHATEAUBRIAND.

Le Temps semble protéger les ruines de l'Espagne. — Il féconde le présent en y semant les cendres du passé. L'Espagne a subi trois rajeunissements successifs. — Physionomie des villes de l'intérieur : Vitoria, Valladolid, Madrid. — Physionomie des villes du littoral maritime, Saint-Sébastien, Bilbao, Santander, le Ferrol, Cadix, Malaga, Valence, Barcelone, Mataro.

Le Temps!... quel personnage fantasque et bizarre! Incompréhensible, irrégulier dans ses œuvres, dans sa marche, dans ses dédains et dans ses préférences, on dirait qu'il a choisi l'Espagne pour y sommeiller, pour y rêver peut-être. Je l'ai vu mollement étendu parmi les ruines, ne les effleurant pas même de ses ongles, secouant autour d'elles des fleurs vives dont il se crée une couche riante, et transmettant aux générations successives, comme héritage indélébile, ces débris qu'il affectionne et qu'il protége. On le croirait d'accord avec l'antiquité; car plus les hommes lui font outrage, plus il affecte de sauve-garder ses merveilles.

Cependant, par delà les Pyrénées, il accorde aux exigences sociales quelques concessions; il laisse les vieilles villes se rajeunir; il aide à l'évolution des villes nouvelles. Pour féconder le présent, il y sème les cendres du passé.

En moins d'un siècle, l'Espagne urbaine, l'Espagne monumentale a subi trois rajeunissements successifs: le premier sous Charles III, monarque éminent, qui avait su concilier d'une manière rationnelle les principes de grandeur représentative et d'utilité publique; le second,

après la restauration de Ferdinand VII, dont l'absolutisme sauva la monarchie de sa ruine; le troisième, sous le règne de la reine Isabelle.

L'irrésistible puissance du progrès emporte l'Espagne vers des conquêtes d'industrie qui, sans doute, ne feront pas son bonheur matériel, car le bonheur qu'elle peut avoir, elle le possède dans la paix, mais qui lui permettront, du moins, de se poser en rivale des autres nations européennes.

Déjà plusieurs villes caractérisent ce mouvement. A l'intérieur, Vitoria, industrielle et militaire, présentant quelque ressemblance avec Mulhouse; Valladolid, scientifique et commerçante, où la robe de professeur émérite frôle la robe du magistrat, où les cris des Maragotas se mêle au hennissement des chevaux et le grincement des limes au son des trompettes; Madrid qui bientôt oubliera peut-être toutes ses traditions nationales, à force d'imiter les habitudes étrangères; qui se meuble, s'habille, se pose comme on le fait dans Paris ou dans Londres, et qui perdrait sa physionomie indigène, si journellement il ne lui arrivait pas de la province des éléments nouveaux qui la lui conservent.

Le long du littoral, beaucoup de villes ont pris une attitude et des allures modernes. Au mont Urgull, cône flottant sur lequel s'est dernièrement assise une cité toute nouvelle, appelée Saint-Sébastien; c'est à peine si la pente urbaine, si l'hôpital et la maison de Miséricorde laissent deviner les beautés architecturales d'une vénérable décrépitude. On ne voit ici que des rectangles jaunes et bleuâtres: bleuâtres quand les moellons arrivent d'Hernani; jaunes quand ils sont tirés des carrières voisines; et l'on s'étonne qu'un port aussi mesquin ait fourni des marins d'un mérite aussi distingué; mais le génie n'éclot-il pas dans les berceaux les plus modestes?

Jalouse de son or, de ses richesses, de ses jolies femmes, Bilbao a l'air de les cacher entre deux montagnes et de les soustraire au rayonnement du soleil. Pour compensation, elle irrige avec soin leur demeure; elle y plante des bosquets touffus; elle pare de briques fines l'intérieur des appartements; elle entasse dans son port des cargaisons de morue écossaise et de tabac qui deviennent une source d'opulence.



Rouargue Frères del. et sc.

Impr. P. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris.

VALENCE. PLACE DU MARCHÉ.



Port de mer comme Bilbao, et de plus cité royale, Santander s'enorgueillit de son mouillage bien plus qu'elle ne le fait d'avoir donné le jour au théologien don Fray Miguel Suarez, évêque de Saragosse. Vaste rade et d'accès facile, même aux frégates, par la marée haute; fabriques florissantes; *ventas* de commerce et de police; population honnête, agréable, pleine de finesse et de perspicacité; éclat naturel que donne l'aisance, mouvement d'animation qu'imprime l'industrie, il y a de tout cela dans le port, sur les quais et dans les rues de Santander : c'est le Rotterdam espagnol.

Certain jour, après un baptême de gloire, le Ferrol armé sortit du sein des flots. La veille, il n'était qu'un amas informe de huttes abritant de malheureux pêcheurs; le lendemain c'était une ville militaire, répondant à la voix des flots par la voix du commandement et par le tonnerre des batailles.

Telle qu'un chevalier, dont le noble cœur se trouve serré sous une étroite armure, Cadix occupe peu d'espace. Ses rues alignées, ses places exiguës, sa promenade de mer qu'étrangle l'Océan, ne lui laissent d'autre liberté que celle de superposer des étages, d'escalader les nues, au risque d'en être gourmandée par les vents, et de voir, quelque jour, ses édifices s'écrouler dans un désastre semblable au désastre de Lisbonne. On dirait Cadix la contemporaine et la sœur du Ferrol : point d'antiquités phéniciennes, point d'antiquités grecques, point d'antiquités romaines : çà et là quelques sculptures que, d'une main parcimonieuse, le moyen âge et la renaissance ont semées derrière eux; partout, au contraire, une physionomie moderne, mais une physionomie qui n'est ni sans gracieuseté, ni sans poésie, car on la voit sourire à travers les fleurs dont chaque maison est décorée. Cadix possède des annexes brillantes : Santa-Maria, lieu de loisirs fortunés et de jouissances dans le repos; Xérès, petit caravensérail d'où partent les plus riches cargaisons vineuses de la côte. De concert avec Cadix, ces deux villes font accueil aux navires des quatre parties du monde.

Comme Séville, Malaga trouve le secret de combiner les caprices de la civilisation moderne avec ceux de la civilisation mauresque, de devenir jeune sans cesser d'être antique. Il en est ainsi de Valence, la perle des cités maritimes espagnoles, la ville au type grec par ses

femmes, chaussée à la romaine par ses murailles, coiffée à la mauresque par ses tours, parfumée à l'instar d'une odalisque, dans ses *patios* et dans ses *alamedas*. A Valence, respire quelque chose de la ville douairière, de la ville aux aristocratiques nonchalances; tandis que Barcelone, sa rivale maritime, chemine incessamment poussée par l'impulsion des besoins matériels. Demain ou après, vous verrez Barcelone franchir d'un bond ses remparts, puis, d'un autre bond, aller rejoindre Mataro, sa fille adoptive. Barcelone va laisser rouiller son armure de guerre, convertir ses canons en machines, ses casernes en fabriques. Déjà vous l'entendez appeler dans son sein les peuples qu'elle combattait jadis avec le plus d'ardeur; mêler son pavillon avec les pavillons français et britannique, et préférer aux trophées militaires les trophées de l'industrie.

La suppression des couvents ne pouvait manquer d'apporter au milieu des vieilles cités espagnoles une modification profonde. Plusieurs d'entre elles, qui manquaient d'air, qui, pour respirer, étaient obligées de grimper sur leurs toits ou sur leurs remparts, ont vu s'ouvrir de larges rues et de spacieuses *alamedas*. Une cité moderne, presque entière, est venue quelquefois s'implanter sur la cité déchue, qu'on eût fait complétement disparaître si l'on avait rasé les édifices religieux au lieu de les transformer et de les utiliser. Nous ne nous inscrirons pas contre la loi. Elle entre dans le domaine imprescriptible des faits accomplis; mais nous regretterons toujours que des exceptions plus larges n'aient point eu lieu en faveur de certaines congrégations savantes, que des monuments abandonnés n'aient point été déclarés historiques et mis sous la sauve-garde du patriotisme espagnol; enfin qu'une précipitation fâcheuse ait laissé le scandale et les abus s'introduire parmi les œuvres que l'administration devait accomplir.

# XIX

# BISCAYE

> Ce sont des endroits charmants;
> Toutes les femmes sont bonnes,
> Et les maris complaisants.
>
> UN TOURISTE.

Voulez-vous connaître l'Océan? Suivez-en les côtes. — La barre de l'Adour et le San-Lorenzo. — Fuente-Rabia. — Le cap Machichaco. — La ville de Guetaria et le navigateur Delcano. — Aspect du littoral. — Borméo. — Le berceau du poëte épique Ercilla. — Santa Eufemia. — Guernica, son arbre et ses juntes. — Le rocher et le couvent d'Izaro. — Portugalete. — Ressemblance avec les rues suisses de Waldstetten. — Bilbao, sa physionomie, son animation commerciale, ses promenades. — Ce que c'est qu'une *Romeria*. — Illustrations de Bilbao. — Bains de Biaritz, de Bilbao et de Santander.

Dans les excursions maritimes, l'imprévu fait un des charmes du voyage, et je conseillerai toujours aux hommes de loisirs qui veulent bien connaître l'Océan, d'en suivre les côtes avec un chasse-marée plutôt qu'avec un bâtiment à vapeur. On n'y sera pas d'une manière très-confortable; on se nourrira de sardines frites et de viande salée; on subira les intempéries, les bourrasques si communes le long des rivages; on encourra l'accablant ennui des vents contraires, des calmes imprévus et prolongés; mais on jouira d'aspects charmants, d'émotions diverses qui font la vie.

Après quelques jours d'attente à la barre de l'Adour, cette barre étant devenue moins mauvaise, le *San-Lorenzo* que nous montions fut remorqué par deux bâtiments considérables; nous franchîmes l'obstacle, et nous pûmes naviguer dans le golfe de Gascogne. En prenant le large, les flancs bleuâtres des monts pyrénéens apparaissaient avec une majestueuse grandeur; on les voyait se profiler en masses irrégulières, et détacher vers nous leurs longues digitations décorées de

maisons blanches, comme des yeux d'escargots sortis de leur coquille. Nous n'avions que huit pilotes, hommes superbes, vêtus de camisoles régulièrement rapiécées en velours écarlate, de gilets rouges, de ceintures bleues et noires, de retesillas éclatantes. Ce ne fut pas sans peine qu'ils louvoyèrent contre le vent d'est et les courants divers que l'on rencontre entre Fuente-Rabia et le cap Machichaco, et nous avions navigué dix-huit heures, quand une brise favorable nous poussa vers le petit port de Guetaria, ville où naquit Juan Sébastien Delcano, ce hardi navigateur qui le premier osa, sous Charles-Quint, tenter un voyage autour du monde sur *la Victoria*, dont la carcasse est conservée à l'arsenal de la ville.

Une haute montagne creusée d'une petite baie; un rocher pyramidal situé vis-à-vis, en plein midi, et communiquant avec le port, moyennant une digue d'environ cent mètres de longueur; cent cinquante cabanes groupées dans la verdure, comme un troupeau de chèvres blanches; voilà Guetaria. Du côté droit, les paisibles habitants de cette plage romantique ont l'air d'être hissés en croupe sur la pente des précipices, et de n'attendre que le moment favorable pour s'élancer dans les flots; à gauche, grondent, tourbillonnent une infinité de cascades formées par la mer, qui roule ses vagues entre des rocailles de granit. Quand le vent souffle au sud, les vagues atteignent quelquefois une hauteur prodigieuse et retombent en ondée de l'autre côté. La digue contourne des masses rocheuses entre lesquelles existent trois bassins, qui servent d'asile aux barques de pêcheurs, et que défend une chaussée construite en parapet, garnie de quelques canons, surveillée par des gardes-côtes. Il faut une heure pour atteindre le sommet de la montagne : on y jouit d'un immense horizon. «L'œil, dit le voyageur Fischer, se promène sur une longue suite de montagnes fleuries et parsemées de chalets; ici, sur la baie couverte de barques; plus loin, sur le bourg et ses jardins; ensuite, elle se repose sur la montagne même. Quelle richesse! quel luxe de végétation! Partout des champs, des broussailles, des vignes, des châtaigniers et des myrtes; de tous côtés des sources et des cascades; enfin, c'est un ensemble à la fois magnifique et sauvage, auquel la mer, où le regard plonge avec étonnement, ajoute encore de nouveaux charmes.»

Sur la grande place s'élève la statue pédestre de Delcano : elle a sept pieds; son piédestal porte gravé l'exposé succinct en espagnol, en latin, en basque, de l'ancien voyage à la suite duquel Juan fut annobli par l'empereur, qui lui donna pour armoieries un globe terrestre avec la devise : *Tu el primero me rodeaste.*

Toute la côte, rendue luisante à sa base par les vagues, à son sommet par les reflets du soleil, est parsemée de buissons de myrte; d'énormes fissures laissent apercevoir une infinité de jolis vallons qui encadrent tantôt un hameau, tantôt quelque maison d'exploitation rurale ou quelque hutte de pêcheurs. Une langue de terre enchâssée dans l'intervalle de deux montagnes, comme une améthyste dans le chaton d'une bague, s'avance tout à coup vers l'Océan, et porte sur sa rive, blanche d'écume, la *Flavio Briga* de l'antiquité, la petite ville de Borméo. Nul endroit solitaire n'était mieux fait pour le berceau d'un poëte; aussi le génie de l'époque vint-il accorder ici la lyre d'Ercilla, dont j'aperçois la maison natale, qui de loin a l'air de bondir parmi les flots. Quelques ruines l'avoisinent : ce sont les restes d'une église célèbre, Santa-Eufemia, où les rois d'Espagne, avant d'être proclamés seigneurs souverains du pays basque, répétaient le serment déjà prêté sous l'arbre de Guernica, de maintenir les *fueros* de la province. Ainsi la poésie, la religion, l'histoire se rapprochent et s'entremêlent, et Borméo conserve le privilége de voter la première aux juntes provinciales de Guernica.

Vis-à-vis Borméo s'élève, du sein de la mer, le rocher d'Izaro, ancienne demeure monastique, devenue pour les marins un lieu de refuge en même temps qu'un lieu de dévotion. Le jour où se célèbre la fête de saint Patrice, la municipalité borméenne s'y transporte et renouvelle, avec solennité, une prise de possession dont ne sera jamais jaloux le plus capricieux des conquérants.

Le promontoire *Machichaco* franchi, ce qui n'est pas toujours facile, nous louvoyâmes encore deux heures, presque sans brise; puis le capitaine donna l'ordre de prendre terre dans la baie de Bilbao. Figurez-vous, à droite, une montagne couverte de verdure, le long de laquelle règne un village composé de maisons blanches entremêlées de champs et de vignes; représentez-vous, à gauche, une côte plate et

basse de rochers pareillement revêtus de broussailles; dessinez, au fond de cette perspective, une file de montagnes qui menacent le ciel, et vous aurez un premier aperçu de la baie de Bilbao. En approchant, d'autres objets se développent : vers la droite, on aperçoit le village de Portugalete et son église, sorte de vigie chrétienne; vers la gauche, un petit hameau caché parmi des vignes et des groupes d'arbres; vis-à-vis, une forêt de mâts suivent le mouvement oscillatoire des vagues, et balancent leurs signaux comme les châtaigniers du rivage balancent leurs touffes verdoyantes. Je ne saurais vous donner une idée plus juste de ces délicieux rivages qu'en vous rappelant les paysages d'un lac de la Suisse, le lac de Waldstetten, avec cette exception qu'ici la rivière, étant moins large que le lac, rend par ses fréquents détours ses aspects encore plus variés et plus séduisants : ruines de châteaux ou d'abbayes, terrasses ombragées, charmilles et maisons blanchies mêlées parmi les bouquets d'arbres, comme des perles dans la coiffure d'une femme élégante; plusieurs champs de vignes et de céréales pour tapis; escarpement de rochers pour contraste et pour soutien; voilà ce qu'on rencontre dans une navigation fluviale de quinze kilomètres. La grande route côtoie le fleuve Ybeyzabal (rive étroite); on n'y voit que bâtiments amarrés, chargements et déchargements continuels; on trouve tous les avantages d'une navigation facile; on est témoin d'une prospérité qui puise ses éléments dans les dons multiples du ciel, de la mer et du sol, et l'on atteint Bilbao, qui ressemble au vaste kiosque d'un jardin anglais dont les allées principales viennent d'être parcourues.

Au-dessus de la ville, la vallée se retrécit tellement qu'il a fallu, pour continuer la chaussée, tailler une des montagnes voisines. En automne, en hiver, ce bassin est affligé d'averses très-fréquentes; mais il se trouve à l'abri des vents du nord, et quand l'ardent *solano* ne souffle pas, les brises de la mer en rendent le séjour fort agréable. Rien de pittoresque et d'animé comme la plage de Bilbao. Olariaga, Deusto, remplis d'ouvriers travaillant aux corderies, à la fabrique du tabac, aux chantiers de construction et de carénage, sont deux bourgs industrieux qui forment les appendices, les deux ailes de la cité maritime. Entre elles trois circulent quantité de femmes, bayadères commerciales qui, jambes nues, robe retroussée bien au-dessus du genou, pénètrent

dans l'eau pour y recevoir les cargaisons des bâtiments et les mettre à terre ou les porter à la ville.

Bilbao, *bello vao*, le beau golfe, a présenté sans doute de tout temps un ensemble d'habitations groupées par des marins et des pêcheurs. En 1300, don Diego Lopez de Haro, seigneur du pays, ayant fait d'elle une ville maritime et militaire, ses destinées, jusqu'en 1837, ont subi les nombreuses vicissitudes que la guerre enfante. Cependant, plus heureuse que Saint-Sébastien, elle n'a point éprouvé de ruine absolue; elle porte un cachet d'antiquité moyen âge qui respire au front de ses églises, de ses murailles et de ses façades surbaissées; elle a des rues tortueuses et des auvents, des madones dans des niches, des témoignages qui prouvent qu'anciennement sa population ne pouvait faire un pas sans signer son front ou fléchir ses genoux; mais une autre ville, ville moderne, active, impatiente, procédant par massifs rectangulaires, bien bâtie, bien propre, bien badigeonnée, bien lavée, annonce qu'une existence nouvelle absorbe l'existence de sa voisine. Les charrettes, les voitures ne circulent ni dans l'une ni dans l'autre ville; on y transporte les marchandises sur des camions à roulettes. Un vieux pont, un pont suspendu en fils de fer, le premier qu'on ait construit en Espagne, semble mesurer l'espace qui sépare la ville nouvelle de la ville ancienne. Tous les monuments civils, douane, théâtre, hôpital, hôtel de ville, jeu de paume, sont nouveaux, toutes les grandes fabriques, toutes les usines considérables, faïencerie, papeteries, forges, verreries, savonneries, ne remontent guère au delà de ces vingt-cinq dernières années. Un réservoir d'eau, construit en forme de terrasse, alimenté par la rivière, alimente à son tour toutes les fontaines. Capitale provinciale, séjour d'autorités nombreuses, peuplée de quinze à dix-huit mille habitants, ayant un réseau de routes commodes et bien servies, Bibao est une des villes d'Espagne qui, depuis la paix, ont fait les progrès les plus sensibles. Les maisons de la ville vieille, dit un voyageur, sont construites, la majeure partie, en bois; celles de la nouvelle en briques. Les premières ne respirent ni l'art ni la commodité; dans les autres, le goût a fait des progrès étonnants. Au lieu de lourds balcons en bois, les maisons présentent des balcons en fer très-proprement travaillés; les volets de cèdre et les petits carreaux ronds des anciennes habitations se trouvent remplacés par de

grands carreaux et des persiennes. La seule chose qui étonne, qui choque tous les étrangers, c'est d'y voir les lieux d'aisances dans la cuisine, souvent même près de la cheminée.

L'Arénal, promenade publique formée d'allées d'ormes et de tilleuls qui se croisent en berceau, garnie d'édifices d'un côté, bordée de l'autre par la rivière, constitue un véritable rendez-vous européen, une station entre Madrid, Londres et Paris, de laquelle partent les instructions et les signaux qu'attendent les vaisseaux amarrés dans le port. Au delà de cette promenade, deux villages, Albia et Olavijaja, sont assis comme deux vedettes au point où se rapprochent les deux groupes de montagnes auxquelles Bilbao s'appuie. L'espace intermédiaire, tapissé d'arbres fruitiers, présente une fertilité remarquable; des sentiers faciles en sillonnent les pentes, et, après une montée de cinquante minutes, on arrive à la Puenta de las Banderas, où deux grands mâts signalent, en arborant un pavillon tantôt rouge, tantôt blanc, tantôt noir, tantôt blanc et rouge, l'entrée, la sortie, la perdition des vaisseaux ou l'apparition des corsaires. De cette Puenta l'œil découvre un panorama des plus magnifiques. Deux autres promenades, celle de *los Canos* et le *Passeo de los Augustinos*, rivalisent, sinon en étendue, au moins en magnificence avec l'Arénal; chaque soir, tout Bilbao s'y porte, les femmes en mantilles noires, généralement deux à deux, sans leurs maris, leurs pères, ni leurs frères, lesquels se promènent isolés.

Après les jouissances de la promenade, qui résume les exigences d'une coquetterie permise, ce que les Biscaïennes affectionnent d'avantage, c'est la *romeria*, danse nationale ayant beaucoup de rapport avec le fandango, et qu'accompagne une musique sauvage composée de tambours de basque et de fifres. « On y voit une file de jeunes personnes se prendre par la main et se suivre en ligne droite. De temps en temps, celle qui est à la tête fait, avec autant de noblesse que de grâce, en se retournant vers ses compagnes, des pas mesurés, tandis que les dernières cheminent nonchalamment derrière elle. De leur côté, les hommes, conduits par un coryphée, forment une autre file et s'approchent insensiblement des femmes, qui s'avancent au-devant d'eux. Tout d'un coup, la musique prend un mouvement plus rapide, chaque danseur se trouve en face d'une danseuse, et alors commence un fandango dont les gestes

précipités ont une expression qu'il est plus facile d'imaginer que de peindre. En été, ces romerias ont lieu presque tous les dimanches sous des arbres touffus, dans le voisinage d'un cabaret. Il s'y trouve presque toujours moins d'hommes que de femmes; mais ces dernières ne s'en amusent peut-être que davantage, car elles font aux spectateurs mille agaceries, surtout à la brune, avant qu'on ait mis le feu aux barils d'huile de poisson chargés d'illuminer ce festival. »

Bilbao compte parmi ses gloires le savant et brave marin don José de Mazarredo, à qui l'on doit un excellent traité de navigation astronomique, regardé comme le meilleur ouvrage écrit sur cette matière. Mazarredo est notre contemporain, puisqu'il naquit en 1745. Son ombre semble planer sur les institutions, sur les écoles gratuites de dessin, de mathématiques et de belles-lettres qu'entretient le gouvernement dans la localité dont s'agit.

Depuis Biaritz jusqu'à Bilbao, depuis Bilbao jusqu'à Santander, toute la côte de Biscaye sert de rendez-vous aux Espagnols desœuvrés qui viennent y savourer l'air, la fraîcheur et la marée. Il y a vingt ans, Biaritz n'était presque rien, un petit hameau, refuge de pauvres pêcheurs ; aujourd'hui c'est une ville longue d'environ quatre kilomètres. Les bains s'y prennent à la côte ou bien au vieux port. Des bancs sont disposés le long du rivage pour recevoir les promeneurs, et des routes bien ombragées conduisent à des sites charmants ceux qui les suivent. Les bains de Bilbao, de Santander, ceux de Santander surtout rivalisent avec les bains de Biaritz. Quantité de Madriléniens y passent la saison des chaleurs, attirés par un bien-être, une confortable élégance qu'on ne trouve nulle part ailleurs en Espagne.

## XX

# LES ASTURIES

Toutes les histoires se content dans le pays comme je vous dis la mienne ; je ne les sais point d'autre façon.

*Don Quichotte*, liv. I, ch. xx.

Le cours du Nervion. — La ville d'Orduña. — Santander. — Santillane. — Gijon et ses monuments byzantins. — Le cap du Malheur. — Aviles et ses constructions normandes. — Oviédo, sa cathédrale, ses reliques, ses vieilles églises et ses ruines historiques. — La Cavadonga et la montagne d'Auseba. — Chronique de la mort d'Alkama et du triomphe de Pélage. — Royaume et tombeau de Pélage. — Constitution physique, produits, ressources des Asturies. — Mœurs et costumes populaires. — Chasse aux ours. — Le querelleur et le couteleur. — Légende de la vierge de Cavadonga et du malheureux Fabio.

Nous eussions bien voulu remonter l'agréable rivière de Nervion, si fraîche, si riante, si parée, et visiter Orduña, longtemps capitale des pays basques. On nous avait dit de rechercher cette capitale ailleurs, vers les pics neigeux de la Peña, et d'aller voir, dans les solitudes sauvages des Asturies, quelle était la plus inaccessible de la demeure de l'homme ou de la demeure de l'aigle. Malheureusement une excellente brise soufflait du golfe de Gascogne, et notre capitaine avait hâte d'atteindre Santander, le *Portus Blendium* des Romains, le port célèbre d'où partit, en 1248, la flotte de saint Ferdinand, pour aller bloquer Séville. Beaucoup d'autres expéditions maritimes se sont préparées là. Le 16 juillet 1522, Charles-Quint, venant prendre possession de l'Espagne, débarqua sur la plage de Santander, qui jouissait alors d'une grande importance par ses relations récentes avec l'Amérique. Cette importance s'est maintenue jusqu'à nos jours et s'accroîtra considérablement, dès qu'une ligne ferrée joindra Madrid à Santander. On y travaille avec beaucoup d'activité. Dans le mois de mai dernier, je fus témoins du vif enthousiasme qui accueillit Sa Majesté le roi d'Espagne, lorsqu'il inau-

gura le commencement des travaux d'une voie qui n'aura pas moins d'importance sous le rapport militaire que sous le rapport commercial.

Située à l'extrémité d'une presqu'île, abritée des vents de mer par une colline, pourvue d'un excellent ancrage, cette ville, plus importante que Bilbao, capitale aussi bien qu'elle d'une province, d'un partido, d'un évêché, compte dix-huit à vingt mille âmes de population. Elle semble une cité maritime anglaise ou française plutôt qu'espagnole. Aucun port de la Péninsule n'a peut-être moins que Santander l'aspect, le caractère indigène, et je n'y sache pas un quai dans lequel l'étalage et l'article se traitent aussi bien qu'ici. Il est vrai que toute l'activité de la ville se concentre sur ce port et sur ce quai.

A Santander pas plus qu'à Bilbao il ne faut chercher l'existence artistique ou littéraire, la vie de l'âme et du cœur. Dans l'exploitation des intérêts commerciaux, le cœur et l'âme ne s'escomptent pas; bien plus ils empêchent, s'ils se montrent, d'avoir confiance en d'autres valeurs. Cependant un institut cantabrique, fondé depuis quelques années dans cette ville, sert à l'enseignement du latin, de la philosophie, de la littérature, des mathématiques, du français, de l'anglais, de la musique, du commerce, etc. Il passe pour un des meilleurs établissements scientifiques de l'Espagne. Presque tous les habitants sont marins, pêcheurs et négociants. Ce sont des femmes qui, dans les rues, font l'ouvrage de portefaix. Les alamedas de Becedo et de los Barcos sont les promenades les plus fréquentées, mais l'ami de la nature suit volontiers les rives de la Ria ou les pentes solitaires des montagnes voisines.

A quelques lieues de Santander, vis-à-vis du port de San-Vicente, sur la Nonga, se trouve le village de Santillane, que Lesage a rendu célèbre en y mettant le berceau de Gil Blas. Ensuite, une longue ligne de côtes monotones, insignifiantes, se succèdent jusqu'à la Catalina dont les hauts sommets couronnent la presqu'île où pose la ville de Gijon. L'entrée de son port est étroite, dangereuse, mais l'intérieur de la baie offre aux navires un excellent abri.

Gijon a quelque importance commerciale, artistique et littéraire. Son industrie est alimentée par des forges et des fonderies en cui-

vre, par une exploitation de charbon de terre, par des fabriques de chapeaux, de poteries, de toiles, etc. Son ancien mouvement artistique se justifie par quelques monuments religieux et par la naissance de Juan Bermudez, auteur recommandable de recherches sur l'art en Espagne; son existence littéraire fut assurée par l'*Instituto Asturiano* de Gaspar Melchor Jovellanos. Autour de Gijon se trouvent plusieurs monuments byzantins dignes d'intérêt, le couvent de Santa-Maria de Valdedios, fondé en 892, l'église de Deva, fondée en 1006, par Alonso IX, et d'autres édifices, tous malheureusement bien près de leur ruine.

Le cap de las Peñas, cap du malheur, laisse planer sur les abords de Gijon une teinte sombre et funèbre. Nous avons borné là notre voyage maritime, pour visiter Avilès, l'*Argenteorolla* des anciens, petite ville de sept à huit mille habitants, au fond d'une baie, dont les maisons, presque toutes garnies d'arcades, présentent un aspect sombre qui s'harmonise avec la vieille ceinture urbaine, et dont l'église San-Nicolas porte un caractère normand. Les femmes d'Avilès ont un costume antique très-pittoresque. Quand elles se trouvent groupées autour de la fontaine, on dirait une scène de la Bible.

Avilès n'est pas la seule localité des Asturies qui possède des constructions normandes. On en voit plusieurs le long du littoral et dans l'intérieur des terres. Une église de Mansanara nous a paru surtout très-digne d'étude pour l'archéologue. Mais c'est Oviédo qu'il faut voir, si l'on veut se faire une juste idée de la byzantine en Espagne.

Oviédo, capitale provinciale de douze mille habitants, a plus d'importance par ses souvenirs que par son actualité. Elle renferme d'anciennes églises très-curieuses, d'une construction simple, avec auvents qui se projettent sur la porte d'entrée, comme les toits des vieilles maisons sur la rue.

La cathédrale, nommée la Santa, en raison des reliques qu'elle renferme, surmontée de trois tours faisant façade, n'offre pas une grandeur comparable aux principaux édifices religieux de la Péninsule, mais elle est conçue dans de bonnes proportions. Malheureusement, ses tombes royales, ses inscriptions primitives ont fait place à des rajustages modernes. La capilla del Rey Casto, qui renferme les





*Rouargue frères del et sculp*

BURGOS SALAMANQUE SANTANDER

*Impr. de F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris*

cendres d'Alonso II, mort en 813, ne possède plus toute la pureté primordiale de son style, et, parmi les objets d'art, nous ne voyons guère à citer que le retable du maître autel, œuvre exécutée dans le milieu du seizième siècle. La Camara Santa, chapelle primitive de San Miguel, élevée de vingt-deux marches au-dessus du sol, longue de huit mètres et large de cinq, pavée en mosaïque du neuvième siècle, et dont la voûte est supportée par les statues des douze apôtres, revêtues de draperies mouillées, renferme les saintes reliques qu'a sauvées Pélage lors de l'invasion des Maures. Ces reliques sont conservées dans un coffre en chêne recouvert de lames d'argent et décoré de bas-reliefs. Moralès [1] a décrit ces objets. Quelques manuscrits enrichis de vignettes, des chroniques locales, des livres de liturgie d'une date très-reculée, font la richesse d'une bibliothèque chapitrale peu considérable, mais intéressante.

A l'intérieur de la ville, San-Tirso, église si maladroitement rajeunie; San-Payo, San-Juan, San-Vicente, San-Francisco que l'on croit avoir été fondée par saint François lui-même; à l'extérieur, Santa-Maria de la Cuesta Naranco; San-Miguel de Lino; San-Julian et Nuestra Señora de la Vega peuvent servir d'objets d'étude du plus haut intérêt. On y voit la byzantine naissante, puis se transformant selon les âges, puis se mariant au système ogival, et finissant par lui céder l'empire qu'il a conservé dans les Asturies jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

Les ruines historiques de la Carte, résidence d'Alonso le Chaste; les hôtels du duc del Parque, du marquis de Campo Sagrado, plus ou moins mutilés, méritent aussi quelque attention. Quatre grandes rues correspondant aux routes de Gijon, Léon, Grado, Santander et une belle place centrale sont arrosées, de même que différentes rues adjacentes, par l'eau d'un aqueduc nommé Pileres, qui fut construit en 1599. Des promenades agréables, notamment la Tenteria, la Chambel, des bains d'eau thermales, las Caldas, à cinq kilomètres de distance d'Oviédo, contribuent à l'agrément de cette ville, qui passe avec raison pour une des plus jolies et des plus propres de l'Espagne. Nous voudrions la citer

[1] *El Viage*, Madrid, 1665, in-folio.

aussi parmi les plus saines; mais une humidité dangereuse y règne neuf mois de l'année.

Jusqu'à présent, nous n'avons parcouru que le littoral asturien et la grande ligne cruciale hors de laquelle notre civilisation moderne n'a pas encore daigné porter ses pas. La vieille, la vaillante Asturie, l'Asturie de Pélage existe ailleurs. Je l'avais vue à Madrid dans les cartons de M. Villa-Amil. Je l'avais distinguée dans plusieurs musées que ce peintre national a dotés de ses créations; mais nulle part je ne l'ai mieux comprise, mieux appréciée que dans ses récits empreints de souvenirs personnels, d'impressions *humoristiques*, comme diraient les Anglais. En trois heures passées avec M. Villa-Amil, j'ai plus vécu avec Pélage que ne l'ont fait ses contemporains de la Castille, plus même que ne l'a fait Mariana qui laisse souvent incomprises les questions d'art et de poésie.

Pour visiter le royaume de Pélage, il faut que les pas d'une mule mesurent les pas de la sienne; il faut s'écarter des routes, marcher vers Ostero, traverser la Deva, se rendre à Cavadongo, seule retraite que les Maures n'aient point violée, et remercier Charles III d'avoir oublié d'inscrire l'Asturie sur sa carte routière des Espagnes.

## CANGAS DE ONIS.

Voici le canonicas des romanciers arabes, des chroniqueurs castillans; voici la montagne mystérieuse d'Ausèba dont toutes les cavernes recèlent des bataillons armés depuis trente siècles. De la crête altière que vous voyez là bas s'élance la Deva, heureuse d'arroser un domaine resté libre, et qui sinueuse, ralentissant, précipitant son cours, élevant où baissant la voix, semble l'éternelle compagne, la vivandière aimable de ces bataillons qu'elle abreuve et qui veillent depuis le jour glorieux, où se précipitant de leurs cavernes, ils ont anéanti les vaillantes cohortes d'Alkama.

« La violence faite à Florinda, surnommée *la Caba*, fille du comte Julian, gouverneur de Cadix, et maîtresse de Roderik, dernier roi des Goths, avait causé la ruine du royaume chrétien; une aventure amoureuse amena la première défaite des infidèles.

« Après avoir conquis toute l'Espagne, moins la petite partie qui compose actuellement la province des Asturies, les Maures n'ayant osé pénétrer dans les montagnes cantabriques, où s'étaient retranchés un nombre considérable de chrétiens de toute la Péninsule, avaient fini par laisser la paisible possession de ce coin de terre à Pélage, fils de Favila, duc de Cantabrie, qui, après avoir été chassé de la cour par le roi Egica, avait succombé en Galice, sous le poignard de Witiza. Quelque temps après, All-Munuza, général musulman, avait été envoyé à Gijon, sur la côte cantabrique pour commander les troupes maures, alors en paix avec Pélage, qui campait dans les environs. Munuza se prit d'une passion vive pour la sœur du prince chrétien, et ne voyant nul moyen de la posséder tant qu'elle serait près de son frère, il captiva la confiance du prince et sut lui persuader d'aller à Cordoue, visiter cette merveille de l'islamisme. A peine Pélage a-t-il quitté ses montagnes, que Munuza fait enlever sa maîtresse, et quand le prince chrétien apprend ce déshonneur, il n'y avait plus d'autre remède qu'une vengeance éclatante. Il revient dans la montagne, arrache sa sœur des bras de l'infidèle, et se prépare aux combats qui vont suivre. De son côté, Munuza, furieux d'être privé de celle qu'il aime, calomnie les chrétiens, excite contre eux l'émir de Cordoue et obtient une armée considérable pour les exterminer tout à fait. Alkama commandait cette armée. Il ne devait attaquer Pélage qu'après avoir tenté tous les moyens de le rendre tributaire des Maures; aussi lui envoya-t-il en parlementaire l'évêque Oppas, frère de Witiza, l'un de ces infâmes qui avaient trafiqué des libertés nationales. Pélage s'était alors replié vers la Cavadonga, avec tous les hommes d'armes qu'il avait pu réunir; il s'y tenait renfermé, et après avoir mis des postes sur toutes les hauteurs qui dominent, il attendait, en prière, que la volonté divine s'accomplît. Le lendemain, aux premières lueurs du jour, les troupes d'Alkama parurent au nombre de cent mille hommes. Alkama ne manquait ni d'intelligence, ni de bravoure, ni de générosité. Il s'étonna qu'un si petit nombre de chrétiens équipés osât défier l'armée de l'émir, son maître; et, regardant comme une lâcheté d'attaquer un ennemi vaincu d'avance, il renvoya l'évêque Oppas vers Pélage pour lui proposer d'accepter sa soumission. — « Ministre de Dieu, qui as trahi ton maître et ta patrie, répond le héros, retourne vers celui qui t'envoie;

dis-lui que cent mille musulmans ne sont que cent mille hommes mortels; tandis que la poignée de chrétiens qui marchent sous mes ordres, fidèles à leur Dieu, à leur pays, sont le bras du Dieu même des armées, car tous, ainsi que moi, se trouvent prêts à mourir pour la gloire et l'indépendance de leur patrie.

« Cette confiance du chef des chrétiens en la puissance du Seigneur fut miraculeusement justifiée. Le traître Oppas ayant appelé les Maures au combat, ils s'avancèrent avec une fureur sans égale, mais leurs flèches rebondirent sur les rochers, et retombèrent sur eux avec les projectiles que lançaient les Goths du haut de la montagne. On eût dit que des masses de pierres et des forêts roulaient d'elles-mêmes pour écraser les ennemis du nom chrétien. Épouvantés, les soldats d'Alkama s'enfuirent; mais l'étroitesse de la vallée empêcha leurs mouvements devenus trop rapides; une déroute générale s'en suivit, les fuyards s'entre-choquèrent les uns contre les autres, et les chrétiens, encouragés par cette protection visible du ciel, fondant sur leurs ennemis, en firent un carnage horrible. Sorti de la caverne à la tête des siens, Pélage gagna le sommet de la montagne pour fondre de là sur l'ennemi. Le nombre des morts fut innombrable. Alkama périt, l'infâme Oppas tomba vivant entre les mains des vainqueurs, qui s'arrêtèrent las de combattre et d'immoler leurs victimes. Il s'en échappait quelques-unes vers la plaine de Libana; mais au moment de franchir l'étroit sentier qu'elles suivaient, un énorme rocher se détache et les écrase. Une maison qui s'élevait à proximité fut appelée dès lors Casa Gaudia. » Récit légendaire.

Telle a été l'issue de la sanglante bataille de Covadonga. Quelques imaginations romanesques, quelques hyperboles orientales, quelques gasconnades enfantines n'altèrent pas le fond des faits. Que nous importe que cent mille ou seulement vingt mille Maures aient combattu; que Pélage ait vaincu avec trente hommes d'armes ou avec cinq cents; ce qu'il importe c'est qu'il ait vaincu et sauvé le nom chrétien des chaînes de l'esclavage. Chaque jour, depuis mille ans, on découvre aux environs de cette Cova des débris d'armure musulmane et des cadavres.

Munuza se trouvait à Gijon lorsqu'il apprit la déroute des Maures. Ne se croyant plus en sûreté, il prit la fuite; mais Pélage victorieux le

poursuivit et l'atteignit dans le pays d'Otalle, où il l'extermina, lui et tous les siens. Dès lors Pélage, que l'on regardait comme le premier des Goths par sa naissance, fut proclamé le premier d'entre eux par son courage et proclamé roi. L'Espagne chrétienne, comprenant les Asturies et les monts Cantabres jusqu'en Navarre, devint une puissance respectable, qui eut son armée, ses temples, ses communes indépendantes, sa nationalité, son avenir écrit dans le cœur des habitants comme il l'était sur le livre de la Providence.

Lorsqu'après dix-neuf années d'un règne glorieux et fécond en belles choses, Pélage mourut à Gangas, les Asturies, la Galice, le royaume de Léon, toute la Cantabrie et une partie du Portugal, avaient été arrachés aux Maures et formaient l'héritage de son fils Favila. Les cendres de Pélage reposent dans l'église de Sainte-Eulalie de Cangas, près du corps de son épouse Gandiosa. Deux ans plus tard, à la mort de Favila, tué par un ours, un noble goth, déjà célèbre dans la Cantabrie, commença contre les Maures cette guerre offensive, qui, léguée de père en fils aux Espagnols pendant huit siècles, se termina par l'écroulement du trône de Boabdil.

Sillonnée de montagnes dont la hauteur n'est pas considérable; coupée de plaines étroites, garnie d'essences magnifiques de chênes, de hêtres, de pins d'Écosse, de marronniers; ayant des mines de charbon de terre abondantes, un bétail considérable, une température humide et froide l'hiver, très-tempérée l'été; récoltant beaucoup d'orge et de maïs, mais peu de blé, beaucoup de pommes à cidre, mais peu de raisins, la province des Asturies ressemble singulièrement à certaines parties des Vosges, du Tyrol et de la Suisse française. On y trouve les mêmes plantes, tandis que la faune en est plus variée.

Bons, polis, hospitaliers, agiles et robustes, marcheurs excellents, réussissant à merveille dans tous les exercices gymnastiques dont ils se font un mérite, passés maîtres en l'art de manier le bâton, danseurs infatigables, soldats intrépides et serviteurs fidèles, les Asturiens tiennent beaucoup du caractère des Galiciens et des Cantabres qui les avoisinent. Leurs femmes se toilettent avec goût; elles portent des corsets lacés par devant, des joyaux d'or, des boucles d'oreilles longues et des colliers de corail, des coiffes en serge de couleur sombre retombant sur

les épaules et contournant la base du cou. Elles sont douces, laborieuses, ménagères, intelligentes. On nomme *bable* la langue du pays.

Nous extrayons de l'*Espagne pittoresque* la description suivante qui complétera le tableau des Asturies : les montagnes asturiennes, jadis peuplées par des héros, le sont aujourd'hui par des ours d'une taille presque colossale, qui, malgré leur naturel assez débonnaire, ne sont pas trop polis... Nous disons polis, parce qu'à part une grossière habitude de ne jamais se déranger de la route qu'ils suivent, quand il leur arrive de se trouver face à face avec un voyageur, les ours asturiens sont d'assez bons diables ; en général ils se montrent plus jaloux de croquer des noisettes et des glands que d'avaler un homme, voire même un oiseau... Tenez, en voilà un ! Admirez avec quelle gravité il s'avance sur ses deux pattes de derrière, appuyé sur son gros bâton comme un orang-outang. Au train dont il arrive, on voit bien qu'il n'a pas encore déjeuné ; s'il était repu il ne marcherait pas ainsi le nez au vent. Il s'arrête, il n'est pas bien décidé à venir de notre côté. Nous ne vous conseillerions pas d'aller en ce moment lui chercher querelle... Le voilà qui vient... Ne bougez pas... Gardez-vous de faire feu sur lui, à moins que vous ne soyez sûr de l'abattre raide mort... encore agirez-vous plus prudemment si vous le laissez tranquille ; car il pourrait arriver que sa femelle et ses petits ne fussent pas loin d'ici, et alors vous auriez à rendre compte d'un meurtre commis envers une *veuve* et des *orphelins*. Rangeons-nous donc et laissons la bête passer librement. N'ayez aucune crainte ; elle ne se détournera pas d'un pouce pour venir à nous. Les ours des Asturies ne sont pas méchants ; ils s'attaquent rarement aux gens qui ne leur cherchent pas noise ; seulement, si vous vous trouvez sur leur chemin, ils vous octroient un coup de griffe en passant, mais ils ne dévorent jamais celui qu'ils ont tué... Les montagnards sont moins accommodants avec les ours que les ours ne le sont avec eux ; la peau de ces animaux se vend fort bien dans les ports de mer ; les Anglais en achètent chaque année une prodigieuse quantité, sans compter qu'après avoir vendu la peau, les montagnards des Asturies savent tirer partie de la chair. Ils ne se contentent pas, comme M. Alexandre Dumas, de la manger en beefsteack, ils en font des jambons très-estimés, que les habitants de Madrid leur achètent fort cher, sous le pseudonyme de *jamon puro de Galicia*, jambon pur

de Galice. — La chasse à l'ours mérite d'être racontée; voici comme elle a lieu : le matin, de très-bonne heure, une bande de montagnards, couverts de la tête aux pieds de peaux de mouton, la laine en dehors, armés de bâtons et de longs couteaux de chasse, se rendent dans les fourrés où les ours se tiennent d'habitude. Ces bandes sont composées d'une vingtaine d'hommes, dont dix armés d'un couteau et d'un sifflet de cuivre; les dix autres d'un long bâton. Les premiers, ceux qui portent le couteau, s'appellent *cuchilleros*, couteleurs; les autres se nomment *busca ruidos*, chercheurs de bruit, querelleurs. Bientôt cette bande se divise en couples; chaque couple se compose d'un couteleur et d'un chercheur de bruit. Le couteleur porte un sifflet suspendu au cou par une chaîne de fer. Ainsi disposés les chasseurs attendent. Dès qu'un ours paraît à l'horizon, le couteleur et le chercheur de bruit s'avancent vers lui d'un air indifférent. L'ours approche-t-il, au lieu de le laisser passer tranquillement et de s'écarter un peu pour ne pas l'irriter, le chercheur de bruit barre le passage et lève le bâton sur l'ours, mais sans le frapper. Il est rare qu'à cette menace l'ours ne se redresse et ne fonde sur le querelleur; c'est précisément ce que demandent les chasseurs. Menacé par l'ours, le querelleur jette son bâton, le saisit, le serre, l'étreint de ses deux bras. Mais ce n'est pas tout; il faut que, par un mouvement rapide, et qui doit s'opérer avec une grande précision, le querelleur mette sa tête à l'abri de la gueule de l'animal, ce qu'il fait en l'appuyant vivement sur le cou de l'ours. Alors commence un combat qui vous causerait la plus profonde émotion si vous en étiez témoin, mais que les Asturiens recherchent avec avidité et duquel ils se tirent toujours avec honneur. L'ours essaye bien de griffer son adversaire, mais tout ce qu'il peut, c'est d'arracher quelques mèches de laine à la peau de mouton dont il se trouve couvert; encore n'y parvient-il que rarement, car en général ces sortes de combats sont de courte durée. Aussitôt que l'ours est aux prises avec le querelleur *en los brazos*, le couteleur vient par derrière et le frappe mortellement, en lui enfonçant jusqu'à la garde un couteau de cinquante centimètres de longueur. L'arme, plongée entre la clavicule et l'omoplate, doit, par le mouvement d'inclinaison que le chasseur lui imprime de droite à gauche, atteindre l'animal au cœur. Il n'arrive guère que le couteleur ait besoin de

frapper plus d'un coup pour délivrer le querelleur; mais quand cela arrive, la position de ce dernier devient fort critique; l'ours, une fois frappé, devient plus furieux, et même lorsqu'il tombe sur le coup, une convulsion, un mouvement de ses deux pattes de derrière peut mettre le chasseur en pièces. Ce cas a été prévu; le querelleur ne lâche l'ours que lorsqu'il entend le coup de sifflet de son compagnon, lequel annonce que l'ours n'a plus de mouvement; jusqu'alors le querelleur se tient étroitement serré contre la poitrine de l'animal; et dès que l'ours est tombé, les deux jambes de son adversaire lui pressant les flancs, le chasseur reste assis sur les cuisses de l'ours, de manière à prévenir ses moindres mouvements. Tant qu'il n'a pas entendu le coup de sifflet, le querelleur conserve la position que nous venons de décrire, et que nos lecteurs comprendront facilement. Il doit se rouler avec l'ours, se coller à lui, et jusqu'au moment de sa mort ne plus s'en séparer. Cette lutte est horrible. Cependant, il est des Asturiens qui la répètent cinq ou six fois par semaine, et même plusieurs fois par jour, depuis leur jeunesse, sans avoir reçu la moindre égratignure. Demandez leur si jamais l'un d'eux a péri dans cette chasse; ils vous répondront : — « Oui !... Fabio Orduño. Pourtant il était brave; il savait chercher querelle à un ours aussi bien et mieux que le plus adroit; mais il ne croyait pas beaucoup à Dieu ni aux saints. Certain jour il part pour la montagne; un ours magnifique *tombe dans ses bras ;* mais au lieu de tuer l'ours, ce fut l'ours qui le tua. La bête broya la tête du chasseur entre ses dents... Le soir, quand Fabio Orduño fut rapporté mort dans le village, chacun se prit à le regretter et le plaindre; mais le lendemain, lorsqu'on voulut l'ensevelir dans l'habit de saint François, M. le curé remarqua qu'il n'avait pas sur lui la médaille de Notre-Dame de la Covadonga. Dès lors il comprit pourquoi le chasseur avait été dévoré. » — Le récit de ce douloureux événement a fait l'objet d'une légende rimée en vieux castillan, que l'on chante le soir après l'*Angelus*, et qui a fait vendre au curé de Covadonga autant de médailles qu'il y a de chasseurs d'ours dans les Asturies et la Galice. Voici la légende :

I

Fabio Orduño était un chef brave et vaillant. Il chassait l'ours, le renard, le sanglier, et bien d'autres bêtes encore !

II

Mais jamais il ne faisait ses dévotions; jamais il ne récitait les litanies et n'adorait les saints.

III

Jamais il ne portait reliques, ni médailles.... Il vivait en Galice et dans les Asturies.

IV

Galant, beau, bien fait, spirituel, les jeunes filles l'aimaient; mais lui, menteur et rusé, parlait d'amour à toutes pour mieux les tromper.

V

Jamais il ne plia le genou devant l'autel de Covadonga; jamais il ne recommanda ses chasses à la sainte Vierge.

VI

Jamais il n'eut foi en la très-sainte médaille qui l'aurait pu sauver des griffes de l'ours qu'il devait combattre. Toujours, au contraire, il se moquait de l'influence qu'on attribue à cette sainte médaille.

VII

Mais un jour arriva que, pour le punir de son incrédulité, le diable se fit ours brun, et se mit à parcourir la montagne pendant que Fabio Orduño cherchait un ours pour le tuer.

VIII

Fabio et le diable, sous cette forme d'ours brun, en vinrent aux mains. Notre fier jeune homme attaque l'ours avec intrépidité; mais l'ours, pour mieux tromper son adversaire, feint d'être à demi-mort.

IX

Pauvre Fabio! pauvre Orduño! Pourquoi ne sais-tu pas prier? Pourquoi, quand tu ne portes point sur toi la sainte image de la Vierge, te hasarder à lutter contre le diable fait ours qui vient t'enlever la tête et l'os du talon?

X

Les voilà qui se roulent par terre; puis l'un sur l'autre. Hélas! Orduño n'est plus qu'un corps sans tête et sans talon!

XI

Le diable a mangé l'un et l'autre, et, dès qu'il a eu fini de le faire, personne n'ayant pu le tuer, il a disparu du champ de bataille.

XII

Il est redescendu aux enfers pour recommencer à rugir, à hurler de nouveau le jour où les chasseurs d'ours oseront chasser sans porter sur eux la médaille de la Vierge de Covadonga.

XIII

Dieu veut que les bons chrétiens aillent prier sa mère à Covadonga avant d'aller se livrer aux plaisirs.

# XXI

## CUISINE — RÉGIME

« Ça, mon gentilhomme, vous serez satisfait ; on va vous traiter comme un prince. »
LESAGE, l'aubergiste à Gil Blas.

Affiche réglementaire des hôtels. — Le chocolat espagnol. — Un dîner à Logroño. — La bulle de voyage. — Le Gaspacho. — Hôtelleries des grandes villes. — Régime des pensionnats du gouvernement. — Vie matérielle du petit bourgeois, de l'ouvrier, du paysan et de l'arriero. — Les ventas et les paradores. — Habitudes aristocratiques. — Mets recherchés. — Pourvoyeurs des ménages. — Chaque province a ses mets indigènes. — En quoi consiste le refresco chez les riches et chez les pauvres.

Brillat-Savarin, grand homme, couvrez-vous la tête d'un voile, comme Brutus, condamnant ses fils ; je vais parler de la cuisine espagnole ! La cuisine… je la redoutais, pour le moins, autant que l'*escopeta* d'un contrebandier ; autant qu'un drame du boulevard, qu'une revue de la garde nationale ou qu'un discours de chef d'institution, mais une affiche placardée dans la salle à manger d'une *posada* de Burgos me rassura tout à fait. Elle m'annonçait, au choix, pour déjeuner, une tasse de chocolat avec ou sans lait, et une rôtie au pain ; ou bien une tasse de café au lait ; ou bien encore une tasse de thé ; proposition très-sortable, comme on le voit, et dont j'adoptai avec confiance l'expression littérale, car l'affiche se trouvait dûment signée de l'autorité compétente. *Una jicara de chocolate*, me dis-je ; c'est une tasse, un bol de chocolat ; sacrifions nos goûts aux habitudes indigènes, et puisque les Espagnols regardent leur chocolat comme très-rafraîchissant, adoptons à déjeuner le régime ibérique. — *Muchacha, chocolate.* — Ici la désillusion commence ; au lieu de m'apporter du chocolat dans un bol, on me le sert dans un dez à coudre ; au lieu d'une rôtie au pain, on me donne deux biscuits grands comme ces patiences de poupée dont les enfants s'amusent. — Cela me

fit l'effet d'un essai. — Rappelant la *Muchacha*, je la complimente sur l'excellence du chocolat et demande *una jicara*, en appuyant avec une intention marquée sur le substantif. Mais la seconde *jicara* fut comme la première.

A Logroño, déception plus pénible encore. J'avais lu, toujours sur l'affiche officielle, qu'à dîner l'hôte me donnerait : 1° un potage avec poule, garbanzos, morceau de petit salé, saucisse et légumes potagers ; 2° une friture, 3° deux ragoûts, 4° un hors d'œuvre, 5° un rôti, 6° une salade, 7° deux plats de dessert, 8° du pain, du vin à discrétion, 9° un petit verre d'eau-de-vie, et tout cela moyennant trois pecettes. — Inutile de commander le menu. Les exigences, les caprices, les sympathies ou les antipathies de l'estomac sont réglés de par la loi, et franchement je ne suis pas trop ennemi d'un pareil système de prévoyance. J'avais pris un siége de paille, et depuis une demi-heure j'attendais, quand l'hôtesse vint me demander si j'avais la *bulle*. Je compris qu'elle désirait voir mon passe-port, et je n'hésitai pas d'exhiber les vingt-cinq ou trente paraphes dont il est machuré ; mais elle me le rendit en souriant, ajoutant que le passe-port dont elle s'enquérait, était le passe-port du vendredi, signé de son éminence le commissaire apostolique général. Je n'avais nulle idée de cette formalité, et j'avouai mon ignorance, me promettant bien d'être en règle le plus tôt possible avec les puissances de l'Église comme je l'étais avec les puissances de la terre. — Mon seigneur n'ayant point sa bulle, ajouta l'hôtesse qui ne se souciait point de se damner pour moi, et ce jour-ci étant un jour maigre, je vais préparer un *gazpacho*. — *Gazpacho* soit, mais faites-le vite et faites-le bon. — *Si Señor*, et la voilà partie. — Je n'avais jamais vu le mot *gazpacho* ni sur le vocabulaire de Véfour, ni sur celui des Frères Provençaux. Il m'inspira quelque inquiétude, et je fus à la cuisine. L'hôtesse tenait à la main une poële en fer battu très-creuse ; elle y mêlait des gousses d'ail, des oignons coupés menus, des tranches de concombre, du piment, du sel, un filet de vinaigre, quelques cuillerées d'huile, puis du pain et de l'eau. Ce met passe pour très-rafraîchissant ; il l'est à la manière des huiles essentielles qui corrodent le palais. Evidemment un caniche bien éduqué ne compromettrait pas son museau dans une julienne d'une excentricité si notable ; et pourtant trois jolies femmes avalèrent avec

délices chacune un litre au moins de gazpacho. A la seconde cuillerée, le cœur me vint sur les lèvres, et je demandai une soupe au lait. D'où venais-je, hélas! Du lait! pour en obtenir dans une auberge espagnole, il faut crier, jurer, menacer, battre l'hôte ou faire l'aimable auprès de l'hôtesse : quand elle est jeune et jolie, ce n'est pas chose difficile; mais quand elle est laide et vieille, comment s'y prendre? — Force fut de renoncer au lait; je priai qu'on voulût bien me préparer une omelette. — Bonheur, il y avait des œufs, mais point de beurre, rien que de l'huile, et quelle huile! Gil Blas, au village d'Ataquinès, n'avait certes pas plus d'appétit que moi, et son civet de matou valait bien mon omelette.

Cependant, soyons juste, même envers les hôtelliers, mes seuls ennemis dans toute la Péninsule; empressons-nous d'ajouter qu'en ces vingt années dernières l'Espagne a fait, sous le rapport de la cuisine, des progrès sensibles. Depuis Bayonne jusqu'à Madrid, nous avons trouvé généralement de bons potages; nous avons vu servir du poisson de mer et d'eau douce, du gibier, des légumes d'une qualité supérieure auxquels il n'aurait peut-être fallu, pour être bons, que l'absence du vinaigre, de l'huile, du safran et du girofle. Çà et là, quelques hôtels nous ont paru convenables. Ainsi, à Madrid, aux Péninsulaires, à la Croix de Malte, on n'est point mal; à Cordoue, Séville, Cadix, Malaga, Barcelone, se trouvent d'excellents hôtels. Ceux de Malaga surtout priment les autres, et ne le cèdent guère aux meilleurs hôtels de France et d'Allemagne. Il existe dans les grandes villes, notamment à Madrid, quelques restaurants, *fondas*, qui grimacent les restaurants parisiens. Il en est un, calle San-Geronimo, organisé d'après les traditions françaises; on y dîne assez bien moyennant cinq francs par tête; il en est un autre meilleur, calle d'Alcala, où m'avait convié M. Ayguals de Izco, amphytrion non moins gracieux que littérateur aimable. A ma grande surprise, j'ai trouvé là un cordon bleu, une cave exquise, un service élégant.

Dans les écoles militaires, dans les pensionnats du gouvernement, la nourriture est abondante, saine, bien préparée, mieux qu'en France; à Tolède, à Valladolid nous l'avons goûtée, et nous nous sommes assurés de l'excellente administration culinaire de ces deux institutions.

La vie matérielle du petit bourgeois, de l'ouvrier, du paysan est des plus simples. Presque chaque jour leurs mets sont les mêmes : des viandes rôties, des poissons frits ou cuits, des légumes secs ou frais, des œufs, des oignons, des pâtes, composent leurs repas habituels.

Ils affectionnent particulièrement le *guisado*, espèce de fricassée de volaille cuite à l'huile dans la poêle avec addition de tomates ; les *huevos estrellados*, sorte d'omelette soufflée ; les *huevos fritos* au beurre noir ; mais par-dessus tout les *garbanzos*, légume plus gros qu'un pois, jaune, dur, farineux, presque insipide.

Le petit peuple ne connaît d'autres assaisonnements que le poivre d'Inde et le safran. On voit les arriéros et les autres voyageurs d'une condition médiocre, porter avec eux leur huile et leur vinaigre dans des cornes de vaches, et des tranches de lard *presas*, ou du poisson frit *pescado*, dans de petites boîtes de fer-blanc. Il s'en débite une quantité fort considérable sur les marchés et à l'angle des rues dans les villes maritimes comme Cadix et Malaga.

Si quittant une grande route, vous obliquez vers la droite ou vers la gauche, l'approvisionnement culinaire devient presque indispensable, car vous traversez des villages dont les poules ne pondent pas, dont les mamelles des brebis ou des chèvres sont taries, et dont les bouchers et les boulangers prennent leurs vacances, à en juger, du moins, par la pénurie des ventas et des paradores.

Les personnes d'un rang élevé, qui n'ont pas encore les habitudes françaises, demeurent fidèles aux mets nationaux ; mais chaque jour il s'y mêle quelques importations étrangères, anglaises dans les villes maritimes, françaises dans les villes de l'intérieur. Cependant, les cuisiniers qui ne sont point espagnols ne m'ont point encore paru très-communs chez l'aristocratie. Elle n'attache presque aucune importance aux jouissances de la table. Les faisans de l'Aragon, le *besugo* frais de Biscaye, les pommes de Grenade et de Valence, les oranges de la Caroline, les melons du Tage et de l'Andalousie, les asperges et les courges d'Aranjuez, les cailles de la Castille, les saumons de l'Èbre et du Douro, jouissent, parmi les gourmets, d'une réputation méritée. Elle serait beaucoup plus grande si l'assaisonnement et la préparation des choses répondaient à leur qualité. On m'avait beaucoup vanté le poulet

à l'ail, la soupe au lièvre, l'omelette aux tomates. En soulevant mon estomac rebelle, leur mérite a dépassé les hauteurs de mon intelligence. Quant aux plats de sucrerie dont les recettes datent des noces de Gamache, quant aux pâtisseries où le jaune d'œuf prédomine, mes fonctions digestives sont trop bouleversées aujourd'hui pour en parler avec le calme réfléchi qu'exige leur vieille réputation.

Les femmes, en Espagne, ne vont point au marché. Les hommes se chargent de cette besogne et s'en acquittent très-bien. Un petit bourgeois ne s'affranchirait pas des soins du marché sans encourir le reproche d'une mauvaise administration, d'une négligence coupable à l'endroit des intérêts matériels du logis. Mais dans les grandes villes, comme Madrid, Séville et Cadix, les pourvoyeurs sont les *aguadores* qui s'entendent très-bien, comme nos cuisiniers français, à faire danser l'anse du panier.

Indépendamment du caractère général de la cuisine espagnole, chaque province a ses mets distinctifs, comme elle a ses costumes. Ainsi, dans le sprovinces basques, une tête d'agneau fendue en deux, farcie d'un hachis d'ail, de persil et de mie de pain, enduite de saindoux et rôtie au four, passe pour un mets délicieux, et je le trouve certes meilleur que la matelotte des faubouriens de Paris. L'*olla podrida*, sorte de pot-pourri culinaire, n'est pas le même en Castille qu'en Andalousie, en Andalousie qu'en Catalogne; les aliments fondamentaux s'y rencontrent, mais avec des additions diverses et d'après des proportions qui varient.

Il n'arrive presque jamais aux Espagnols de traiter chez eux. Leur intérieur ne se trouve pas organisé pour cela; mais les familles qui se fréquentent se donnent tour à tour une collation appelée *refresco*, dont la recherche et la somptuosité proscrivent assez ordinairement le plaisir.

Lorsqu'une maison a décidé qu'elle donnera refresco, elle en prévient plusieurs jours d'avance ceux qui doivent y prendre part. A l'heure dite tout le monde arrive : tout le monde est reçu dans une vaste salle, quelquefois même, surtout si c'est l'été, dans le *patio* qu'on garnit de chaises très-basses. Les hommes sont à gauche, les femmes à droite. Chaque femme qui arrive donne un salut et un baiser aux femmes déjà placées, puis elle va prendre le premier siége vacant, et ainsi des autres.

Dès qu'on pense avoir tout son monde, plusieurs *muchachas* arrivent à la suite les uns des autres, portant des cabarets chargés de pâtisserie, de sorbets, puis de tasses de chocolat, de confitures liquides et de sucreries. Personne ne quitte sa place, chacun est servi successivement. Entre chaque bouchée ou chaque verrée liquide, on se donne de l'éventail. On cause sans presque parler; on fait des petites mines, des hochements de tête. Rien de plus monotone qu'un refresco.

J'entends parler du refresco des riches, car celui des pauvres, des *arrieros*, par exemple, a tout le charme du sans-gêne et de l'imprévu. Ils font halte sous un porche, dans un carrefour, ou bien à l'ombre de quelque arbre touffu; ils étalent sur le sol deux ou trois ognons; font circuler à la ronde leur *pellejo* remplie d'un vin généreux dont ils hument du bout des lèvres l'aromatique saveur, puis ils attendent de la sorte, nonchalamment accroupis, que la forte chaleur soit passée.

Dans l'art culinaire un grand événement, le plus grand peut-être de l'époque se prépare : Chevet va passer les Pyrénées. Ambassadeur pacifique, il s'arrache aux exigences incessantes des gourmets parisiens, et sans égard, ni pour le temps, ni pour l'espace, il part escorté de dix-huit marmitons, chargés, d'autres diraient de ses casseroles, mais nous disons de ses bannières, qu'il plantera au cœur de l'Espagne. C'est le résultat d'un pari entre le duc de Riançarès et le roi, qui perd et qui paye royalement un dîner dont le fumet réveillera les appétits gastronomiques de la Péninsule.

# XXII

# GALICE

Venez quelquefois sur les tombeaux de vos ancêtres méditer en présence de leurs cendres sur la vanité des choses d'ici-bas ; venez les interroger quelquefois sur ce qui leur reste, dans le séjour ténébreux de la mort, de leurs plaisirs, de leur dignité et de leur gloire.

MASSILLON.

Le Fuente de la Teja, rendez-vous des Galiciens et des Asturiens. — Chants provocateurs et luttes qu'ils ont entre eux. — Caractère et costume des Galiciens, surnommés les Auvergnats de l'Espagne. — Physionomie de la province. — Lugo. — Betanzos. — La Corogne. — Le Ferrol. — Mondoñedo. — Santiago, sa cathédrale, ses pèlerinages et ses autres monuments. — L'Université. — Le docteur José Olivarès. — Chemin de Compostelle à Orense. — Le Minho. — Ville et cathédrale d'Orense. — Las Burgas. — Allaritz, sépulture de la reine Violenta. — Triangle militaire formé par Orense, Vigo et Pontevedra. — Tuy. — Caractère artistique de cette ville comparé à celui d'Orense et de Santiago. — Les Maragatos et les Maragatas.

Un Parisien s'imagine avoir tout vu, tout appris et connaître par cœur son Espagne, s'il a fait une promenade nocturne depuis le Prado jusqu'à la Puerta del Sol, assisté à la *tertulia* d'une grandesse et à la représentation d'une *saynète* au théâtre del Principe; mais Madrid, grande capitale, ville populeuse, formée d'éléments divers, rapprochant les contrastes, peut devenir un sujet d'études bien plus vaste qu'on ne le suppose. Malgré sa physionomie moderne, nulle part ailleurs il ne serait possible de mieux compléter l'Espagne et de saisir avec autant de vérité le caractère moral des provinces qui la composent. J'avais entendu dire qu'à la Fuente de la Teja, hors d'enceinte, chaque dimanche se réunissaient les Asturiens et les Galiciens pour y manger le gras-double au piment, danser la *zanganada* et s'assommer de coups de bâtons; je connaissais la taverne des Catalans, la *fuente* des Basques, etc.; il me prit envie de faire en zigzag, à travers tout ce bas monde, une promenade d'observation, comme je me rappelais en avoir jadis fait une pendant dix jours chez les faubouriens de Paris, et je partis accompagné

d'un Anglais passablement excentrique, venu du fond des grandes Indes pour étudier les Gitanos de l'Andalousie. Le hasard nous servit bien. A peine arrivions-nous à la Fuente de la Teja, que j'entendis trente voix au moins crier d'un timbre très-rauque :

Os Gallegus en Galicia,
Cuando van a cunfesa,
Levan a barriga plena
De mendruguiñus de pan.
Him !... him !... him !... him !

« Les Galiciens, en Galice, lorsqu'ils vont à confesse, ont tous la bedaine remplie de petits croutons de pain. »

Ce quatrain fut suivi d'éclats de rire et de l'exclamation asturienne *viva Piloña !* après laquelle d'autres voix chantèrent le quatrain suivant :

Os lacayus, os lacayus !
Cuandu van en procision
Levan un gatu pur santu
E una vieilla pur pendu.
Him !... him !... him !... him !...

« Les laquais, les laquais (Asturiens), lorsqu'ils vont à la procession, portent un chat en guise de saint et une vielle en guise de bannière. »

« *Viva Pravia ! Viva Pravia !* » répondirent les Galiciens courroucés. «*Acá os forcejudos,*» ici les forts, crièrent-ils tout d'une voix.— «*Vengan, á mi os valientes !* » répliquèrent les Asturiens; et la lutte dura jusqu'à ce que la *gouauldia cevil* fût venue y mettre bon ordre.

Ces vaillants champions, je viens les étudier chez eux; sorti des Asturies, j'entre en Galice, appelée si justement l'Auvergne des Espagnes, et je me trouve au milieu d'une population rude, agile, vigoureuse, grossière, douée d'une portée d'esprit médiocre, d'une expression de physionomie commune, vieillissant avant l'âge et dont la pauvreté contraste avec les magnificences de la nature. Comme en Auvergne et en Savoie, les Galiciens, dénués de ressources, sont obligés d'exiler leurs enfants. Dès que ces derniers ont atteint leur dixième année, ils leur donnent une musette, *zampoña*, un morceau de pain noir, une paire de sabots qu'ils leur recommandent de ne porter qu'en ville, afin de les

ménager, puis ils les envoient courir le pays. La plupart se répandent dans la Péninsule, quelques-uns gagnent les provinces méridionales de la France.

A la chaussure près, car ils marchent pieds nus, les Galiciens sont costumés d'une manière qui se rapproche des habitudes auvergnates. Leurs culottes de bure ne sont point attachées au-dessous du genou, ce qui fait dire aux Castillans qu'un Galicien ne pourrait être étranglé par le cou, mais par les jarrets. Les femmes portent une jupe de bure écourtée, une chemise à longues manches qui fait justaucorps ; elles ne se coiffent presque jamais. On appelle leur chevelure un nid d'hirondelle abandonné. Nous ne parlons ici que des villageoises éloignées des grandes villes. Dans ces dernières le peuple, mais surtout la bourgeoisie, imite les modes anglaises et françaises.

En Galice tout est contraste : les montagnes à l'est demeurent presque toujours couvertes de neige, tandis que les côtes maritimes et leurs vallées riveraines n'ont presque point d'hiver. Les bords du Miño, les environs d'Orense, de Tuy et de Redondela, forment de véritables jardins d'abondance qui donnent d'excellents vins et des fruits délicieux. On récolte du blé, des pommes de terre, mais en petite quantité, du maïs, du riz, du lin, etc. Le climat se montre tempéré, plus humide que chaud. Des forêts considérables sont remplies de sangliers, et les pâturages couverts d'une excellente race de bêtes à cornes. D'une seule province fort étendue, puisque seule elle constituait un royaume, la politique actuelle a fait quatre provinces : Lugo, la Coruña, Orense, Pontevedra.

## LUGO.

Lugo, le *Lucus Augusti* des Romains, célèbre alors par ses bains sulfureux, dont la chaleur a complétement disparu depuis, est une ville presque triangulaire, flanquée de tours, bordée d'agréables promenades, ayant une grande place entourée d'arcades, un vieux château, une cathédrale granitique dont la fondation est due à don Ramon, mari de la reine Urraca, édifice auquel les architectes modernes ont ôté son caractère primitif. Rien d'intéressant n'existe à Lugo. Ses sources mi-

nérales, les unes sulfureuses, les autres nitreuses et antimoniales, attirent un assez grand nombre de malades. Une population de huit mille âmes, un évêché, quelques institutions littéraires, un hôtel des invalides, donnent à cette ville quelque importance. Une mauvaise route, assez fréquentée néanmoins, traversant un pays riche, bien cultivé, va de Lugo à la Corogne, en passant par Otera del Rey et Betanzos.

Betanzos, petite ville d'environ six mille habitants, n'a plus rien du *Flavium Brigantium* des Césars, mais elle possède quelques débris du moyen âge. Sa situation est des plus riantes; elle respire la fertilité de son territoire.

### LA COROGNE.

Ville militaire et ville maritime du genre de Bilbao, la Corogne jouit d'une animation remarquable; elle occupe l'échancrure latérale d'une baie qui, pénétrant profondément dans les terres, forme un des ports les plus sûrs du royaume. Deux forts, les forts Sainte-Claire et Saint-Martin la défendent. La vieille ville, située sur le versant d'une montagne, se trouve également sous la protection d'un fort. Les rues en sont très-étroites, tandis que celles de la ville neuve, surnommée *Pescaderia*, présentent plus de largeur et d'élégance. La *calle Réal* est pleine d'animation; la *calle de Espoz y Mina*, décorée de balcons vitrés, offre un aspect très-agréable. Deux monuments religieux, Santiago, commencé au onzième siècle, et Santa-Maria, décoré d'un porche normand et d'un clocher pyramidal, sont dignes d'attirer l'attention. Quant aux édifices modernes, on les voit ici ce qu'ils sont partout, lourds, massifs, mal distribués. La Marina passe avec raison pour une jolie promenade : c'est le rendez-vous nocturne de presque toute la population, dont le chiffre s'élève à dix-huit ou vingt mille habitants.

### LE FERROL.

Une excursion intéressante serait celle de la Corogne au Ferrol, un des ports militaires les plus considérables du royaume, et de gagner ensuite la ville épiscopale de Mondoñedo, située au milieu des mon-

tagnes, à soixante kilomètres dans les terres, entre les baies de Santa-Maria et le château du Roi, *castro de Rey*.

Avant 1750, le Ferrol n'offrait aucune importance. Quelques pauvres pêcheurs s'abritaient au fond de sa vaste baie, garantie de tous les vents, et dont l'ouverture ne permet pas à plus d'un navire d'y pénétrer à la fois. Depuis lors, on y a bâti de larges et belles rues, fondé plusieurs édifices militaires, un magnifique arsenal, un large bassin de construction, un chantier qui présente cent quinze mille mètres de superficie. Des fortifications imposantes rendent toute cette côte inabordable. Une *alameda* charmante occupe l'intervalle compris entre *l'artillero* et la nouvelle ville, qui compte plus de dix mille âmes, mais qui n'offre pas l'animation que comporte l'importance de cette position maritime, l'une des plus heureuses de l'Europe. Beaucoup d'Anglais fréquentent le Ferrol et la Corogne : ils y vendent des draps communs, de la quincaillerie, et prennent en échange, au lieu de numéraire, trop rare dans le pays pour représenter la valeur des objets, du chanvre, du lin, de la laine brute, du poil de chèvre, des peaux d'ours, des noix, des châtaignes et des pommes.

Quant à Mondoñedo, privez-la de sa cathédrale du treizième siècle, et vous lui ôterez toute son importance; supprimez le Sanctuario de Nuestra Señora de los Remedios, et il ne vous restera plus rien pour animer le désert de ses rues. Elle a six mille habitants, presque tous agriculteurs. Le territoire qu'arrose le Validanadazas est fertile.

## SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE (SANTIAGO).

Qu'importe à Santiago de ne plus être la capitale en titre du royaume de Galice? En fait, ne règne-t-elle point par son vénérable sanctuaire, par son chapitre et son armée de pèlerins, représentants et soldats de la foi dans l'occident de la Péninsule ibérique? Avec un évêque, primat d'Espagne; avec un nombreux personnel universitaire; avec une grande école ecclésiastique, deux collégiales et quinze églises provinciales qui, se donnant la main, forment un réseau pieux autour du *sacrarium*, que faire d'une garnison? Santiago ne saurait être sensible qu'à la musique des cloches. Bordée d'arcades sombres, ayant des teintes gri-

sailles dont l'effet prédomine sur les autres teintes, la ville entière semble faire silence pour les mieux écouter.

La cathédrale, posée noblement comme une forteresse apostolique, présente quatre grandes façades, chacune sur une place. La façade principale, flanquée de deux énormes tours quadrangulaires terminées en coupole, est décorée d'une gloire où des monarques sont agenouillés devant Santiago. Deux sanctuaires existent superposés : le sanctuaire souterrain ou crypte renferme six nefs et vingt-trois chapelles; le sanctuaire supérieur, dédié à saint Jacques le Majeur, a toute la majesté grandiose des châteaux artistiques du treizième siècle. Malheureusement beaucoup de constructions postérieures ont compromis le caractère primordial de l'édifice. Les allées du cloître datent de l'année 1533; les chaires en bronze, placées des deux côtés de la *reja*, furent exécutées trente années après par Juan-Bautista Celma; la *silleria del Coro*, sculptée par Gregorio Españal, ne date que de 1606. Il faut porter surtout son attention sur la chapelle de la Virgen del Pilar, derrière le maître-autel; sur la chapelle de los Reyes, riche en précieuses reliques, et sur le retable de la chapelle del Rey de Francia. L'église paroissiale ou *cortesela*, comprise dans la cathédrale, vaste sanctuaire à trois nefs, méritait aussi quelque attention avant qu'une main barbare l'eût dégradée en prétendant la restaurer. Les sépultures de don Roman (1226), de Fernand II (1226), de Berenguela (1187), d'Alonso IX (1268), de Juana de Castro (1412), et plusieurs autres, sont à notre gré, avec quelques retables, la partie capitale véritablement artistique de cette église. Aux grandes fêtes, aux jours de réception des pèlerins, le chapitre met en évidence toutes ses richesses. C'est alors qu'on expose cette magnifique *custodia* d'argent exécutée par Antonio d'Arpha, en 1544, et que surmonte une statuette de Santiago auréolée d'émeraudes et de rubis.

Après le *sanctuarium*, le monument le plus remarquable de la ville est l'hôpital, *Hospicio de los Reyes*, construit, en 1504, par Ferdinand et Isabelle, sur les ruines d'un hospice plus ancien, et qui servait de refuge aux pèlerins dont la cathédrale faisait la consolation. Cette sainte maison se compose de quatre corps de bâtiments, au centre desquels la chapelle s'élève avec une grâce remarquable. Les deux *patios*

intérieurs sont décorées d'arcades non moins sveltes qu'élégantes.

Quelques églises paroissiales renferment des retables et des tombeaux qui ne sont pas sans mérite; mais à toutes les sculptures, à tous les tableaux, je préfère le Gran-Campo de Santa-Susana, vu le soir, ou la Plaza del Pan, le matin, quand une foule compacte de villageois y arrivent des divers points de la Galice.

L'ayuntamiento, construit en 1777; l'université, dont le style dorique n'a point d'élégance, sont les seuls édifices modernes dignes d'être cités; encore sont-ils plus recommandables par leur destination que par leur architecture.

L'université jouit d'une renommée très-grande en Espagne et la justifie. Elle possède une bibliothèque nombreuse, où sont des manuscrits anciens, un cabinet de physique, une collection d'histoire naturelle, des professeurs capables et des élèves qui, n'ayant aucun moyen de distraction, sont forcés d'étudier. Entre autres hommes véritablement instruits, nous avons rencontré là le docteur José Olivarès, chirurgien fort habile, le premier opérateur de l'Espagne, si l'on juge du mérite par la hardiesse des procédés et l'éclat des succès. Il a des méthodes qui lui sont propres; il fait l'opération de la taille, muni d'une sonde et d'un bistouri, avec une élégance, un *jucundum* dont Celse serait enchanté et dont frère Côme mourrait de jalousie.

Un chemin, tracé sur la carte, mais qu'on aura sans doute oublié de tracer sur le sol, vous mène à l'aventure, semblable aux chevaliers de la Table-Ronde, de Compostelle à la ville d'Orense.

Autrefois, sous les Romains, le Minho, joli fleuve qui coupe la Galice en deux comme l'arête d'une limande, battait les murailles d'Orense dont il caresse aujourd'hui les ruines. Il passe sous un pont de quatre cents mètres de longueur, ayant une grande arche de cinquante mètres d'ouverture, qui dépasse de la même hauteur le niveau des ondes. Ce pont, construit en 1230, réparé en 1449, a vraiment une tournure chevaleresque et vaillante. On croirait voir le coursier fantastique de Santiago franchissant les collines.

La cathédrale, bâtie en 1220 par l'évêque Lorenzo, modifiée, agrandie depuis, porte empreinte sur ces murailles l'histoire religieuse autant que l'histoire civile et militaire de la cité. Ce que vous n'ap-

prendrez point d'elle, les tours circulaires de la Trinidad, l'établissement des bains thermaux, appelés las Burgas, vous le diront. En effet, ce fut dans les temples, ce fut aux bains publics que, depuis l'antiquité la plus reculée, se sont préparées les mystérieuses intrigues de la politique. Les sources de las Burgas sortent d'une roche granitique à l'ouest de la ville. Elles ont une température très-élevée.

Si d'Orense on voulait, par les montagnes, gagner Chaves ou Bragance, villes portugaises passablement importantes, il faudrait s'arrêter deux heures au bourg d'Allaritz. La reine Violenta, femme d'Alphonse le Sage, y repose dans l'église d'un vieux couvent de Franciscains qu'elle avait fondé; et quand nous disons qu'elle repose, nous ne prononçons pas un vain mot, car nulle part vallée plus douce, sol plus hospitalier, ciel plus beau, ombrages plus solitaires, peuple plus paisible et plus pieux ne nous ont paru plus conformes aux exigences silencieuses de la mort.

Un jour, lorsque, en échange de son attitude religieuse, Orense reprendra l'attitude militaire qu'elle avait jadis, deux ports lui seront ouverts, Vigo et Pontevedra, le *Vicus Spacorum* et le *Pontus Vetus* des Romains. Avec eux, elle formera un triangle imposant; car les châteaux del Castro et de San-Sebastian défendent Vigo, et d'antiques murailles protégent la ria de Pontevedra. Ces deux petites cités riveraines, quoique anciennes, sont charmantes, autant par leur site que par la manière dont leurs habitations et leurs alamedas se trouvent disposées.

Une autre petite ville, placée à l'extrême frontière du Portugal, Tuy, le *Tyde Graviorum* de l'antiquité, déjà célèbre du temps de Pline, occupe un plateau passablement élevé, autour duquel sont des plaines d'une fertilité prodigieuse. Sa cathédrale, espèce de château-fort, dédiée à san Telmo, le patron des marins espagnols, a l'air de veiller tout armée sur la province qu'elle commande. Plusieurs églises, assez lourdes d'exécution, ayant un caractère antique, et divers autres monuments religieux, impriment à cette ville la physionomie religieuse en même temps qu'artistique que nous avons remarquée à Saint-Jacques de Compostelle et à Orense; mais Tuy possède en outre un petit musée réuni avec plus de zèle que de goût dans le collége de San-Fernando,

le grand dépôt littéraire de la ville. Non loin de Tuy sont des sources d'eau sulfureuse très-efficace contre les affections de peau et les rhumatismes; mais on ne les fréquente point par la difficulté des abords, aucune route praticable n'allant de Tuy, d'Orense ou de Pontevedra dans les provinces voisines. Pour toutes ces localités, une seule voie demeure ouverte, c'est la voie maritime; mais elle ne sauve d'aucun des embarras qu'on éprouve dès qu'on s'éloigne du littoral. Ainsi, pour gagner Astorga, dans l'ancien royaume de Léon, il faut vraiment une résolution courageuse, et se confier aux chances diverses que vous offrent les Maragatos.

Les Maragatos forment une petite nation distincte, ayant sa capitale, Astorga, ses ports privilégiés, Larédo, Ribadeo, Redondela et quelques autres fourmilières où se rendent par milliers ces citoyens nomades, pour le transport de la contrebande et pour celui des sardines, des rougets, des saumons et des aloses, soit frais, soit marinés. Ils sillonnent tous les chemins, depuis le littoral jusqu'à Madrid, suivis chacun de douze, quinze, même vingt ânes. C'est la providence ambulante des amateurs de marée, l'escorte du touriste, qui, moyennant une somme fixée d'avance, peut compter, jusqu'à destination, sur des procédés honnêtes et délicats.

Le Maragato, dit don Manuel de Cuendias, et nous choisissons le témoignage d'un auteur espagnol, moins suspect de partialité qu'un Français; le Maragato est un renard à forme humaine, fort joli garçon quelquefois, mais très-laid, quand il fait tant que de ne pas être beau. A l'entendre, il a deux pieds et deux mains comme tout le monde : nous affirmons, nous, qu'il est monté sur quatre pieds d'âne, attendu que jamais nous n'avons pu voir un Maragato marcher sur ses jambes. Quant à ses mains, on les prendrait pour deux serres dès qu'il lui arrive de toucher de l'argent. Au moral, c'est un chrétien qui ressemble à un juif, un homme qui possède tout juste assez de probité pour ne pas se faire envoyer au presidio. Il est grossier comme un Bérébère quand son intérêt n'exige pas qu'il soit poli comme un Parisien. Mais d'où vient-il donc? de quelle province, de quel district, de quel village? Interrogez-le... S'il vous le dit sans mentir, nous consentons à perdre notre part de gloire dans ce monde, et le prix de nos

œuvres littéraires dans l'autre. Si c'est en Castille qu'on lui demande son origine, il répond : Je suis Asturien ; si c'est dans les Asturies, il affirme effrontément être natif de la Biscaye. A Larédo, il se dit Galicien ; à Madrid, à Valladolid ou Burgos, il se donne pour Aragonais, évitant de prononcer le nom d'Astorga ou celui de Léon qui décélerait son berceau natal. Au reste, en se déclarant ainsi tantôt d'une province tantôt d'une autre, le Maragato reste dans les limites rigoureuses du vrai, car, dit encore don Manuel de Cuendias, il naît partout, comme les champignons. Aujourd'hui, dans Valladolid, pousse un Maragato ; demain il en pousse un autre dans une *posada* du chemin, comme il en pousse tous les jours par douzaines dans les *mesones* de l'Azobijo de Ségovie ; comme il en pousserait chez vous, si jamais vous aviez la faiblesse de permettre à l'un d'eux d'entrer trois fois dans votre maison, pour vendre du poisson à votre cuisinière. N'en concluez pas toutefois que le Maragato soit un grand séducteur. Sévère sur l'article des mœurs, il se marie jeune et légitimement ; mais il se marie partout, de sorte qu'il possède, parfois, une douzaine de femmes légitimes.

Au costume, on ne saurait dire si ce flibustier d'Ibérie est militaire ou pékin, chasseur ou contrebandier, garde forestier ou garde-côte, Espagnol ou Portugais. Les jours de travail, il se couvre la tête d'une casquette de drap brun, *montera*, ornée d'un bec et d'une queue de velours, dont la forme bizarre lui donne l'apparence d'un oiseau de proie. Aussi fier de son cou musculeux que la fille d'un concierge, devenue grande dame, peut l'être de ses belles robes et de ses mains blanches, le Maragato croirait déroger en portant une cravate. Il se couvre d'une veste de drap brun, d'une cuirasse de peau de buffle appelée *peto*, évasée sur la poitrine pour qu'une chemise blanche bien plissée, bordée de laine noire, apparaisse avec avantage. Sa culotte, serrée à la ceinture, moyennant une coulisse, s'élargit jusqu'au genou et s'y attache par une autre coulisse, tandis que ses jambes sont vêtues de bas tricotés avec de la laine en suint, et de guêtres matérielles sans sous-pieds, qui, couvrant à peine les oreilles du soulier, contournent le mollet jusqu'aux culottes. Complétez cet accoutrement d'une ceinture de buffle large d'environ cinquante centimètres et serrée avec une boucle

de cuivre, d'un gourdin passé entre la ceinture et le petto, tandis que son extrémité inférieure se balance contre le jarret, et vous aurez la tenue du Maragato voyageant ou combattant. Les dimanches, sa veste est en drap noir; au lieu de casquette il se revêt d'un énorme chapeau, bas de forme mais large de bords, magnifiquement orné de rubans et de clinquants.

Les Maragatas, aussi probes, aussi loyales, aussi douces, aussi véridiques que leurs hommes sont fripons, libertins, grossiers et menteurs, passent pour des femmes modèles. On cite comme exemple leur tendresse maternelle, leur fidélité conjugale. Mais, véritables diamants bruts, elles présentent des formes massives et des traits fortement accentués. Une saleté, devenue proverbiale, obscurcit même l'éclat de leurs yeux noirs. Grandes, robustes, elles passeraient pour de belles femmes si leur charpente, taillée à coups de hache, ne laissait pas voir tant d'imperfections physiques. A la coiffure près, on les prendrait pour des Suissesses du canton de Berne. Les femmes mariées jouissent du droit exclusif de porter des bas rouges, les jeunes filles les portent blancs. Épouses ou vierges, elles se couvrent la tête d'un *montera* de drap brun, orné d'énormes boutons à tête de Turc et de liserés en velours.

Les mœurs officielles du Maragato ne sont autres que celles de ses commettants. Il en change quand il change de province; il fréquente les églises juste autant qu'il le faut pour ne pas être lapidé; il paye ses contributions et ne fait point de dettes, car telle est à son égard la confiance du public, qu'il lui serait beaucoup plus facile de voler que d'emprunter. La Maragata, gardienne du foyer domestique, semble devoir mourir aux lieux qui l'ont vu naître.

# XXIII

# LÉON

Fortes villes du Cid ! ô Valence, ô Léon !
Victor Hugo, *Feuilles d'Automne.*

Royaume, ville, cathédrale et monuments divers de Léon. — Route de Léon à Astorga. — Enceinte et cathédrale d'Astorga. — Le sculpteur Becerra. — Zamora, don Sancho et la princesse Urraca. — Chronique du Cid ; ses aventures, son mariage avec Xiména. — Physionomie antique de Zamora. — Toro. — La tierra de Campos intéressante au point de vue de l'histoire militaire et de la stratégie — Medina del Campo. — Route de Medina del Campo à Salamanque. — Ville, monuments, institutions, population de Salamanque, surnommée la petite Rome. — Sa double cathédrale, ses églises byzantines, ses ruines célèbres, son université, divisée en grand collége et en petit collége.

Nous sommes dans l'ancien royaume de Léon, sans avoir pour cela quitté ni la Galice, ni les Asturies, car, jusqu'au règne de don Garcias, fils d'Alphonse III, qui transporta dans la ville de Léon le siége de sa souveraineté, cette ville et sa province se trouvaient confondues avec d'autres territoires sous la dénomination générale d'Asturies.

Léon, ville déchue, morne, sombre et silencieuse, ne s'animant plus que le 24 juin, par l'affluence considérable qu'attire sa foire aux chevaux, peuplée de six mille âmes, est assise, comme autrefois, sur les rives verdoyantes de la Vernesga et du Torio, dont les eaux poissonneuses s'unissent et vont se jeter ensuite dans l'Esla. Pour écrire l'histoire de cette ville, il faudrait évoquer l'ombre de ses rois ; mais entrons plutôt dans la cathédrale et dans le couvent de San-Isidro el Real, et nous les verrons passer devant nous, les uns agenouillés ou couchés sur leur tombe, les autres debout sur leur coursier de bataille.

Cet édifice remarquable, commencé vers l'année 1199, est une des églises les plus gracieusement élégantes, les plus déliées et les plus sveltes de l'Espagne. On croirait voir une basilique anglaise ; je devrais dire plutôt une basilique normande, car nos Français du Nord ont seuls importé dans la Grande-Bretagne et dans quelques parties de la Pénin-

sule ibérique l'architecture vaillante qu'ils semblent avoir échafaudée sur la pointe de leurs lances. Quatre-vingts mètres de longueur, quarante de largeur, soixante d'élévation; un grand portail surmonté de trois tours différentes de forme et d'âge; des façades latérales sculptées comme la principale façade; des baies de fenêtres encastrant des vitraux peints, des chapelles d'une construction soignée, d'une richesse d'ornementation remarquable, des piliers fusiformes; d'immenses cloîtres, de magnifiques dépendances, voilà l'ensemble de l'édifice. Il a ses habitants, vieux comme lui, contemporains de toutes les époques qu'il résume : l'évêque Pélagius, mort en 916; Ordono II, en 923; saint Froylan et saint Alvito, mort en 1063; l'évêque Arnaldo, en 1234, et quantité d'autres illustrations cléricales. Mais la population de l'église la plus animée, la plus resplendissante, celle qui nuit et jour assiste debout aux saints mystères, qui emprunte des rayons du soleil et des rayons de la lune sa colorisation fantastique, ce sont les vierges, les anges, les apôtres, les rois, les évêques, les martyrs et les autres personnages d'élite qui figurent, d'une manière si distinguée, si solennelle, sur les vitraux. Le *Transcoro* passe pour être un des chefs-d'œuvre de Berruguète, mais peu de figures sont de lui; la *Silleria del Coro* appartient à plusieurs périodes différentes; le *Transaltar* est très-curieux. Enfin rien ne manque à ce sanctuaire vénérable pour exciter tous les genres d'intérêt, pas même son image miraculeuse, Notre-Dame-du-Dé, *Nuestra-Señora del Dado*.

Le monastère de San-Isidro fondé par Ferdinand et Sancha, panthéon des premiers monarques du royaume, possède une vaste église à trois nefs qui vient de subir toutes les calamités d'une restauration sans intelligence. Sa *capilla mayor*, œuvre de Juan de Badajoz, date de l'année 1513.

L'hôtel de ville, *casa de ayuntamiento*, construit en 1585 par Juan Rebira; la *casa de los Condès*, l'église paroissiale de Santo-Hopital, méritent aussi d'être vus; mais leur délabrement fait mal, et le badigeonnage, quand il se présente, fait plus mal encore.

Hors de la ville, l'archéologue et l'artiste iront voir le couvent de San-Marcos de Léon, fondé en 1168 par les chevaliers de Santiago; la *casa de Espositos*, à l'extrémité d'une almeda charmante, et le couvent de San-Clodio, reconstruit en 1530-1568.

Une route montagneuse, si tant est qu'on puisse décorer du nom de route ces chemins perdus que le vulgaire croit être rafraîchis chaque matin par la griffe des fées, conduit de Léon à la ville d'Astorga; c'est l'*Asturia Augusta* contemporaine de Pline, ville florissante alors, qui devint épiscopale en 747, mais qui n'offre plus aujourd'hui qu'une triste décadence. Deux choses lui restent cependant : ses murailles imposantes flanquées de tours demi-circulaires, et sa cathédrale du quinzième siècle, élevée sur les fondations d'un édifice beaucoup plus ancien, dont il reste encore quelques tombeaux, parmi lesquels le tombeau d'Alonzo, roi de Léon, mort en 880. Mais un autre monarque qu'Alonzo règne ici : ce monarque c'est un artiste sculpteur, élève de Michel-Ange. Il s'appelle Beurra; il fut à la fois le premier et le dernier de son nom; il brilla comme un météore sur la petite ville de Baeza qui lui donna le jour, et il vint animer de son génie le grand retable du sanctuaire.

Entre Astorga et Zamora s'étendent des plaines historiques; les annales de ces deux villes s'y déroulent, et les noms les plus belliqueux des Espagnes y surgissent. Ici le Cid nous a précédé de dix siècles. Il nous semble d'autant plus juste de lui en faire les honneurs, que, à l'article Burgos, nous nous sommes rendu l'interprète d'une chronique peu révérencieuse, indigne du Cid, et de laquelle nous contestons l'authenticité. Corneille penserait comme nous. En traduisant le Cid sur la scène française, il l'a fait à sa taille; nous ne rapetisserons ni le Cid ni Corneille.

Don Sanche, accompagné d'un grand nombre de combattants, venait d'arriver sous les murs de Zamora; car il voulait, à tout prix, s'emparer de cette ville où régnait Urraca, princesse de Castille. Monté sur son coursier de bataille et suivi du Cid, il explora les remparts, et, voyant des murailles épaisses flanquées de tours couronner un rocher au pied duquel coule le Douro, il soupira profondément, et dit au Cid : — « Quelle admirable position! Pour s'en rendre maître, il faudrait plus de soldats que la terre n'en peut porter. Si ma sœur voulait me céder Zamora, je lui donnerais volontiers la meilleure partie de mon royaume. Don Rodrigue, mon père, avait mis en vous toute sa confiance; il vous a comblé de ses bienfaits; il vous a fait le premier de sa maison, vous

a créé chevalier dans Coïmbre et vous a rendu grand parmi les grands. A vos domaines, déjà si vastes, j'ai moi-même ajouté d'autres domaines. Maintenant, refuseriez-vous de faire pour moi quelque chose? — Prince, répond le Cid en lui baisant respectueusement la main, je ferai tout ce qu'il vous plaira. — Eh bien ! prenez la bannière de paix; montez le plus beau de mes coursiers; allez trouver dona Urraca, ma sœur, et proposez-lui de remettre sa ville en mon pouvoir contre des monceaux d'or, des vassaux et des cités qu'elle recevrait en échange. Je lui donnerais volontiers Médina del Rio Seco, Villalpando, voire même ma noble et chère cité de Valladolid; j'y ajouterais la forteresse de Tiedra; j'en fais ici le serment, et douze de mes grands vassaux le promettraient avec moi. — Et si dona Urraca refusait, que lui répondrais-je? — Vous lui diriez, don Rodrigue, que je saurai prendre de force ce qu'elle me refuse de bon accord. Or, sus, allez. » — Et le prince lui lança un de ces regards sombres avant-coureurs des tempêtes politiques. Don Rodrigue s'inclina respectueusement; puis, ayant de nouveau baisé la main du monarque, il s'achemina, suivi de quinze chevaliers, vers les murs de Zamora, dont les portes s'ouvrirent devant lui. On le reçut avec tous les honneurs que méritait sa renommée, et dona Urraca l'admit en audience solennelle. Quand il eut exposé l'objet du message, Urraca lui répondit : — «Dites au roi mon frère que ce qu'il demande est impossible. Je sais comment il a tenu les promesses faites à mon père moribond; je connais sa conduite envers mes deux frères et ma sœur : il a ravi l'héritage de don Garcia avant même que les cendres de notre père fussent refroidies; il a jeté mon malheureux frère dans les cachots où il gémit encore; il a volé à mon frère Alphonse sa couronne royale, et l'a forcé de mendier dans Tolède un refuge qu'aucun seigneur castillan n'eût osé lui donner. Dites donc au prince, votre maître, qu'il ne m'enlèvera point Zamora comme il a enlevé Toro à ma sœur Élisa. S'il a cru, parce que je suis une faible créature, me ravir le seul héritage qui me reste, il s'est trompé, car tous les moyens me paraîtront justes pour le combattre; et si je ne puis employer la force ouverte, j'aurai recours au poignard; je le ferai frapper en secret, ou devant tous, ou devant vous.... Allez.... »

Et la princesse avait dit; et comme elle s'était fait violence pour

donner à ses paroles l'énergie du désespoir, un tremblement nerveux lui survint, puis des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. — « Ne pleurez point ainsi, s'écria don Gonzalo, l'un des grands officiers présents à l'entretien; assemblez vos vassaux; demandez-leur conseil. Si la proposition du roi leur paraît juste, ils vous diront d'y souscrire; sinon vous trouverez en eux autant de défenseurs intrépides, autant de champions armés pour soutenir vos droits. » — Les vassaux réunis repoussèrent unanimement, comme on s'y attendait, les prétentions de don Sancho, et déclarèrent qu'avant de livrer Zamora, tous s'enseveliraient sous ses ruines. Le Cid voyant bien l'inutilité d'insister davantage revint au camp, fort embarrassé de rendre au monarque, d'une manière exacte, son entretien avec l'infante. Ambassadeur adroit, il dut en adoucir l'expression, mais pas assez pour que le roi, d'humeur très-chatouilleuse, n'en fût point profondément blessé. — « Traître! dit le prince courroucé; ce sont tes conseils perfides, c'est ta maladresse, c'est ta tiédeur qui ont compromis les intérêts de ma couronne. Rends grâce à l'estime que te portait mon père : elle seule sauve aujourd'hui ta tête du gibet. Mais va-t'en, retire-toi de ma présence; je ne veux plus te voir; fuis mes États sur l'heure, ou j'oublie toutes tes gloires passées pour ne me rappeler que l'outrage du moment. » — Le Cid, on le conçoit, n'hésita point à quitter son gracieux souverain; il se laissa mettre, comme de nos jours, en disponibilité, sans solde, et se garda bien de réclamer le bénéfice d'un jugement par ses pairs. Mais, au lieu d'aller offrir, ainsi que l'ont fait tant de fois les héros de notre époque, son épée victorieuse au schah de Perse, au czar de Russie, ou bien à quelque prince noir, à quelque princesse tatouée, le Cid, véritablement grand, plus magnanime au sein de l'infortune que dans la prospérité, convoque ses amis, ses hommes d'armes, ses vassaux, forme une petite armée, et, monté sur l'infatigable Babiéca, arrière-neveu du Bucéphale d'Alexandre, il s'en va dans le pays ancien de Valence, puis dans l'Aragon, conquérir sur les infidèles des villes et des châteaux-forts. Chaque jour sa puissance grandissait : elle inquiéta Sancho. Les *ricos homes* ou seigneurs suzerains, consultés par lui, furent d'avis de rappeler le Cid. Le prince hésitait; mais toute la noblesse ayant insisté pour qu'il le fît, un chevalier du nom d'Ordonez reçut la mission de l'aller trouver et de le

ramener à la cour; nous devrions dire au camp, car Zamora tenait encore. Le Cid, oubliant son injure, consentit à revenir. On assure qu'alors don Sancho, pour honorer un vassal si distingué, courut à deux lieues au-devant de lui, et que le Cid, en le voyant, mit pied à terre, et lui offrit, dans les termes suivants, ses conquêtes et son épée : — « Mon seigneur, mon maître, chassé de votre présence, je ne devais m'occuper que de recouvrer vos bonnes grâces. Les Maures sont vos ennemis, je devais combattre les Maures; je l'ai fait avec succès, secondé par les braves chevaliers qui m'entourent; j'ai conquis de vastes territoires, des forteresses importantes; je vous les offre. Que votre grâce daigne les accepter du plus humble de ses sujets.... » — Notre monarque, sans doute pour éviter l'embarras d'une réponse, releva le héros, se jeta dans ses bras, fit quelque peu de sentiment; puis, remontant à cheval, le conduisit au milieu du camp où l'allégresse devint universelle.

La présence de don Rodrigue valait une nouvelle armée. Il ranima la valeur des assiégeants, intimida les assiégés, et déjà la ville allait se rendre lorsque la princesse Urraca, fidèle à ses promesses, mit un poignard empoisonné dans la main de Vellédo Adolfo, pria la Vierge de lui être propice et le chargea d'aller frapper le roi dans sa tente, ce qu'il fit. Sancho mort, on leva le siége. Alphonse, proclamé souverain de Castille et de Léon par tous les grands des deux royaumes, sortit de Tolède et vint passer la revue de son armée; mais don Rodrigue déclara ne vouloir servir le nouveau roi qu'après qu'il aurait juré, avec douze des premiers officiers, de n'avoir en rien trempé dans le meurtre de son prédécesseur. Alphonse le jura, mais il exila le Cid, et le prince le plus débonnaire eût certainement agi comme Alphonse.

Maintenant, arrangez comme il vous plaira les aventures romanesques de don Rodrigue et de Chimène, cousine d'Alphonse; faites-en la fille du comte Gomes ou du comte d'Oviedo, peu nous importe; il ne nous importe pas davantage de savoir comment Chimène (doña Xiména), si sensible, a pu donner sa main à celui qui, dans un combat singulier, pourfendit son père, comment... On n'en finirait pas. La romance est explicite, et dans l'usage que nous devons faire ici des traditions historiques, la citation consacrée doit nous suffire.

— « Seigneur roi, dit Chimène à Alphonse, don Rodrigue a tué mon père et je suis orpheline; qu'il soit mon époux. A cette condition je lui pardonnerai sa mort. »

Le roi, trouvant fort juste la demande de Xiména, s'y montra favorable et manda le Cid.

Monté sur Babiéca, l'inséparable compagnon de ses prouesses, don Rodrigue arrive en toute hâte, suivi de ses chevaliers, presque tous parents ou amis, revêtus de riches vêtements et d'armures éclatantes. Averti de sa venue, le roi court au-devant de lui, l'embrasse et lui dit avec affabilité : — « Doña Xiména réclame votre protection; devenez son époux, elle vous pardonnera la mort de son père. Ses vœux sont les miens. Accordez-moi donc ce que je vous demande, je m'en féliciterai, et vous accorderai de nombreux domaines. — Sire, répond le Cid, vous êtes mon seigneur et mon roi; j'obéis volontiers à vos ordres, et je le ferai tant qu'il vous plaira de m'en donner. »

Le lendemain, revêtu d'un haut-de-chausses à bouffettes de couleur violette, chaussé de brodequins en veau, avec des boucles au lieu de rubans; ayant un justaucorps de satin noir tout uni, sans galons ni broderies, don Rodrigue, monté sur un cheval magnifique, arrive dans la cour d'attente du palais royal, où l'attendaient, debout, Alphonse, l'évêque et les grands du royaume. Dès qu'il eut mis pied à terre, on vit paraître doña Xiména, habillée d'une belle robe en drap de Londres, rehaussée d'or et de perles fines; à son cou resplendissait un large collier formé de huit médaillons, auquel pendait l'image de l'archange saint Michel. Le roi mit la main droite de Xiména dans la main droite du Cid, puis il donna le signal des cérémonies nuptiales, qui commencèrent immédiatement. Cela fait, le Cid, ayant embrassé Xiména, ajouta d'une voix pleine d'émotion : — « Xiména, j'ai tué ton père, mais je l'ai frappé face à face, en loyal chevalier; je t'ai ravi la protection d'un homme, je te rends celle d'un autre. »

Le souvenir du Cid, de Xiména, de la princesse Urraca, reste encore vivace dans la ville épiscopale de Zamora, qui a des monuments, des sculptures de cette époque reculée, et qui leur doit certaine conformité d'attitude et d'aspect avec Salamanque, avec Avila. La cathédrale de Zamora et l'église de la Madeleine, édifices simples, sobres d'ornemen-

tation, furent exécutées par des Normands dans le style byzantin, mais d'après leurs inspirations artistiques personnelles. On y voit des tombeaux d'un caractère hardi, noble et ferme; des figures d'évêques qui dorment en priant ou qui semblent attendre, dans l'hospitalité de la mort, le jour de la résurrection. Le coro de la cathédrale, œuvre du quinzième siècle, présente des détails très-satisfaisants, mais il pèche sous le rapport de l'ensemble.

Quand on quitte Zamora pour se rendre à Medina del Campo, il faut traverser Toro, ville d'une population presque aussi considérable que celle de Zamora, mais n'offrant aucun intérêt sous le rapport monumental. Par compensation, elle en présente un très-grand au point de vue de l'histoire militaire et de la stratégie. La dénomination *Tierra de Campos*, donnée à cette partie du royaume de Léon, indique sa destination primitive. Ce fut un système de fortifications auquel se liaient Salamanque et Zamora; on y voit des mouvements de terrain d'une étendue de plusieurs kilomètres; des forteresses sur les hauteurs; des tours d'église correspondant les unes avec les autres et formant deux longues lignes de signaux.

## MÉDINA DEL CAMPO.

Nous avons parcouru de pied, dans une longueur d'environ trente lieues, la Tierra de Campos, afin d'en mieux étudier les dispositions militaires, et Médina s'est offert à nos yeux comme la clef de voûte de cet immense édifice stratégique. Sur la hauteur qui domine Médina se trouve un vaste château quadrilatéral, ayant à chacun de ses angles une tour crénelée; ceint de murailles en talus percées de meurtrières, et, au centre de chaque façade, une tour engagée dans la maçonnerie. Un donjon quadrangulaire, Castillo de Meta, très-élevé, surmonte le tout, et deux enceintes en défendent les abords. La forteresse et l'enceinte intérieure sont construites avec des briques, tandis que les murailles de l'enceinte extérieure, en partie détruites, sont faites de cailloux trempés dans un bain de mortier, procédé semblable à celui des Romains, mais exécuté d'une façon plus grossière. Il y a de ces pans de murailles tombés d'une pièce, qui présentent une surface cubique de plusieurs

mètres. Les ruines du château de Meta sont les plus nobles, les plus imposantes que j'aie vues en Espagne. La ville avait aussi des murailles et des portes; des églises et des couvents bastionnés, crénelés; des hôtels qui formaient autant de petites citadelles dans une grande citadelle. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une ville ouverte, semée de ruines, les unes anciennes, les autres modernes. Au nombre des ruines modernes, nous avons remarqué la magnifique caserne de cavalerie due à la généreuse magnificence du marquis de Lansenada, et brûlée par les Français lorsqu'ils se sont emparés de la ville à force ouverte, après un combat sanglant. Les ruines anciennes ont des dates différentes. A Saint-Saturnin, à San-Thomé (hors des murs), on reconnaît le faire du douzième siècle au quinzième; au monastère des Augustins où, du temps d'Isabelle, se trouvaient plusieurs princesses de sang royal, on reconnaît le résultat d'une lutte entre deux systèmes d'architecture. Dans une des rues principales, *calle la Rua*, garnie d'arcades, on voit des vestiges d'arcs mauresques d'une grandeur colossale. Plusieurs autres rues sont également décorées d'arcades, mais tellement simples et tellement lourdes qu'elles ne peuvent rien ajouter à l'ornementation de la localité. Dans l'église de San-Antonin se trouve un beau retable de Berruguète. L'hôpital, grand édifice rectangulaire, et le lavoir public, disposé comme les trois nefs d'une église, méritent d'être vus. Ces monuments, d'autres encore, une grande place centrale, des rues bien percées ayant presque toutes des arcades, donnent à la ville un air d'opulence déchue qui fait peine. On y compte cinq mille habitants.

Les plaines sablonneuses de Médina del Campo à Salamanque, entremêlées d'étangs et de marais, sont généralement cultivées. On y rencontre peu de villages. Les rives du Zapardiel présentent quelquefois d'agréables sites, mais elles sont loin de valoir celles de la Tormès et du Douro qui forment la lisière occidentale de la Tierra de Campos, où se trouvent les sources thermales de Lédesma, déjà célèbres sous les Romains.

### SALAMANQUE.

Nous voici dans la petite Rome, sur le giron de la *Mère des vertus, des sciences et des arts*, car les Espagnols qualifient de la sorte Sala-





SALAMANQUE.

manque, à cause de son université jadis si célèbre, aujourd'hui si déchue. Rendez-lui ses vingt-cinq paroisses, ses quarante monastères, ses vingt-cinq colléges particuliers, ramenez-y les quatre ou cinq mille écoliers d'autrefois, relevez ses ruines, et alors, de toutes les villes d'Europe, aucune peut-être n'aura plus de ressemblance avec Oxford.

Cette ville, située au penchant d'une colline, dans un pays fertile, mais monotone, occupe la rive droite de la Tormès qu'on traverse, en arrivant de Madrid, sur un beau pont de vingt-sept arches, dont les culées datent, dit-on, de l'époque romaine. Nulle part je n'ai vu plus de monuments dans un aussi petit espace; mais nulle part je n'ai vu plus de monuments inachevés, plus de monuments détruits. Salamanque a l'air de pleurer sur ses grandeurs du douzième et du seizième siècle, car c'est de là que datent presque toute sa pompe architecturale. Le dix-huitième siècle ne l'a dotée que d'une seule chose digne d'admiration, la Plaza Mayor. C'est assurément la place publique la plus belle de toute l'Espagne. Elle tient le sommet du plateau sur lequel la ville est assise, présente quatre faces régulières, garnies d'arcades avec médaillons en marbre que les constitutionnels ont mutilés parce qu'ils portent l'effigie de leurs rois. Ils ont eu cependant un sentiment de respect pour le médaillon de Charles III; mais que leur avaient fait tant d'autres princes, qui, sur le trône, ne se sont montrés ni meilleurs ni plus mauvais que leurs contemporains? Et d'ailleurs, pourquoi destituer l'histoire de ses souvenirs? Pourquoi dégrader un édifice? n'est-ce point insulter à la ville qui le possède, au génie qui l'a conçu, à l'humanité tout entière qui, pour l'ériger, l'a couvert de ses sueurs? L'hôtel de ville fait partie de la place dont il décore majestueusement une des façades.

Les édifices de Salamanque ont pour base un granit à grain très-fin, et sont bâtis avec une pierre de grès d'une teinte jaune rougeâtre qui leur donne beaucoup d'éclat. Ainsi, la vieille cathédrale, œuvre de la fin du douzième siècle ou des premières années du treizième, a l'air d'être sortie d'hier des mains de l'architecte. Je la regarde comme un des monuments les plus curieux de l'Espagne, surtout par l'exécution de sa coupole et de son chevet, dont le couronnement, en retraite, présente une superposition de colonnettes à lourds chapitaux que sur-

montent des tympans triangulaires. Pour le joint des moellons, une coupe en zigzag indique le faire traditionnel des Goths. Cette basilique, accolée à la nouvelle cathédrale, de dix-neuf marches plus enfoncée qu'elle, n'est point vaste, malgré ses trois nefs. Les sculptures primitives qui la décorent, statues et bas-reliefs, respirent une grande fermeté d'exécution, une taille dont la netteté n'exclut pas la finesse. Quelques figures de l'avant-chœur, accompagnant les pointes ogivales du transept ou terminant les arcs, sont d'une expression et d'une pose bien singulières. Plusieurs tombeaux taillés dans des niches, accompagnés de peintures à fresque, portent le caractère du treizième, du quatorzième et du quinzième siècle. Ce sont presque tous des tombeaux de chanoines ou d'évêques, parmi lesquels repose l'infante Mafalda, fille du roi don Alfonso VIII, épouse d'Alfonso IX de Léon, morte à Salamanque en 1204. Le plus remarquable de ces monuments funéraires, exécuté en marbre, est à droite du chœur, au fond d'une chapelle latérale. Il a heureusement échappé aux ardeurs restauratrices du badigeon, que le marbre blanc lui-même n'a pas toujours eu le privilége d'arrêter. Trois types sont en présence dans ce vénérable sanctuaire : le type normand, représentant du treizième siècle ; le type germanique et le type espagnol, représentants mixtes des deux siècles suivants. Au type espagnol appartient le retable du maître-autel, peinture remarquable, pleine de naïveté, qui, dans une suite de cinquante-cinq tableaux, a représenté la vie de la Vierge liée à la vie de Jésus-Christ, depuis la naissance de Marie jusqu'à son couronnement. On attribue cette œuvre à Gallegos, mais elle porte le caractère d'une époque plus ancienne. On y reconnaît des réminiscences florentines de l'école du Giotto, mêlées, combinées avec des inspirations indigènes. L'expression et la teinte du Christ varient : l'artiste l'a représenté tantôt blanc, tant bistre, tantôt noir. Deux de ces peintures, la première et la deuxième, moins anciennes que les autres, imitées de l'école allemande, pourraient bien être de Gallegos ; mais le reste du retable appartient certainement au quatorzième siècle.

La nouvelle cathédrale, commencée en 1513, comme l'indique une inscription du portail, présente un ensemble majestueux, une coupe hardie, mais une surcharge disgracieuse de sculpture ornemen-

tale, surtout à l'extérieur. C'est le caractère artistique espagnol avec ses qualités et ses défauts : d'abord une pensée noble, élevée, un jet presque sublime, puis une profusion de détails, un fini maladroit qui compromettent l'effet des grandes lignes.

On entre dans la cathédrale par trois côtés, tous trois décorés de sculptures. Le grand portail, superposition d'arcades, les unes surbaissées, les autres cintrées ou tréflées, témoigne de la décadence de l'art, la recherche de l'effet dans le faire plus que dans la pensée. Son luxe écrase. J'aime beaucoup mieux l'intérieur du sanctuaire. Rien ne m'y captive, mais il y règne une ordonnance majestueuse.

San-Thomé, église byzantine du onzième siècle, Santa-Eulalia, San-Adrian, décorées de têtes de loups, comme on en voit si communément dans la Grande-Bretagne, de corniches en billettes et de frises en damier, portent le cachet de notre école normande. Les églises de Santo-Spiritu, de San-Benito, de San-Esteban, beaucoup moins anciennes que les précédentes, respirent le caractère indigène. Il en est de même des deux bâtiments de l'université, véritables façades d'orfévrerie, tant le travail en est menu; du palais servant à l'entrepôt du sel; de l'hôtel de Cuenca, vis-à-vis les anciens Jésuites; du collége Guadalupe, orné d'une profusion de détails très-délicats, et du collége actuel des Irlandais, le plus bel édifice que possède la ville dans le style renaissance.

Le collége des Jésuites, immense bâtiment inachevé; le collége de Calatrava dont nous avons admiré l'escalier; le collége de San-Bartolomé, d'ordre dorique, où se trouvent cinq ou six tableaux passables, parmi cent cinquante croûtes, sont les seuls édifices modernes dignes d'êtres cités. Quant aux maisons particulières, les plus vastes ont un *patio* ou des balcons sur la rue. Il en est d'anciennes, décorées d'armoiries, à la construction desquelles le bon goût n'a pas toujours présidé, témoin l'habitation princière du duc d'Albe, *palacio de Alvas*; il en est d'autres également anciennes, surplombant la chaussée, qui présentent à leurs bases le caractère de l'un des huit derniers siècles.

Tous les guides-livrets du voyageur en Espagne disent fort peu de chose de la cathédrale byzantine de Salamanque. Ils la citent à peine; mais, par compensation, ils s'extasient sur les merveilles d'architecture et de peinture du monastère des Augustines, *las Agustinas*. Eh bien,

ne leur en déplaise, malgré la bonne exécution des pilastres cannelés du portail de cette église, je le trouve d'un lourd désolant, et malgré les signatures respectables de ses tableaux, je n'estime qu'une *Conception* de Ribera, et un *Saint Augustin*, tableaux qui ont souffert. Les figures des fondateurs, dont le maître-autel se trouve accosté, sont maniérées, grimaçantes. Je n'ai rien vu non plus de remarquable, comme peinture, à San-Esteban. Les fresques d'Antonio Palominio sont des coups de brosse à tant la toise. Le *Martyre de saint Étienne* et le *Couronnement de la Vierge*, par Clodio Coelo, rentrent dans le système d'exagération des naturistes péninsulaires. A la cathédrale nouvelle, on nous vanta deux sculptures de Juan Juni, un *Saint Jean* et une *Sainte Anne* plus que médiocres, et l'on ne dit mot de la chapelle du Christ, œuvre du seizieme siècle, qui dut appartenir au vieux sanctuaire dans l'emplacement duquel on éleva le sanctuaire actuel. Le *Saint Pierre* et le *Christ* en croix formant le retable de cette chapelle sont des œuvres fort estimables, le Christ surtout. Je le remarque d'autant plus volontiers qu'il m'arrivera très-rarement en Espagne de trouver de la grandeur d'expression dans la figure du Sauveur.

Presque sans ressources scientifiques, Salamanque, malgré son université, n'a pas des ressources littéraires bien importantes. Au collége des Irlandais sont cinq ou six mille volumes d'histoire, de théologie et de littératures française, anglaise, allemande, espagnole, du dernier siècle, mais surtout française; à l'université se trouvent quinze mille volumes, tous anciens, parmi lesquels deux cent cinquante ou trois cents manuscrits d'intérêt plutôt local qu'universel. Les cabinets de physique, de chimie, d'histoire naturelle ne peuvent suffire aux démonstrations; à plus forte raison feraient-ils le désespoir de l'homme studieux qui voudrait les utiliser.

Au-dessus de la porte d'entrée du collége universitaire, *Escoles minores*, on lit :

Docet omnium scientiarum princeps Salamanca.

Nous doutons fort qu'avec cette prétention de tout enseigner, les collections et les maîtres actuels y suffisent. La philosophie, les belles-lettres, la médecine, la jurisprudence sont les seules branches des con-

naissances humaines qui soient professées aujourd'hui dans cette ville. Nous voudrions voir supprimer à son profit l'université de Valladolid, qu'on remplacerait par une école des beaux-arts. Salamanque a tant souffert des guerres de l'empire, a fait voir tant de patriotisme et de dévouement, qu'elle mérite une compensation. Relever ses anciennes écoles et ne point leur créer de rivales trop rapprochées, serait un acte de justice en même temps que de convenances administratives.

Salamanque, sans industrie, sans commerce, habituée depuis le quinzième siècle à ne vivre, comme Oxford, que par ses colléges et son université, nous a fait l'effet d'une ville pauvre. Elle compte quatorze mille habitants, petits rentiers, petits marchands, petits cultivateurs; elle évite le luxe et les dépenses superflues. Je n'ai trouvé de recherche que dans la mise des servantes qui portent des tabliers ornés de rubans, du clinquant à leurs cheveux, des bandes de couleur à leurs robes coupées de biais et ouvertes par derrière, de larges et longues ceintures et des chemises blanches bordées de liserés noirs. C'est aussi le costume des paysannes. Les paysans, couverts d'énormes sombreros plats, vêtus en noir, ont une veste ouverte sur le devant, une culotte courte, du linge très-blanc et un manteau qu'ils tiennent sur l'épaule. Malheureusement ils sont mal faits, d'un physique grêle et d'une physionomie dépourvue d'expression. Les femmes nous ont paru mieux.

Trois jours suffisent pour bien voir Salamanque, aidé surtout d'un cicerone aussi zélé, aussi complaisant que M. Madrazo, neveu du directeur du musée royal de Madrid, qui avait eu l'obligeance de nous recommander à lui de la manière la plus aimable.

# XXIV

# NOUVELLE-CASTILLE

> Je contemplai avec un sentiment de douleur
> et de respect ce gazon négligé....
>
> Lord Byron, *le Tombeau de Churchill.*

Route de Salamanque au Guadarrama. — Maragatos, Pasiegos, Gallegos, etc. — Napoléon au Guadarrama. — Campagne de Madrid. — Aspect général, origine fabuleuse et origine réelle de cette ville. — Ses destinées, sa contenance, sa physionomie. — L'ancien et le nouveau Madrid. — Coup d'œil sur les monuments de cette ville.

Si ce n'est assez d'un saut pour franchir l'espace qui sépare Salamanque du Guadarrama, j'en ferai deux; mais assurément je ne me condamnerai point à l'ennui d'une telle route. On n'y rencontre que Maragatos, Pasiegos, puis des Asturiens, des Galiciens, courant chercher une condition, *à buscar conveniencia*, dans la ville de Madrid. Je vous ai fait connaître les Maragatos : les Pasiegos sont plus honnêtes, car ils ne volent que l'argent de l'État; mais leur rencontre sur la route, à la brune, n'en serait guère plus divertissante. Montagnards des côtes de Santander, les Pasiegos, depuis des siècles, monopolisent l'allaitement des races aristocratiques, voire même des races princières; car la reine actuelle possède pour nourrice une Pasiega. Femmes fécondes, que vos maris boudent neuf mois chaque année, voulez-vous vivre heureuses, à l'abri de tout reproche, et mériter d'honnêtes, de tendres et gracieux encouragements, soyez Pasiegas. Du produit de vos mamelles vous nourrirez la famille; et chaque fois qu'il vous arrivera d'aller chercher un nourrisson, vous ferez une contrebande productive. Jamais douanier ne se montre assez malavisé pour fouiller le ballot d'une Pasiega; il flaire l'enfant, et le laisse passer avec son

trousseau, composé de marchandises anglaises, de quincaillerie et de tabac. Quant aux jeunes gens qui vont chercher une condition, c'est une habitude traditionnelle depuis plusieurs siècles. Les Asturies et les Galiciens fournissent de laquais presque tous les grands d'Espagne, et de porteurs d'eau presque toutes les rues de Madrid. Comme ils sont aussi fiers de leur origine que peuvent l'être les Aragonais, dès qu'ils sortent du service manuel pour s'élever aux fonctions d'huissier, de majordome ou de régisseur, ils prennent le don et jouent l'homme de qualité.

Ce fut en compagnie d'environ cent cinquante Maragatos, Pasiegos, Arrieros, que nous atteignîmes les sommets du Guadarrama. Il faisait un temps charmant; le plus radieux soleil dorait la plaine, et dans le lointain, parmi les brumes légères du Mançanarès et du Tage, nous découvrions Madrid.

La veille de Noël 1808, Napoléon gravit la pente que nous allons descendre. Pour encourager ses troupes, il marchait tantôt seul, tantôt appuyé sur le bras de Savary, et s'écriait épuisé de fatigue : — «En Espagne, une taupinière arrêterait-elle le vainqueur du Saint-Bernard? »

## MADRID.

De Guadarrama jusqu'à Madrid, le pays est monotone, mais non pas infertile : on aperçoit quelques jolies collines; plus d'une heure avant d'atteindre la ville dont l'œil distingue longtemps d'avance les nombreux clochers, on voit à gauche s'étendre les vastes dépendances d'un château royal, le Pardo; puis, avec les faubourgs se dessinent des allées d'arbres, se montrent quelques campagnes agréables et de rares fabriques. La population ne se répand guère au dehors; elle semble imiter la cour, qui regarde Madrid comme une enceinte infranchissable, et qui ne sort du palais que pour gagner quelque résidence souveraine. Cela s'explique. Dans toutes les capitales, un monarque règne; les hautes classes y règnent avec lui, et le menu populaire suit l'impulsion de l'aristocratie : à Madrid, la reine ne règne pas; le vent et la poussière l'ont détrônée. Quand elle y reste, c'est presque par bénéfice d'amnistie de la part de ses vainqueurs, qui

tourbillonnent autour d'elle et lui rendent la vie désagréable. Il y aurait cependant un moyen de concilier l'idée politique de Charles-Quint avec les plaisirs de l'existence; de maîtriser la poussière qui maîtrise l'aristocratie, et de la forcer d'obéir aux exigences, aux nécessités d'un site royal. Peuplez d'arbres verts vos hauteurs et vos plaines arides, vous y conserverez les eaux; et dans quelques dizaines d'années, vos neveux ne verront plus périr, faute d'humidité, ces arbres du Prado dont l'existence artificielle n'offre que des symptômes de langueur.

J'avais pour compagnons de voyage un prêtre, brave homme, naïf comme les gens de la primitive Église, un membre de l'Académie royale d'histoire de Madrid et une femme aimable, joignant à beaucoup d'esprit naturel le privilége de quelque lecture. La conversation eut Madrid pour objet. On discourut sur son origine : le prêtre assurait que le prince Ocno Bianor, fils de la magicienne Manto, en avait posé les fondements; le savant y distinguait l'antique *Mantua Carpentanorum* et voyait une citadelle au fond des caves de monseigneur le duc d'Ossuna. «Quant à moi, dit la dame, j'ai toujours ouï dire que le nom de Madrid provenait d'une rivalité culinaire entre les anciens cultivateurs du domaine madrilénien et les ours du voisinage. Voici mon histoire : Certain jour, une jeune fille va, comme d'habitude, cueillir des madroños à quelque distance de sa chaumière; mais en approchant de l'arbre qu'elle se propose de dépouiller, elle aperçoit un ours énorme installé dans ses branches et mangeant les madroños. Effrayée, l'enfant fuit et court vers sa mère, qui l'accueille en lui donnant des coups de quenouille. » « — Eh bien, réplique la jeune fille, puisque vous doutez de la véracité de mon récit, *Madre-Id*, mère, allez vérifier la chose vous-même; cherchez les arbouses que je n'ai pu rapporter. » La mère n'hésita point, mais l'ours s'étant élancé vers elle, dévora cette méchante mère, et la justice du ciel s'accomplit. Les bons hommes ou municipaux d'alors, en mémoire du fait, donnèrent à leur commune naissante le nom de *Madre-Id*, dont on a fait Madrid, et prirent pour armes un ours grimpant sur un arbousier. — « Madame, répliquai-je, si votre conte n'est point vrai, il a le privilége du moins d'être vraisemblable, et je le préfère à toutes les étymologies basées sur les langues grecque, cantabre ou romane.»

Vers 1063, époque à laquelle le roi don Alphonse VI expulsa les Maures de la Nouvelle-Castille, Madrid acquit quelque importance. Alphonse s'en empara de vive force; mais vingt années après, les Maures l'ayant investie spontanément avec des escadrons nombreux, ils surprirent les habitants qui gagnèrent l'Alcazar. La résistance devint opiniâtre; une lutte des plus sanglantes eut lieu autour de cette citadelle, jusqu'à ce qu'enfin l'ennemi, battu sur tous les points, abandonna sa conquête après y avoir mis le feu. Ainsi Madrid sortit victorieuse des ruines fumantes et prit glorieusement date dans l'histoire nationale. Trois siècles s'écoulèrent pour elle sans événement bien notable; mais Ferdinand IV ayant convoqué là les cortès du royaume, ils continuèrent à s'y réunir sous les autres rois ses successeurs; de sorte que, par le fait, Madrid devint, comme l'avaient été successivement Oviédo, Léon, Burgos, la capitale de l'Espagne chrétienne. Un simple cordelier, mais homme d'un profond génie, Ximenez de Cisneros, nommé régent du royaume au décès de Ferdinand le Catholique et pendant la minorité de Charles-Quint, choisit Madrid pour siége administratif, et vint établir sa résidence au palais de don Pedro Laso, devenu depuis la propriété du duc de l'Infantado, qui l'a si bien *modernisée*. Une formidable artillerie garnissait les murailles du palais; une garnison fidèle veillait nuit et jour, mèche allumée; Ximenez formulait des ordres aussitôt exécutés que donnés, et quand quelques grandesses avaient l'air de résister, il les conduisait derrière ses canons et leur disait : — « Mes seigneurs, voici mes pouvoirs, et de plus les volontés du roi, notre-maître à tous. Je saurai les faire respecter. » — Sous Charles-Quint, Madrid prit beaucoup d'importance, parce que la cour y séjourna souvent; mais elle ne fut qu'en l'année 1560 le centre invariable de l'administration gouvernementale, la capitale réelle de toutes les Espagnes. Madrid, dit M. Cuendias, ne ressemblait point alors à ce qu'elle est aujourd'hui; ses environs n'étaient pas encore devenus une Thébaïde. Entourée de forêts ombreuses, la royale cité s'abritait derrière un rempart de feuillage contre les vents glacés des montagnes de Guadarrama, Somo-Sierra et Fuenfria, qui, pendant l'hiver, enfantent aujourd'hui tant de pneumonies aiguës. Jamais Madrid, quoi qu'en ait pu dire M. Quinet, ne fut aussi brillant que sous le règne de Philippe II. La gloire de Charles-Quint, à

son crépuscule, éclairait encore la ville et la cour : malgré la sombre étiquette, malgré la dévotion sévère, exagérée qui commençait d'envahir les hautes classes, malgré l'hypocrite cruauté des inquisiteurs qui régnaient en Espagne plus que le roi ne régnait lui-même, cette ville rivalisait de somptuosité, de mouvement et d'éclat. Sous Philippe III, sous Philippe IV, Madrid demeura brillant, mais ce fut d'un éclat factice qui cachait une profonde misère. Le règne si mesquin de Charles II, la guerre de succession mirent le comble à sa détresse; enfin un soleil réparateur apparut; Charles III raviva toutes les forces épuisées, cultiva tous les germes, féconda toutes les semences. Il ouvrit l'ère nouvelle où marcha Ferdinand VII avec un talent administratif, avec une finesse, une ténacité méconnus en Europe.

Depuis trois siècles, Madrid a perdu ce que ses environs lui prêtaient de charme harmonieusement agreste; mais c'est toujours une belle cité, une ville riche, majestueuse, élégante, animée. Quoique isolée, au milieu d'un désert, elle possède environ trois mille arbres, fort bien venus, qui étalent leur verdure le long du Mançanarès, dans les allées du Prado et d'Isabelle II, aux Délices, à la Virgen del Puerto, et sur les bords d'un canal commencé depuis cent ans, qui peut-être ne sera jamais fini. Au commencement du siècle, la campagne madrilénienne offrait un aspect beaucoup plus triste qu'aujourd'hui. Quelque fût le point de vue qu'on choisît, il était impossible de découvrir deux ou trois villages; l'œil s'égarait à travers les champs, à travers les ruines. Mais, depuis quelques années, cet état de choses s'est considérablement amélioré; des maisons de campagne, des manufactures, des villages, même considérables, sont venus se grouper autour de la ville et lui donner des abords moins arides.

Située presque au centre de l'Espagne, sur plusieurs collines inégales, rapprochées à leur base, Madrid possède neuf mille maisons divisées en districts et paroisses, et deux cent soixante-trois mille habitants. Elle a soixante-dix places, cinq cents rues, cinq portes monumentales, quarante fontaines publiques, une enceinte murée, de magnifiques hôtels et quelques édifices remarquables, mais presque tous modernes. Qui l'aurait vue en 1808, quand les escadrons de Joachim Murat balayaient ses boulevards, qui la verrait aujourd'hui ne la reconnaîtrait plus.



Rouargue frères del et sc.

LA PUERTA DEL SOL A MADRID.



Les moments de l'année les plus propices pour voir Madrid, c'est le mois de mai ou le mois de septembre. En tout autre temps il fait trop froid ou trop chaud : l'aristocratie madrilénienne fuit les ardeurs du mois de juin, et ne regagne guère ses gîtes avant l'automne. L'hiver, l'étranger qui cherche un confortable honnête sera très-mal dans les hôtels. Pour braver sans danger les intempéries de la mauvaise saison, il faut maison à soi, appartement chauffé à la française. Ayant habité cette capitale en avril, en mai, en juin, par des températures bien différentes, sèches, humides, brûlantes ou froides, nous conseillerons beaucoup de prudence au voyageur qu'un long séjour n'aurait point acclimaté. Nous lui conseillerons, en outre, de ne point s'éloigner de la Puerta del Sol, dont le soleil aura brûlé la porte. C'est le miroir de Madrid, le quartier-général des *flâneurs*, si nécessaire au touriste; le rendez-vous central des voitures; l'entrecroisement des principales artères urbaines, la Montera, l'Alcala, la San-Geronimo, la Calle Mayor, et, par-dessus le marché, le parvis d'un sanctuaire vénérable, le Buen Suceso, ouvert jusqu'à deux heures aux petites-maîtresses qui veulent entendre la messe et ne se lever qu'après midi.

Pouvais-je ne point descendre à la Puerta del Sol? J'y étais attendu par un Français aimable autant qu'obligeant, M. Monier, libraire de la reine, qui tient un vaste cabinet littéraire, un hôtel de bains, un hôtel garni, c'est-à-dire tous les éléments de vitalité que peuvent réclamer le corps et l'esprit. A l'époque du mariage de monseigneur le duc de Montpensier avec l'infante d'Espagne, Alexandre Dumas et ses joyeux compagnons avaient occupé dans le même hôtel, au-dessus de mon appartement, une espèce de galetas, seul refuge demeuré libre au milieu de l'encombrement général. L'auteur de *Monte-Christo*, réduit à l'obligation de faire lui-même sa cuisine, déploya des talents culinaires remarquables; précieuse graine qui, depuis lors, aurait bien dû germer sur le sol ibérien.

Mes premiers empressements ont été pour le vieux Madrid : avant d'étudier la ville neuve, j'ai voulu voir ce labyrinthe de ruelles qui forment la Moreria ou l'ancienne cité, malheureusement veuve de ses édifices primitifs. Entre la Puerta de los Mores, porte des Maures, et la paroisse de San-Andres, se trouvent quelques façades très-anciennes,

quelques patios dignes d'intérêt. La tour de cette église, bien qu'ayant perdu son caractère, laisse apercevoir encore des traces bysantines. Tout près, se trouve la chapelle épiscopale, Capilla del Obispo, petit monument du seizième siècle; un peu plus loin la Latina, ou Nuestra Señora de la Conception, hospice fondé vers 1499, par Beatrix Galindo, qui enseigna le latin à la reine Isabelle; sur la Plazuela de la Villa se trouve l'hôtel de ville actuel, casa de Ayuntamiento, monument du seizième siècle, peu remarquable, peu digne d'une grande capitale, et, en face, la casa de Lujanes, dont la tour a servi de prison à François Ier. C'est dans le groupe compacte formé par les rues qui sillonnent l'espace compris entre ces divers édifices que demeure la *populacho* madrilénienne, manolos, chisperos, gitanos, chalanes et autres gens plus ou moins estimables, sur le compte desquels nous n'aurions pas grand'chose à dire après notre ami M. Francisque Michel.

La pénurie de monuments religieux d'une date ancienne, peut seule nous déterminer à citer San-Génes (fin du quatorzième siècle), ayant une crypte, mais dégradé depuis l'incendie de 1824; et l'église monastique de San-Geronimo, fondée par Enrique IV, petit panthéon bien mutilé, bien désert, auquel, en ce moment, on fait des restaurations assez intelligentes.

Dans la seconde catégorie chronologique des édifices de Madrid vient se ranger la Panaderia ou loge royale, seul monument grandiose de la Plaza Mayor. Ses salles principales furent peintes, vers le milieu du dix-septième siècle, par Claudio Coello. L'hôpital San-Antonio, l'hôpital San-Fernando, l'église San-Isidro, d'une somptueuse ordonnance; le Carcel de Corte, séjour du crime et de la misère, disait Cervantès, où réside aujourd'hui l'audiencia, sont tous des édifices de la même époque. Le Carcel de Corte présente un misérable aspect. On croirait son entretien abandonné aux plaideurs qui perdent leurs procès.

Parmi les constructions du dernier siècle, malgré quelques portails en placage et quelques baies avec encadrement d'un assez bel effet, je ne vois d'autres sanctuaires à citer que las Descalzas Reales, monastère fondé par Juana, fille de Charles V, représentée à genoux sur son tombeau, et las Salesas, panthéon immense, dans le genre de l'Escurial, aussi massif, aussi lourd, aussi froid. On y voit des tombes, plus riches

que belles, destinées aux princes qui ne voulaient pas mêler leurs cendres bourboniennes aux cendres dynastiques de l'Autriche. Il y a donc des répulsions même au delà du tombeau. Le fameux pont de Tolède, construit en 1735, par ordre de Philippe V, est une œuvre d'archi-mauvais goût, bien inférieure en mérite au pont de Ségovie, contemporain de Philippe II, et dont les sables du Mançanarès obstruent malheureusement les arches élégantes. L'hôpital général a du grandiose dans sa simplicité. Le colegio de San-Carlos, fondé par Charles III, en 1783, pour servir d'école de chirurgie, est situé près de l'hôpital général. Ses galeries toscanes, ses arceaux surbaissés semblent d'avance imposer un sentiment de gravité aux jeunes disciples qui viennent y chercher les secrets de l'art qu'ils pratiqueront un jour.

A ces derniers édifices je préfère, comme style, le Palais-Royal, qui n'est pas un chef-d'œuvre, tant s'en faut, mais qui présente un ensemble majestueux, digne d'être une résidence souveraine. L'ancien palais, Alcazar, ayant été incendié la veille de Noël 1734, Philippe V chargea F. Jurbara d'élaborer le plan d'un nouveau palais. Il le conçut immense. Une partie des trésors de la monarchie, déjà fort endettée, s'y serait enfoui. La reine supplia qu'on le réduisît à des proportions plus raisonnables, et ce fut d'après le nouveau plan qu'il fut construit. Bien en prit à la reine de rapetisser les idées de Jurbara, car le monument n'eût jamais été terminé, puisque l'on y travaille encore. Il forme un carré dont chaque côté présente cent cinquante mètres de longueur sur trente-trois mètres de haut. Sa principale entrée, vers le sud, conduit dans un immense patio d'environ quatre-vingts mètres de diamètre, avec galerie vitrée. Entre les arcades extérieures sont des statues très-médiocres représentant des empereurs romains.

L'ornementation des appartements est fort riche. On y trouve quantité de marbres rares et de dorures, des fresques par Mengs et quelques tableaux distingués. Les connaisseurs citent deux plafonds qui représentent, l'un l'*Apothéose de Trajan*, l'autre l'*Aurore*. Deux lions de marbre blanc sont couchés au bas du grand escalier. Ce fut en posant sa main droite sur un de ces lions que Napoléen s'écria, quand, pour la première fois, il monta les degrés du palais : « Je la tiens enfin cette Espagne si fière et si rétive ; » puis, se tournant vers le roi

Joseph I^er^ : « Mon frère, vous serez mieux logé que je ne le suis aux Tuileries. »

De toutes les parties du palais, la chapelle nous a paru exécutée de la manière la plus satisfaisante. Il y règne beaucoup d'harmonie; des dorures sans surcharge, des détails gracieux combinés avec un ensemble de bon goût. Deux additions modernes jurent malheureusement avec l'œuvre première.

En leur lieu, nous parlerons des édifices modernes, tels que le palais des Cortès et le palais du Musée; des statues monumentales, des promenades, des places et des rues principales... Pour courir Madrid, attendons le soir, car la chaleur du jour est étouffante.

# XXV

## L'EAU

Que ton onde paisible et claire
Reproduise à jamais le riche azur des cieux ;
Que ton liquide argent jamais ne désaltère
Que les oiseaux mélodieux.

CHÊNEDOLLÉ.

Estime particulière qu'on fait de l'eau en Espagne. — Habitudes sociales qui s'y rapportent. — L'eau de la Castille. — La danse de l'eau en Biscaye. — L'eau considérée comme marchandise. — Aguadores de l'Andalousie. — Le marchand d'eau de Velasquez et les mozas de MM. Rouargues frères. — Disette d'eau à Cadix. — Moïse frappant de sa verge le rocher du désert, tableaux de Ruelas et de Murillo. — Manque de bains publics et de puits artésiens. — Importance qu'il y a d'en établir. — Travaux des Romains, des Goths, des Maures, des Espagnols du moyen âge et de nos contemporains pour recueillir ou distribuer les eaux. — Chronique relative à l'aqueduc de Ségovie.

*Agua, agua fresca!* l'eau, l'eau fraîche! c'est le cri général, le sauve qui peut qu'on entend retentir d'un bout à l'autre de l'Espagne. En voyant cette sollicitude, cette préoccupation profonde à l'endroit du liquide que Dieu nous a départi en si notable abondance, je me suis presque cru au milieu d'une peuplade de poissons tirés de leur élément naturel, frétillant d'agonie et se pâmant, si tout à l'heure les réservoirs domestiques ne s'ouvraient pour la sauver.

L'eau, nécessité première, chose urgente devant laquelle les autres choses demeurent suspendues et les autres nécessités ajournées, semble l'objet d'une occupation exclusive. Voyez quelle estime on lui porte, quelle valeur on y attache, avec quel empressement universel on l'accueille. Vraiment, le veau d'or de l'ancienne et de la nouvelle Espagne, c'est l'eau.

Autrefois, j'entendais l'étranger se plaindre de Paris, parce qu'on y vend l'eau : erreur, on l'y donne; ce n'est qu'en Espagne qu'on la vend. Un verre d'eau, fraîche de la veille, mais chaude du jour, vous

coûte deux quartos (deux sous et demi). Cependant, un si haut prix ne semble exorbitant à personne, car chacun se précipite autour des dispensateurs patentés du précieux liquide et remercie de la main et du chapeau l'honnête marchand, avec le témoignage de gratitude profonde dont Balzac remerciait l'usurier qui voulait bien escompter sa signature à soixante-quinze pour cent de remise.

Nos littérateurs français, parlant des courses de taureaux, reprochent aux Espagnols d'avoir la soif du sang; pure calomnie; ils auraient dû dire la soif de l'eau, car dans ces courses où pendant cinq heures douze mille âmes se laissent griller au soleil pour suivre la gymnastique habileté des bandrilleros et des espadas, je n'ai jamais vu, à travers les exclamations d'enthousiasme ou les signes d'impatience, percer d'autre sentiment qu'un sentiment d'hydrophylie, néologisme dont je demande grâce à l'Académie française, en faveur du breuvage aimé des Espagnols. De gradins en gradins, de tribune en tribune, circulent gravement les porteurs d'eau tenant à la main, celui-ci une énorme alcarraza, celui-là plusieurs verres contenant chacun environ un demi-litre du précieux liquide, disposés entre deux tablettes comme nos huiliers français. Divers comestibles, diverses boissons se promènent en même temps, mais on leur fait un froid accueil : l'eau prime tous les autres *ingesta*. Nul n'oserait lutter avec elle, encore moins chercher à la déposséder du rang d'estime qu'elle occupe.

Dans les théâtres, dans les bals, dans toutes les fêtes publiques, l'eau se dispense avec prodigalité. L'excès de l'eau est peut-être le seul excès que se permette la sobriété castillane. J'ai vu des jeunes filles en sueur s'abreuver d'eau fraîche; des vieillards chercher dans un verre d'eau le moyen de réparer leurs forces; des groupes joyeux attablés autour de carafes d'eau comme le seraient nos habitants du Nord autour de bouteilles de vin. Nos médecins français en frissonneraient d'inquiétude et verraient au fond de chaque verre d'eau surgir une pleurésie; mais san Isidro, dont la fontaine guérit les fièvres, étend probablement sa tutelle sur tous les hydrophyles, car les fluxions de poitrine sont beaucoup plus rares en Espagne qu'elles ne le sont en France.

Dans les États de Sa Majesté la reine Isabelle II rien ne vous est offert sans verre d'eau : lait chaud, café, thé, chocolat marchent escortés de ce

liquide prophylactique. Au repas, dans les maisons particulières comme dans les hôtels, on ne manque jamais de vous donner deux verres : un petit verre pour le vin, un grand verre pour l'eau; une petite bouteille de valdepeñas, une énorme carafe d'eau, avertissement hygiénique auquel chaque convive se montre docile et dont profite l'amphytrion.

Les aguadores de Madrid se tiennent en grand nombre autour des fontaines principales, employant de longs tubes pour diriger l'eau dans leurs petits barils qu'ils portent sur l'épaule gauche; et, comme la nature humaine est envahissante, la nature des aguadores les pousse à usurper les bonnes places, qui demeurent aux plus hardis quand elles n'échouent point aux plus adroits. Nous connaissons un monde où c'est bien la même chose.

Par les rues, surtout dans les provinces méridionales, on ne rencontre qu'étalagistes vendant de l'eau, du lait froid et des oranges. L'angle de presque tous les carrefours, l'enceinte ombragée de presque toutes les places présentent des buffets ouverts garnis d'*alcarrazas* où les hydrophyles affluent autant que les ivrognes chez les marchands de vin des barrières de Paris. Quantité de colporteurs ambulants, *aguadores*, l'annoncent, la portent, la distribuent ainsi que le font en France les vendeurs de coco. Ils en proclament l'excellence avec une conviction qui, véritablement, met l'eau à la bouche, surtout quand un soleil de juillet darde sur vous ses rayons. Lors de mon premier séjour en Espagne, moi-même j'y fus pris : alléché par cette eau si limpide versée dans des vases si propres, par des dispensateurs si persuasifs, je voulus goûter du précieux breuvage; mais grande fut ma surprise, profonde ma mystification, quand, au lieu d'une limonade bien sucrée sur laquelle je comptais, je sentis descendre une eau qui ne me sembla pas meilleure qu'une eau de France quoiqu'elle fût de la Castille.

Les Espagnols prisent singulièrement l'eau de cette province. Ils se battraient pour elle. J'ai vu des touristes indigènes, habitués au vin, qui, traversant la Castille, ne buvaient que de l'eau par patriotisme. Un de ces enthousiastes, avec lequel il m'est arrivé de franchir la chaîne du Guadarrama, m'arrêtait à chaque fontaine, me priait d'en goûter, d'en savourer l'eau, et faisait les honneurs du buffet de la Providence avec un amour si sincère, qu'il y aurait eu de l'inconvenance à ne point le

satisfaire. Je buvais donc autant d'eau peut-être qu'un sonneur des Carmes buvait de vin; je bus en l'honneur de la Castille vieille, de la Castille nouvelle, de san Isidro, de nuestra señora la Virgen qui préside aux sources salutaires, je bus en l'honneur de toutes les grandes illustrations de l'hydrothérapie, et je suis sûr qu'en arrivant à Madrid mon corps faisait l'office d'une éponge. Le lendemain, ayant rencontré le touriste: «Eh bien! me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut, notre eau vous a procuré une nuit excellente!» — «Franchement, je ne sais si c'est la fatigue ou l'eau, mais j'ai bien dormi.» — «*Oh! l'agua, l'agua, es muy bonita cosa,* l'eau, l'eau est une excellente chose.»

En Biscaye, l'eau fournit l'occasion d'une danse fort originale, la danse des cruches. Voyez autour d'une fontaine ces mozas si jeunes, si fraîches, si blanches, aux yeux noirs, aux pieds déliés, aux jambes fines, aux longs cheveux tressés en deux nattes. Chacune d'elles s'apprête à poser sur sa tête la cruche d'eau que la famille doit consommer dans la soirée. Mais avant de quitter la fontaine, un regard d'intelligence est allé à la découverte, et cette fois, comme d'habitude, quelques mozos y ont répondu de loin. Les voici qui s'avancent: jeunes filles, hâtez-vous, posez vos cruches sur votre tête, donnez la main au premier cavalier venu et partez. La chaîne se met en cadence; tourne lentement d'abord, puis augmente d'animation jusqu'à ce qu'excitée par le chant elle tournoie avec une promptitude qui donne le vertige. Un orchestre s'est formé spontanément, plusieurs spectateurs accompagnent de la voix les mozas, dont les poses tour à tour gracieuses, accentuées, passionnées même lascives, s'exécutent sans qu'il tombe une seule goutte de liquide. La ronde se brise. — Quoi! si tôt finie! — Non pas; chaque danseur reprend sa danseuse; la mimique devient individuelle au lieu d'être générale; la provocation des yeux, du geste, de la tournure, dépasse les bornes de la décence, franchit les limites qu'autorise la police urbaine: Tout à coup se montre le *celador,* cet avocat de la morale publique; heureux avocat gagnant ses causes sans presque parler. Je le comprends bien, il les embrouillerait comme font d'autres avocats dans un autre pays. Celui-ci n'a dit qu'un seul mot: *Allez, mes enfants*, et spontanément chaque danseur, chaque danseuse est descendu des régions idéales de l'amour; le devoir s'est substitué au plaisir; les mozas ont compris

les justes exigences du maître, l'anxiété de la soif; et toutes se sont hâtées de rejoindre leur logis. D'ailleurs neuf heures sonnent; or passé neuf heures les portes se ferment, les rideaux se tirent, le souper se sert, l'existence de famille commence. Ainsi le veut le celador, mieux écouté qu'un sergent de ville, plus estimé qu'un alguasil, quoiqu'il ne porte ni épée,ni canne, ni baguette.

L'eau, considérée comme marchandise, soutient, alimente quantité d'industriels. Tandis qu'en France, le métier de porteur d'eau ne s'exerce guère qu'à Paris, en Espagne il se rencontre dans toutes les villes principales : à Madrid, une place de porteur d'eau se vend comme une charge de notaire. Dès qu'un *aguador de nombre*, c'est-à-dire un marchand d'eau ayant une place à lui, prend la clientèle de son prédécesseur, il devient le factotum de sa clientèle, fait le marché, les commissions et vit de la sorte aux dépens du bourgeois. L'aguador est nécessairement un Galicien, *gallego*. A Séville, Cadix, Malaga, Valence, les aguadores tiennent boutique et forment une corporation nombreuse. Ce sont les véritables, les seuls dispensateurs de la santé publique. A Séville surtout, ville élégante où, jusque dans les moindres choses, respire une certaine recherche de bon goût et de propreté, les aguadores se distinguent par un système d'étalage ou par un mode spécial de distribution. Leurs petites échoppes sont garnies, encadrées de feuillages, de branches de citronniers, d'orangers ou de figuiers; ils sillonnent les rues avec des cruches d'argile jaune, d'une forme antique dégénérée, qu'ils transportent avec des brouettes faites exprès. Les cruches ont deux tuyaux : l'un auquel s'adapte le roseau conducteur, l'autre qui sert à la pression de l'air. Ces gens-là ont assisté aux leçons de Descartes et de Torricelli. L'eau de Séville ne coûte qu'un ocharo le verre, grâce au Guadalquivir plus généreux que le Mançanarès; et, pardessus le marché, l'aguador vous présente, dans une boîte de fer blanc, une cuillerée de pastilles d'anis, petit subterfuge honnête qui, surexcitant la soif, aide à la consommation du liquide.

Il existe un fort bon tableau de Velasquez représentant, avec une vérité frappante, le marchand d'eau sévillan. A côté de l'excellente gravure française qu'en a donnée M. Blanc, dans son *Histoire de la Peinture*, nous placerons l'image ci-contre de MM. Rouargue frères

où figure, avec un groupe de Bohémiens, l'aguador de Grenade.

Malgré le luxe de son rivage, malgré ses vagues bondissantes, Cadix doit à l'eau potable dont elle est privée une infériorité hygiénique et culinaire relativement aux autres grandes villes espagnoles : Porto-Santa-Maria lui fournit une eau malsaine, remplie de sels de chaux, lourde, indigeste, d'une saveur putride, défauts qui persistent malgré la filtration, malgré le battage, malgré la neige qu'on y mêle. Elle constitue la plus détestable des boissons, et les palais délicats, les estomacs débiles sont forcés de recourir à l'eau de neige ou à l'eau de pluie, que l'on vend un sou le verre. Le blanchissage, la cuisson des légumes ne peuvent s'opérer avec l'eau de Santa-Maria ; il faut recourir à l'eau de citerne, qu'alimentent des tuyaux ménagés avec un certain art. Malheureusement, dans les grandes chaleurs, les citernes s'épuisent, la consommation augmente et l'on se trouve aux expédients. En semblable état de chose, le tonneau de liquide, qui d'habitude vaut un réal, s'élève quelquefois jusqu'à trois réaux. Mêmes difficultés pour la glace qu'on transporte, à dos de mulets, d'une sierra distante de 80 kilomètres, à moins d'expéditions spéciales des montagnes de la Suède ou de l'Écosse. Il y a des caveaux pour les glaces, *neverias*, tenus par des Italiens qui cumulent différentes industries culinaires, toutes productives dans Cadix comme elles peuvent l'être à Paris.

Cette ville n'est point la seule où la disette d'eau se fasse sentir ; mais elle y a des inconvénients plus graves qu'ailleurs, en raison de sa position militaire, de sa position maritime et de sa nombreuse population. Très-peu de navires relâchent à Cadix pour prendre de l'eau potable, ils jettent plutôt l'ancre à Malaga, préférence qui nuit beaucoup au commerce cadicien.

L'autre jour, dans une plaine sablonneuse et déserte, nous avons vu sortir d'un rocher brûlant une source d'eau vive. Autour d'elle se pressait une population haletante, hommes, femmes, enfants, adultes, vieillards ; avec l'eau, la vie presque éteinte circulait dans leurs veines ; avec l'eau, leurs regards se ranimaient, et tous avaient hâte de boire, comme si la source dût se tarir bientôt, comme si la main qui venait d'ouvrir les flancs du rocher n'était ni assez puissante, ni assez généreuse pour en maintenir l'écoulement. Les savants, il s'en trouve





Impr. Lemercier et Cie

AGUADOR ET BOHÉMIENS (GRENADE.)

chaque fois qu'il s'agit de détruire des illusions respectables, les savants nous affirment que de notre part c'est un rêve; que la scène dont nous croyons avoir été témoins s'est passée jadis en Égypte, au temps de Moïse, et non pas de nos jours en Espagne. Cependant, il y a deux siècles, une semblable scène a frappé Murillo. Certain jour, jour caniculaire sans doute, un rocher s'est ouvert devant ses yeux; il avait eu le sentiment des souffrances occasionnées par la soif; il éprouva le bonheur qui résulte de la satisfaction de cet impérieux besoin. Près de la source, il dressa son atelier, il groupa ses modèles, et la source continua de couler jusqu'à nos jours. Je la vois, cette source; j'en respire la fraîcheur. Tout le monde peut la voir comme moi dans l'église de la Caritad de Séville. Oui, Murillo, grand observateur autant que grand artiste, s'était pénétré des effets d'un soleil d'airain; quand il saisit le pinceau pour rendre cette scène si frappante de vérité, l'image de l'Espagne altérée le dominait sans doute; il entendait dans les rues le mot *agua* répété sans cesse par tous les échos, et jusque sur une toile biblique il esquissait l'empreinte de sa nationalité.

Avant Murillo, Juan de las Roellas, artiste sévillan, s'était inspiré du même sujet. Son œuvre, que nous avons vue au Musée de Madrid, empreinte d'une grande énergie, bien disposée, bien à l'effet, décèle un faire remarquable. Elle n'a point été sans influence sur la conception de Murillo. L'ayant sérieusement étudiée, Murillo lui emprunta quelques scènes, comme un artiste de génie sait emprunter. Le caractère, la couleur des deux tableaux se trouvent bien opposés l'un à l'autre; mais en examinant le second, il n'est personne qui ne se ressouvienne du premier.

On ne comprend guère qu'avec leur passion de l'eau poussée si loin, la plupart des villes d'Espagne, depuis Philippe II, soient demeurées sans bains publics. Un Français, M. Monier, est le premier auquel on doive à Madrid l'introduction, il y a huit ans, des bains portatifs à domicile; ressource précieuse sous le rapport de l'hygiène et sous le rapport de la thérapeutique. Différentes villes en possèdent aujourd'hui de semblables; mais en aucune d'elles, même à Cadix, même à Barcelone, cités européennes plutôt qu'espagnoles, nous ne voyons régner cette confortable élégance offerte par nos bains français.

Dans un pays où beaucoup de sources tarissent pendant trois mois

de l'année, où les fleuves se dessèchent, où les malheureux cultivateurs sont quelquefois obligés de faire plusieurs lieues pour se procurer de l'eau, on s'étonne de ne pas rencontrer des puits artésiens. Il en résulterait un avantage immense pour l'horticulture et pour l'assainissement général. Si Tolède, par exemple, possédait un puits artésien, cette ville prendrait aussitôt l'importance stratégique que lui donne sa position. Dans les cas d'invasion ou de guerre civile, elle deviendrait le centre d'opérations militaires, et de ses hauteurs formidables, qu'il serait facile de fortifier, elle tiendrait le pays en échec. Au manque d'eau, Tolède doit peut-être son abandon comme capitale des Espagnes, et pourtant le Tage coule à ses pieds; mais sur la hauteur il n'y a que de l'eau de citerne. Sous les Romains, sous les Goths, sous les Maures, c'était bien différent. Des aqueducs y versaient une eau de source d'autant plus abondante que le sommet des montagnes voisines, loin d'être aride comme aujourd'hui, présentait beaucoup de végétation, retenait conséquemment les neiges et les eaux pluviales, et contre-balançait ainsi l'action dévorante du soleil. Nous pourrions désigner plusieurs autres localités, fort peuplées jadis, dont la ruine et l'abandon ne reconnaissent d'autre motif que le manque absolu d'eau.

Les Romains, ce peuple essentiellement hygiéniste, avaient bien compris l'utilité d'assurer aux populations les provenances de l'eau, de la mettre à leur portée, de manière que chacun n'eût qu'à se baisser pour l'obtenir pure. A cet égard, les travaux de l'édilité romaine en Espagne ont été merveilleux; et de toutes les ruines, ce sont les ruines d'aqueducs qui, de nos jours, donnent la plus haute idée de l'importance des villes antiques et de la sollicitude de l'administration impériale. L'aqueduc d'Evora, d'une longueur de cinq kilomètres, construit par Sertorius, réparé dans le seizième siècle par Jean III, roi de Portugal; les deux aqueducs d'*Emerita Augusta* (Mérida), ancienne capitale de la Lusitanie, gigantesques constructions, à l'une desquelles il reste encore dix arches presque intactes et trente-sept piles; l'aqueduc de Badajoz, formé de trois rangs d'arcades superposées, communiquant avec des citernes immenses; l'ancien aqueduc de Cordoue; l'aqueduc et les citernes d'Alcala de Guadairra; les aqueducs d'Italica et de Tolède, restaurés par les Goths, puis abandonnés; l'aqueduc qui

portait à Cadix l'eau de la vallée de Tempul, près Xérès; les aqueducs de Tarragone, de Chelva et de Ségovie, dont les ruines disent encore leur grandeur primitive; ceux de Huelga, de Murviedro, de Barcelone, et tant d'autres qui, comme ces derniers, n'existent plus guère qu'en souvenir, prouvent assez que partout l'arrivage, la conservation des eaux avaient préoccupé l'administration romaine.

Autant que la guerre a pu le leur permettre, les Goths se sont imposé les mêmes soins, et les Maures ont renchéri de sollicitude sur les Goths. Chez les Maures, les bains, les ablutions, les pratiques de propreté faisaient partie du culte; aussi ne négligeaient-ils rien de ce qui pouvait favoriser la conduite ou le choix des eaux limpides. Le canal de Murcie, l'aqueduc de Chestalgar, les travaux d'irrigation exécutés à Grenade, Alicante, Valence, Cordoue par les Arabes sont vraiment dignes du grand peuple qui les avait précédés. Nous devons surtout admirer cette immense citerne appelée Pantano, dans laquelle se rassemblent encore les eaux des montagnes voisines, dont la quantité suffit pour arroser, pendant une année, la campagne environnante lorsqu'elle en a besoin.

L'exemple des Maures fut imité : Isabelle et Ferdinand ordonnèrent la construction de l'aqueduc de Benisano, d'Oviédo, en même temps qu'ils enfantaient un si grand nombre d'édifices moins utiles; quelques années après, un simple chanoine, Juan de Poso, chargea Francisco de Luna d'élever le viaduc de Cuenca, dont les piles colossales joignent deux masses rocheuses que sépare une profonde déchirure; dans le même siècle, fut creusé le canal souterrain de Darroca. Un homme de génie, Ventura Rodriguez, dota la ville de Pampelune d'un aqueduc dont le style majestueux et la solidité sont vraiment dignes des temps antiques. Figurez-vous quatre-vingt-dix-sept arches d'une hauteur de soixante-cinq pieds, d'une ouverture de trente-cinq pieds chacune, sans compter d'autres constructions qui se profilent dans une immense étendue. Un Français, Pierre Bedel, construisit l'aqueduc de Teruel. Il s'opéra, sous l'influence de Charles-Quint d'abord, puis de Philippe II, des constructions diverses pour la distribution régulière de l'eau; constructions dont l'exécution ne répond malheureusement pas toujours à la grandeur de la pensée créatrice, et dont l'achèvement préoccupa fort peu les administrations suivantes. Tel fut le sort du canal d'Aragon.

Quoi qu'il en soit, au reste, du mode plus ou moins parfait d'érection des travaux d'art qui versaient au sein d'une ville altérée des torrents d'eau vive et pure, le *menu populaire*, frappé d'un résultat si précieux, imaginait des contes où le diable, les fées, où tous les êtres invisibles jouaient un rôle; traduisant ainsi la puissance du génie à l'aide du merveilleux qui comble la lacune existante entre les esprits éminents et les esprits médiocres. Je dirais volontiers un de ces contes; mais, pour le lire, amis lecteurs, serez-vous plusieurs réunis; vos fenêtres, vos portes, vos cheminées seront-elles bien fermées, et aurez-vous eu la précaution de vous garer du vent qui traverse l'Alcazar? Le villageois auquel j'en dois la communication m'avait bien recommandé ces préliminaires. Je vous les recommande à mon tour :

Au temps jadis, à Ségovie, vivait paisiblement de son *puchero*, avec une jeune nièce, fort alerte, mais sage, excellente chrétienne, mais naïve, un brave curé de *misa y olla*, comme disent les Espagnols. Nulle pensée d'ambition ne troublait son sommeil; il n'entrevoyait d'autre horizon que celui du presbytère; il ne rêvait pas plus un canonicat que la petite nièce ne rêvait un mari; il ne lisait pas plus la gazette que la jeune fille ne lisait les billets doux! Oh! que nous sommes loin de l'âge du bon curé!... Cependant, une chose les chagrinait, la disette d'eau; la nièce se fatiguait à l'aller chercher, le pasteur s'inquiétait de la sentir seule et si loin, car il fallait aller la puiser vers Fuenfria, deux lieues de la ville. Pour économiser l'eau, notre saint homme se résignait à ne boire que du vin; et l'on assure qu'il avait aussi trouvé moyen de faire des *pucheros* délicieux avec le même liquide. Digne homme, industriel émérite, que ne t'ai-je rencontré sur ma route!... Malheureusement, impossible de faire sans eau la lessive, de laver les surplis, les rabats, même de dire la messe. Aussi fallait-il que chaque soir la pauvrette se rendît à Fuenfria, cruche sous le bras, cruche sur la tête. — Un jour, plus fatiguée encore que d'habitude, elle pose le fardeau sur une borne et le renverse. Alors, dans son découragement, elle s'écrie, l'imprudente : « Pour ne pas continuer une vie pareille, je donnerais mon âme à Lucifer. — Je l'accepte, » répond aussitôt une voix sourde, et l'enfant de se retourner effrayée; mais, au lieu d'un diable cornu, laid, grimaçant, que voit-elle? Un beau jeune homme, cavalier gracieux,

vêtu de velours et de soie, armé d'une épée scintillante qu'il porte avec dignité. « Ainsi, reprend l'étranger avec le regard fascinateur du serpent, tu veux bien, ma charmante, me donner ton âme, si je fais venir jusque chez toi l'eau que tu vas chercher si loin. — Oui, monseigneur, » réplique avec émotion la jeune fille, qui prend l'étranger pour quelque *hidalgo* de l'université de Salamanque, et qui se flatte, voyez la vanité, d'avoir produit quelque effet sur lui. « C'est dit, ajoute Lucifer, car c'était lui; touche là, et désormais tu n'iras point à la fontaine. » La jeune innocente lui tendit la main, non sans trembler d'émotion, et le diable disparut, après avoir touché les deux vases qui s'étaient aussitôt remplis d'une eau limpide, légère, que notre moza transporta avec une aisance inaccoutumée. Quand le pasteur eut goûté de cette eau, il la trouva de qualité supérieure, et, pour la première fois depuis dix ans, il se permit de tremper son vin. « Où donc, mon enfant, avez-vous puisé cet excellent breuvage? » dit le saint homme. — Elle ne sut que répondre. Embarrassée, elle balbutia quelques mots et, sous un prétexte, courut à la cuisine. Mais, à son retour, le prêtre insista pour en connaître la provenance, et la malheureuse fondit en larmes. Le curé, tout ému, lui demanda la cause d'un chagrin si subit, et après bien des sanglots, elle finit par avouer sa promesse imprudente. — Le bon curé demeura pensif et rêveur. « Damnée! mon bon Jésus; damnée! s'écria-t-il. Une si bonne fille, une véritable sainte, qui soigne avec tant de dévoûment ton serviteur indigne!... Non, Dieu aidant, cela ne saurait être; il ne faut pas laisser triompher l'esprit des ténèbres... » Puis, se levant, il court à son bahut, en tire un surplis bien propre que venaient de plisser les blanches mains des religieuses de *Nuestra Señora del Henar;* il se revêt de l'étole des grandes cérémonies, brodée par les pieuses filles de l'Incarnation, s'arme d'un goupillon, et, placé derrière la porte, à côté du bénitier, aussi ferme qu'une sentinelle de la vieille garde qui a crié qui-vive en armant son fusil : « Appelle Lucifer, dit-il à la jeune innocente; appelle ce démon farouche; nous allons voir lequel de nous deux sera le plus fort. » Obéissante, elle crie Lucifer, et Lucifer paraît aussitôt, mais avec un autre costume. Cette fois il était en maçon, une pioche à la main. Dès qu'il eut mis le pied dans la chambre, le pasteur en ferma la porte, puis, élevant le goupillon ruis-

selant d'eau bénite, il en inonda l'esprit malin qui fit d'épouvantables grimaces. « A nous deux, ange des ténèbres! dit le prêtre. Qui t'a donné sur cette enfant le pouvoir que tu t'arroges? — Elle-même, répond Lucifer. — Elle n'avait pas autorité pour cela; une mineure ne peut légalement disposer de sa personne, ni de sa volonté. — Bah! est-ce qu'il y a un âge pour disposer de son âme? D'ailleurs de deux choses l'une : ou elle me donne son âme, et je l'emporte comme un bien légitime; ou elle me la dénie. Dans ce second cas, elle ment, elle se parjure, elle fait un péché mortel et alors je l'emporte de même, parce qu'elle est damnée. Vous voyez que tôt ou tard je dois l'avoir. » Troublé par la force d'un semblable dilemme, le curé, pour y répondre, promène de son front à l'ombilic un signe de croix et se le fait répéter par le « comment cela » des écoliers interloqués. « Quoi! prêtre, tu ignores que le parjure comporte la damnation? s'écrie Lucifer. — Je le sais, mais quand une action est mauvaise, il semble naturel de se repentir, et le ciel permet un retour sur soi-même. Il vous délie de vos serments. — Je n'en persiste pas moins à réclamer ce qui m'appartient et je l'aurai. — Tu n'auras, du moins, rien de mon vivant, et d'avance je t'écrase du poids de mes malédictions, » reprend le curé, et trempant son goupillon dans le bénitier, il inondait le diable, qui se tortillait comme une anguille dans une poële à frire. « Eh bien, s'il en est ainsi, réplique Lucifer qui n'en pouvait plus, faisons d'autres conventions. Vous les tiendrez, j'espère, vous, homme d'église; et d'abord, avant de traiter, baissez votre goupillon et que l'armistice commence. » Le curé fit ce que demandait le diable, qui ajouta : « J'ai droit de maintenir le marché conclu entre cette fille et moi; mais comme je désire être agréable aux habitantes de Ségovie, parmi lesquelles j'ai des clientes très-dévouées, je veux, à certaines conditions faciles, honnêtes, abreuver toute la ville comme j'eusse abreuvé votre maison; je le veux pour un temps infini, pour l'éternité; pourvu qu'après votre mort, vous me laissiez disposer d'une âme sur laquelle aucun droit ne vous restera : je dominerai, je règnerai sur votre nièce. — J'y consens, » replique le curé, et la jeune fille jette un cri de désespoir. « Tais-toi donc, enfant, dit le ministre du Seigneur; laisse-moi faire; il n'aura rien du tout. Aies confiance, et va retarder d'une heure

l'horloge de ma chambre.» Elle y fut. «J'accepte, répond le diable, qui n'avait pas ouï ce dernier dialogue. Dans trois jours, Ségovie sera pourvue d'une eau limpide comme celle dont je vous ai déjà donné deux vases. — Dans trois jours, c'est beaucoup trop long, réplique l'homme d'église; je la veux dans trois heures»; et cette exigence s'accompagnait d'un *asperges* dont les gouttes tombaient comme autant de lames de feu sur le corps du réprouvé. «Trois heures! s'écria-t-il en grinçant les dents.... Alors vous ne voulez qu'un aqueduc de pacotille, comme les constructions parisiennes qui durent l'espace d'un bail et qui ne sont que de plâtre et de boue. — Je le veux aussi solide que le granit de nos montagnes, et je prétends qu'en l'année de grâce 1852, l'eau continue d'y couler encore. — Mais toute ma cohorte n'y pourrait suffire. — Tu feras appel à la cohorte des autres; pendant que tu perds ton temps à discourir, la besogne irait son train. — Eh bien, par le ventre de ma mère, damnée comme moi, je l'exécuterai; seulement, vous me promettrez votre servante; j'y compte. — Tu peux te fier à ma parole; mais, au premier regard du soleil, mes engagements sont nuls et ton travail demeure impayé. — Quelle heure est-il? — Minuit.» Alors le diable, comptant sur ses longues griffes, établit le calcul suivant : « Une heure pour me rendre à la montagne, en arracher le granit et le tailler; trente-cinq minutes pour le transporter sur les lieux; une heure pour dresser l'échafaudage et poser les fondations; vingt-cinq minutes pour compléter le travail et faire arriver de Rio-Frio la masse de liquide nécessaire... Il me restera trois minutes destinées à ma toilette, à ma visite chez vous, à la signature de l'engagement convenu... c'est dit, je pars.» Et, après avoir tendu la main au curé qui lui présenta le goupillon en échange, il disparut.

Le lendemain, grande fut la surprise des braves paysans qui venaient au marché; plus grande celle des Ségoviens qui, la veille, s'étaient endormis sans qu'une seule arche parût debout, de voir un aqueduc aussi considérable lever fièrement sa tête à une hauteur de deux cents pieds. Tout le monde admirait ce prodige, et chacun de s'écrier: « Quel dommage qu'un des piliers soit inachevé; qu'une intersection existe au trajet même du liquide!... — Mes enfants, dit le curé, car

il se trouvait aussi là avec sa nièce qui le tenait par le bras; il en est des œuvres du diable comme des œuvres de l'homme de génie. S'il y manque quelque chose, personne ne peut l'achever. Pour sauver l'âme de cette pauvre enfant, que j'avais engagée à l'avance, j'ai trompé le diable sur l'heure; il est arrivé avec son dernier moellon une seconde trop tard; l'empire des ténèbres finissait, celui du jour était commencé. »

Quelques siècles après, un religieux espagnol, moine du couvent del Paral, nommé Pedro de Meza, conçut l'idée hardie d'ajouter trente-cinq arches aux huit cent soixante-cinq arches existantes; de rendre à l'eau la liberté de parcours qu'elle avait perdue, et de rajeunir l'édifice en lui conservant son caractère antique. Il y réussit; non toutefois sans avoir préalablement exorcisé le diable.

Construit avec un granit grisâtre, à gros grain, appelé dans le pays *berroquéna*, qui donne au monument un aspect sombre; offrant des arcades inégales, qui ne s'alignent pas toutes de la même manière; ayant, en somme, plus de solidité que d'élégance, plus de grandiose que d'harmonie, l'aqueduc ségovien semble justifier, par son aspect, toutes les légendes superstitieuses dont il a été l'objet.

Les travaux exécutés de nos jours pour la conduite et la distribution des eaux sont bien loin d'approcher des travaux anciens. Cependant nous citerons l'aqueduc de Siguenza; l'énorme digue de Pantano de Larca, refaite depuis les Maures, et traversant une vallée à la hauteur de cinq cents mètres, digue ayant sept rampes ou caminos, larges de quatre mètres, et une base de vingt-cinq mètres d'épaisseur; le canal de Castille, commencé en 1753, et qui présente vingt-sept lieues espagnoles de longueur; le canal du Mançanarès, commencé en 1770, allant seulement du pont de Tolède à Madrid; le canal de la Guadarrama, exécuté à la fin du siècle dernier, dans une étendue de trois lieues, puis abandonné; le canal de San-Carlos, creusé pour donner un port à Tortose; le canal de Murcie, long de cinq lieues, aboutissant à des pays fertiles, à la mer... L'animation qui accompagne tous ces tronçons imparfaits de navigation devrait faire sentir aux Espagnols que là plutôt que dans les chemins de fer réside leur véritable locomotion commerciale. On cite encore, parmi les merveilles hydrauliques de l'Espagne, le lac

les conduits et les fontaines de Saint-Ildefonse; imitation des merveilles de Versailles.

Cet article sur l'eau, nous l'avons commencé à Grenade, au bruit de la cloche de l'Alhambra, donnant le signal des irrigations urbaines; nous le terminons à Valence, au bruit d'une cloche analogue, la Véla, qui occupe la tour épiscopale del Miguelete; nous réunissons ainsi, dans l'expansion du même besoin, deux époques bien éloignées l'une de l'autre, deux civilisations bien différentes, la mauresque du moyen âge et l'espagnole du dix-neuvième siècle.

A l'instant même, nous lisons dans les *Mémoires d'Alexandre Dumas* le récit d'une aventure de campagne arrivée au père de M. Victor Hugo, lorsqu'il guerroyait en Espagne; aventure qui eut l'eau pour principe et pour fin : « Un jour, le général Hugo arrive, avec une centaine d'hommes, près d'un village situé sur une des mille petites rivières qui affluent dans le Tage. Pour ne pas donner une alarme inutile, il entre dans le village avec deux aides de camp seulement afin d'obtenir des habitants quelques renseignements dont il avait besoin. Il venait de son camp, composé de cinq ou six mille hommes à peu près, et situé une lieue au-dessous, en aval de la rivière. Pour avoir les renseignements qu'il désirait, il s'adresse au propriétaire d'une grande raffinerie de sucre, lequel, le voyant avec deux aides de camp seulement, reste complétement muet. Le général Hugo avait soif. Ne pouvant avoir les renseignements, il désira au moins se rafraîchir et demanda un verre d'eau. « De l'eau! dit le propriétaire de la raffinerie; il y en a à la rivière. » Et il ferma sa porte au nez du général. Le général attendit un instant pour voir si la porte ne se rouvrirait pas. Au lieu de la porte, ce fut une fenêtre qui s'ouvrit. Un canon de fusil se montra sournoisement; un coup de feu se fit entendre et une balle siffla. Au bruit du coup de feu, le détachement resté hors de la ville accourut. Lorsque les soldats surent ce qui venait de se passer, ils voulaient démolir la sucrerie et brûler le village. Le général Hugo les arrêta. Puis, s'adressant à son officier d'ordonnance : « Cours au camp, lui dit-il, et invite de ma part les six mille hommes qui le composent à boire de l'eau sucrée; ce sera une douceur, et il y a longtemps que les pauvres diables n'en ont eu. » Une des qualités de l'époque impériale était de comprendre

vite quand on voulait comprendre. L'aide de camp comprit et partit au galop. Les soldats aussi comprirent. Ils enfoncèrent les portes de la raffinerie et jetèrent deux ou trois mille pains de sucre dans la rivière. Pendant toute la journée, les six mille hommes du général Hugo eurent de l'eau sucrée à bouche que veux-tu! Ce fut la seule vengeance tirée du verre d'eau refusé et du coup de fusil offert. Ce fait est resté dans les annales de l'armée d'Espagne, comme une des galanteries les plus délicates qu'un général ait jamais faites à ses soldats. »

# XXVI

# MUSIQUE

> La plupart de leurs compositeurs et chanteurs ne sont point Espagnols.
>
> Alexis de Garaudé, *L'Espagne en* 1851, p. 234.

Musique populaire, musique d'église, musique de salon, musique militaire. — Instrumentistes. — Quel genre cultive-t-on de préférence en Espagne? — Sociétés philharmoniques. — Conservatoire de Madrid; nécessité d'y créer un nouveau système d'études. — Musique dramatique depuis 1748 jusqu'à nos jours. — Farinelli, Remacho, Gomès, Carnicer. — Les Zarzuelas. — De l'opéra dans les principales villes d'Espagne. — Chapelles des grandes cathédrales. — Doyaguë, Esleva, San-Clémente, maîtres de chapelles. — Jeux d'orgues.

Le peuple espagnol a-t-il le sentiment instinctif de la musique? Oui, répondra tout le monde. Non, répliquerai-je à tout le monde, mille fois non; car, excepté dans quelques sierras, excepté dans deux ou trois provinces comme la Biscaye et l'ancien royaume de Valence, mes oreilles délicates n'ont été frappées d'aucune mélodie, d'aucune phrase harmonique qui porte à l'âme; je n'y ai guère entendu que les *ra ra* et les *crins crins* des guitares à cordes doubles, la voix rauque des servantes de cabaret et le chant monotone des muletiers. Les manolas sont bien loin de ressembler aux grisettes parisiennes, véritables rossignols perchés dans l'embrasure d'une fenêtre, et quand il y a *tertulia* quelque part, l'exécution de morceaux de musique tient ordinairement à des circonstances exceptionnelles qui se renouvellent, au plus, deux ou trois fois l'année.

Un homme d'esprit et de goût, musicien émérite, notre compatriote Alexis de Garaudé, membre du Conservatoire, et dont les arts déplorent la perte récente, ayant fait, l'année dernière, un voyage en Espagne, aurait pu nous être de quelque avantage dans nos appréciations; malheu-

reusement il ne s'est guère préoccupé que de la musique des salons, disant très-peu de chose de la musique théâtrale et rien de la musique d'église, la seule peut-être qui ait un cachet national. Elle tient un rang distingué dans la liturgie chrétienne.

Avant la révolution de 1789, un littérateur français qui avait visité l'Espagne affirmait qu'il ne serait pas aisé « de trouver à Madrid un tambour qui batte en mesure, un trompette qui sonne juste, un hautbois qui joue en cadence. » La même disette d'artistes existait pour les autres villes, et je me rappelle très-bien l'époque où, demeurant à Barcelone, alors peuplée de cent quatre-vingt mille âmes, on n'y trouvait qu'un maître de piano passable et deux guitaristes médiocres. Certes, l'Espagne est aujourd'hui beaucoup mieux partagée, non-seulement sous le rapport de la musique militaire, mais sous celui de la musique bourgeoise, et de celle que j'appelerai la musique des rues. Les principales maisons, les grands cafés possèdent un piano qu'on joue peu, mais qu'on boxe souvent; et dans les hôtels, il m'est arrivé d'entendre quelquefois une musique indigène d'assez bon aloi. Le talent d'un harpiste et de deux violonistes parfaits m'a surtout frappé. Ils vivaient de quartos récoltés autour des tables d'hôte. A Paris, du moins, la capitale des arts, le sanctuaire des muses, la rémunératrice généreuse du talent quand il sait se faire payer, ces braves gens auraient une ressource, celle de se jeter dans la Seine; mais à Madrid, pendant neuf mois, les ondes du Mançanarès ne leur iraient qu'à la cheville. Donc ils vivent et mendient. Beaucoup de guitaristes vivent aussi de la sorte; ils sont en concurrence avec les concierges, avec les artisans, avec les novios qui presque tous raclent les cordes de cet instrument fait pour les soupirs nocturnes. Valence, Cadix, Séville possédent une société philharmonique où ne figurent guère que des artistes médiocres. La société philharmonique de Séville, que préside madame la duchesse de Montpensier, mérite d'avoir le pas sur les autres sociétés du même genre. Elle donne de brillants concerts auxquels l'aristocratie sévillane vient ajouter beaucoup d'éclat. A Barcelone, « on compte dans la société un grand nombre d'amateurs qui possèdent un talent véritable, *aficionadi*, et il y en a bien plus encore qui sont tout simplement des *orecchianti*, chanteurs d'instinct; qui font leur partie dans un concert, sans savoir pré-

cisément la musique, mais qui chantent avec beaucoup de goût. M. Orfila, qui serait, sans contredit, le doyen de la faculté de musique, s'il y en avait une, nous a dit que lors de son dernier voyage à Barcelone, en 1827, il avait trouvé, dans plusieurs salons de cette ville, des virtuoses excellents et des amateurs passionnés de la science musicale [1]. » Madrid n'a point de réunion philharmonique, mais son théâtre et son école musicale en tiennent lieu. On y trouve, d'ailleurs, des professeurs solistes et des chanteurs de salon très-remarquables, parmi lesquels nous citerons MM. Valdemosa, Guelbenzu, Eslava et Puig, élève de Garaudé.

L'érection d'un Conservatoire dans la capitale des Espagnes est une de ces heureuses idées de Sa Majesté la reine Marie-Christine, pour la fécondation de laquelle il eût fallu la paix et un esprit organisateur que n'intimident point les obstacles. Les résultats espérés n'ayant pas coïncidé avec la grandeur des sacrifices, le gouvernement retira le subside, et le Conservatoire, sans principe d'émulation, abandonné aux secours tutélaires de sa fondatrice, se trouve aujourd'hui dans les conditions médiocres d'une école élémentaire d'où ne sortent que des choristes et des violonistes médiocres. Cinquante mille francs d'allocation annuelle devraient cependant produire autre chose.

Nous formons des vœux pour qu'une organisation convenable, modelée sur celle des principales écoles belges, ranime les études du Conservatoire de Madrid; et nous les formons avec d'autant plus de sincérité que nulle part les orchestres ne nous ont paru répondre convenablement à leur objet. Ils manquent de délicatesse, d'ensemble et de netteté; les instruments à cordes laissent surtout beaucoup à désirer, l'archet n'ayant pas dans le trait la précision convenable. Quoique les instruments à vent leur soient supérieurs, nous les trouvons encore trop secs, surtout les cors.

Ce fut dans les premières années du règne de Ferdinand VI (1748-1759), par les soins du célèbre chanteur Farinelli, que l'opéra italien pénétra pour la première fois en Espagne. Farinelli eut des succès prodigieux. On raffola de ses cavatines, et la musique italienne put étendre du théâtre au salon, du salon à l'église, son empire exclusif.

[1] Docteur P. Menière, *Voyage en Espagne*, manuscrit.

Cette domination souleva l'orgueil national de quelques artistes, qui, séduits d'abord, puis devenus jaloux de leurs voisins d'outre-mer, imaginèrent de créer un théâtre lyrique national et de l'établir à Madrid. Ponciano, compositeur habile, fut chargé d'écrire un libretto d'essai, que la cabale empêcha de réussir. Les maîtres de chapelle, tous ecclésiastiques, mais avant tout, artistes jaloux, crièrent au scandale; l'inquisition s'en mêla; les musiciens découragés craignirent d'insister davantage, et l'opéra italien continua de marcher sans obstacle, sans contrôle, sous la condition de ne point orchestrer des poëmes espagnols.

Cependant, grâce aux idées révolutionnaires, qui rendirent la musique dramatique indépendante de l'Église, Remacho, maître de chapelle du roi Charles IV, écrivit en 1799 un ouvrage sérieux ayant pour titre *la Conquista del Peru*, qui fut représenté la même année avec succès. L'heureuse tentative de Remacho servit d'encouragement à d'autres compositeurs. En 1803, Garcia, sur un livret traduit du *Prisonnier* ou la *Ressemblance*, opéra français d'une facture originale, écrivit pour le théâtre de Malaga l'opéra comique *El Preso;* puis il donna l'année suivante au théâtre de Madrid, *El Poeta Calculista*, qu'il vint même chanter, en 1808, dans les salons de Paris. Remacho, devenu maître de chapelle du roi Joseph, comme il l'avait été de Charles IV, travaillait, malgré la guerre, plusieurs opéras nouveaux qu'il n'acheva point, étant tombé en disgrâce sous Ferdinand VII; mais Gomès et Carnicer soutinrent dignement les patriotiques efforts de leurs devanciers. En 1817, Gomès fit jouer à Madrid, avec un notable succès, l'*Aldeana* (la Paysanne); tandis que Raymond Carnicer, élève d'un maître de chapelle de Salamanque, s'essaya dans sept ou huit opéras espagnols représentés au théâtre de Madrid. L'*Elena y Constantino*, l'*Adèle de Lusinano*, partitions remarquables, pleines de vigueur et d'originalité, laissaient pressentir quelque chef-d'œuvre, quand la direction du théâtre italien de Madrid étant devenue disponible par la retraite du célèbre Mercadante, Carnicer prit sa place en 1826, et ne fit plus d'opéras nationaux.

Nous croyons la langue espagnole mieux appropriée aux librettos sérieux qu'aux librettos légers, comme ceux de notre opéra-comique. Malheureusement, tel est l'esprit d'imitation chez nos voisins qu'ils s'ap-

pliquent à naturaliser sur leur sol un genre naturalisé sur le nôtre ; essais jusqu'à présent de médiocre portée, *zarzuelas* composés avec goût, avec l'instinct des mélodies, mais sans études suffisantes dans l'art d'écrire. L'accueil que leur fait l'indulgence publique doit les encourager plutôt que les aveugler sur un mérite naissant dont le patriotisme a raison de soutenir l'essor.

Maintenant, l'opéra italien se chante dans toutes les grandes villes d'Espagne. L'administration locale fait pour lui d'énormes sacrifices et la bourgeoisie le fréquente volontiers. A Madrid, Barcelone, Valence, Séville, Cadix, nous avons entendu des artistes d'un talent réel. Ces trois derniers théâtres cependant ne sont que de troisième ordre, et les autres de second ordre. A Valence, l'opéra alterne avec la comédie nationale ou le vaudeville ; à Séville, à Cadix, l'opéra possède une salle spéciale ; à Barcelone, le *Liceo*, construit nouvellement, exige une mise en scène considérable, ruineuse pour l'administration ; à Madrid, deux opéras rivalisent entre eux ; celui du Cirque, sur la place Royale, où se sont fait entendre les Persiani, les Ronconi, les Salvi, et celui de l'Orient, théâtre royal, achevé depuis peu dans des proportions très-vastes. Ce théâtre reste fermé l'été. L'année dernière, Frezzolini, Alboni, Barroilhet avaient donné à la salle d'El Principe un éclat inhabituel ; on y affluait ; on en compromettait la solidité par le retentissement des bravos. Mais un jour, au milieu des pompes de la royauté théâtrale, la caisse se trouva vide et le charme cessa.

L'étranger qui jugerait la musique d'église espagnole d'après le tapage infernal de la *banda militar*, mise en réquisition pour toutes les cérémonies religieuses, s'en ferait une idée très-fausse, car ce n'est qu'un assourdissant pêle-mêle de grosse caisse, de tambours, de cimbales, et de trompettes. Il faut pénétrer dans les églises, assister aux offices des grandes cathédrales, principalement les jours de fête, et même encore prier l'organiste, comme nous l'avons fait plusieurs fois, d'exécuter les principaux passages des offices consacrés aux patrons de la localité. On est presque sûr alors de goûter à sa source le jus du terroir. Dans la chapelle royale du palais de la reine, à Madrid, nous avons entendu quelques motets d'un style simple du célèbre maëstro Esleva, la gloire musicale actuelle de la Péninsule. A Séville, un artiste

presque aussi distingué, El Senor San-Clemente, ayant fait clôturer la cathédrale qui possède l'orgue le plus puissant, le plus beau du royaume, nous a ravi d'aise en jouant une fugue de Bach, un hymne à la Vierge du maëstro Doyaguë, chanoine de Salamanque, et divers morceaux de sa composition. A Tolède, la veille et le jour de l'Ascension, nous avons entendu un premier ténor dont la voix vibrante était soutenue avec une méthode qui nous rappela notre Dupont. Enfin, à l'Escurial, à Saragosse, à Santiago, dans beaucoup d'autres localités moins considérables, nous avons pu nous convaincre qu'en Espagne la bonne musique, la musique savante, harmonique et mélodieuse, la grande musique exilée du théâtre, exilée des salons où presque personne ne l'accueille, reçoit sous la voûte des temples l'hospitalité dont elle est digne. Nous y avons vu d'excellents jeux d'orgues, souvent doubles, placés en avant du chœur, ayant des tuyaux droits, comme les jeux allemands ou français, et des tuyaux dans une direction horizontale. Quelquefois, ainsi qu'on le voit à la cathédrale de Barcelone, une tête fantastique termine le pendentif du buffet, et fait, quand on touche certaines notes, des grimaces qui amusent beaucoup la multitude.

# XXVII

# LES NUITS D'ESPAGNE

La nuit avec amour se penche vers la terre.
ARSÈNE HOUSSAYE.

Physionomie de la nuit; mouvement qui la précède. — L'Angelus. — Les tertulias. — Novios et Novias. — Les Sirènes et la confrérie du péché mortel. — Éclairage public. — Les serenos. — Habitudes pour le sommeil.

En Espagne, la nuit c'est la vie : dès que le jour baisse un vent frais survient, une brise embaumée parfume l'atmosphère; toutes les maisons se vident, toutes les promenades s'encombrent. Dans les villages, les habitants apparaissent sur les portes; les jeunes filles dansent au son des castagnettes et du tambour de basque. Dans les villes, les *patios* se garnissent, les rues deviennent trop étroites pour contenir cette foule avide d'air et de mouvement; les cafés regorgent de consommateurs, et sur chaque *alameda* privilégiée la moitié de la population sert de spectacle à l'autre moitié. Ici un vieux *duques* avec son confesseur, une jeune fille avec sa *duegna;* là une femme mariée avec son *cortejo*, l'ami du mari, le protecteur des enfants; une vieille *marquiza* faisant la jeune; des carrosses contemporains du roi Dagobert et d'élégants witski; des laquais poudrés en frimas et des laquais avec aiguillettes; des mules au pas grave et des andalous qui font voler la poussière; un groupe de cavaliers caracolant autour des équipages aristocratiques où figurent des femmes de tout âge vêtues à la grecque, à la romaine, à la française, à l'anglaise, et jamais à l'espagnole. On va, on vient, on se croise; on se recherche, on s'évite. L'éventail, officieux interprète, se

rend le complice du regard : une, deux, trois, dix intrigues commencent, se nouent, se dénouent en même temps. Que de choses faites en une heure!...

L'*Angelus* sonne : tous les promeneurs demeurent immobiles; toutes les voitures s'arrêtent; la même main qui donnait, à l'instant même, un rendez-vous, fait le signe de la croix; la bouche qui disait à une créature mortelle : Je t'aime, recommande à la Vierge les destinées de son cœur. La prière terminée, chacun reprend sa promenade jusqu'à l'heure du souper ou des *tertulias*. Les *tertulias* ne sont autre chose que nos causeries de salon, avec cette différence qu'au-delà des Pyrénées les larynx ne se dessèchent pas, car on n'y voit presque jamais apparaître le verre d'eau sucrée; ce sont des causeries arides comme les campagnes après l'été. Parfois cependant, surtout quand on veut fêter un étranger, il paraît un ambigu dans lequel le xérès et le chocolat tiennent une place fort distinguée; il arrive même qu'on serve un souper à la française. Dans une *tertulia* de Séville, où, pendant deux heures, hommes et femmes s'étaient boudés, d'une extrémité à l'autre du salon, deux jeunes personnes nous ont fait entendre des *canciones* andalouses terminées à la dominante, et quelques *seguidillas* passablement originales; puis sont arrivées des *mozas*, artistement costumées, qui nous ont offert, sur de grands plateaux, la *bebida de naranja helada*, la boisson d'orange à la glace, l'*orchata de chufas*, sorte d'orgeat à la neige, et des glaces appelées *sorbetes*. Je me suis retiré vers minuit, plus flatté des rafraîchissements que de la musique indigène.

A minuit, tout le monde dort dans Séville, excepté néanmoins les pupilles des *Bartolo* modernes s'il en est encore; excepté les *novios*, amoureux non transis, qui, de neuf heures à minuit, même plus tard, se tiennent debout, sous le balcon de leur *novia*, ou couchés le long de la grille du *patio*, échangeant avec elle de tendres promesses. On cause ainsi plusieurs mois, plusieurs années avant le mariage; et l'on appelle cela *pelar el pabo*, plumer le dinde. Les pères n'y mettent aucune opposition. Bien plus, à la promenade, le *novio*, si la *novia* le permet, peut l'aborder, l'accompagner, en présence de sa mère, ou de sa duègne, sans que ni la duègne, ni la mère le trouvent mauvais; et quand le jour d'être admis officiellement est arrivé, c'est encore la *novia* qui se charge de né-

gocier l'entrevue solennelle. La pétulance française ne s'accommoderait guère d'une cour de plusieurs années; cependant, j'ai vu beaucoup de nos officiers n'arriver à l'autel que par ce chemin de traverse, et ne maudire ni la longueur du temps, ni la succession des caprices de leur Dulcinée. Ils sont cependant quelquefois bien grands, car la femme use alors à discrétion d'un empire qu'elle sait devoir perdre quand elle passe sous le joug matrimonial. Je dis le joug, sans crainte d'employer un mot trop expressif, parce qu'en Espagne, ainsi qu'en Allemagne, le mari devient maître, maître absolu, et sa femme n'a d'autre ressource que de le saluer, comme les femmes de la Bible : « Mon seigneur, je suis votre servante. »

Par la belle saison, c'est-à-dire neuf mois sur douze, dans presque toute la Péninsule les nuits sont délicieuses; l'air arrive aux poumons chargé de molécules odoriférantes; un ciel bleu scintillant d'étoiles sourit d'une manière continue; les *novios* expérimentés promènent leurs *novias* dans les allées solitaires; à Madrid, hors de la porte d'*Atocha;* à Séville, sur le cours de *San-Telmo,* à Grenade au *Triunfo,* etc.; tandis qu'une foule de beautés errantes, au teint brun, aux cheveux noirs, aux grands yeux, à la petite bouche bien coupée, bien bordée, bien rose, vous agacent, vous entortillent et vous captivent. Étrangers débonnaires, soyez d'airain si c'est possible, fuyez les sirènes dont l'aspect a quelquefois un charme si séducteur, et gardez-vous de croire sur parole ces fausses duègnes qui vantent les grâces, l'esprit, l'amabilité de leurs pensionnaires avec toute l'apparence d'une conviction profonde. Que vos yeux, à demi captivés, ne se laissent point distraire par des costumes de circonstance, appropriés à des tailles gracieuses, qui se balancent, accompagnées d'airs de tête qu'on ne rencontre nulle part ailleurs qu'en Espagne. Les gitanas, les mozas de l'Andalousie et de la ville de Grenade sont particulièrement dangereuses. Tous les voyageurs le témoignent.

Heureusement, quand l'immoralité chemine ainsi, la morale suit une voie parallèle; morale organisée, militante, connue sous le nom de *confrérie du péché mortel.* Certain jour, quelques philanthropes de Madrid s'étaient réunis *para hacer bien y decir misas por la convercion de los que estan en pecado mortal,* pour faire le bien et dire des messes au profit de

ceux qui sont en état de péché mortel; et des rois, Charles III, Charles IV; des princes du sang; des poëtes qui s'appelaient Lope de Véga, Calderon; des hommes de guerre éminents, des gens du monde, n'avaient pas craint de compromettre leur dignité en souscrivant aux actes obligatoires de tous les confrères. On les a vus, une bourse en main, quêter, le soir dans les salons, comme à travers les rues, à la porte des églises, et, ramener dans le chemin du salut presque autant d'âmes qu'il s'en égarait. Ils possédaient une vaste maison de refuge, toujours ouverte aux pécheurs repentants, aux femmes qui s'étaient oubliés, aux hommes que la justice avait dégradés et qui n'osaient rentrer dans le monde. Aujourd'hui, l'établissement primordial s'est scindé en deux maisons distinctes; l'une qui reçoit les coupables, *culpables;* l'autre qui n'admet que les personnes égarées, *extraviados.*

Tel malfaiteur sort des prisons du royaume ou du bagne; il se repent; il désire commencer une vie nouvelle; mais le moyen de refaire cette vie au milieu d'une société qui suspecte ses intentions, qui l'a repoussé, qui aurait honte de le reprendre ostensiblement dans son sein? En France, la chose ne serait guère possible; en Espagne rien ne paraît plus simple; il s'adresse à la maison du péché mortel; aussitôt elle lui ouvre ses portes; il y trouve des parents, des frères, des amis; on ne lui demande ni ce qu'il a fait, ni d'où il vient, ni ce qu'il entend devenir. Qu'en sait-il lui-même? L'important est de se cacher et de vivre. On lui donne une nourriture, un vêtement convenables, du travail, et bientôt cet être dégradé se régénère. Il en est de même des femmes égarées ou perdues. Quelle qu'ait été leur faute, elles trouvent amour, charité, dévouement, bons exemples dans la maison du péché mortel; et quand le stage de purification finit, elles reçoivent un certificat de repentance dont la valeur n'est contestée par personne, certificat qui leur ménage un retour honorable dans le monde. L'autre maison du péché mortel, consacrée aux femmes pauvres devenues mères, aux jeunes filles égarées, ne s'informe que d'une chose, de la réalité des grossesses. Pour entrer dans cette maison, il ne faut ni certificat, ni témoignage d'étrangers, ni recommandation de la police; il faut avoir besoin... « Les nobles cœurs qui composent la confrérie entendent la sainte mission qu'ils ont acceptée; ils savent que l'humiliation, que l'espionnage, que toutes ces

formalités appelées par le monde des précautions nécessaires, agravent cruellement le malheur des victimes. Ils comprennent que les deniers qui leur sont donnés par la charité publique sont la propriété des malheureux, et non la leur. Aussi les pauvres femmes que la misère ou l'erreur conduit à la maison du péché mortel y sont-elles reçues avec bienveillance, sans curiosité; personne ne demande leur nom, ni celui de leur séducteur; et, en sortant, un certificat leur sera remis avec leur signalement, certificat qui ouvrira les portes de la maison paternelle, où, grâce aux mœurs du pays et au respect qu'inspire la pieuse confrérie, nul reproche, nul mauvais traitement ne les attend. Quel père oserait être plus cruel pour son enfant que ne l'ont été les étrangers? Comment ne pas s'incliner devant les douces et consolantes paroles que porte le certificat? « Les frères, dit la formule, supplient le père et la mère du porteur de ne point oublier que Dieu a pardonné à leur enfant, et qu'elle est digne de pitié et de consolation. » Malheur au père de famille qui, malgré cette douce invitation, maltraiterait sa fille : ce père passerait aux yeux de tous pour un misérable sans religion et sans entrailles. Bientôt, semblable aux parias, il se trouverait isolé au milieu du monde, car lui, faible mortel, aurait été plus exigeant que Dieu!... » Ce récit, emprunté à l'*Espagne pittoresque, artistique* et *monumentale,* dépeint, sous des couleurs vraies, un asile d'espérance, un système de mansuétude chrétienne bien dignes de nous faire aimer la religion qui les inspire et les soutient. Au milieu des débordements, des crimes de la nuit, on est heureux de voir les confrères du péché mortel suivre latéralement les rues, sillonner les places, les promenades, une lanterne à la main droite, une aumônière de l'autre; aumônière et lanterne sur lesquelles se trouve gravée l'ancre du salut, le symbole de la prévoyance. Aujourd'hui, les grands seigneurs ne quêtent plus; mais ils s'inscrivent, donnent et protégent.

Le Prado, les places et les principales rues de Madrid sont éclairés au gaz. Il en est de même dans les grandes villes comme Séville, Cadix, Barcelone. Malheureusement, c'est presque toujours avec trop de parcimonie. Hâtons-nous d'ajouter qu'en Espagne le manque d'éclairage n'a pas, à beaucoup près, les inconvénients qu'il présente en France où la

police nocturne se fait beaucoup moins bien par les patrouilles que par les serenos.

Citoyens honnêtes et dévoués, les serenos, munis d'une longue pique, *chuzo*, affublés d'une *montera* en cuir bouilli, d'un caban brun, ayant une lanterne en main ou accrochée à leur *chuzo*, stationnent, soit debout, soit couchés à l'angle des principales rues. Ils conduisent obligeamment à leur domicile les personnes égarées, ou se les repassent de sereno en sereno jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur but. Tant que dure la nuit, chaque heure ramène le chant du sereno : *Las doce*, ou *la una*, ou *las dos, las tres*, *sereno*, *ave Maria*. — Ont-ils soupçon de quelque voleur? un sifflet se fait entendre; puis tous les serenos y répondent de la même manière, et le malfaiteur, traqué comme un loup par d'adroits braconniers, échappe bien rarement aux filets de l'*alcalde de barrio*, le grand maître des serenos.

Sans la vigilance officieuse de ces *custodes*, l'étranger seul, au milieu d'une ville inconnue dont les pâles rayons de la lune éclairent à peine les numéros et laissent toutes les enseignes, toutes les indications illisibles, serait dans le plus grand embarras. Je l'ai plusieurs fois éprouvé par moi-même. A Barcelone, à Séville, surtout à Séville, où tant de rues se ressemblent et s'enlacent, on n'aurait vraiment d'autre ressource que de se coucher sur une dalle et d'attendre le jour.

Généralement, le matin, dans une bonne maison, les domestiques se bornent à relever les couchages; de manière que la sieste y devienne possible comme sur un canapé; on ne refait pas le lit avant le soir : méthode hygiénique excellente en ce qu'elle permet d'aérer cet appareil nocturne. Dans plusieurs provinces, le *moustiquaire*, sorte de filet destiné à garantir le visage du dard des insectes appelés moustiques, devient l'accessoire indispensable de la couche. Il est une autre espèce de couche, à l'usage des *arriéros*, des hommes de peine ou des commissionnaires, qui n'exige pas tant de soin. Enveloppés d'une épaisse couverture, ces gens-là s'étendent tous sous le porche des *ventas* et des *paradores*, n'ayant pour matelas que des gallets pointus et pour duvet des toiles d'araignées. Au jour, les commissionnaires sont debout, mais les *arriéros* sommeillent ordinairement jusqu'à huit ou neuf heures, malgré le bruit des passants, le cri des ânes et le hennissement des mules.

Tout citoyen qui ne va ni au spectacle, ni à la promenade, ni dans quelque tertulia, passe au café une partie de sa soirée. On y prend des glaces, inférieures aux glaces françaises, *sorbetes* au *limone,* au *mantécao*, au *melocotone*, mais rarement préparées d'une autre manière ; on y boit des verres d'eau glacée dans lesquels viennent se dissoudre des *azucarillos,* gâteaux de sucre spongieux très-légers, blancs ou roses; on y prend aussi passablement de café, du thé et même de la bière.

Les théâtres s'ouvrent tard, le plus tôt à sept heures et demie, et se ferment généralement vers onze heures. On y est d'une manière assez commode, dans des stalles qu'ils appellent lunettes, toutes numérotées, et qu'il faut payer en outre du droit d'entrée. Ces lunettes ne sont occupées que par les hommes. Les femmes se placent obliquement au devant des loges dont il existe assez ordinairement quatre rangs ; et, comme elles n'assistent guère au spectacle que pour entendre la musique ou voir ce qui se passe dans la salle, la moitié des places de ces loges se trouve à contre-sens de la scène. En faisant à l'éventail sa part, aux colloques intimes la leur, aux préoccupations personnelles une autre part passablement large, personne ne sera surpris qu'une femme du monde assiste, sans ennui, vingt fois de suite à la même représentation ; aussi les théâtres italiens ne donnent-ils que cinq ou six pièces chaque année.

Il est un autre genre de spectacle très-divertissant ; c'est celui des bals donnés par les maîtres de ballets, dans certaines grandes villes, comme Grenade, Séville, Malaga, Valence, Madrid. Ils ont ordinairement lieu une fois la semaine. On y voit exécuter toutes les danses nationales; mais l'étranger devra payer d'un douro les témoignages de distinction que lui donnent ces filles de l'air et de l'amour, élégamment chaussées, coiffées, peignées, vêtues de la basquine, et faisant leurs évolutions chorégraphiques, tantôt seules, tantôt accompagnées d'un *partner* en costume de *mojo.*

Les Espagnols se lèvent très-tard. Je ne vois cependant pas trop ce qu'ils peuvent faire au lit, car ils y sont durement couchés, comme de vrais Spartiates, sur un matelas de l'épaisseur d'une main, recouvrant une paillasse serrée que soutient un plancher. A ces lattes juxtaposées, certains sybarites ont substitué un fond sanglé, sans oser s'élever encore

jusqu'à l'aldonado d'une paillasse élastique, malgré l'exemple donné par Barcelone et Vitoria, copistes assez fidèles des habitudes françaises. Je ne suis pas étonné si les guerriers espagnols se conforment avec tant de facilité aux exigences d'une campagne; car, en se couchant sur la terre, ils peuvent se croire dans un lit, et sous leur main se présentera toujours quelque marmiton capable de cuire le puchero. Au reste, loin de blâmer cette simplicité, je l'admire; je la crois plus voisine du véritable bonheur que ne saurait l'être notre sensualité parisienne.

Depuis que je connais bien les nuits d'Espagne, si splendides, si calmes, si pleines de parfums et de poésie, il m'est arrivé souvent de penser au colonel Cadalso, l'auteur des Nuits lugubres, *Noches lugubres;* œuvre mélancolique, imitée des *Nuits d'Young* et des *Méditations d'Hervey* sur les tombeaux. Qu'un Anglais, sous l'impression triste d'un ciel brumeux ou du retentissement des vagues, ait imaginé ces poétiques larmes dont s'enivrent les imaginations faibles, je le conçois; mais qu'un Espagnol, entouré des pompes de la nature, vienne pleurer à la manière anglaise, c'est ce que je ne comprends pas sans peine. Cependant il fut une époque où, devenu, comme Cadalso, rêveur au milieu des illusions de la jeunesse et des prestiges d'une admirable nature, je passais avec son fossoyeur des heures entières que j'eusse beaucoup mieux employées autrement.

# XXVIII

## LA RELIGION, LE CULTE ET LE PRÊTRE

« L'Espagne a beaucoup perdu de son caractère pittoresque à la suppression des moines, et je ne vois pas ce qu'elle y a gagné sous d'autres rapports. »

TH. GAUTIER, *Tra los Montes*, I, 99.

Diversité dans les formes du culte. — Je ne comprends pas l'Espagne sans les moines. — Processions à Girone, à Barcelone, à Valence. — Singulier laisser-aller dans les cérémonies religieuses. — Célébration du dimanche. — Ornementation des églises. — Prédicateurs en plein air. — Le bulero et les différentes bulles. — L'Angelus. — Le viatique. — Le culte des morts. — Organisation actuelle du clergé.

L'unité dans la foi ne comporte pas plus l'unité dans les formes que la condition bipède de l'espèce humaine ne comporte une même chaussure, depuis les déserts glacés du Groënland jusqu'aux sables de l'Afrique. A chaque peuple sa manière de sentir et d'habiller sa croyance. On ne saurait, dès lors, apporter trop de réserve dans l'exposé critique du cérémonial ou des pratiques religieuses d'un pays, puisque ces choses sont inhérentes au caractère national.

La première fois qu'il m'arriva de visiter l'Espagne, je n'imaginai rien de mieux, en regard de ses édifices, du long manteau des hommes et de la mantille des femmes, que le froc du moine ou l'énorme couvre-chef du capellan. Quand je n'ai retrouvé ni le froc des moines, ni la robe des pères capucins, il m'a semblé que ma vieille Espagne s'en allait ; et je remercie les confréries, les pèlerins, les processions de la reproduire sous mes yeux ; je remercie le peuple de conserver dévotement à l'angle des carrefours ses madones, de les orner de bouquets et de les illuminer le soir ; je lui sais gré d'habiller encore, comme autrefois, ses

vierges et ses saints, et de me faire assister à toutes les péripéties de leurs souffrances, puisqu'il a la volonté d'y assister lui-même. Je ne suis point en Espagne pour vivre à la française ; et il me semble beaucoup moins méséant de mettre des larmes véritables dans les yeux de la Madeleine, ou du sang dans les plaies de Jésus-Christ, que d'entremêler, ainsi qu'on le pratique en France, aux gloires de Marie les anges pompadours, et le paradis des Grecs avec le paradis des chrétiens.

A Girone, au moment de nous coucher, le tintamarre inaccoutumé des flûtes, des serpents et des timbales nous attira sur le balcon ; la rue scintillait de lumières, et des milliers de têtes semblaient y onduler comme les flots. Des guerriers cuirassés ouvraient la marche. Venaient ensuite les sacristains, rubanés comme des chevaliers cadoches ; les membres de confréries et de congrégations, porteurs d'énormes cierges ; les bannières, les croix, les flambeaux, puis, sur un piédestal porté par huit hommes, *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, le sein percé de sept épées, et après Notre-Dame, les saints de la Catalogne ; après les saints, une troupe, de pénitents pieds nus, couverts d'une espèce de burnous qui leur cachaient la figure, et traînant des chaînes ; enfin le clergé, les autorités, le peuple, deux lignes de soldats sous les armes... Quand la procession fut passée, les pétards retentirent, le bruit des cloches recommença. Pendant toute la nuit, j'entendis des chants demi-sauvages, qui ne me donnèrent pas une haute idée de l'oreille et du goût des dilettante de cette partie de la Catalogne.

Barcelone m'offrit une procession semblable en l'honneur de sainte Eulalie, qui, vêtue comme une reine, chemina escortée de toutes les bêtes de l'Apocalypse, et précédée du Christ avec ses bourreaux. Dix mille âmes marchaient à leur suite ; cent mille âmes étaient aux fenêtres, et pour que les dévotions ne fussent interrompues par rien, on avait eu soin de représenter dans l'après-midi l'*Elisa y Claudio*, del senor Mercadante, et le *Baile de Santa Eulalia ;* de sorte que la même sainte que nous venions de voir danser au théâtre, nous la retrouvions par les rues et dans la *Seu*, entourée des pompes de l'Église. Le salut dura très-longtemps. Quelques musiciens, placés au jubé des orgues, chantèrent plusieurs hymnes en mauvais latin, arrangées sur des airs d'opéra de Bellini, de Rossini, de Verdi, tandis qu'un prédicateur racontait,





UNE FÊTE DE FAUBOURG A ALICANTE.

entre chaque morceau musical, les mérites de sainte Eulalie, dont l'image, la vie, les médailles se vendent à profusion, sur de petites tables, dressées au fond ainsi qu'au pourtour extérieur du sanctuaire.

A Valence, j'ai vu promener de la même manière, la statue d'argent de saint Vincent Ferrer; à Saint-Jacques de Compostelle, la statue de Santiago; à Tolède, la Vierge[1]; j'ai vu les pompes de la Fête-Dieu, lorsque l'Espagne possédait encore son armée de lévites blancs, gris, bleus, noirs et bruns; je viens d'assister, dans Madrid, à l'accomplissement d'une pratique touchante, le transport, en temps pascal, du corps de Jésus-Christ chez les malades, et partout le même caractère de dévotion m'a frappé :—conviction profonde chez le peuple, cérémonial regardé comme intéressant la population tout entière, comme absorbant les pensées de chacun, et que le clergé dirige avec un laisser-aller, avec une aisance qui n'existent nulle part ailleurs qu'en Italie. Ainsi, dans une cathédrale que je ne nommerai point, ne voulant pas faire de critique *ad hominem*, j'ai vu l'officiant, porteur du saint ciboire, causer familièrement avec un autre chanoine tout le temps qu'a duré cette cérémonie; ailleurs, j'ai vu, lorsqu'on chantait la grand'messe, un grand coutre, dans sa stalle, écrire des lettres et régler des comptes, etc., sans que personne ait eu l'idée de trouver mauvaises des pratiques qui nous choqueraient en France, où nous sommes cependant bien moins dévots qu'en Espagne.

Le dimanche, presque tous les magasins demeurent ouverts, presque tous les chantiers sont occupés, au moins jusqu'à midi. Pourvu que l'ouvrier ait entendu la messe, pourvu qu'il dise son *Angelus*, qu'il communie à Pâques et qu'il fasse maigre les jours prescrits, liberté pleine lui est laissée de travailler quand cela lui convient.

La disposition, l'ornementation des églises sont conformes au sentiment de ceux qui les fréquentent. Ils aiment l'éclat, l'or, les couleurs heurtées; il leur faut des retables gigantesques, des autels nombreux, des christs et des madones bien vêtus, des saints coloriés, des martyrs exhalant le dernier soupir au milieu de souffrances atroces et des bourreaux dignes de ce nom. « A Malaga, dans l'église des frères

[1] Voyez le chapitre intitulé *les Saints d'Espagne*.

de la Merci, j'ai rencontré, dit M. Menière, un saint nouveau qui m'a vivement intéressé. C'est saint Serapion, martyr, dont la statue, presque de grandeur naturelle, m'a offert un magnifique exemplaire du goût des Espagnols pour les images sanglantes. Le susdit personnage est attaché à une croix de Saint-André, son corps est nu, et la rage des bourreaux s'est épuisée dans les inventions chirurgicales les plus barbares. Un énorme coup de sabre a divisé le cou; la tête, retenue seulement par quelques lambeaux de peau, pend sur l'épaule du patient, et cette plaie fournit une grande quantité de sang qui ruisselle sur la poitrine. Les membres n'ont pas été mieux traités que la tête : au niveau de chaque articulation, une énorme plaie divise toutes les parties molles, et ce cadavre, ainsi découpé, ressemble à ceux qui, dans nos amphithéâtres, ont servi à la manœuvre des amputations. Ce spectacle est hideux, et il y a de quoi faire accoucher subitement les femmes grosses. » (Voyage cité). Nous avons vu beaucoup d'images aussi repoussantes, beaucoup de christs dont l'aspect fait mal; mais, en revanche, des vierges et des saintes habillées avec tout l'appareil mondain des modes actuelles. Presque dans chaque sanctuaire se trouve quelque chapelle privilégiée surchargée d'*ex voto :* malgré le grand nombre des autels, malgré la multiplicité de personnages qui les surmontent, il nous a paru que les églises d'Espagne possédaient moins de décors superflus et de mauvais goût que les églises de l'Allemagne et que certaines églises françaises.

Dans la plupart des églises, il n'y a ni bancs, ni chaises; le dallage est couvert de larges paillassons où les femmes s'agenouillent et s'accroupissent, jambes croisées, comme les tailleurs, tandis que les hommes restent debout. Excepté pendant la quinzaine pascale, les femmes n'ont presque jamais de livre; elles se signent avec le dos du pouce sur les lèvres, sur le menton, sur le front; elles font une révérence, puis s'agenouillent ou s'asseoient, et, tant que dure l'office, elles se caressent la figure avec le vent de leur éventail. En sortant, même génuflexion, mêmes signes de croix.

Jadis, à Madrid, et dans les principales villes d'Espagne, il y avait presque en permanence des prédicateurs sur les places et les carrefours, surtout tant que durait le temps pascal. La foule s'y assemblait,

et une quête abondante suivait la prédication. Aujourd'hui, cela se pratique encore dans quelques villes écartées, quand il y a mission ou fête patronale. Il m'est arrivé d'entendre un de ces sermons fait sur la place d'une petite ville par un ancien capucin, qui raconta ponctuellement, comme s'il y eût assisté, toute la passion de Notre Seigneur. Cet homme-là connaissait Nazareth et Jérusalem aussi bien qu'un pèlerin qui aurait piétiné vingt ans la terre sainte; il avait arpenté les hauteurs du Calvaire, calculé l'ombre de ses oliviers et mesuré, le mètre en main, le voile du temple au moment de sa déchirure; il donnait le portrait du Christ et de Marie, celui de Joachim, de sainte Anne et de saint Joseph, mieux que ne l'eût crayonné saint Luc; il exhibait le signalement des deux larrons de manière à ravir d'aise les bons gendarmes de la Seine. Le sermon fut terminé par une confession à haute voix, par des témoignages de repentance et des *meâ culpâ* qui attendrirent l'honorable assemblée.

Ce même jour, il m'est arrivé de faire une connaissance fort curieuse, la connaissance du *bulero* ou colporteur d'indulgences, véritables narcotiques qui ne guérissent pas les consciences, qui n'ouvrent pas seules les portes du ciel, mais qui, mettant votre âme dans un calme provisoire, laissent aux remèdes véritablement efficaces le temps d'agir. Je ne sais si cette explication sera du goût des docteurs en Sorbonne; je la leur livre en toute humilité.

Il existe une bulle *de carne* dont j'ai parlé précédemment au chapitre cuisine; une bulle des vivants, *de vivos;* une bulle des morts, *de defuntos;* une bulle de la sainte croisade, *de la santa cruzada*, et une bulle *de composicion*. Chacune de ces bulles possède sa valeur, son application spéciale, et c'est à en proclamer l'excellence que le *bulero* prodigue ses poumons et sa rhétorique.

La bulle des vivants préserve du purgatoire; elle concède indulgence plénière illimitée pour tous les péchés, moyennant une bagatelle de soixante-dix-sept centimes dans les deux Castilles; de cinquante-trois centimes en Aragon, en Catalogne, en Navarre, et de vingt-six centimes et demi dans les royaumes de Valence et de Murcie, ainsi qu'aux îles Baléares et aux Canaries.

La bulle des morts s'achète trente-sept centimes et demi par tout le

royaume, au profit d'un parent, d'un ami trépassé. Chaque bulle délivre une âme des peines du purgatoire.

La bulle de la croisade, pur objet de luxe aujourd'hui qu'il n'y a plus d'expéditions en terre sainte, ni de campagnes contre les hérétiques, ne coûte que la bagatelle de quatre sous, vingt-sept maravédis, à moins d'être titré, car alors il faut la payer deux francs soixante-dix-huit centimes, et bien des gens du commun se la procurent à ce dernier prix, afin de passer pour illustres.

Avec une bulle de composition, vous vous relevez de toutes les censures possibles; vous lisez impunément les mauvais livres, vous demeurez impunément au-dessous de vos promesses; vous pouvez être agent de change et voler à la hausse et à la baisse; être avoué, huissier, grossir le chiffre de vos frais et plumer un malheureux plaideur. Les foudres de l'excommunication seront détournées par ce paratonnerre mieux que les foudres électriques par la tige de Franklin. Cette bulle coûte un franc trente-sept centimes, mais il faut confession et repentir pour la rendre efficace.

La vente des bulles, défalcation faite de tous frais, produisait autrefois en Espagne la somme vraiment fabuleuse de vingt-cinq millions. Quoique cette vente ait bien diminué, elle est encore considérable.

A propos des nuits d'Espagne, nous avons dit un mot de l'*Angelus*, cette salutation sentimentale à la souveraine du ciel, à la mère des anges. On tinte sept coups régulièrement séparés, puis sept autres coups qui se suivent de plus près, et toute une ville devient aussitôt immobile, silencieuse, pour se mieux recueillir et communiquer avec le ciel. Quelle plus touchante habitude que celle qui, deux fois le jour, met l'âme des créatures en rapport direct avec l'âme immense dont elle émane! Dans les villages, la prière du soir, le baiser de famille, les vœux réciproques qu'on s'adresse pour la nuit, suivent immédiatement l'*Angelus*.

Il existe un autre usage qui m'a toujours pénétré d'une émotion involontaire, c'est le transport solennel du viatique aux malades. Le prêtre, monté dans un carrosse, marche précédé d'enfants de chœur, accompagné de flambeaux. Au bruit de la sonnette d'agonie, tout le monde s'agenouille; les conversations cessent, les plaisirs mondains

restent suspendus; au café, dans les soirées, dans les bals, chacun se lève, chacun se signe ou s'incline : on a compris l'hommage qu'il faut rendre au roi des rois. — Jadis, en certaines villes, le porte-Dieu sortait de l'église presque clandestinement, couvert d'un manteau et cachant au fond d'un sac le saint ciboire où se trouvait l'hostie consacrée; usage qui provenait de la crainte d'une profanation, quand les Juifs et les Maures occupaient l'Espagne. En d'autres villes, le viatique ne se montrait pas sans un nombreux cortége : des porteurs de cierges, des hauts-bois maures, appelés *donzainas*, et un petit tambour le précédaient, et tout ce monde pénétrait jusqu'au lit du moribond. On n'attendait jamais qu'il fût décédé pour le revêtir d'un froc de moine, si c'était un homme; ou d'une robe de religieuse, si c'était une femme. D'avance, le choix s'en faisait par le malade, qui espérait finir de la sorte plus saintement sa vie. Il n'oubliait jamais non plus l'article des messes, et, quelque fût l'état de sa fortune, l'argent réservé pour elles demeurait hors de l'atteinte des créanciers. L'Église veillant sur son âme s'interposait entre elle et la griffe des huissiers. Ces pratiques existent encore de nos jours, mais elles sont beaucoup plus rares qu'autrefois.

Ici le culte des morts, l'amour des âmes paraissent universels. Nous avons été témoin en Allemagne, en Suisse, de la touchante sollicitude avec laquelle on couvre de fleurs la tombe de ses amis ou de ses proches. Les trépassés espagnols ne sont pas traités avec moins d'égards. «Chaque goutte d'eau bénite, répandue sur la tombe des morts, éteint quelque peu les flammes du purgatoire,» disent les curés, et chaque fidèle arrose avec zèle les cendres qu'il affectionne. La veille du jour des Morts, dans beaucoup de localités, la foule se rassemble sur une place publique : on y fait une vente criée au profit des âmes du purgatoire, c'est-à-dire qu'on aliène tous les objets recueillis précédemment chez les particuliers au nom des trépassés. C'est à qui renchérira davantage. J'ai vu un pigeon se vendre deux pecettes, une poule un douro. La provenance de cette vente se convertit en messes pour tirer les âmes du purgatoire. Il en est de même des bals, des concerts, des représentations théâtrales données au profit des âmes; âmes heureuses, dont l'affranchissement s'annonce, en quelques églises de campagne, de

la manière suivante : *Hoy se saca anima*, aujourd'hui on retire une âme.

Le jour de la Toussaint, les personnes pieuses portent des cierges allumés sur la tombe de leurs parents, attendu qu'alors, dit le vulgaire, toutes les âmes font une procession, et qu'elles ne peuvent y assister qu'autant qu'elles sont munies d'une lumière. On voit même des gens crédules parer la couche d'honneur de la maison et la laisser vide, pour qu'elle serve au délassement des âmes errantes.

Bien réduit de ce qu'il était jadis, surtout depuis la loi du 29 juillet 1837 qui confisque les biens de l'Église au profit de l'État, et celle du 26 mai 1845, qui classe tout le personnel ecclésiastique, le clergé d'Espagne se trouve dans une condition presque semblable à celle du clergé de France. Il se divise en huit archevêchés, Tolède, Burgos, Grenade, Santiago, Séville, Tarragone, Valence et Saragosse; cinquante-un évêchés, soixante et une cathédrales et cent quatorze collégiales ayant une juridiction presque épiscopale. Les évêchés comprennent des paroisses de trois classes différentes. Les tribunaux de la Rote et de l'Inquisition; les maisons religieuses qui ne sont pas royales, ou qui ne sont pas consacrées aux soins des malades, à l'instruction des pauvres, n'existent plus; et les revenus des maisons conservées subissent un examen administratif. Chaque diocèse possède son séminaire, mais les études y sont très-médiocres. Nous avons rencontré, surtout dans les campagnes, passablement de prêtres ne comprenant pas le latin, sachant mal l'espagnol et prêchant en patois du pays. Néanmoins, il est peu de chapitres, peu d'établissements d'instruction où ne se trouvent quelques ecclésiastiques instruits. En vingt localités différentes nous avons vu percer, sous leur robe sévère et sous leur sombrero si démesurément long, un naturel aimable; toujours, par exemple, nous nous rappellerons avec plaisir le respectable doyen du chapitre archiépiscopal de Séville, don Ceperan, littérateur, agronome, publiciste, homme de goût, digne d'habiter la maison où mourut le célèbre Murillo, car il apprécie fort bien ses œuvres; nous nous garderons bien d'oublier aussi don Ramon, bibliothécaire provincial de Tolède, et le savant bibliothécaire de l'Escorial, à qui nous avait recommandé don Genaro Perez à Villa-Amil.

# XXIX

## L'ARMERIA REAL

Dios es nuestro protector.
*Devise d'une arme espagnole.*

Dégénérescence de l'armurerie espagnole. — Son histoire. — Objets principaux de l'Armeria. — Armuriers célèbres. — Un relevé de dépenses par Gonzalve de Cordoue. — Musée d'artillerie. — Musée des ingénieurs militaires. — Musée naval. — Cabinet topographique.

Une lionne parisienne, des plus lionnes, m'avait prié de lui rapporter un cuchillo catalan, et je m'étais promis d'acheter, pour quelques amis, des escopettes andalouses ou des pistolets de Barcelone; ces pistolets qui frappaient un homme à cinq cents pas, et ces fusils aussi sorciers que le fusil de Robin-des-Bois, allant chercher dans l'espace le cœur de leur ennemi. Mais vaines ont été mes recherches. Les armuriers de Tolède, de Valladolid et de Madrid ne m'ont rien offert d'antique ni rien de moderne qui soit perfectionné. L'armurerie castillane a franchi les Pyrénées; elle est allée se fixer sur les bords de la Tamise ou de la Seine. Pour avoir un véritable produit espagnol, il faut le demander aux fabricants de la rue Vivienne ou d'Oxford Street; de même que, pour connaître l'histoire de l'art, on ne peut se dispenser d'étudier l'*Armeria Real*.

Déjà du temps d'Auguste, les armes ibériennes jouissaient d'une grande réputation, car Valerius en parle au trois cent quarante-unième vers de son poëme sur la chasse, lorsqu'il dit : *Imo toletano præcingant ilia cultro*. Depuis lors, presque sans interruption, la fabrication tolédane est demeurée célèbre; les Maures l'ont favorisée, et les rois d'Espagne ont accordé divers priviléges aux artistes qui s'en occupaient. Il paraît qu'autrefois tout le fer employé provenait des mines de Mon-

dragon, et que les fabricants préféraient le séjour de Tolède à tout autre séjour, en raison de la qualité des eaux et de la terre d'alluvion du Tage, regardées comme très-convenables pour la trempe de l'acier. L'établissement des ateliers de Barcelone, de Séville et de Valladolid, est postérieur de bien des années à celui de Tolède, et jamais ils n'ont joui de la même réputation, surtout en ce qui concerne les armes blanches.

A voir l'*Armeria*, décrit d'une manière si conciencieuse par *el exc^mo^ señor don Jose Maria Marquesi*, on dirait qu'un champ clos va s'ouvrir, qu'une lutte se prépare entre les Castillans et les Maures, dont les armures, les harnais de guerre sont étalés dans une vaste salle, comme s'il ne s'agissait que de s'en revêtir, et que, pour assister à cette lutte, les plus vaillants capitaines, les rois les plus chevaleresques, depuis le Cid jusqu'à François I^er^, depuis François I^er^ jusqu'à Murat, eussent d'avance envoyé là leur costume de bataille, ou tout au moins leur casque et leur épée. Des équipements indigènes et mauresques y paraissent au grand complet. Nous avons remarqué des casques, des cuirasses, des brassards, niellés, ciselés avec une délicatesse infinie, et des selles brodées, étincelantes d'or et d'argent. Quelques pièces présentent des formes très-élégantes, une ornementation bizarre, mais en général d'assez bon goût. Par malheur, les noms, les dates manquent à cette collection, comme à presque toutes les collections espagnoles. On pourrait encore suppléer aux dates moyennant l'étude du faire, mais les noms, les noms historiques surtout, forment une lacune bien regrettable. Ici, l'ordre n'est même qu'apparent; des pièces d'armures réunies sous un seul numéro appartiennent quelquefois à des âges fort éloignés les uns des autres.

Parmi ces armures, il s'en trouve de magnifiques ayant appartenu certainement à des kalifs et présentant gravés des versets du Coran; il en est d'autres qui portent le nom du Cid, Rui Diaz de Vibar, El Campeador; de don Jaime I^er^ d'Aragon; d'Isabelle-la-Catholique; de Bernard de Carpio; de l'empereur Charles-Quint; de Fernand Cortès; du fameux duc d'Albe; du roi Philippe II, etc. Nous croyons volontiers aux attributions qui portent sur des objets du seizième siècle, mais nos doutes grandissent à proportion de l'éloignement des époques. Ainsi, malgré la

parole du gardien, appuyée des témoignages des catalogues et des guides, nous n'avons pu voir, dans la prétendue voiture de Jeanne la Folle, mère de Charles-Quint, autre chose qu'une œuvre de la fin du dix-septième siècle, tandis que la carriole de son fils, avec ses courtines et ses coussins de cuir, porte bien le caractère de l'époque dont on la fait dater. Nous avons été frappé de l'exécution d'un bouclier par Ben Venuto Cellini, et du travail remarquable d'une armure donnée par Louis XIV à son petit-fils Philippe V.

L'Armeria nous a paru contenir plus d'armures complètes que n'en possède le Musée d'artillerie parisien; plus de pièces d'une grande valeur artistique; mais il est très-inférieur à notre Musée d'artillerie, comme suite, comme classification chronologique. La collection d'épées et la collection d'arquebuses méritent une attention particulière, quoiqu'on en voie peu d'antérieures au seizième siècle. Elles portent, de même que les gravures, une marque de fabrication, et si l'on ne peut, faute de documents, remonter aux possesseurs, on peut du moins faire la part de chaque atelier principal. Nous avons constaté le caractère des œuvres du célèbre Julian del Rey, surnommé le Maure, parce qu'il avait travaillé pour Boabdil, roi de Grenade, avant d'être employé par Ferdinand; de Juan Martinez Menchaca, qui eut, au commencement du seizième siècle, un atelier à Lisbonne, à Séville et à Madrid, aussi bien qu'à Tolède; d'Antonio Ruiz, armurier du roi, contemporain de Martinez, fixé à tour à tour à Tolède et à Madrid; et de trente autres chefs d'ateliers, les Gutierrez, les Hera, les Hernandez, les Maestre, les Martinez, les Ruiz, les Sahagun, etc., etc., qui se sont succédé de père en fils, qui ont formé quantité d'élèves dont les produits étaient encore très-estimés à la fin du siècle dernier.

La fabrication madrilénienne luttait pour lors d'importance avec la fabrication tolédane, non-seulement pour les armes blanches, mais encore pour les arquebuses. Ce fut au commencement du seizième siècle que Charles-Quint, éprouvant la nécessité d'avoir à sa disposition une fabrique permanente d'armes à feu, fit venir du fond de l'Allemagne deux arquebusiers distingués, Simon Marquart et Pierre Maës, qu'il établit à Madrid. Maës ne paraît pas y être demeuré très-longtemps, tandis que Simon Marquart se fit connaître du monde entier sous la dénomination de Simon de Hozès, Simon aux deux faucilles, par allusion à l'estampille

dont il marquait ses ouvrages. Ayant eu deux fils, Philippe et Simon, arquebusiers comme lui, on le surnomma le Vieux. Nos trois maîtres formèrent école. Ils eurent pour élèves Laguisamo, Pedro, Muñoz et Jean de Metola qui s'établirent à Séville; André Herraez à Cuença; François Hernandez à Cordoue; Jean Salado à Madrid; Pierre Palacios à Soria, et Cristobal Frisleva à Saragosse. Sous la protection des rois d'Espagne, l'arquebuserie madrilénienne prima les autres arquebuseries; celle de Barcelone lui fut même inférieure. Une invention heureuse, le système de détente, fixa sur Simon Marquart, le fils, l'attention publique, et mérita aux escopettes péninsulaires la réputation qu'elles ont eue. Dans le dix-huitième siècle un nouveau perfectionnement dans la charge, dont MM. Robert et Lefaucheux se sont attribué la première idée, agrandit la vogue des fusils espagnols; mais ce perfectionnement n'était déjà qu'une réminiscence, puisqu'au seizième siècle Cristobal Frisleva l'avait trouvé, comme le prouve le n° 2319 de l'Armeria. Ces phases progressives dans l'art de tuer les hommes se dessinent avec évidence sous les noms de Jean Sanchez, Gaspar Fernandez, Domingo Garcia, Jean Relen, Nicolas Bis, Alonso Martinez et Louis Santos, qui remplissent, jusqu'au règne de Charles III, un intervalle de cent cinquante années. A dater de cette époque, les arquebusiers se multiplient, mais il ne reste guère à citer que Manuel Sutel, Joachin Celaya, Augustin Bustindui et la famille des Lopez. Les autres arquebusiers nous font l'effet d'ouvriers habiles, tandis que ceux désignés nominativement par nous méritent de prendre rang avec les artistes contemporains.

On ne saurait traverser Madrid sans aller visiter l'Armeria, et pour le faire d'une manière fructueuse, il faut se procurer le catalogue rédigé par don José Maria Marquesi [1].

## MUSÉE D'ARTILLERIE.

Créé en 1803, sous le titre de Musée militaire, réorganisé en 1825 et placé au Buen-Retiro, ce musée d'artillerie comprend tous les mo-

[1] Petit in-4 de xx, 198 et 119 pages, avec x planches gravées, indiquant les marques des maîtres. On trouve dans ce livre de précieuses indications historiques.

dèles qui peuvent servir à l'arme et des échantillons de l'ancien matériel. On y voit des pierriers, des canons, des arquebuses, des épées, des lances, des sabres classés chronologiquement ; on y montre la tente de Charles-Quint, l'étendard avec lequel Fernand Cortès a conquis la Nouvelle-Espagne, la lance de Fernand de Lugo et d'autres pièces intéressantes. La salle principale, où se trouvent les curiosités du Musée, est l'ancien salon royal dans lequel se réunissaient les Cortès en 1789.

Au milieu de cet appareil militaire, un petit cadre a particulièrement fixé notre attention. C'est la copie d'une note de dépenses faites par le célèbre Gonzalve de Cordoue dans certaine expédition qu'on trouvait, avec raison, bien onéreuse pour la couronne. La note autographe existe à Londres, mais l'Armeria se montre satisfait d'en posséder la copie.

Au jour fixé, le grand capitaine arrive devant la commission des finances présidée par le monarque, qui avait eu le tort d'admettre un examen contradictoire sous un régime absolu qui fonctionnait sans commission du budget, sans cour des comptes, sans conseillers d'État. Gonzalve ressentait profondément cette injure et il voulait mettre dans sa justification le laconisme d'une âme ulcérée.

Seigneur, dit-il, voici mes chiffres :

1° 200,720 ducats donnés aux moines, aux religieuses et aux pauvres, afin que leurs prières assurassent la prospérité des armes espagnoles;

2° 100,000 pour achat de pics, de pelles et de pioches;

3° 100,000 pour de la poudre et des balles;

4° 10,000 pour des gants parfumés, afin de préserver les troupes de la mauvaise odeur produite par les corps des ennemis tués sur le champ de bataille.

5° 170,000 pour renouveler les cloches usées et détruites à force de sonner nos victoires;

6° 50,000 pour eau-de-vie distribuée au troupes les jours de combat;

7° 1,500,000 pour la garde, la nourriture, l'entretien des prisonniers et des blessés;

8° 1,000,000 pour des messes d'action de grâce et des *Te Deum;*

9° 100,000,000 pour la patience que j'ai mise hier à écouter un roi demandant des comptes au vainqueur qui vient de lui faire cadeau du royaume de Naples.

Les rois d'aujourd'hui seraient moins endurants, l'administration plus sévère, et les généraux, quelque grands qu'ils soient, plus respectueux.

### MUSÉE DES INGÉNIEURS MILITAIRES.

C'est une collection de modèles semblable à celle de l'École d'application d'artillerie et du génie de Metz. Ils occupent, rue d'Alcala, n° 63, le palais de Bellevue, et se trouvent classés en différentes salles de la manière suivante : Topographie, fortifications permanentes, construction, gymnastique, technologie, fortifications de campagne.

### MUSÉE NAVAL.

Indépendamment des modèles qu'il renferme, on y voit les portraits des marins espagnols célèbres, Christophe Colomb, D. Alvaro Bazan, marquis de Santa-Crux, D. Jorge Juan, D. Antonio de Ulloa, Ensenada, Patino, Mazarredo, Gravina, etc. On y montre, avec vénération, un sabre donné par Napoléon au général Uriarte. La fondation de ce musée est due à la munificence de Ferdinand VII. Il se trouve rue du Procureur, n° 2.

### CABINET TOPOGRAPHIQUE.

Il occupe un des salons du Buen-Retiro et présente les plans en relief de toutes les grandes villes du royaume. Le plan de Madrid mérite surtout beaucoup d'éloges par son exactitude et sa grandeur. Cette collection ne date que de l'année 1834 : on la doit au zèle du brigadier d'artillerie D. Léon Gil de Palacio.

On cite encore, comme méritant d'être vus, le conservatoire des arts, le dépôt d'hydrographie, le dépôt de la guerre, le cabinet des matrices et des médailles de la monnaie, le cabinet d'anatomie et de pathologie de la faculté de médecine, les collections de la faculté de pharmacie; mais on s'attend à trouver mieux dans une capitale.

## XXX

## CABINET D'HISTOIRE NATURELLE.

Fondation du cabinet d'histoire naturelle par Charles III. — Palais de l'Académie. — Collections de G. Bowles et de P. F. Davila, le naturaliste Édouard Carreño. — Le magatherium giganteum. — Le chimiste Proust à Madrid. — Jardin botanique.

Cette superbe collection, connue des savants de l'Europe, est assurément digne de fixer leur attention, même après qu'ils ont vu les richesses de Berlin, de Paris et de Londres. Un jour, Charles III, qui s'entendait si bien aux grandes choses, fait venir son architecte don Juan de Villeneuve et lui demande le plan d'un palais propre à recevoir les merveilles des trois règnes, et Villeneuve conçoit, exécute ce magnifique édifice où se trouve si mal à l'aise le musée de peinture et de sculpture. Ces objets se trouvaient réunis dans l'ancien palais de l'Académie de Saint-Ferdinand; mais le provisoire devint définitif, et la négligence avec laquelle, pendant cinquante ans, fut administré le cabinet, a rendu suffisant l'espace qui le renferme. Il date de Ferdinand VI. Ce fut D. Guillaume Bowles qui en jeta les premiers fondements; on y joignit plus tard la célèbre collection de Pierre-François Davila, qui, moyennant un contrat, non moins honorable pour le gouvernement que pour lui, demeura chargé de la direction de son propre musée, aux appointements de quinze mille francs sa vie durant. Des donations particulières, des achats vinrent enrichir cette collection. Aujourd'hui, les minéraux, remarquables par la beauté des échantillons, les marbres du pays, occupent deux grandes salles. Les animaux, quadrupèdes, oiseaux, poissons, reptiles, insectes, classés d'une manière convenable, se trouvent distribués en cinq salles, où se recon-

naît, dans la collection entomologique, la patience intelligente du jeune Édouard Carreño, enlevé prématurément aux sciences qu'il eût cultivées avec succès. Une inscription votive consacre sa mémoire. Il est une salle remplie par l'anatomie comparée; une autre par les ossements et les coquilles fossiles. Dans cette dernière salle se trouve, entre autres objets d'une grande rareté, le *megatherium americanum* ou *giganteum* de Cuvier, quadrupède énorme découvert en 1789, à une profondeur considérable, non loin de Buenos-Ayres. Ce curieux contemporain du dernier déluge, recueilli avec soin par le marquis de Loretto, gouverneur vice-roi de la province, monté sous la direction intelligente du professeur Bru, qui en a donné la description à la fin du siècle dernier, étudié de nos jours successivement par Cuvier, par MM. Pander et d'Alton, et par le docteur Clift, n'existe plus seul comme un être égaré d'outre-monde; on a trouvé d'autres animaux semblables sur les rives de la Plata. Ce témoin d'un âge où l'homme n'existait point encore est d'une taille prodigieuse; il a le volume d'un éléphant d'Asie, mais une hauteur moins prononcée. Les particularités les plus remarquables de sa structure sont celle-ci : tête petite et allongée; dents molaires en petit nombre, très-grosses et cannelées longitudinalement; point d'autres dents; col flexible et long; côtes énormes; queue qui gagne le jarret; membres très-robustes; doigts bien prononcés, armés d'ongles crochus qu'enserrent des gaînes osseuses; talon faisant saillie aux membres postérieurs. « Le volume des os de ce personnage mystérieux, devant lequel M. le docteur Menière est resté comme nous en contemplation plus d'une heure, les énormes saillies que l'on aperçoit de toutes parts et qui indiquent l'attache de muscles immenses, tout contribue à prouver qu'il était doué d'une force prodigieuse. Mais quel était son genre de vie? Évidemment il n'appartenait point à la classe des animaux carnassiers, car s'il porte des ongles de tigre, il a les dents d'un éléphant, et il faut en conclure qu'il se nourrissait de végétaux, probablement de racines. Ses griffes servaient à fouir, à démêler ceux des aliments qui lui convenaient le mieux. On le range dans la famille des tatous; quelques naturalistes lui donnent une cuirasse composée de grandes écailles, et don Damasio de Harranaga, curé de Montevideo, qui avait assisté aux fouilles pri-

mitives, assure que l'on a trouvé près du squelette des débris de carapace qui devaient lui servir d'enveloppe. Geoffroy Saint-Hilaire n'a point admis ce fait, et les savants qui se sont occupés du même sujet ne restent pas tout à fait d'accord sur ce point. » (Voyage cité.) Plusieurs salles renferment des objets historiques recueillis parmi les tribus indiennes, ou rapportés de la Chine ou du Japon; des monuments d'antiquité égyptienne, grecque, étrusque et romaine; quelques sculptures moyen âge et renaissance, des faïences et des poteries. Une bibliothèque, très-bien composée, qui s'accroît chaque jour, fait le complément des richesses dont nous venons de présenter l'exposé. « En visitant ces belles choses, dit encore M. Menière, j'ai senti se réveiller en moi un vieux souvenir de ma jeunesse. Autrefois, j'ai vu, dans la ville d'Angers, un savant de premier ordre, le chimiste Proust, qui m'a parlé bien souvent de tout ce qu'il avait fait en Espagne, à l'époque où le roi Joseph, frère de l'empereur Napoléon, régnait à Madrid. Mon illustre compatriote avait été nommé directeur de l'établissement scientifique dont nous parlons. Il me revient en mémoire un morceau d'or natif, grosse pépite, qui n'avait de rivale dans aucun des cabinets de l'Europe, car elle pesait sept à huit kilogrammes. Il n'en existe plus que la place, un adroit voleur l'ayant fait disparaître. »

Peut-être le jardin botanique serait-il mieux placé parmi les dépendances du Buen-Retiro ou du Prado; car, si nous le classons avec les sujets d'études, on nous demandera comment il se fait qu'il soit encore ordonné d'après le système sexuel, au lieu de l'être selon la méthode de Jussieu; on nous fera remarquer la pauvreté des serres qui devraient contenir tant de raretés des deux mondes. Ce jardin a pour premier fondateur Ferdinand VI, et pour second Mécène Charles III qui le fit établir dans le lieu qu'il occupe aujourd'hui.

# XXXI

## LA MORT

LE VOYAGEUR.
Gardien, dis-moi quel est ce monument nouveau?
LE GARDIEN.
Un jour il deviendra le terme de tes courses :
O voyageur! c'est un tombeau.

CHATEAUBRIAND.

L'habit de mort. — Funérailles, cercueil et char funèbres. — Cimetière; leur disposition élégante. — Enterrement d'un enfant. — Messes que se lègue Philippe IV.

Mes amis, n'allez pas vous effrayer de ce mot, ni le prendre au sérieux. En Espagne, rien n'est moins triste que la mort, et si je pouvais y voir autre chose qu'un passage, une transformation pour arriver dans une vie meilleure, je déposerais mes incertitudes au pied des Pyrénées, et j'irais sous le ciel espagnol me pénétrer des espérances qu'il inspire.

Chaque année, le jour du grand pardon, les femmes juives se revêtent du costume qu'elles porteront dans leur cercueil. Les Espagnols ont une habitude analogue, mais plus générale et plus sainte : au lieu d'un vêtement dont les formes se confondent avec d'anciennes formes mythiques, ils adoptent d'avance le costume des patrons ou des patronnes qu'ils implorent; ils prennent le froc de saint François ou l'habit de sainte Thérèse, la robe de capucin ou la robe de sœur grise, selon qu'ils espèrent obtenir, sous l'un ou l'autre vêtement, l'agonie douce, le sommeil paisible, dont la mort devient la consécration finale. Milton, dans son *Paradis Perdu*, traite de fous et d'imbéciles ceux qui, pour envisager plus courageusement la mort, s'habillent en dominicains, en fran-

ciscains[1]; mais Milton n'avait pas nos croyances : d'ailleurs la conduite qu'il a tenue dans le cours de sa vie ne donne aucun poids aux témoignages moraux que peut offrir sa muse.

Cette coutume pieuse, inoffensive, respectable même pour ceux qui la repousseraient comme inutile, n'a pu résister aux coups de la philosophie, qui a détrôné tant de puissances morales sans rien mettre à leur place, et devient chaque jour moins commune. Il en est ainsi de l'habitude qu'avaient autrefois les parents, les amis, d'envoyer pendant trois jours, dans la famille d'une personne décédée, la nourriture toute préparée dont cette famille pouvait avoir besoin, parce qu'on ne supposait pas possible de se distraire de sa douleur pour s'occuper des choses de la vie. Fort souvent les amphitryons accompagnaient le menu pour y joindre des paroles consolantes ou des distractions paisibles; usage tout à fait sentimental qui se retrouve encore dans les campagnes, gardiennes plus scrupuleuses que les villes des traditions primitives.

Quant au cercueil, c'est quelque chose d'élégant et de coquet. Modifiez-en la forme, qui, sans être disgracieuse, ressemble un peu trop à ce que sont nos tombes, et vous aurez une corbeille de noces, un berceau de nouveau-né, un coffret de luxe; vous l'aurez garni de velours ou de soie, orné de galons d'or ou d'argent, avec une profusion de fleurs, odorantes au point de réveiller le mort et de changer, s'il lui reste quelque imperceptible sensibilité, sa crise finale en une crise de nerfs.

Dans certaines villes, le char funèbre m'a rappelé le palanquin de la princesse Pauline Borghèse, et les chevaux, au lieu de ressembler aux chevaux du char d'Hippolyte, semblaient aller gaiement vers une demeure privilégiée. C'est qu'en effet le lieu de rendez-vous, le champ du repos, véritable frontispice de l'autre monde, n'a rien que de fort agréable : un vaste jardin anglais, de l'ombre, de la verdure, de l'eau, les choses précisément les plus recherchées en Espagne, se trouvent aux limites de la vie, comme un avant-goût de la fraîcheur éternelle. Dans bien des cimetières, et je demande pardon aux Espagnols d'employer ce

[1] And they who tobe sure of paradise,
Dying put on the weeds of Dominic.
Or in Franciscan think to pass disguis'd.
*Paradise lost*, liv. 2.

vilain mot à l'endroit de leurs asiles mortuaires, car je devrais le réserver pour nous, mais notre langue est trop pauvre; dans bien des cimetières, les cercueils, numérotés, sont rangés contre la muraille d'enceinte où les cadavres se conservent très-bien. Lorsque sonnera la trompette du jugement dernier, ils seront les premiers à l'entendre, et au lieu de s'occuper, comme le feront tous les morts des autres peuples, à rechercher leurs débris épars çà et là, messieurs les Espagnols d'un seul mouvement seront debout et dispos, et si la police du Tout-Puissant n'y prend garde, vous les verrez envahir les premières places.

A l'article Burgos, nous avons dit quelques mots des pompes mortuaires espagnoles; nous nous étonnions que le voyage pour l'autre monde se fît d'une manière si gaie, et que les tentures de l'église comme les chasubles des prêtres fussent bariolées de couleurs éclatantes; mais lequel sera le plus sage et le plus orthodoxe du Français impénitent qui regarde la mort comme un malheur, comme une rupture violente avec les affections de ce monde, ou de l'Espagnol qui la considère comme le terme de bien des maux, et comme un premier degré de réalisation des félicités éternelles?

L'ouvrage manuscrit de M. Menière renferme la description d'un enterrement de jeune fille qui présente ce caractère de joyeuseté chrétienne au milieu des tristesses de la mort : « Il y a, dit notre judicieux confrère, en face de mon hôtel, un magasin de meubles qui, depuis ce matin, est resté presque complétement fermé. Toutes les maisons voisines sont ouvertes, et je ne sais d'abord à quel motif attribuer cette clôture. Voici le mot de l'énigme : une troupe de petites filles âgées de trois à quatre ans, de blanc tout habillées, la tête ornée d'un voile, la tête couronnée de roses, sort du magasin en question, portant une espèce de berceau couvert d'ornements de toute espèce. Le berceau contient quelque chose que j'ai pris pour une grande poupée, mais qui bien véritablement est un enfant mort. Il s'agit, en effet, du convoi d'un petit enfant, et voici comment s'accomplit cette cérémonie touchante. Le berceau, porté par quatre enfants, est précédé, suivi d'un cortége de bambins armés de castagnettes et de tambourins. Cette troupe s'agite, danse, rit, jase et joue des instruments qu'elle tient, de façon à exprimer le contentement et la joie. Chaque marmot a les cheveux épars sur

les épaules; son front est ceint d'un ruban bleu qui flotte par derrière; leurs petites mains s'offrent entrelacées; ils prouvent, par leurs danses, que pour eux la mort est un mot vide de sens. Au reste, dans l'ordre moral et religieux, le trépas d'un jeune enfant ne saurait être un malheur; c'est un ange qui va jouir des pures délices réservées à l'innocence. Reboul a donc pu dire : Enfant.....

> La Providence te fait grâce
> Des jours que tu devais couler!

« Quelques matrones suivaient le cortége qui s'est dirigé vers une église voisine. Je trouve cela fort touchant. Il y a de la poésie dans cette coutume et je la préfère à ce qui se fait à Paris en pareil cas. Nos pompes funèbres sont trop administratives pour laisser la moindre place à l'expression des sentiments naturels que fait naître la mort. »

Le chapitre des messes et des anniversaires devient le complément naturel, indispensable d'une cérémonie funèbre. On n'imagine pas le nombre de messes qu'une famille riche, et à plus forte raison un prince, ordonne de célébrer. Ainsi Philippe IV se légua des messes qui furent dites pendant trois jours, autant qu'on le put, aux autels privilégiés du royaume. De plus on célébra cent mille messes dont l'excédant, s'il devait en rester après le salut du monarque, serait reversible sur les pauvres âmes qui pourraient en avoir besoin.

# XXXII

## LITTÉRATURE ET REPRÉSENTATIONS DRAMATIQUES

> La plume est la langue de l'âme; les conceptions qui s'y engendrent se retrouvent dans les écrits.
>
> DON QUICHOTTE, partie II, chap. XVI.

La censure est la sauve-garde du théâtre. — En France, en Espagne, les chefs-d'œuvre se sont produits sous le régime de la censure. — Trouvères, bouffons, jongleurs. — Drames pieux à la porte des églises. — Autos sacramentos et théâtres profanes. — L'art dramatique au seizième siècle. — Lope de Ruoda, Naharro, Cervantès, Lope de Véga, Calderon, Moreto, etc., etc. — Les loas, la sainète, la tonadilla, la zarzuela. — Conditions progressives du théâtre.

Malgré nos sympathies profondes pour les libertés de la pensée humaine, nous applaudissons vivement à la mesure que vient de prendre le ministère espagnol. Il rétablit la censure dramatique; il charge un tribunal d'hommes sages et compétents, sous la présidence de don Ventura, d'examiner les pièces avant leur inscription au répertoire, et d'effectuer un choix parmi celles admises précédemment. Le théâtre espagnol, qui possède fort peu de pièces originales récentes, qui s'alimente de traductions, et qui, voulant flatter, remuer certaines passions populaires, désirant plaire au gros public plutôt qu'au public d'élite, a subi le vagabondage littéraire de la France, éprouve le besoin d'une régénération complète. Sans la morale, sans le respect des institutions et de l'autorité souveraine, il n'y a pas de bonne littérature possible; la scène, au lieu d'être une haute école de mœurs, devient une école de scandale d'où le poison s'infiltre par toutes les artères du corps social; et d'abus en abus, d'excès en excès, l'auditeur, se blasant à proportion des monstruosités qu'on l'oblige d'applaudir, descend du théâtre dans la

rue, afin d'y réaliser les soulèvements et les tempêtes qu'on lui a présentés comme les sublimités de l'histoire. Il est donc du devoir d'une administration sage, de surveiller avec attention les spectacles, et de ne point laisser tourner à la dégradation de l'espèce humaine un enseignement qui peut lui devenir si profitable.

En France, la liberté du théâtre a produit le drame du boulevard, les pièces en sept, neuf, quinze tableaux, les macédoines sans unité de lieu, sans unité de temps, sans unité de caractères; la censure, au contraire, nous a donné le *Cid*, *Athalie*, *Mérope*, *le Misanthrope*, *le Tartufe*, *le Légataire universel*, etc. En Espagne, depuis le dix-septième siècle jusqu'au dix-neuvième, la censure a produit les mêmes effets. Nous avons vu, parmi les richesses bibliographiques de M. le duc d'Ossuna, beaucoup de comédies manuscrites signées des censeurs, et portant des témoignages autographes que le public a souvent confirmés; Lope de Véga, Calderon, loin de comprimer l'essor de leurs émules, le favorisaient au contraire dès qu'ils croyaient reconnaître un véritable talent. C'est ainsi que Lope de Véga Carpio déclare, sans hésiter, que certaines pièces de François Gabriel Tellez, plus connu sous le pseudonyme de *Tirzo de Molina* et du docteur Alira de Amescua, mériteront de nouveaux applaudissements à leurs auteurs. Nous avons tenu ces précieux manuscrits, décorés de la grosse écriture du judicieux Lope de Véga, qui, satisfait de l'ensemble, s'est bien gardé de garrotter le génie par une critique pointilleuse. Ainsi feront sans doute les censeurs actuels; leurs noms garantissent la droiture de leurs intentions.

L'origine du théâtre espagnol remonte au douzième siècle. Vers cette époque, les deux versants pyrénéens parlaient la langue d'oc; une bande de trouvères, poëtes ambulants, faméliques, composaient des fabliaux, des complaintes, des histoires héroïques ou des romances d'amour qu'ils récitaient ou chantaient par les rues, sur les places, à l'intérieur des résidences seigneuriales. Comme ils faisaient des gambades et des grimaces, le peuple les appela *bufones;* mais bientôt mille désordres ayant fait interdire à cette classe d'histrions l'accès dans les bonnes maisons, d'autres poëtes plus polis, plus instruits, nommés *juglares,* jongleurs, remplacèrent les bouffons. Aux jongleurs, dont le règne dura peut-être un demi-siècle, se substitua un troisième genre de compositeurs, musiciens,

danseurs et poëtes qu'on appela troubadours. Dès lors il y eut trois éléments de distractions pour trois catégories sociales différentes : l'aristocratie, la bourgeoisie, le peuple; mais les acteurs se lassèrent d'être en plein vent, les auditeurs d'être debout. La religion d'ailleurs, gardienne vigilante des mœurs publiques, les traquait, les surveillait avec un zèle louable. Pour échapper aux scrupuleuses inquiétudes de l'Église et s'assurer un avenir, une seule voie restait ouverte aux troubadours, aux jongleurs, aux trouvères, c'était l'association, sous le nom de confrérie, et leur implantation au sein même du sanctuaire. L'Église en tressaillit d'aise; elle vit un moyen de moraliser la chose, un moyen de rendre les cérémonies plus attrayantes. Dès lors les grandes vérités du christianisme furent étalées sur des tréteaux à la porte des temples; le peuple, commodément assis, pût compatir aux douleurs du Christ, aux larmes de Marie ou des saintes femmes et rire des contorsions de Lucifer terrassé. Il fit la connaissance des sept péchés capitaux qui se disputaient l'âme du chrétien, laquelle triomphait, appuyée des vertus théologales.

Pendant plusieurs siècles, ce drame soutint sa vogue et valut une renommée très-grande aux acteurs qui, jouant le personnage du Christ, savaient bien mourir : une époque arriva néanmoins où le public blasé voulut voir autre chose. Les auteurs aussitôt, ouvrant la Bible, en tirèrent le mystère d'Abraham, le mystère de Job, le mystère de l'Enfant prodigue, le mystère de Joseph, etc. Puis surgirent d'autres compositions extraites des légendes, des légendes indigènes surtout, jusqu'à ce qu'enfin on osa puiser dans l'histoire nationale des sujets profanes, qui vinrent altérer la simplicité primitive du théâtre et provoquer d'inévitables désordres. En vain les lois des *partidos,* les décrets royaux, la censure ecclésiastique fulminèrent-ils une interdiction contre l'abus de représentations scéniques, le peuple captivé protesta, et force fut de conserver, même jusqu'aujourd'hui, les drames sacrés, entremêlés de pasquinades. Seulement au seizième siècle, on les tira des églises pour les transporter sur une scène plus convenable : ils s'appelèrent *autos sacramentos.*

Le père du théâtre ainsi transformé fut Lope de Rueda, simple batteur d'or sévillan. Cervantès, qui l'avait vu dans sa jeunesse, fait un

grand éloge de ses pièces : « Mon goût, dit-il, n'était pas alors assez formé pour que je pusse apprécier la bonté de ses vers; mais d'après les passages qui sont restés dans ma mémoire et auxquels j'ai réfléchi dans un âge plus mûr, je ne crains pas d'affirmer que Lope était aussi bon auteur que bon comédien. Nous ne connaissions point alors toutes ces machines employées aujourd'hui, tous ces défis des Maures contre les chrétiens; nous ne voyions sortir aucun personnage du sein de la terre au moyen d'un trou pratiqué sur le théâtre, ni les anges venir sur des nuages pour le visiter. La scène n'avait d'autre ornement qu'un vieux rideau derrière lequel deux ou trois musiciens chantaient sans accompagnement quelque ancienne romance. » Les détails où vient d'entrer Cervantès sont curieux, car nul ne pouvait être mieux renseigné que lui.

Lope de Rueda tâcha d'imiter le cynisme de Plaute et la simplicité de Térence; il fut très-applaudi par ses contemporains, il mérita d'être inhumé, comme personnage marquant, dans la cathédrale de Cordoue. Cependant l'*Eufemia, l'Armelina, los Engañados et Medora,* pièces dont Lope est auteur, et qui furent publiées, après correction, en 1567, n'indiquent presque aucune connaissance du mécanisme de la scène. Souvent on y trouve du naturel, du sentiment et de la simplicité. La scène suivante, extraite d'Euphémie, donnera l'idée du style de l'auteur et de sa manière :

EUPHÉMIE.

« Où vas-tu donc si matin, mon cher frère?

LÉONARDO.

Ma très-chère Euphémie, je voudrais, s'il plaît à Dieu, commencer aujourd'hui mon voyage, et diriger ma route vers les pays où il voudra bien me conduire.

EUPHÉMIE.

Quoi! tu es toujours décidé à voyager, et sans savoir vers quel lieu diriger tes pas. C'est une affreuse chose; et bien que tu sois mon frère, je ne te comprends plus. Malheureuse, je ne puis songer à ta résolution sans me représenter aussitôt la perte de nos parents bien-aimés; car il t'en souvient sans doute, mon père, au moment de mourir, te chargea de veiller sur ta sœur, plus faible, plus jeune que toi. Cher

Léonardo, ne me quitte donc pas; aie pitié d'une femme inconsolable si tu l'abandonnes, et qui, pour te retenir, joint les larmes aux prières.

LÉONARDO.

Chère et bien-aimée Euphémie, ne cherche point à troubler par des larmes qui m'attendrissent une résolution prise depuis longtemps et que la mort seule m'empêcherait d'accomplir. Il ne me reste qu'à te supplier de te conduire comme les sages et vertueuses demoiselles privées de l'appui paternel; c'est le seul avis que je puisse te donner. Du reste, en quelque lointain rivage que j'aborde, tu recevras souvent de mes lettres. Tandis que je vais entendre la messe, fais donc préparer à ce valet tout ce que je lui ai prescrit hier soir d'exécuter.

EUPHÉMIE.

Va, mon frère, et demande à Dieu qu'il me donne la patience nécessaire pour supporter ton abandon.»

Lope de Rueda eut pour imitateurs, Jean Timoneda et Alonso de la Vega, qui, tout en écrivant avec simplicité, mirent dans leurs comédies un peu plus de merveilleux et d'intrigue que ne l'avaient fait leurs devanciers. La pièce de Timoneda, intitulée *Marie*, traitant de la Conception, de la Nativité, comme en traiterait un évangéliste, marche avec l'action combinée de personnages allégoriques. C'est la manière du poëte, tandis que Vega prend plus volontiers les enchantements pour ressort.

Une pièce de vingt et un actes, la *Celestina*, remplie de scènes d'une admirable simplicité, remarquable par la vérité des caractères et par une morale excellente, mais exprimée trop librement, produisit beaucoup d'effet. On la traduisit en latin, en français sous le titre de *Caliste et Mélibée;* elle eut un nombre prodigieux de représentations, et lutta longtemps avec la *Florinea*, l'*Eufrosine* et la *Selvagia*.

Naharro, natif de Tolède, auteur en même temps qu'acteur, mérite aussi de prendre place parmi les pères du théâtre espagnol. Il embellit la scène; il retira la musique du rideau qui la cachait pour la placer sur le devant de la scène; il fit abandonner aux artistes leurs masques et leurs barbes postiches; il inventa les machines, les nuages, les éclairs, les tonnerres, les décorations et les pantomimes héroïques. C'était préluder aux merveilles du drame moderne; la comédie dé-

clina; son langage, ses allures devinrent moins simples; mais le changement opéré par Naharro fut du goût des Espagnols, et Cervantès lui-même se sentit entraîné vers cette magie séduisante. Plus tard, lorsque, devenu plus sage, l'auteur de *Don Quichotte* écrivit ses pièces modèles, bien propres à régénérer l'art dramatique, il s'aperçut, au froid accueil qu'on leur fit, du déclin du bon goût, et reconnut avec peine combien les intrigues compliquées, l'exagération des pensées, des sentiments et les dénouements inattendus charmaient le public. « Ces comédies, me dis-je, au moins le plus grand nombre, pièces historiques ou d'invention, sont d'évidentes inepties, et n'ont ni pied ni tête : cependant la foule les écoute avec plaisir, les tient pour bonnes et les approuve, quoiqu'elles soient si loin de l'être. Les auteurs qui les composent et les acteurs qui les représentent affirment qu'elles ne sauraient être autrement, parce que le peuple le veut de cette manière et non d'une autre ; ils ajoutent que celles qui sont bien conduites, et dont l'action se trouve conforme aux règles de l'art, ne conviennent qu'à trois ou quatre bons esprits qui en apprécient les beautés, tandis que tous les autres font de vains efforts pour les comprendre, et qu'il vaut mieux gagner à dîner avec le plus grand nombre qu'une bonne réputation avec les autres. J'ai voulu plusieurs fois persuader aux acteurs qu'ils se trompaient dans leur opinion; qu'ils attireraient plus de monde et se feraient plus d'honneur, en représentant des comédies selon les règles que des pièces extravagantes; ils demeurent si entêtés de leur opinion, qu'il n'y a ni raison ni évidence qui puisse la leur ôter. »

Ces plaintes, Cervantès se garda bien de les adresser directement aux personnes compétentes; il n'avait déjà froissé que trop de monde par des vues de réforme inhérentes à son génie; l'idée lui vint de les glisser dans le roman de *Don Quichotte*, et de les mettre dans la bouche d'un chanoine auquel il fait faire, sur divers objets, les réflexions les plus sensées; mais il se vengea du public, de ses compatriotes et de son siècle, en les forçant d'applaudir plusieurs pièces si décousues, si peu vraisemblables, écrites d'une manière si commune, qu'on les prit pour l'œuvre des poëtes à la mode. Presque personne ne se douta de la censure indirecte que Cervantès voulait faire; la postérité seule en comprit la portée. Ce fut dans le même but de réforme qu'en tête

d'une journée de son *heureux Rufien*, il fit parler de la manière suivante *la Curiosité* et *la Comédie* :

*La Curiosité.* — « Comédie!

*La Comédie.* — Que me veux-tu?

*La Curiosité.* — Je voudrais savoir pour quel motif tu as abandonné le cothurne, la toge et le brodequin? Quelle est la raison qui t'a fait réduire à trois journées ces cinq actes dont tu étais autrefois si fière, si grave et si noble? En un clin d'œil, je te vois passer de l'Espagne en Flandre; tu confonds les lieux et les temps; je ne te reconnais plus; donne-moi donc de tes nouvelles, car tu sais que toujours je fus ton amie.

*La Comédie.* — C'est le temps qui, en voulant me perfectionner, m'a fait subir quelques changements. Autrefois j'étais assez bonne; et, si tu me regardes bien, je ne suis pas trop mauvaise aujourd'hui, quoique je me sois écartée de la belle route que m'avaient tracée Sénèque, Plaute, Térence et tous ces Grecs qui te sont connus. Je peins mille événements, non par mes discours, comme autrefois, mais en actions, et pour cela j'ai besoin de changer quelquefois de place. Je suis comme une mappemonde, où Rome n'est éloignée de Londres que d'un pouce. A celui qui me voit et m'entend, il importe peu si je passe d'Europe en Asie, pourvu que je ne quitte pas le théâtre. La pensée est légère ; elle peut me suivre partout où je la conduis sans se fatiguer ni me perdre de vue. »

Tout en donnant ainsi des leçons à ses compatriotes, le besoin de plaire, mais principalement le besoin de vivre, obligea Cervantès de composer des pièces dans la manière du temps; et cette contrainte qu'il éprouva de descendre des hauteurs de son génie, forme la critique la plus méritée, la plus incisive de la littérature dramatique espagnole du seizième siècle. Le poëte en fut très-affligé; l'amertume profonde de son âme s'exhale en plusieurs pages du *Don Quichotte*. Après avoir adopté pour interprète un chanoine, Cervantès y fait parler un curé qui renchérit sur la critique du chanoine. « Suivant Cicéron, dit le curé, la comédie doit être le miroir de la vie humaine, l'exemple des mœurs, l'image de la vérité, et les pièces qu'on représente aujourd'hui sont le miroir des extravagances, l'exemple des niaiseries, l'image de la lasci-

vité. Y a-t-il plus grande sottise, par exemple, que de nous montrer, à la première scène du premier acte, un enfant au maillot, qui, dès le second acte, porte barbe au menton? N'est-il pas ridicule de voir un vieillard batailleur, un jeune homme poltron, un valet rhétoricien, un page conseiller, un roi portefaix, une princesse fille de cuisine? L'unité de lieu ne fait pas de moindres écarts. Je connais une comédie dont la première journée se passe en Europe, la seconde en Asie, la troisième en Afrique : si elle avait eu quatre journées, la dernière, sans aucun doute, se fût passée en Amérique, de sorte que l'action eût été partagée entre les quatre parties du monde. Si l'imitation forme le point essentiel d'une bonne comédie, admettra-t-on que dans une action qui se passe du temps de Charlemagne, on fasse du personnage principal l'empereur Héraclius entrant avec la croix à Jérusalem, et prenant, comme Godefroy de Bouillon, possession du saint-sépulcre? Si le sujet d'une comédie repose sur des fictions, n'est-ce pas le comble de la démence d'y appliquer des vérités historiques, d'y mêler des événements arrivés à différentes personnes, en des lieux divers, sans une ombre de vraisemblance? Écrit-on une comédie sacrée? on attribue à tel saint les miracles de tel autre saint; on ose, sans le moindre respect, sans la moindre retenue, les introduire dans une action profane du moment qu'on espère qu'en telle partie, un miracle, une apparition produiront un bon effet, étonneront l'ignorant vulgaire et le ramèneront au spectacle. Toutes ces choses sont au préjudice de la vérité, déprécient l'histoire et tournent à la honte des écrivains espagnols ; car les étrangers, stricts observateurs des lois de la comédie, nous regardent comme des barbares et des ignorants, à la vue des absurdités contenues dans celles que nous composons... » Le curé discute ensuite les chances de réussite qu'offriraient des pièces conduites avec art, étincelantes de fines plaisanteries, et croit pouvoir affirmer qu'elles seraient tout aussi bien accueillies du vulgaire que peuvent l'être des compositions où le bon sens, la morale, les convenances et la vérité sont foulés aux pieds. Puis il en vient aux comédiens qu'il rend solidaires du désordre et fauteurs du mauvais goût. Cette partie, comme tableau de mœurs, présente un intérêt d'autant plus vif, qu'évidemment Cervantès traduit ses propres mésaventures littéraires. — « Ce n'est pas, continue le curé, la faute des poëtes qui composent aujour-

d'hui des comédies, car plusieurs d'entre eux savent très-bien où ils pèchent et ce qu'il conviendrait de faire; mais les pièces sont devenues une marchandise, et les acteurs ne les achèteraient pas, dès qu'elles seraient faites autrement. Il y a donc urgence pour le poëte de s'accommoder aux désirs de l'acteur qui le paie. La vérité de ce que j'avance est prouvée par le nombre infini de pièces qu'a composées un heureux génie de ce royaume (Lope de Véga). L'éclat, la grâce, l'élégance des vers, la justesse de l'expression, la profondeur des maximes, la noblesse et l'abondance du style que ses œuvres respirent, ont rempli le monde de sa renommée; mais forcé de se conformer au goût des comédiens, toutes ses pièces n'ont pu atteindre la perfection que l'on remarque en quelques-unes. Il est d'autres écrivains qui mettent si peu de soin et de mesure dans la composition de leurs œuvres, qu'après la représentation, les acteurs sont obligés de se cacher pour ne pas être punis des personnalités injurieuses qu'ils viennent de débiter contre quelque illustre famille ou quelque prince... » Cervantès finit par conseiller ce qu'ont fait Charles-Quint, Philippe II; ce que viennent de rétablir les ministres actuels, la censure; et il le conseille dans l'intention de relever la dignité de l'art, d'assurer l'existence des auteurs et de sauvegarder la morale publique. « Tous ces inconvénients, et bien d'autres encore que je ne nomme pas, ajoute le curé, cesseraient si l'on plaçait à la cour un homme intelligent et sage, chargé d'examiner toutes les pièces avant la représentation, et si l'autorité locale n'autorisait de mettre une pièce au répertoire qu'après cette épuration préalable. Les auteurs apporteraient plus de soin dans leur travail; les acteurs plus de réserve dans leurs exigences; nous aurions ainsi de bonnes comédies et l'on en obtiendrait le résultat tant désiré, savoir, l'amusement du peuple, la gloire des écrivains espagnols, la sincérité, l'avantage des comédiens eux-mêmes... »

Les vœux de Cervantès demeurèrent encore longtemps stériles; Lope de Véga, qu'il avait trop vanté, composa dix-huit cents pièces, s'égara dans un galimatias, dans un phébus déplorable, entremêlé de pensées heureuses, de situations dramatiques, et mérita de son ardent apologiste lui-même la qualification de *monstre littéraire*. Nonobstant cette condamnation, malgré des critiques ardentes, le peuple, pendant cinquante années, courut à ses pièces, et de nos jours il court encore à quel-

ques-unes d'entre elles. Ah! si la voix du peuple est la voix de Dieu, je réponds bien qu'elle n'est pas toujours celle du bon goût.

Moins extravagant que Lope de Vega, quoiqu'il le soit encore beaucoup, Calderon introduisit dans ses pièces des intrigues plus simples, écrivit avec plus de naturel et de pureté, et ne composa guère que sept cents pièces de théâtre; c'est-à-dire six cent cinquante de trop pour les faire passables, et six cent quatre-vingt-dix de trop pour les faire bonnes. Du reste, au milieu de cette fécondité déplorable, chez Calderon et chez Lope de Vega se trouvent des étincelles d'un génie dramatique bien réel, des incidents curieux, un intérêt soutenu jusqu'à la fin.

Au-dessus d'eux je place Augustin Moreto, beaucoup moins fécond mais plus sage, soit dans l'ordonnance du sujet, soit dans l'expression. On a de lui une trentaine de pièces hors ligne, qui n'auraient à subir aujourd'hui que des changements légers pour soutenir dignement les exigences du public.

Après les auteurs précités sont venus Guillen de Castro, François de Rojas, Antoine de Solis, dont les compositions, généralement plus régulières, ne présentent pas les grands défauts de leurs devanciers, mais n'étincellent pas non plus des qualités brillantes, éparses chez les vieux poëtes. Les gens de goût leur accordent plus d'estime; le peuple, au contraire, qui cherche les émotions et le merveilleux, préférera toujours Lope de Vega, Calderon et Moreto.

Le conseil de Castille ayant défendu toutes ces comédies de cape et d'épée, qu'il jugeait avec raison bien contraires à la morale, on se rejeta sur les drames religieux. Calderon de la Barca fit du nouveau genre un monopole; il composa plus de cent *autos sacramentales* qu'il dédia, sans autorisation préalable, à *Nuestro Señor Jesúchristo*, et qui devinrent la pâture journalière des théâtres de Madrid, de Tolède, de Grenade, de Séville, etc. Aux applaudissements universels, les sacrements figuraient dans les costumes que voici : le *Baptême*, jeune enfant aux cheveux blonds, vêtu d'une tunique blanche; la *Confirmation*, première amoureuse, *primera dama*, avec le costume ordinaire; la *Pénitence*, couverte de peaux de brebis, fort premier rôle, *primer galan;* la *Communion*, deuxième amoureuse, *segunda dama*, vêtue modestement, *vestida con decencia;* l'*Ordre sacerdotal*, père noble, *barba*, avec

de longs cheveux blancs; le *Mariage*, jeune premier, *primer galan*, costumé avec luxe; l'*Extrême-onction*, duègne, *vieja*, vêtue de noir; la *Foi*, majestueusement drapée dans un manteau d'hermine, avec une couronne impériale sur la tête. Quantité d'autres personnages allégoriques eurent un costume consacré; les *autos* firent fortune; le peuple y courut; mais il ne demeura pas longtemps privé des comédies de mœurs, la cour n'ayant point ratifié l'arrêt de proscription du conseil.

Vers le milieu du siècle dernier, on jouait encore des *autos sacramentales;* seulement, ils n'occupaient guère que des théâtres secondaires, et le plus souvent on les reléguait au fond des carrefours. Par intervalle, aux fêtes anniversaires des grands patrons, ils reparaissent, habillés à la moderne, moins extravagants, moins absurdes qu'autrefois, mais toujours avec des allégories, des anges ou des diables.

Les *loas*, espèce de prologues, comme on en faisait autrefois pour annoncer les pièces, deviennent très-rares; tandis que la *sainete*, qui se jouait ordinairement entre la seconde et la troisième journée d'une comédie, continue d'exister, quant au genre, sinon quant à la place. L'objet principal d'une *sainete* est la peinture des mœurs, la critique d'une profession, l'exposé des mille tribulations de la vie maritale, de l'existence domestique. Depuis le siècle dernier, on en a fait un genre de pièces à part, ayant beaucoup d'analogie avec les proverbes de Musset. C'est un genre complétement indigène, que le public aime beaucoup et dans lequel les acteurs, presque tous médiocres, déploient de la verve, de l'entrain, quelquefois même une incontestable supériorité. Les femmes surtout brillent dans la *sainete*.

Le dialogue musical ou *tonadilla*, qui termine assez souvent cette petite pièce, a fait naître l'idée de la *zarzuela*, comédie mêlée de chant, ressemblant plutôt à notre vaudeville qu'à notre opéra-comique, mais plus froid.

Un sentiment profond de catholicisme et de mœurs féodales caractérise l'ancien théâtre espagnol, original pour le fond, original pour la forme. Ordinairement, l'action se divise en trois journées : l'exposition, le nœud, le dénouement, cadre plus logique, plus serré, plus facile à parcourir que notre pentalogie, dont il faut bien souvent supprimer le second et le quatrième acte devenus inutiles. Comme les auteurs ne peignent les caractères qu'en courant, par des traits fins,

quelquefois mêmes hardis; comme ils évitent ces longues scènes d'exposition que nous remarquons dans les théâtres allemands, anglais, français, il leur reste en trois actes bien assez d'espace pour nouer et dénouer leur imbroglio, l'affaire principale du drame. Ils demeurent originaux, mais ils ne le sont ni à la manière des Grecs, ni à la manière des Français et des Italiens, imitateurs des Grecs; ils ont, ainsi que l'exprime très-bien Lope de Vega, un art nouveau de faire des pièces théâtrales, pièces romantiques que nos littérateurs modernes ont imitées, souvent sans le savoir peut-être.

Le principal mobile des pièces espagnoles était le point d'honneur. « Il y jouait le rôle de la fatalité dans les tragédies grecques, dit M. Théophile Gautier. Ses lois inflexibles, ses nécessités cruelles faisaient naître aisément des scènes dramatiques et d'un haut intérêt. *El pundonor*, espèce de religion chevaleresque, avec sa jurisprudence, ses subtilités et ses raffinements, est bien supérieur à l'Ἀνάγκη, à la fatalité antique, dont les coups aveugles tombent au hasard sur les coupables et sur les innocents. L'on est souvent révolté, en lisant les tragiques grecs, de la situation du héros, également criminel s'il agit ou s'il n'agit pas; le point d'honneur castillan est toujours parfaitement logique et d'accord avec lui-même. Il n'est d'ailleurs que l'exagération de toutes les vertus humaines poussées au dernier degré de susceptibilité. Dans ses fureurs les plus horribles, dans ses vengeances les plus atroces, le héros garde une attitude noble et solennelle. C'est toujours au nom de la loyauté, de la foi conjugale, du respect des aïeux, de l'intégrité du blason, qu'il tire du fourreau sa grande épée à coquille de fer, souvent contre ceux qu'il aime de toute son âme, et qu'une nécessité impérieuse l'oblige d'immoler. De la lutte des passions aux prises avec le point d'honneur résulte l'intérêt de la plupart des pièces de l'ancien théâtre espagnol, intérêt profond, sympathique, vivement senti par les spectateurs, qui, dans la même situation, n'eussent pas agi autrement que le personnage. Avec une donnée si faible, si profondément dans les mœurs de l'époque, il ne faut pas s'étonner de la facilité prodigieuse des anciens dramaturges de la Péninsule. Une autre source non moins abondante d'intérêt, ce sont les actions vertueuses, les dévouements chevaleresques, les renonciations sublimes, les fidélités inaltérables, les

passions surhumaines, les délicatesses idéales résistant aux intrigues les mieux ourdies, aux embûches les plus compliquées. Dans ce cas, le poëte semble avoir pour but de proposer aux spectateurs un modèle achevé de la perfection humaine. Tout ce qu'il peut trouver de qualités, il l'entasse sur la tête de son prince ou de sa princesse; il les fait plus soucieux de leur pureté que la blanche hermine, qui aime mieux mourir que d'avoir une tache sur sa fourrure de neige[1]. »

Depuis un siècle et demi, la plupart des auteurs dramatiques espagnols, à force d'imiter et de traduire leurs voisins, se sont trop souvent habitués à penser aux dépens des autres; ils ont méconnu, négligé le principe d'originalité de leurs maîtres, et l'art n'a point fait tous les progrès dont il était susceptible. L'auteur ingénieux de *Si de las Ninas*, Moratin, dont nous avons vu quantité de manuscrits autographes dans la Bibliothèque provinciale de Madrid, et dont les cendres reposent au Père-Lachaise, ferme l'ère du vieux drame espagnol. Don Martinez de la Rosa, don Antonio Gil y Zarate, Castro y Orozco, Zorrilla, Breton de los Herreros, Hartzembush, le duc de Rivas, Ayguals de Izco, forment une nouvelle école; école incertaine encore, qui a fait de bonnes choses, tenté d'heureux essais, mais qui semble attendre, pour s'élancer vers l'avenir, que des chefs-d'œuvre lui aient révélé sa mission définitive. Larra, Espronceda, esprits mélancoliques, sont morts prématurément à la peine; d'autres sont restés absorbés par la politique; quelques-uns, au lieu de suivre la carrière chanceuse du théâtre, ont préféré semer dans le roman de mœurs la surabondance de pensées qui les dominait. J'aime beaucoup mieux cela que de voir des esprits capables de demeurer originaux se traîner à la remorque des auteurs français de troisième ou de quatrième ordre.

Ce fut en l'année 1568 que Madrid, pour la première fois, eut des compagnies d'acteurs organisées. Ils se mettaient à la solde de chaque grandesse ou de chaque ville qui voulait bien les payer, et jouaient en société quand ne leur advenait d'autre Mécène que le public.

En 1574, le comédien Gansa loue à la Tia Pacheca, pour lui et ses associés, une salle assez vaste, sous la seule condition d'en réparer la

[1] *Tra los Montes.*

toiture; condition dispendieuse néanmoins, puisqu'il ne peut la remplir : on jouait de jour, afin d'économiser la lumière, et l'on tirait sur les spectateurs une toile qui les garantissait des rayons solaires. Cet état de choses, si mesquin, si peu conforme aux splendeurs dramatiques qu'aimaient les Espagnols, cessa bientôt. Dès l'année 1479, les comédiens devenus riches, soutenus d'ailleurs par de somptueux seigneurs, élevèrent à leurs frais, dans la rue de la Cruz, le théâtre qui porte ce nom. En trois mois il fut bâti, et l'art dramatique se développa d'une manière rapide. Bientôt chaque ville principale eut son théâtre. Vers 1737, on reconstruisit le théâtre de la Cruz d'après un plan conforme aux exigences scéniques modernes, et presque toutes les salles du royaume furent successivement refaites, agrandies et modifiées. L'invasion française ne leur devint pas moins fatale qu'à l'art lui-même : à Madrid, les théâtres du Retiro et de los Carros furent détruits, et, pendant trente années, on vit languir presque tous les établissements de ce genre. Ils prennent leur revanche aujourd'hui, grâce aux progrès des acteurs et aux dépenses faites par les administrations bienfaisantes; car, du royaume, les théâtres sont la propriété des hospices, qui les louent, les exploitent, et font servir ainsi les dépenses des riches au soulagement des pauvres.

Excepté le théâtre del Oriente à Madrid et le nouveau théâtre de Barcelone, l'apparence extérieure des monuments dramatiques du royaume n'indique pas du tout leur destination. Il s'en faut bien aussi que les salles soient décorées comme les salles françaises : leurs ornements nous ont paru lourds; mais la disposition générale des places semble assez convenable. Je ne sache pas qu'il existe des foyers chez nos voisins.

Après l'Oriente, théâtre central où se jouent les opéras italiens pendant six mois d'hiver, les théâtres principaux de Madrid sont ceux de la Cruz, del Circo et del Principe. A la Cruz, on donne des opéras italiens; au théâtre del Circo, des opéras indigènes; au théâtre del Principe, des pièces nationales, accompagnées, suivies de boleros, de fandangos, de *jotas aragonesas*, danses plus remarquables par l'entrain général des acteurs que par la grâce qu'ils y déploient.

Nous avons rencontré en Espagne, parmi les artistes dramatiques, des

hommes d'un talent véritable, des femmes d'une conduite irréprochable; il nous a même semblé que cette profession jouissait dans la Péninsule d'une estime dont elle ne jouit pas encore chez nous. M. Julian Romea est un homme d'un talent admirable, digne de contre-balancer celui de Frédérick-Lemaître, quoique jouant un genre tout opposé; don Antonio Guzman a quelque chose d'Arnal et peut-être varie-t-il mieux son allure. J'ai vu à Séville et connu personnellement un acteur, homme de goût, écrivain dramatique, lequel, dans les rôles de jeune premier, ressemble quelquefois à Couderc.

Jusqu'à présent, dit quelque part M. Théophile Gautier, l'Espagne était le seul pays d'Europe où n'eût pas pénétré le théâtre français. Sous ce rapport, la Péninsule ibérique était moins avancée que Constantinople et Calcutta. Il fallait, au reste, un certain courage pour aller affronter la critique d'un public accoutumé aux sainetes et aux boleros. Cependant un directeur et une troupe française sont arrivés à Madrid et ont entrepris de vulgariser notre art dramatique au delà des monts.

Les commencements furent difficiles. Quinze jours durant les acteurs jouèrent devant les banquettes : enfin la mode s'en est mêlée; quelques personnages influents, au nombre desquels il faut citer en première ligne M. le comte de Quinto, prirent le théâtre de la Cruz sous leur protection; les *Premières armes de Richelieu*, le *Caporal et la Payse* aidant, la foule devint aussi grande qu'avait été profonde la solitude. bientôt il a fallu s'inscrire huit jours d'avance pour obtenir un *buttaca* d'orchestre. Le vieux Nestor de la Porte-Saint-Martin, Dargis et sa femme, mademoiselle Aubrée et la gracieuse mademoiselle Lobry, ont réalisé ce phénomène théâtral, qui promet un avenir heureux à notre littérature non traduite en Espagne. Ce fut au théâtre de la Cruz qu'eut lieu cet essai.

# XXXIII

## JUSTICE ET MAGISTRATURE

En ce temps de miséricoride,
Salut! Que le ciel vous accorde
Plaisirs, paix et contrition.
MARIE-JOSEPH CHÉNIER, *le Public et l'Anonyme.*

Ancienne pénalité espagnole. — Un souvenir de jeunesse. — Administration de la justice. — Juges et tribunaux. — Juridictions différentes. — Audiences. — Personnel judiciaire. — La culpabilité dans chaque province. — La garde civile. — Tribunaux de commerce. — Attitude et costume des juges, avocats, gens de robe, etc. — Exécution à mort. — Les confrères de la paix et de la charité.

L'Espagne, qui déshabillait les matrones de mauvaise vie, qui les frottait de miel, les garnissait de plumes et les envoyait ainsi se promener par les rues sous la conduite du bourreau; cette Espagne qui punissait de mort une pauvre fille coupable d'avoir détruit son enfant dans son germe pour échapper à la honte; qui frappait l'adultère de la même peine; qui envoyait aux *présides*, accoutrés du bonnet, de l'habit des forçats, les jeunes gens accusés d'infractions minimes aux lois établies; cette Espagne qui laissait pourrir sur la même paille le brigand incurable, l'homme endetté, le braconnier surpris en tirant un lapin; l'Espagne qui perçait d'un fer rouge la langue du blasphémateur; qui faisait passer par la corde ou par les armes le conspirateur politique le plus vulgaire et qui massolait les grands criminels, supplice horrible, d'une durée de quelques secondes; cette Espagne, qui, d'autre part, se montrait d'une indulgence encourageante vis-à-vis de certains scélérats privilégiés pour lesquels s'ouvraient les mines d'Oran et de Puerto-Rico; cette Espagne-là n'existe vraiment plus. Si l'on veut s'en former une idée, il faut assister aux représentations du drame ancien, lire les

romans de mœurs, ou bien remonter jusqu'aux souvenirs les plus lointains de notre jeunesse.

Parmi ces souvenirs j'aurai toujours devant les yeux l'exécution d'un jeune homme de grande famille coupable d'avoir conspiré contre Ferdinand VII, et que la justice de Barcelone envoya au gibet. J'entends encore le glas funèbre de la cloche mêlé au bruit des flots de la mer; la voix d'une confrérie d'agonisants psalmodiant les dernières litanies et cheminant, bannières jaunes déployées, depuis la prison jusqu'au lieu du supplice; je vois l'infortuné monter la fatale échelle; le bourreau, vêtu de velours noir avec ceinture rouge, nouer, serrer la corde, lancer le corps et se laisser ensuite glisser depuis la tête jusqu'au pieds du supplicié, qui, enveloppé d'une sorte de domino, resta suspendu quelques heures. Je n'avais jamais rencontré plus noble figure, regard plus doux, résignation plus courageuse. J'aurais bien désiré que Ferdinand VII eût passé par là. Le pardon n'aurait pas manqué de venir sur ses lèvres.

Pendant longtemps l'administration de la justice, en Espagne, a été regardée comme remplie d'abus invétérés. On lui reprochait, avec raison, d'être trop compliquée et d'avoir une foule de tribunaux spéciaux ou d'exception, dont les attributions n'étaient pas toujours suffisamment définies. Un tel état de choses si fâcheux s'est beaucoup amélioré depuis quelques années : les anciens juges ont été remplacés par des hommes nouveaux, instruits, imbus des idées du siècle, ayant la corruption en horreur; le gouvernement a fait disparaître bien des sujets de plainte, en abolissant la plupart des tribunaux d'exception, en déterminant les attributions de ceux qui sont restés, et surtout en simplifiant leur organisation. La loi de 1835, que nous avons sous les yeux, fixe de la manière suivante les divers degrés de judicature :

1° Dans chaque municipalité (commune), un tribunal de police ou de paix, composé de l'alcade et de deux arbitres;

2° Dans chaque arrondissement, un tribunal de première instance;

3° Des cours d'appel (*audiences*) embrassant en général plusieurs provinces;

4° Un tribunal suprême (cour de cassation) formant le sommet de la hiérarchie.

Par l'effet de cette organisation, le pays est divisé en autant de circonscriptions judiciaires qu'il y a d'audiences, et celles-ci n'ont pas d'autres subdivisions que les *partidos*, qui correspondent à nos arrondissements. Les audiences se tiennent à Albacète, Barcelone, Burgos, Cacerès, Canaries, la Corogne, Grenade, Madrid, Majorque, Oviédo, Pampelune, Séville, Valence, Valladolid, Saragosse; en tout, 13 audiences comprenant 480 arrondissements situés dans l'Espagne continentale, et 15 audiences avec 493 arrondissements, si l'on y ajoute les îles Baléares et les îles Canaries.

Les légères différences qui existent entre les diverses *audiences* proviennent presque uniquement de l'étendue du territoire qui forme leur ressort, du nombre de *partidos* qui le composent, etc. Il y a plusieurs classes de siéges, comme il y a plusieurs classes de juges. Le juge qui entre dans la carrière est d'abord de troisième classe, *de entrada;* il passe successivement à la deuxième, puis à la première classe. Cet avancement a lieu par sa nomination à un tribunal qui est rangé dans une classe supérieure. Le passage par ces degrés intermédiaires est de rigueur. Pour donner une idée du nombre et des appointements des fonctionnaires chargés de l'administration de la justice dans une telle circonscription, nous pouvons donc prendre pour exemple la première qui se présente, soit celle de Barcelone (Catalogne).

FONCTIONNAIRES FORMANT L'AUDIENCE DE BARCELONE ET LES TRIBUNAUX DE PREMIÈRE INSTANCE QUI EN DÉPENDENT.

1 régent ou premier président : appointements, 9,000 fr.
3 présidents de chambre à 21,000 réaux ou 6,000 fr. chacun.
9 juges ou conseillers, à 6,000 fr.
1 procureur général (*fiscal*), à 7,500 fr.
3 avocats généraux, l'un à 4,500 et deux à 4,125 fr.
8 juges *de termino* (de 1re classe), à 2,825 fr. chacun.
14 juges *de ascenso* (de 2e classe), à 2,150 fr.).
14 juges *de entrada* (de 3e classe), à 1,825 fr.
8 procureurs royaux (*promotores fiscales*) *de termino*, à 1,825 fr.

14 procureurs royaux *de ascenso*, à 1,100 fr.

14 procureurs royaux *de entrada*, à 825 fr.

6 rapporteurs (*relatores*), à 1,283 fr.

6 greffiers, dont quatre à 1,188 fr. et deux à 1,714 fr.

2 employés aux archives, à 1,072 fr.

1 *tasador y repartidor*, à 707 fr., chargés de fixer et de distribuer les droits à payer.

1 portier supérieur, à 1,072 fr.

6 portiers inférieurs, à 857 fr.

1 garçon de bureau, à 535 fr.

6 huissiers (*alguaciles*) de l'audience.

24 huissiers dans les tribunaux *de termino*, à 770 fr.

42 huissiers dans les tribunaux *de ascenso*, à 375 fr.

28 huissiers dans les tribunaux *de entrada*, à 275 fr.

1 exécuteur des hautes œuvres, à 2,190 fr.

Ces divers tribunaux réunissent la justice civile et criminelle.

Les provinces où les condamnations sont le moins nombreuses sont celles qui forment les extrémités nord-est et nord-ouest du royaume : la Catalogne (Barcelone) et l'Asturie (Oviédo). Comme dans tous les pays, la capitale compte parmi les circonscriptions qui ont le plus de criminels.

En 1843, le nombre des crimes et délits a été en tout de 28,113, dont 17,688 contre les personnes et 10,425 contre les choses. Ce rapport est l'inverse de ce qu'on voit dans la plupart des autres contrées, et prouve que le peuple espagnol sait mieux respecter la propriété, mais aussi que ses passions s'enflamment facilement et se traduisent en voies de fait, même en homicides. Quelque fréquents que soient ces derniers, puisque le nombre des accusés pour homicide a atteint le chiffre de 3,316, il en est peu qui aient été commis avec préméditation. Parmi les moyens d'exécution, le poison ne figure que pour vingt cas. Les crimes contre nature, tels que le parricide, sont presque inconnus et les suicides assez rares; on n'en comptait que 24 en 1843; mais plus de 11,000 accusés ont eu à répondre pour coups et blessures.

Parmi les diverses améliorations apportées dans l'administration de

la justice, nous rangeons la création d'une *guardia civil* (corps de gendarmes). Depuis le 19 septembre 1848, ce corps compte 6,181 hommes d'infanterie et 1,321 de cavalerie distribués sur toute l'Espagne. La vigilance de ces gendarmes va croissant, car le nombre des délits reconnus et des délinquants arrêtés a été de 18,429 en 1846 et de 21,664 en 1847.

En 1846, ils ont constaté 12,367 fautes légères, arrêté 4,696 délinquants, 586 criminels en fuite, 780 déserteurs, 122 contrebandiers.

En 1847, il y a constatation de 13,910 fautes légères et arrestation de 5,908 délinquants, 808 criminels en fuite, 1,038 déserteurs et 108 contrebandiers.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot sur les tribunaux de commerce. Ils sont divisés en deux classes : les tribunaux de 1re classe, installés dans les villes les plus commerçantes, sont composés d'un *prior*, de deux consuls, et de quatre substituts de consul; les tribunaux de 2e classe n'ont que deux substituts. Voici les villes appartenant à la première catégorie :

Barcelone, Bilbao, Cadix, Madrid, Malaga, Santander, Séville, Valence.

Les tribunaux de commerce de 2e classe sont dans les villes suivantes :

Alicante, Burgos, la Corogne, Carthagène, Jeres, Murcie, Palma (Majorque), Pampelune, Saint-Sébastien, San-Lucar-de-Barrameda, Tarragone, Viga, Saragosse.

Ces détails, auxquels nous n'avions presque rien à changer, ont été donnés par M. Maurice Block. Ils forment le squelette d'une histoire judiciaire qui serait très-intéressante, si les appréciations morales s'entremêlaient aux appréciations physiques des faits; si, en regard de la culpabilité et de l'action du juge, on pouvait toujours placer le secret motif du délit ou du crime.

Sur chaque siége, les juges sont ordinairement au nombre de quatre, président compris; le ministère public se trouve au niveau des juges, vis-à-vis des avocats. Ils plaident, ils discutent, ils parlent assis. Au délibéré, on fait sortir le public, qui rentre dans la salle pour entendre le jugement ou l'arrêt.

Ces jours derniers, l'*audencia* de Madrid a prononcé une condamnation à mort; c'était un grand coupable, dont la peine ne pouvait se commuer. La place de la Cevada prend son appareil lugubre; les cloches tintent le glas funèbre; voici le patient qui s'avance, porté par un âne sans oreilles, vêtu d'une tunique blanche, coiffé d'une calotte verte sur laquelle se dessine une croix de même couleur que la tunique. Il marche, escorté d'une double haie de frères de la *Paz y Caridad*, et de soldats; il est précédé par l'aumônier de la prison et par quelques prêtres. Autrefois, c'étaient des moines de l'ordre des Agonisants. Le signe de la Rédemption ouvre le cortége. Les prêtres disent les litanies funèbres, tandis que l'un d'eux, choisi par la victime, l'accompagne et lui montre au ciel un Dieu de miséricorde qui va l'accueillir et lui pardonner, s'il sait mourir chrétiennement. Deux frères de la *Paz y Caridad*, munis chacun d'une cloche, répondent aux versets funèbres par un tintement lugubre, et prononcent d'intervalle en intervalle les paroles suivantes, en présentant une bourse aux spectateurs : « *Para hacer bien y decir misas por el alma del pobre que sacan á ajusticiar! Quien pueda por el amor de Dios.* — « Pour faire du bien et dire des messes en faveur de l'âme du malheureux qu'on va exécuter. Donnez ce que vous pouvez, pour l'amour de Dieu. »

Ainsi cet homme, criminel hier, repoussé du sein de la société, n'est plus aujourd'hui qu'une victime de la loi; le jour que la justice l'a frappé, une société nouvelle s'est ouverte à lui; il a trouvé des frères, les frères de la Charité, qui sont venus le fortifier, le soulager, l'aider; qui l'ont considéré comme un martyr déjà puni suffisamment par le remords, qui s'est purifié, en traversant trois phases de l'existence humaine, la souillure, la pénitence et le pardon, et qui s'en retourne vers Dieu comme un enfant perdu, longtemps égaré, mais retrouvé. Les frères de Paix et de Charité se font les précurseurs du pardon céleste. Voyez-les simples, graves, austères, religieux, exempts de toute hypocrisie; méprisant ces momeries ridicules qui forment la base et l'enseigne de presque toutes les associations philanthropiques, dominés qu'ils sont par un profond amour du prochain, par une piété compatissante. Au nombre des confrères de la Paix se trouvent les hommes les plus éminents de la ville, les esprits les plus droits,

les plus dignes, les plus miséricordieux parce qu'ils sont aussi les plus purs. « Ces frères, dit un historien judicieux, ne sont assujettis à aucune règle monastique, mais, en matière de mœurs et de religion, ils sont beaucoup plus sévères que tous les ordres religieux. Pour être admis parmi eux, il faut n'avoir jamais été repris de justice et jouir d'une réputation sans tache. On verse, en y entrant, une somme de cinq cents francs et l'on prend l'engagement de participer aux différentes œuvres qui peuvent procurer aux condamnés quelque mieux-être. La charité publique comble de largesses les frères de la Paix, et nul argent ne saurait avoir une destination plus utile, plus conforme à l'esprit évangélique qui voit le malheur dans la faute, mais qui oublie la culpabilité. »

Du moment que la victime est passée en chapelle, les consolations, les allégements physiques et moraux lui sont prodigués par les frères qui ne le quittent plus; le matin de l'exécution se disent des messes à tous les autels pour le repos de son âme, et quand il a subi l'arrêt fatal, s'il laisse une famille indigente, s'il laisse des enfants, une femme, on arrache les orphelins aux influences du mauvais exemple; on leur donne à tous les moyens de s'instruire, de travailler et de vivre honorablement.

Nous venons de suivre le cortége, depuis la *Conception Geronima* jusqu'à la place de la Cevada; nous n'avons jamais vu donner tant d'aumônes ni fouetter tant de marmots. Les aumônes, dit le peuple, vont avec les *de profundis* dans le giron de Dieu; les coups de verges inculquent aux enfants l'horreur du vice, dont la justice leur offre l'image sous les yeux, et leur suggère l'amour de la vertu que n'accompagne jamais la moindre peine. — Ce drame horrible va finir; la voix plaintive des confrères est un instant couverte par la voix nasillarde des mendiants; le bourreau, le patient montent l'échelle; un silence universel succède; le frisson de la mort semble avoir passé dans l'âme de tous les assistants. « Dites un *Credo,* » s'écrie le prêtre; — et la victime récite un *Credo;* — « dites un *Pater,* puis un *Ave Maria;* » et le patient prononce les deux prières qui lui ont été dites au berceau, et qui doivent lui servir de placet au tribunal de l'Éternel. C'en est fait, la justice humaine demeure accomplie, les cloches de San-Esteban tintent le glas funéraire, et la foule disparaît silen-

cieuse. Dans sept heures, la confrérie viendra demander son corps au bourreau pour l'inhumer.

Quand il arrive que la corde casse, la justice se trouve également satisfaite; le patient ne reste pas sous le domaine de la loi; il devient la propriété des confrères de la Paix; le frère majeur s'approche, chapeau bas, le touche du bout de sa baguette et le déclare acquis pour la communauté. Ainsi l'ont voulu plusieurs monarques d'Espagne, dont Charles-Quint a ratifié la réserve législative.

# XXXIV

## LA BOURGEOISIE ET LE PEUPLE

Qu'est-ce que la democratie? Une aristocratie mendiants.

LORD BYRON, *Tablettes*.

Idée fausse qu'on se fait en France de la nation espagnole. — Caractère et physionomie de la bourgeoisie. — Caractère et physionomie du peuple. — Le bas peuple, ses allures et ses sentiments. — Éloignement des Espagnols pour le mariage. — La raison en est dans les difficultés de la vie plus encore que dans certaines inclinations mauvaises. — M. Ayguals de Izco et ses ouvrages.

Pour nous autres Français, qui n'avons presque jamais vu la nation espagnole autrement qu'armée, défendant ses foyers, le bourgeois et l'homme du peuple s'offrent à notre imagination munis de l'escopette ou du cuchillo, le regard oblique sous un sombrero rabattu qui leur couvre les yeux, ou dormant avec nonchalance au soleil en attendant l'heure du combat... Mais pour les voyageurs qui viennent, comme moi, sans prévention ni crainte, sans méfiance ni haine, s'asseoir au foyer de cette nation hospitalière, son attitude paraît bien différente. *Para servir á V.*, le *tiene V. un amigo*, *una casa*, etc., ne demeurent pas des formules de politesse purement banales; car si vous y tenez, l'effet suit l'offre dans les limites que comportent les relations sociales ou la solidarité de convenances réciproques.

Généralement, excepté sur quelques points maritimes, la bourgeoisie n'est point riche; elle vit solitaire, retirée chez elle, ne s'occupe guère que de commerce, quand elle s'occupe de quelque chose, et compte, comme des jours de bonheur, ceux qu'elle passe à la campagne, mangeant sur l'herbe le fameux *gazpacho*. A cette distraction si simple qu'on réitère deux ou trois fois l'année, à la fréquentation des courses de tau-

reaux et du spectacle, lorsqu'on joue quelque sainete divertissante, se bornent ses plaisirs. Elle dote médiocrement ses filles, et le plus souvent ne les dote pas du tout; elle dépense fort peu de chose en ameublement, en frais culinaires; elle se vêtit d'une manière modeste et se contente de fort peu. Il en est de même du peuple, beaucoup plus simple, plus économe encore que la bourgeoisie.

Le peuple, c'est l'homme, c'est la femme que vous voyez allant à la messe dès l'aube matinale, travaillant ensuite jusqu'au soir, et finissant la journée par une prière en famille; c'est la mère, superstitieuse dans son amour, qui fait cent lieues à pied, pour intercéder, en faveur d'un enfant, d'un mari malade, telle madone réputée miraculeuse; c'est le montagnard qui me reçoit vers la brune, qui me fait un bon feu, me prépare un repas, me procure un lit propre et me taxe le lendemain à vingt ou vingt-cinq sous, en s'excusant de n'avoir pu mieux faire et d'exiger tant d'argent de ma seigneurie; le peuple, c'est ce conducteur de mules ou d'ânes, cet arriero, qui marchera douze heures avec deux ou trois échalottes et avec un petit morceau de pain dans sa poche, et qui, devenu soldat, ne demandera pas davantage, si les circonstances l'exigent, malgré le poids de son fourniment et de ses armes; c'est l'homme qui se découvre respectueusement devant l'autorité; qui confond dans le même sentiment d'affection la famille royale et la patrie; qui n'isole pas du respect qu'il porte aux autels, celui dont il entoure le clergé; le peuple, c'est l'ouvrier qui, procédant avec lenteur et mesure, coupe la journée par deux heures de sieste et ses heures de travail par l'enroulement des cigarettes qu'il consomme; c'est le citoyen faisant maigre le vendredi, respectant les dimanches et les fêtes, se mariant par amour, ne cherchant guère d'autre délassement à son labeur que la *tertulia* dans laquelle il se rend chaque soir, depuis le 4 octobre, jour de Saint-François, jusqu'au samedi saint, et qui danse avec tant d'animation tantôt la jota, tantôt la cachucha ou la zanganada... A ce compte, le peuple espagnol est-il heureux? évidemment oui, plus que le nôtre, quoiqu'il ne lise point de journaux, qu'il ne s'enivre point à la barrière, et qu'il vive sous une monarchie au lieu de vivre sous une république.

Presque dans toute l'Espagne, la bourgeoisie et le bas peuple pré-

sentent une certaine identité de goûts, d'habitudes et de manières : la bourgeoisie reste grave, posée, peu démonstrative, peu gracieuse, mais honnête, franche, loyale; le bas peuple est grossier, mais souvent chevaleresque jusque dans sa grossièreté même; on ne rencontre point parmi cette classe, même à Madrid, où se trouvent tant de gens dégradés par le vice ou la misère, ces ignobles figures d'ivrognes qui tapissent les quartiers populeux de Paris; vous recevez des coups de coude sur les trottoirs; les *manolos* et les *manolas* vous heurtent, vous poussent, vous toisent sans égard pour votre dignité personnelle dont ils s'inquiètent peu; mais passe le viatique, viennent le roi, la reine ou un infant, tous ces gens-là tomberont à genoux si c'est le viatique, ôteront leur bonnet si c'est un membre de la famille régnante.

L'Espagne est un des pays du monde, les registres de l'état civil en font foi, où l'on se marie le moins. Dans vingt-cinq ans on se mariera moins encore, puis on ne se mariera plus du tout; on aura trois ou quatre maîtresses que l'on quittera quand elles ne plairont plus, et le gouvernement alors devra se charger d'être le père commun, la mère commune des citoyens et citoyennes. Cette observation, toutefois, s'applique moins à la bourgeoisie et beaucoup moins au peuple qu'à l'aristocratie. Généralement aussi les familles sont moins nombreuses en Espagne qu'en France, où déjà nous ne les voyons plus croître comme elles croissent dans les pays du Nord. La double question du mariage et de la progéniture demanderait l'attention des législateurs. Elle se rattache aux difficultés que rencontre l'existence sociale pour les classes nobles, auxquelles leur position élevée impose un état de maison dispendieux et qui restent hors d'état d'assurer convenablement l'avenir d'une famille nombreuse. L'homme du peuple, le cultivateur surtout, n'éprouve pas cet embarras. Plus il lui naît d'enfants plus il acquiert de bras pour féconder ses terres.

Notre ami, M. Wenceslao Ayguals de Izco, dans plusieurs ouvrages remarquables, tels que *Pauvres et Riches* ou la *Bruja de Madrid*, et *Marie l'Espagnole*, a consacré sa plume élégante à la peinture des mœurs populaires; mais tout en rendant hommage aux aperçus fins et délicats, aux judicieuses observations dont ses livres fourmillent, le

tableau des pauvres nous semble un peu flatté, et celui des riches un peu trop rembruni. La raison d'être, cette raison dont les secrets reposent dans le sein de Dieu même, forme entre les hommes une balance presque égale de défauts et de vertus, de compensations utiles et d'espérances.

Parmi tous les peuples d'Europe, le peuple espagnol nous semble celui qu'on gouverne le plus facilement. Conservez intact son honneur national, ne touchez point aux objets de sa croyance, ne le chargez pas d'impôts démesurés, et vous ne l'entendrez jamais se plaindre. Il éprouve si peu de besoins, il est d'avance tellement sûr d'y pourvoir, qu'il ne se préoccupe ni des tempêtes du ciel, ni des tempêtes de la politique; il vit, et voilà tout; tandis que les paysans des autres pays travaillent comme des bêtes de somme et ne vivent pas.

# XXXV

# LA VIERGE

Ave regina cœlorum;
Ave domina angelorum;
Salve, radix; salve, porta,
Ex quâ mundo lux est orta.

Portrait de la Vierge par saint Luc. — Caractère byzantin des Vierges espagnoles. — Transformations des images représentant Marie. — Vierge radiée et Vierge couronnée par deux anges. — Poses données à la Vierge par la sculpture. — Vierges produites dans une acception vulgaire. — Retour à la noblesse du style byzantin. — Abandon de l'idéalisme primitif. — Vierges de Hernandez, d'Alonzo Cano, de Murillo. — Gardes-robes de la Vierge. — Pèlerinages. — Invocations et dédicaces à la Vierge.

Certes, aucun homme sérieux n'admettra l'existence du portrait authentique de la Vierge Marie exécuté par saint Luc; mais ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est l'exécution de ce même portrait par quelque artiste grec de l'ancienne école byzantine, qui, dès le premier siècle, aura dessiné ou modelé l'image traditionnelle de la mère du Sauveur. Cette auguste effigie, devenue noire de vétusté, fut, pour les artistes postérieurs, un modèle vénérable, qu'ils s'astreignirent religieusement à reproduire tel qu'ils le voyaient, et qui devint, de la sorte, l'origine d'une si prodigieuse quantité de Vierges noires ou bistres qu'on remarque dans les plus vieux sanctuaires de dévotion d'Espagne, d'Italie et de la France méridionale. La cathédrale de Grenade possède encore la copie du soi-disant tableau de saint Luc, représentant la Vierge et l'Enfant; copie donnée par le pape Innocent VIII à la reine Isabelle. Elle porte le caractère d'une image bien ancienne, image type, très-intéressante pour l'histoire de l'art. Chaque année le 2 janvier, anniversaire de la prise de Grenade, on l'expose solennellement à la vénération des fidèles. Je la recommande à la vénération des

antiquaires. Soit en peinture, soit en sculpture, le caractère byzantin des Vierges espagnoles a conservé, jusqu'à la fin du quatorzième siècle, presque toute sa pureté native. Depuis cette époque, on le voit se modifier, mais sans abandonner encore le type grec, mélange de noblesse sévère, de grandeur abnégative et de fermeté. Les artistes respectent le type et conservent néanmoins un faire original.

Pendant le quinzième siècle, différentes importations émanées de l'Allemagne, de la Flandre et de la Normandie, viennent altérer ce caractère byzantin. Rien n'est plus curieux que de suivre alors l'image de Marie dans ses différentes transformations : se rapprochant de l'idéal si l'artiste a dans le cœur plus de poésie chrétienne, plus de convictions profondes que de pratique d'atelier; s'en éloignant, au contraire, s'il est naturiste au lieu d'être sensualiste.

Les Vierges normandes traitées d'une main ferme, avec un caractère de physionomie dont la gracieuseté n'exclut pas la puissance, nous ont paru se ressentir de cette expédition pendant laquelle plusieurs artistes, sous les drapeaux du fameux Robert Guiscard, retrouvèrent en Sicile un type grec qu'ils ont naturalisé chez eux. Quant aux Vierges germaniques, elles se sont produites avec l'expression riante, avec la finesse d'attaches que j'ai remarquée dans les œuvres des écoles de Strasbourg, de Cologne et de Prague; tandis que les Vierges flamandes se sont offertes empreintes d'une naïveté froide, pleine de candeur et de grâce. Évidemment, le sentiment primitif s'altérait; une modification s'introduisait dans la pensée, et de la pensée s'insinuait dans l'art. Beaucoup d'artistes espagnols choisirent, comme objets d'études, un des trois types nouveaux; tandis que d'autres artistes continuèrent à copier les types byzantins; mais ces derniers, devenus imitateurs, cessèrent de créer.

Du quinzième siècle datent, pour l'Espagne, deux modèles de Vierges tout à fait différents d'expression, de pose et de symbolisme : premièrement une Vierge radiée, placée au centre d'un oval lumineux; secondement une Vierge couronnée par deux anges. Dès le seizième siècle, la peinture reproduisit à profusion ce double type; et la Vierge radiée, sur fond d'or, se multiplia tellement qu'on la retrouve aujourd'hui dans






ALICANTE  FONTAINE SANTA MARIA.

presque toutes les principales églises de l'Espagne. Nous en avons vu plus de cinquante; les unes du seizième siècle, les autres des siècles suivants, jusqu'au dix-neuvième; et malgré de minutieuses recherches, il ne nous a point été possible de trouver un seul des tableaux primitifs dont elles dérivent. Plusieurs Vierges radiées portent encore l'empreinte de l'école byzantine, tandis que les Vierges couronnées, dérivant d'une conception beaucoup moins ancienne, rentrent déjà dans le domaine de notre idéalité moderne.

Nous n'oserions pas dire, d'une manière absolue, que la Vierge radiée est d'origine espagnole. Cependant nous ne l'avons vue nulle part ailleurs qu'en Espagne, avec un caractère d'antiquité si franc. Sur les plus vieux tableaux de ce genre, nous avons même remarqué un système d'ornementation à fonds d'or, avec carreaux ou losanges, qui n'existe en aucun autre pays.

Lorsque la peinture idéalisait ainsi l'auguste mère du Christ, la sculpture, plus sévère, lui donnait une pose tranquille, presque dépourvue de mouvement; elle la représentait assise ou droite, tenant l'enfant Jésus, mais le tenant comme symbole, avec une expression d'espérance, plutôt qu'avec l'expression d'un sentiment maternel. Ce dernier sentiment, d'un ordre secondaire, dans la mystérieuse évolution du Dieu fait homme, n'avait point été rendu par les artistes grecs de l'époque primitive; il ne l'a pas été non plus par les grands sculpteurs du moyen âge. Dans une cathédrale que je crois être la cathédrale de Burgos, j'ai remarqué sainte Anne portant sur un bras la Vierge couronnée, et cette Vierge tenant de la même manière l'enfant Jésus : généalogie ascendante exprimée avec un faire d'une naïveté très-originale.

En Espagne, déjà bien avant le douzième siècle, on voit la Vierge figurer dans trois scènes que l'art primitif a presque toujours rendues identiquement quant aux poses : ce sont l'Annonciation ou la Conception, le Calvaire et la Béatification ou Couronnement. Dans la scène de l'Annonciation et dans celle de la Conception, l'attitude de Marie se montre presque constamment la même : immobilité de contemplation, immobilité d'une joie profonde, plus concentrée qu'expansive. Dans la scène du Calvaire, immobilité d'un autre genre, l'immobilité

de la douleur. Dans la scène du couronnement, l'immobilité de la gloire triomphante, de l'extase d'une félicité sans bornes.

Ainsi, par le choix de l'un de ces trois sujets, les sculpteurs et les peintres évitaient les difficultés du mouvement, et leurs combinaisons trinaires s'accommodaient, on ne peut mieux, des tableaux du Calvaire et de la Béatification. Trois personnages, le Christ en croix, la Vierge et la Madeleine, ayant tous trois une attitude bien distincte, figurant isolés l'un de l'autre, composaient le Calvaire; trois personnages, la Vierge, assise, Dieu le Père et Dieu le Fils, posant une couronne sur sa tête, formaient le tableau de la Béatification. Ces deux représentations s'adaptaient, de la manière la plus convenable, aux surfaces d'arcs-en-tiers point, aux tympans triangulaires, aux pinacles, et semblaient attendre l'époque, désormais prochaine, où l'art oserait reproduire des attitudes inclinées, des mouvements et des impressions morales.

Les Espagnols du moyen âge, très-dévots à la Vierge, avaient, généralement dans leurs maisons, un petit oratoire qu'ils lui consacraient; et dans les villes, dans les villages, on ne faisait point cinquante pas sans rencontrer quelque *lugarcillo* décoré d'une image de la reine du ciel. Il en existe encore certain nombre, surtout vers la Galice, les Asturies et l'Estramadure; il est des effigies fort anciennes, mais parmi ces dernières, presque jamais nous n'avons remarqué d'autres types que des types d'imitation. A la vérité, l'imitation s'y revêt d'un caractère indigène qui rappelle souvent la fermeté byzantine, et qui tient quelque chose de cette expression d'étonnement qu'offre le type grec dégénéré.

Depuis le treizième siècle, au lieu de se tenir dans les hautes régions de l'idéalisme, l'art semble interpréter volontiers les sentiments les plus vulgaires. Sous la main des sculpteurs et des peintres la Vierge devient une femme jeune et belle, mais une femme ordinaire, une femme comme une autre, qui assiste aux querelles de ménage entre sainte Anne et saint Joachim, puis à leur réconciliation; qui se marie, qui voyage en cacolet, qui accouche dans un bon lit, assistée d'une matrone; qui reçoit avec politesse les visites de sa mère, avec déférence les ordres de son mari, et qui se mêle au grand drame de la passion sans paraître en prévoir le résultat sublime. Tel nous a paru le caractère distinctif de *Nuestra Señora de la Armada*, dans la collégiale de Saint-Félix, à San-Felipe; de

*Nuestra Señora* de *Oca*, représentée assise, portant l'enfant Jésus qui tient une pomme (cathédrale de Burgos); de *Nuestra Señora de los Remedios*, à Mondonado, et tant d'autres. Tels se présentent, dans leur ensemble et dans leurs détails, le grand retable de la vieille cathédrale de Salamanque, peinture espagnole du quatorzième siècle; celui d'une chapelle dédiée à sainte Anne, dans la cathédrale de Burgos; les fresques de la sacristie épiscopale de Tolède, et le retable de la capilla mayor du même sanctuaire qui, terminé vers 1550, semble clôturer la période d'expression naïve où s'incarne la Vierge Marie.

En faisant un retour vers l'antique, la renaissance dut apporter, dans l'expression des Vierges, une modification nouvelle, et se rapprocher de la byzantine. Marie alors prit une physionomie beaucoup plus sévère : de simple ménagère qu'elle semblait être, elle redevint reine; elle recommença de poser sur un trône; mais elle acheva de perdre la naïveté d'idéalisme qui caractérise les Vierges des époques antérieures. Cette phase dura plus d'un siècle. En Allemagne, en France où la réforme protestante, imposant une attitude vulgaire à l'auguste mère du Christ, comprimait l'essor des artistes catholiques romains, le prosaïsme devait naître et se maintenir, tant que se maintiendrait l'hérésie triomphante. Mais en Espagne, d'où vient qu'il existait aussi? De ce que les artistes y avaient perdu toute puissance de création. Copistes, ils cessèrent d'être poëtes; ils se rendirent esclaves de la forme; ils ne surent pas, comme Michel-Ange ou Jean Goujon, en quelques-unes de leurs œuvres, allier la magie de l'expression à l'élégance du type matériel. Cependant, une lueur bien remarquable d'idéalisme caractérise parfois certaines compositions de cette époque si rationnelle. La vision du jésuite Martin Alvaro, qui crut entendre la Vierge même lui manifester le désir d'être peinte telle qu'elle lui apparaissait, et qui chargea Vicente Juanès de reproduire son rêve, donna naissance à une toile colossale, pleine d'expression. Cette toile existe dans l'église San-Juan de Valence, et Marie, assure le sacristain, s'en montra satisfaite, car elle complimenta l'artiste. Dans la même ville, à l'altar mayor de la cathédrale, nous avons vu des scènes de la vie de Marie, peintes d'une manière remarquable, dans le genre florentin, par Felipe Paulo de Santa-Leucadia, artiste habile, d'origine bourguignone. Nous avons admiré, à la ca-

thédrale d'Astorga, un retable dont les principaux sujets, la Pieta, l'Ascension, le couronnement de la Santissima, furent exécutés en 1569, par Becerra, élève de Michel-Ange; dans la capilla Santa-Anna de la cathédrale de Badajoz, des épisodes relatifs au Christ et à la Vierge, par Luis de Morales, sculpteur de la même ville; au transcoro de la cathédrale de Léon, des groupes analogues exécutés par Berruguète; en Navarre, à Cascante, un chef-d'œuvre de finesse et de vigueur, un retable sculpté en 1596, par Pedro Gonzalès de San-Pedro et par Ambrosio de Vengotheo. Il nous serait facile d'en citer d'autres, de Damart Gallegos, Sanctis de Castro, Pietro Villegar, etc., mais ils sont d'un mérite inférieur à ceux que nous plaçons en première ligne.

Ce fut dans le même style qu'un siècle après, quand déjà l'art s'en allait, Hernandez anima du sentiment ibérique ses Vierges imitées des vestales romaines; et qu'Alonzo Cano dota Grenade, sa patrie, ainsi que plusieurs autres villes, de groupes, de figures et de figurines, chez lesquels rayonne véritablement la foi la plus vive.

Architecte, peintre, sculpteur, et de plus chanoine du chapitre de Grenade, Alonzo Cano s'est pénétré du texte des Évangiles, des Pères de l'Église et des légendes; son intelligence a vécu d'une vie d'ascétisme, son imagination rêveuse a parcouru quelques régions découvertes naguère par le Giotto et par Cimabué, et la Vierge est venue s'offrir à lui avec l'idéalisme qu'inspire une croyance dans sa naïveté rudimentaire. L'Annonciation, la Conception, la Nativité, la Présentation, la Visitation, la Purification, l'Assomption que l'on voit sculptées dans la capilla mayor de la cathédrale de Grenade; la Trinidad peinte sur toile dans une chapelle latérale; dans la sacristie, une Conception; dans l'Oratorio, une Vierge avec l'Enfant et une autre Vierge; d'exquises miniatures sculptées et peintes par le même artiste donnent ici la mesure profonde de son âme et les proportions de son talent. Les Vierges, les saints, les saintes qu'il a créés ont fait école; mais une distance considérable existe entre ses œuvres et celles de ses élèves, qui, malheureusement, se sont substitués au maître dans une partie des œuvres que nous venons de signaler.

Voici venir Murillo, le peintre des Vierges : d'abord indécis entre ses impressions d'enfance et l'autorité des modèles italiens qu'il a sous les

yeux, il crée des Vierges italiennes; on se croirait dans l'atelier d'un successeur de Raphaël; mais peu à peu Murillo grandit; son faire se développe, s'épure; sa faculté génératrice acquiert un commencement d'indépendance; il atteint l'apogée de sa gloire, et les Vierges qu'il enfante montent avec lui dans l'horizon vaporeux qu'il imagine. Plus idéales que les Vierges antiques, illuminées d'une lueur poétique différente, les Vierges de Murillo produisirent un nouveau type dont s'emparèrent avec enthousiasme la peinture et la sculpture. De tous côtés, on fit en bois, en terre cuite des *Conceptions*, des *Assomptions*, créées sur les modèles laissés par le grand maître de Séville, et il n'y eut pas un barbouilleur qui ne dotât quelque église d'une reproduction de Murillo. Il s'en trouva beaucoup de mauvaises et de médiocres; mais il y en eut aussi d'excellentes. D'autres artistes copièrent Raphaël, Paul Véronèse, les Carrache, le Titien, et le firent quelquefois avec bonheur; de sorte qu'aujourd'hui les Vierges à type espagnol, à type italien dégénéré l'emportent, sous le rapport du nombre, sur les Vierges imitées de la byzantine ou de l'école germano-flamande, qui s'en rapproche tant qu'elle conserve sa technique primordiale.

Ces divers caractères propres aux effigies de la mère du Sauveur existent indifféremment dans tous les sanctuaires qui lui sont consacrés, excepté néanmoins dans les sanctuaires anciens, où presque toujours la Vierge porte l'empreinte de l'époque byzantine.

Quant au vêtement, il ne varie guère que sous le rapport de l'élégance et de la richesse. Certaines Vierges possèdent une garde-robe dont la valeur s'élève peut-être à près d'un million. Dans la cathédrale de Tolède, par exemple, où la Vierge, de couleur bistre, pose sur un trône d'argent, sous un dais en vermeil; sa couronne, ses bracelets sont d'or guilloché, avec incrustation de pierres fines; sa robe et son manteau, ainsi que le vêtement de l'enfant Jésus, sont semés d'une innombrable quantité de perles fines. La Vierge del Pilar, à Saragosse, la Vierge du Mont-Serrat, noires et bizantines, ne possédaient pas moins de richesses. Celle de la cathédrale de Séville s'en rapproche quant au luxe; mais son effigie, gracieuse et riante, porte une date beaucoup plus moderne; car elle sort des mains de Juan Martinez Montanès, le Phidias de Séville, mort en 1640.

Indépendamment des Vierges que nous avons déjà signalées, on adore en particulier, à Ciudad Real et à Talaveyra de la Reyna, *Nuestra Señora del Prado*, dans une église fort ancienne, bâtie sur un temple de Diane ; à Oviédo, *Nuestra Señora de la Vêga;* dans l'Aragon, la *Virgen de Magallon*, si célèbre par sa légende ; dans la Nouvelle-Castille, au centre de sites très-pittoresques, *Nuestra Dona de la Salceda;* à Porto, *Nuestra Dona de Graciâ;* sur le Rio-Negro, près de Benavente, *Nuestra Señora de Sarapos*, Notre-Dame des Haillons ou des Guenilles, ainsi nommée parce que les mendiants guéris par son intercession suspendent en *ex-voto* leur garde-robe auprès de son autel.

Plusieurs cathédrales et quantité d'églises se trouvent sous le vocable de la Vierge, désignée tantôt avec une dénomination, tantôt avec une autre : à Valence, à Denia, l'ancien *Dianium*, ce fut l'effigie de *Nuestra Señora de los Desemparados*, qui remplaça le *sacellum* de Diane, et les murs des deux temples furent convertis en basiliques chrétiennes; à Cuença, deux Vierges, la *Virgen de la Salud*, palladium qu'Alphonse IX portait avec lui dans ses expéditions guerrières contre les Maures, et la *Señora del Sagrario*, se partagent les hommages des fidèles. Il en est de même dans la cathédrale de Léon, qui, bâtie sous le vocable de *Santa-Maria de Regla*, possède une autre Vierge, *Nuestra Señora del Dado*, Notre-Dame-du-Dé, considérée comme miraculeuse. Marie patronne également les cathédrales de Girone, de Burgos et d'Avila. A Girone, sa statue, de grandeur presque naturelle, était d'argent massif; dans le sanctuaire d'Avila, comme dans un autre sanctuaire de Grenade, on montre une chapelle souterraine où certaine image de la Vierge, disparue depuis, aurait été déposée par des anges. Beaucoup d'autres sanctuaires, primitivement destinés à des usages pieux, des mosquées, des synagogues, furent régénérés en les consacrant à Marie, qui sous le nom de Nuestra Señora la Blanca règne encore sur l'antique synagogue de Tolède. Enfin, il existe des Vierges *aparecedas*, images révélées, comme dans l'église Sainte-Anne de Séville, qu'on sort pour conjurer les grandes calamités et qui ne dépassent jamais certaines limites. La *Virgen apareceda* de ce faubourg n'oserait traverser le Guadalquivir.

Nous ne dirons pas tous les pèlerinages auxquels donne lieu le culte de Marie, car seule elle fait voyager autant de fidèles que le font en-

semble tous les saints et toutes les saintes du paradis. Sans parler des pèlerinages à Notre-Dame d'Atocha, à Notre-Dame del Pilar, à Notre-Dame du Mont-Serrat, que nous avons déjà fait connaître, on trouve dans la Navarre la Vierge de la Remega ou du Pardon; dans l'ancien royaume de Valence, au milieu des montagnes, la *Cueva santa*, grotte profonde, solitaire, à dix kilomètres de Segorbes, où demeure une Vierge réputée miraculeuse. Non loin des embouchures de l'Èbre, dans un site bien digne du pinceau de Salvator Rosa, d'où l'œil s'étend sur la Méditerranée, à proximité du col de Balaguer et de la petite ville de Perello, c'est la *Señora de la Aurora*, l'auguste messagère des jours heureux, qui semble apparaître brillante sur les rayons émanés de la nue; dans la pauvre petite ville d'Illescas, c'est la Vierge *de la Caridad;* dans la Gallice, *Nuestra Señora de la Esclavitud*, qui, le 8 septembre, attire, comme la Vierge de la Cueva santa, un prodigieux concours; à deux ou trois kilomètres de Tarancon, patrie de monseigneur le duc de *Rianzares*, c'est *Nuestra Señora de Rianzares*, en grande vénération dans toute la contrée d'alentour.

Le premier vendredi du mois de mai, les jeunes filles de Jaca vont au champ de *Las Tiendas* honorer celle qui, sous le nom de Vierge des combats, a défait les Maures en 795; à Roncevaux, elle veille sur les cendres des héros d'avant-garde de Charlemagne; à Séville, on montre la porte où sa main victorieuse introduisit san Fernando; à Cuença, l'embrasure de laquelle, sous son égide, don Alonso s'élança contre les Maures... Chez une nation vaillante comme la nation espagnole, Marie n'eût été qu'imparfaitement honorée, si le scapulaire et le rosaire, précieux cadeaux que les Espagnols lui attribuent, avaient brillé dans sa main isolément du glaive des combats. S'ils l'aimèrent compatissante et bonne; ils l'aimèrent bien davantage héroïne; et s'ils se revêtirent presque tous de sa livrée; si les femmes prirent l'habitude du rosaire, si le scapulaire couvrit tant de nobles cœurs, croyez-le bien, ce fut parce que la Vierge de la paix était en même temps la Vierge des combats.

Les Espagnols invoquent dans toutes les circonstances la protection de Marie. Ils la rendent même solidaire de leurs actions, et l'on a vu des négociants la prendre en participation de bénéfice, se faire commanditer par elle. On raconte qu'au dix-septième siècle, Pierre Isaac, négociant

d'origine française, fixé à Cadix, ayant formé avec la Vierge une société, gagna quatorze mille ducats dont il versa entre les mains des Récollets la portion afférente à la reine du ciel.

L'apparition de la Vierge aux personnes qui l'invoquent avec une ferveur profonde est devenue presque un article de foi dans toute l'Espagne, tant l'idée s'en trouve répandue parmi le peuple. Ailleurs nous avons parlé de l'entretien de Marie avec saint Ildefonse, qu'elle revêtit de sa *casuella*. Eh bien, dans la cathédrale de Tolède, on montre sous un autel de marbre, entouré d'une grille dorée, la pierre où se posa la mère du Christ, et on lit au-dessus : *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus ;* « Nous adorons la place où ses pieds se sont arrêtés. » A Saint-Jacques de Compostelle, à Saragosse, à Cuença, la Vierge devint l'objet de visions extraordinaires dont nous avons dit quelques mots dans notre chapitre sur les saints d'Espagne [1]. A Grenade, elle-même vint dire au pieux archevêque Don Pedro de Castro de placer des chanoines en certaines demeures souterraines qu'on venait d'y découvrir, et la grotte où se montra la reine du ciel fut grillée pour qu'aucun pied mortel ne foulât désormais une terre aussi sainte. N'est-ce point sur le mont sacré de la même ville qu'elle s'était entretenue avec Santiago et ses disciples; qu'elle indiqua le corps de saint Mesiton, martyr ; qu'elle signala de précieux manuscrits déposés au Vatican, et qu'elle envoya son image, façonnée de la main des anges? Cette auguste relique, connue sous le nom de *Nuestra Señora de las Angustias*, attire dans l'église du même nom considérablement d'adorateurs.

Soit donc qu'on admette ces apparitions comme réelles, thèse que nous ne discuterons pas; soit qu'on les regarde comme le résultat des préoccupations ascétiques d'imaginations faibles, un fait demeure positif, c'est la haute confiance qu'avaient en Marie les Espagnols de tous les rangs, et la part considérable qui lui revenait dans la traduction artistique ou littéraire d'un culte profondément intime. En toute circonstance grave, les individus, les villes, l'État l'invoquaient et l'invoquent encore, tantôt sous une dénomination générale, comme *Nuestra Señora d'Atocha*, patronne spéciale des têtes couronnées, ou *Nuestra*

[1] Voyez les pages 152, 153, 154 de ce volume.

*Señora del Pilar;* tantôt sous une dénomination générique, comme la *Señora Blanca*, la *Señora del Mar*, la *Señora de los Milagros*, etc. Par elle se faisaient autrefois les traités, les engagements, les actes, les promesses; le vocabulaire de ses vertus, ou certaines circonstances de sa vie, servent à dénommer les jeunes filles, qui s'appellent *Dolores*, *Mercedes*, *Conception*, etc. Les gens se saluent, se complimentent en prononçant son nom. Entrez-vous quelque part, il faut dire : *Ave Maria*, pour qu'on vous réponde : « Conçue sans péché; » quittez-vous une famille, un ami, chacun vous dit : *Allez avec Dieu; allez avec la Vierge.*

Beaucoup d'ouvrages sont dédiés à la Vierge. Je lis en tête des *Autos* de don Pedro Calderon de la Barca, cette dédicace : « A la mère du « meilleur des fils; à la fille du meilleur des pères; à la reine des « anges. » Mais, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ne s'est pas contenté de lui consacrer des livres religieux, on a mis sous son patronage certaines œuvres éminemment profanes, telles que des pièces de théâtre. Dans le siècle dernier, quand on devait représenter une pièce nouvelle ayant quelque importance, en tête de l'affiche se trouvait une invocation à la Vierge, ordinairement conçue de la manière suivante :

> A la Imperatriz de los cielos, madre de el Verbo eterno, norte de toda España, alivio, fiel centinela, y antemural de todos los Españoles, Maria santissima; consagra á beneficio, y para aumento de su mayor culto la compañia de comicos de esta ciudad una nueva comediá, titulada, etc. [1].

Suivaient l'éloge de la pièce et la description du ballet qui devait terminer le spectacle. Le lendemain, on versait à la caisse des pauvres, ou bien au tronc de l'Ave Maria, la part afférente à la Vierge bénéficiaire.

[1] « A l'Impératrice du ciel, mère du Verbe éternel, nord de toute l'Espagne, consolation, fidèle sentinelle et rempart de tous les Espagnols, la très-sainte Marie; c'est à son bénéfice et pour l'accroissement de son culte que les artistes de cette ville donnent une comédie nouvelle, intitulée, etc.

# XXXVI

# GALERIES DE PEINTURE ET DE SCULPTURE DE MADRID

Mais comment peindre tout ce qui s'offre à moi? Mes sens suffisent à peine pour tout voir : les souvenirs se pressent en foule ; je m'égare avec délices.

ARSÈNE THIÉBAUT-DE-BERNAUD.

Fondation du Musée royal. — Il lui manque un local convenable. — Description du palais actuel des Beaux-Arts. — Ses statues allégoriques et ses médaillons. — Composition du Musée. — La conservation en est soignée, la plupart des tableaux sont exempts de retouche. — On le voudrait mieux éclairé. — Coup d'œil général sur les principales toiles des écoles d'Italie, de Flandre et d'Allemagne. — Fausses attributions données à quelques-unes de ces toiles. — Écoles espagnoles. — Blas del Prado ; Roelas ; Navarrete ; Pacheco ; Ribera ; Morales ; Alonzo Cano ; Ribalta ; Juanès ; Zurbaran ; Velasquez. — Les tableaux de ce dernier maître existant au musée demanderaient une épuration. — Caractère de son œuvre ; ses qualités et ses défauts. — Murillo. — On ne peut le bien apprécier ici ; il faut le voir à Séville. — Quelques notes sur l'incertitude de ses allures artistiques. — Musée national. — Galerie San-Fernando. — Collections particulières. — MM. Carderera, Villa-Amil et leurs cartons.

Ce fut assurément une heureuse, une grande idée de créer à Madrid un musée royal où se trouveraient réunies les œuvres capitales disséminées en divers lieux, et de faire poser, pour ainsi dire, vis-à-vis les uns des autres, les principaux artistes dont s'honorent l'Espagne, l'Italie, la France, la Flandre, la Hollande et l'Allemagne; mais les tableaux ont fait faute à l'idée et les édifices aux tableaux. Il s'en faut bien que toutes les écoles, que tous les premiers maîtres soient représentés ici ; on rencontre d'immenses lacunes ; on s'étonne de trouver des toiles au-dessous du médiocre à côté de chefs-d'œuvre, et l'amateur se demande comment il se fait que les peintres, les sculpteurs du moyen âge, si nombreux dans la Péninsule, aient été presque complétement oubliés. On a laissé, au fond de sacristies obscures et d'églises sombres, des toiles d'une valeur immense; on a tout à fait négligé l'histoire chronologique de l'art pour n'en réunir que les spécimens techniques ou les témoignages individuels. Aux millions généreusement

dépensés par Ferdinand VII, il eût fallu joindre quelque peu de zèle, quelque peu de goût, pour collectionner, lors de la fermeture des couvents, les monuments de l'art ancien, de cette école indigène qui, tout en suivant les traces des frères Van Eyck, sut rester originale; il fallait, par des sacrifices judicieux, tâcher de remplir les lacunes qu'offrent la série des maîtres étrangers, et ne point compromettre les œuvres capitales de maîtres tels que Velasquez ou Murillo, en plaçant à côté d'elles des ébauches qu'eux-mêmes jetteraient au feu s'ils les rencontraient dans l'autre monde. Enfin, un local manque : celui du Prado, celui de la Trinidad, calle d'Atocha, et celui de la Real Academia, calle de Alcala, n'ayant point eu la destination qu'on leur donne aujourd'hui, ne se trouvent ni éclairés, ni disposés d'une manière convenable. J'y verrais un remède, ce serait de surélever le musée du Prado, fort digne assurément de demeurer à Madrid le temple des beaux-arts. Cet édifice moderne nous semble seul réunir des conditions d'élégance et d'harmonie.

Figurez-vous un parallélogramme central de trois cent soixante-dix-huit pieds de long sur soixante-quatorze pieds de large, ayant à ses deux extrémités un autre bâtiment rectangulaire de cent cinquante et un pieds de longueur et continuant la ligne du parallélogramme précité qui forme le corps principal. Cette partie moyenne a pour façade une galerie de quatorze arcs cintrés disposés de chaque côté de l'entrée principale que surmonte une attique supportée par des colonnes doriques. Contre la façade se trouvent dix statues allégoriques en marbre plus hautes que nature et des médaillons également en marbre. Les statues ne se laisseraient point deviner par leurs attributs; le nom plus que la pose sert à les distinguer, ce sont : la Force, la Paix, la Fertilité, la Symétrie, la Magnificence, la Constance, l'Immortalité, la Renommée, la Victoire. Les médaillons représentent des artistes célèbres, les premiers maîtres de l'Espagne : Alonzo Berruguète, don José Albanez, Alonzo Cano, Gregorio Hernandez, Gaspar Becerra, José de Ribéra, Francisco Zurbaran, don Diégo, Velasquez de Silva, Bartolomé Esteban Murillo, Claudio Coello, Vicente Macip, vulgairement appelé Juan de Juanes, Juan de Toledo, Juan de Herrera, don Ventura Rodriguez, Pedro Perez et Pedro Machuca.

Une autre entrée, l'entrée ordinaire, existe sur la petite place de San-Geronimo, et présente un portail dorique, avec péristyle et tympan, exécuté, comme le reste de l'édifice, en pierre dite de Colmenar, granit bleuâtre très-fin, très-convenable à l'architecture monumentale. A l'intérieur, un beau vestibule soutenu par huit colonnes, éclairé par sa coupole, sert d'entrée à plusieurs vastes salles qu'on voudrait voir toutes éclairées par le même procédé. Ces salles présentent séparée l'école espagnole de l'école italienne. A cette dernière, on a joint l'école allemande, l'école française, les écoles flamande et hollandaise, et l'école espagnole moderne que nous trouvons d'une pauvreté déplorable.

Cette galerie possède en totalité mille huit cent trente-trois tableaux et un nombre assez considérable de sculptures, la plupart médiocres et modernes. Les tableaux sont d'une conservation soignée, presque tous exempts de retouches. On a mis dans une salle spéciale ceux dont le nu pourrait effaroucher les consciences délicates. Là se trouvent les plus beaux Titien de la collection qui en possède d'admirables. Nous avons admiré son Sisyphe comme étude d'anatomie, comme puissance de contraction musculaire; son Adoration des Mages où la Vierge présente son fils avec une satisfaction maternelle vraiment touchante; nous nous sommes arrêté devant la bataille de Lépante, qu'il peignit à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans avec une vigueur de style digne de ses belles années; nous lui avons restitué ce magnifique portrait d'homme, le plus beau portrait peut-être du musée, qui existe au numéro 645, sous le nom du Tintoret. Les Raphaël des numéros 726 et 741 nous ont surtout frappé par la divine harmonie répandue sur toutes ces figures, par le naturel gracieux de ces poses et la splendeur du coloris. Nous n'avons pas moins admiré, mais avec un sentiment bien autre, ce Jésus-Christ, du même peintre, succombant sous la croix (984). Un artiste de Saint-Pétersbourg le copiait alors. Entre les formes voluptueuses et les airs passionnés des filles de Loth par Vacaro (743) et les gracieux contours de ces mêmes filles par Furini (848), nous sommes demeuré indécis, ne sachant auxquelles donner la palme de la beauté, et plaignant le vieillard d'avoir à lutter contre des créatures aussi séduisantes. Pour l'honneur d'Albert Durer, nous aurions bien voulu effa-

cer son nom de six tableaux très-médiocres qui ne peuvent être de lui, afin de le réserver pur à deux tableaux qui lui appartiennent. Quelques saints nous ont particulièrement frappé par leur expression de piété confiante; tels un Santiago du Guide (836); une Sainte-Marguerite du Titien (851); une Sainte-Madeleine du Guide, si pure, si pleine d'inspiration religieuse (855); une Sainte-Aguida de Vaccaro, dont le regard est profondément empreint de célestes espérances, etc., etc.

Celui qui a réalisé toutes ces espérances, qui a puisé l'éternité de la vie dans le sanctuaire même de la mort, le voilà glissant du haut de la croix, enveloppé d'un suaire, soutenu, porté sur des bras qui s'entendent, appuyé contre des cœurs qui battent à l'unisson, caressé par des yeux qu'illumine la foi; c'est la Descente au tombeau du Florentin Bartolomé Carducci, peu connu, mais bien digne de l'être.

Dans les Funérailles de Jules César, par Lanfranco, respire toute une époque, semble finir un règne et commencer un empire. Le tableau allégorique de la Paix, par Giordano, nous a fait l'effet d'une composition pleine d'animation et de mouvement, à laquelle malheureusement il faut accoler une traduction, sous peine de ne pas la comprendre; mais l'ordonnance des personnages, leur mouvement, leurs poses indiquent un grand maître.

Parmi toutes ces pompes de l'art, parmi toutes ces richesses, nous cueillons en courant quelques fleurs, avec le regret bien vif de n'en pouvoir cueillir davantage; et quand les maîtres de l'Espagne nous appellent, nous éprouvons presque un regret de nous laisser captiver ailleurs, de rester sous le charme des écoles de Flandre, d'Allemagne et d'Italie. Au reste, il ne faut pas croire qu'ici les Italiens ne se produisent qu'escortés de chefs-d'œuvre : j'aime assurément mieux la Rebecca de Murillo que la Servante aux formes robustes de Paul Véronèze (661); ce Jeune Homme du Guide (646), délicieux d'expression, me paraît bien pâle; on le croirait exsangue.

Avant de parler de l'école espagnole, je dirais volontiers quelques mots des frères Van-Eyck et de Memmeling dont cette école dérive, s'il m'était démontré que les tableaux inscrits au Musée sous ces noms illustres leur appartiennent; mais il n'en est rien : ce sont de simples imitations, n'ayant rien de la vigueur originale, du coloris chaud et de

la transparence des maîtres. Leurs œuvres sont presque introuvables ailleurs qu'à Berlin, en Flandre ou dans la Grande-Bretagne.

Voici les illustrations nationales du Musée : Le premier, par ordre de date, c'est Blas del Prado, né à Tolède en 1497, élève du célèbre Berruguète. Il a représenté une Vierge avec l'enfant Jésus accueillant la *Flos sanctorum* d'Alfonse de Villegas ; saint Joseph est à côté de la Vierge ; saint Jean l'Évangéliste et saint Ildefonse se trouvent à ses pieds. Une grande noblesse respire dans l'attitude de la mère du Christ. Cette composition remarquable porte le millésime 1530 : elle reproduit le faire italien (170).

Juan de las Roelas, né à Séville vers 1558, se montre ici dans une de ses œuvres les plus importantes, *el Agua de la Peña*. Nous en avons déjà parlé précédemment. La beauté du dessin, le mouvement, le caractère des figures indiquent un grand maître ; mais l'expression en est moins fine, et le coloris moins séduisant que dans l'œuvre de Murillo qui traite le même sujet (95).

Don Juan Fernandez Navarrete, né à Logrono en 1526, élève du Titien dont il imita la manière, ne saurait être jugé d'après le petit tableau de chevalet qui se trouve au nº 314.

Francisco Pacheco, né à Séville en 1571, élève de Luis Fernandez et maître de Velazquez, forme le point intermédiaire, le passage des maîtres de l'école renaissance aux maîtres de l'école moderne. Le Saint-Jean-Évangéliste et le Saint-Jean-Baptiste, placés aux nºs 237, 238, sont d'une facture un peu commune, mais ferme. Cette puissance du pinceau néanmoins allait être dépassée par Ribera, qui, né en 1588 à Jativa, aux environs de Valence, imita le Caravage, son maître, dont il exagérera les qualités. Ribera vécut longtemps en Italie ; il mourut même à Naples, où il était plus connu sous le nom de l'Espagnolet que sous celui de Ribera. Le Musée possède passablement de tableaux venant de lui. Un des plus remarquables est le Martyr de saint André, toile dont l'aspect fait horreur. Quelle différence entre cette œuvre et le même sujet traité par Murillo ! Rien ne saurait mieux rendre la différence du génie des deux maîtres.

Ce n'est point ici qu'il faut voir Moralès, Cano, Ribalta, ni Vicente de Juanes, quoique ce dernier se produise en plusieurs tableaux

d'un coloris fort animé. Leurs nombreuses productions, appendues au Musée, n'offrent rien de très-remarquable. Il en est ainsi de Zurbaran et de Murillo, quoiqu'ils soient supérieurs assurément à leurs devanciers; mais Velazquez peut être jugé, même apprécié presque autant qu'il le mérite, pourvu qu'on ne tienne compte que des œuvres capitales et des portraits.

Zurbaran, né en 1598, à la Fuente de Cantos, élève de Roelas, dont il se rapproche, imita le Caravage, et réussit fort bien à rendre les figures mystiques, les apparitions extraordinaires. Il traita aussi des sujets mythologiques. Le Musée possède plusieurs tableaux faits par lui dans ces deux genres; mais ce ne sont pas ses meilleures toiles, tant s'en faut.

Nulle part on ne saurait mieux que dans cette collection royale comprendre le génie de Velazquez, ses hardiesses, sa manière large, souvent incorrecte, sa touche impatiente, produisant d'un trait l'effet qu'elle veut obtenir. Plus Velazquez peut paraître grand, plus il faudrait que les directeurs du Musée se montrassent scrupuleux à ne produire que les bonnes choses émanées de lui. Nous avons vu, avec regret, beaucoup de tableaux médiocres qui sont bien dans la couleur de Velazquez, mais qu'il produisait sans prétendre les créer bons, uniquement pour répondre aux désirs des grands seigneurs désireux d'être peints par lui ou d'avoir quelque ouvrage sorti de sa palette. Ses portraits, même les plus ordinaires, présentent un caractère de vérité, un air de nature qui me les fait préférer aux toiles du même maître composées de *chique*.

Les faiseurs d'itinéraires et de livres sur l'art ont pris relativement à Velazquez une mesure très-commode, c'est de distraire de son œuvre immense quelques toiles qu'ils vantent outre mesure, qu'ils proclament, souvent sans examen, les premières de l'Espagne, les premières du monde, négligeant d'autres toiles qui se trouvent à côté, et qui brillent de beautés incontestables, quelquefois plus réelles, mais moins évidentes pour le vulgaire. Ainsi, par exemple, le célèbre tableau des Buveurs ne nous a point frappé d'admiration. C'est une œuvre très-savante, très-hardiment composée, sans doute; c'est une nature pleine d'à-propos et de vérité, mais une nature commune; c'est un ensemble qui fait très-bien tableau, qui présente beaucoup d'accentuation et de vie, mais auquel manque cette finesse de touche, cette légèreté qui s'allie quelque-

fois chez Velazquez à la vigueur du coloris, à l'expression profonde d'un sentiment. Certaines parties de cette toile ne sont même qu'indiquées. C'est une débauche d'esprit chez l'artiste, débauche sublime, mais enfin débauche. Ses Forges de Vulcain, vantées si démesurément, ne justifient pas non plus l'exagération d'éloges qu'elles ont produite. Ce Vulcain n'a point de dignité; cet Apollon n'offre nullement le charme de la séduction. Il faut qu'une femme comme Vénus ait été bien capricieuse, bien fantasque pour l'aimer. Le Vulcain de Velazquez apparaît comme un simple forgeron, ni plus ni moins distingué que ses compagnons de travail, et le dieu du jour comme un mortel de la plus grande vulgarité.

La Vue d'une fontaine de l'île du château royal d'Aranjuez, vue pleine d'harmonie, d'air et de profondeur, nous semble une fort belle chose, quoique les voyageurs n'en disent mot. Il y a de la poésie dans les ombres et dans l'eau. Il ne faut pas y chercher une vérité absolue, tangible. Le maître ne voulait produire que du beau idéal, et son pinceau l'a rendu de la manière la plus heureuse. Cette œuvre (145) a pour pendant une Vue de l'arc triomphal de Titus (118), paysage où la profondeur, la perspective et la poésie se marient de la façon la plus heureuse.

Nous ne pouvons donner trop d'éloges à une autre toile du même peintre, l'une de ses compositions les plus belles et les plus exactes. Là, ce n'est point de l'idéal, c'est au contraire la nature prise sur le fait, la nature parlante: dans le tableau de *las Meninas* (155), d'une dimension de trois mètres et demi en hauteur et de trois mètres en largeur, Velazquez a voulu représenter toute la famille royale réunie, et s'est placé lui-même au fond de l'appartement. Sa physionomie ne porte pas plus de quarante années.

Dans ses tableaux d'église, dans ses sujets pieux, j'en appelle à l'Adoration des Mages (167), Velazquez n'atteint point le degré de perfection auquel il parvient dans certains paysages ou dans ses vues d'intérieur. Son génie original n'y apparaît guère que sous les traits des personnages; encore ne réussit-il jamais à faire une Vierge sentimentale et naïve, un Christ empreint de résignation divine.

La spontanéité de Velazquez, la puissance énergique avec laquelle il s'empare de l'espace, la hardiesse de ses contours éclatent dans plu-

sieurs grands portraits du Musée, entre lesquels nous citerons un duc d'Olivarès (177); un Philippe IV (115), dont la figure présente un fini très-rare chez l'artiste; un portrait d'Alonzo Cano, parlant, expressif (81); un portrait de Philippe IV, à cheval (299); le portrait d'un personnage inconnu, à mi-corps (289). Dans cette dernière œuvre, l'artiste n'ayant dessiné qu'un buste, est demeuré supérieur, tandis qu'il échoue chaque fois qu'il lui arrive de dessiner des jambes. Toutes ses figures posent mal sur leurs pieds.

Aucun Murillo de la collection royale ne nous a paru valoir ces toiles splendides qui décorent une des salles du musée de Séville et l'église de la Miséricorde. J'avouerai même qu'en quittant Madrid je ne savais encore trop comment le classer, comment déterminer son genre. Les œuvres inscrites au Musée royal sous le nom de Murillo sont loin d'offrir un caractère identique : on l'y voit imitant Velazquez, imitant Roelas, imitant quelques maîtres italiens, notamment Raphaël et le Titien, essayant ses ailes et n'osant pas encore idéaliser, comme il l'a fait plus tard, les formes et l'expression de ses modèles. Le San-Fernando du numéro 159 est un délicieux petit tableau; l'Enfant-Dieu dormant sur la croix (179), l'Adoration des Pasteurs (191), indiquent une touche gracieuse, un coloris déjà suave; le Saint-André martyr (182) dénote une sobriété d'effet pleine de convenance et de goût. L'artiste ne fait point assister le public aux horreurs du supplice, comme l'a voulu Ribera; il n'en montre que les apprêts, et couronne le saint d'une de ces nuées resplendissantes à travers lesquelles il savait si bien montrer le foyer sublime des espérances chrétiennes et de la foi. Nous avons aussi remarqué du même peintre (202) un Enfant-Jésus et un Saint-Jean surmontés d'une gloire; un Enfant prodigue; un groupe d'Éliézer et Rébecca; une Conception (229), plus notable par la nature délicate et presque diaphane que par l'expression de la Vierge, mais annonçant déjà néanmoins le genre où devait exceller Murillo. Notre Sauveur en croix, tableau de soixante-quinze centimètres (321), offre la sombre lueur des drames de la mort, et l'étude la plus profonde comme effet de perspective et comme pose. Quelle raison persuasive coule des lèvres de cette sainte Anne entretenant la Vierge de ses devoirs, et quelle convenance modeste dans

l'agencement des draperies, dans les accessoires du tableau (310)! Comment la main qui a pu créer des figures si suaves et si pures, interpréter des sentiments si nobles, a-t-elle trouvé de la verve pour animer la *Gitana* du numéro 313? Comment s'y est-elle prise pour descendre des hauteurs de l'idéalisation religieuse à l'expression profane des passions matérielles, et comment a-t-elle fait ensuite pour regagner les régions où l'ascétisme prenait un corps, ainsi qu'on le voit à l'*Asunto mistico* (315)? Laissons aux grandes toiles de Séville le soin de nous révéler ce mystère et de nous faire comprendre Murillo.

### MUSÉE NATIONAL.

Ce musée, composé d'environ neuf cents tableaux réunis dans plusieurs salles du couvent de la Trinité, aujourd'hui ministère del Fromento, forme le complément de la collection précédente. Nous y avons vu d'heureuses copies de Raphaël et de plusieurs autres maîtres de l'Italie, quelques grandes toiles de Rubens et des maîtres de l'école espagnole du dix-septième siècle et du dix-huitième; mais une peinture des plus remarquables nous a particulièrement frappé, c'est un tableau du quinzième siècle, sans signature, que nous croyons exécuté par le célèbre Gaspard Van Eyck. C'est une œuvre sans prix, placée dans un coin de la seconde salle, à droite, d'où nous concluons qu'on ne la connaît sans doute pas pour ce qu'elle nous a semblé devoir être.

### GALERIE SAN-FERNANDO.

Quelques grandes toiles, parmi lesquelles un Murillo comparable à ses belles œuvres, recommandent cette galerie aux amateurs. Nous lui voudrions voir un catalogue spécial, de même qu'au musée de la Trinidad, et nous désirerions de plus que des fermetures à heure fixe, que des convenances administratives n'en éloignassent pas les curieux dont les loisirs sont quelquefois si courts.

### COLLECTIONS PARTICULIÈRES.

On cite les collections de monseigneur le duc de Liria, rue de San-Bernardino; de don Pedro Jimenez de Haro, rue de la Farmacia; de

M. Don José Madrazo, directeur actuel, peintre distingué qui se voit revivre dans son fils; celle du duc d'Albe, bien déchue de ce qu'elle était jadis, et difficilement abordable. Nous n'avons vu aucune de ses galeries; mais un habile graveur, membre de l'académie des beaux-arts de Madrid, a bien voulu nous laisser admirer, pendant plusieurs heures, les cent cinquante tableaux de choix dont se compose son charmant petit musée. On ne saurait apporter plus de bonheur et de goût dans la formation d'une galerie; on ne saurait mettre plus de complaisance à montrer ce qu'on possède, plus de tact dans les appréciations. Quelques-unes de ces œuvres datent de la fin du quinzième siècle et nous semblent appartenir au faire espagnol, peut-être à Gallegas; d'autres sont du seizième siècle. Il s'y trouve de charmants portraits par Velazquez, par Mengs, par Goïa, différentes études de grands maîtres et plusieurs ébauches du génie, premier essor d'idées dont la réalisation se rencontre sous une coupole, dans un retable ou contre la muraille de quelque grand édifice.

Nous avons également vu plusieurs bons tableaux de l'ancienne école espagnole et de l'école du dix-septième siècle, chez un artiste fort recommandable, M. D. Valentin Carderera, membre de l'académie d'histoire de Madrid. M. Carderera possède aussi des gravures en nombre considérable; mais ce qui, chez lui, nous a captivé davantage, ce sont ses propres cartons, riches d'une infinité de dessins à la plume, d'aquarelles et de sépias, faits par lui-même d'après nature. L'histoire pittoresque, monumentale de la Péninsule se trouve réunie là avec le caractère de ses grandeurs et de ses vicissitudes. Réunissez les cartons indigènes de M. Carderera aux cartons de M. Perez à Villa-Amil, que nous avons également étudiés avec l'avide curiosité d'un touriste, d'un antiquaire et d'un poëte, vous pourrez alors vous figurer debout l'Espagne romaine et l'Espagne mauresque, l'Espagne conquise et l'Espagne conquérante; l'effet des paysages mêlé avec les traditions, les traditions marchant avec l'histoire, et toujours l'art s'implantant sur le sol avec les croyances qu'il représente. Nous formons des vœux pour que ces pages vivantes, soustraites aux ravages des siècles, soient toutes sinon publiées, du moins réunies dans un établissement royal; car où s'orienter quand l'image des objets a disparu?...

# XXXVII

## UNE JOURNÉE EN ESPAGNE

> Oh ! comme le temps se moque de nous !... C'est une horloge qui va toujours et qui ne sonne que sur nos visages.
>
> DUCIS, *Lettre à madame Babois.*

Qu'est-ce qu'une journée? — Caractère d'une journée dans les diverses parties de l'Espagne, et particulièrement à Madrid. — Population des rues variant avec les heures. — Habitudes domestiques. — La sieste. — Les principaux cris de Madrid. — Quelques costumes populaires. — La confrérie des aveugles. — Réunion en plein air. — La Puerta del Sol, le Prado. — Caractère, physionomie des femmes de Madrid. — Usage de l'éventail. — Dames de la cour et femmes ordinaires. — L'Espagnol fuit le soleil. — L'Atenœo. — Reflet des mœurs arabes.

Dès qu'une journée n'est autre chose que le résumé de la vie circonscrit dans l'espace de douze heures, il semble très-facile, en esquissant à grands traits ce résumé, d'offrir le tableau véritable de l'existence espagnole; mais le point de vue varie pour chaque saison, pour chaque province, pour chaque catégorie sociale, souvent même pour chaque individu; on ne pense pas, on n'agit pas à l'ombre des chênes légers ou des pins de la Navarre comme à l'ombre des citronniers de l'Andalousie; on ne reçoit pas de la Méditerranée des impressions identiques avec celles de l'Océan; dans les solitudes de l'Escurial et de la Granja, personne n'aura les pensées fraîches et riantes que suggère la promenade des Délices à Séville, ou le jardin du Généraliff à Grenade, ou les délicieux alemadas de Valence; ici, par tous les pores pénètrent des éléments de volupté; là, bien au contraire, se manifestent les capricieuses transitions d'une température qui descend et qui monte l'échelle thermométrique en faisant des bonds étranges. Il s'agit donc d'un coup d'œil général; aussi ne quitterons-nous point Madrid sans le donner.

Depuis les premières lueurs du jour jusqu'à neuf heures, ce sont les porteurs d'eau, les marchands de comestibles, les domestiques allant au marché, et les dévotes se rendant à la messe ; ce sont les tonneaux d'arrosage promenés à bras d'hommes, et les voitures publiques, qui font résonner les pavés de la ville, tandis que divers industriels ébranlent de cris aigus ou traînants les vitres des maisons.

Vers neuf heures le citadin, la citadine se lèvent, consacrent un temps considérable à leur toilette matinale, et se font apporter une tasse de chocolat ; ensuite la dame sort pour visiter quelque église ou faire des emplettes, tandis que le mari, qui n'a point d'obligations professionnelles, va lire les feuilles dans quelque cabinet littéraire ou dans un café ; puis il se rend au *paseo*, réunion habituelle des désœuvrés de bonne compagnie, et ne rentre chez lui que vers deux heures en hiver, mais beaucoup plus tôt en été. Il dîne alors et fait une sieste plus ou moins prolongée.

Cet usage de la sieste ne nous semble pas l'expression d'un besoin réel. Les Orientaux, Sarrasins, Arabes, pratiquaient la sieste ; les Romains voluptueux, ivres de vin, saturés de débauche, s'y livraient également. On n'est que trop porté aux choses qui plaisent, même quand elles peuvent nuire. La jouissance de l'isolement, de l'ombre, du silence et du sommeil devint impérieux pour les Espagnols, et certains médecins, purs flatteurs, sont venus leur dire : « Dormez, puisque vous croyez en éprouver le besoin ; couchez-vous après dîner, car Hippocrate et Galien se couchaient, et le divin Esculape lui-même sommeillait, dit-on, pour l'exemple.... » D'une prescription si formelle et d'une habitude si douce il résulte qu'en été, d'une heure à trois heures, les rues deviennent désertes ; les artisans quittent leur ouvrage, les marchands ferment la boutique et vont se coucher, soit sur un canapé, soit sur un lit disposé convenablement. En certains mois, quand se montre l'insecte appelé moustic, on s'enveloppe la figure d'une moustiquière, gaze ou tulle préservatif des piqûres de l'insecte.

La sieste terminée, chacun sort, chacun se rend au *paseo*, véritable débit des nouvelles courantes, des petites médisances qui vont alimenter tout à l'heure la conversation des *tertulias*. Ainsi, les distractions de la journée servent de préliminaires aux distractions nocturnes.

L'homme du peuple, le simple bourgeois soupent encore; mais l'employé du gouvernement, le gros capitaliste, l'homme titré, prennent les manières parisiennes et dînent vers six heures. Cette dernière habitude est aussi celle de la cour. En conséquence, le dîner ferme la journée avec les éléments de distractions et de repos qui servent à commencer la nuit.

Parcourons Madrid au grand soleil : deux cris opposés, témoignage de deux besoins, l'eau et le feu, retentiront à nos oreilles. *Fuego*, *fuego*, disent de jeunes drôles en vous offrant dans une petite coupe des charbons ardents pour allumer votre cigarette; *agua! agua helada*, *agua fresquita! quien quiere agua?* répètent avec une variété de modulations étourdissantes les aguadores et les aguadoras : ce sont presque généralement des *muchachos* galliciens en culottes courtes, en guêtres noires et couverts d'un chapeau pointu comme le chapeau de nos pierrots. Ce sont aussi des Valençais aux jambes bronzées, avec leurs grègues de toile blanche et leur pièce d'étoffe à l'épaule, portant sur le dos des barils peints, garnis de feuillage, ou tenant boutique dans laquelle brillent les cantaros de terre blanche surmontées de drapeaux aux vives couleurs et de renommées en cuivre qui scintillent au soleil. Parmi la quantité de villageois sortis des deux Castilles et des provinces plus lointaines, brillent les pasiegas, belles et majestueuses femmes, à la jupe de drap rouge plissé, bordé d'un large galon, au corset de velours noir galonné, à la coiffe de madras éclatant avec profusion de bijous d'argent qui pendent en girandoles de chaque côté des oreilles et qui festonnent un cou généralement net de blancheur. Des gueux gisent entassés, couchés ou debout à la porte des églises ou des hôtels; des aveugles, chanteurs patentés, commencent d'une voix lamentable, au son d'une guitare fêlée, leurs psalmodies et leurs histoires, tandis que d'autres aveugles annoncent les brochures nouvelles, les publications de circonstance, les jours d'indulgence, les sermons, les courses de chevaux, les combats de taureau, etc. Ces aveugles dépouillés, nu-pieds, dégoûtants de poussière et de sueur, forment une confrérie jouissant de nombreux priviléges et dont chaque membre arrive sûrement à la fortune.

Vous ne faites point dix pas dans Madrid sans frôler un gueux, un *asturio*, un *gallego* ou bien une *pasiega*, tandis qu'il vous serait fort

difficile de rencontrer la *manola* pure sang, au regard assuré, aux cheveux nattés, à la jupe écourtée, au soulier bordé d'un liseré de satin rouge, à la tournure pleine de provocation et d'audace. Cette *manola*, qui pliait sous le bâton de ses amoureux ou qui succombait d'un coup de *navaja*, n'existe plus guère que dans l'histoire. Les héritières des manolas primitives se costument comme tout le monde, avec la robe d'indienne, l'ignoble soulier de peau et les cheveux tournés, frisés au lieu d'être largement tenus aux dents d'un peigne à galerie. De la *manola* d'autrefois, je n'ai retrouvé que la bouche souriante et l'œil noir; sourire moqueur plutôt que caressant, œil curieux plutôt que passionné.

L'aristocratie, les gens réputés comme il faut, ont plusieurs points de réunion en plein air, dont les principaux sont la Puerta del Sol, pour les nouvellistes ou les négociants, et le Prado pour les flâneurs de bonne compagnie, aussi bien que pour les désœuvrés de toutes les classes. Le Prado, vaste promenade, est formé de plusieurs grandes allées qu'ombragent des arbres trapus, étiques, malades, presque moribonds depuis le mois de juin jusqu'au mois de septembre, et qui périraient sans les rigoles et les petits bassins ménagés autour de leur pied dans un but d'arrosement journalier. Ces allées commencent au couvent d'Atocha, passent devant la porte du même nom, devant la rue d'Alcala et vont finir à la porte de Recoletos; mais le beau monde se réserve un espace circonscrit appelé le Salon, entre la Carrera de San-Geronimo et la rue d'Alcala; salon bordé de chaises devant lequel circule en voiture, à cheval, la fashion madrilénienne. Le Prado, malgré son manque de verdure et son excès de poussière; malgré l'absence d'art qu'on remarque dans la facture des monuments qui le décorent, mérite un rang élevé parmi les promenades européennes, à cause de l'affluence qui s'y porte. On y voit des chevaux andalous de la plus grande beauté, des équipages parisiens parmi beaucoup d'équipages en style Louis XV et Louis XIV; des toilettes gracieuses, élégantes, entremêlées de toilettes hétéroclites copiées sur je ne sais quels patrons venus d'Angleterre ou de France. Heureusement la mantille s'y rencontre souvent encore; la mantille qui est à la femme espagnole ce qu'est le corsage décolleté aux nymphes de l'opéra. « Avec une mantille, dit M. Théophile Gautier, il faut qu'une femme soit laide comme les trois vertus théologales pour ne pas paraître

jolie; malheureusement, c'est la seule partie du costume espagnol que l'on ait conservée; le reste est à la française. Les derniers plis de la mantille flottent sur un châle, un odieux châle, et le châle lui-même est accompagné d'une robe d'étoffe quelconque, qui ne rappelle en rien la basquine. Je ne puis m'empêcher d'être étonné d'un pareil aveuglement; et je ne comprends pas que les femmes, ordinairement clairvoyantes en ce qui concerne leur beauté, ne s'aperçoivent pas que leur suprême effort d'élégance arrive tout au plus à les faire ressembler à une *merveilleuse* de province, résultat médiocre. L'ancien costume est si parfaitement approprié au caractère de beauté, aux proportions, aux habitudes des Espagnoles, qu'il semble vraiment seul possible. L'éventail, toutefois, corrige un peu cette prétention au *parisianisme*. Une femme sans éventail est une chose que je n'ai pas encore vue dans ce bienheureux pays; j'en ai beaucoup vu qui avaient des souliers de satin sans bas; mais elles avaient un éventail; l'éventail les suit partout, même à l'église. Manœuvrer l'éventail est un art totalement inconnu en France. Les Espagnoles y excellent; l'éventail s'ouvre, se ferme, se retourne si vivement, si légèrement dans leurs doigts, qu'un prestidigitateur ne ferait pas mieux. Les éventails en s'épanouissant et se rapprochant, produisent un petit sifflement qui, répété plus de mille fois par minute, jette sa note à travers la confuse rumeur qui flotte sur la promenade, et a quelque chose d'étrange pour une oreille française. Lorsqu'une femme rencontre quelqu'un de connaissance, elle lui fait un petit signe d'éventail, et lui jette en passant le mot *agur* qui se prononce *avour*. »

Si l'on en croit M. Gautier, dont quelque femme séduisante aura fléchi l'humeur critique, les Madrilèniennes ou Madrilègnes, comme il les appelle, seraient charmantes dans toute l'acception du mot : sur quatre, il y en aurait trois de jolies. Petites, mignonnes, bien tournées, elles posséderaient un pied mince, une taille cambrée, une poitrine riche de contour, une peau très-blanche, des traits délicats et chiffonnés, une bouche en cœur, et représenteraient parfaitement bien certains portraits de la régence.... J'éprouve le regret d'avoir vu, avec d'autres yeux que ceux de mon spirituel compatriote, les odalisques du Prado et les paroissiennes des différentes églises. Malgré la contenance pieuse de ces dernières et la foi qui donnait à certains regards quelque chose

de touchant ; malgré la tenue décolletée des promeneuses, se prélassant dans des calèches, ou se promenant tantôt seules, tantôt escortées de cavaliers respectueux qui ne les touchaient pas même du coude, je n'ai rien remarqué de bien merveilleux parmi les types féminins, aussi nombreux qu'il existe de provinces dans la monarchie, aussi distincts qu'il y a de races étrangères mêlées aux races indigènes. A côté du nez mince et légèrement arqué, des sourcils de velours, des prunelles de geai, des lèvres plates et de la peau presque orange qui caractérisent la nation arabe, se trouvent les cheveux châtain-clair, blonds cendrés et même roux, les yeux bleus, les lèvres fortes empruntés aux races germaines ; mais rarement il nous est arrivé de pouvoir constater, soit dans une catégorie, soit dans une autre, quelque beauté exceptionnelle. Cependant, à la cour, où nous avons eu l'honneur d'être plus d'une fois admis, plusieurs figures pleines de distinction et de noblesse nous ont rappelé certains portraits de Velazquez, mais elles n'appartiennent pas plus à Madrid qu'à telle autre ville d'Espagne, puisque ce sont des types de race.

Excepté les femmes de bas étage, surtout les mosas, les criadas et les gitanas, presque toutes les personnes du sexe vivent d'une manière identique; travaillant fort peu, si même elles travaillent; ne sortant guère que pour la messe, la promenade et l'office du soir; demeurant étendues volontiers des heures entières sur un canapé, dans une pose dont l'éventail varie seul l'immobile nonchalance.

L'Espagnol fuit le soleil comme l'oiseau fuit l'épervier. Toute son industrie consiste à l'en garantir : il a des fenêtres doubles garnies de volets en bois et d'épais rideaux; il suspend à la façade des maisons, entre chaque étage, des paillassons, des nattes qui présentent leurs surfaces lisses aux rayons de l'astre qu'ils redoutent; ils disposent des tentures au-dessus des rues, et se retirent ensuite silencieux dans la partie la plus obscure, la plus fraîche du logis, jusqu'à ce que le soleil s'inclinant, ils osent aspirer l'air auquel ils se sont soustraits. Cet air leur arrive quelquefois très-frais quand la mer n'est point éloignée, et presque toujours chargé de molécules odorantes.

Avec l'inclinaison du soleil, mais surtout avec sa disparition totale, recommence le tintamare des rues ; la ville sort du tombeau vivant où

pendant quelques heures le soleil a voulu qu'elle se plongeât. On dirait un peuple de ressuscités auxquels des loisirs fugitifs sont donnés pour leurs plaisirs et qui ont tous hâte d'en user.

A Madrid il existe un point de réunion très-agréable pour l'étranger qui, n'ayant pas l'habitude de la sieste, désire utiliser son temps, c'est l'Atenœo. Fondé par l'élite de la littérature, l'Atenœo forme un salon de lecture et une petite académie ayant sa bibliothèque, ses archives et ses séances. On y trouve presque tous les journaux français, grand nombre de gazettes étrangères, et de plus, la conversation d'hommes recommandables, instruits, spirituels, qu'il serait souvent difficile de rencontrer ailleurs.

« Tout à l'heure, dit M. Menière, un jeune homme très-élégamment vêtu caracolait dans la rue, et son cheval, plein d'ardeur, semblait impatient du frein; il piaffait, il se cabrait doucement, blanchissait d'écume sa bride argentée, lorsque tout à coup le cavalier s'arrête, saute à terre, prend la bride, la passe autour du bas de la jambe de l'animal, et va accrocher l'extrémité de cette bride à l'étrier du montoir. Le cheval, ayant baissé la tête et demeuré immobile, le jeune homme n'a pris aucune autre précaution; il est entré dans un magasin de parfumerie et il a laissé son cheval au milieu de la rue, au milieu de la foule. Après dix minutes, il est revenu se mettre en selle, sans que le cheval ait bougé. Je n'ai jamais vu pareille confiance justifiée par une plus complète docilité. Que dites-vous de ce petit tableau de mœurs espagnoles? ne vous semble-t-il pas voir un Arabe descendre de cheval, planter en terre un piquet qui sert à retenir le coursier fougueux? Ajoutez à cela que mon jeune cavalier de Madrid se sert d'une entrave parfaitement simple et efficace. Ajoutez encore que l'étrier auquel va s'accrocher la bride est à base très-large, en fer, à bords tranchants, tout à fait pareil à ceux dont on se servait dans le douzième siècle. J'avais déjà remarqué cet instrument en Andalousie et ailleurs, et j'avais compris que le dernier des Abencerrages, de M. de Châteaubriand, avait fort bien pu, au moyen d'une arme semblabe, couper le jarret du dextrier de son ennemi. Cela m'a beaucoup intéressé, je l'avoue; et je suis heureux d'avoir rencontré cette petite scène qui m'a paru caractéristique[1]. »

[1] Manuscrit déjà cité.



Rouargue frères del. et sc.

Impr. F. Chardon aîné, 30 r. Hautefeuille, Paris

ESCURIAL



## XXXVIII

## L'ESCURIAL

Ce lieu si fameux, si nebuleux et si triste,
a coûté soixante millions.

Le marquis DE LANGLE, I, p. 37.

Le Mançanarès. — Route de Madrid à l'Escurial. — Description du palais et de l'église; leur aspect; leur physionomie; fresques qui les décorent. — Tableau de Roger Van der Veyen.

Vraiment, on n'a pas pour le Mançanarès la considération qu'il mérite. Est-ce sa faute s'il porte un nom plus sonore que son cours; s'il a moins d'eau que les Madriléniens n'ont de soif, et si, pendant trois mois, il glisse presque imperceptible entre les arches gigantesques dont l'architecture l'a couronné? Le Mançanarès fait ce qu'il peut; il avive des rivages sablonneux; il arrose de vastes jardins; il entretient la fraîcheur de cette magnifique avenue qui se prolonge à plus d'une lieue vers l'Escurial, et qui ne cesse qu'au point où la route quitte le fleuve pour traverser des champs presque déserts. Nulle part, autour de Madrid, je n'ai vu des arbres ni si beaux ni si bien portants; nulle part je n'ai entendu des oiseaux gazouiller si joyeux, et des promeneurs se reposer avec plus de charme. Honneur, justice soient donc rendus au Mançanarès.

Un mauvais chemin, des voitures aussi dures qu'incommodes, conduisent à l'Escurial. Ce trajet demande six heures, dont quatre semblent bien longues; car il faut subir l'uniformité monotone d'un pays de culture que les mules traversent à pas lents.

Quand on a dépassé Puente del Retardo, la scène change; de hautes bruyères, entremêlées avec des rochers bleus, colorent le paysage, et,

par une route en spirale, on atteint bientôt Galapagar, où commence une végétation vigoureuse qui grandit jusqu'à l'Escurial.

Je ne sais où certains voyageurs avaient mis leurs yeux, lorsqu'ils ont représenté ce monument comme une merveille et la campagne qui l'entoure comme un désert. Peu de sites en Espagne, surtout aux environs de Madrid, me sembleraient plus dignes d'être la demeure d'été d'un souverain, car on y jouit d'une vue magnifique; on y trouve en abondance l'air, la fraîcheur et l'ombre, et ni les bruits, ni les vents secs de la ville ne viennent en troubler la solitude. Quant au palais, rien ne nous a paru plus lourd et plus mesquin : un dôme, un clocher, quatre tours angulaires surmontées de campaniles pyramidales dominent ces rectangles granitiques percés d'une infinité de fenêtres, dont l'étroitesse semble faite pour encadrer l'étroit cerveau d'habitants livrés à l'ascétisme.

Quand je m'arrêtai devant l'Escurial, et quand, après y avoir vainement cherché quelque apparence des splendeurs de la royauté, quelque reflet des gloires de Charles-Quint, je me rappelai la cour si dévote de Philippe II, alors seulement je compris l'édifice. Pour l'animer comme il convenait, mon imagination plaça dans chaque baie de fenêtre, je devrais plutôt dire dans chaque lucarne, une figure béate couverte de la calotte, du capuchon ou du voile.

Quoi qu'en disent les Espagnols, presque tous admirateurs de l'Escurial, le monarque qui n'a point rejeté le plan conçu par l'architecte, qui a pu dépenser la valeur d'un royaume pour entasser de la sorte du granit et du marbre, n'était pas un homme à grandes idées; c'est ici surtout que l'on peut saisir le véritable cachet de son règne.

Fondé en 1563, terminé en 1595, l'édifice sortait de la main des artistes, quand Rubens vint à Madrid remplir des fonctions diplomatiques. Il dut subir l'expression laudative dont l'œuvre étrange de Philippe II était l'objet, et se vit forcé d'approuver, bien plus de représenter cette merveille imaginaire; mais dans son témoignage oral, Rubens, pour ne pas se compromettre, aura tourné la question comme il l'a fait dans la peinture qu'exigeait l'engouement général des personnes de la cour : au lieu de poser l'Escurial de face, il le mit de côté, parmi les accessoires, et ne parut préoccupé que d'une chasse aux cerfs à

travers les montagnes qui s'élèvent, en forme de croissant, autour du château. Ce n'est point l'œuvre humaine que l'artiste reproduit, c'est la nature; son pinceau ne s'arrête qu'accidentellement sur le massif des constructions royales.

Pouvons-nous mieux faire qu'imiter Rubens? D'ailleurs, quand nous aurons parlé de ces vastes terrasses festonnées de buis, de ces longues plates-bandes plantées de roses, de ces rectangles peuplés d'arbres fruitiers; quand nous aurons traversé ce parc d'une circonférence de dix lieues, visité la *Casa de Campo*, la *Silla del Rey*, retraites un peu bourgeoises, mais agréables dans leur isolement et leur silence, nous serions mal venu de conduire un lecteur français sous les interminables corridors de l'Escurial. A plus forte raison n'en visiterait-il pas volontiers les caveaux. Effectivement, qu'y voir? Des sculptures médiocres, des épitaphes pompeuses; la flatterie couronnant quelquefois la médiocrité. Là repose un cortége de rois, de reines et d'infants d'Espagne; nous voudrions y sentir également les cendres de ceux qui jadis ont soutenu le trône, rehaussé l'éclat de la couronne; car, vivante ou morte, la royauté ne devrait jamais s'isoler de ses défenseurs. Le Panthéon de l'Escurial poserait d'une manière bien autrement solennelle dans l'histoire, si l'on savait y rencontrer les ombres de Gonzalve, de Pizarre et de Fernand Cortez avec l'ombre de Charles-Quint et celle de Charles III.

Le portail de la cour extérieure écrase la pensée sous la masse de ses pierres. Il en est de même du portail de la cour intérieure, surmonté de six statues représentant six juges de l'Ancien Testament, qui ont l'air d'exécuter un pas du menuet d'*Exaudet*.

L'église a quelque grandeur, mais une grandeur sans majesté, grandeur froide, inanimée par ses formes autant que par sa teinte. Ce sont des colonnes colossales surmontées d'une coupole; quarante autels symétriques encastrés sous des cintres; ce sont des retables, tous faits sur quelques patrons réguliers et qu'on croirait sortis d'une fabrique; c'est un ton de muraille gris et terne auquel il faudrait tout l'éclat, toutes les nuances heurtées de l'ancienne école espagnole, qui justement semble avoir voulu se tenir à l'écart de cette œuvre si froide, qu'elle seule eût animée. Le maître-autel, en marbre rouge, d'ordre

dorique, avec colonnes cannelées, occupe un large palier auquel on arrive par dix-neuf marches. Aux deux côtés de cet autel se trouvent deux tribunes basses et sombres, en marbre noir, pour la famille royale et la cour; tribunes que surmontent deux groupes de statues en bronze, dorées et peintes, agenouillées devant le roi des rois : Charles-Quint et sa famille occupent la partie de l'évangile; Philippe II, Anna, sa quatrième femme, Isabelle, sa troisième femme, et Marie, sa première, avec don Carlos à côté d'elle, tiennent la partie de l'épître. Ces figures sont remarquables comme ressemblance, mais d'exécution médiocre. Quatre jeux d'orgue, deux aux contours de la croix latine et deux à l'extrémité de la nef (jubé des chantres), semblent réclamer un concert de voix qui manquent sous ces immenses voûtes. Trente-six confessionnaux, ressemblant à des cages de bains de vapeur, restent vides de pénitents comme l'église demeure vide de fidèles.

L'escalier principal du monastère, majestueux, grandiose, mais lourd, surtout à cause des petites baies qui en occupent le dernier étage, est couvert d'une fresque signée *Jordanus fecit*, la meilleure composition de ce maître. Nous en avons admiré l'ordonnance et l'esprit; nous ne saurions approuver toutefois l'excès de mouvement auquel l'artiste s'est abandonné. Les anges des frises, exécutés sous la voûte, mériteraient bien l'étude des artistes modernes, qui peuplent les nuages de véritables *poupas* macérés dans la lie de vin. Ces anges portent le reflet de l'école florentine du seizième siècle et respirent la manière de Michel-Ange.

Excepté plusieurs fresques d'un corridor du rez-de-chaussée, représentant deux batailles livrées aux Maures, et qui ont quelque mérite; excepté quinze ou vingt toiles justement estimées, peintes par Velasquez, par Mengs et par Ribéra; excepté un portrait de *la Casa de Campo*, exécuté dans le sentiment d'Albert Durer, et des toiles assez médiocres de l'école italienne et de l'école flamande, malgré les noms pompeux qui les décorent, nous n'avons pas trouvé grand'chose de notable dans les appartements royaux. Les tapisseries madriléniennes, façon des Gobelins, les tableaux en porcelaine de la fabrique du Buen-Retiro sont au-dessous du médiocre. Quant au mobilier, il n'offre rien de somptueux : les meubles soignés présentent plus de richesse que de

goût. Ils brillent par des difficultés vaincues, par des tours de force et des essais de patience, mais non par la noblesse et la grâce. Les meilleurs tableaux qui décoraient autrefois l'Escurial n'y sont plus. Cependant, à la grande sacristie se trouvent des toiles d'el Greco, ainsi que des copies de Raphaël et de plusieurs autres maîtres, d'une exécution assez bonne. Le retable d'autel du fond de cette sacristie est certainement de quelque maître espagnol du dix-septième siècle : il représente une *Messe*, et ne manque ni d'ensemble, ni d'harmonie. Mais que sont toutes ces choses à côté de l'œuvre capitale dont se trouve décoré le lavabo, sorte d'antichambre placée en avant de la sacristie. Cette œuvre remarquable, un des monuments d'art les plus précieux du royaume, représente une Descente de Croix, disposée sur fond d'or, avec ombres et glacis. La scène se passe entre dix personnages pénétrés d'une douleur calme qui s'harmonise très-bien avec la destinée providentielle du Christ, dont le mouvement respire un mol abandon et dont l'expression mortelle s'offre remplie de noblesse, malgré la maigreur des membres. Toutes ces figures sont dignes; toutes ces formes sont modelées avec un sentiment exquis de la nature, avec une pureté presque idéale, tant il y entre de délicatesse et de goût. Il existe au musée de Madrid un tableau semblable, mais d'une époque postérieure. Nous en connaissons un autre au musée royal de Berlin, d'une date postérieure encore à celui de Madrid, et portant le millésime 1488. Ainsi le tableau de l'Escurial serait le premier du maître, et aurait servi de point de départ pour les deux autres. Maintenant, quel est ce maître? Faut-il l'attribuer, comme l'ont fait quelques connaisseurs, au père de Van-der-Weyde, ou le mettre sur le compte de son fils Roger? Nous n'hésiterons pas : le jet des draperies, la perfection avec laquelle sont dessinées les extrémités anatomiques, l'étude profonde de la nature morte qui ressort de l'aspect même des plaies, saignant comme saigne un cadavre de la veille, tout nous dit que Roger seul en est le véritable auteur. Des deux côtés de ce tableau se voient deux prophètes, bien dessinés, bien rendus, mais d'une époque beaucoup moins ancienne : ils sentent la touche de Gribaldi.

Après le chef-d'œuvre de Roger Van-der-Weyde, une seule chose pourrait captiver notre attention dans le palais de l'Escurial, c'est la

bibliothèque. Nous l'avons vue avec tout le soin que comportait la la rapidité de notre voyage, et nous nous réservons d'en parler plus amplement, quand nous décrirons les autres collections littéraires du royaume.

Cette bibliothèque occupe une vaste salle dont le plafond, à cintre surbaissé, a été peint par B. Carducho et Pelegrini qui, dans l'exécution large, franche, décidée de leur immense fresque, ont imité avec bonheur le style de Michel-Ange. Malheureusement, il faudrait aux grands traits d'une semblable peinture un point plus éloigné; elle pèse sur le spectateur; elle gagnerait beaucoup à ce que le parquet de la salle fût de dix mètres plus bas, et nous sommes convaincu qu'en la faisant, les artistes sont partis de l'idée qu'il en serait ainsi.

Parmi les rares ornements de ce vénérable sanctuaire se trouve un buste antique, découvert dans les ruines d'Herculanum et qu'on a bien tort d'offrir comme effigie de Cicéron; un portrait de l'architecte Juan de Herrera; un cadre d'oiseaux traités dans le sentiment d'Albert Durer. Les livres sont tous tournés à contre-sens. Leur tranche porte l'indication sommaire du titre; disposition bizarre dont nous ne pouvons nous rendre compte. M. D. J. Quevedo, savant bibliothécaire de l'Escurial, à qui nous avait recommandé M. Villa-Amil, est auteur d'une description exacte du palais et de ses dépendances [1].

[1] Ce livre a pour titre : *Historia y descripcion del monasterio del Escorial*, in-8 de 400 pages.

# XXXIX

## RETOUR A MADRID

### PROMENADES ET LIEUX DE PLAISANCE.

La solitude est bonne alors qu'on est heureux.
ALEX. GUIRAUD, *Mourons.*

La place de l'Orient et la statue équestre de Philippe IV. — Les Délices d'Isabelle II. — Le patio de la Fontaine castillane. — Abords de la porte d'Atocha. — Le Buen-Retiro. — La montaña del Principe Pio. — La Florida. — Promenades diverses. — Places de Madrid. — Les Caravancheles et Chambéri. — MM. Pedro Gilly, Velasco Dueñas et Yguals de Yzco.

Après la promenade du Prado, qui sert de transition entre la ville et la campagne, qui longe les plus beaux édifices de Madrid, et qui, dans son vaste parcours, réunit tous les contrastes, nous citerons la place de l'Orient. Créée sous Joseph Bonaparte, plantée d'arbres, semée de fleurs, cette place ne date véritablement que des dernières années du règne de Ferdinand VII. A son centre s'élève une statue équestre en bronze de Philippe IV, modelée d'après les tableaux de Velasquez, par le Florentin Pierre Tacca (1640). Nous ne pouvons lui donner trop d'éloges. Sous le rapport du mouvement, de la dignité, de la pose, de la pureté des lignes, de l'air qui circule autour d'elle, peu de monuments modernes sont comparables à cette œuvre, la plus belle peut-être qui soit en Espagne. Malheureusement, au lieu de laisser isolée une statue dont la perfection s'allie fort mal avec des médiocrités, on a eu l'idée singulière de lui donner pour cortége quantité de mauvaises statues qui décoraient les jardins royaux, et qui, privées de leur piédestal, vues de près, n'en paraissent que plus pitoyables. Tout ce qu'on pourrait faire, ce serait de les transporter au Buen-Retiro où d'autres monuments du même genre les attendent, à moins que l'on aime mieux les soustraire

aux regards des étrangers. Nous serions de ce dernier avis. Primitivement la statue de Philippe IV existait au Buen-Retiro. Elle occupe depuis 1844 la place del Oriente. Cette place forme un ovale considérable que circonscrivent une belle grille en fer, des murs d'appui et des bancs de granit. Un joli parterre, qui contient beaucoup d'*yucca gloriosa* et d'autres plantes assez rares, baignées par des rigoles d'eau limpide où s'ébattent des pigeons familiers, s'appelle la *Glorieta*.

La promenade de la Fontaine castillane, autrement dite les Délices d'Isabelle II, bien ombragée, bien solitaire, date de peu d'années, comme son nom l'indique. Elle commence à la porte de Recoletos et se prolonge au loin vers le nord, en ligne droite. Diverses allées latérales établissent des points de communication avec l'École des Vétérinaires, avec la porte de Sainte-Barbe, avec Chambéri, etc.

De la porte d'Atocha partent différentes allées qui vont aboutir au canal du Mançanarès, qui conduisent à l'Observatoire, au cimetière : ce sont de véritables dépendances du Prado, toutes d'un parcours délicieux le matin et le soir, dans les mois d'avril, de mai, de septembre et d'octobre.

Le *Buen-Retiro*, que nous avons visité dans les plus grands détails, pâle imitation du Trianon de Versailles, n'en a ni la somptuosité, ni l'élégance, ni la grâce. Tout y est petit et mesquin; tout excepté la pièce d'eau et l'appartement des bêtes, mieux logées ici que ne le sont les nôtres au Jardin des Plantes.

La montagne du Prince Pie, *montaña del Principe Pio*, de création récente, occupe à peu près l'emplacement d'une ancienne maison de campagne appelée *Campo del Moro*, qui avait elle-même couvert de ses ombrages la plaine où campaient les Maures quand ils sont venus attaquer Madrid. C'est un véritable jardin anglais, abreuvé d'eaux vives, et dans lequel sourd une source minérale acidule que nous regardons comme ayant beaucoup d'analogie avec la source d'Evian. Dans une dixaine d'années, la montagne du Prince Pie sera peut-être la plus agréable, la plus belle promenade de Madrid; d'une part elle continuera le palais royal; de l'autre elle ira confondre ses jeunes ombres avec les vieilles ombres du Mançanarès.

A proximité du même fleuve, vers la route de l'Escurial, règnent les

longues avenues de la *Florida*, ancien ermitage, dont le domaine devint, sous Charles III, une maison de plaisance extrêmement fréquentée de l'aristocratie madrilénienne. On n'y va presque plus, excepté le 12 et le 13 juin, anniversaire de la fête de saint Antoine de Padoue, patron du vieil ermitage; preuve nouvelle que les choses mondaines passent et qu'aux pompes de la terre survivent les pompes de la religion et du ciel.

La promenade de la Vierge du Port, *Virgen del Puerto*, commençant au port de Ségovie, finissant à la porte de San-Vicente; les avenues qui vont de la porte de Bilbao à Chambéri, ou sur la route de France; la promenade des Mélancoliques, depuis le pont de Tolède jusqu'au pont de Ségovie, sont autant d'allées presque solitaires, animées par intervalles, à certaines heures, à certains jours, mais n'offrant presque jamais le mouvement et la vie que comporte la proximité d'une capitale.

Les places de Madrid, presque toutes plantées d'arbres; les principales rues, telles que les rues d'Alcala, de San-Geronimo, d'Atocha, de Carretas, la rue Royale, la rue de Tolède, ayant toutes de larges trottoirs en bitume, des magasins et des cafés qui se rapprochent insensiblement du genre parisien, forment aussi de véritables promenades. Rien n'est divertissant et curieux comme de suivre, le long des maisons, la littérature en plein vent qu'offrent les enseignes. Celles de Madrid, presque toutes hyperboliques, dépeignent, d'une manière fort exacte, le caractère de la capitale des Espagnes : ici le plus sale barbier se dit professeur en chirurgie, artiste en accouchement; d'autres indiquent le chiffre de leurs années d'études, la date de leur réception; un maréchal ferrant se qualifie professeur en l'art vétérinaire. On ne rencontre sur son chemin que *despachos de vino*, débits de vin; *estancos nacionales*, débits de tabac; *almacenes*, *tiendas*, et petits écriteaux de location appendus à l'angle des balcons. Le matin, j'allais très-volontiers de la puerta del Sol à la rue de Tolède, ou vers la porte de Bilbao par la rue Montera, assuré de rencontrer, chemin faisant, une foule de types villageois, dont l'étude ne peut-être que d'un puissant intérêt pour l'observateur. Dans le premier de ces deux trajets, je suivais la calle Mayor, et passant sous ses arcades, montant une rampe d'escaliers, je me trouvais au milieu de la plaza Mayor, reconstruite en 1672 et 1790

après deux incendies qui lui ont fait perdre son caractère original. Cette place, consacrée aux fêtes royales, devient alors un cirque ou bien une tauromachie dont les balcons et les croisées demeurent à la disposition de l'ayuntamiento.

Le dimanche, les jours de fêtes, si nombreux en Espagne, nous suivions la route de Tolède, jusqu'aux villages de Caravancheles, où se rend une partie de la ville; nous descendions dans l'hôtel de Joyeuse-Vue, *Vista alegre*, dont la dénomination est le plus gros mensonge qu'ait jamais fait hôtelier péninsulaire; nous y prenions un verre d'*Arganda*, quelques bribes de *pasteleria*, puis nous revenions chargés d'un kilogramme de poussière. La *Quinta del Espiritu-Santo* et Chambéri attirent aussi beaucoup de monde; mais on préfère les Caravancheles, en raison sans doute de l'exemple donné par la reine Marie-Christine, qui réunit quelquefois la cour dans sa modeste villa.

Pour visiter la plupart de ces promenades, ainsi que les palais et les maisons de plaisance qui s'y rattachent, je fus accompagné tantôt par M. Pedro Gilly, médecin profondément instruit auquel fut confié le soin d'aller choisir la nourrice de l'infante; tantôt par M. José Velasco Dueñas, l'un des administrateurs de la liste civile, homme charmant et littérateur aimable; tantôt par M. Yyguals de Yzco, patriote sévère, écrivain consciencieux dont j'ai déjà parlé précédemment. Tous trois connaissent à fond leur Espagne; et je m'estime très-heureux de les avoir rencontrés sur mon chemin.

# XL

# INSTITUTIONS MÉDICALES DE MADRID

> Tous ces réduits austères
> Ont dépouillé leur deuil, leurs chaînes, leurs mystères.
> LEGOUVÉ, *La Mélancolie.*

Faculté de médecine et hôpitaux de Madrid. — Le docteur don Pedro Castello et Ferdinand VII. — L'hôpital général et ses produits chimiques. — Établissement royal des sourds-muets. — Le docteur Ballesteros et ses illustres devanciers. — Le peintre don Juan Fernandez Navarrete surnommé el Mudo. — Diverses institutions charitables.

Si j'étais certain en parlant chimie, médecine ou pharmacie aux gens du monde, d'exercer sur eux une influence prophylactique, ce serait à cœur joie que je les conduirais, comme m'a conduit M. le docteur Gilly, dans les vastes bâtiments des facultés de médecine et de pharmacie, dans ceux de l'école vétérinaire, à l'hôpital général de la rue d'Atocha et dans les quinze hôpitaux, qui, sous les noms de Jean-de-Dieu, Incurables, Latina, Bon-Secours, Saint-André, Saint-Antoine, Saint-Louis, etc., etc., partagent entre eux les infirmités humaines. Je leur ferais voir, à la faculté de médecine, quatre amphithéâtres, des collections de dégénérescences pathologiques et de monstruosités; des modèles en cire d'anatomie et de maladies cutanées; quelques préparations ingénieuses et une nombreuse bibliothèque recommandable par sa spécialité. Je leur dirais aussi le zèle scientifique, l'influence paternelle qu'exerça sur l'enseignement don Pedro Castello, ancien médecin de Ferdinand VII et premier médecin de la reine Isabelle II. C'était un homme taillé sur les vieux patrons de Plutarque que le vénérable don Pedro Castello. Un seul trait suffira pour le peindre; je l'emprunte à mon estimable confrère M. le docteur Menière : « Ferdinand VII était

goutteux, et plusieurs attaques violentes de ce mal avaient lassé sa patience et son courage. Un nouvel accès survient : don Castillo accourt et il a le bonheur de conjurer l'orage, de rendre le calme au pauvre malade. Dans sa joie, le monarque lui dit : « Merci, mon ami, demande-moi tout ce que tu voudras ! — Sire, répond aussitôt le médecin, deux de mes collègues à la faculté ont été destitués injustement ; rendez-leur la place qu'on n'aurait pas dû leur enlever. » Le monarque y consentit volontiers, et don Castello mérita l'immortalité dont je puis disposer. » Un marbre, dont il est assurément fort digne, décore le principal amphithéâtre de la faculté.

Cette école, entée sur l'ancien collége de San-Carlos, prend quelque consistance depuis dix années. Le gouvernement y a dépensé des sommes considérables, et quoique toutes les branches ne soient point professées par des hommes d'un mérite égal, quoique les bons livres élémentaires manquent, et que l'enseignement supérieur n'atteigne pas encore le système de généralisation qu'on rencontre dans les principales facultés de l'Europe, je me plais à constater un progrès sensible, un acheminement vers des améliorations prochaines.

A l'hôpital général, dont le système administratif nous a semblé convenable, où les malades nous ont paru bien traités, bien aérés, bien couchés, nous avons examiné, avec la plus scrupuleuse attention, les produits chimiques, injustement critiqués par certains voyageurs émérites ; nous y avons vu des cristallisations admirables et, au sulfate de quinine près, tout l'arsenal thérapeutique que l'on trouve à la pharmacie centrale de Paris. Le pharmacien-chimiste qui préside à ces préparations est d'autant plus louable d'obtenir de semblables résultats qu'il manque, en appareils, d'une partie des ressources que possèdent les grandes capitales de l'Europe...

Mais, tout en ne voulant rien dire, j'aperçois des longueurs se glisser sous ma plume. Serais-je orfévre à la manière de M. Josse ou seulement désireux de signalér le bien quand je le rencontre ? — Un mot encore, plutôt philanthropique que médical, et je laisse à M. Menière, dont c'est la spécialité, le soin de le dire :

« Il y a à Madrid un établissement, unique en Espagne, pour l'éducation des sourds-muets. Il est dirigé par le docteur Ballesteros, et je

me suis fait un devoir de le visiter. J'ai été parfaitement accueilli par mon honorable confrère. Il a bien voulu me conduire dans toutes les parties de la maison; j'ai assisté à une leçon donnée aux élèves sourdes-muettes; et j'ai reconnu que l'Espagne méritait encore son antique renommée dans l'art si difficile de cultiver l'intelligence de ces pauvres infirmes. On sait, en effet, que Pedro Ponce de Léon, moine bénédictin du couvent de San-Salvador de Oña, où il mourut en 1585, a eu la gloire d'inventer un système complet d'éducation qu'il appliqua, de la manière la plus heureuse, à l'instruction des deux frères et de la sœur du connétable de Castille, ainsi qu'à celle d'un fils du gouverneur d'Aragon. Ces quatre sourds-muets pouvaient parler intelligiblement et répondre aux questions qu'on leur adressait. Les archives du couvent constatent, en outre, que ces sourds-muets écrivaient correctement; qu'ils savaient en outre le grec, le latin et l'italien. Nos plus habiles professeurs contemporains ne pourraient présenter de tels prodiges. Il ne paraît pas que Ponce de Léon ait publié un ouvrage sur cette science nouvelle. Cependant M. Ramon de la Sagra a mis au jour quelques fragments que l'on croit appartenir à l'inventeur. Le premier livre imprimé sur cette matière l'a été en Espagne, sous le titre de : *Reducion de las letras y arte para enseñar à hablar à los mudos*, in-4°, Madrid, 1620. Il a pour auteur Juan Pablo Bonet. On ne sait si Bonet avait eu connaissance des travaux de Ponce de Léon; il est certain que son livre a été composé à l'occasion de l'instruction d'un nouveau membre, sourd-muet, de la famille du connétable de Castille, la même qui avait eu tant à se louer des bons soins de Pedro Ponce de Léon. En 1622, Manuel Ramirez de Carrion, dans son livre intitulé : *Maravillas de la naturaleza*, décrit une méthode d'enseignement pour les sourds-muets, mise en pratique à l'égard du jeune marquis de Priégo. Enfin, don Juan Pereira, Portugais, s'établit à Bordeaux en 1746, et s'occupa de l'éducation de ces infortunés. Il se rendit à La Rochelle, puis à Caen, et enfin il présenta à l'Académie des Sciences de Paris ses travaux et ses élèves. Ce fut Buffon que l'on chargea de faire le rapport. L'opinion du célèbre naturaliste devint on ne peut plus favorable au philanthrope espagnol, et Louis XV le favorisa d'une pension. Tout cela prouve qu'à juste titre l'Espagne peut revendiquer une bonne part dans la science merveilleuse

d'instruire les sourds-muets. Le docteur Ballesteros n'a pas laissé s'évanouir cette gloire de sa patrie ; il s'est consacré tout entier à une œuvre aussi méritoire, et j'ai pu admirer la facilité avec laquelle de très-jeunes enfants lisent les questions qu'on leur adresse et répondent en termes clairs et intelligibles. Les quarante-trois sourds-muets de l'institution royale de Madrid sont tous exercés à parler, et parlent plus distinctement qu'aucun des enfants de cette classe que j'ai entendus jusqu'ici. Cela tient-il à la facilité de prononciation de la langue espagnole ou à l'excellence des procédés d'instruction? Je ne sais, mais il est certain que le résultat est excellent. J'ai vu des élèves dessiner avec beaucoup de goût ; ils écrivent bien, impriment des ouvrages scientifiques et contribuent, par leurs travaux, au bien-être de la maison, qui est soutenue par l'État. Et puisque j'en suis sur le chapitre des sourds-muets, je veux consigner ici le nom d'un bon peintre espagnol, don Juan Fernandez Navarrete (el Mudo), sourd-muet de naissance, né à Logroño en 1526, élève du Titien, mort à Tolède en 1579. Plusieurs de ses tableaux sont au musée, et on lui doit de superbes fresques qui décorent l'église de l'Escurial[1]. »

Indépendamment de cette institution célèbre des sourds-muets, une des gloires de l'Espagne, il existe encore à Madrid plusieurs institutions philanthropiques, telles que la Santa-Hermandad del Refugio; la Hermandad de Nuestra Señora de la Esperanza; la Real asociacion de Beneficiencia domiciliaria; l'Inclusa; les Desamparados; l'Hospicio de San-Bernardino; le Colegio de San-Ildefonso, etc., etc. Dans ce réseau de bienfaisance toutes les misères, tous les besoins trouvent de l'allégement; toutes les infortunes errantes ont un asile.

[1] Manuscrit cité.

# LXI

## LA FRANCE EN ESPAGNE

> Si la guerra, enemigo cruel de los progresos cientificos, interupto algun tiempo el importante comercio de las ideas entre las dos naciones francesa y española; la pax, que laz reunió con nuevos vinculos, volvio á estimularnos al restablecimiento de tan importantes negociones [1].
>
> Don Juan de Sylva.

Un peuple retardataire n'invente plus, il imite. — Influence qu'exerce la France sur l'Espagne. — Les véritables Français de l'Espagne sont Espagnols. — Relations multiples des deux pays. — Elles transpirent dans les formes gouvernementales et dans les œuvres littéraires. — Voyageurs français en Espagne, et voyageurs espagnols en France. — M. Yyguals de Yzco. — Le comte Bresson. — M. le général Aupick et madame Aupick.

Dans le mouvement progressif de la civilisation, quand un peuple s'est laissé devancer par les autres nations qui l'avoisinent, le peuple retardataire s'en isole; il garde le privilége de demeurer lui-même; il ne peut allier ses mœurs primitives aux mœurs d'une époque derrière laquelle il chemine; et ses efforts se bornent à des efforts d'imitation. Vainement quelques esprits supérieurs lutteraient-ils contre ce résultat; tous y succomberaient. Le seul parti qu'aient à prendre les hommes sages, c'est d'attendre l'évolution de germes nouveaux, d'empêcher que l'esprit national ne s'altère, et de ne rien emprunter aux étrangers qui ne puisse cadrer avec les mœurs, les habitudes et les intérêts de la patrie.

La France s'est posée vis-à-vis de l'Espagne dans cette condition de tutelle ou de guide. Elle l'a fait de plusieurs manières différentes; tantôt par sa langue, sa littérature et son industrie; tantôt par son mouve-

[1] Si la guerre, ce fléau destructeur des sciences, a pu faire cesser le commerce d'idées qui existait entre les deux nations, la paix, qui les réunit aujourd'hui, nous fait un devoir de travailler avec plus de zèle à renouveler cette union précieuse.

ment social; tantôt en implantant ses idées avec ses armes au cœur de la Péninsule; tantôt en attirant chez elle les hommes d'élite comme Martinez de la Rosa, Narvaez qui sont venus élaborer, féconder, sur le sol français, les germes éclos sur le sol espagnol.

Quelque aient pu être les motifs de haine ou de répulsion entre deux peuples si bien faits l'un pour l'autre, chaque fois que l'horizon assombri s'est déchargé de nuages, on a vu les deux peuples se rapprocher et s'entendre. La politique généreuse, abnégative de la France convient à l'esprit chevaleresque des Espagnols, et la pompe de nos arts, l'élégance de nos manières les captivent. Insensiblement, ils deviennent Français, sinon par le fond, du moins par les formes; ils distribuent leur temps comme nous distribuons le nôtre; organisent leurs plaisirs comme nous organisons nos propres plaisirs; échangent contre nos modes leurs modes indigènes; adoptent le système administratif consacré par l'empire; perfectionnent leurs lois d'après nos lois; donnent à l'armée des éléments d'une identité frappante avec les éléments de l'armée napoléonienne, et décalquent, pour se l'appliquer, le régime universitaire à l'aide duquel fut comblée l'immense lacune laissée par la suppression des maisons religieuses.

A des rapprochements si palpables, si intimes, joignez l'habitude qu'ont prise les Espagnols riches de venir en France pour y passer une partie de l'année; l'obligation d'y parler alors notre langue et d'adopter nos manières; mettez en ligne de compte la lecture de nos journaux et de nos livres, la fréquentation de nos théâtres, et vous comprendrez qu'une nation si voisine subisse sans le vouloir, sans le savoir, malgré son esprit profond de nationalité, malgré son patriotisme exclusif, notre irrésistible empire.

Aux luttes napoléoniennes, aux proscriptions, aux guerres civiles, la France a dû la possession d'une foule d'Espagnols distingués par leur naissance, par leur position sociale, par leur fortune ou leur mérite, qui, fixés à Paris, recevaient l'empreinte des mœurs françaises, en même qu'ils laissaient transsuder les mœurs indigènes. Rappeler les salons du général Miranda, sous le Directoire; du prince de la Paix, de la duchesse d'Abrantès et de la duchesse de Frioul sous l'empire; de la comtesse Merlin et de M. Aguado sous la restauration, c'est indiquer les lieux

d'échange mutuelle dans lesquels s'opérait la fusion, l'accord de pensées écloses parmi les représentants les plus éclairés des deux peuples. Plusieurs hommes, appelés depuis dans la haute administration des affaires d'Espagne, ayant reçu là leur première éducation diplomatique, rien d'étonnant que nos formes gouvernementales se soient implantées à Madrid sous la bannière des Cortès; et qu'un système éclos à Londres, modifié en traversant la France, soit allé s'adapter tant bien que mal à l'antique monarchie de Charles-Quint.

Excepté quelques Français, la plupart négociants, fixés en divers points du territoire péninsulaire, les véritables Français d'Espagne sont des Espagnols qui ayant longtemps vécu par de çà les Pyrénées, ont rapporté chez eux cette fine fleur de bon goût et de civilisation qui ne se rencontre guère ailleurs que sur les bords de la Seine. Presque tous les savants hors ligne, presque tous les médecins jouissant d'une certaine vogue, sortent de nos écoles. Beaucoup d'écrivains distingués nous doivent une partie de leur éducation littéraire; il en est même plusieurs, comme M. Zorrilla, poëte célèbre, lesquels, bien qu'écrivant dans leur langue nationale, séjournent à Paris et finissent, tôt ou tard, par adopter forcément les exigences de notre goût; tandis qu'on voit d'autres gens de lettres, comme MM. Patricio de la Escosura et Genaro-Perez de Villa-Amil, venir demander aux presses, à la librairie française, au public français, les ressources de publication que leur pays ne peut offrir aujourd'hui[1].

[1] L'ouvrage de ces messieurs a pour titre : *L'Espagne artistique et monumentale*, vues et description des sites et des monuments artistiques les plus notables de l'Espagne, avec des dessins et des notices sur les usages, les mœurs, les armes et les costumes des époques qui peuvent le plus intéresser l'histoire de l'art. In-folio, grand atlas, en voie de publication. C'est une œuvre éminemment patriotique, bien digne d'obtenir le soutien de la couronne, et qui offre le double mérite, de reproduire avec fidélité cette poétique Espagne dont nous n'avons déjà plus qu'un pâle reflet; et de réunir, dans un même ensemble, presque tous les artistes et les littérateurs distingués du royaume. Les artistes sont MM. D. Cosme Algarra, D. José Becquer, D. Valentin Carderera, D. Blas Crespo, D. Antonio Maria Esquivel, D. Vicente Lopez, D. Federico Madrazo, D. Cecilio Pizarro, doña Rosario Weis, etc.; les gens de lettres, MM. D. Tomas Ruiz de Agudo, D. N. Carbonero, D. Juan Nicasio Gallego, D. Juan de Grimaldi, D. Paulino de Herreros, D. Nicolas Magan, D. Francisco Martinez de la Rosa, D. Ramon Mesonero Romanos, D. Eugenio de Ochoa, D. Joaquin Francisco Pacheco, D. Sixto Parro, D. Fermin de la Puente Apecechea, D. N. Ribes, etc.

Par réciprocité, M. Mellado, l'un des plus infatigables éditeurs de l'Europe, se tient aux aguets des meilleures provenances parisiennes, et, dès qu'apparaît un bon ouvrage, il l'accueille, le fait traduire, devient son parrain dans la Péninsule, son tuteur officieux, et se rend ainsi l'interprète des idées écloses sur les rives de la Seine. Nos pièces théâtrales, nos romances franchissent les Pyrénées plus facilement qu'elles ne franchissaient autrefois les hauteurs de Montmartre; nos scotisch, nos redova, pénètrent dans les salons avec la même facilité que nos cosmétiques dans les boudoirs, que les articles Gagelin et Delisle dans les gardes-robes aristocratiques. Pour mieux assurer la propagande française, on dirait que les Français se donnent le mot : Deux libraires français, MM. Monier et Baillière, sont installés à Madrid; des marchands de nouveautés français ont pris pied dans les villes principales; et nos artistes, comédiens, chanteurs, instrumentistes, chorégraphistes, vont conquérir des salves d'applaudissements sur les rives du Mançanarès, du Tage et du Guadalquivir.

Depuis 1823, mais surtout depuis le mariage de monseigneur le duc de Montpensier avec une infante, l'intérêt qui résulte des relations réciproques entre la France et l'Espagne s'est accru chaque jour davantage. Nous avons pris l'habitude, dans les grandes questions politiques, industrielles et commerciales, de ne point rester isolés de nos voisins, qui, de leur côté, se montrent désireux de faire cause commune avec nous; solidarité d'efforts bien propre à féconder l'avenir.

Grâce aux livres plus spirituels que profonds de MM. Adolphe Blanqui, Augustin Challamel, Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Charles Didier, Prosper Mérimée, Alexis de Garaudé, etc., etc., la Péninsule ibérique a pris chez nous des lettres de naturalisation; nous commençons à l'apprécier, à la connaître. L'exagération, l'étrangeté de certains récits, dont personne ne saurait être dupe, soutiennent même leur vogue en dépit de l'invraisemblance. Et nous aussi, nous avons voulu bâtir au delà des Pyrénées notre petit édifice littéraire; nous l'avons composé de matériaux choisis parmi les plus authentiques; nous l'avons animé avec des couleurs locales, laissant à M. Yguals de Yzeo le soin d'une réciprocité dont le premier témoignage vient d'apparaître tout récemment. Sa publication est intitulée : *La Merveille du siècle*,

*ou visite à Paris et à Londres pendant la célèbre exposition de* 1851. Les suffrages du public ne peuvent manquer d'accueillir, comme ils le font chaque fois, cette nouvelle œuvre d'un homme qui joint au talent de bien observer celui d'écrire avec la poésie du cœur [1].

Indépendamment des gens de lettres, ambassadeurs naturels de l'esprit humain dans les champs de l'avenir, presque toujours la France s'est fait représenter en Espagne par des hommes d'un mérite remarquable, qui ont su porter haut sa bannière et sa renommée. Nous avons beaucoup connu M. le comte Bresson, esprit souple, délié, causeur spirituel, dont la mort violente troubla d'une manière si profonde la diplomatie du cabinet des Tuileries; nous ne connaissons pas moins bien M. le général Aupick, ambassadeur actuel, caractère droit et ferme, âme élevée, intelligence d'une excellente culture, sachant au besoin soutenir les notes diplomatiques avec la vigueur d'un soldat, comme il savait, dans ses fonctions militaires, apporter la gracieuse élégance de l'homme de cour. Nous avions fait naguère la connaissance de M. le général Aupick à la table de monseigneur le duc de Montpensier. Ce ne fut pas sans un vrai plaisir qu'en arrivant à Madrid nous revîmes cet honorable général. Nos premiers empressements ont été pour lui et pour madame l'ambassadrice, femme charmante, sachant si bien dire, et, chose plus rare, si bien écouter. Le général nous a paru plus sérieux sans être moins expansif qu'autrefois. Dans quelques rides de son front semble se dessiner le passage des événements malheureux qu'il a fallu subir en 1848, comme sur ses lèvres apparaît l'expression calme d'espérances que le temps va réaliser sans doute.

En Espagne il n'existe qu'une voix d'estime sur le compte de notre ambassadeur. Nationaux, étrangers savent apprécier la droiture de ses intentions, la raison de ses exigences et la justice de ses actes. Il sait allier fort bien la simplicité de l'homme privé avec l'allure digne et fière que comporte la magistrature dont il est revêtu.

[1] *La Maravilla del siglo, cartas à Maria Enriqueta, o sea una visita à Paris y Londres, durante la famosa exposicion de la industria universal de* 1851. 2 vol. in-8. 1852.

# XLII

## DE MADRID A SIGUENZA

> Où sont ces vieux tombeaux et ces marbres antiques
> Qui des temples sacrés décoraient les portiques?
>
> LEGOUVÉ, *La Sépulture.*

Michel Cervantès et le cardinal Ximenez. — Alcala de Hénarès et ses patrons. — L'Alcazar; le Colegio mayor, le Trilingue. — Triste aspect de la ville. — Où sont ses onze mille écoliers? — Où sont ses typographes si célèbres? — Guadalajara et les Mendoza. — Routes de Guadalajara à Médinacéli et à Siguenza. — Physionomie, cathédrale, monuments divers de Siguenza.

En quittant Madrid pour gagner Alcala de Hénarès, deux souvenirs inséparables, majestueux fantômes, vous y précèdent; ce sont les souvenirs de Michel Cervantès et du cardinal Ximenez; le cardinal, pour y avoir fondé une université qui devint très-célèbre; l'auteur de *Don Quijote*, pour y avoir vu le jour, comme le prouve le registre baptismal de l'église Sainte-Marie-Majeure (année 1547). Voici, d'après une brochure de M. D. Velasco Dueñas, l'extrait de naissance de l'illustre écrivain :

> Domingo, nueve dias del mes de octubre año del Señor de mil é quinientos é quarenta é siete años, fué bautizado Miguel, hijo de Rodrigo de Cervantes é su muger doña Léonor. Fueron sus compadres Juan Pardo, baptizóle el Rdo. señor bachiller Serrano, Cura de Nuestra Señora; testigos Baltasar Vazquez, sacristan, é yo que le bauticé é firmé de mi nombre.
>
> BACHILLER SERRANO [1].

Bâtie au milieu d'une plaine fertile, mais déboisée, ceinte de murailles antiques, la ville d'Alcala, qui présente un aspect très-imposant, fut le

[1] Le dimanche, neuvième jour du mois d'octobre de l'an de grâce mil cinq cent quarante-sept, fut baptisé Miguel, fils de Rodrigo de Cervantès et de doña Léonor, sa femme. Son parrain fut Juan Pardo; il fut baptisé par le révérend sieur bachelier Serrano, curé de l'église

berceau de deux martyrs, saint Just et saint Pastor, exécutés dans le quatrième siècle sur une pierre, *al Paredon del Milagro*, où l'on montre l'empreinte de leurs genoux. Jusqu'au seizième siècle, Alcala subit les destinées incertaines des autres cités espagnoles; on la vit brûlée, pillée, ravagée par des hordes semi-barbares qui s'en prenaient aux églises, aux tombeaux, quand les citadelles crénelées et les hommes se dérobaient à leur furie. Aussi, presque toutes les églises sont-elles d'une affligeante nudité. Au *Magistral*, sanctuaire gothique, existe une magnifique *réja* et des stalles d'un travail remarquable; à *San-Diégo*, on voit le sépulcre du primat Alonso de Carrillo, mort en 1482.

L'Alcazar, dont il reste encore une tour fort solide, a fait place au palais épiscopal, construit d'après les traditions mauresques qui réservaient, pour l'intérieur seul, toute leur élégance architecturale, et qui sacrifiaient la façade aux décorations des patios. Il est regrettable que ce palais ne soit point terminé.

Le *colegio mayor de San-Ildefonso*, commencé en torchis par le cardinal Ximenez, achevé par Rodrigo Gil, en 1533, contient trois patios ou cours d'intérieur; l'un en style dorique, l'autre en style ionique; le troisième dans le genre de Berruguète.

L'édifice appelé *Trilingue*, complété en 1557, renferme une très-jolie chapelle par Gil de Ontañon; chapelle où les réminiscences mauresques se marient, se confondent avec les traditions chrétiennes. Un retable d'exécution délicate; un tombeau large et ferme de style, sculpté par Dominico le Florentin, digne assurément de contenir les restes du cardinal Ximenez [1]; une reja, faite par Vergaras père et fils (1566-1573), font de ce sanctuaire un petit musée renaissance. Nous recommandons aussi la salle des anciennes cérémonies appelée *Paraninfo*, que décorent une galerie très-élégante et un riche plafond lambrissé.

Au milieu des rues désertes d'Alcala, peuplées d'environ quatre

Notre-Dame. Les témoins furent Baltasar Vazquez, sacristain, et moi qui, après l'avoir baptisé, ai confirmé la chose en y apposant ma signature.

Le bachelier SERRANO.

[1] Ce grand homme est mort le 8 novembre 1517, à Roa, près de Valladolid, âgé de quatre-vingt-un ans.

mille habitants, nous nous sommes demandé ce que sont devenus ces onze mille écoliers qui, pendant trois jours, festoyèrent François Ier captif, et lui firent oublier les disgrâces de la guerre. Nous avons cherché la savante phalange de professeurs, la pieuse cohorte de moines, les corporations d'ouvriers auxquels l'industrie donnait l'impulsion; mais cette ville n'est plus qu'un désert; sa population hautaine ne montre que le reflet inculte du pédantisme.

Tout le monde connaît la fameuse *Biblie polyglotte*, en 6 volumes in-folio, œuvre importante sortie des ateliers d'Alcala, et dont l'exécution coûta cinquante-deux mille ducats. Cette *Biblie*, dans l'histoire typographique d'Espagne, apparut comme une comète flamboyante après laquelle recommença la nuit : elle n'en fait que mieux ressortir la chute intellectuelle du lieu où l'œuvre s'est exécutée.

Parmi les ruines d'Alcala de Hénarès, parmi des inscriptions effacées auxquelles personne ne songe, j'avais cherché vainement le nom d'Antoine de Solis, historien fleuri de la conquête du Mexique. Je ne fus pas plus heureux à l'égard des célébrités de Guadalajara, presque aussi nombreuses que celles de sa voisine.

## GUADALAJARA.

Ici, le souvenir des Mendozas, les Médicis de l'Espagne, paraît seul vainqueur de l'oubli, mais accolé à maintes ruines, à maintes dégradations. Ce fut dans le palais de l'Infantado, immense édifice de style grec, romain, mauresque et gothique mélangés, que naquit le cardinal de Mendoza, connu sous le nom de grand cardinal; demeure princière, bien déchue depuis le jour où François Ier l'occupa pour assister aux fêtes données par le duc de l'Infantado. Les salles les plus belles, converties en magasins, coupées, transformées, badigeonnées, présentent un tableau des plus tristes. J'aime mieux descendre au fond du panthéon de cette orgueilleuse famille que de me promener parmi les lambeaux de sa splendeur : près d'un tombeau, du moins, les ruines s'harmonisent avec la mort; mais l'élégance déchue témoigne des vicissitudes humaines, et nous confirme dans le sentiment de dédain que mérite la fortune.

L'église de San-Miguel, autrefois mosquée; l'église de San-Esteban, la place Santa-Maria, complètent, avec le couvent de San-Francisco, la physionomie monumentale de cette ville, plus triste peut-être encore qu'Alcala, malgré sa population de sept mille âmes, ses souvenirs romains, arabes, et la petite rivière de Hénarès qui la baigne [1].

Dans mes souvenirs de Guadalajara, je n'isolerai jamais l'existence somptueuse des Mendozas, ministres, amiraux, prélats, de ces herbes parasites, de ces mousses qui croissent au sein même d'une demeure récemment encore occupée par eux; de même que je ne saurais penser à la chapelle de los Davalos, sans me rappeler une jeune femme endormie, dont le temps du bout de son aile aura touché les yeux, pour lui dérober la vue des misères d'ici-bas; statue gracieuse, sommeillant, paisible, et qu'il faut bien se garder de réveiller.

De Guadalajara une route agréable coupe les plaines fertiles de Brihuega, qui formaient jadis un lac; puis elle traverse la vieille citadelle de Torija, côtoie de vertes collines, retombe dans une plaine immense, monotone, pour regagner ensuite de charmantes collines, avant d'atteindre Médinacéli, ville autrefois ducale.

## MÉDINACÉLI.

Médinacéli, la cité du kalif Sélim, fut anciennement l'intrépide gardienne du Jalon. Il ne reste presque plus rien de ses maîtres: Romains, Arabes, Castillans se confondraient même sous un niveau commun, si le nom de Médinacéli ne rappelait un nom bien cher aux lettres et aux arts. Il n'est aucune œuvre utile qui ne rencontre cette famille pour Mécène; aucun monument considérable qui ne doive la considérer comme sa sauvegarde officielle : elle règne, par des bienfaits, sur beaucoup de localités différentes, mais principalement sur le triangle pittoresque où reposent Médinacéli, Torremocha et Siguenza.

[1] Les Arabes l'appelaient Wâdâ-Hajarah, la Rivière-de-Pierre.

## SIGUENZA.

La ville de Siguenza, limite de l'Aragon et de la Castille, occupe une situation délicieuse. Bâtie sur la pente d'une colline qui domine la vallée de Hénarès, elle apparaît presque enveloppée du manteau de pierre que lui a taillé le moyen âge. Le palais épiscopal, construit dans l'emplacement de l'ancien Alcazar; la cathédrale gothique et les clochers de plusieurs églises produisent un bel effet. Vingt-quatre piliers soutiennent la nef centrale de cet immense sanctuaire, où l'architecte semble avoir voulu convier un peuple entier aux pieux festins de l'âme et de l'intelligence. Les stalles du grand chœur, d'exécution fort soignée, datent de l'année 1490. La chapelle où repose sainte Librade; le tombeau de l'évêque Fabrice de Portugal, son fondateur; le retable représentant les principaux actes concernant la sainte et son ascension; la chapelle de Sainte-Catherine, avec les tombeaux de Martin Vazquez de Jesa et de Sancha, sa femme; de Martin Vazquez de Arce, de l'évêque Fernando de Arce; d'un chevalier de Santiago tout armé, sont autant d'objets dignes de fixer l'attention du voyageur. Au presbytère, la statue d'un évêque d'origine française, Bernardo, primat de Tolède, et divers monuments funéraires fort anciens, méritent une attention particulière. Nous citerons encore la chapelle de Saint-François-Xavier, où se trouve la tombe de l'évêque Bravo; le portail de la sacristie; le reliquaire; le cloître, qui fut terminé en 1507 : ces monuments demanderaient une description détaillée que nous interdisent les bornes de notre ouvrage.

Au collége des Géronimites, fondé par un Médinacéli, mort en 1488 et inhumé dans le transept, se voit le tombeau de l'évêque Bartolomé de Risova. Nous ne dirons rien, ni du cloître de ce collége qui est moderne, ni de plusieurs constructions presque contemporaines; mais nous ne quitterons point Siguenza sans donner les plus justes éloges à la construction de son aqueduc, monument digne du peuple-roi.



*Rouargue frères del et sc.*

*Imp.ie J. Chardon aîné, 30, r. Hautefeuille, Paris*

CUENÇA.



# LXIII

## DE MADRID A CUENCA

Villes d'autrefois, peintes et dentelées,
Où chantent jour et nuit mille cloches ailées,
Joyeuses d'habiter dans des clochers à jour.
V. Hugo, *Feuilles d'Automne*, XXVII.

Le Tage et ses rives. — Tarancon. — Rianzarès et le duc de ce nom. — Uclès. — Cuenca, son site bizarre, son aqueduc, sa cathédrale, son ancienne industrie. — Environs de Cuenca. — Retour à Madrid par les sierras, par Priego, Hucte et Tendilla.

Qu'importe au voyageur les noms plus ou moins ignorés de Vallecas, d'Arganda et de Parales; qu'importent leurs murailles en torchis, leurs rares habitants et le défaut d'animation de leurs plaines. Toute la poésie du pays se concentre le long des rives de la Jarama, du Mançanarès et de la Tajo dans l'eau de laquelle se mirent l'église gothique et le vieux château de Villarejos. Avec le Tage, ce fleuve des troubadours, se montre Fuentidueña, puis on atteint les bords du Rianzarès, patrie de don Ferdinand Muñoz, heureux époux de la reine Marie-Christine. Il a pris, pour titre ducal, le nom de la rivière qui arrose son berceau; il y a construit un palais d'une ordonnance très-simple, mais commode, et fait bénir sa haute fortune par les charités qu'il répand autour de lui. C'est à deux ou trois kilomètres de Tarancon que se trouve l'ermitage de Nuestra Señora de los Rianzarès, en si grande vénération dans la contrée.

Au delà de Tarancon, sur le sommet d'une montagne, s'élève le couvent d'Uclès, de l'ordre de Santiago; vaste construction aussi célèbre dans l'histoire religieuse que l'est la petite ville d'Uclès dans les annales de l'empire. Uclès fut pris, en 1809, par le duc de Bellune, maréchal Victor.

Il ne faut rien moins que ces souvenirs d'Uclès et l'aspect du vieux château de Huelves pour surmonter l'ennui qu'inspire la monotone uniformité du pays ; mais une fois la petite ville d'Horcajada franchie, des pins, des chênes, des ruisseaux d'eau vive, des collines agréables surviennent ; puis le désert recommence et l'on n'a devant soi que des coteaux dépouillés, des abîmes et des nids d'aigles qui forment la ville de Cuenca.

Figurez-vous une vieille cité dont l'habit de pierre s'offre comme un haillon à larges déchirures ; bâtie à la surface d'un rocher fort élevé que dominent d'autres rochers plus escarpés. Entassez, à travers les inégalités capricieuses du sol, des maisons plus capricieuses encore ; promenez à leurs pieds deux rivières, la Huescar et le Jucar, plantées de grands arbres qui forment une alameda charmante ; tapissez les pentes de toutes les collines de jardins potagers, de vergers et de parterres ; faites-y circuler quantité d'eaux vives ; imaginez sur le Jucar un pont gigantesque, le pont de San-Pablo unissant deux montagnes ; construction formée de trois énormes piles élevées de cinquante mètres sur une longueur de cent mètres ; rappelez sur ces arcades les processions, les bannières, les chevaux bardés d'autrefois, et dites-moi s'il existe au monde quelque chose de plus pittoresque ; voilà cependant la ville de Cuenca. Sa merveille utile, elle la doit à l'architecte Francisco de Luna, hydrographe aussi savant qu'architecte habile ; sa merveille poétique et religieuse, sa cathédrale, elle en est redevable à plusieurs générations d'artistes, à la foi de ses pères.

Pour bien jouir des beautés romantiques de Cuenca, il faut traverser le pont de deux arches jeté sur le Jucar, à l'ouest de la ville, prendre ensuite le passage qui se trouve au-dessous d'une des arches et suivre la droite de la rivière. Au bas du pont se dessine une espèce de digue en ruine, à l'aide de laquelle les eaux formaient un réservoir devenu ruisseau torrentiel, mais limpide. Quand on a dépassé une allée de trembles et de peupliers, on voit la ville dresser sa tête altière, et, pour peu que l'on incline, en montant, vers la rive droite, on jouira d'une vue charmante, qui deviendra d'autant plus variée, d'autant plus riche qu'on s'élèvera davantage vers la côte du vallon de Huescar. Dans cette excursion, les piles colossales de l'aqueduc apparaîtront avec

toute leur majesté; mais elles n'en feront que mieux ressortir les réparations inintelligentes des architectes modernes. M. Rouargue s'est particulièrement attaché, dans la planche ci-jointe, à rendre la merveilleuse position de Cuenca.

Je voudrais bien vous parler des *casas forales*, ou manoirs des familles nobles, nids aristocratiques, nichés sur des arêtes de rochers, sur des pentes abruptes, percés à jour par le temps, et qui, dans un délabrement absolu, vous montrent les armoiries des Priégo, des Carillo, des Mendoza, des Montemayor appendues comme des lambeaux à leurs murailles; mais ces ruines font peine, surtout quand s'y rencontre quelque truelle inhabile chargée de les restaurer.

La paroisse de San-Pablo, dont la façade a malheureusement été refaite et dont l'intérieur reluit de couches épaisses d'un impitoyable badigeon; la paroisse de San-Bautista, monument du quinzième siècle, où reposent les Montemayor; le couvent des Franciscains, qui date du douzième siècle; les couvents plus modernes des carmélites déchaussées et de Saint-Pierre d'Alcantara présentent disséminées quelques sculptures en marbre, en pierre, en bois et quelques peintures dignes d'arrêter les curieux; mais des restaurations maladroites ont trop souvent altéré leur caractère. Un sort aussi malheureux était réservé à la cathédrale, qui n'en demeure pas moins encore un des édifices religieux les plus remarquables du royaume.

Fondée en 1177 par Alonso VIII[1], consacrée par l'évêque don Rodrigo Ximenez de Bada, elle fut d'abord d'un style aussi simple que sévère; mais en 1546, un célèbre architecte, Xamite; en 1557, un architecte-sculpteur, Hernando de Arena; en 1577-1583, un autre architecte très-habile, Juan Andréa Ruodi, vinrent modifier à l'envi le monument, et substituer aux formes bysantines du premier sanctuaire des formes renaissances. Xamite se distingua surtout dans l'exécution de la porte du cloître, faite avec des pierres d'Arcos imitant le marbre; en outre il décora les chapelles de San-Fabian, de San-Sebastian, de

[1] On lit sur une pierre encadrée cette inscription en caractères anciens :

El rey don Alonso IX ganó a Cuença Miercoles dia de San-Matheo a XXI de septiembre anno del Señor de M C LXX VII.

San-Mateo et de San-Lorenzo. Hernando de Arenas brilla dans la sculpture de la *reja* et du *facistol*, chefs-d'œuvre de délicatesse; Ruodi reconstruisit le cloître presque tout entier avec une pierre dite de la Hoz; tandis que le peintre Hernando Yañez, dont les œuvres sont devenues très-rares, peignait le retable (1526) et différentes parties du sanctuaire. Jusqu'alors, malgré les additions et les transformations d'une époque envahissante, le monument n'avait pas trop souffert; on s'était plutôt attaché à le compléter qu'à le détériorer; mais successivement se produisirent des chapelles, comme celle de *Los Caballeros*, qui rompirent les grandes lignes du sanctuaire; et des constructions comme celle du chœur, exécutée sous l'évêque Floris avec plus de somptuosité que de bon goût; ou comme le portail érigé par Josef Arroyo, d'après les dessins du chapitre en 1664. Aux monuments du seizième siècle, parmi lesquels nous désignerons le tombeau du vice-roi Diégo Hurtado et de dona Inès; l'autel de la Virgen de la Salud; les tombeaux de la chapelle San-Martin, ainsi que des vitraux colorés, des grilles et divers retables, sont venus s'adjoindre successivement différentes sculptures d'exécution plus ou moins lourde, presque toutes d'un effet forcé : tels sont le retable de Cristobal-Garcia Salmeron, dans la chapelle de Santa-Elena; les œuvres du Valencien Francisco Vergara, dans la chapelle de Urna, représentant la Foi, l'Espérance et la Charité en marbre de Carrare (1798); la grande statue de la Vierge, exécutée à Carrare ainsi que l'avaient été les sculptures précédentes.

Nous recommanderons le tombeau du grand cardinal Gil Carrillo Albornoz, l'ami du brave Alonso XI; celui de sa mère Teresa de Luna; l'effigie d'un chevalier placé à gauche du maître-autel; puis la façade de la salle capitulaire dont les portes décèlent, en quelques-unes de leurs parties, le faire de Berruguète ou d'un de ses meilleurs élèves. Les stalles ont aussi du mérite; mais elles sortent de plusieurs mains différentes.

Voilà cette cathédrale de jaspe, sortie presque tout entière des carrières voisines, et dont les richesses cachées surpassaient de beaucoup les richesses apparentes. Elle possédait, entre autres choses, un ostensoire du poids de six cent seize marcs d'argent que lui avait donné l'évêque don Ramiro de Villa-Escusa, de Haro, chanoine érudit autant

qu'homme de goût [1]. Ce fut sous son impulsion que travailla Xamite dit Jamite, artiste éminent sorti de l'école florentine à l'époque où elle était la première du monde.

Par Xamite, par Ruodi, et par d'autres artistes que nous avons déjà fait connaître, Cuenca devint un foyer de travaux remarquables. Une noble émulation les animait; toutes les constructions se ressentaient de leur présence. Bien que la ville fût très-petite, elle pouvait suffire grandement à ses charges, et alimenter les sciences, les lettres, les arts avec l'argent que lui procuraient son territoire, son industrie et son commerce. En 1600, on lavait, année commune, dans les eaux de Cuenca 62,000 quintaux de laine, et l'on en teignait à peu près moitié pour l'usage seul des manufactures voisines. Vers le milieu du siècle dernier, ce commerce déchut beaucoup; avec le commerce tombèrent les institutions libérales, industrielles dont il avait favorisé l'essor et dont les révolutions et les guerres accomplirent la ruine. Aujourd'hui la ville, presque déserte, ne prend quelque animation qu'à la fête de san Julian, son patron, et aux anniversaires de la Vierge. Nuestra Señora del Sagrario, posée dans une chapelle splendide de la cathédrale, jouit surtout d'une vénération très-profonde et attire chaque jour des pèlerins.

Pour les naturalistes, aucune partie peut-être de l'Espagne n'est aussi intéressante que la province de Cuenca. Nous leur recommandons les sources du Tage, *Nacimiento del Tajo*, les jolies rives de l'Escabas, la Cueva del Judio, le lac Noir, *laguna Negra*, et cet autre lac romantique el Pozo Ayron où don Buesso précipita, dit-on, vingt-quatre de ses maîtresses; la dernière, mieux avisée que les autres, l'entraîna dans le gouffre et vengea l'humanité. La Cueva de Pedro Cotillas, ornée de stalactites, les vallées de Huescar et de Palorema, la Fuente del Frayle, les Fuentes del Rey, où campa Alonso, les sombres défilés du val de Cabros, peuplés de sapins, sont autant de sites bien propres à captiver les amis de la belle nature. On s'y croirait en Écosse; mais il faut

[1] Don Ramiro, né à Villa-Escusa en 1459, mort à Cuenca en 1536, repose devant le maître-autel. On lit sur sa tombe l'inscription suivante :

D. O. M.

Didaco Ramirio Conchesi Episcopo viro raro et doctissimo cui tanta vis animi ingeniique fuit, ut ad id natum diceres, quodcumque ageret.

un guide bien au fait du pays qui, après vous en avoir révélé tous les charmes, vous ramènera jusqu'à Madrid à dos de mulet. On traverse les sierras de Albarracin et de Molina de Aragon, puis le Cerro de San-Felipe ; on gagne la vallée naissante du Tage; on va visiter l'ancien pèlerinage d'Orihuela ; ensuite on aborde Beteda, renommé par la Cueva de los Griegos dont les eaux pétrifient. Non loin de là se trouvent le pèlerinage de la Vierge du Rozeburh et sa source thermale, ainsi que Salan de Cabras, établissement d'eau minérale, appelé Real Sitio, parce qu'il reçut deux monarques, Charles VI et Ferdinand VII. Les bains sont à proximité de la source, qui sort au pied du Rebollar, et l'établissement, mis sous le patronage de la royauté, n'en est pas moins dédié à san Joaquin. Il faut s'y reposer quelques jours; puis on suit une bonne route qui conduit directement à Madrid.

Il existe encore un autre chemin plus court, et qui n'est guère moins pittoresque; c'est celui qui de Cuenca se rend à Priego, petite ville assez remarquable par son site, son vieux château, sa vieille église. De Priego, le chemin dont nous parlons gagne Sacedon, chef-lieu de partido, renommé par ses bains chauds; puis Huete, la ville la plus mal famée du royaume, car un proverbe dit : *Huete, mirale, y vete*, « regardez-la, mais évitez-la. » De Huete on irait à Tendilla, et de Tendilla, par la route du Guadalajara, on n'aurait plus que dix lieues pour atteindre Madrid. Cette excursion serait véritablement une excursion scientifique favorable au médecin, qui trouverait l'avantage d'étudier un des points les plus minéralisés du royaume et les plus féconds en sources diverses, dont plusieurs sont très-fréquentées.



Rouargue frères del. et sc.

Impr. F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris

TOLÈDE.



# XLIV

## DE MADRID A TOLÈDE

> Ce n'est pas dans les seuls ordres dorique, ionique et corinthien, qu'il faut chercher la beauté de l'architecture ; la beauté existe partout où existe l'harmonie des parties.
>
> DENON, *Discours à l'Institut du Caire.*

Route de Madrid à Tolède. — Détails historiques sur Tolède. — Son aspect; ses ruines; ses deux enceintes; ses portes; ses édifices anciens. — L'Alcazar. — Les mosquées principales. — La cathédrale, considérée au point de vue de l'art et du culte; ses sculptures, ses peintures, ses ciselures et ses richesses. — Divers autres sanctuaires religieux. — Établissements civils et militaires. — L'École des cadets. — La fabrique d'armes. — Langage et caractère des Tolédans. — Promenades.

Salut au Mançanarès, au pont de Tolède, à San-Isidro, à Santa-Maria de la Cabeza, qui veillent sur les caprices du fleuve comme sur les destinées de Madrid; puissent-ils, au lieu d'une chaleur étouffante, nous envoyer quelque brise, au lieu d'une poussière continue quelque ondée salutaire! On meurt suffoqué sur cette route infernale, et je conçois l'idée du pieux fondateur qui construisit à Olias un hospice pour les voyageurs malades, autant que je conçois les pèlerins qui font pendant le jour une première station à Getafe, devant le retable peint par Alonzo Cano, et une seconde station à Santa-Maria d'Illescas, devant la Vierge de la *Caridad*, réputée si miraculeuse. Moi qui n'avais rien fait de tout cela, je suis arrivé moitié rôti sur la pointe de ce caillou brûlant qu'on appelle Tolède. Je n'étais pas moins avide de verdure que d'eau, car, dans un trajet d'environ quinze lieues, presque aucun arbre ne m'avait apparu, et l'aspect d'une ville, toute déchue qu'elle soit, logée de la sorte parmi des bosquets, sur sept collines qui se prêtent mutuellement des

ombres et des reflets, me fit bien comprendre le charme qu'y trouvaient les Romains, les Goths, les Maures et les Espagnols.

Place d'armes sous l'empire des césars, Tolède demeura longtemps capitale d'une partie des possessions péninsulaires des rois goths, puis les Maures s'en étant rendus maîtres, ils la conservèrent quatre siècles. Assiégée par le Cid, elle capitula sous condition que les musulmans seraient traités avec égard, et qu'ils conserveraient non-seulement leur religion, mais encore leurs usages. De cette époque date la splendeur épiscopale de Tolède. Son archevêque devint primat du royaume, conseiller d'État, grand chancelier de Castille. Il jouissait, aux cortès, du privilége de parler le premier après le roi; il recevait, à son intronisation, des honneurs semblables à ceux d'un souverain; il posséda dix-sept villes avec leur territoire, formant un revenu net de plus d'un million, et fut, après le pape, le prêtre le plus riche de la chrétienté. Dans sa cathédrale, dont la fondation remonte aux premiers temps du christianisme, se sont tenus dix-sept conciles.

Sans admettre les exagérations de certains écrivains qui donnent à Tolède deux cent mille habitants, nous devons supposer que cette ville était au moins cinq fois ce qu'elle est aujourd'hui. Le Tage, alors navigable jusqu'à la mer, favorisait singulièrement son commerce, et la fabrication des étoffes de laine et de soie, des aiguilles, de la coutellerie, des armes blanches, lui procuraient des bénéfices très-considérables.

Aujourd'hui, Tolède n'offre rien de séduisant; ses rues tortueuses sont mal pavées et sales; ses maisons, échelonnées sur des collines, sans régularité ni plan, ont l'air d'être empilées les unes au-dessus des autres; ses vieux monuments, la plupart en ruines ou demeurés inachevés, lui donnent un aspect de misère et d'abandon. Cependant, depuis quelques années, on fait de louables efforts pour conserver intacts les édifices véritablement historiques; mais il faudrait dix fois l'argent qu'on y met, car trois villes, la ville romaine, la ville des Goths et la ville mauresque, enfouies ou dégradées, demanderaient une restauration intelligente. Les grands édifices de la cité romaine, comme le prouve l'emplacement du cirque et celui de la basilique, occupaient les rives du Tage où la ville actuelle a quelque tendance à s'étendre; la ville

des Goths, au contraire, s'offrait sur la colline, ceinte d'épaisses murailles dans plusieurs parties desquelles on remarque encore la main de Wamba. Les Maures ont réédifié sur les Romains et les Goths, de même que les chrétiens du moyen âge ont réédifié sur les Maures.

A la Puerta de Visagra, mot où les antiquaires veulent voir la racine *via sacra*, les murailles présentent une double ligne de circonvallation : celle de l'intérieur, construite par Wamba, va du port d'Alcantara à la porte Doce Cantos, derrière el Carmen Calzado, gagne les portes de Santa-Cruz et de Cambro, et se termine au Puente San-Martin. La ligne extérieure, bâtie par Alonso VI en 1109, commence également au pont d'Alcantara, traverse las Covachuelas, longe la Puerta Lodada, et rejoint l'ancienne muraille près d'el Nuncio. La Porte-Neuve, bâtie en 1575, par ordre de Philippe II, n'offre rien de monumental ; les sculptures en sont massives et d'une exécution fort mauvaise. A la Puerta Lodada se reconnaissent des réminiscences arabes ; à la Puerta del Cambro, dans une niche, on voit l'effigie de sainte Léocadie, sculptée par Berruguète ; enfin, avant d'abandonner l'enceinte urbaine, nous signalerons les restes du palais-forteresse de Wamba, œuvre du septième siècle, qui s'harmonie avec sa contemporaine située presque vis-à-vis, au bord du fleuve, la basilique el Cristo de la Vega. C'est dans cette curieuse église que se trouvent les reliques de saint Ildefonse et de sainte Léocadie, dont le culte jouit dans toute l'Espagne, mais particulièrement à Tolède, d'une célébrité si grande.

Voici le pont mauresque de San-Martin, étroit, très-élevé, dans la tour duquel existe une statue de san Julian appartenant à l'école de Berruguète. De ce point, où le Tage fort encaissé bouillonne, on aperçoit une couche de gneiss presque perpendiculaire, avec des veines granitiques mêlées d'énormes cristaux de quartz, de feldspath et de mica. Au bas de la vallée coule un ruisseau dont les bords, servant de lavoir public, retentissent de chansons castillanes. Pour bien voir Tolède avec son appareil de ruines, avec son gigantesque Alcazar, sa roche Tarpéienne d'où les criminels étaient précipités dans le fleuve, il faut suivre quelque temps le Tage, puis monter au château de Cervantès. La vue qu'on y a nous a paru magnifique

pour une vue d'Espagne, en même temps qu'intéressante sous le rapport de l'histoire.

L'Alcazar, palais-forteresse qui date des premiers temps de l'occupation des Maures, avait reçu beaucoup d'embellissements sous Alphonse X et sous Charles Ier. Plus tard, Charles-Quint et Alvaro de Luna y firent des améliorations importantes. Cependant ce ne fut point là, mais au Cuartel de Milicias, alors palais du comte de Fuensalida, que logea l'empereur (1537), et que mourut sa femme Isabelle. Les travaux entrepris à l'Alcazar le furent en 1544 : on dut, faute d'argent, les discontinuer. Tel que l'avait laissé l'empereur, il offrait à l'intérieur un aspect véritablement somptueux; mais, dans les premières années du siècle dernier, le vandalisme des troupes autrichiennes et portugaises lui devint fatal. En haine du traité d'Utrecht, elles mirent le feu aux quatre angles de la ville avant de la quitter : ce fut un affreux désastre, bien regrettable aujourd'hui pour les édifices qui en ont été victimes. Les murs principaux du palais, les portiques des cours, le grand escalier et certains appartements échappèrent seuls aux flammes; encore les plafonds ayant été presque tous détruits, et l'argent faisant faute pour recouvrir l'édifice, il demeura, pendant l'espace de plusieurs règnes, exposé aux intempéries des saisons. Un prélat, comme l'Espagne en eut un si grand nombre, le cardinal Lorenzana, fit pour l'Alcazar ce que les rois, dans la disette de leurs finances, n'osaient exécuter. Il répara presque tout le palais; malheureusement, il y plaça des ateliers d'industrie. Sous Napoléon, l'Alcazar éprouva de nouveaux désastres; mais telle était l'abondance de ses sculptures en pierre et en bois, qu'on y retrouve des traces surprenantes de ce qu'il fut jadis. La portion d'édifice donnant sur le fleuve a servi de prison à la veuve de Philippe IV, pendant la minorité de Charles II.

Après l'Alcazar, si nous voulions procéder par ordre de date, il faudrait visiter une synagogue du neuvième siècle, Santa-Maria-la-Blanca, ayant cinq nefs que séparent trente-deux piliers polygones. La nef du milieu, ornée d'une galerie simulée, présente plus d'élévation que les quatre autres : les piliers, très-massifs, sont garnis à leur base d'un placage de faïencerie, et portent de lourds chapiteaux; des marches montent vers les trois autels élevés dans l'emplacement du *sacra-*

*rum* de l'islamisme. Ce curieux édifice, construit en briques, devient aujourd'hui l'objet de réparations importantes effectuées aux frais du gouvernement. Il porte l'inscription suivante :

Este edificio fué sinagoga hasta los años de 1405, en que se consacró iglesia con titulo de Santa-Maria la Blanca, por la predicacion de san Vicente Ferrer.

Nous avons remarqué plusieurs autres sanctuaires analogues, tous rectangulaires, d'une conservation étonnante, quoique tant de régimes différents aient succédé au régime des Arabes; mosquées supportées généralement par des piliers ronds ou carrés, à chapiteaux massifs, garnis à hauteur d'appui de faïences indigènes dont l'assemblage produit un assez bon effet, et couvertes d'un plafond en bois de cèdre, jadis colorié et rehaussé de filets d'or. C'est attenantes à l'une des mosquées consacrées au culte, et qui ne semble pas avoir eu de piliers, mais des galeries latérales, que se trouvent les archives provinciales, matériaux précieux pour l'histoire du royaume. La tradition veut que le Cid, à cheval sur son terrible palefroi, se soit arrêté devant une de ces mosquées, la plus ancienne, la plus petite, la plus vénérable de toutes, et qu'il y ait consacré ses éperons et son épée à la Vierge des combats. Nous n'avons aucun motif pour récuser ce témoignage.

Généralement, les cathédrales jouissent du privilége de résumer l'histoire politique, artistique, même industrielle de leur ville : aucun sanctuaire mieux que la grande église de Tolède n'offre cet avantage. Sa tour seule, haute d'environ cent mètres, et qui ne fut terminée qu'en 1535, semble d'avance vouloir retracer cinq époques, car son premier étage, jusqu'à la plate-forme, est construit dans le goût du quinzième siècle; son second étage, dans celui du douzième siècle; son troisième étage, dans la manière du seizième siècle et son quatrième étage indique un retour au byzantin tertiaire. Une belle campanile surmonte ces étages, qu'une pyramide absurde termine. La tour correspondante, qui devait compléter le portail et qui ne fut point achevée, paraît avoir été construite sur les plans de El Greco, architecte, peintre et sculpteur, Grec de naissance, qui s'établit à To-

lède en 1577, et qui mourut en 1625, après l'exécution d'une innombrable quantité d'ouvrages dans les trois genres. La porte du nord, à laquelle un arc-en-tiers point fut adapté pour soutenir l'horloge qui la surmonte, présente une ornementation fine très-bien fouillée, trop peut-être pour être en harmonie avec l'ensemble de l'édifice ; ornementation dans le goût espagnol de la bonne époque, et dont le genre se retrouve en certaines parties du cloître, où nous voyons deux portes du quinzième siècle, bien différentes l'une de l'autre. Celle qui s'ouvre extérieurement est sculptée d'une main minutieuse, sans élan, sans hardiesse; celle, au contraire, qui communique avec l'intérieur, date selon toute apparence, des premières années du quinzième siècle, et présente une sobriété d'ornementation bien remarquable. On y distingue, accostés contre les montants, une sibylle, un prophète; entre les deux baies, une sainte Catherine : des armoiries, des anges, des bustes d'évêques, complètent le système général de décoration de cette entrée, au tympan de laquelle se trouve peinte une Salutation angélique dans le style du seizième siècle. Le tout a été colorié et doré, d'une manière on ne peut plus délicate. Cette partie de l'édifice doit inspirer le plus haut intérêt comme étude de l'art, parce qu'on y reconnaît la touche et le ciseau d'artistes indigènes et d'artistes étrangers. Les feuilles, les fleurons qui surmontent l'encadrement ogival, nous semblent d'une facture espagnole. Il en est de même de divers accessoires, tandis que les figures respirent le faire de l'école de Cologne. La peinture du tympan rappelle l'école florentine. On ne s'explique point, à moins d'admettre deux époques bien différentes, bien éloignées l'une de l'autre, une exécution si riche, si brillante, tandis que le côté de l'entrée qui donne dans l'église et qui présente la Vierge, le Christ assis et diverses statuettes, se trouve traité de la manière la plus lourde. La porte dite des Lions, *puerta de los Leones*, à cause des lions qui la décorent, occupe l'extrémité du transsept. Les sculptures qu'on y voit, exécutées d'une main aussi ferme que décidée, avec un mouvement extraordinaire, une richesse, une variété de composition que rien ne surpasse dans la Péninsule, présente des bustes, des armoiries, des combats en champ clos, des chimères et divers personnages fantastiques. On y voit un revêtement en plaques de bronze appliquées le

long d'une plinthe de même métal que rehaussent des armoiries en relief. Le portail fut construit par maestro Égas, vers 1459. L'intérieur des portes de bronze, partie en bois, est dû au ciseau d'un Hollandais, Diégo Copin (1541), tandis que l'extérieur, en bronze, sort des mains de Francisco Villalpando (1545).

Cet auguste sanctuaire, d'une longueur de quatre cent quatorze pieds sur deux cent quatre de large, ayant cinq nefs symétriquement inégales, dont la centrale, la plus haute des cinq, s'élève à cent soixante pieds, est soutenu par quatre-vingt-quatre piliers très-sveltes, éclairé par des vitraux peints et garni d'une infinité de sculptures très-remarquables. Trente stalles à hauts personnages, exécutées en 1495 par maître Rodrigo, présentent les campagnes de Ferdinand et d'Isabelle. Celles du côté droit sont de Vigarni, mort à Tolède en 1543, artiste jugé digne de recevoir la sépulture dans le monument qu'il venait d'orner.

Le retable de la capilla Mayor, auquel on arrive par des degrés de jaspe coloré, renferme cinq compartiments dont les sculptures, exécutées vers l'année 1500, représentent la vie de Jésus-Christ et celle de la Vierge. Les groupes, travaillés avec moins de finesse que ceux du grand retable de Séville, sont aussi moins confus et mieux disposés dans un système d'encadrement dont l'alentour semble frangé. Cette capilla fut malheureusement agrandie par le célèbre cardinal Ximenez, car elle perdit son caractère primitif. La grille fut exécutée en 1548 par Villalpando. Les deux chaires, en métal doré, qui surmontent une colonne en marbre placée de chaque côté du chœur, nous ont semblé bien mesquines, bien inférieures, comme faire, aux immenses grilles du jubé. Le buffet des orgues jure peut-être avec la disposition générale des objets qui l'entourent; mais on oublie l'exiguité de ces chaires quand une parole solennelle s'y fait entendre; on ne se plaint pas du désaccord des sculptures d'un buffet d'orgue traité dans le genre de Churriguere, quand ses énormes tuyaux inondent le sanctuaire d'un torrent d'harmonie. D'autres contrastes affligent plus légitimement l'amateur éclairé des beaux-arts. Malgré le talent incontestable des artistes chargés par le cardinal Ximenez du soin de modifier le chœur, on a bien lieu de regretter que ces admirables statues mouillées qui entourent les piliers antérieurs des deux ailes du jubé, si fines, si naïve-

ment expressives, et que ces autres statues accolées aux deux faces extérieures de la même enceinte, ne règnent pas dans la totalité de son pourtour. Des autels encastrés, des médaillons du seizième siècle, viennent implanter leurs formes grecques, leurs réminiscences classiques, parmi les conceptions si pures et si saintes de la grande époque des sublimités chrétiennes; des supports en marbre, des colonnettes, des plinthes, des corniches, entremêlent leurs reliefs brillants aux reliefs plus froids, plus graves de la pierre. Cependant, tel qu'il se trouve, ce jubé nous semble encore une des plus magnifiques choses qu'aient enfantées les inspirations bibliques; peut-être même, parmi les grandes œuvres du treizième et du quatorzième siècles figurerait-il au premier rang, si le maître seul y avait mis la main. Les statues de l'un des côtés, quelques statues accolées aux piliers de l'entrée, sont traitées avec toute la supériorité qu'on rencontre chez le Giotto. Une suite de scènes en bas-reliefs surmontent les grandes figures; elles commencent à l'angle gauche d'une des deux faces, par le tableau du Chaos, elles comprennent les principaux faits du vieux monde, et se terminent par l'histoire des rois pontifes. Cette dernière partie décèle une main moins savante que celle à laquelle on doit les bas-reliefs qui précèdent. Il y a de l'or et une teinte blanchâtre uniforme dans toute l'ornementation. Au pourtour extérieur du chœur, le massif se divise en trois parties : une inférieure, formée d'ogives étroites accouplées et mises en relief; une partie intermédiaire avec des statues, isolées chacune dans un encadrement spécial; enfin, à la partie supérieure, d'autres encadrements analogues, avec des statues accouplées deux à deux aux angles tournants qui correspondent aux deux angles du maître autel; plusieurs statues, surmontées d'un pinacle, font saillie et règnent au-dessus d'une double baie qui s'ouvre dans une crypte à laquelle on arrive par sept marches d'escalier.

Différentes chapelles méritent une attention spéciale, soit en raison des pieux souvenirs qu'elles consacrent, soit sous le rapport de leur exécution artistique ou de leurs richesses. En premier ordre, nous placerons la petite chapelle dite capilla de la Pildra, dans laquelle se voit, à travers une grille, la pierre où Marie posa son pied quand elle apparut à saint Ildefonse, pour lui faire accepter la fameuse casuella dont nous avons

déjà parlé plusieurs fois. Cette scène forme le sujet d'un bas-relief qui décore l'autel. Un beau pinacle en bois doré surmonte la chapelle, qui date de l'année 1575.

Au fond d'une grande chapelle, dite capilla de Ximenez Cisneros, existe une peinture considérable servant de retable, attribuée à Jean de Bourgogne, et qui représente la prise d'Oran sur les Arabes. A droite de l'entrée repose Francisco de Piza, historien de Tolède.

La chapelle de Santiago renferme un très-beau retable du seizième siècle, composé de quatorze sujets différents, traités, selon toute apparence, par des sculpteurs espagnols, mais d'après le faire des Pays-Bas. Les sujets du deuxième et du troisième étage sont grands comme nature. Au bas, se trouve Jésus-Christ sur les genoux de sa mère; au pinacle la Vierge tenant sur ses bras le futur sauveur du monde, entourée d'anges et de lévites qui célèbrent sa gloire. Il y a dans les airs de tête de cette œuvre une expression toute particulière; les draperies sont exécutées avec beaucoup de noblesse et les figures de femmes nous ont paru l'emporter, sous le rapport du sentiment, sur les figures d'hommes. Dans la même chapelle sont de belles sculptures en marbre décorant des tombeaux d'évêques. Nous y avons remarqué des anges couverts de plumes, comme cela se voit en plusieurs tableaux de l'ancienne école flamande. Cette chapelle fut destinée principalement à la sépulture du connétable Alvaro de Luna et de sa famille. Son exécution remonte aux premières années du seizième siècle.

La chapelle de Saint-Ildefonse, dont l'ornementation, toute de bronze et de marbre, est d'une grande valeur, présente plusieurs monuments funéraires remarquables. Nous avons distingué les figurines d'un tombeau du quinzième siècle, situé au milieu de la nef, et le tombeau de l'archevêque don Alonso Carrillo de Albornoz, mort en 1514.

La chapelle des nouveaux rois, *capilla de los Reyes Nuevos*, bien au-dessous de la réputation que lui ont faites les guides et les touristes, renferme les cendres de Henrique II, mort en 1379, de sa femme Juana, de leur fils Juan I^er^, mort en 1390, de leur bru Léonora; les cendres de Henrique III, mort en 1407, et de sa femme Catalina. On voit leurs statues agenouillées ou couchées, ainsi que l'effigie de Juan II, quoiqu'il soit inhumé à Miraflores. L'architecture du comble

remonte au quatorzième siècle; mais le maître autel avec le retable sont modernes.

La chapelle des vieux rois, revêtue d'un plafond à la mauresque, possède deux retables d'une exécution assez bonne et un tableau de Blas de Prado (Blaise du Pré), peintre tolédan du seizième siècle. La chapelle de la Vierge blanche ou des neiges, jadis extrêmement riche, n'offre plus guère que des souvenirs belliqueux. C'était là qu'après une campagne se suspendait l'oriflamme, là qu'avant de marcher à l'ennemi le prêtre bénissait le glaive des héros.

La chapelle de Saint-Blaise, *San-Blas*, possède un retable peint en 1584, par Louis Velasco, représentant la Vierge, les saints et l'infant Fernando. Les vieilles fresques des arcades supérieures remontent au treizième siècle. Au centre du sanctuaire, une urne élégante, œuvre de Fernand Gonzalez, renferme les cendres du fondateur. Le David et le lion sont attribués à Jordan.

Beaucoup d'autres choses encore, un coffre destiné à recevoir les offrandes pour les croisades, des peintures anciennes, des sculptures, des monuments funéraires, certaines effigies originales décorent cette vaste église; mais j'ai hâte d'en finir, car tout en multipliant les détails j'aurais la conviction de n'offrir qu'un sommaire des plus pâles.

La salle capitulaire d'hiver, *de invierno*, vaste, riche d'ornements, de peintures et de sculptures, se trouve précédée d'un portail par Bernardino Bonifacio, et d'une entrée de bois sculpté par Antonio Gutierrez, en 1504. D'autres attribuent à Berruguète l'armoire en caissons surmontée de figurines qui décore le vestibule. Cette vaste salle plafonnée à la mauresque, lamée de cuivre, présente, dans son pourtour, treize tableaux peints à fresque dans la manière italienne du quinzième siècle, par Blas de Prado, cité précédemment: 1° Saint Joachim se reconciliant avec sainte Anne; 2° la Salutation angélique; 3° la Naissance du Sauveur; 4° la Rencontre de la Vierge avec sainte Élisabeth; 5° la Présentation au temple; 6° la Mort de la Vierge; 7° l'Assomption où figure Marie dans un ovale rayonné; 8° Saint Ildefonse recevant la casuella; 9° la Mort du Christ; 10° la Descente de croix; 11° la Sépulture; 12° la Résurrection; 13° le Jugement dernier. Cette scène du Jugement représente les neuf chœurs d'anges; les élus à droite, les damnés à gauche, classés

par groupes de péchés capitaux, désignés sous les noms de *Soberbia*, *Avaricia*, *Lujuria*, *Ira*, *Gula*, *Envidia*, *Pareza*. Dans ce dernier groupe se trouve un moine. La cour céleste se compose de la famille du Christ et des apôtres. Les âmes du purgatoire supplient pour leur délivrance; des diables au contraire entourent les damnés. L'exécution de ces tableaux, à teintes presque plates, dessinés avec une naïveté candide, avec une foi bien vulgaire, paraît avoir eu lieu vers l'année 1507; mais on la croirait d'une époque antérieure. Blas de Prado, fort jeune, se trouvait dans toute la verve de son talent. Les siéges sont surmontés du portrait de tous les archevêques, depuis Ximenez Cisneros jusqu'à l'infant Louis de Bourbon.

Une salle immense ayant un plafond peint à fresque par Luca Giordano, dont le portrait occupe la gauche de l'autel, sert de sacristie principale. On y voit le Martyre de sainte Léocadie, par Orrente; le Christ au moment d'être hissé sur la croix; une Nativité et une Adoration, par El Greco ou par un de ses élèves. Le Christ m'a semblé du maître; on y trouve de la vigueur, du mouvement, mais un coloris heurté comme dans toutes les œuvres de cet artiste. Une statuette d'Alonso Cano, d'environ soixante centimètres de hauteur, colorée, représentant saint François, est d'une expression ascétique vraiment saisissante. A gauche de la porte d'entrée se trouve le tombeau en marbre du cardinal de Bourbon, à genoux, les mains jointes, fait au commencement du dix-septième siècle, et qui, ne manque pas de mérite. Dans le vestiaire, on remarque un Jules II, presque digne de Van Dyck; une Nativité et une Circoncision, par Bassano; un Ensevelissement du Christ, par Bellino.

L'ochavo, ou reliquaire, terminé en 1630, par un fils du célèbre El Greco, plus somptueux qu'élégant de forme et de sculpture, renferme des choses infiniment précieuses, quoiqu'il ait été dépouillé maintes fois au milieu des désastres de la guerre. On y voit, une grande peinture allégorique, exécutée par Maella en 1778; les châsses de san Eugenio, de san Juan et de santa Leocadia, en argent massif ou lamées d'argent, avec des reliefs, des ciselures et des nielles; le reliquaire de saint Louis, donné par lui à la cathédrale; c'est une boîte mince, carrée à vingt-huit compartiments, ayant une croix au milieu; un reliquaire du on-

zième siècle en argent; une croix; un saint Pierre et un saint Paul, statuettes radiées, en argent, du même siècle; divers ostensoirs ciselés, niellés ou enchâssés de pierres fines des treizième et quatorzième siècles; plusieurs croix bysantines; une statue de saint Augustin en argent; un fragment de la vraie croix, placé au centre d'une croix exécutée vers la fin du quatorzième siècle, incrustée d'émaux qui représentent les évangélistes, des anges, et au pied de laquelle sont deux saintes femmes. Nous avons vu, dans un cabinet attenant à ce précieux sanctuaire, un petit autel tout d'ambre, tabernacle, saint-sacrement, flambeaux. C'est plus curieux et plus riche qu'élégant.

Dans la petite sacristie, existent un Christ sortant du tombeau, par Jean Belin; un beau Christ d'ivoire, par Marfiles, mais nous avons été frappé surtout d'une *custodia* magnifique, œuvre admirable de composition et de ciselure, exécutée par plusieurs générations d'artistes dans les quatorzième, quinzième et seizième siècles. Elle fut terminée en 1594, date à laquelle se trouve la signature de l'orfévre Juan de Arce. Les campaniles, les clochetons, et généralement tous les étages supérieurs de cette custodia sont du quatorzième et du quinzième siècle, tandis que l'étage inférieur indique le faire de la renaissance. Il y a dans cette œuvre, toute d'argent, de vermeil et d'or, des détails charmants, d'une délicatesse exquise; des statuettes bien étudiées comme le seraient de grands modèles; et ce qui la rend principalement intéressante pour Tolède, c'est qu'elle y fut exécutée. Quatre globes énormes, en argent, supportés chacun par des chevaux et surmontés d'une figure allégorique, représentent les quatre parties de l'ancien monde et servent d'ornement d'autel. Ils furent coulés au quatorzième siècle par un artiste tolédan.

On doit au cardinal Sandoval y Rojas, un vêtement de cérémonie dont la Vierge et l'Enfant Jésus ne sont revêtus que dans les grandes fêtes: robe, tunique et manteau resplendissent de pierres précieuses figurant le soleil, la lune, des croix, les armes du donateur, tandis qu'un lassis de perles fines couvre presque toute la surface du drap de soie, à fond grisâtre, qui forme le costume précité, évalué plus de cent mille francs.

Cette Vierge, sculptée en bois de cèdre, noircie de vétusté, possède bien d'autres atours et des joyaux guillochés, colliers, bracelets, couronnes

d'une richesse extraordinaire. On la pose sur un trône d'argent massif que couronne un dais, également d'argent, exécutés en 1674. Au point de vue de l'art du ciseleur et du graveur, nous donnons les bijoux de la Vierge comme un type d'exécution fort curieux qui mériterait bien d'être décrit et dessiné.

La garde-robe chapitrale, composée d'une grande quantité d'objets donnés par Ferdinand, par Isabelle et par d'autres monarques, ou légués par les archevêques qui se sont succédé depuis trois siècles, se compose au moins de trois mille pièces différentes. Nous y avons remarqué les chasubles du cardinal Ximenez Cisneros, tissues d'or et de soie, rehaussées tantôt d'armoiries et de figurines représentant Nuestra Señora, la Virgen, les quatre évangélistes, les apôtres, etc.; tantôt de dessins mauresques, tantôt d'oiseaux et de fleurs. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la vivacité des couleurs, ou de la pureté des traits et du goût qui a présidé à l'agencement général des choses. Les chasubles du cardinal Sandoval y Rojas luttent d'élégance avec celles de Ximenez. Elles sortent toutes des ateliers de Tolède, où la fabrication des tissus destinés aux ornements d'église atteignit une perfection qui n'existait peut-être en aucun autre lieu de l'Espagne. Sur une *manga* du seizième siècle, on voit exécutées en point de tapisserie : une scène de la vie de la Vierge à huit personnages, le don de la *Casuella*, des rois, des anges, un martyr frappé du glaive, une Conception dont les figurines peuvent rivaliser avec tout ce qui existe de plus beau dans le même genre.

Les cloîtres, érigés en 1389 sur l'emplacement d'un *alcana*, marché juif, cloîtres spacieux, élégants, sont couverts de peintures médiocres exécutées par Bayeu Maella, qui vivait à la fin du siècle dernier. Ces fresques reproduisent différentes scènes empruntées aux légendes de san Eugenio et de santa Leocadia; mais l'humidité, l'incurie en ont laissé perdre plusieurs. Un bel escalier conduit aux étages supérieurs des cloîtres, à la salle capitulaire d'été, *Sala Capitular de Verano*, ainsi qu'à la bibliothèque, qu'on n'ouvre point sans recommandation, mais où sont admis les étrangers désireux d'y faire des recherches.

Après la cathédrale, l'édifice religieux le plus intéressant par son exécution est l'église San-Juan de los Reyes, de laquelle Ferdinand et

Isabelle voulaient faire le Panthéon de la Castille. Son extérieur n'a rien de remarquable. Au fronton se trouvent appendues les chaînes des captifs que l'épée vaillante d'Isabelle rendit à la liberté. Un incendie a détruit un des côtés du cloître et le monastère presque entier; mais il a respecté l'église, exemple qu'auraient bien dû suivre les architectes restaurateurs venus depuis, car leurs mains, comme les griffes des harpies de Virgile, ont gâté tout ce qu'elles ont touché. Nous en avons éprouvé une affliction d'autant plus profonde que les portions du cloître, restées presque intactes, venaient de nous frapper d'admiration. Pour la gloire de l'Espagne, nous voudrions bien qu'elles fussent l'œuvre d'un artiste indigène. Il y règne, sans confusion, une grande richesse d'ornements; les statues, posées avec grâce sur d'élégants piédestaux accolés aux murailles, présentent une pureté de lignes, une noblesse d'attitude qui se rencontrent assez rarement dans la Péninsule. Une inscription gothique, gravée sur une plate-bande, fait le tour du cloître. Il communique, par un bel escalier, avec les salles du musée provincial, où, parmi quantité de toiles bien au-dessous du médiocre, nous avons remarqué une Annonciation, une Adoration devant l'Enfant-Dieu et une Passion imitées de l'école allemande, dans le faire du seizième siècle, mais que nous croyons espagnoles. Nous avons aussi distingué un triptique de la même époque représentant les dernières scènes de la vie du Sauveur. Ces tableaux, restaurés avec intelligence, seraient dignes de figurer parmi les ouvrages d'art dont la classification chronologique deviendrait d'un intérêt si grand pour l'Espagne.

J'hésite de signaler l'église paroissiale de Santo-Tome, malgré sa tour mauresque et sa peinture d'El Greco représentant l'inhumation de Gonzalo Ruiz; l'église San-Clemente, avec sa porte romane; l'église de San-Pedro, décorée des statues de la Foi, de la Charité et d'un Dominicain martyr, exécuté en marbre blanc et noir; car il faudrait un temps considérable pour tout examiner; mais je ne puis passer sous silence ni le monastère de Santiago ou de Santa-Fé, remarquable par ses patios et par l'élégante ordonnance de sa chapelle où se trouvent des peintures, ainsi qu'un Christ exécutés par Alonso Cano; ni San-Juan de la Penitencia, création du cardinal Ximenez (1511), église décorée d'un

fort beau retable peint, d'une grille et du tombeau de Francisco Ruiz, évêque d'Avila; ni la chapelle de San-Bernardino de Silos, où se trouve une Assomption d'El Greco; ni enfin San-Roman, ancienne mosquée, remplie de sculptures et d'inscriptions mauresques.

On ne saurait guère se dispenser d'aller voir la synagogue construite, vers le milieu du quatorzième siècle, par Lévi, trésorier de Pierre le Cruel, qui le fit mourir en 1360, pour s'emparer, dit-on, de sa fortune; la casa del Ayuntamiento, élevée d'après les plans d'El Greco; l'hôpital de la Cruz, fondé en 1504 par Pedro Mendoza, dont les armes décorent le patio, la chapelle, les galeries, et qui eut Henrique Egas pour architecte (1504-1514); et l'hôpital de Fuera ou del Rey, s'ouvrant sur un patio superbe, véritablement grandiose. Ce patio présente une galerie et une allée centrale formées de hautes et sveltes colonnes en marbre, conduisant à une longue nef presque nue, en désharmonie avec la pompe architecturale du reste de l'édifice. Au centre de cette église se trouve le tombeau du fondateur, le cardinal Tavéra, régent d'Espagne, exécuté en marbre dans un bon style. La tête du cardinal, taillée d'après le masque, porte un cachet de vérité palpable. Son faire l'emporte sur celui des quatre Vertus et des Génies qui décorent le pourtour du monument. Les deux médaillons dont il est accosté et divers détails sont traités avec un vrai talent. Nous avons vu, dans cette église, un retable du peintre El Greco, mauvais de couleur et forcé de mouvement, représentant le Baptême du Précurseur.

Le palais de l'archevêché n'offre rien de particulier que la bibliothèque provinciale, ouverte au public et conservée par un homme de mérite, don Ramon, qui m'a prié de faire pour lui quelques recherches sur le roman du *Paon*, continuation du poëme romanesque d'*Alexandre*, à ce que prétend Fauchet. Il paraît que le roman du *Paon*, attribué faussement à Alphonse le Sage, serait d'un seigneur appelé Gotofredo, Gotefrède ou Jauffret, venu en Espagne avec Anne de Ponthieu, seconde femme de San-Fernando, et qu'il aura composé son livre dans la ville de Tolède, d'où le manuscrit a passé dans la bibliothèque nationale de Paris. Ce serait donc une œuvre originale qu'il conviendrait de restituer à notre littérature française.

Pour un militaire, après l'étude du site et des fortifications de Tolède, ville admirablement située sous le rapport de la stratégie, l'étude la plus importante serait celle de la fabrique d'armes blanches dont les martinets fonctionnent assez bien, et qui fournit de sabres, de baïonnettes et d'épées tous les arsenaux du royaume; puis viendrait l'examen de l'École militaire des cadets, le Saint-Cyr de l'Espagne. Trois cent quarante élèves, tous destinés à l'infanterie, s'y trouvent rassemblés. Leur temps scolaire, y compris les six mois d'application ou d'épreuves, comprend trois années. La limite d'âge est de quatorze à dix-sept ans. L'enseignement offre la plus grande analogie avec celui de Saint-Cyr; mais le régime, les habitudes sont plus bourgeoises, moins militaires que dans nos écoles françaises. Nous en avons fait l'observation au colonel, M. Jean-Népomucène Servert, qui nous a répondu qu'effectivement ce reproche était juste, et qu'en face des exigences de famille, de l'action du climat, il fallait se relâcher d'une discipline qu'on ne pourrait maintenir comme dans le Nord.

L'école se trouvait naguère à Madrid. Depuis 1844, elle occupe à Tolède l'ancien couvent de Santa-Cruz, fondé par le cardinal Mendoza, et d'autres dépendances qui présentent l'inconvénient de disséminer les diverses parties du service, de perdre beaucoup de temps en allées et venues, et de ne point offrir une place assez grande pour les manœuvres. L'église monastique formait une immense croix grecque. La portion qui en reste sert au gymnase. Le portail, d'une construction originale, plus bizarre qu'élégante, présente des détails charmants. Nous avons assisté pendant trois heures aux divers exercices des élèves, à leur dîner, parcouru leurs salles, leurs dortoirs, vu tout en détail, accompagnés du colonel Servert et du commandant Placide Reig, militaires instruits autant qu'aimables. Le colonel, d'origine germanique, s'exprime aussi bien en français qu'en allemand et en espagnol. Le sort des élèves nous a semblé fort heureux et leur instruction graduée d'une manière convenable. Ils possèdent un théâtre sur lequel ils s'exercent dans l'art de bien dire, en jouant chaque année des tragédies ou de bonnes comédies. Les élèves, à moins de cas exceptionnels très-rares, ne s'absentent jamais de l'établissement pendant la durée des cours. Tous y passent leurs vacances.

Une autre milice, milice plus pieuse sinon plus régulière dans sa conduite, les séminaristes, fort nombreux à Tolède, y occupent un édifice très-vaste, mais d'aspect sombre et triste; plus triste et plus sombre que leur costume, car ils portent un manteau noir garni de bandes écarlates et une toque vraiment coquette. On dirait des bacheliers mondains plutôt que des candidats au ministère sacré des autels.

Le hasard nous ayant conduit à Tolède un jour de fête, le jour de l'Ascension, nous y avons vu le culte dans toute sa magnificence, la population dans toute sa joie, le paysan dans l'expression la plus pittoresque de son costume. Sur le Zacodovez, ou place du marché, située près de la cathédrale; sur la place de la Constitution, place centrale ombragée de quelques arbres; sur les larges rampes qui d'une porte à l'autre forment un réseau de circulation facile; dans la promenade située au delà du pont d'Alcantara, nous avons suivi la foule, heureuse de pouvoir s'abriter sous les arbres et de respirer le soir les vents frais qui suivent la vallée du Tage. Ce fut en rentrant vers la brume, par la porte d'Alcantara, que nous aperçûmes l'Ingenio, cette fameuse construction imaginée par un horloger de Charles-Quint pour amener l'eau du Tage dans la ville haute. Cet artiste distingué s'appelait Janelius Furrian Cremon. Son buste, qui se trouve à la bibliothèque provinciale, le représente âgé d'environ cinquante ans. On le regarde avec raison comme une des gloires de Tolède. Cette gloire, au reste, n'est point la seule; du temps des Goths, la célèbre Brunechilde, une des plus imposantes figures de l'époque, y a vu le jour; sous les Maures, du même berceau sont issus le grand-visir Abdallah Jahya ben Isaac; le célèbre rabbin, médecin, Aben-Esra ou Abraham ben Meir; dans les siècles postérieurs au douzième, le prélat jurisconsulte Diégo Covarruvias; le philologue P. Chacon ou Ciacconius; le critique J.-L. de la Cerda; le peintre L. Carbajal, contemporain d'El Greco; Fernandez Navarrète, qui mourut dans cette ville le 28 mars 1579, chez son ami Nicolas de Vergara, et tant d'autres artistes, littérateurs, théologiens et savants. Indépendamment des artistes que nous avons cités en parlant des édifices, et qui formaient une véritable école, sous le patronage archiépiscopal, nous voyons deux Berruguète (Pierre et

Alphonse), sans doute frères, travailler à la cathédrale depuis 1483 jusqu'au milieu du seizième siècle; Alphonse Berruguète, élève de Michel-Ange, né vers 1480 à Parades de Nava, fut, comme son maître, en même temps architecte, peintre et sculpteur.

Il serait bien étonnant que dans une ville si lettrée, si riche, l'imprimerie n'eût pas tenté de s'introduire de très-bonne heure et d'y multiplier ses œuvres; mais on redoutait ses abus, ses écarts, et huit ou dix impressions seulement nous signalent son existence à Tolède. La première, exécutée par Johannes Vasqui ou Vazquez, date de l'année 1486. Jehan Tellez, sans doute d'origine espagnole, et l'Allemand Pierre Hagenbach, sont venus ensuite; au siècle suivant, le célèbre Jean Ayala, et tant d'autres.

Depuis le treizième siècle jusqu'à la fin du seizième, Tolède fut regardée comme le centre du bon goût. C'était la ville où l'on parlait le mieux, où l'on conservait pures les bonnes traditions du langage. Quand Alphonse le Sage éprouvait quelques doutes sur l'acception véritable d'un mot ou sur une construction, il faisait consulter l'aréopage littéraire de Tolède. « Pardieu, dit Don Quichotte, on ne saurait obliger un paysan à parler comme un Tolédan. »

Toujours Cervantès eut pour Tolède beaucoup de déférence et d'estime. Il était attiré vers elle par des liens de gratitude autant que par des sympathies, car le célèbre archevêque Bernard de Sandoval y Rojas l'avait protégé, secouru dans sa misère. Aussi fait-il à cette localité l'insigne honneur d'avoir été le berceau d'une partie de son *Don Quichotte*, puisqu'il assure n'être que le traducteur d'un manuscrit arabe trouvé dans l'Alcama de Tolède; et de plus, il y conduit son héros, le fait armer chevalier des mains de la Tolosa, fille d'un fripier de la ville, tandis qu'une autre, la Molinera, fille d'un meunier d'Antequerra, lui chausse l'éperon. Le Don Quichotte d'Avellanida, ce rival acharné de Cervantès, moins heureux que le héros de la Manche, est venu finir sa carrière dans l'hospice des fous de Tolède.

Quant encore des souvenirs de gloire; de royauté triomphante ou de royauté déchue; de religion et de littérature; d'art et d'industrie; de science et de poésie, ne viendraient point animer le tableau rétrospectif de Tolède; quant encore les eaux du Tage, si limpides et si belles, ne pui-

seraient point au cœur de l'Espagne, dans la campagne tolédane ellemême, les éléments de fécondation qu'elles distribuent dans leur parcours, cette ville nous resterait toujours chère. Elle devrait l'être également aux Espagnols qui ne sauraient trop dépenser pour la relever de ses ruines et lui rendre, autant que peuvent le permettre les circonstances, une partie de son ancien éclat. C'est une ville bonne et pieuse, simple dans ses mœurs, extrêmement bienfaisante; une ville où toutes les misères sont prévues et soulagées. Les pauvres devraient s'estimer ici plus heureux que les riches; car ils ne peuvent déchoir et leur avenir n'offre aucune incertitude. Il y a, chez ce peuple, du sang goth bien plus que du sang arabe; il y a l'esprit de la compassion, ingénieux à fermer des plaies, à soulager l'infortune. Sous chaque règne, Tolède a renfermé d'illustres prisonniers dont le sort fut adouci par les bons procédés du peuple. Le duc de Lorraine Charles IV, si malheureux dans l'alcazar où l'avait fait conduire la perfidie d'un gouverneur vice-roi des Pays-Bas, l'eût été bien davantage, sans les procédés affectueux des Tolédans admis près de sa personne.—Un ancien officier supérieur, d'une extrême obligeance, M. Antonio de Castro, qui a bien voulu me recommander à son frère, auditeur de la guerre à Saragosse, et qui ne m'a presque point quitté tant qu'a duré mon séjour dans la ville de Tolède, a rendu mes excursions faciles autant que profitables. Qu'il veuille bien accepter ici le témoignage de toute ma gratitude.

# XLV

# ARANJUEZ ET LA COUR

Laissons ces vieux debris, sépulcre des cités.
LEGOUVÉ, *La Mélancolie.*

Départ de Tolède. — Aspect général d'Aranjuez. — Son histoire, ses vicissitudes, son état présent. — Exagérations élogieuses sur cette résidence royale. — Quels sont ses mérites et ses inconvénients? — Description du palais et de la ville. — Notre visite à la cour, notre réception en audience particulière. — Physionomie de la cour; la reine Isabelle; la reine Marie-Christine, le roi, etc. — Route d'Aranjuez à Madrid.

Oui, laissons Tolède et Wamba, et Brunechilde et le Cid; ne songeons pas plus aux brillants tournois que donnait dans sa capitale le bon roi Rodrigue, qu'il ne faut penser aux terribles auto-da-fé célébrés par l'inquisition. Le temps, raison suprême, a fait raison de toutes ces choses; et, puisqu'en parcourant quarante kilomètres, nous franchissons l'immense intervalle de deux époques, la distance qui sépare les vieilleries du moyen âge des habitudes modernes, l'antique Tolède de la jeune Aranjuez, n'hésitons pas. Mais, pourquoi la route s'écarte-t-elle des bords du Tage? Pourquoi traverser d'arides plaines quand il serait si agréable de respirer la fraîcheur du fleuve et de s'abriter sous les ombres où lui-même se glisse, avec une nonchalance que justifie son bien-être? Évidemment le Tage comprend mieux la vie que le genre humain ne la conçoit.

Dès le siècle dernier, plusieurs voyageurs, madame Dunois, MM. Colmenar et Barreti avaient fait d'Aranjuez de brillantes descriptions, trop chargées pour être exactes. «En voyant Aranjuez, écrit Barreti, un poëte pourrait dire que Vénus et l'Amour se sont consultés avec Catulle et Pétrarque pour bâtir une maison de plaisance à Psyché, à

Lesbie, à Laure ou à quelque infante d'Espagne. » Cette exagération mensongère, qui ne rend compte de rien, ouvre à la critique une large porte. Nous n'avons nulle intention d'entrer, par cette voie, dans un domaine après tout fort agréable, ombreux, frais, solitaire, ayant des eaux abondantes, des massifs de verdure, d'élégantes habitations et même quelque grandeur au milieu d'une simplicité de bon aloi.

Nous ne savons jusqu'à quel point est vraie l'étymologie d'*ara Jovis*, autel de Jupiter, donnée au nom d'Aranjuez. Personne ne se rappelle d'avoir vu par ici des ruines romaines. Au quinzième siècle c'était la campagne d'été d'un grand-maître de Santiago, Lorenzo Suarez de Figueroa. Ferdinand et Isabelle en devinrent propriétaires, et Charles-Quint fit d'elle un rendez-vous de chasse. Sous Charles II, l'architecte de l'Escurial, Herrera, bâtit un corps de logis considérable qui, fort endommagé plus tard par un incendie, nécessita de nouvelles constructions. Philippe V utilisa quelques parties du château de Herrera, mais il voulut que l'ensemble des bâtiments reçût une disposition à la française. Ferdinand VI acheva la portion centrale du palais donnant sur le jardin, et Charles III y ajouta deux ailes. Ainsi la résidence royale d'Aranjuez est l'œuvre de quatre monarques, comme l'expriment les trois inscriptions suivantes :

PHILIPPUS II INSTITUIT : PHILIPPUS V PROVEXIT.

FERDINANDUS VI, PIUS, FELIX, CONSUMMAVIT, AN. 1752.

CAROLUS III ADJECIT, AN. 1775.

Charles III changea peu de chose aux parterres ainsi qu'aux allées du parc, déjà garnies de fontaines et de jets d'eau, sous le règne de Philippe II. Les principaux monuments hydrauliques des bosquets sont les lions de l'Ile, la fontaine de Diane, la fontaine des Harpies, la fontaine de Neptune, celles de Bacchus, des Dauphins et des Amours, la porte du Soleil, etc. On trouve aussi quelques grottes agréables, des statues en marbre assez nombreuses, des vases et des bancs fort commodes, taillés même avec une noble élégance. Malheureusement, pour la plupart des sculptures, les monarques constructeurs d'Aranjuez

n'ont presque jamais rencontré d'artistes dignes d'eux. Velazquez, séduit par les magnifiques ombrages du parc, par l'élégance des jardins et les jets d'eau qui servent à les abreuver, prit soin de les immortaliser. Il les peignit d'une manière idéale plutôt que naturelle; mais dans cette idéalité même se reconnaît la conception et la touche du grand maître. Le parc d'Aranjuez, très-étendu, embrasse autour de la ville un périmètre d'une dizaine de lieues. Il est entremêlé de maisons de campagne, résidences d'été des seigneurs de la cour, et d'une foule de jardins qui fournissent Madrid de ces melons magnifiques, de ces fraises savoureuses et de ces excellents légumes qu'on y trouve en aussi grande abondance que dans le Nord. Il faut une journée pour bien voir le parc, les jardins, la ville et le château; il faut s'égarer, se reposer dans le silence de ces bosquets comparables, en certains points, aux bosquets du château de Versailles; mais la casa del Labrador, construite aux frais de Charles IV, n'approche pas de l'élégante recherche du petit Trianon; la Flora, jardin anglais dessiné par un Irlandais, M. R. Wall, ne vaut pas le jardin imité de Hatwell. Aux solennités royales, les eaux d'Aranjuez jouent comme les eaux de la Granja, comme font celles de Versailles et de Saint-Cloud: cependant, aux jours de cohue, nous préférons mille fois les jours tranquilles, durant lesquels se rencontrent de rares promeneurs qu'attirent les beautés seules de la nature; nous préférons surtout les heures si courtes, si fugitives qui suivent un orage, car alors le palais et la ville d'Aranjuez, embaumés de l'odeur des plantes, semblent renaître à la vie.

Les Madrilèniens affirment, sous forme sentencieuse, que l'Escurial est « le triomphe de l'art » et la vallée d'Aranjuez « le triomphe de la nature. » Malheureusement qui dit trop ne dit rien. Nous nous sommes exprimé avec une franchise presque austère à l'endroit de l'Escurial; nous agirons de même pour Aranjuez, et loin de féliciter la nature, nous lui reprocherons l'humidité malsaine qu'elle entretient dans cette vallée, les fièvres qui surviennent pendant trois mois d'été et l'aspect triste d'un rideau de collines presque stériles. Cette part, un peu large, faite à la critique, nous vanterons, comme ils le méritent, les charmes d'une végétation qu'on voit avec surprise, avec bonheur, au milieu des plaines arides de la Castille.

« Dans un pays où les arbres sont rares, où l'on ne rencontre que des oliviers poudreux et rabougris, des chênes nains et quelques buissons épineux, on peut à bon droit s'extasier, en voyant ces colosses s'élancer vers le ciel et réjouir l'œil par leur fraîche verdure, l'oreille par le doux murmure de leurs feuilles agitées. J'ai moi-même éprouvé une sensation délicieuse à l'aspect de ces frênes énormes, de ces peupliers d'Italie, de ces arbres nombreux et variés qu'une main habile a su alimenter dans ce beau domaine royal. Ajoutez à cela la fraîcheur du matin, une douce lumière répandue sur cette forêt murmurante, les nuances chatoyantes d'eaux limpides, et vous comprendrez mon bonheur. Hélas ! il n'a pas duré longtemps. La diligence est arrivée au pont suspendu jeté sur le Tage dans cet endroit, et il m'a fallu m'arracher au premier véritable plaisir que j'aie goûté depuis mon départ de Séville. J'aurais voulu qu'un accident quelconque nous retînt ici pendant deux ou trois heures ; mon temps eût été bien employé [1]. »

Le palais, dont le rez-de-chaussée, les galeries circulaires, le portique et le vestibule principal sont formés de pilastres en pierre de taille, a ses murailles bâties de briques. Son intérieur n'offre rien de remarquable, ni sous le rapport de la sculpture ornementale, ni sous le rapport de la peinture. On y voit des fresques de plafonds signées Conrado Bayeu, plus médiocres peut-être que les fresques du cloître de Tolède, et d'autres peintures d'une exécution aussi peu satisfaisante. Le mobilier, excepté celui de la salle du trône et de deux ou trois salons adjacents, n'offre rien de très-somptueux. Il semble témoigner *le sans gêne* dans lequel désire vivre la cour. Comme à Madrid, la reine Isabelle II, le roi, les infants occupent seuls le palais ; la reine-mère habite un pavillon de la Plaza de Toros, et don Francisco, frère du roi, un pavillon très-modeste dans une des grandes rues voisines. Presque tous les bâtiments de cette place, à l'extrémité de laquelle s'élève une petite église en coupole, et que décore une fontaine centrale, sont occupés par les employés du palais, par les gens de service et par les gardes. C'est aussi là que se trouvent le théâtre, le télégraphe qui faisait le bonheur de Ferdinand VII, passionné de nouvelles, et l'entrée du parterre d'Isa-

[1] P. Menière, *Voyage manuscrit*.

belle II, au milieu duquel s'élève, sur un piédestal, la statuette en bronze de la reine enfant.

Ce fut sous Charles III que la cour prit l'habitude de venir passer les trois mois du printemps au palais d'Aranjuez. Elle quitte ordinairement Madrid dans les premiers jours d'avril. Une compagnie de gardes-du-corps ou mousquetaires royaux, un régiment de cavalerie, un régiment d'infanterie font le service du palais; et tant que dure la présence de la cour sur la rive du Tage et du Jarama, car Aranjuez occupe leur confluent, cette ville, qui ne possède ordinairement que cinq ou six mille âmes de population, en voit le chiffre grossir quelquefois jusqu'à vingt mille, surtout depuis l'établissement du chemin de fer.

Sous le rapport des constructions, des dispositions urbaines, il y a quelque rapport entre Aranjuez et Versailles. Dans l'une et l'autre ville sont des places immenses, des rues fort larges, presque désertes, et des habitations vides neuf mois de l'année. Presque toutes les maisons d'Aranjuez n'ont qu'un étage, et se ferment l'été, l'automne, l'hiver pour ne s'ouvrir qu'au printemps. Il en est presque ainsi des hôtels, dont le régime demeure très-dispendieux. A cinq francs on y dîne mal.

Quelques relations avec la cour nous conduisirent plusieurs fois au palais d'Aranjuez; nous assistâmes, le 27 avril, au baise-main de la reine, *en celebridad del comple años de S. M. la reina madre*, pour célébrer la naissance de S. M. la reine sa mère; et le mois suivant nous eûmes l'honneur d'offrir nos hommages à ces augustes personnes. Elles ont accueilli notre volume sur la Suisse [1] avec une distinction gracieuse et témoigné l'espoir de voir naître, sous notre plume, un ouvrage semblable concernant l'Espagne.

La reine Isabelle II, d'une taille médiocre, est mieux que ne le veulent ses portraits, généralement peu flattés; l'intelligence respire dans ses yeux et la bonté sur ses lèvres; elle a beaucoup de laisser aller; elle s'exprime en français avec assez d'aisance, aime les arts, et fait du dessin sa distraction favorite. La reine Marie-Christine, d'une admirable conservation, porte avec dignité son ascendance royale. Elle a dans le

[1] *Voyage pittoresque en Suisse, en Savoie et sur les Alpes*, grand in-8° de 600 pages, avec planches gravées et coloriées. Paris, Belin-Leprieur et Morizot.

regard de la vivacité, dans les traits une noblesse expressive, et, dans l'accentuation des mots français, une manière qui présente quelque charme. Le roi, d'une belle figure, garde soit à pied, soit à cheval, un maintien fort convenable, sans affectation, sans hauteur mais sans familiarité. Son esprit naturel est bien cultivé. Il partage les goûts de la reine Isabelle pour les arts du dessin; se connaît en tableaux, en sculpture, et ne demeure point étranger au mouvement littéraire de l'Europe. On le dit fort accessible et fort bon.

J'avais vu la cour de Ferdinand VII, mélange quelquefois bizarre d'éléments divers fournis par les guerres civiles; je fus frappé de la richesse et de l'élégance de la cour d'Isabelle II. Les hommes portent généralement très-bien leur costume couvert d'or et de broderies; les femmes, vêtues à la française, resplendissantes de diamants, laissent tomber, de la partie postérieure de la tête, une barbe en dentelle qui s'harmonie avec leur robe à queue. Les deux reines sont vêtues très-simplement, en robe de barége ou de soie. La reine Isabelle affectionne les teintes roses, qui, du reste, ne lui vont pas mal.

Avant le crime d'Atocha, rien n'était plus accessible que cette reine; elle aimait, elle aimerait encore se mêler au milieu des groupes de sujets fidèles qui accourent sur son passage; elle accordait, sans hésitation, des audiences, et passait pour la plus abordable des grandes dames de la cour; mais depuis, des raisons d'État ont fait apporter dans ces rapports de la souveraine avec le peuple une réserve dont elle gémit sans oser y mettre un terme, et dont chaque jour néanmoins elle agrandit les limites.

Un chemin de fer, bien servi, comme nos chemins de fer français, établit des communications faciles entre Aranjuez et Madrid. Il y a des deux villes six départs chaque jour, tant que la cour occupe Aranjuez. On met ordinairement sept quarts d'heure pour effectuer le trajet. Il se fait par La Reina, Cienpozuelos, Valdemoro, Pinto, Getafe et Atocha, ancien couvent, en face duquel on quitte le débarcadère pour prendre les voitures qui conduisent dans les divers points de la capitale.

Aux fêtes royales, quatre ou cinq mille Madriléniens se rendent à la résidence d'Aranjuez, et il en est beaucoup qui ne reviennent que le lendemain. Un plus grand nombre apportent leurs provisions qu'ils consomment sur l'herbe. Quelquefois Leurs Majestés font les frais du menu,

les frais du transport. Tout Madrid alors, si l'on écoutait Madrid, envahirait Aranjuez.

C'est, du reste, un chemin assez triste, monotone, presque dépourvu d'accidents de terrain; offrant peu d'ombre, même sur les rives du Mançanarès, qui devraient se peupler d'arbres. Mais, en approchant d'Aranjuez et de Madrid, la scène change; elle devient près d'Aranjuez tout à fait champêtre; près de Madrid véritablement pompeuse : la capitale des Espagnes s'aperçoit de loin, posant sur sa longue colline, encadrée par les sommets neigeux du Guadarrama, par des rideaux de verdure, et, soir et matin, par des ombres allongées, qui l'enveloppent mystérieusement comme des voiles,

> Quand la nuit rend aux cieux leurs étoiles, leurs gloires,
> Candélabres que Dieu pend à leurs voûtes noires.
>
> V. Hugo, *Feuilles d'Automne.*

Avant l'établissement du chemin de fer, on ne pouvait sans ennui franchir la distance d'Aranjuez à Madrid, malgré le tribut d'ombre et de fraîcheur qu'apportaient, par intervalle, le Tage, le Jarama et le Mançanarès. « Sur la route qui traverse le Valdemoro [1], dit M. Menière, d'immenses ormeaux forment une avenue d'un aspect grandiose, et la campagne a vraiment besoin de cela, car elle est déserte, aride, et l'on rencontre, pour tout ornement, des maisons isolées tombant en ruines, des couvents brûlés, des maisons démolies. On dirait que la guerre a passé par là tout récemment, et que personne ne songe à réparer les maux qu'elle sème sur son chemin. J'ai traversé le Jarama sur le beau pont construit en 1761 par Charles III, puis la petite ville de Valdemoro, le village de Pinto, et enfin j'ai distingué Madrid. Il nous a fallu bien du temps pour atteindre le fameux pont de Tolède et franchir le Mançanarès qui est presque à sec. J'étais tout yeux pour examiner les moindres particularités du grand tableau qui se présentait à moi, et l'extrême fatigue causée par quatre-vingt-cinq heures de séjour forcé dans une boîte exiguë, n'avait pu affaiblir le vif sentiment de curiosité

[1] Manuscrit cité.

qui s'emparait de mon esprit voyageur. Je remarquais que la transition entre la ville et la campagne est brusquement tranchée, que les faubourgs sont peu considérables, et qu'il faut presque entrer dans la capitale elle-même pour sentir que l'on a quitté la grande route. J'ai bien aperçu quelques baraques de blanchisseuses; j'ai vu des femmes occupées à laver du linge dans des flaques d'une eau jaunâtre, attendant la fonte des neiges pour se mettre en mouvement, et puis j'ai franchi le gigantesque pont de Tolède, encombré de chèvres, de brebis et de porcs noirs. »

Ce pont liait ainsi les souvenirs à l'actualité, l'ancienne capitale à la nouvelle résidence, la vieille cour à la jeune cour; il formait le trait d'union de l'Espagne d'Isabelle Ire à l'Espagne d'Isabelle II. Avec le débarcadère tel qu'il se comporte, Madrid nous fait l'effet d'un beau livre sans préface.

# XLVI

## ANDALOUSIE

. . . . Où sont tes plaisirs si vantés,
Et ton luxe opulent, et tes cieux enchantés?
Et ces airs que le soir, les guitares amies
Soupiraient sur le seuil des beautés endormies?

PICHALD, *Ode.*

Départ pour l'Andalousie. — Route de Madrid à Ocaña. — M. Passavant. — Souvenirs militaires d'Ocaña. — La Guardia. — Temblèque. — La Manche; ses plaines, ses collines, ses produits, ses habitants. — Mançanarès, Valdepeñas et Santa-Cruz. — La Sierra-Morena. — Almendralejo, Santa-Elena, la Carolina et sa colonie, las Navas de Tolosa. — Physionomie de l'Andalousie, caractère de ses habitants. — Baylen et le général Dupont — Route de Baylen à Jaen et Grenade. — Ville de Jaen, ses souvenirs et ses monuments.

Ces airs mélancoliques, ces cieux ravissants, ce luxe, ces plaisirs dont parle le poëte, j'ai hâte de les trouver; je quitte Madrid un matin par la diligence, *del medio dia*, attelée de neuf mules, voiture qui secoue ses voyageurs comme les grelots d'un tambour de basque; je traverse Aranjuez; je franchis le défilé du sud-est; puis laissant à gauche l'étang appelé la mer d'Ontivola, je rencontre un pont romantique jeté sur un ravin, et je fais mon ascension dans la ville d'Ocaña. Groupe de six mille habitants, elle est ceinte de murailles démantelées, elle a deux portes urbaines, deux églises paroissiales, des couvents vides, un palais des ducs de Frias, des rues larges, un hospice et des empoisonneurs patentés qu'on décore du nom de *paradores*. Heureusement le ciel, toujours secourable, verse ici pour antidote l'eau de la *fuente vieja*, déjà célèbre chez les Romains. Mais j'aurais bien mauvaise grâce de me plaindre du *parador de diligencias*, car ce fut à sa table que je

rencontrai M. Passavant, avec qui je vais continuer mon voyage jusqu'à Paris.

M. Passavant, artiste peintre, littérateur, et de plus homme de goût, directeur du musée de Francfort, est un vieillard de soixante-quatre ans, âme antique, honnête dans ses mœurs, dans ses tableaux, dans ses livres; qui a parcouru l'Europe presque entière, vu toutes les capitales, tous les musées; qui a vécu sept années à Rome, et qui devient aujourd'hui, pour l'Allemagne, l'arbitre, le pondérateur de la réputation acquise par les vieux maîtres. Il a fait un livre très-remarquable sur Raphaël, dont la traduction française paraîtra bientôt; il termine, en ce moment, une histoire de la gravure jusqu'au seizième siècle, qui ne peut manquer d'obtenir le succès le plus légitime, et, comme faveur dernière, il demande au ciel assez d'années encore pour publier les matériaux qu'il a réunis sur Léonard de Vinci, les frères Van-Eyck et Albert Durer. L'étude de l'art nous faisant voyager tous deux, nous nous sommes bien vite entendus. M. Passavant avait sur moi l'avantage de l'érudition et d'une étude attentive, minutieuse des maîtres; tandis que j'avais le privilége de manier un peu mieux la langue espagnole et celui de quelque instruction classique. Dès lors, notre bagage intellectuel fut en commun, et, pendant plus de six semaines, nous ne fîmes guère d'exploration l'un sans l'autre.

Avant de quitter Ocaña, le touriste devra visiter le *lavadero*, lavoir public, afin d'y faire la connaissance des blanchisseuses, dont les manières sont fort originales; le militaire parcourra la plaine qui sépare la ville du champ de bataille de los Barros, où le maréchal Soult, secondé si puissamment par le comte Gérard, battit, à la tête de vingt-cinq mille Français, cinquante-cinq mille Espagnols.

En approchant de la Guardia, bourg de cinq mille habitants, jeté comme à l'aventure contre une chaîne de rochers, je me crus au milieu des Bédouins du désert ou dans quelque plaine de la Syrie; j'aperçus des trous creusés au-devant de la colline; des portes massives, servant à la fois de fenêtre et de cheminée, fermant ces habitations plus dignes des chacals que des hommes; je vis des groupes de femmes aux jupons bleus et verts qu'on eût prises pour des Hollandaises si leurs traits n'avaient révélé le type arabe; je remarquai des paysans culti-

vant leurs champs, battant leurs grains comme les contemporains d'Homère.

Temblèque, ville raboteuse, tour à tour froide et brûlante, cernée par des collines, comme elle le fut naguère par les armées françaises, présente une vaste place qu'entourent trois galeries superposées, de style mauresque. Deux heures après, nous franchissions Madridejos, chef-lieu de partido, anciennement fortifiée, ayant deux églises paroissiales, un hospice, une jolie promenade; puis nous traversions des plaines humides que viennent interrompre deux sierras, au delà desquelles recommencent les marais qui exigent un long barrage sur le territoire de Villalta.

### LA MANCHE.

A huit kilomètres de ce village, nous pénétrons dans la Manche, terre classique de la danse, théâtre des prouesses de Don Quichotte. Ses collines violacées, sa terre rougeâtre lui donnent, au mois d'avril, un aspect des plus pittoresques, parce qu'il s'y mêle de la verdure. Les arbres viendraient à merveille si l'on prenait la peine d'en planter. La Manche, d'une superficie d'environ sept mille cinq cents milles carrés, ayant une population de deux cent cinquante mille âmes, forme un immense plateau, qui s'élève en moyenne à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Entre Mançanarès et Villalta, la plaine présente une telle étendue qu'on n'aperçoit presque pas les collines qui la bordent. De chaque dépression du sol coulent des ruisseaux, mais si chétifs qu'ils ne peuvent l'abreuver suffisamment; aussi, dans les parties demeurées en friche, l'œil fatigué ne distingue-t-il qu'une surface imprégnée de salpêtre et de mica, d'où miroite la lumière brûlante du soleil. Le combustible manque autant que l'eau dans ces plaines exposées sans abri, sans tutelle, sans ressources aux froids ouragans de l'hiver, aux ardeurs de l'été. On se chauffe avec du fumier desséché; on fait, en certains lieux, des voyages pour chercher de l'eau. Des paysans mal vêtus, mal nourris occupent de véritables huttes en terre; les unes disséminées à de longues distances, les autres groupées avec régularité pour former des villages qui sont tous assez

considérables. Cependant la partie de la Manche que traverse la route a pris, depuis quelques années, des apparences beaucoup moins misérables.

### MANÇANARÈS, VALDEPENAS, SANTA-CRUZ.

Trois villes, Mançanarès, Valdepeñas et Santa-Cruz de Mudela, que nous allons traverser successivement, nous initieront aux habitudes bourgeoises des *Manchegos*, les indigènes de la Manche. Partout ils se montreront honnêtes, gais, durs au travail, patients, braves, sobres, mais ombrageux et susceptibles, tels que les a peints Cervantès. La plupart des Manchegas sont laides, petites, robustes : elles portent volontiers des jupons de laine jaune qui ne descendent guère qu'à mi-jambe, et un mouchoir rouge sur la tête; c'est leur costume journalier. Les hommes s'enveloppent d'un manteau, mettent des bas sans pieds qui s'arrêtent au-dessus de la cheville, et des souliers de chanvre, quand ils jouissent de quelque aisance; autrement, ils vont pieds nus. A voir ces gens-là, autour de leurs cabanes de boue, on les prendrait pour les statues du Silence et de la Pauvreté.

« Les lenteurs du relai, a dit M. Menière dans son livre manuscrit, m'ont permis de flâner un peu sur la place centrale de Mançanarès, celle qui porte toujours le nom de *plaza de la Constitution*, et qui possède habituellement quelque édifice public digne de l'attention du voyageur. Il y a là, en effet, une vieille église du seizième siècle, fort délabrée, mais sur la façade de laquelle on voit bon nombre d'ornements du genre *plateresco*, comme on le dit en Espagne, c'est-à-dire appartenant à l'époque de la renaissance. Il y a des colonnes chargées de sculptures, des médaillons, des bas-reliefs représentant des saints, etc., et le tout présente un caractère fort gracieux. J'étais tout surpris de voir cette grande façade divisée en compartiments par des lignes jaunes et noires, et portant des numéros d'ordre en très-grand nombre. Un colonel, mon compagnon de voyage, que ses fonctions d'inspecteur militaire mettent au courant de toutes les particularités que je rencontre, me dit que cette place se transforme en un vaste amphithéâtre pour les courses de taureaux, et que les numéros et les lignes que j'aperçois indiquent la position des loges. Ainsi l'Église ne se formalise pas de cette transformation

et les susceptibilités du clergé tolèrent parfaitement des jeux où la vie des hommes est menacée à chaque instant. Mais, à Rome, les vestales assistaient aux combats des gladiateurs dans le cirque de Vespasien, et le Colysée était bien autrement ensanglanté que les *plazas de toros* de l'Espagne.

« Pendant que je parlais avec le colonel de ces grands spectacles romains, qui n'ont plus d'équivalent que dans la Péninsule, j'ai été surpris d'entendre près de moi une voix harmonieuse qui me demandait la charité en latin : *Date obolum puello luminis orbata; date eleemosynam*, etc. En effet, une jeune fille de dix-huit à vingt ans, grande et assez jolie, implorait la pitié des voyageurs dans des termes corrects empruntés à une langue qu'on n'a pas coutume de rencontrer sur les grandes routes. J'ai adressé quelques questions à cette infortunée, et j'ai appris qu'une ophthalmie purulente lui avait fait perdre les deux yeux vers l'âge de trois ou quatre ans; qu'un vieux magister de la ville lui avait enseigné le latin, dans le but de lui fournir un moyen assuré d'exciter la pitié des personnes lettrées, etc. Cette histoire, aussi simple que touchante, m'a beaucoup intéressé. On m'a dit que la pauvre aveugle avait la mémoire amplement garnie de vers latins et espagnols; qu'elle en composait même au besoin, dans sa langue natale, et que son intelligence naturelle avait singulièrement secondé les soins du vieux maître d'école. Voilà certes une rencontre bizarre, la seule de ce genre que j'aie pu faire depuis que je parcours les grandes routes d'Europe. »

Les trois villes précitées offrent à peu près le même aspect : rues larges et droites; maisons basses et si blanches, qu'on prendrait ces agglomérations urbaines pour des carrières de craie. Mançanarès et Valdepeñas sont deux chefs-lieux de partido, peuplés chacun d'environ dix mille habitants; mais Valdepeñas, par ses vins, a beaucoup plus d'importance commerciale et de richesse que Mançanarès, malgré tout ce qu'il a souffert de l'invasion française en 1808. Le coteau de Valdepeñas, dont le vin jouit de la plus grande réputation, s'appelle la Vallée-des-Pierres. Il est peuplé de plants originaires de Bourgogne, et fournit un vin très-rouge, corsé, riche, agréable au palais. Il ne se conserve pas longtemps dans le pays, et moins encore lorsqu'on le transporte sous une latitude plus chaude, tandis qu'il se bonifie et durerait un

siècle dans les contrées septentrionales. On dirait que le vin de Valdepeñas, se reppelant son ancienne patrie, la France, ne se plaît qu'aux lieux qui l'ont vu naître.

Valdepeñas se trouve à moitié chemin de Madrid à Grenade. Deux grandes routes s'y joignent : l'une qui gagne Ciudad-Real, Almaden et Cordoba ou Cordoue; l'autre qui traverse Beylen et Andujar. Les voitures publiques suivent cette dernière route; mais l'autre, un peu plus longue, du plus haut intérêt pour le naturaliste et le médecin, mérite d'être parcourue à petites journées.

Depuis Valdepeñas jusqu'à Santa-Cruz de Mudela la route traverse des cultures magnifiques; on aperçoit des plantations d'oliviers en approchant de Santa-Cruz, qui se déploie gracieusement dans la plaine. *Latet anguis in herbâ*, pourrait-on dire; car cette ville est très-sale, très-malsaine; mais, en compensation, aux environs sont des sources d'eaux minérales fort efficaces, des filons d'antimoine d'une grande pureté, des terres arables productives, fournissant d'excellentes céréales, des graines oléagineuses et du vin. Pourquoi presque toutes les fenêtres de Santa-Cruz sont-elles grillées et décorées de petites croix? Est-ce un hommage rendu au nom même de la ville, ou bien une pratique pieuse pour éloigner les affluences marécageuses et neutraliser le mal? Cette population me plaît : elle a de l'activité, de l'intelligence; elle ne se borne pas à cultiver la terre; elle fabrique du gros drap et des *ligas*, jarretières. Ces jarretières sont de simples rubans en soie lamés d'argent, dans le tissu desquelles on inscrit des devises comme les suivantes :

Una muger suspiraba,
Porque su amante la dejaba.

Toda liga sabe atar,
Mas pocas saben hablar [1].

Sur la plupart se rencontre la fameuse devise de l'ordre de la Jarretière : *Honni soit qui mal y pense*.

[1] Une femme soupirait,
Parce que son amant la délaissait.

Toute jarretière sait lier,
Mais peu savent parler.

Depuis Santa-Cruz jusqu'au petit bourg d'Almendralejo, s'étendent des plaines très-bien cultivées que bordent de jolis mamelons également productifs; puis on traverse les vastes propriétés de M. Mendizabal, terrains concédés par le gouvernement pour une annuité fort minime, et qu'il défriche de manière à les rendre féconds.

Autrefois, c'est-à-dire il y a dix ans, quand on avait traversé Vicilio, le dernier village de la Manche; quand on s'était arrêté à la Venta de Cardenas pour boire une rasade en l'honneur de Dorothée et de Cardenio, il fallait recommander son âme à Dieu; car on se trouvait en pleine Sierra-Morena. Deux escopeteros faisaient vedette au sommet de la montagne; les pistolets, les fusils suspendus sous la bâche se chargeaient; les mules redoublaient de vitesse, et cinq ou six lanciers sortaient des dernières habitations de la plaine, pour précéder, escorter la diligence jusqu'au revers de la chaîne.

Avant d'entrer dans la Sierra, dit M. Augustin Challamel, le voyageur jette un coup d'œil émerveillé sur les montagnes, sorte de mur à créneaux gigantesques, dont il croit pouvoir, en un instant, sonder toute la profondeur. Il avance : plusieurs plans inégaux captivent son regard, chaque montagne a des tons différents; l'une, rapide et boisée, ressemble à une masse d'arbres étagés; l'autre, d'une aridité désolante, est colorée, comme rôtie par le soleil. Celle-ci est composée de rochers que, de loin, on serait tenté de prendre pour d'immenses pierres druidiques. Ici, c'est une simple colline où le paysan a trouvé quelques veines de terre propre à recevoir de la semence; là, c'est un mont à pic, couronné de pins vigoureux : beauté, variété se trouvent réunies à la grandeur. Une route bien faite sillonne la Sierra, se prête à ses sinuosités, comme un ruban qui suit les plis d'une robe. La diligence chemine-t-elle dans un ravin, on se croit sur la mer en un jour de tempête; le ciel couvre des montagnes qui vous étreignent, qui vous menacent comme le feraient les vagues, jusqu'à ce qu'enfin la voiture, atteignant la hauteur, embrasse un horizon sans limites. Aujourd'hui, grâce à la garde civile, au meilleur état de la route, on traverse avec sécurité la Sierra-Morena.

Trois kilomètres avant Almendralejo, dont les maisons, hissées au sommet d'une colline, autour d'une jolie petite église, ressemblent à

des brebis blanches groupées autour du berger, nous prenons, sur la droite, un sentier qui serpente à travers une forêt d'oliviers sauvages, de genêts épineux, d'ifs gigantesques et de paonias; nous sommes guidés par un homme du pays que nous avions rencontré à Valdepeñas; il avait eu l'honnête précaution de remplir une peau de bouc d'un vin délicieux dont il nous abreuva, quand nous eûmes franchi le dernier escarpement qui nous séparait de Sainte-Hélène (Santa-Elena), partido judiciaire de la Caroline. C'était encore le matin et déjà la chaleur devenait suffocante.

Après ce petit bourg, entre la Sierra-Morena et la Sierra-Nevada, l'œil ne distingue que mamelons verdoyants ou fleuris et champs de culture; tandis qu'au loin, pour encadrer la scène, les montagnes de Jaen et de Grenade présentent encore, dans les premiers jours de mai, des stries neigeuses alternant avec des stries chatoyantes ou granitiques. Une route superbe se déroule comme un ruban rouge jusqu'à las Navas de Tolosa, glorieux champ de bataille où le bras d'Alphonse VIII terrassa les Maures; puis on se trouve au milieu d'une population transplantée, allemande, française, lorraine, attirée dans ces montagnes en 1767 par le marquis don Pablo Olavidès, dont le gouvernement espagnol méconnut les intentions et dont le saint-office suspecta la conduite. Olavidès, emprisonné, ruiné, proscrit, fut contraint d'abandonner sa colonie. Elle ne prospéra point; mais son implantation dans une plaine aride de vingt kilomètres d'étendue, qu'elle fertilisa, n'en devint pas moins avantageuse à l'Espagne. La Caroline, chef-lieu du partido, avec ses grandes rues alignées, ses bâtiments symétriques et ses arcades; Aldea del Rio et Guarroman, sont les principales localités que traverse une belle route due à l'ingénieur français Charles Le Maur, qui la construisit sous le règne de Charles III. Ce monarque administrateur avait bien compris qu'un seul moyen d'exister restait aux colons, celui de pouvoir communiquer entre eux, et de se relier avec les grandes localités de la Nouvelle-Castille et de l'Andalousie. Malheureusement Charles III mourut trop tôt; il ne put qu'ébaucher le vaste système routier qu'il avait conçu.

Nous ne nous sommes guère arrêtés qu'une heure à la Caroline. Un

temps si court nous a néanmoins suffi pour démêler, dans les traits de la population, les divers types indicateurs de son origine, et, dans les formes linguistiques qu'elle emploie, le mélange des idiomes qui se parlaient autrefois sur ce territoire. Nous y avons mangé les oranges les meilleures, les plus savoureuses, les plus parfumées que jamais nous ayions rencontrées. Là seulement il nous a été donné de bien comprendre l'estime qu'accordaient les dieux à cette pomme d'or transplantée du jardin des Hespérides. Elle n'aura pas cru changer de territoire, car l'Andalousie est vraiment un céleste séjour.

## PHYSIONOMIE DE L'ANDALOUSIE.

Bornée au nord par l'Estramadure et la Manche; à l'est, par l'ancien royaume de Murcie; au sud, par la Méditerranée, le détroit de Gibraltar et l'Océan; à l'ouest, par les Algarves, quel pays en Europe offrirait une ceinture plus belle que la ceinture de l'Andalousie? Ayant pour montagnes, la Sierra-Morena qui l'abrite des vents septentrionaux, la chaîne de Grenade et de Ronda, qui la protége au sud-est, quel pays porterait plus orgueilleusement sa tête? Sillonnée d'admirables eaux, zébrée de cultures diverses, depuis la canne à sucre jusqu'au houblon, quel pays étalerait une parure plus brillante? Des sommets d'une sierra quelconque, voyez ce ciel bleu d'azur, si lumineux dans sa limpidité; ces mamelons tapissés d'oliviers, couronnés de ruines romaines, de minarets et de flèches gothiques; ces riants bosquets d'aloès, de citronniers, de figuiers et d'orangers, entre lesquels se dessinent à perte de vue des sillons de vignes, de plantes oléagineuses ou de céréales, venues sans engrais, presque sans culture, en telle abondance que la consommation ne saurait y suffire; et dites-moi si l'Andalousie n'est point appelée, à juste titre, *le grenier, la cave et l'écurie de la Péninsule?* Cette vaste contrée, la plus étendue des provinces espagnoles, puisqu'elle n'a pas moins de deux cent vingt-huit lieues carrées, présente, dans ses entrailles, autant de richesse qu'à sa surface. Elle recèle de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, de l'aimant, du cobalt, du mercure, de l'antimoine, du fer, des salines,

des marbres, des sources sanitaires; mais à tout cela manquent la volonté, la puissance et les moyens d'exploitation. Le numéraire n'y circule pas, et le défaut de communications, le défaut de bras, l'impossibilité d'écouler les produits, laissent à l'état de désert les campagnes éloignées des grandes routes.

Ce furent les Goths qui, venus après les Carthaginois et les Romains, divisèrent l'Espagne méridionale en quatre principautés qu'on appelle encore aujourd'hui les quatre royaumes, *los Cuatro Reinos*, savoir : Séville, Cordoue, Jaën et Grenade. Une nouvelle division les a morcelés en huit départements : Cordoue, Jaen, Grenade, Almeria, Malaga, Séville, Cadix et Huelva; et je suis à comprendre l'utilité politique d'une mesure qui me semble prise bien plus sous des influences électorales qu'avec des vues d'avenir.

Toujours les Andalous se sont distingués par leurs qualités intellectuelles et sociales, par leur aptitude pour la poésie, la littérature, la danse, les beaux-arts, le commerce et l'industrie. Dès les premiers siècles, ils ont eu des hommes illustres dont la réputation s'est maintenue jusqu'à nos jours : Silius Italicus, Pomponius Méla, Sénèque, sortaient de la Bétique, l'ancienne Andalousie. A l'une des époques barbares les plus sombres, Cordoue devint l'Athènes de l'Occident, la métropole des sciences, des lettres et des arts. A Cordoue succéda Grenade; à toutes deux, Séville, où la peinture se releva brillante sous l'impulsion de Velazquez et de Murillo, quand pâlissait en Italie l'école des grands maîtres du seizième siècle.

L'imagination tout à fait orientale des Andalous, assure un touriste, donne de la valeur aux objets les plus minimes, et le génie de l'hyperbole n'a chez eux d'égal que leur crédulité, qui les rend dupes de leurs propres mensonges. En général, ils sont superstitieux, surtout dans leur dévotion à la sainte Vierge; ils réclament l'assistance divine, principalement celle de leurs patrons, dans chaque ville et chaque église, devant chaque autel, pour tous les maux, pour les moindres difficultés de la vie. Certain proverbe castillan laisse planer un doute sur leur probité; car il dit : *Al Andaluz cata la Cruz; del Andaluz guarda tu capa y capuz;* même lorsqu'un Andalou fait le signe de la croix, mets hors d'atteinte de ses mains ta cape et ton manteau; mais n'accordons

aucun crédit à ces témoignages d'animosité; et bien loin de croire les voleurs une race inféodée avec le sol andalou, considérons plutôt cette province comme la province type des mœurs douces, élégantes et faciles. Il y a des variétés : le Sévillan ne ressemble pas au Cadicien; le Grenadin au Sévillan; la population maritime diffère de la population urbaine; certaines races comme les gitanos, si communs à Grenade, possèdent un caractère distinctif; d'autres races, soit mauresques, soit allemandes et françaises, ont aussi conservé leur type indigène par défaut de croisement avec les races voisines.

Généralement, l'Andalou jouit d'une constitution robuste. Il est grand, fort et bien fait; il porte un costume très-original, très-brillant, diminutif du costume des *espadas* dont notre Figaro théâtral reproduit l'image d'une manière assez exacte. L'Andalouse, svelte et cambrée, fine de taille, large de hanches, montée sur un pied très-mignon, ayant des yeux vifs, des lèvres fines, un teint pâle, beaucoup de gorge, de la tournure, quelquefois même de la grâce, mérite sa réputation; mais notre embarras serait très-grand s'il fallait accorder le sceptre de la beauté, au milieu des rivalités si légitimes des femmes de Cadix, de Grenade et de Séville.

## BAYLEN.

Est-ce que, par hasard, l'administration des messageries se rendrait solidaire du juste sentiment d'orgueil qu'inspirent aux Espagnols les noms de Baylen et d'Andujar? Est-ce que le ciel, qui accumule tant d'orages sur ce point, célébrerait encore la gloire facile des vainqueurs, ou murmurerait sur l'éternelle honte des vaincus? Oncques ne le sait : une chose nous a frappé, c'est la coïncidence du tonnerre avec notre passage à Baylen, avec celui de notre collègue M. P. Menière; c'est l'obligation d'attendre deux jours, dans un mauvais parador, qu'il plût à la diligence de Madrid de nous accorder une place pour Grenade. Aussi nous a-t-il été loisible d'observer la plaine où Castagnos et Reding ont fait passer Dupont, Marescot et dix-sept mille Français sous les fourches caudines; d'étudier le défilé de Mengibar qu'on pouvait assurément forcer, et de mesurer le ravin où furent engloutis nos canons.





LES GITANOS — FAUBOURG DE TRIANA À SEVILLE.

Dans le récit de M. Thiers, écrit d'après les mémoires autographes du comte Dupont, il y a des inexactitudes frappantes, des impossibilités matérielles qui laissent entachée la mémoire de ce général, et qui justifient l'empereur de l'avoir regardé comme coupable, même après le verdict d'acquittement d'un conseil de guerre.

La ville de Baylen, l'ancienne *Betula*, peuplée d'environ trois mille âmes, bâtie sur un sol incliné, irrégulièrement groupée au pied des ruines du château des Benavente devenu la propriété des ducs d'Ossuna, occupe le croisement de deux artères principales qui vont aboutir à la Méditerranée, et présente quelque animation, quelque commerce ; mais nulle part, l'homme n'est si bien exploité par l'homme que dans le *parador de la Paz* où descendent les diligences.

Les environs de Baylen, surtout le long de la rivière torrentielle qui baigne son territoire, offrent un mélange imposant d'aridité sauvage et de culture. Les sommets de la Sierra-Morena n'en sont point éloignés; on trouve, mêlés aux champs d'oliviers, des groupes de chênes-liéges, des massifs d'aloès.

Nous traversons une plaine peu intéressante, nous franchissons divers cours d'eau qui doivent, au printemps, retarder les voyageurs; à Mengibar, où Menjibao, petite ville de deux mille âmes, nous apercevons pour la première fois ce fameux Guadalquivir, l'Hippocrène des Arabes, auxquels il inspira presque autant de vers qu'il possède de gouttes d'eau ; puis nous atteignons l'*Aurigi Giennum* des Romains, la Jaygan des Arabes, la Jaen du moyen âge, jadis capitale d'un petit royaume, satisfaite aujourd'hui de commander une province.

## JAEN.

> Voilà qu'on sonne les cloches dans l'Andujar, et que l'on donne l'alarme parmi les gardes de la ville ; voilà que sortent de Jaen quatre cents gentilshommes.... Ils portent pour drapeau une bannière avec des plumes de coq.
>
> ***Romancero espagnol.***

Le *pourquoi* des choses est si difficile à trouver, que nous ne demanderons pas à la ville de Jaen comment il se fait qu'au lieu de s'épanouir en face du soleil, elle est allée s'asseoir à la base de hautes montagnes

qui, pendant les jours d'hiver, lui dérobent ses rayons; nous n'aurons pas non plus l'indiscrétion de rechercher les causes qui la rendent pauvre au milieu d'un pays riche, malgré l'activité courageuse et le travail opiniâtre de ses habitants, presque tous agriculteurs.

Jaen avait pour khalif ou pour roi l'usurpateur Ibnu-l-Ahmar (l'Homme rouge), lorsqu'une guerre imminente entre le roi maure de Séville et lui rendit ce royaume tributaire de saint Ferdinand. L'Homme rouge aima mieux être le vassal du monarque chrétien que celui d'un coreligionnaire, et dès lors (1246) ses États furent acquis aux Espagnols. Pendant deux siècles, Jaen conserva quelque importance politique. Plusieurs roi l'habitèrent avec leur cour. En 1312, Ferdinand IV y mourut, dans sa vingt-cinquième année, juste trente jours après avoir reçu des deux frères Carvajal de Martos (Pedro et Juan), au moment de leur supplice, une assignation par devant le tribunal de Dieu. Les anciennes destinées du royaume de Jaen, ses vicissitudes guerrières et son éclat passager semblent ceindre, d'une glorieuse auréole, les tours et le château majestueux qui dominent sa capitale. Aujourd'hui, cette ville ne présente presque aucune ressource, quoique toutes les autorités provinciales y résident. Elle possède dix-huit à vingt mille habitants, une vaste cathédrale, douze églises paroissiales, un petit musée de peinture et de sculpture, une bibliothèque, des hôpitaux et divers autres établissements d'utilité publique.

La cathédrale, construite à peu près sur le même plan que la cathédrale de Grenade, dans l'emplacement d'une mosquée démolie en 1492, fut achevée vers l'année 1525, par Piédro de Valdelvira. Elle forme un rectangle d'une longueur approximative de cent mètres et d'une largeur de quarante mètres. On y pénètre par quatre entrées différentes. La principale, située à l'ouest, est flanquée de deux tours habillées de colonnes corinthiennes, avec statues. L'intérieur offre du grandiose, de l'élegance et de la somptuosité, mais des détails lourds. On y conserve une Sainte Face ou Saint Suaire, *Santa Faz*, *Santo Sudario*, appelée vulgairement *el Santo Rostro*, qui fut donnée à cette église par saint Ferdinand, et qu'on ne montre qu'aux grandes solennités. Elle est en profonde vénération parmi le peuple : pas un mozo, pas un arriéro, pas de contrebandier, pas de voleur qui ne porte sur sa poitrine, comme



Rouargue frères del et sc.

Impie F. Chardon aîné 30 r Hautefeuille Paris

UNE VENTA.



amulette, la Sainte Face gravée en médaille; pas une chambre à coucher qui n'en présente la vénérable image.

Des fragments d'architecture mauresque, des sculptures chrétiennes remarquables par leur naïveté, leur expression ou leur fini décorent différentes églises; on rencontre d'élégants patios plantés d'orangers, de figuiers et de citronniers, sous lesquels murmurent des jets d'eau, sous lesquels chantent des oiseaux familiers, qui semblent attendre quelque odalisque pour se poser sur leurs épaules d'albâtre.

De l'alameda principale, on jouit de points de vue tout à fait alpestres, et contrairement à la plupart des cités espagnoles, les environs de celle-ci, abreuvés d'eaux vives qui jaillissent de montagnes voisines, présentent d'admirables bosquets, des vergers et des jardins où réussissent presque toutes les cultures. Ces jardins semblent se continuer jusqu'à Grenade, dans un espace d'environ quinze lieues espagnoles qu'on parcourt, sans trouver d'autre localité notable que Campillo de Arenas. La route, contournant les collines de la Sierra-Nevada, si tristes l'hiver, serpente, dans la belle saison, à travers les arbres et les fleurs. Elle longe des ventas pittoresques, objets d'études artistiques, semblables à la venta ci-jointe saisie d'après nature, venta sous les claires-voies de laquelle nous nous sommes arrêtés quelques heures, n'ayant d'autre but que d'y trouver de l'ombre, car pour tout l'or du Pérou vous n'y trouveriez rien autre chose.

La Sierra-Nevada, avec son diadème de neige, s'élève à trois mille mètres au-dessus du niveau des mers, et forme la charpente de l'ancien royaume de Grenade dont la Méditerranée baignait l'élégant contour méridional. Cet heureux mélange des neiges au climat brûlant de l'Afrique réunit, plus encore que dans l'Andalousie, toutes les oppositions possibles de la nature végétale : le lichen de l'Islande à côté du cotonnier, du cafier et de la canne à sucre. Avec les Maures se sont évanouis les arts, les lettres, les sciences qui jetaient un si beau reflet sur ce pays, resté l'un des plus peuplés de l'Espagne, car il ne compte pas moins d'un million d'habitants. L'agriculture, héritière reconnaissante de l'industrie des Maures, constitue presque seule aujourd'hui les ressources du royaume de Grenade. Les moissons s'y succèdent sans interruption.

# XLVII

# GRENADE

> Alors parla le roi don Juan. Écoutez bien comme il parla : « Si tu voulais, Grenade, je me marierais avec toi ; je te donnerais, en arrhes et en dot, Cordoue et Séville, et Xérès de la Frontière qui en est tout près ; et si tu voulais davantage, Grenade, je te donnerais davantage encore. » — Alors parla Grenade. Elle répondit au bon roi : « Je suis mariée, roi don Juan, mariée et non pas veuve ; et le Maure à qui j'appartiens saura me défendre. »
>
> *Romancero espagnol.*

Physionomie générale de Grenade. — L'Alhambra ; son histoire, sa construction, ses additions, ses profanations, ses ruines. — Idée de l'art mauresque. — Le généralif et ses aspects divers. — Gitanos. — Édifices religieux. — Promenades urbaines. — La Véga de Grenade. — Trajet de Grenade à Cordoue.

Cette Espagne, si féconde en ruines, parce qu'elle fut féconde en grandeurs, n'avait point assez de ses ruines ; il fallut qu'une loi, supprimant les monastères, réduisît au silence des édifices qui ne sauraient parler une autre langue que la langue des *oremus*. De même Grenade, affaissée sous d'immenses débris, sous le Généralif, sous l'Alhambra ; étonnée sans doute, dans sa sépulture mauresque qui cache tout un peuple, d'ouïr encore des chants pieux à travers des arceaux d'ogives, vient de fermer ses couvents et de condamner la porte d'une partie de ses églises. Du Grenade antique aux tours colossales, du Grenade chevaleresque des Abencerrages, du Grenade efféminé de Boabdil, du Grenade chrétien d'Isabelle, que reste-t-il ? Les Espagnols eux-mêmes vont vous le dire, *casas de ratones y gitanos*, des trous à rats et des bohémiens. Les fameuses Tours rouges, *Torres bermejas*, que l'on croit d'origine phénicienne ; la longue ligne de murailles bâtie sur les crêtes ondulées des montagnes voisines, véritable squelette d'une cité détruite ; l'Alhambra, sentinelle à l'œil fauve qui stationne accroupie sur un ma-

melon saillant de la Sierra-Nevada ; la Tour des Infantes; celle des Sept Histoires (*los Siete Suelos*); le Généralif; l'archevêché, toutes ces demeures m'ont fait l'effet de nids commodes où les rats, constitués démocratiquement, font du socialisme comme on voulait en faire chez nous.

### L'ALHAMBRA.

Pour bien décrire l'Alhambra, il faudrait un volume, et, contrairement à l'idée qu'on s'en forme, ce volume, deviendrait le témoignage d'une décadence dans l'art aussi bien que dans la foi musulmane.

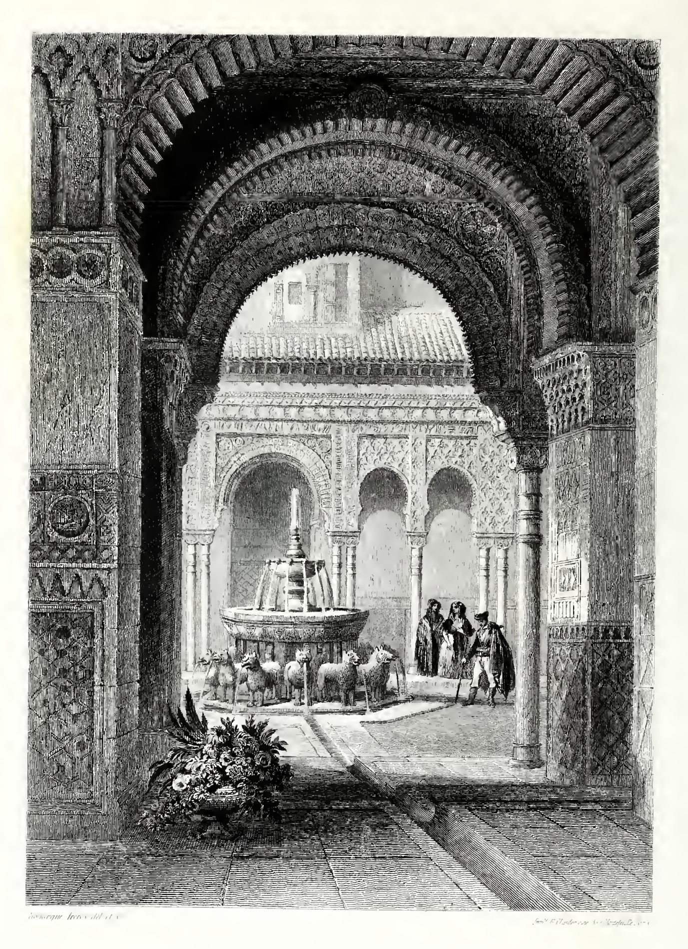
La Tour du Jugement, *Torre de Justicia*, bâtie par Jusuf Ier, en 1308; la place de *los Algibes* où se trouvent les citernes mauresques qu'alimente le Darro; l'Alcazaba dont les précieuses armures ont été vendues par certain gouverneur, pour payer les frais d'un combat de taureaux; la *Torre del Vino*, bâtie en 1345 par Jusuf, et la *Torre de la Vela* ne sont que des dépendances du palais principal; dépendances presque tout à fait veuves des sculptures et des inscriptions qui les décoraient. La Vela, point favorable pour voir avec ensemble l'Alhambra, est ainsi nommée d'une cloche à battant d'argent dont le son, par les nuits calmes, peut s'entendre à dix lieues. On la sonne pour annoncer les irrigations, et le 2 janvier, pour célébrer l'anniversaire de la conquête de Grenade sur les Maures. Ce jour-là, quantité de paysans viennent visiter l'Alhambra; la plupart des jeunes filles tintent la cloche afin de s'assurer un mari et tâchent de la tinter fort, afin qu'il soit bon.

Au-dessous des tours, une ligne inférieure de bastions plantée de vignes, disposée en terrasses, ornée de bustes, de fontaines et de sculptures rappelle beaucoup moins l'époque des Maures que celle de Charles-Quint dont les idées d'embellissement et de restauration, exécutées d'après le sentiment de la renaissance, ont commencé la transformation, j'allais dire la dégradation de l'Alhambra. Charles-Quint y fit construire un édifice gréco-romain dans le style de Bramante, avec patio ionique et dorique, décoré par Pedro Machuca.

Ce fut en 1248 qu'Ibnu-l-Amar commença le palais central destiné à la demeure des femmes; palais splendide, mais dégradé tellement qu'on n'y retrouve presque rien de son éclat primitif. Ibnu-l-Amar, après la

conquète de Séville, saluée du titre de *Galib*, conquérant, avait répondu : « Il n'y a de conquérant que Dieu (Galib ile Allah), » et cette expression de modestie, devenue sa devise, couvrit les murailles du palais achevé par Mohammed III (1314). Au nombre des merveilles de l'édifice, on cite le *patio de los Arrayenes* ou de la *Barca ;* le cuarto de la Sultana ; la galerie qui conduit à la Tour de Comares ; la mosquée avec son *Mihab* ou sanctuaire sacré du Coran, convertie en chapelle catholique ; la salle des Ambassadeurs, encore peinte et dorée ; la *tocador* ou chambre de toilette de la Reine ; les bains avec leurs accessoires ; la fameuse cour des Lions, chef-d'œuvre d'architecture mauresque, ornée de colonnes en marbre et d'une fontaine centrale avec bassin d'albâtre supporté par douze lions qui ne font certes pas le moindre honneur à la sculpture musulmane ; puis, autour de cette enceinte, différentes salles devenues historiques, la salle des Abencerrages, la salle de la Justice et la salle des Deux-Sœurs. Cette dernière, ainsi que les chambres à coucher contiguës, sont admirables d'ornementation, de richesse et de bon goût. Un voyageur a comparé leurs colonnes à des blocs de perles d'où ruisselle une éblouissante lumière. La jolie fenêtre donnant sur le patio de Linderaja formait, avec son embrasure, le boudoir de la sultane. Pour le décorer, les arts et la poésie semblent avoir rivalisé d'imagination. Entre autres inscriptions arabes, nous avons traduit celle-ci : « Dieu soit loué ! les doigts de l'artiste, après avoir incrusté les diamants de mon diadème, ont délicatement brodé ma robe. Le peuple me compare au trône d'une fiancée ; mais je l'emporte bien sur lui, car je puis garantir le bonheur de ceux qui me possèdent. Si quelque personne altérée s'approche de moi, elle recevra aussitôt une eau fraîche, limpide, douce et pure. »

La grande mosquée de l'Alhambra, construite en 1308, par Mohammed III, se trouvait près du couvent de San-Geronimo. Elle passait pour une merveille. La guerre de la Péninsule consomma sa ruine. Diverses tours, la *Torre del Candil*, la *Torre de las Cautivas*, la *Torre de la Agua*, joignant un aqueduc qui traverse le ravin pour distribuer l'eau dans toute la montagne, présentent des restes fort curieux d'architecture militaire. Ces tours complètent la physionomie délabrée de l'Alhambra, dont la forme générale est celle d'un piano à queue ayant sa pointe



ALHAMBRA, COUR DES LIONS.



tournée vers la *Torre de la Vela*. Les murailles d'enceinte, terme moyen, ont dix mètres de hauteur et deux mètres d'épaisseur. Elles occupent un espace d'environ huit cents mètres de longueur sur cinq cents mètres dans sa plus grande largeur. C'est une ville à part qu'habite une population déguenillée, en harmonie de costume avec les divers édifices qui couvrent la colline. Là dorment les souvenirs de Boabdil, souvenirs d'une civilisation exceptionnelle, qu'on ne retrouve plus en Orient, ni en Afrique, telle qu'elle s'était implantée sur l'Espagne.

Nous avons dit qu'au point de l'art mauresque, l'Alhambra caractérise une époque de décadence. Les seules créations qui conservent intact le type du beau, tel que l'entendaient les Arabes, datent du treizième siècle et du quatorzième. Avec le quinzième siècle apparaissent des emprunts faits aux chrétiens; une tendance à reproduire les êtres qui ont vie : d'abord les animaux, puis les personnes. Des artistes catholiques, sans doute prisonniers, couvrent alors différentes salles, comme on le voit à la sala de Justicia, de peintures à personnages; et, vers la fin du règne de Boabdil, on voit, sous ce rapport, des artistes arabes imiter le faire des artistes chrétiens. L'imperfection, nous dirons même la barbarie avec laquelle sont sculptés les douze lions de la fontaine, leur assigne une date. Ils sont une des premières tentatives exécutées vers la fin du treizième siècle pour rendre, contrairement aux préceptes du Coran, des effigies d'êtres qui ont vécu, qui ont pensé.

Les azulejos de l'Alhambra nous semblent dignes d'attirer l'attention, car ils constituent l'une des branches essentielles de l'art espagnol, la céramique, dans son emploi le plus distingué. Il en est ici de toutes les époques. Leur genre s'est perpétué jusqu'aujourd'hui; mais nous n'avons trouvé qu'un seul échantillon de ces vases si élégants, coloriés avec un goût si parfait, avec un mélange de teintes si harmonieuses; vases dont les modèles se comptent en Europe, tant ils sont rares, et qui mériteraient bien une monographie spéciale faite par un homme de goût et de science comme M. Léon de Laborde.

A côté des restes vénérables d'une époque déjà si éloignée de nous, les arabesques, les figurines, les paysages maritimes, les scènes guerrières, les combats exécutés par deux élèves de Jean d'Udine, Julio et Alejandro; les sculptures imitées de l'antique par Pedro Machuca;

les sujets dans le genre de Berruguète, allégories, représentations fluviales ou sujets saints, nous ont captivé bien moins que ne l'a fait tel arceau; telle main ouverte, emblème d'hospitalité; telle clef mystérieuse, cauchemar des antiquaires, ou telle inscription arabe dont le sens véritable se cache presque toujours sous le sens apparent : « Que Dieu soit loué! dit l'une d'elles; j'éloignerai les effets d'un mauvais œil sur notre maître Yusuf. » Nous ignorons quel pouvait être, au treizième siècle, le *mauvais œil* du khalif; mais nous connaissons celui de l'Alhambra. Ce mauvais œil, c'est l'œil des gouverneurs qui, semblables au vandale de 1837, font scier en morceaux des portes sculptées, du travail le plus merveilleux; c'est l'œil des artistes restaurateurs actuels, qui engloutissent sous leur badigeon les sommes allouées par le gouvernement, qui marchent dans un système de profanations continues, plus fatales au monument que son abandon, et qui font regretter que les rats de l'Alhambra n'en soient pas encore les seuls maîtres.

Je demande humblement pardon à tous ceux qui, de confiance, sur la vue d'un album, se passionnent pour l'Alhambra, de détruire leurs illusions; mais je ne puis dissimuler que les lithographies, même les gravures, anglaises ou françaises, n'en donnent qu'une fausse idée. La surcharge qu'exigent, sur le papier, les détails multiples de l'ornementation arabe, offrent toujours l'image d'un monument d'apparence plus grandiose, plus imposante que n'est la réalité.

Dans ce système architectural, les colonnes, les galeries des patios témoignent moins de hardiesse que de grâce, moins de pompe que de richesse; on rencontre peu de profils; la sculpture se développe le long de plans unis, avec un relief de vingt-cinq à trente centimètres, pas davantage; et les éléments constituant la base de cette ornementation ne demandent point de saillies plus considérables. On dirait une simple tapisserie juxtaposée contre la muraille ou festonnant les plafonds; tapisserie composée de fleurs, de nœuds, d'imitation de pierreries et de mosaïques, de caractères d'écriture et de zigzags dont il serait difficile de reconnaître le départ et l'arrivée. Ainsi, dans la salle des Ambassadeurs, divers *suras* du Koran, des pièces de poésie, des formules d'éloges, se promènent avec la calligraphie arabe, le long des

frises, des arcs et des jambages de portes et de fenêtres; tandis qu'au plafond, une charpente en cèdre offre un véritable problème de com binaisons géométriques. Je ne sache pas que la pointe d'un graveur, quelque habile qu'il ait été, se soit jamais donné la peine de rendre ces caprices symétriquement harmonieux.

Presque toujours, depuis le sol jusqu'à hauteur d'appui, les murailles d'intérieur sont placardées d'azulejos, faïence vernie, où des angles jaunes, noirs, rouges et verts forment mosaïque avec leur fond d'un blanc terne. Au-dessus des azulejos règne le stuc ou le plâtre, que les Arabes savaient rendre dur et travailler d'une manière fort remarquable. Ils ne taillaient donc presque jamais la pierre, bien moins encore le marbre; ils employaient des moules qu'ils distançaient ou répétaient autant que pouvait l'exiger l'effet; aussi bâtissaient-ils très-vite, ne visant guère qu'aux résultats d'ensemble, sans trop se préoccuper des détails, lesquels souvent manquent chez eux d'un certain fini.

A Cordoue, Ecija, Jaen, Ségovie, Séville, Tolède, Valladolid, comme à Grenade, partout enfin où nous avons pu voir des monuments arabes d'une certaine importance, nous avons fait la même observation; les magnificences mauresques dont nous cherchions les *specimen* en pierre, en albâtre, en marbre, en granit, nous les trouvions en plâtre : or, pour qui sait par cœur son Italie, ces magnificences semblaient bien pâles à côté des splendeurs de Florence, de Venise, de Milan et de Rome. Ceci contrariera beaucoup les idées de luxe féerique qu'éveille, dans les imaginations les plus positives, le nom seul de l'Alhambra; rien n'est plus vrai néanmoins : excepté quelques colonnes, la plupart d'un seul bloc et d'une hauteur de deux à trois mètres, excepté quelques dalles dans le pavage des vasques de bassins et des petites niches pour déposer les babouches, il n'y a peut-être pas un seul morceau de marbre employé dans les constructions intérieures de l'Alhambra.

### LE GÉNÉRALIF [1].

« Il est difficile, dit M. Théophile Gautier, de rêver quelque chose de

[1] *Jennatu-l-Arif,* le jardin de l'architecte.

plus coquet, de plus charmant que le Tocador, ou toilette de la reine, petit pavillon situé sur le haut d'une tour et qui servait d'oratoire aux sultanes. Ce cabinet, aux menues colonnes mauresques, aux arceaux surbaissés, se trouve suspendu sur un abîme azuré dont le fond est papillonné par les toits de Grenade; la brise y apporte les parfums du Généralif, énorme touffe de lauriers-roses épanouie au front de la colline prochaine, et le miaulement plaintif des paons qui se promènent sur les murs démantelés. Que d'heures j'ai passées là, dans cette mélancolie sereine si différente de la mélancolie du Nord, une jambe pendante sur le gouffre, recommandant à mes yeux de bien saisir chaque forme, chaque contour de l'admirable tableau qui se déployait devant eux, et qu'ils ne reverront sans doute plus! Jamais description, jamais peinture n'approchera de cet éclat, de cette lumière, de cette vivacité de nuances. Les tons les plus ordinaires prennent la valeur des pierreries, et tout se soutient dans cette gamme. Vers la fin de la journée, quand le soleil est oblique, il se produit des effets inconcevables; les montagnes étincellent comme des entassements de rubis, de topazes et d'escarboucles; une poussière d'or baigne les intervalles, et, si comme cela est fréquent dans l'été, les laboureurs brûlent le chaume dans la plaine, les flocons de fumée qui s'élèvent lentement vers le ciel empruntent aux feux du couchant des reflets magiques. Je suis étonné que les peintres espagnols aient, en général, si fort rembruni leurs tableaux, et se soient jetés presque exclusivement dans l'imitation du Caravage et des maîtres sombres. Les tableaux de Decamps et de Marilhat, qui n'ont peint que des sites d'Asie ou d'Afrique, donnent de l'Espagne une idée bien plus juste que tous les tableaux rapportés à grands frais de la Péninsule. »

La tour del Tocador étant un des point de l'Alhambra d'où l'on voit le mieux le Généralif, la pensée, sans effort, passe de l'un à l'autre, et quitte volontiers les ruines pour aborder d'historiques ombrages, de romanesques bosquets; pour continuer sous les cyprès de la sultane, sous les figuiers et les ifs du Darro, des intrigues nouées dans l'Alhambra, dénouées d'une manière tantôt agréable, tantôt tragique dans les solitudes parfumées du Généralif. Nous n'avons déjà vu que trop de ruines dans l'Alhambra; nous n'avons constaté que trop d'insultes faites par

les réparateurs modernes à la majestueuse physionomie des siècles, sans parler encore de ces murailles sans fenêtres, de ces galeries en fer-à-cheval qu'empâte une croûte de lait de chaux; nous n'essayerons pas, même idéalement, de détacher cette dentelle, ravaudée si souvent qu'à peine en reconnaît-on le dessin, et nous laisserons sans blâme, tant nous voulons être bon prince, un ridicule belvédère, véritable bésicle sur le nez d'Apollon, qui couronne la terrasse où s'asseyait Boabdil, où se sont assis Ferdinand, Isabelle, Gonzalve, Charles-Quint, les plus grandes gloires de l'Espagne. Une seule chose ici nous attire, la nature; une seule chose nous charme, l'ombre mêlée de fraîcheur qu'on y rencontre. Les phénomènes d'irrigation du Généralif, produit d'un art très-avancé; la présence d'un bras de fleuve tout entier, rendu captif par les Maures, puis tombant goutte à goutte, ruisselant en imperceptibles filets autour de la montagne; les sources jaillissantes à chaque palier; les rigoles qui gazouillent; les bassins d'où s'élèvent tant d'aigrettes cristallines, semblent si bien identifiés avec les masses de verdure, avec le sol, avec chaque arbre et chaque plante, pris individuellement, qu'on oublie volontiers les travaux hydrauliques des Arabes, pour ne voir que la nature dans sa végétation la plus luxuriante. On oublierait aussi les hommes; on n'apercevrait que le doigt de la Providence, si la taille contournée, bizarre des buis et des ifs, ne vous ramenait aux mauvaises traditions d'une horticulture vraiment sauvage.

L'enceinte ondulée et rougeâtre de l'Alhambra avec ses hautes tours, la masse rectangulaire du palais de Charles-Quint, le clocher de Sainte-Marie; çà et là quelques cyprès ayant l'air de gémir isolés, tous ces objets se profilant sur un fond nuancé que forme au loin la Sierra-Nevada, composent en face du Généralif un tableau digne du Poussin. Nous jetâmes un coup d'œil sur la *Silla del Moro*, la Chaise du Maure, construction antique couronnant une montagne fauve, d'où Boabdil regardait les cavaliers arabes jouter dans la Véga contre des chevaliers chrétiens; nous allâmes visiter l'*Algibe de la Lluvia*, vaste citerne où se conservaient les grains; puis, descendant le ravin du Darro, un chemin pratiqué au bord de l'Albaycin nous conduisit vers le *Monte-Sagrado*, par deux haies grises de nopals gigantesques, qui couvrent de leurs larges digitations palmées les grottes des gitanos.

GITANOS.

Depuis trois siècles, ces grottes n'ont point changé. Telles que les occupait la plèbe mauresque, telles les habite aujourd'hui cette race nomade venue de l'Inde sans doute, et qui, jusque dans sa dégradation profonde, conserve la noblesse du type primitif. Grands, sveltes, robustes, bien cambrés, relevant par des yeux vifs l'uniforme coloration d'un teint bistre ; forgerons, tondeurs de mules, vétérinaires, maquignons, les gitanos, dit M. Théophile Gautier [1], ont mille secrets pour donner de la vigueur aux bêtes les plus poussives et les plus fourbues : ils auraient fait galoper Rossinante, caracoler le grison de Sancho. Les femmes gitanas vendent des amulettes, disent la bonne aventure, pratiquent certaines industries suspectes. Leur teint basané, dit encore l'écrivain précité, fait ressortir la limpidité d'un regard oriental dont l'ardeur est tempérée par je ne sais quelle tristesse mystérieuse, comme le souvenir de la patrie absente et de la grandeur déchue. Leur bouche, un peu épaisse, fortement colorée, rappelle l'épanouissement des bouches africaines; la petitesse du front, la forme busquée du nez, accusent leur origine commune avec les ziganes de Valachie et de Bohême, avec tous les enfants de ce peuple bizarre qui, sous le nom générique d'Égyptiens, a traversé, mais sans la toucher, sans s'y confondre, la société du moyen âge, et dont tant de siècles n'ont point interrompu l'énigmatique filiation. Presque toutes offrent dans leur port une telle majesté naturelle, une telle franchise d'allure; elles sont si bien assises sur leurs hanches, que malgré la saleté, malgré les haillons de la misère, elles semblent avoir la conscience d'une antique origine, d'une race vierge restée pure de tout mélange. Parents, enfants, amis, vieillards, jeunesse, hommes et femmes, dorment confondus au fond des cahuttes qui les logent. Les enfants, vêtus à peine, se vautrent sur la poussière. Quand ils ont appris l'art de bien mendier, de danser ou de faire des tours, leur éducation est regardée comme complète.

Nous avions étudié naguère les bohémiens du pays de Bitche (Moselle): aux gitanos grenadins nous avons reconnu le même caractère, la même

[1] *Tra los Montes*, t. II.





LE DIMANCHE MATIN À GRENADE — LA ZAMBOMBA.

physionomie et, dans leur langue, certains mots racines qui dérivent évidemment de la même source. Quelques-uns d'entre eux possèdent le sentiment du beau ; et si j'avais été frappé, en 1837, de voir à Metz une troupe de bohémiens bitchois arrêtés, par une pluie battante, devant quelques tableaux dont ils traduisaient fort bien l'esprit, je ne le fus pas moins de suivre les mouvements de trois jeunes gitanas, auxquelles une demi pecette donna des jambes de biche pour danser le fameux *zorongo*.

A Grenade, comme dans la vie, les extrêmes se touchent. Des hauteurs de la civilisation mauresque nous sommes descendus à l'abaissement d'une race égarée par le monde ; des huttes de la misère, des bouges de l'immoralité nous allons nous rendre dans les églises.

Et d'abord, voici le *Monte Sagrado*, montagne aux miracles où se conservent plusieurs saints martyrs, dans des cryptes étroites, très-simples, très-blanches, très-nettes, existant sous le régime du lait de chaux ; vers le *campo del Principe* s'élève l'église paroissiale de San-Cecilio qui jouit du privilége de sonner ses cloches le vendredi saint. Entrons à Saint-Nicolas, qu'invoquent les écoliers paresseux et les filles sans dot; mais serrons nos poches , car les voleurs le prient également. L'église du monastère de Saint-Jean-de-Dieu, presque toute dorée, respire une grande richesse; l'église Santa-Catalina de Zafra possède un Mariage de cette sainte, par Alonso Cano. Saint-Jean-des-Rois, surmontée d'une jolie tour, la première mosquée qu'ait consacrée l'archevêque Ferdinand de Talavera, fut enrichie par Ferdinand et par Isabelle, qui lui donnèrent leur portrait ainsi qu'un beau retable; mais ces précieuses reliques n'y sont plus.

Quel dommage qu'un monument aussi grandiose que le monastère de San-Geronimo soit devenu caserne! Son église ogivale, peinte sur tous les reliefs, resplendissante de dorures et d'images, offre l'aspect d'un triste abandon. Elle fut fondée en 1496, et l'église eut pour architecte le célèbre Diégo Siloez. Les cendres du vaillant Gonzalve, qui s'y trouve inhumé, n'ont pas même trouvé grâce pour elle au tribunal de l'indifférence. Extérieurement, deux statues représentant la Force et l'Industrie, supportent une tablette où se lit l'inscription suivante : « *Consalvo Ferdinando de Cordoba , magno Hispanorum duci, Gallorum et Turcorum*

*terrori.* » Au-dessous sont les armes du héros tenues par des soldats. L'effigie de Gonzalve et celle de sa femme, représentés agenouillés, occupent les deux côtés du maître-autel. Un autre édifice religieux, privé comme celui-ci de sa population légitime, de ses moines, qui certes ne conspiraient pas contre le repos public et n'entassaient pas des trésors, la Chartreuse ou Cartuja, située à courte distance de la ville, mérite bien une visite. Ses arabesques en plâtre, imitées du style mauresque, sorte de défi jeté par des artistes chrétiens aux artisans musulmans de l'Alhambra, présentent des motifs d'une grande originalité, des détails charmants. Si nous osions leur adresser un reproche, ce serait de montrer un fini trop délié, trop minutieux, de perdre en petits détails la portée majestueuse des grandes lignes.

CATHÉDRALE.

Avant de clore notre pérégrination pieuse, entrons à la cathédrale, lourd édifice bâti sur l'emplacement d'une mosquée, et que les Grenadinos admirent comme le *nec plus ultrà* du génie. Nous aussi, nous ne manquerons de déférence ni pour le plan primitif de Diégo de Siloez (1529); ni pour ces cinq grandes nefs supportées par des colonnes corinthiennes; ni pour la hardiesse du cimborio et de l'arche élancée qui s'ouvre à soixante mètres d'élévation sur le chœur; mais nous n'en serons que plus difficile dans l'appréciation des œuvres additionnelles du siècle dernier, qui vient figurer ici en longues perruques Louis XIV et en colifichets Pompadours. Les façades, les clochers sont inachevés; et de quelque côté qu'on porte les regards, on reconnaît les ridicules efforts opérés, sous l'inspiration de Philippe V, dans le but de défigurer la renaissance. Cependant, à travers le fatras du mauvais goût, nous distinguons bon nombre de choses passables et quelques belles choses. Ici règne en maître le célèbre Alonso Cano. On montre comme étant de lui, dans le chœur, sept scènes de la Vie de la Vierge; le portrait idéal d'un jeune guerrier et d'une jeune femme, vrais chefs-d'œuvre, qu'on s'imagine à tort représenter Adam et Ève; à la chapelle de la Trinidad, une Trinidad et une Vierge; dans la chapelle de San-Miguel, une Virgen de la Soledad; dans la sacristie, une charmante Conception sculptée; dans l'oratoire, une Vierge avec l'Enfant; et une autre Vierge drapée dans la Sa-

graria, sanctuaire de l'ancienne mosquée; un San José, malheureusement placé trop haut pour être bien vu. Les grandes peintures du transsept sont d'un élève de Cano, Pedro Anatasio Bocanegra, et rappellent, sous bien des rapports, les qualités et les défauts du maître.

La Charité de Torrigiano, ouvrage en marbre surmontant la porte de la salle Capitulaire; trois toiles de Ribéra placées dans la chapelle de la Trinidad et de Jesus Nazareno; la Vierge Florentine logée derrière une statue de Santiago; deux portraits de Ferdinand et d'Isabelle, d'après Ricon, par Juan de Séville, sont autant d'objets d'art, de mérite inégal, ayant quelque valeur, mais laissant intacte la prééminence dont jouit à bon droit l'illustre Cano, malgré ses imperfections et l'exagération de son ascétisme.

La capilla de los Reyes est le diamant de la cathédrale, dit un ouvrage auquel nous avons emprunté quelques renseignements utiles[1]. Naguère indépendant de la cathédrale, ce sanctuaire avait son chapitre à part. Il présente un joli portail, un chœur décoré de boucliers et de divers symboles des rois catholiques, une magnifique grille de fer, exécutée en 1522, par maître Bartolomé, et beaucoup d'élégantes sculptures. Aux deux côtés du maître-autel figurent, à genoux, Ferdinand et Isabelle exécutés avec non moins de sentiment que de finesse. Des sculptures peintes, placées derrière l'autel, ayant trait à la prise de Grenade, passent pour être l'œuvre de Felipe Vigarni. Au centre du sanctuaire, deux sépulcres magnifiques, œuvres de Péralta, qui les fit dans la ville de Gênes, représentent, avec une richesse de style et de composition remarquable, le roi, la reine et les infants couchés sur leur tombeau. Si de là vous descendez vers la voûte, «petit espace pour tant de grandeur,» disait Charles-Quint, vous trouverez des cercueils royaux d'une simplicité grossière, cerclés de fer et qui jamais n'ont été profanés. La lettre F indique celui de Ferdinand; la lettre I celui d'Isabelle. Dans la sacristie, on montre l'épée du roi, sa couronne d'argent doré, des ciboires, des croix gothiques; le plus beau viril émaillé qui soit en Espagne; le Missel de la reine, orné de belles enluminures exécutées en 1496, par

[1] *Guide du voyageur en Espagne et en Portugal*, par Richard et Quétin. Paris, L. Maison, 1850, in-12, pages 478-479.

Francisco Florez et qu'on n'emploie qu'à la messe anniversaire de la prise de Grenade; une chasuble brodée par Isabelle; une Adoration des Rois qu'on affirme être de Memmeling, mais que nous croyons de quelque arrière élève de Van Eyck. La Passion, le Calvaire, composant la partie supérieure du retable de cette chapelle, nous ont fait l'effet d'être l'œuvre de Just Van Eyck, tandis que les sujets placés inférieurement sont de l'école italienne et beaucoup moins anciens. On dirait des réminiscences du Giotto. La Sagraria, située près de là, renferme le portrait du vaillant Fernando de Pulgar, qui, pendant le siége, ayant, par un trait d'audace inouï, pénétré jusqu'à la grande mosquée de Grenade, appendit un *Ave Maria* contre sa porte. Enfin, nous signalerons, parmi d'autres tombeaux, celui du premier archevêque de Grenade, Fernando de Talavera, qu'érigea le premier alcade d'alors. Il y fit mettre l'inscription : *Amicus amico.*

### PROMENADES URBAINES.

Quand encore Grenade n'aurait, pour captiver l'attentive curiosité du voyageur, ni ses églises, ni son Généralif, ni son Alhambra, ni ses gitanos, ce serait une ville exceptionnelle, résolvant le problème des végétations d'Afrique; ayant d'autant plus d'eau que la chaleur est plus grande, puisque la neige des montagnes alimente ses fontaines; absorbant les ondulations capricieuses de deux collines entre lesquelles le Darro roule tumultueusement son onde, tandis qu'une autre rivière, le Jénil, baigne ses murailles : le Darro, surnommé le bain salutaire des brebis, *balneum pecoribus salutiferum*, guérissant tous les maux de la gent quadrupède, disent les bergers [1], charrie des paillettes d'or, *dat aurum*; le Jénil, au contraire, est semé de paillettes argentines; rivières fraternelles qu'alimente la Sierra-Nevada. A ces deux cours d'eau vraiment inépuisables, aux sources multiples qui jaillissent de tous côtés, le sable jaune soutenu de terre glaise qui compose le sol grenadin doit une fécondité rare. On croirait les murailles bâties exprès pour

[1] *Vulgò autem balneum pecoribus salutiferum dicitur, eò quod hæc aqua omnia morborum genera in animalibus curet.* G. Bruinet, Fr. Hogenberg, *Civitates orbis terrarum.* Cologne, 1576, art. *Grenade.*




Rouargue sc.

supporter des pampres gigantesques dont les vrilles s'enroulent et se confondent avec les formes architecturales; au bord des chemins, le long des rues, l'aloès, le figuier s'ouvrent en éventails qu'agitent incessamment de douces brises, tandis que le palmier s'élève en parasol. Des pertes que les Maures ont faites en Espagne, ils ne regrettent, dit-on, que Grenade, et l'expriment chaque vendredi dans leurs prières du soir; mais si le sol parlait, il ne regretterait pas moins les Maures, car, depuis eux, presque rien n'a été fait pour son embellissement ou sa fécondation.

La ville d'autrefois possédait vingt portes : la première, celle d'Elvire, subsiste encore; la seconde s'appelait Bibalmazar, ou porte de la Conversation, parce qu'elle constituait une espèce de rendez-vous où les habitants s'entretenaient de leurs affaires; la troisième, Vivarambla, conduisait à la place fameuse qui conserve encore le même nom; la quatrième était dite Bib-Racha, ou des Provisions; la cinquième, Bibataubin, ou des Ermites, parce qu'elle conduisait à des solitudes habitées par des derviches; la sixième s'appelait Bibmitre, ou Biblacha, c'est-à-dire du Poisson; la septième, porte des Moulins; la huitième, porte du Soleil, parce qu'elle s'ouvrait à l'orient; la neuvième, Bib-Luxar, communiquait avec l'Alhambra; la dixième était la Bib-Adam, ou la porte du Fils d'Adam; la onzième, la Bib-Cieda, porte de la Noblesse; la douzième demeura longtemps fermée, et son nom ne se prononçait qu'avec réserve, depuis que plusieurs devins avaient prédit qu'elle servirait d'entrée aux vainqueurs de Grenade; la treizième s'appelait Faxalauza, ou porte de la colline des Amandiers; la quatorzième, Bib-Elecée, porte du Lion; la quinzième, Alacabar, porte de la Côte; la seizième, Bib-Albonut, ou des Bannières, aujourd'hui de la Madeleine; la dix-septième se nommait la porte du Darro; la dix-huitième, Bib-Mosayca; la dix-neuvième est dite Ecca-Homo; la vingtième, maintenant murée, avoisine l'Alhambra. C'est après avoir fouillé le seuil, plus ou moins reconnaissable de toutes ces portes, qu'il faut pénétrer dans la ville, visiter la Puerta-Real, ancienne villa mauresque garnie d'azulejos et d'inscriptions; la Puerta del Pescado, bâtiment arabe d'une façade de trois arches en fer-à-cheval; le bain mauresque de la calle del Banuolo; la fontaine des Larmes, *Fuente de los Avel-*

*lanos;* la casa Chapis, la casa del Gallo, la casa del Carbon, édifice de l'année 1070, etc., villas mauresques.

L'hôtel désigné, je ne sais trop pourquoi, sous la dénomination d'Hôtel des Monnaies, puisque c'était un hospice d'indigents, n'existe plus. L'année 1844 a vu tomber les derniers arceaux de l'édifice fondé l'an 778 de l'hégire (1376) par le roi Abi-Abdallad Mahomed; destinée qui n'a pas lieu de nous surprendre, puisque Dieu n'est plus, ni « avec Mahomet, ni avec ses adhérents, » comme il s'y trouvait quand on grava cette affirmation sur la porte d'entrée. La place del Triunfo présente un monument plus considérable, fondé dans le même but sous les auspices de Ferdinand et d'Isabelle, et terminé longtemps après par Charles-Quint. Ces deux asiles du pauvre, dont l'histoire serait fort curieuse, ne sont pas les seuls. Il en existe un très-vaste consacré à san Lazaro, et un quatrième à saint Jean-de-Dieu, sans compter beaucoup d'autres fondations du même genre, presque toutes émanées de la fécondante impulsion d'un saint homme appelé Jean de Robles. On pourrait vraiment le regarder comme le génie tutélaire de l'infortune. Il mourut martyr de son zèle et de sa bienfaisance. Après avoir dépensé toute la fortune, toutes les forces morales dont il pouvait disposer, à l'agrandissement, à la multiplication des maisons de refuge, il fut arrêté comme fou, chargé de chaînes et renfermé dans une cage, *jaula*, de l'hôpital royal de Grenade, vaste établissement dont l'entrée présente aujourd'hui sa statue, et dont une des cours est décorée de peintures à fresque représentant ses miracles.

Notre course en zigzag nous a fait traverser plusieurs fois le Zacatin, peuplé de mendiants; la Pescaderia, garnie de vieux balcons en bois où se sont appuyées vingt générations différentes; la place de la Constitucion que nous aimerions tout autant voir appelée de son nom primitif, Vibarambla; nous avons remarqué, parmi des masures, la casa de Castril, avec ses belles sculptures gréco-romaines du célèbre Diego Siloez; la Vierge d'el Triunfo d'Alonso de Mena; la Cancellaria, résidence du capitaine général, construite en 1585 par Juan de Herrera; la casa de Tiros, comme estampée de reliefs présentant des symboles militaires.

Sur la ravissante promenade du Darro, ni les douze statues d'apô-

tres du couvent des Augustins, exécutées par Pedro Gornejo, ni l'image miraculeuse de la patronne de Grenade, n'ont pu nous distraire de l'enchantement de ces grandes ombres où, comme l'a si bien exprimé un spirituel écrivain, tout s'épanouit, tout fleurit dans un désordre touffu plein de charmants hasards. De même, en suivant le cours pittoresque du Jénil, nous avons oublié l'Antequerula; et sur la carrera del Darro, peuplée, dans les matinées d'hiver et les soirées d'été, de séduisantes Grenadines, l'idée ne nous est point venue d'accorder un souvenir à l'infortunée Pineda dont le monument funéraire occupait ce voisinage. Nos pores s'ouvraient au parfum des fleurs, nos oreilles aux murmures cadencés des feuillages et des ondes, nos yeux à la splendide coloration du ciel, aux harmonies de la nature : or, la jouissance exclut la pensée. Si quelque jour un érudit, sachant que j'ai passé trois jours dans Grenade, vient me demander des nouvelles de telle ruine prétendue phénicienne, de telle inscription romaine ou mauresque, je lui répondrai qu'au matin je n'avais point assez de mes yeux pour admirer la retraite des ombres derrière la dentelure fantastique de la Sierra-Nevada, quand sur elle le soleil venait semer sa pluie d'or, d'émeraudes, de rubis et de diamants; je lui dirai que, dans le jour, des loisirs suffisants ne m'étaient point donnés pour savourer la fraîcheur embaumée de l'alaméda des rives du Darro, des bosquets du Généralif; et que, le soir, je ne me lassais point d'admirer ces contrastes variables d'ombre et de lumière qui semblent ceindre Grenade d'une banderolle éblouissante, pailletée d'abord de mille couleurs, puis devenant rose, violacée, bleuâtre, avec reflets occasionnés par les rayons de la lune, quand elle promène sur le front neigeux des montagnes sa clarté douteuse.

### LA VEGA DE GRENADE.

> Dios protegio alas que bien hicieron a Granada [1].
>
> *Proverbe.*

On ne peut quitter Grenade sans parcourir cette fameuse plaine d'une circonférence de cent vingt kilomètres, entourée de hauts som-

[1] Dieu donne de quoi vivre dans Grenade à ceux qu'il aime.

mets qui la protégent comme un rempart, et qui, répandant sur elle des eaux abondantes, lui donnent une merveilleuse fécondité. Dans le périmètre de la Véga se trouvent Santa-Fé, camp devenu ville, et de ville pauvre village; Loja, cité mauresque bâtie au bord du Jénil, forte d'assiette, cernée de rochers comme toutes les villes d'origine arabe, mais entourée d'un territoire fertile; la Soto de Roma, ancien domaine des rois de Grenade, aujourd'hui propriété de sir Wellesley, duc de Wellington; l'ancienne Illiberis, encore debout dans l'année 307, puisqu'il s'y tint un célèbre concile; Zubia, d'où la fière Isabelle aimait à contempler sa conquête; la Casbah de San-Sébastian, où les vainqueurs firent une conduite triomphale à Boabdil; *El ultimo suspiro del Moro* (le dernier soupir du Maure), mamelon ainsi nommé de ce que le khalif vaincu, s'étant tourné, dit-on, une dernière fois vers sa capitale, sur les tours de laquelle flottait l'étendard de Santiago, il ne put retenir ses larmes : « Tu fais bien de pleurer comme une femme, lui dit alors sa mère, ce que tu n'as pas su défendre comme un homme. »

Au géologue, au botaniste, au touriste même, nous conseillons certaines excursions fort intéressantes dans la Sierra-Nevada; ils ne devront négliger, ni les carrières de serpentine verte du Picacho de la Veleta, ni le défilé de Barranco-San-Juan, ni les Piedras de San-Francisco; et si le voyageur ne craint pas les flaques neigeuses, s'il croit pouvoir lutter impunément contre l'air raréfié, contre le froid vif et la fatigue d'une ascension pénible, à travers les sentiers imperceptibles des *neveros*, marchands qui vont chercher la neige pour abreuver Grenade, il devra gagner le pic de Mulhacen, *Picacho de Mulahacen.* A mesure que l'on monte cette échelle en zigzags, la Véga, les crêtes intermédiaires, l'Andalousie se déploient, comme l'exprime très-bien M. Théophile Gautier, sous l'aspect d'une mer azurée, où quelques points blancs, frappés par le soleil, prennent l'apparence de voiles sillonnant les flots; où des teintes variables, tantôt gris-perle, tantôt cendrées, violacées, jaunâtres, tour à tour étincelantes et ternes, coupent de lignes zébrées la perspective, tandis que des blocs énormes, des entassements pharaoniens, réveillent l'idée d'une race de géants disparus; tant la vieillesse de l'univers est lisiblement écrite en rides profondes sur le front chenu, sur la face rechignée de ces montagnes millénaires.

Dans le pêle-mêle d'impressions diverses auxquelles s'abandonne un voyageur, la diligence quelquefois vient fort à propos empêcher l'accumulation de ses idées; et pourvu qu'elle ne soit pas trop dure, que les voisins ne soient pas trop incommodes, le balancement du véhicule favorise la méditation. Nous avions lu sur une maison de Grenade : *Quien no ama, no vive* [1]; et cette sentence, nous revenant à la mémoire avec le parfum des orangers, avec les douces brises des sierras, semblait s'insinuer comme vérité pratique, comme témoignage vulgaire d'existence normale, parmi les individus et les choses observés en Andalousie. Il aimait, il avait aimé, ce khalif qui rêva l'Alhambra, forteresse dont les murs semblent plutôt faits pour protéger la volupté jalouse que pour régner par les armes; il aimait celui qui planta le Généralif, et qui l'aviva d'une fraîcheur si douce; il aimait, ce Fernando d'Acuña, guerrier-poëte, dont les chants semblaient une voix perdue des poëtes arabes qui l'avaient précédé; il aimait à sa manière, cet Alonzo Cano qui, sculpteur et peintre, traduisit avec une vérité si franche les élans extatiques de l'âme. Vous aimiez aussi, Chavasito, Jérémie Cieza, Vicente Cieza, élèves de Cano, plus naturistes que sensualistes; ils ont beaucoup aimé, ces héros vainqueurs et vaincus de Grenade, mais dans un ordre de pensées bien différentes : Isabelle et ses guerriers, avec l'énergie de la foi chrétienne; les fils de Mahomet, avec le tiède abandon d'une race énervée.... J'en étais là de mes réflexions, quand me survint un délicieux sommeil tel que je le souhaite à mon lecteur, dût ce livre lui tomber des doigts, et je ne me réveillai plus qu'au delà d'Andujar. *Ahora bien : el mal que se vaya, el bien que se venga* [2], me dit alors en souriant une charmante Cadicienne qui se trouvait dans la même cage que moi : *El mal para los Moros, el bien para nosotros* [3], lui répliquai-je, en achevant le proverbe, et nous continuâmes de babiller jusqu'à Cordoue.

[1] Quiconque n'aime pas, ne vit pas.

[2] Que le mal s'en aille et que le bien vienne.

[3] Le mal pour les Maures et le bien pour nous.

# XLVIII

## CORDOUE

> Cordoue, as-tu caché le soir, en souriant,
> Sous ton manteau d'émir ton poignard d'Orient?
>
> EDGAR QUINET, *Napoléon*, XXXI.

Aspect de Cordoue; son histoire, son université, ses illustrations sous les Romains, sous les Goths et sous les Maures. — La Mezquita primitive et la Mezquita devenue cathédrale. — Le Zancarron, le Coro. — Blâme de Charles-le-Quint. — Monuments divers de Cordoue. — Célébrités espagnoles de cette ville. — Son site, préférable à celui de Grenade. — Chemin de Cordoue à Séville. — Écija. — Carmona. — Viso. — Mairona. — Alcala de Guadaira. — Vue de Séville à vol d'oiseau.

Aux lecteurs effrayés de la pensée de M. Edgar Quinet, je m'empresse de répondre que Cordoue, malheureusement pour elle, n'a plus ni poignard, ni manteau : des haillons couvrent sa vieille tête patricienne [1]; des haillons lui servent de sandales et des haillons en torchis lui ceignent inégalement les reins..... Mais quelle campagne! quelle grâce d'ondulation dans ce dernier pli de la Sierra-Morena, qui vient mêler ses bouquets parfumés aux bouquets de maisons groupées sur la colline! Comme un époux fidèle au lit nuptial, le Guadalquivir caresse encore, ainsi qu'il le faisait jadis, sa ville bien-aimée; et dans le jardin d'un ancien monastère, on aperçoit des palmiers, les arrière-

[1] Cette qualification de patricienne existe sur plusieurs médailles et sur une pierre votive incrustée dans l'église de Sainte-Marie:

D. M. S.
M. LVCRETIVS. VERNA. PATRI.
CIENSIS ANN. LV
PIVS. IN SVOS. H. E. S. SIT T. T.
LEVIS.

neveux de l'arbre majestueux auquel Addu-r-Rhaman adressait la stance que voici :

Dans les airs élancé sur ta tige puissante,
Ici tu m'apparais et charme ce séjour,
Comme un rêve béni de la patrie absente....
Car nos sables brûlants ont gardé mon amour.

Nous ne saurions dire l'effet produit sur nous par ces palmiers si chétifs, véritables enfants perdus, sans famille, sans tuteurs, n'ayant d'autres consolations que de s'incliner sur des ruines pour y retrouver des traces d'une commune origine.

Cordoue est une ville fort ancienne, déjà citée par Strabon sous le nom de *Cordoba* et comme devant son origine à Marcellus. Une école célèbre, académie ou gymnase, y conservait les anciens livres des Turdetains, leurs lois écrites en vers, leurs poésies, qui étaient également leur histoire; elle faisait des cours pour l'enseignement de la philosophie, de l'art oratoire, de la morale et du grec. Ce fut là qu'étudièrent le vieux Sénèque, qui composa un livre sur *la manière de persuader;* Lucius An. Sénèque, précepteur de Néron; Gallien, fameux orateur, oncle de Lucius Sénèque par sa mère; Acilius Lucanus, rhéteur très-distingué, aïeul maternel du poëte Lucain; Portius Ladro, dont l'éloquence brilla dans Rome autant qu'elle avait brillé préalablement dans Cordoue, mais dont il ne nous reste qu'une seule harangue; Manelus, le maître du vieux Sénèque; Lucain, auteur de la *Pharsale;* Sénèque le tragique; Sénèque l'historien, qui composa l'abrégé d'histoire romaine connu sous le nom de Florus. Dans son plaidoyer pour le poëte Archia, Cicéron mentionne plusieurs poëtes de Cordoue, alors célèbres, et qu'il connaissait bien, ayant fait un voyage en Espagne. Parmi ces poëtes se trouve Sextilius Henna, l'admirateur et l'ami de Cicéron.

Des Romains, Cordoue passa sous la puissance des Goths, qui lui conservèrent ses monuments, sa religion, son université, et qui la défendirent avec vaillance contre les Maures, jusqu'à ce qu'un berger eût furtivement introduit dans son enceinte les soldats du prophète. Sur la cité romaine s'éleva dès lors une cité nouvelle, et le neuvième siècle la vit monter à l'apogée de sa gloire, quand Abdérame II en fit la capitale de son nouveau royaume. Les historiens arabes contempo-

rains, exagérant sans doute beaucoup les choses, donnent à Cordoue six cents hôtelleries, neuf cents bains, trois cents mosquées, un million d'habitants; ils prétendent que le sérail du khalif se composait de six mille personnes, et que douze mille cavaliers richement équipés formaient sa garde. Si nous retranchons les deux tiers d'un tableau peu vraisemblable, il restera suffisamment encore, pour placer Cordoue au niveau de Bagdad et de Damas, les deux grandes métropoles de l'islamisme.

Les Maures n'ont rien laissé perdre à l'université de Cordoue de son ancienne réputation. Deux philosophes cités par saint Thomas, Algazel et Avempace, y professaient la morale. Alialbohacen et Ali-Aben-Ragel, profonds érudits, sont issus de cette école. Abenzual, surnommé le Sage, astrologue et médecin, y prit des leçons. Du même sanctuaire sortaient les trente médecins ou philosophes, qui ont écrit ou seulement classé le vaste *Compendium* mis sous le nom d'Avicenne. A Cordoue sont nés, d'ailleurs, beaucoup d'illustrations diverses, aux destinées desquelles l'université doit avoir contribué puissamment : Abdallah ben Mohammed Alschacphi-al-Susi, Albermarcar, Abramo, Mesalco, astrologues, médecins, philosophes; Rashez Almanzour, connu par quantité d'ouvrages curieux sur la médecine et l'histoire; Averrhoès (Aboul Vélyd Mohammed Ibn Rochd), le commentateur par excellence; l'historien Aben-Regid, etc.

Aujourd'hui, un lycée fort mal suivi, un séminaire, quelques écoles, tiennent lieu d'université; de même que les échoppes de Francisco Lazano et de Juan Mante, remplacent les grands ateliers calligraphiques des khalifes et l'imprimerie d'Alonso Fernandez, introducteur de son art, tant à Cordoue qu'à Valence (1478).

### LA MEZQUITA.

Des arches irrégulières couronnaient déjà les seize piles massives du pont romain; des mosquées remplaçaient tous les temples païens, toutes les basiliques et les cryptes chrétiennes; des substructions, grossièrement imitées de l'architecture romaine, s'asseyaient déjà triomphantes, sur les bases solides fondées par les maîtres du monde pour l'éternité d'un empire, quand Abdu-r-Rhaman voulut, dans une im-



*Rouargue frères del. et sc.* *Impr. P. Chardon aîné, 30, r. Hautefeuille, Paris.*

CORDOUE. _ GRANDE MOSQUÉE.



mense mosquée, élever le spiritualisme à la hauteur qu'il avait élevé le sensualisme dans son palais féerique.

Cette Mezquita, qui couvre l'emplacement d'un temple de Janus, et dont il ne reste guère que moitié, forme un rectangle long d'environ deux cents mètres, large de cent trente. On y voit vingt-neuf nefs de l'est à l'ouest, dix-neuf nefs du sud au nord; dix-sept portes, la plupart couvertes d'arabesques, mais toutes fermées, excepté une; huit cent cinquante-quatre colonnes en granit, en marbre blanc, jaune, rouge, en albâtre, en jaspe; et, vers le centre d'une des nefs latérales, le sanctuaire vénérable, Zancarron, où se déposait l'Alcoran. Cent quinze de ces colonnes ont été tirées de Nîmes et de Narbonne; soixante de Séville et de Tarragone; cent quarante, données par l'empereur Léon, proviennent de l'ancienne Byzance; les autres sont extraites des ruines de Carthage ou d'autres villes africaines; sortes d'ambassadeurs muets envoyés par des générations éteintes, pour assister aux pieuses cérémonies qu'inspire la Divinité. Ces colonnes présentent au plus cinq mètres d'élévation et soixante centimètres de grosseur; elles sont couronnées de chapiteaux, ceux-ci corinthiens, ceux-là doriques ou ioniques, et beaucoup sans autre caractère que celui d'une imitation commune, presque barbare. Il est à regretter que des colonnes, déjà si basses, aient leur pied enterré par des briques ou des dalles.

Pour mieux décorer le Zancarron, les Arabes sont sortis de leurs habitudes qui consistaient, comme nous l'avons déjà dit, à faire sur le stuc une sorte d'estampille et de moulage à relief mince; ils ont sculpté, d'une manière infiniment délicate, des tables de marbre; et, sous les cintres, contre les jambages de trois arcs en fer-à-cheval, ils ont dessiné une mosaïque à fond bleu liseré de rouge, de brun, de jaune, et semé des points brillants avec une discrétion, une entente d'effet qui donne la plus haute idée de l'ornementation du neuvième siècle. La Mezquita fut terminée dans le huitième siècle, par le fils d'Abdu-r-Rhaman; mais le *sacrarium* aura sans doute été fait depuis. Peut-être en a-t-il été de même de la chaire ou *Maskurah*.

La cour, dite des Orangers, encore plantée comme elle l'était sous les Maures, forme un rectangle ayant à peu près cent quarante mètres de longueur sur soixante-dix mètres de largeur. Construite en 937, par

Saïd-Ben-Ayub, sa citerne date de 945. On y voit les colonnes milliaires de la mosquée; elles portent cent quatorze milles de distance du temple de Janus à Gadès. Au lieu des Maures en burnous blanc qui faisaient là leurs ablutions, nous n'avons rencontré qne des pauvres déguenillés; au lieu du somptueux cortége des premiers khalifs du monde, cheminant vers le sacrarium, suivis d'ambassadeurs des puissances chrétiennes et d'une garde brillante, notre œil n'a distingué que des redingotes à la Belle-Jardinière, des pantalons à sous-pieds et des gibus; mais il a remarqué plusieurs jolis minois encadrés dans leur mantilles, comme les vierges de Van Eyck dans leurs voilettes de fine toile. Cette mantille, dernier legs du moyen âge, nous fait supporter l'envahissement des modes modernes, parmi les ruines si pittoresques de la vieille Espagne; vienne une ordonnance qui supprime la mantille ainsi qu'on a supprimé le froc du moine, et l'on se croira sur les boulevards de Paris.

En 1236, au moment d'abandonner Cordoue, les Maures couvrirent le Zancarron d'une construction si bien adaptée qu'il fallut, après six siècles, un hasard pour la faire découvrir; c'est donc une erreur de penser que, sur la terre d'exil, les Arabes aient fourni chaque année un tribut à l'Espagne, sous condition de conserver, pure d'images chrétiennes, l'arche sainte de l'islamisme. Au reste, nonobstant leur haine contre les Maures, il ne paraît pas que les chrétiens du treizième siècle aient transformé, mutilé les mosquées et les palais, comme l'ont fait les chrétiens de la renaissance; ils dressèrent bien quelques autels, ils hissèrent bien quelques cloches au sommet des tours d'où la voix des chanteurs conviait les croyants à l'office de Mohammed; mais rarement ils allèrent plus loin; plusieurs tours carrées et massives, dans le style du clocher de la cathédrale; plusieurs tours octogones élégantes dans celui du clocher de San-Nicolas, restèrent debout.

Au seizième siècle se rapportent les grandes profanations architecturales de la Mezquita. Un évêque, Alonso Manrique, avec son chapitre, imagina de construire, dans le centre de l'édifice mauresque, un chœur, style renaissance; le corps municipal fit toute l'opposition possible; mais il échoua, et l'évêque chargea Ruiz (Hermann), artiste estimable d'ailleurs, du triste soin d'ériger une église catholique sur des fondations

musulmanes. Les travaux, commencés en 1523, étaient déjà fort avancés, lorsque, treize années plus tard, Charles-Quint visita Cordoue. Ce monarque, dont le sentiment artistique déviait assez souvent de la bonne route, n'eut ici qu'un geste, une voix pour blâmer le chapitre. « Malheureux ! s'écria-t-il, vous avez construit là une chose qu'on pouvait construire ailleurs; et vous avez détruit ce qui était unique au monde; vous avez abattu ce qui était complet pour commencer une chose que vous ne pouvez finir. » L'œuvre de Ruiz ne fut terminée qu'en 1593; et dans le dix-huitième siècle, le chapitre dépensa cent mille écus pour faire exécuter, par don Pedro Duque Cornejo, des sculptures auxquelles il mit la dernière main en 1757, un an avant sa mort. Cet artiste, de mérite inférieur à celui de ses devanciers, reçut les honneurs d'une sépulture et d'une épitaphe près de la capilla Mayor. Dans l'intervalle compris entre Ruiz et Cornejo, beaucoup d'artistes sont venus déposer ici divers témoignages de leur talent. Il s'en trouve bon nombre de médiocres; nous y avons vu quelques azulejos du seizième siècle, ne manquant ni de dessin ni d'expression; un, entre autres, représentant le sacrifice d'Abraham. Le retable, les trois stalles couronnées d'un pinacle à grands personnages représentant une Résurrection, sculptures faites en 1614, d'après les dessins d'Alonso Mathias; deux chaires à prêcher, en bois, posées sur un taureau en marbre, respirent la touche ferme et décidée du siècle précédent; les petits sujets surtout sont bien traités; mais les peintures de Palamino nous ont paru très-médiocres. La chapelle de San-Pablo possède trois tableaux d'un peintre espagnol peu connu, digne néanmoins de figurer parmi les maîtres qui ont précédé Murillo, c'est Pablo de Cespedes. Dans la chapelle de Saint-Nicolas existe un assez beau retable d'un élève de Berruguète. Enfin, lorsque nous cherchions partout, et vainement, le tombeau d'un des monarques les plus chevaleresques de l'Espagne, Alonso XI, nos pieds se sont heurtés, notre regard distrait s'est arrêté devant certains noms, recommandables sans doute, tels que Pedro de Salazar, Diégo Mardones, mais qui n'ajoutent rien aux grandes gloires du royaume. Dans le trésor se conservent plusieurs objets d'une ciselure délicate et d'une nielle intelligente : nous avons noté la Custodia, signée *Enrique de Arce*, 1517, morceau superbe, sorti de différentes mains, mais toutes probablement de la

famille des *Arce*, dont le nom brilla dans les annales métallurgiques, depuis le quinzième siècle jusqu'au dix-septième.

Après la Mezquita, les autres monuments de Cordoue n'offrent guère d'intérêt. L'Alcazar, qui avait remplacé le château du roi Rodrigo, servit longtemps de demeure au tribunal de l'inquisition, puis il devint un haras où se conservaient les généalogies des chevaux, mieux que les gestes des rois; puis une caserne d'invalides. Le palais de l'Audiencia, où fut détenu Ferdinand VII, n'a rien de remarquable; le musée du collége de l'Assomption rivalise avec les médiocrités du même genre; l'Ayuntamiento, bâtiment de construction récente; le palais de l'évêché; la colonne triomphale (*el triunfo*) de l'archange Raphaël, patron de la ville; la porte dorique construite, sous Philippe II, dans l'emplacement de la porte du pont Babu-l-Kanterah, sont des chefs-d'œuvre de mauvais goût. Mais les moulins mauresques en aval du Guadalquivir; la tour octogone de *Mala Muerte*, élevée par Enrique III (1406); quelques autres tours d'enceinte; la grande place avec ses galeries de bois, le méandre des rues et jusqu'aux ruines sans noms, captiveront l'esprit d'un homme sérieux qui les prendra, comme points de départ, pour remonter vers le passé.

On ne saurait se faire une juste idée, sans l'avoir vu, de l'énorme quantité de granit et de marbre servant de base aux édifices, ainsi qu'aux maisons particulières de cette ville. Presque toutes les constructions anciennes sont arabes; leur disposition intérieure respire les traditions des peuples méridionaux d'Italie; leurs murailles, avec lignes de briques et torchis intermédiaire, sont imitées des murailles romaines : on reconnaît le caractère d'une époque puissante, d'un peuple fort, mais aussi le cachet de la décadence dans l'art, du laisser aller dans les mœurs.

Cordoue l'Espagnole fut la patrie de Gonzalve; celle de Juan de Mena, que Cervantès qualifie du titre de grand poëte; la patrie des Pierre de Cordoue, des Pierre de Cespedès, des Antonio de Contreras, des Adriano, des Alfaro y Gomez, peintres qui semblent tous s'être légué les secrets de l'art, jusqu'à ce que Velazquez eût, dans la personne d'Alfaro, changé le sentiment des maîtres de cette école. Un autre Alfaro (Henri Vaca), né dans la même ville, fut l'émule de Romain

Alphonse de Cordoue, archiâtre des rois d'Espagne, tous deux compatriotes d'un docteur d'une bien autre nature, le fameux cardinal Alonso d'Aguilar, grand-inquisiteur. On le voit, et nous pourrions en multiplier les exemples, Cordoue n'a manqué d'aucun genre d'illustrations. Ses ouvriers, surtout pour les cuirs appelés *cordouans*, pour la sellerie, la menuiserie, rivalisaient d'intelligence avec les meilleurs ouvriers des villes manufacturières; mais à mesure que le commerce a décliné, les facultés des travailleurs ont paru s'engourdir.

Sous le rapport du site, la position de Cordoue, moins féerique, moins idéale que celle de Grenade, nous semble convenir beaucoup mieux aux destinées d'une grande ville. Nous ne serions point étonné que, par le Guadalquivir et par les chemins de fer, utilisant son territoire, employant les loisirs d'une population de soixante mille habitants, la vénérable capitale d'Abdu-r-Rhaman reprît quelque jour un rang très-distingué.

### DE CORODUE A SÉVILLE.

En traversant le Guadalquivir, j'accorde un souvenir au poëte Poinsinet de Sivry, qui est venu trouver la mort dans ses eaux; puis je traverse un pays fertile, où s'étendent des plaines magnifiques plantées d'oliviers et d'une foule d'autres arbres fruitiers; je traverse la Carlota, bourg régulier, petite capitale des colonies d'Olavidez; puis j'atteins le plateau supérieur de la haute Andalousie. Pour gagner Ecija, qu'on aperçoit longtemps d'avance au penchant d'une colline arrosée par le Jénil, il n'y a plus qu'à descendre.

### ECIJA.

L'Astigis des Celtibériens, l'*Augusta Firma* des Romains, l'orgueilleuse Ecija, qui a pris pour armes le soleil avec cette devise modeste : *Una sola sera llamada la Ciudad del Sol*, est surnommée la poële à frire de l'Andalousie, la *Sartenilla*, parce qu'on y grille pendant l'été. Autrefois Ecija rivalisait d'importance avec Cadix, Séville et Cordoue : elle présente quelques débris d'antiquités romaines, notamment les

colonnes de deux églises, Santa-Barbara et Santa-Maria, mais surtout beaucoup de restes arabes et des constructions renaissance. Une jolie promenade, plus remarquable par sa verdure que par ses statues ou ses fontaines, règne le long du Jénil, et forme, du côté de Madrid, la cour d'attente d'un hôtel dont la ville serait le salon. Nous avons remarqué dans Ecija beaucoup d'azulejos. La tour de la principale église en est placardée; l'hôtel du marquis de Cortès, peint dans le style génois; plusieurs autres hôtels, et jusqu'aux façades et aux cheminées de quelques maisons particulières, présentent cette espèce d'ornementation, exécutée dans le style du seizième siècle et du dix-septième. Probablement il y avait alors une fabrique d'azulejos à Ecija. Ce chef-lieu de partido, renommé pour ses goûts simples, son esprit tranquille et ses mœurs hospitalières, compte trente-quatre mille habitants.

## CARMONA.

Depuis Ecija jusqu'à Carmona, dans un trajet d'environ douze lieues françaises, la route ne traverse que des sables, la plupart incultes et déserts, où se trouvent des ventas fort éloignées les unes des autres, ayant pour chef-lieu la Luisiana, bourg colonial de peu d'importance; mais les environs de Carmona sont d'une grande fertilité.

Cette ville, qui ne pourrait aujourd'hui résister à une compagnie de grenadiers, était, il y a deux mille ans, la cité principale, la mieux fortifiée du pays, *longè firmissima totius provinciæ civitas.* Varron, capitaine du grand Pompée, ayant chargé trois cohortes d'attaquer la citadelle qui commandait la ville, les habitants, dit César, repoussèrent les cohortes et tinrent les portes fermées.

La Karmunah des Maures prit un aspect tout à fait oriental qu'elle a conservé depuis. Ses vingt mille habitants, son alcazar, ses anciens monastères, son collége universitaire, œuvre d'Antonio Gallego, ses sept églises, parmi lesquelles s'élève la tour de San-Pedro, construite sur le modèle de la Giralda, se trouvent échelonnés, groupés au sommet ainsi qu'au versant d'une haute colline dont la route contourne la base. L'alcazar présente des ruines considérables, pleines de grandeur

et de majesté; dominant un horizon des plus vastes qui se prolonge au loin jusqu'aux chaînes de Grenade et de la Ronda.

Un arc triomphal, construit sous Philippe II, sépare la nouvelle ville de l'ancienne, dont le centre est occupé par la place dite d'Isabelle II, attenante à l'alcazar. Cette place a quelques maisons dans le style mauresque, ornées d'azulejos et de colonnettes supportant des galeries. Une très-belle halle, construite sur l'emplacement de quelque maison religieuse, occupe le versant de la colline, tandis qu'au bas se trouvent l'Alameda de l'Arrabal, un fort beau lavoir public planté d'arbres vigoureux, et des rues larges d'une exquise propreté. Leurs maisons blanches, avec escaliers peints en rouge et volets verts, offrent l'image de rues badigeonnées et parées d'hier pour quelque fête. Je n'ai point vu de localité plus nette ni plus propre, même en Hollande.

## VISO, MAIRONA ET ALCALA DE GUADAIRA.

Viso et Mairona sont deux villes d'environ quatre mille âmes chacune, situées dans une plaine fertile, bien bâties, largement ouvertes, ayant quelque commerce; surtout Mairona, dont la foire aux chevaux, qui se tient à la fin d'avril, attire, des divers points de l'Andalousie, quantité de *mojos*, de *mojas*, de *gitanos* et de *gitanas*. Il en vient beaucoup de Séville, et c'est à qui déploiera le plus d'atours.

Il existe quelque rapport entre le site de Carmone et le site d'Alcala; mais, d'une part, je trouve Alcala moins imposant; d'autre part, plus gracieux et plus frais. Son étroite vallée présente réunies la végétation africaine et la végétation européenne. Cette ville, la *Hienippa punique* (place de plusieurs sources), située au versant ainsi qu'au pied d'une colline fortifiée jadis, fut surnommée la ville des Boulangers ou le Four de Séville, en raison de l'excellente qualité du pain qu'on y fabriquait. Il était déjà très-renommé sous les Romains par sa blancheur et sa légèreté; aussi l'appelle-t-on en espagnol le Pain des anges d'Esdras, *Pan de Dios*. L'exploitation, le départ du blé, l'aménagement de la farine, la confection du pain, occupent tous les habitants. Plus de deux cents petits moulins à bras, que dirigent des femmes et des enfants, servent à nettoyer le grain avant de le moudre.

Le château d'Alcala, fort considérable lorsqu'en 1215 il se rendit à saint Ferdinand, a perdu beaucoup de ses dépendances; mais tel qu'il est, on doit le regarder encore comme une des plus belles ruines du pays. On en distingue très-bien les trois enceintes, dans l'intervalle desquelles s'élevaient d'énormes tours carrées communiquant de l'une à l'autre. Sur l'autre colline, vis-à-vis celle occupée par l'alcazar, se trouvent les restes d'une petite mosquée. La *torre mocha*, tour du donjon; les citernes (*algibes*), et les greniers souterrains (*mazmorras*) destinés à la conservation du blé, méritent l'attention des voyageurs. Une ville espagnole a remplacé la ville mauresque qui s'étendait au versant de la colline; mais on peut distinguer leurs appartenances réciproques.

Alcala ne méritait pas moins son titre de *Hienippa*, cité des sources, que sa qualification de *Guadaira*, cité, château de la rivière d'Aira; car l'Aira serpente avec grâce au pied de ses deux collines plantées d'arbrisseaux ou de pampres que leurs vrilles festonnent en arcades; et le territoire circonvoisin se trouve percé de tunnels, de réservoirs, d'où les Romains, les Maures, puis les Espagnols, ont fait venir l'eau qui, de nos jours encore, alimente les fontaines de Séville. Cette eau cristalline, si pure, si fraîche, contribue autant que la farine à la bonté du pain, à la santé du peuple : dirigée d'abord dans un conduit souterrain, puis sur des arches appelées *Caños de Carmona*, elle suit la grande route, semblant indiquer d'avance aux voyageurs les éléments de bien-être qui les attendent dans la capitale andalousienne.

Nous eussions bien désiré nous arrêter suffisamment à la porte d'Alcala pour visiter un retable du sculpteur Montanès, dont les œuvres ne sont pas communes; et pour y vérifier si les tableaux de Pachéco, beau-père de Velazquez, que possède l'église Saint-Sébastien, méritent la réputation qu'on leur a faite; mais le majoral et les mules avaient hâte d'atteindre Séville dont nous n'étions plus qu'à huit kilomètres. Déjà la giralda nous en indiquait l'assiette, au milieu d'une immense plaine mamelonnée qu'ombragent des forêts d'oliviers géants, de grenadiers et d'orangers; déjà nous touchions la Cruz del Campo; des allées verdoyantes s'ouvraient devant nous; des lignes crénelées, des clochers et des belvédères dessinaient un grand échiquier sous la voûte bleue du ciel; nous atteignions Séville.



*Rouargue frères del. et sc.*

TOUR DE LA GIRALDA _ PORTE DU PARDON.



# XLIX

# SÉVILLE

Hercvles me edifico,
Jvlio Cesar me cerco
De muros y torres altas;
Un rey godo me perdio,
El rey santo me gano
Con Garci Perez de Vargas [1].

Destinées de Séville sous les Romains, les Maures et les Espagnols. — Son état brillant au seizième siècle. — Naissance de l'école sévillane. — Les sculpteurs Montanès et Acano; les peintres Herrera le Vieux, Roelas, Pachéco, Castillo, Cano, Velazquez, Zurbaran, prédécesseurs de Murillo. — Rivaux et successeurs de Murillo. — Caractère des monuments de Séville. — Ses rues, ses places, ses promenades et son port. — La Torre del Oro. — La cathédrale, considérée au point de vue de l'art. — Excursion artistique. — Visite aux églises, à l'université, à la Caridad, au musée, à l'Alcazar, à l'hôtel de ville, à l'hospice de Sangre, à la manufacture de tabac. — Tauromachie. — Environs de Séville. — Le Guadalquivir. — Navigation de Séville à Cadix.

La puissance cyclopéenne des Phéniciens étant personnifiée de la sorte sous le nom d'Hercule, cette inscription qu'on lit sur le Pa de la Xerez résume l'histoire de Séville. L'époque romaine, l'époque mauresque, le moyen âge, la renaissance s'y font voir encore avec éclat : vingt mille colonnes de granit et de marbre, la plupart doriques ou d'une forme corinthienne dégénérée, dessinent la façade des maisons, comme une guirlande de poteaux indicateurs marquant le passage des générations successives. On retrouve ces colonnes à l'intérieur, supportant des galeries, des plafonds, quelquefois même équarries pour servir de marches d'escaliers. Les Maures, imitateurs des Goths, les Goths, imitateurs des Romains, les ont utilisées de toute manière; et souvent il en est résulté des dispositions de mauvais goût; comme dans la colonnade circulaire de la cathédrale, réunion maladroite de fûts inégaux, différant entre eux par le diamètre et par la hauteur.

[1] « Hercule me bâtit; Jules César m'entoura de murailles et de hautes tours; un roi goth me perdit; un roi saint me reconquit, aidé par Garci Perez de Vargas. » (1622.)

Une communauté d'origine et d'intérêts rendit longtemps alliées Cordoue, Cadix (Gaddir) et Séville; mais Cordoue se déclara pour Pompée, et César ayant fait de Séville un point militaire important, lui donna l'essor qu'elle conserva pendant quinze siècles. Devenue capitale des Goths jusqu'au règne de Léovigilde, qui transporta le siége de son gouvernement à Tolède, elle éprouva différentes vicissitudes qu'elle fit cesser en se donnant aux Maures. Leur administration fut paternelle; sous l'égide du croissant, les libertés municipales de Séville ne souffrirent aucune atteinte. Aussi, lorsqu'en 1247 saint Ferdinand vint l'assiéger pour détruire la puissance de l'islamisme dans l'Andalousie, ses habitants se signalèrent-ils par des hauts faits incroyables devenus les sujets de ballades conservées jusqu'à nos jours. Après une année, Séville se rendit. Alors s'ouvrit pour elle l'ère chrétienne, l'ère de la foi; alors commencèrent les transformations successives de l'art arabe et les progrès de l'ogive. Les monuments militaires, les monuments religieux ne s'en ressentirent que peu; mais il en fut autrement des édifices religieux, chargés de rendre de nouvelles idées, de consacrer de nouvelles doctrines. Aussi, de nos jours encore, les traditions arabes se sont presque effacées des églises, tandis qu'elles revivent sur les murailles, sur les tours d'enceinte et dans la plupart des édifices domestiques.

Quand Charles V, pour centraliser son action gouvernementale, transporta la cour à Valladolid, qu'importait à Séville la présence des grands seigneurs? Depuis la découverte de l'Amérique, son aristocratie, devenue commerçante, en avait fait le comptoir, le marché de l'Europe méridionale, et jamais les arts, les lettres, ne s'y sont assurément élevés plus haut qu'après cette espèce d'émancipation impériale qui la laissa libre dans ses allures. C'est l'époque d'achèvement de la cathédrale, d'érection de l'hôtel de ville; c'est le temps du célèbre sculpteur Juan Martinez Montanès, le Phidias de l'Andalousie, mort en 1542 dans un âge fort avancé; du peintre Idelfonse Acano, qui maniait le ciseau avec autant d'habileté que la palette; du poëte Lope de Rueda, dont les compositions pastorales offrent une suavité si douce; c'est l'heure brillante de Fernand Cortès, artiste-guerrier, poëte militaire dont les explorations et les études, commencées à Séville, ont consacré l'alliance

du monde ancien avec le monde nouveau.... Ainsi, toujours noble, toujours pompeux, le seizième siècle partant de l'Andalousie, traversait du même pas les cathédrales et les mers; ainsi l'or qu'il allait chercher dans les Indes, il venait le convertir en statues, en bas-reliefs, en ciselures, en tableaux, en tapisseries tendues pour les fêtes patronales, en missels où s'épuisaient la patience et la vie de plusieurs hommes. Toutes les difficultés s'aplanissaient devant l'intelligence, ou plutôt l'intelligence n'en admettait aucune. «Donnez-moi une femme pour remplacer celle que j'ai perdue, deux cents cavaliers, cinq cents fantassins, écrivait au roi d'Espagne le fameux don Pèdre Alvaredo, et je pénétrerai jusqu'à la Chine[1].» Cette force de volonté se rencontre à chaque pas et partout; elle plaça l'Espagne en tête des nations européennes, Séville en tête des cités espagnoles.

Lorsqu'une fois un navire est lancé sur l'Océan, les vagues se suivent et le navire marche, malgré des vents contraires, malgré des calmes plus ou moins prolongés : telle chemine l'humanité. A Séville, avant que la dernière heure du dix-huitième siècle eût sonnée, d'autres heures s'annonçaient brillantes. On voyait paraître Francisco Pachéco, peintre médiocre, mais bon maître et judicieux écrivain; Herrera le Vieux, premier guide de Velazquez, artiste remarquable par la vigueur de sa touche; Juan de la Cueva, littérateur spirituel et fécond; François Bonifacio, médecin du plus grand mérite; l'orientaliste Benoît Arias Montano; le poëte Fernand de Herrera, surnommé le divin, et tant d'autres. Il n'existait point dans Séville une seule branche de connaissances humaines qui ne fût dignement cultivée; aussi tout y était prêt pour l'essor de Murillo.

Trois Sévillans, maîtres célèbres, Juan de Castillo, Francisco Pachéco, Juan de las Roelas, quoiqu'ils fussent coloristes médiocres, réunissaient alors autour d'eux quelques élèves d'avenir, parmi lesquels vinrent se ranger Alonzo Cano, Velazquez, Zurbaran, première évolution du dix-septième siècle; puis vingt années après, Murillo.

Cano, Velazquez, Zurbaran, dont nous avons parlé précédemment[2],

[1] Lettre autographe renfermée dans les *Archives des Indes*, à Séville.

[2] Voyez la description du musée de Madrid, p. 334 et suiv.; et notre article sur Grenade, p. 422.

voyaient déjà leur astre monter à l'horizon des peintres, lorsque le 31 décembre 1617, *Plaza de Alfaro*, dans l'une des deux maisons formant les angles de la rue *Lope de Sueda*, naissait Murillo. Il fut baptisé le 1er janvier, dans l'église de la Madeleine, détruite aujourd'hui, comme l'est Santa-Cruz, autre église paroissiale où reposaient ses cendres. En deux points, le point de départ et le point d'arrivée, respirent les habitudes domestiques du grand artiste : on voit, rue Lope de Sueda, l'escalier grimpant qu'il escaladait pour gagner un petit atelier beau de lumière, mais fort exigu; le patio garni de fresques italiennes, arrosé d'une fontaine à jet piramidal, où le peintre rêva ses chefs-d'œuvre; tandis qu'ils furent en partie réalisés dans l'hôtel maintenant occupé par M. le doyen Manuel Lope Ceperon, où mourut Murillo, le 3 avril 1682 : c'est le commencement et la fin; le début et le résultat; l'obscurité cheminant vers la gloire et la gloire récompensant quarante années d'efforts; c'est la vie de Murillo tout entière, et avec la vie de Murillo, la vie de l'art à Séville, entourée d'affections chaudes, de déférences respectueuses autant que d'implacables jalousies. Parmi ses amis les plus dévoués, Murillo comptait Miguel Manara, qui reconstruisit la *Caridad*, édifice pour lequel notre peintre exécuta les grandes toiles de Moïse frappant le rocher; des Pains et des Poissons; un enfant Jésus; un saint Jean-Baptiste dans la manière italienne, et plusieurs autres tableaux disparus depuis. Au nombre de ses condisciples les plus distingués, il citait volontiers l'architecte-peintre Herrera, le peintre Ayala, né à Séville, et devenu comme lui fondateur zélé de l'Académie des beaux-arts qu'on y créa le 11 janvier 1660. Mais il se reposait des destinées de l'art sur Fernando Marquez Goya, Juan Simon Gutierrez, Francisco Meneses Osorio, ses élèves. «Avec vous, leur disait-il, je défie l'intrigue et l'audace; je défie le faire facile, les crudités, les puanteurs de Léal et de son *alter ego* Clemente de Torres ou Matias Alfara...» Juan Valdès Léal faisait vite et beaucoup. Sa touche hardie, visant à l'effet, procédant avec des pensées vulgaires, jouissait du privilége d'être mieux comprise, mieux payée que la touche sentimentale et délicate de Murillo; il peignait une nature repoussante, une décomposition cadavérique, ou des martyrs au milieu des horreurs du supplice. Le bon public s'extasiait sur la vérité de ses images, et triomphant l'artiste sié-

geait dans l'aréopage où figuraient les principaux maîtres de Séville.

Cette grande école, dont Murillo, sans contestation possible, occupe le sommet, jeta quelques lueurs sous le pinceau de Cristobal Lopez, de German Llorente, de Juan Espinal, mais ce furent des lueurs mourantes, ce furent les conceptions vulgaires et désordonnées du dix-huitième siècle.

Malgré sa déchéance, malgré tout ce qu'elle a souffert depuis 1809; malgré l'or de l'Angleterre absorbant ses chefs-d'œuvre, Séville possède encore suffisamment de belles choses pour primer les cités espagnoles. On l'a qualifiée *muy leal, muy noble, muy heroïca*, titres glorieux auxquels d'autres villes ont des droits; mais nulle peut-être n'oserait lui contester celui de ville artistique que nous nous plaisons à lui donner. Le plus beau, le plus riche musée provincial de l'Espagne, c'est le sien; l'une des plus remarquables cathédrales du royaume, c'est la sienne; dans ses vingt-huit églises paroissiales, on retrouve au moins dix mosquées; la Giralda, l'Alcazar, la Torre del Oro, les murailles d'enceinte, les patios de cent maisons seigneuriales, présentent la plus fidèle traduction de l'époque arabe qu'il soit possible d'imaginer; tandis que l'hôtel de ville, certaines parties de la cathédrale et de l'Alcazar, la casa de Pilatos, l'hospice de la Sangre portent le témoignage des efforts que faisaient les artistes du seizième siècle, ceux-ci pour imiter l'art grec, ceux-là pour combiner l'art mauresque avec l'art ogival de la chrétienté. D'autres édifices, comme le collége nautique de San-Telmo, le palais des Délices qu'occupe le duc de Montpensier, la manufacture de tabac, construite en 1757, par le Hollandais Vandembur; quelques fontaines, quelques portes urbaines, divers couvents attestent, ici des réminiscences du moyen âge, là des réminiscences mauresques, ailleurs l'égarement du goût. Sur certaines façades on reconnaît un sentiment d'ornementation qui, mieux dirigé, eût peut-être encore produit de belles choses. Il en est de même du coloris des peintres sévillans, même médiocres; il conserve un caractère local vraiment digne de recevoir une impulsion normale.

Nulle part nous n'avons vu, pour décoration d'intérieur, plus d'azuléjos qu'à Séville. Il en est beaucoup de mauresques; il en est d'autres du seizième et du dix-septième siècle. A l'Alcazar s'en trouvent de

contemporaines au roi don Pedro, à la grande Isabelle, et à Charles-Quint. Ceux du portail de las Monjas de Santa-Paula, de la Caridad, de l'ancien couvent de Saint-Augustin sont curieux, sous le rapport de la série qu'ils représentent comme faire; ceux des Maures, offrent un mélange de couleurs foncées et de traits en relief plus clairs, semblables à des nielles; ceux du seizième siècle sont fort souvent à fonds blancs avec des traits bleus; ceux du dix-septième siècle avec des traits jaunes. On y dessinait alors des sujets traités par Murillo, par Zurbaran, ou des figures copiées d'Albert Durer.

L'hôtel des Diligences, *del medio dia*, se trouvant situé calle de la Sierpe, rue centrale, nous avions, en arrivant là, déjà pris connaissance d'une grande partie de la ville, traversé la rue de San-Fernando, longé le Pa de la Xerez, la lonja, la plaza del Ayuntamiento, et jeté un premier coup d'œil sur les deux édifices qui résument l'existence morale des Sévillans, la cathédrale et l'hôtel de ville; notre œil avide tournait l'angle de toutes les rues, pénétrait dans tous les patios ouverts, soulevait le bord de toutes les mantilles pour découvrir la merveille si vantée par les poëtes [1]; mais autour de nous n'apparaissait qu'un immense groupe d'habitations ordinaires, nettes et blanches, sans harmonie d'ensemble, sans luxe d'ornementation architecturale, sans dehors exceptionnels de richesse ou d'industrie.

L'hôtel qui nous reçut est une vaste maison arabe rhabillée à la moderne, avec grille en fer sur la rue et vestibule; patio planté d'arbres, entouré de galeries que supportent des colonnes; palier dallé en marbre, où se trouvent appendues toutes les indications nécessaires, cartes, plans, annonces de nouveautés pittoresques et de spectacles; où

[1] Quien no ha visto a Sevilla,
No ha visto maravilla.

Quiconque n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveille.

« Je suis tout à fait de l'avis du proverbe, dit lord Byron : il n'y a pas, dans toute l'Espagne, de ville plus jolie, à l'exception de Cadix. Les femmes y sont en général très-belles, avec des yeux noirs et une démarche plus gracieuse qu'un Anglais ne peut même se l'imaginer. Joignez-y l'habillement le plus propre à faire ressortir tous ces avantages, et aussi le plus décent. Elles sont vraiment séduisantes; mais une seule idée les domine, l'intrigue amoureuse, et la femme d'un duc, à cet égard, ressemble à la femme d'un paysan. » (*Don Juan*.)

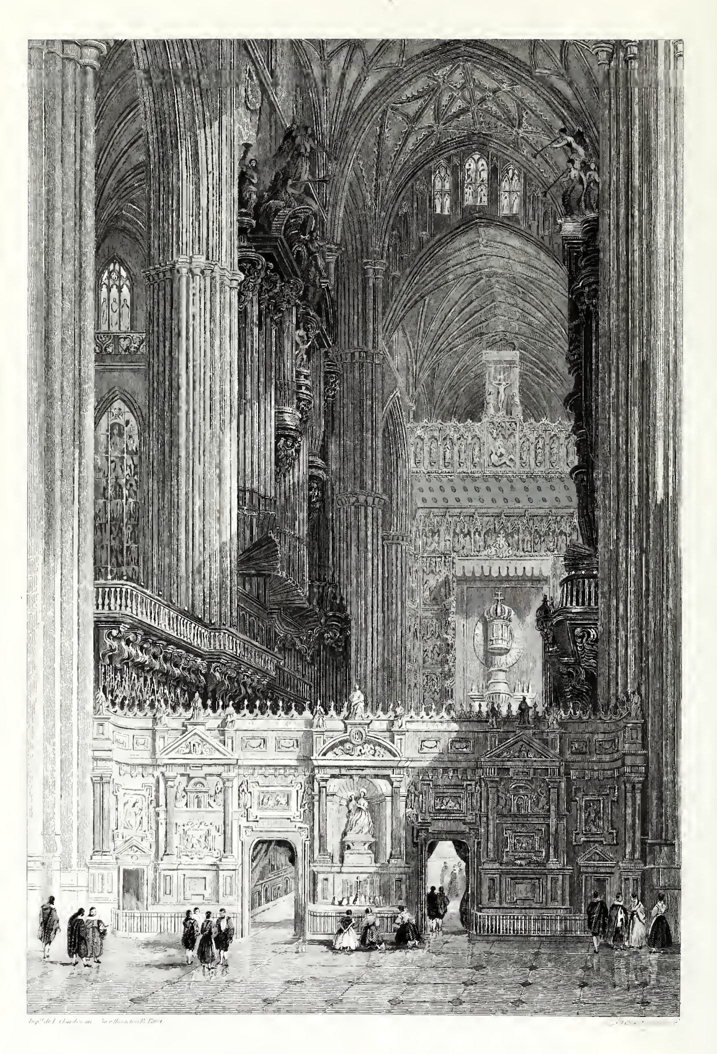
sont disposées des banquettes et des tables pour la lecture des journaux et la conversation; espèce de salon d'attente communiquant, d'un côté, avec les chambres du rez-de-chaussée; de l'autre, par un grand escalier mauresque et par des couloirs, avec des étages supérieurs. La salle à manger, garnie de plusieurs copies, soit de Murillo, soit de quelque autre maître, exécutées avec certain talent, nous montra le reflet lointain de l'école artistique que nous venions chercher; un aveugle, musicien ambulant, nous dit des chansons andalouses; notre hôte, M. Bustamente, nous fournit obligeamment toutes les indications nécessaires, en sorte qu'une promenade avant le dîner et une promenade après nous eurent initié à l'aspect général de Séville; qui présente, comme Janus, deux visages bien opposés, le visage du jour scintillant d'une lumière tropicale, et le visage de la nuit qu'aucune teinte absolument sombre ne vient attrister. Excepté dix ou douze rues très-larges, la plupart des rues sont d'une étroitesse si grande qu'on ne pourrait les aborder en voiture. Les maisons nouvelles sont construites avec de larges baies; mais les vieilles maisons, conservant le type arabe, portent le caractère d'isolement de la civilisation orientale : des lucarnes au lieu de fenêtres; une double porte, un vestibule, un patio planté d'arbustes et des galeries solitaires, d'où les femmes, par quelques ouvertures adroitement ménagées, peuvent apercevoir les passants et connaître d'avance la nature des visiteurs qui leur arrivent. Le pavé diffère de celui des autres cités espagnoles en ce qu'il offre des dalles disposées de telle sorte que les promeneurs peuvent y poser le pied à plat. C'était bien le moins qu'on pût faire en faveur des Andalouses, dont le bas de la jambe a tellement grossi cependant, depuis un demi-siècle, m'assure un observateur émérite, qu'elles ont allongé leurs robes pour conserver l'ancienne réputation d'*el pié digno de regio tapiz*, style du *Romancero*. Mais à quoi donc tient cette dégénérescence? Est-ce au mélange des races, au croisement exagéré des indigènes, ou bien à quelque habitude locale? J'ai vu néanmoins beaucoup de femmes dont les deux pieds tiendraient dans ma main.

En divers points, le réseau des rues s'interrompt pour aboutir à quelque petite place sablée, plantée d'arbres et généralement arrosée d'une fontaine monumentale. Les places plus grandes, comme celles

de l'hôtel de ville et de la cathédrale, dépourvues d'ombrage, ne sont point tenables au milieu du jour. Sur la place de la Cathédrale, en moins d'une demi-heure, on serait grillé comme une alouette.

La plaza del Duque, où les grands-ducs de Medina-Sidonia possédaient un palais, bien dégradé maintenant, forme le point prineipal des promenades d'intérieur de la ville, lesquelles commencent vers six heures et durent jusqu'à minuit. Les petits marcheurs, les femmes délicates limitent leur pareours de la plaee del Ayuntamiento à la plaee del Duque, où stationnent des boutiques de rafraîchissements; tandis que les marcheurs exercés portent leurs pas jusqu'à l'Alameda-Vieja, avec son vaste salon pavé de larges dalles, entouré d'une balustrade de marbre à hauteur d'appui, ombragé d'arbres du Nord qui semblent chez eux, tant ils prospèrent. Ceux qui aiment l'espaee, la nature, les vents frais du fleuve, préfèrent la Christina, dite aussi les Déliees, située entre le palais dueal de monseigneur de Montpensier et le Guadalquivir. Vous voyez là, mieux qu'au Prado, cireuler l'aristoeratie, poser les personnes de bon ton, filer le laeis d'intrigues, d'amoureuses intelligenees auxquelles disposent le calme solitaire de ees allées longues d'une demi-lieue, le parfum de ces bosquets enchanteurs, le murmure de cette eau et la couleur seintillante de ce beau ciel; lieux charmants où tant de poëtes et tant d'artistes ont puisé leurs inspirations.

Une forêt de mâts, aiguilles grisâtres au sommet resplendissant de banderolles; semblable à ees bouquets d'arbres du nouveau monde où se perehent des bandes de perroquets, ceignent le rivage; et dans un massif de verdure pose la *Torre del Oro*, ainsi nommée des gallions d'Amérique qu'on y renfermait jadis. Avec un beau pont moderne, avee un pont de bois d'aspect plus pittoresque, avec des murailles fuyantes, la *Torre del Oro* forme un ensemble de perspeetive qui se marie très-bien au bourg de Triana, situé de l'autre côté du fleuve. Cette tour, ayant trois étages en recul, constituait la limite d'une immense eeinture crénelée aboutissant, d'une part au Guadalquivir, d'autre part à l'Alcazar. Son existenee énigmatique recèle l'histoire militaire, maritime, industrielle et eommereiale de Séville, comme la cathédrale recèle son histoire artistique, plus clairement exprimée que ne l'est celle de la *Torre del Oro*.



CATHÉDRALE DE SÉVILLE.



CATHÉDRALE.

> Ah! que la vieille société se couche ici sans regret dans son tombeau! Elle n'en trouvera point qui soit mieux ciselé ni qui porte mieux son deuil.
>
> EDGAR QUINET, *Brou*

Certes, il y a dans le monde beaucoup d'édifices d'un extérieur plus majestueux, d'un style plus irréprochable, d'une ornementation mieux digérée, d'un fini plus délicat; mais il n'en est point où la pensée chrétienne se promène plus à l'aise, où l'imagination se sente portée plus haut. Nulle part nous n'avons vu cinq nefs d'une élévation si prodigieuse, un maître-autel si gigantesque, un jeu d'orgues si sonore, une légende animée, parlante, inscrite en caractères plus lisibles. Quand la célèbre mosquée qu'avait fait construire Abu-Yusuf Jacob All-Mansur (1163-1178) fut abattue, les chanoines réunis se dirent : «Élevons un monument qui fasse croire à la postérité que nous étions fous (1440).» — Par ce vieux temps de foi si profonde, un programme rêvé avait beau être large, un testament architectural avait beau sembler lourd, des ouvriers se rencontraient pour l'exécuter, des légataires bénévoles pour en effectuer la réalisation, dussent les siècles s'entasser avec les pierres sur les siècles. Ici ne manquaient ni la foi, ni l'argent, ni les bras; aussi l'œuvre marcha vite; tellement vite que sur un panneau, du côté de l'Évangile, nous avons lu l'inscription : *Este coro fizo Nuño Sanchez entallador que Dios haya año de* 1475. Nuño Sanchez, imagier, que Dieu garde, a fait ce chœur en 1475; et il l'a fait en y accolant des statues excellentes, fermes, naturelles, drapées d'une manière convenable, bien supérieures d'exécution aux statues des portails. Quelques années après, Dancart exécutait le plan du grand retable qui ne devait être terminé qu'en 1550; le même Dancart, secondé par Sanchez, sculptait (1475-1479) les stalles du chœur, que devait achever Guillen (1548); un Allemand, Messer Cristobal, décorait de vitraux peints les baies principales; plusieurs imagiers espagnols fouillaient, avec une dextérité merveilleuse, le célèbre retable de Sainte-Anne; tandis qu'en 1518, le frère-lai, dominicain de Salamanca, et Sancho Munoz, posaient les grilles du chœur qu'on ouvrit l'année suivante, pour la consécration solennelle du monument. En 1522-1523, fut fait le derrière du grand autel; en

1530, Diégo de Riano construisit la sacristie et la salle capitulaire; en 1541, la chapelle royale, sortit de ses fondations; trois années plus tard, Antonio Florentino sculpta le *monumento*, temple de bois où se dépose l'hostie pendant la semaine sainte. En 1562-1570, le *Tenebrario*, chandelier triangulaire, véritable pyramide pour recevoir les cierges de l'office des ténèbres, et le *facistol* ou lutrin, furent confiés à l'habile main de Bartolomé Morel. D'autres œuvres moins importantes, mais non moins remarquables, sculptures en marbre, en pierre, en bronze; peintures à fresque, ou sur bois, ou sur toile; vitraux coloriés; tapisseries, ont occupé, dans l'espace d'un siècle et demi, plus de cinquante artistes de mérite, dédaigneux de leur gloire, car ils l'étaient de leur signature.

Cet incognito, contre lequel jusqu'à présent personne n'a pensé devoir s'inscrire, est-ce à nous de le rompre? à nous étranger, venu de cinq cents lieues pour admirer et pour apprendre? Est-ce à nous de signer du nom de Fernandez Alegro l'importante peinture du quinzième siècle placée vis-à-vis les tombeaux en marbre des comtes de Cienfuentes? Ce fameux rétable à fond d'or, qu'on dit être de Gallegos, et dont le personnage principal tient à la main une corde et un livre, oserons-nous lui donner deux dates, deux attributions bien différentes, attribuant la partie supérieure à des Allemands et l'inférieure à l'école espagnole, mais dans le sentiment de l'école italienne? Le rétable de Campana, placé vis-à-vis la Contadurina, vrai type de la fin du seizième siècle, original d'un fini très-harmonieux, d'une sobriété de ton remarquable, peuplé de jolies figures posées gracieusement comme le sont les créations raphaéliques, sort aussi de la classe des choses ordinaires. L'influence exercée par l'Italie sur l'art sévillan se montre à travers les compositions de Louis de Vergas et de Pietro de Villegas que l'on voit ici. Nous avons trouvé beaucoup d'analogie entre le genre de Villegas et celui de Campana; mais Villegas, surtout dans sa visite de Marie à sainte Anne, montre plus de profondeur que Campana. Vergas néanmoins s'appartient autrement que ne le font ces deux artistes. Son modelé garde le type indigène; il prend à l'Italie ce qu'il faut pour ne point perdre son originalité, et il ne lui prend rien autre chose. Roëlas, Herrera le Vieux, F. Guadalupe, P. de Cespedès, dont quelques tableaux

décorent les chapelles latérales, suivaient aussi la manière italienne. Ce genre, selon toute apparence, plaisait mieux au chapitre que le genre des maîtres de Bruges, car, indépendamment des artistes indigènes, il entretenait plusieurs artistes étrangers d'origine italienne ou travaillant dans le faire italien, tels que Matthœus Perez de Alecio, auteur du fameux saint Christophe, exécuté en 1584; Hernandez Sturamius Ziriezeanca, auteur d'un grand rétable peint en 1555. Nous avons remarqué cependant une petite Vierge remplie d'expression naïve, posée au milieu d'un petit paysage fort joliment touché, et qui, signée Juan Nuñes, témoigne, chez un artiste espagnol domicilié à Séville, l'étude sérieuse des Van Eyck. Nous avons égalemenl noté quelques vitraux de l'école flamande du seizième siècle.

Voilà, par quelle succession de travaux divers, la grande peinture chemina dans la cathédrale avant la venue de Murillo, qui la dota de son Ange gardien, d'une Conception, d'un Saint Ferdinand, d'un Saint Antoine, de plusieurs autres toiles encore, malheureusement perdues pour l'Espagne (la Naissance de la Vierge, le Repos en Égypte); et d'élèves, comme Alonso Miguel de Tobar, chargés de soutenir ses principes. Pacheco, Juan Validès Leal, Zurbaran, Moralès, Herrera le jeune, Alonso Cano, travaillèrent également pour la cathédrale. L'histoire chronologique de la peinture andalouse se retrouve donc là, comme peut s'y voir celle de la sculpture, depuis le milieu du quinzième siècle jusqu'au célèbre Juan Martinez Montanès.

Nous avons cité les principales œuvres d'ensemble destinées à l'ornementation du sanctuaire; mais on n'aurait qu'une imparfaite idée des efforts de l'art, si l'on ne s'arrêtait devant ces tombeaux de pierre et de marbre, devant ces saintes effigies, devant cette custodia, ces armoires, ces buffets immenses où brille le faire de Miguel le Florentin, de Lorenzo Mercadente, de Juan d'Arfé, le Cellini de l'Espagne, de Fra Alfaro, ciseleur non moins habile que sculpteur, de Pedro Duque Cornejo, de Pedro Robdan, de Montanès et de beaucoup d'autres maîtres.

Pour échapper à l'écrasante multiplicité des choses; pour ne pas se laisser distraire par des œuvres médiocres, même mauvaises, du genre de celles dont le dix-huitième siècle a profané la cathédrale, il faut y

revenir dix ou douze fois, l'examiner par divers reflets lumineux, l'étudier en historien, en archéologue, en artiste, en poëte, et, si l'on n'y met trois mois, on la quitte avec le regret de ne point la connaître.

La cour, avec sa fontaine d'ablutions et ses festons arabes, dernières traces de la mosquée ; la Giralda, qu'une superfétation inintelligente a dénaturée pour lui donner l'apparence d'un clocher, sont des accessoires en dehors du grand comble, qui s'élève isolé, sans cloître, mais avec galerie ayant vue sur la cour, et avec diverses dépendances destinées à la bibliothèque chapitrale, au tribunal ecclésiastique.

La Giralda, type de construction arabe, beaucoup plus digne d'intérêt par son antiquité que par ses formes massives, présentait jadis pour couronnement des azulejos disposés en rotonde et surmontés d'énormes boules en cuivre. Ainsi l'avait créée maître Geher ou Guébert, l'inventeur de l'algèbre. En 1568 arriva certain architecte, Francisco Ruiz, le complaisant du chapitre métropolitain, lequel eut l'idée singulière d'élever un clocher chrétien sur une tour musulmane, et de hisser au sommet une statue de la Foi, en bronze doré, œuvre de Bartholemé Morel; statue qui tournoie sur un pivot et qui cause perpétuellement avec les vents des sierras voisines. Deux rampes sans degrés, douces, faciles, qu'on pourrait monter à cheval, s'élèvent du rez-de-chaussée à la dernière plate-forme de la Giralda.

### EXCURSIONS ARTISTIQUES.

En quittant la cathédrale, nous visitâmes quelques églises, San-Andrès, Santa-Catalina, San-Clemente, San-Miguel, San-Isidro, San-Julian, San-Lorenzo, San-Marco, San-Salvador, Santa-Maria la Blanca, San-Pedro, San-Juan de la Palma : dans les unes, nous reconnûmes des traces évidentes de mosquée; dans les autres, quelques constructions élégantes des treizième, quatorzième et quinzième siècles; dans presque toutes des œuvres d'art dignes d'intérêt : sculptures de Nunez Delgrada et de Montanès; peintures de Juan Sanctis de Castro (1484), de Herrara le Vieux, de Roelas, Lucas Valdès, Villegas, Campana, Vargas, Murillo, Moralès, Cano, etc. La Cène de Murillo, dans l'église Santa-Maria; et le Transito de Roelas, dans l'église San-Isidro, nous ont surtout frappé. A Santa-Paula, nous avons vu des sculptures de Cano,

des azulejos très-anciens et quelques tombeaux dignes d'intérêt; à la Caridad, indépendamment des œuvres capitales de Murillo, déjà citées, quelques autres toiles dignes d'attention; à l'hospice de la Sangre, édifice du seizième siècle, construit par Martin de Gaïnza et Herman Ruiz, et que nous placerons au premier rang des établissements philanthropiques de l'Espagne, nous avons remarqué d'excellentes peintures de Zurbaran, de Maeda, etc., représentant des saints et des apôtres, et un christ en croix d'un maître inconnu, dont l'expression de douce résignation, de calme dans la mort, nous a semblé fort belle.

L'université, bâtie par les jésuites, en 1565-1579, édifice massif comme toutes les conceptions de Herrera, renferme dans son église une véritable galerie. On y voit réunies des œuvres de Montanès, Cano, Roelas; des tombeaux en pierre, en marbre, en bronze, ornés de pompeuses épitaphes. Nous nous sommes arrêté de préférence sur la dalle où reposent les cendres du savant bénédictin Arias Montano, mort en 1598.

Ces excursions diverses, à travers les dernières représentantes des cent quarante églises qui formaient jadis une ville sainte au milieu d'une ville profane, nous ont conduit au couvent de la Merced, devenu musée provincial. Nous ne pouvions mieux clore notre revue artistique.

Le musée renferme quelques antiques peu remarquables; un beau Saint Jérôme en terre cuite, par Torrigiano, et trois cent quatre-vingt-deux tableaux, parmi lesquels s'en trouvent beaucoup d'un mérite très-ordinaire contrastant avec des toiles hors ligne qui, pour la plupart, ne sont point à leur jour. Nous y avons vu vingt-six tableaux de Juan Espinal; vingt-quatre de Murillo; vingt-deux de Zurbaran; dix-huit de Valdès Leal; douze des frères Polamos; douze de Juan Ruiz Soriano; douze de Herrera le Vieux; dix d'Andrès Perez; six de Bernabé Ayala; six de Francisco Pacheco; cinq de Juan de Castillo; cinq de Bernardo-Simon Gutierrez. Les autres toiles sont aussi de maîtres espagnols, la plupart sévillans; mais au-dessus de tous s'élève Murillo. Le salon spécial qui renferme treize tableaux de cet illustre maître, malheureusement trop éclairé, le fait voir dans toute sa grandeur, dans tout l'éclat poétique de sa gloire. Nous ne saurions à laquelle de ses œuvres donner la préférence, ni ce qu'il faut le plus admirer de son idéalisme, ou de

son étude sérieuse des formes humaines, ou de sa perspective et de son clair-obscur. Nous aimons ses groupes d'anges; nous aimons plus encore ses Vierges; nous stationnons volontiers avec lui au pied d'une croix; mais nous le suivons plus volontiers encore vers cette idéalité céleste que son pinceau réalise.

La plupart des toiles du musée doivent leur salut à la présence d'esprit, à la popularité du respectable doyen Cepéron. Dans une émeute, où plusieurs bandes soudoyées couraient les rues et les monastères, brisant, arrachant ce qu'elles rencontraient sur leur passage, quantité d'objets précieux allaient-être anéantis : le doyen Cepéron arrive : « Mes amis, dit-il, qu'allez-vous faire? Insulter des Vierges, des saints que vous priez tous les jours; mais ils ne vous écouteront plus; ils resteront sourds à vos plaintes et vous n'aurez plus de protecteurs près de Dieu. Croyez-moi, gardez toutes ces images, gardez-les précieusement; elles sont à vous tous, et pour que chacun en jouisse, allons les déposer au couvent de la Merced. » — On cria vive Cepéron, et le musée provincial prit naissance.

M. Cepéron n'a pas seulement créé le musée de Séville, il a doté celui de Madrid de plusieurs tableaux, notamment d'un Zurbaran dont Wellington donnait un prix fort considérable; et il a réuni chez lui les petites œuvres, qui figurent mieux dans une collection particulière que dans une collection royale. Nous avons passé trois heures avec M. Cepéron et ses illustres toiles, sous des lambris imprégnés des souvenirs de Murillo; nous ne nous lassions pas d'entendre sa phrase castillane, si vive et si pétulante; pour le quitter, il fallait tout l'attrait que nous offraient les salons de l'hôtel de ville et ceux de la Lonja.

A l'hôtel de ville où nous fûmes reçus par l'alcade-mayor, jeune magistrat d'un ton exquis; on nous fit voir des sculptures renaissance exécutées avec une finesse, avec une fermeté rares, même en France, et quelques autographes du plus haut intérêt pour l'histoire artistique et littéraire de la localité. A la Lonja, édifice monstrueux, au lieu des dragons farouches devant lesquels M. Théophile Gautier fut obligé de rebrousser chemin sans avoir rien vu, nous rencontrâmes d'aimables gardiens, qui déployèrent sous nos yeux la correspondance autographe de Christophe Colomb, de Pizarre, de Las-Casas, de Fernand Cortès et

d'Isabelle. Nous y avons aussi vu un cahier authentique, espèce de mémoire au roi, qu'on croit original, mais qui n'est qu'une copie notariée de celui que rédigea Cervantès pour obtenir des secours du gouvernement.

Le moyen, à Séville, d'en finir avec les tableaux, avec les sculptures, avec les autographes, les livres et les antiquités? Il faut vraiment sauter par-dessus, ou se résigner à demeurer six mois au bord du Guadalquivir, tour à tour en compagnie des morts et des vivants. Mais, vivre six mois dans la société de MM. Bueno, avocat et poëte, Luis Sanchez, ingénieux écrivain; Valéro, artiste et chanteur dramatique; de MM. William et Merry, consuls d'Angleterre et de Prusse, de tous ces hommes charmants qui, pendant une semaine, nous ont enlacés de leurs services et de leurs manières obligeantes, il n'y aurait plus moyen d'exister ailleurs, ils vous rendraient Séville agréable au point qu'on ne voudrait plus le quitter. C'est, du reste, une cité pleine d'animation, originale dans son attitude; cité dans laquelle les siècles ont presque impunément passé, car on y retrouve presque toutes les époques, presque toutes les dates: on peut se figurer Maria Padilla dormant sous les coupoles de l'Alcazar, et prenant un bain oriental; Charles-Quint, parcourant le même palais; le débauché don Juan Marana s'ensevelissant au fond du monastère de la Caridad... Ici, quelques Mécènes, parmi lesquels le duc de Médina Cœli, donnent à tous les débris un asile protecteur, tandis que la manufacture de tabacs, le théâtre de San-Fernando et la plaza de Toros portent l'empreinte des mœurs populaires et bourgeoises de l'Andalousie. Qui ne connaît ni la *gitana* grenadine, ni la *manola* madrilénienne, ni la *cigarrera* sévillane, ne connaît aucun des grands types féminins de l'Espagne.

### TAUROMACHIE.

Dans la curieuse bibliothèque de M. Bueno (calle Conteros), j'avais parcouru, d'un œil curieux, certain manuscrit in-folio de soixante-dix-neuf pages, dédié à don Josef de la Texera par son auteur *el señor Jose Delgado (alias) yelo*, et portant la date 1733. Ce livre a pour titre: *La Tavromaqvia ô ciencia del Toro; obra vtilisima para los Toreros de profesion, para los Aficionados, y toda clase de sugetos que gustan de*

*Toros*. C'était une excellente fortune, un hasard des plus heureux. J'appris à distinguer le taureau navarrais, réputé si robuste, du taureau castillan, réputé si spirituel, du taureau d'Andalousie regardé comme le plus vif des taureaux d'Espagne; je m'initiai aux fonctions des *picadores*, des *vanderilleros*, des *espadas* ou *matadores*, des *cacheteros;* et ne voulant voir qu'une seule course de taureaux, au lieu des douze courses qu'on dit indispensables, pour prendre goût à la chose, je tâchai d'être digne de bien apprécier Guillen et Redondo, les capitaines généraux actuels de la Tauromachie. Ce sont les héritiers du grand Montès, le Talma du métier; mais ils le dédoublent, tandis que Montès réunissait à la grâce de Redondo l'étonnante souplesse de Guillen.

Le lendemain, la lice s'ouvrit; il faisait une chaleur caniculaire. Nous prîmes un *asiento de sombra*, une place à l'ombre, et nous tâchâmes de nous garantir d'un véritable incendie que dardait sur nous le soleil d'Afrique. Les taureaux sont méchants cette année, me disait-on; le combat sera brillant. En effet, huit belles bêtes éventrèrent trente ou quarante chevaux; l'une d'elles lança bien au-dessus de ses cornes l'espada qui fut en danger de la vie, et jusqu'à la nuit, nous fûmes témoins d'évolutions sanguinaires que termina une évolution de dogues lancés contre le dernier taureau. On ne peut voir, sans émotion, ces pauvres chevaux le ventre ouvert, parcourant l'arène; ces taureaux ménageant les derniers restes d'une vie qui s'échappe; combattant par instinct de conservation plutôt que par sentiment de haine ou de fureur. Le sort des bêtes, je l'avoue, m'intéressa beaucoup plus que le sort des hommes, qu'on est presque sûr d'avance de voir triompher.

Quinze à vingt mille spectateurs garnissaient les gradins du théâtre : et le tiers au moins de ces *Aficionados* portaient le costume traditionnel de l'Andalousie. Parmi eux, on voyait peu de femmes distinguées, encore la plupart d'entre elles se cachaient-elles souvent derrière leur éventail. Rien, ce me semble, ne saurait mieux donner l'idée des grands jeux romains; et si la construction de l'édifice répondait, par ses formes élégantes, au panorama que développent autour de lui des massifs de construction et de verdure; si les siéges et les tentures de l'arène s'harmoniaient avec la tenture étoilée du ciel, avec l'expression poétique des



LES TAURÉADORS — CUCHARES, 1ER MATADOR D'ESPAGNE



physionomies, ce spectacle, isolé du mouvement de la scène, serait vraiment solennel.

La course terminée, tout le monde, avec ordre, avec mesure, sans le concours ni du commissaire de police, ni de la garde municipale, regagne paisiblement sa demeure, et, pour une semaine au moins, taureaux et matadores alimentent la conversation du foyer domestique.

## ENVIRONS DE SÉVILLE.

Le village d'Alfarache, patrie de don Guzman, rappelle une des spirituelles facéties de Lesage, et semble avoir voulu confirmer, jusqu'à nos jours, l'exactitude descriptive du spirituel écrivain. Dans le bourg de Triana se fabriquent encore les azulejos et les nattes qu'on y faisait du temps des deux saintes patronnes de Séville, sainte Justine et sainte Ruffine. Nous avons parcouru cette terre classique des bohémiens, contrebandiers, jongleurs, saltimbanques et voleurs, avec un intérêt d'autant plus vif que Murillo venait y prendre des modèles, et qu'à chaque pas, nous rappelant les débauches d'esprit de l'illustre peintre, nous pouvions vivre de sa vie d'artiste, nous pénétrer de sa pensée. L'église paroissiale de Sainte-Anne, édifice du quinzième siècle, décoré de jolis tableaux; la Cartuja de las Cuevas, autrefois si riche en objets d'art; la Casa de Banos, asiles pieux dont il ne reste plus que les deux églises, garnies de tombeaux et de sculptures; la Castileje de la Cuesta, modeste demeure où mourut Fernand Cortès (1547), victime, comme Colomb, comme Gonzalve et Ximenez, d'une jalousie soupçonneuse qui se traduisait par l'ingratitude, sont des buts de pérégrination du plus haut intérêt; mais leurs souvenirs ne remontent point au delà du moyen âge, tandis que la Julia Constantia et l'Italica des Romains cachent leur origine dans les ténèbres de l'histoire. La Julia Constantia, l'Osset des Goths, située vers la montagne Chaboya, arrosée, sous Adrien, du sang des martyrs, ruinée par les Maures, ne montre plus que des murailles sans caractère, témoins muets de ses grandeurs; tandis qu'Italica, le Santi-Ponce actuel, laisse entrevoir des ondulations de terrains qui révèlent une notable importance. Une fois l'année, amère dérision,

à la Feria de Santi-Ponce, les dandis de Séville, viennent danser sur ces ruines, qu'on délaisse ensuite pour douze mois, jusqu'à ce que le sentiment du plaisir vienne ranimer la ville morte sous les pas de la ville joyeuse.

## LE GUADALQUIVIR, SAN-LUCAR, L'ILE DE LÉON.

> Là, sous de verts figuiers, sous d'épais sicomores,
> Luit le dôme d'étain du minaret des Maures.
>
> V. Hugo, *La Fée et la Péri.*

Il fut une époque où les fleuves se conduisaient comme nous; ils changeaient de nom, ils oubliaient, méprisaient leur lieu natal, ils suivaient des voies nouvelles, et s'égaraient souvent dans un sentiment d'orgueil et de bien-être. Les éloges exagérés des poëtes romains avaient altéré déjà le bon naturel, le naturel simple du fleuve Bœtis; mais quand les Arabes l'eurent appelé Quad-al-Kébir (le grand fleuve), il perdit la tête. On le vit abandonner les murs d'Italica, enlever les colonnes, les mosaïques qui décoraient ce berceau de trois empereurs, et, se frayant une large route, porter à Séville le tribut de ses ondes. Séville, reconnaissante, décora ses rives, et Ferdinand le couvrit de navires. Plus tard, Christophe Colomb lui fit l'honneur insigne de le prendre pour point de départ et pour point d'arrivée des petites caravelles que, d'une main parcimonieuse, lui confia l'administration espagnole. C'était alors un fleuve militaire autant qu'un fleuve commerçant, un fleuve où nuit et jour chantaient les cloches, où résonnaient les mandolines, et dans lequel se miraient des populations heureuses. Flatté sans doute de tant d'hommages, le Guadalquivir, certain de plaire, ne fit plus rien pour perpétuer cet amour; en sorte qu'aujourd'hui des atterrissements sablonneux compromettent sa navigation; le manque d'arbres donne à son cours une monotone uniformité, et l'extrême rareté des habitations ferait supposer, si l'on n'apercevait quelques roues à pots destinées à monter l'eau du fleuve dans des canaux d'irrigation, que cette terre féconde se trouve abandonnée, sans réserve, aux troupeaux de vaches et de porcs noirs qui la parcourent. Il n'en est cependant pas ainsi : depuis Séville jusqu'à San-Lucar existent des

fermes considérables, des exploitations de marais salins très-productifs; les deux îles que forme le fleuve, *isla mayor*, *isla menor*, sont utilisées, sinon comme elles devraient l'être, du moins ainsi que le comporte l'état actuel de l'agriculture espagnole.

Le 7 mai, à huit heures et demie du matin, nous nous embarquâmes sur *le San-Telmo* pour nous rendre de Séville à Cadix. Parmi les passagers, en nombre assez considérable, se trouvaient deux familles anglaises, quelques Allemands, et d'aimables ecclésiastiques français du diocèse de Lyon, que j'avais rencontrés à Burgos et que j'eus un vrai plaisir de retrouver sur *le San-Telmo*. S'il arrive qu'un jour ces feuilles éphémères glissent sous les yeux de MM. David et Bissardon, je désire qu'elles leur apportent le témoignage de mes sympathies et l'expression du regret de les avoir quittés si vite.

Le San-Telmo mérite sa réputation d'excellent marcheur : il filait ses nœuds avec rapidité; nous voyions successivement disparaître la dentelure étincelante des clochers de Séville, la coiffe pyramidale de la Giralda, les collines de Gelves, le palais mauresque de San-Juan de Alfarache, les ruines de Coria, où les Romains fabriquaient une poterie fort célèbre; et, dans un lointain considérable, les ondulations vaporeuses de la Sierra-Morena sur lesquelles s'abaisse l'horizon. Depuis deux heures, nous ne distinguions autre chose que des monceaux de sable ressemblant à des dunes, des herbes hautes, quelques arbres rabougris et des oiseaux sauvages, quand le capitaine signala San-Lucar, où s'embarqua Magellan. C'est une ville massive, lourdement assise au bord du fleuve, méfiante des vents de mer comme Saint-Pétersbourg des tempêtes de la Neva. A partir de ce point, les rives s'éloignent, les vagues se rident et deviennent bondissantes; le fleuve prend d'énormes dimensions; encore quelques encâblures, et la ligne jaune qui sépare le Guadalquivir du domaine de l'Océan sera franchie.

Nous sommes dans le cap Cipiona : des ruines mauresques entremêlées de maisons blanches aux toitures rouges, semées comme de grosses perles sur un tapis lustré de couleurs variables, nous rappellent l'emplacement du fameux rocher phénicien consacré au soleil, le rocher d'Eon. De San-Lucar à Bonanza s'étend l'Algaïda des Arabes, désert abandonné, terre maudite du prophète. Les chrétiens auront

confirmé l'anathème de l'islamisme, car, sur des sables arides, peuplés de races vagabondes et misérables, règne constamment la fièvre au teint pâle. C'est vis-à-vis que semblent sortir des flots l'île de Léon et son épouse maritime, la vieille Gadir rajeunie, placée là pour unir les destinées communes aux deux mers.

## CADIX.

C'est Cadix, on dirait que la terre attentive
Par un léger lien la retient à la rive,
Comme, au bout d'une chaîne, un saphir éclatant ;
De peur qu'en l'effleurant, une vague amoureuse
Vers quelque plage heureuse
Ne l'entraîne, le soir, comme un jardin flottant.

ALEX. GUIRAUD, *La Délivrance de l'Espagne*.

Du plus loin qu'on aperçoit la ville, on dirait un groupe de blancs fantômes accroupis ; fantômes qui se lèvent, qui grandissent et qui semblent agiter un immense linceul au milieu des vagues, jusqu'à ce qu'enfin quelques massifs d'architecture, nettement dessinés, aient substitué leurs surfaces aux idéalités fantastiques qui semblaient se balancer entre le ciel et l'Océan. Alors, au front de la jeune cité s'observent les rides d'une cité plus vieille, d'une cité du seizième siècle, tandis que les villes antérieures, la ville de Saint-Ferdinand, la ville des Maures, la ville romaine, la ville carthaginoise et la ville grecque, se cachent sous l'efflorescence des constructions modernes. La coupole dorée de la cathédrale ressemble aux dômes cuivrés de Moscow ; les belvédères des maisons, garnis de fleurs, forment autant d'assises aériennes préparées, dirait-on, pour que les anges y descendent ; et les navires caressant la rade, et la population tendant les bras aux navires, offrent l'image d'un réseau d'animation qui se réfléchit dans le miroir des ondes, comme revivent les scènes flamandes dans la couleur limpide de Wouvermans.

Je croyais ne connaître personne à Cadix, et pourtant, dès que j'abordai le rivage, une main amie me pressa, m'accueillit : c'était un brave négociant, lequel s'était écrasé deux doigts dans la ville d'Ecija, et qui, pansé par moi, quand je courais la poste de Madrid à Séville, venait m'offrir le témoignage de sa guérison et de sa gratitude.

La physionomie d'intérieur qu'offre Cadix nous a plu. Il y règne du mouvement; le commerce y étale ses produits avec un certain apparat qu'on ne rencontre presque en aucune autre ville; mais l'existence bourgeoise semble plus murée qu'à Séville. Ici, les patios ne s'ouvrent point sur la rue; par compensation, des balcons vitrés garnissent la façade de presque toutes les maisons. Ces sortes de montres transparentes, décorées de fleurs, de rideaux en tulle ou mousseline, forment une décoration charmante, derrière laquelle vacille tantôt à l'ombre, tantôt au reflet des lumières du soir, quelque jolie figure dont l'œil brille comme l'aile d'un papillon, parmi des touffes de cactus et de roses.

Les Cadiciennes aiment beaucoup les fleurs. Elles n'en décorent pas seulement leurs patios et leurs balcons, elles en portent sur la tête en soirée, au spectacle, même dans les rues.

Quand on a fait le tour de Cadix, arpenté ses places, ses rues principales, visité son petit musée de peinture qui n'a presque rien de remarquable; sa bibliothèque, peu nombreuse; son école de médecine, fort exiguë, et qui serait mille fois mieux à Séville; son grand hôpital, l'un des mieux tenus du royaume; la vieille et la nouvelle cathédrale, ainsi que trois ou quatre églises, nous ne voyons pas trop ce qu'on gagnerait à demeurer davantage dans une ville toute de commerce et d'industrie. Nous lui avons fait deux visites : la première de vingt-quatre heures seulement; la seconde de trois jours, partagés entre elle, Xérès, Puerto de Santa-Maria et Puerto-Réal, véritables annexes de Cadix.

## XÉRÈS.

Les gourmets, les dégustateurs de bon vin connaissent beaucoup moins l'*Asta Regia Cœsariana*, avec ses ruines romaines et mauresques, son alcazar si bien conservé, sa belle église de San-Miguel, fouillée par les doigts de quelque ange ou de quelque sorcier, qu'ils ne connaissent l'opulente *Jerez de la Frontera*, garnie de caves immenses, *Bodigas*, cernée de vignobles, peuplée de riches marchands d'une hospitalité proverbiale. C'est le comptoir privilégié du *vino seco, fino, oloroso y generoso*, du *Sherry orseck* des gentlemen; c'est la cité com-

merçante greffée, comme Bordeaux, sur la cité guerrière, sur la cité religieuse. La gravure ci-jointe, représentant le portail et les abords de l'église San-Iago, donnera l'idée de cette ville.

Nous étions allés à Jérès en tartane, le véhicule ordinaire du pays; nous en revînmes par un steamer, après avoir visité la célèbre Cartuja d'Alvaro Obirtos de Valeta (1477) et le pont de Guadalete, où s'embarquent annuellement neuf cent mille arrobas (mesure de seize litres) d'un vin délicieux, dont la consommation paraît très-faible en Espagne, eu égard à celle de l'étranger.

## PUERTO DE SANTA-MARIA.

Cette ville, presque tout à fait nouvelle, s'allongeant tous les jours, parée de tours magnifiques, ne semble conserver le vieux château qui la domine, que pour enchâsser dans sa parure un clinquant héraldilque. Elle plairait sans cela, mais peut-être elle intéresserait moins. La *plaza Larga* présente certaine magnificence; le quai se montre digne d'un aussi beau rivage, et le rivage digne d'une mer aussi belle.

Puerto-Real, ville médiocre, située sur une petite baie, en tête du Trocadéro; le célèbre canal Santi-Pétri; la Carrara, station navale importante, et généralement toute l'île de Léon, résument, confondus les uns avec les autres, les souvenirs d'Hercule et des Phéniciens; les constructions du Romain Balbus et d'Alonso le Sage; les pensées pratiques de Charles III; les points de départ ou les résultats des grandes luttes européennes.

Pour toutes les choses qui concernent la baie cadicienne et le littoral méditerranéen, depuis l'embouchure du Guadalquivir jusqu'à Barcelone, nous allons laisser parler M. le docteur P. Menière. Il a fait, avec le célèbre Orfila, un voyage que nous avons affectué seul, et sans nous rendre garant de ses impressions, nous sommes disposé à les croire aussi vraies que sincères.

LX

# RIVE MÉDITERRANÉENNE DE L'ESPAGNE

## RÉCIT DE M. LE DOCTEUR P. MENIÈRE.

Barcelone, 25 août.—Je viens d'être réveillé par une salve de douze coups de canon. Le mont Jouï a célébré l'anniversaire de la naissance de l'infante, sœur de la reine. Je me suis occupé de mes préparatifs de départ, j'ai mis en ordre les longs souvenirs que je me plais tant à récolter dans ces voyages si rapides, et j'ai fait une dernière course dans les quartiers les plus excentriques de la ville. Deux rivières, la Llobregat et le Bezos, descendent des montagnes voisines, et donnent des eaux abondantes, bien employées pour la propreté et la salubrité de cette capitale. J'ai visité plusieurs églises, celle de San-Pablo, celle de San-Francisco de Paula; aucune ne mérite quelque attention. J'ai traversé la grande rue de la Plateria, et je n'ai vu chez les orfévres qui la remplissent aucun travail indiquant du goût. Les dames de la société ne portent pas de bijoux qui ne viennent de Paris. Enfin, j'ai vu une sorte d'émeute dans une belle rue où un marchand de gravures venait d'étaler deux tableaux représentant des scènes de brigands, d'après Horace Vernet. Elles sont connues à Paris depuis environ dix ans. Les peintres français sont en possession de défrayer le monde entier. Le crayon de nos artistes n'a pas moins de succès que la plume de nos gens de lettres.

Le *Phénicien* chauffait ses fourneaux, un énorme panache de fumée

noire s'élançait de sa cheminée, et les passagers arrivant en hâte dans toutes directions, envahissaient les petites barques du port, et se faisaient conduire au bateau à vapeur. Nous avons été accompagnés au lieu de l'embarquement par plusieurs amis de M. Orfila, qui n'ont voulu le quitter que quand le signal du départ a été donné.

A huit heures précises, le *Phénicien* a levé l'ancre, et bientôt nous avons pris notre vol vers Valence. Vue de la mer, Barcelone est charmante : nous ne pouvions nous lasser de regarder ses édifices qui blanchissaient dans le lointain. Le mont Jouï, avec sa formidable couronne de canons et de murailles crénelées, a un aspect fort respectable, mais je lui conserve très-peu de sympathie; il a fait trop de mal à cette ville qu'il devrait se borner à défendre.

Il y a en rade une frégate espagnole de belle apparence, beaucoup de bâtiments de commerce sont à l'ancre dans le port, d'autres partent ou arrivent dans toutes les directions. Un bateau à vapeur, qui a levé l'ancre en même temps que nous, se rend à Marseille; un bateau à vapeur de guerre part pour Tarragone; un autre conduit au large des dragueurs qui vont jeter en pleine mer tout ce qu'ils ont enlevé du port. En somme, il y a beaucoup de mouvement; nous en jouissons avec délices, car il n'y a pas de vent; la mer est superbe, et le *Phénicien*, rasant la côte, fait au moins trois lieues à l'heure.

Notre bâtiment, qui est grand, fort et bien tenu, a pour capitaine un M. Allègre, de Marseille, et deux lieutenants. Ces messieurs nous reçoivent bien, et à neuf heures et demie un coup de cloche nous appelle à la table d'hôte. C'est le moment de faire connaissance avec les passagers qui ne sont pas nombreux. J'ai aperçu une belle dame qui paraît souffrante. Nous aurons le temps de la revoir et d'en parler. Le capitaine nous dit qu'il y a eu très-mauvais temps pour franchir le golfe de Lyon, et que cette sorte de tempête a donné lieu à un accident assez rare à bord. Une dame anglaise, arrivant de l'Inde par la voie de Suez, est accouchée à bord du *Phénicien*, au grand embarras du capitaine et des passagers. La mère et l'enfant ont été débarqués à Barcelone, et fort heureusement il n'est survenu aucun accident. Voilà une aventure qui promet.

Le déjeuner est excellent : nous faisons la digestion en nous pro-





EGLISE DE SAN JAGO A XERES

menant sur le pont. La côte d'Espagne que nous longeons est fort accidentée, une chaîne de montagnes court le long du rivage, et leurs têtes pelées ont un aspect peu gracieux. Il y a des vigies de distance en distance, ce qui n'empêche pas la contrebande de faire son petit commerce. Le bateau à vapeur de guerre qui nous devance s'arrête de temps en temps pour inspecter les petits bâtiments qu'il rencontre, et cette sorte de chasse est assez amusante. Ce qui l'est moins, c'est le vent du sud (le sirocco), qui règne depuis ce matin : il nous apporte une vapeur chaude, capable de ramollir les nerfs les plus solides et le courage le mieux trempé. Le capitaine dit que cela nous vaudra de l'orage ; en effet, vers quatre heures du soir, de gros nuages se montrent dans la direction du sud-ouest. Bientôt la foudre retentit, la pluie tombe à torrents, la grêle roule sur le pont ; mais cela ne nous empêche pas de dîner. Le vent est faible ; la mer ne s'émeut pas de tout ce bruit et des agitations de l'atmosphère.

Cette tourmente a duré plus de cinq heures, et chacun s'est retiré dans sa cabine pour goûter le repos que rend nécessaire tout début en navigation. La nuit a été mauvaise, il y a eu beaucoup de malades à bord ; le lendemain matin, mercredi 26 août, j'ai vu bien des mines allongées. J'étais sur le pont au point du jour, n'ayant pour ma part de misères aquatiques qu'un mal de tête qui ne m'ôte ni les forces ni l'appétit.

Nous avons parcouru les rivages de la Catalogne, mais sans voir aucune des villes qui les bordent. J'aurais bien voulu qu'on s'arrêtât un peu à Tarragone, seulement pour examiner sa cathédrale de 1117, son aqueduc antique si bien restauré par l'archevêque Valdivielso, les ruines de son théâtre et du palais d'Auguste, ainsi qu'une foule d'autres monuments que les ravages de la guerre n'ont pu faire disparaître.

J'ai pu voir l'embouchure de l'Èbre, grand fleuve qui sépare la Catalogne du royaume de Valence. Il traverse tout le nord de l'Espagne, prend sa source dans la Vieille-Castille, au-delà de Burgos, passe à Saragosse, divise l'Aragon en deux parties égales, et verse ses eaux abondantes par plusieurs embouchures, un peu au-dessous de Tortose.

Cette nuit on a vu un petit feu qui indique le bourg de Peñiscola

qui soutint un rude siége contre les Français en 1812, et en arrivant sur le pont, ce matin, j'ai aperçu la masse blanche des maisons de Castellon de la Plana. Nous sommes en face des îles Colombrètes, petit groupe qui sert d'asile aux pêcheurs, quand le temps devient mauvais. Nous marchons bien, le temps est superbe, la mer unie comme une glace, et à sept heures nous sommes par le travers de Murviedro. Cette ville, qui a été bâtie sur les ruines de l'ancienne Sagonte, est riche de beaux débris d'antiquités romaines que j'aurais été heureux de parcourir, mais le bateau marche, emportant avec lui mes souvenirs des catastrophes anciennes et modernes qui ont presque anéanti cette ville intéressante. Ici encore, la guerre a fait rage, toutes les villes du littoral ont été assiégées successivement par le corps d'armée que commandait le maréchal Suchet, et succombèrent aux savantes attaques des généraux Rogniat, Haxo, et autres. Mais laissons-là le génie et l'artillerie; contentons-nous de la bonne nature qui fleurit encore sur les ruines qu'entassent les hommes.

Le golfe de Valence décrit une courbe assez profonde; nous arrivons au Grao à huit heures et demie. Nous débarquons aussitôt, et nous montons dans une tartane, sorte de voiture non suspendue, petit omnibus contenant six ou huit personnes assises de côté. L'équipage est rustique, mais le cheval vigoureux nous emporte trottant sur une belle route qui conduit à Valence.

Le Grao, où nous sommes débarqués, forme le port de Valence. Cette ville est à une petite lieue de la mer, et la route qui y conduit, si elle n'est pas bonne, est du moins fort belle. Une double rangée d'arbres magnifiques fournit un ombrage épais dont on sent le prix dans cette saison. L'orage de la nuit dernière a délayé la poussière, il y a de la boue, les ornières sont profondes, mais notre tartane ne s'arrête pas pour si peu. Nous traversons au grand trot une plaine fertile, abondamment couverte de vignes, de maïs, d'oliviers, de pastèques et de légumes de la plus belle apparence. C'est là ce que l'on nomme la *huerta* de Valence, jardin charmant où un sol que rien n'épuise répond toujours aux soins du cultivateur. Le *colonus quamvis avidus* ne peut pas se plaindre; un terrain d'alluvion abondamment arrosé fournit des récoltes perpétuelles, dont les produits sont excellents. Ici le labou-

reur, ou plutôt le jardinier, m'a offert un costume tout à fait arabe. Un vaste fichu très-épais recouvre sa tête, le col est nu, le vêtement nécessaire consiste en une sorte de caleçon de toile qui serre la ceinture et descend à peine au milieu des cuisses. Bien entendu que les jambes sont nues. Le pied est reçu dans une sorte de sandale rustique. Une petite veste de couleur est habituellement portée sur l'épaule gauche, souvent aussi il y a sur la tête un grand bonnet rouge en laine, et les individus que nous rencontrons ont un petit air sauvage qui nous semble emprunté aux rivages de l'empire du Maroc.

Il est vrai que le royaume de Valence a toujours été le pays de prédilection des Maures d'Espagne, qu'ils n'ont quitté ces contrées qu'au commencement du dix-septième siècle sous Philippe III, et que l'on conserve avec soin leurs procédés de culture. Mais laissons-là les champs et leurs produits. La tartane rondement menée, nous a bientôt fait atteindre un petit faubourg, et quelques instants plus tard, nous traversions le pont *del Real*, qui est orné de statues à ses extrémités. Nous entrons dans la ville par une grande porte flanquée de tours, et notre équipage, qui est suspendu à la façon des fameuses pataches dont on se sert aux environs d'Orléans, nous dépose un peu meurtris à l'hôtel du Cid. Comment trouvez-vous cela la *fonda del Cid?* C'est un beau nom, un grand souvenir! Valence fut conquis sur les Romains par les Goths, mais les Goths furent dépossédés à leur tour par les Maures en 715. Dans le onzième siècle, en 1094, la ville tomba au pouvoir de Ruy-Diaz de Vivar, celui que l'on nomme *El Cid Campeador*, mais elle n'y resta pas longtemps, les Maures reparurent en vainqueurs et régnèrent à Valence au treizième siècle. Jacques Ier, roi d'Aragon, la réunit à sa couronne en 1238.

La *fonda del Cid* est voisine de la cathédrale, et les Suisses qui la dirigent nous ont traité presque comme des compatriotes. Un bon déjeuner est une condition indispensable pour bien observer les curiosités d'une ville : lorsqu'elle a été remplie, nous avons commencé nos courses sous la direction d'un petit cicerone assez alerte.

A tout seigneur tout honneur, nous commençons par la cathédrale qui est voisine, et nous pénétrons dans cet édifice par la porte latérale gauche. Cela m'a causé un désappointement douloureux. Figurez-vous

que cette porte est superbe, son arc plein-cintre, recouvert d'une profusion de petits ornements denticulés, est garni de colonnettes engagées portant des chapiteaux à figure, ce qui m'annonçait un édifice du douzième siècle au plus, et je m'attendais à trouver l'intérieur tout aussi respectable. Vain espoir! je me suis cru dans l'église Saint-Sulpice de Paris; tout indique une de ces restaurations intérieures qui font le désespoir des amateurs de bonne architecture. M. Orfila, qui a habité Valence il y a quarante ans environ, avait conservé une haute opinion des somptuosités de cet édifice; il le croyait bâti tout en marbre, mais ses premières impressions demandaient à être vérifiées. Nous avons constaté que plusieurs parties du chœur étaient revêtues de plaques de marbre rouge, que beaucoup d'autres étaient simplement enduites de stuc coloré, et que généralement le plâtre peint dominait. Quoi qu'il en soit de ce point, l'intérieur du monument est fort orné, il y a beaucoup de tableaux de peu de valeur, et la voûte porte la trace des bombes qui ont failli écraser la cathédrale ainsi que la ville en 1812. Ceci nous regarde!

La façade est tout à fait du temps de Louis XV; le plus mauvais goût a dirigé le choix de ces enroulements absurdes, mais le sanctuaire intérieur est superbe. J'ai admiré sur sa façade douze bas-reliefs en albâtre représentant Samson enlevant les portes de Gaza, Jonas englouti par une baleine, etc. Cet ouvrage, qui ne brille pas par le dessin, m'a semblé charmant; les figures sont pleines d'expression, de naïveté; il y a des parties vigoureusement traitées, tout indique la main habile des artistes du seizième siècle. L'intérieur du chœur est beau; les stalles sont en bois noir très-bien sculpté, enfin du côté du grand autel, il y a une magnifique grille en cuivre doré. L'officiant, qui va de ce sanctuaire à l'autel, passe entre deux balustrades formant une allée; et c'est la première fois que je constate cette disposition. On voit que le clergé s'isole, et que les cérémonies du culte sont protégées contre les empressements de la foule. Et cependant ici, comme à Barcelone, les églises sont presque désertes, même pendant les offices. J'ai vu plusieurs prêtres célébrer la messe; l'assistance se composait de quelques vieilles femmes assises jusque sur les marches de l'autel, car il n'y a, en effet, ni chaises, ni bancs, ni nattes, rien en un mot qui





TOUR DE SANTA CATALINA VALENCE.

offre un moyen de repos, aussi les fidèles semblent-ils ne considérer les églises que comme un lieu de passage. Une dame, accompagnée de sa fille, se met à genoux pendant quelques minutes, marmotte ses patenôtres et sort bientôt, car rien ne l'invite à rester. On dirait que l'on n'entre ici que par occasion, pour respirer l'air frais de ces vastes édifices, pour chercher un abri contre les ardeurs du soleil.

Il y a dans la cathédrale de Valence beaucoup de choses précieuses que je n'ai pas eu le temps de visiter. Le trésor renferme d'anciens ouvrages d'orfévrerie également remarquables par la richesse des ornements et par la beauté du travail. Le sacristain, qui aurait pu nous montrer ces merveilles, dormait comme on dort en Espagne, nous avons dû nous passer de ses complaisances. Par bonheur, il n'était pas besoin d'un custode pour voir la principale merveille de Valence, la fameuse tour de Miquelette, qui sert presque de clocher à la cathédrale. C'est une grosse tour octogone, sur la terrasse de laquelle on a planté une sorte de petit minaret aigu, pointu, ardu, sans aucune proportion avec sa base. Je ne puis considérer ce tour de force comme un chef-d'œuvre. Quoi qu'il en soit, j'ai vu là pour la première fois, je pense, une petite statue de saint sur un bras de la croix. C'est une espèce de girouette, assez ingénieuse et d'un goût nouveau.

La cathédrale examinée avec soin, nous nous sommes mis à arpenter la ville dont les rues sont très-tortueuses, ce qui nous convient beaucoup en ce moment. Nous cherchons l'ombre, nous rasons les façades, marchant à la file, ne négligeant aucun moyen de préservation contre ce charmant soleil qui mûrit les oranges, mais qui rôtit aussi nos têtes. Les rues ne sont pas pavées, la terre mêlée de petits cailloux a résisté assez bien à la pluie d'orage de la nuit dernière, aussi la boue est rare. Il y a peu de voitures, ce qui explique la conservation de la voie publique. On m'a dit que l'archevêque seul avait un carrosse suspendu; je n'ai rencontré que des tartanes dans les rues et sous les portes cochères. L'existence de ces véhicules sauvages, paraissant appartenir à des personnes riches, me semble un trait caractéristique de la vie privée des habitants de cette capitale.

M. Orfila a été étudiant de l'université de Valence. C'est ici que son goût pour la chimie s'est révélé, et c'est à la suite des succès obtenus

dans les concours publics de cette faculté, qu'il fut envoyé à Madrid pour y perfectionner ses études sur cette branche des sciences naturelles. On comprend tout le plaisir que lui causait cette promenade au milieu d'une cité dont chaque monument lui rappelait une foule de souvenirs. En traversant une petite rue, le doyen s'arrêta tout à coup, et me dit en me montrant une petite fenêtre : « Voilà ma chambre, la maison n'a pas changé de forme, etc. »

On nous avait dit à Barcelone que le professeur *** vivait encore, M. Orfila se réjouissait de visiter son vénérable maître. Nous trouvâmes sans peine sa maison, et le doyen était tout ému en s'adressant à une antique duègne dont la jeunesse devait être contestable même en 1805. Nos renseignements n'étaient pas exacts : le vieux professeur (*catedratico*) de botanique et de chimie a cessé de vivre depuis quelques années; mais son fils, compagnon d'étude de M. Orfila, est très-vivant. Cet honorable confrère nous a été d'un grand secours dans l'utile emploi de notre temps.

L'université de Valence a toujours été célèbre en Espagne. Le décret du 17 septembre 1845 qui organise l'instruction médicale du royaume et qui fixe à cinq le nombre des facultés, en établit une à Valence. C'est sans contredit une des meilleures et des plus suivies. Nous sommes allés visiter cet établissement qui a subi, dans ces derniers temps, d'importantes améliorations. Le doyen a été reçu par les principaux membres de l'administration; nous avons pu examiner, dans tous ses détails, un édifice remarquable sous beaucoup de rapports. La salle des actes publics n'a pas été changée, et notre cher doyen a pu s'asseoir sur le même siége en bois où il a soutenu ses thèses pendant huit jours, *coram et contra omnibus*. Il a reconnu les portraits, un peu poudreux, de quelques anciens membres de la docte compagnie. La bibliothèque est magnifique; il y a un beau laboratoire pour la physique et la chimie, une collection des principales espèces zoologiques, un jardin botanique; en un mot, tout ce qui peut servir au complément des études médicales.

Au milieu de nos courses exploratrices, le doyen a été abordé par un monsieur qu'il a reconnu sur-le-champ, bien qu'il ne l'eût pas vu depuis quarante-deux ans. C'est le fils du vieux professeur dont j'ai parlé. La ressemblance est frappante, M. Orfila n'a pas hésité un moment à

le désigner par son nom. Ce personnage, qui est attaché à la faculté, a dit à notre cher doyen que le registre sur lequel on a consigné le procès-verbal de ses actes publics existe dans les archives, et qu'une copie de ces pièces pourra lui être envoyée à Madrid. Le doyen appelle cela ses lettres de noblesse.

Nous avons également visité l'hôpital, qui ne m'a paru remarquable que par deux particularités que voici : il a la forme d'une croix grecque, et les plafonds peu élevés sont soutenus par des colonnes renflées, étranglées, comme on en voit dans quelques monuments de l'Asie centrale. Je ne sais quel architecte a imaginé cette décoration fantastique. L'autre singularité, c'est que l'intérieur de l'édifice est barbouillé de jaune d'ocre, avec des bandes noires. Je ne me souviens pas d'avoir rencontré jamais un pareil gribouillage. Je ne serais pas étonné que les malades ne prissent la jaunisse et n'eussent des nausées au milieu de cette peinture effrayante. On eut le bon goût de nous offrir un intermède qui nous a dédommagés des impressions pénibles que causent l'aspect des malades. Il y a à Valence un ex-barbier, le seigneur Perez, véritable amateur de beaux-arts, auquel tout homme de goût devra faire une visite.

Le susdit, qui est vieux, a tiré parti de circonstances heureuses, et sa collection de tableaux est digne d'être visitée par tous ceux qui comprennent la peinture espagnole. Présentés par ces messieurs de la faculté, l'heureux possesseur de tant de belles choses nous a bien reçus, et voici ce qui s'est passé : el Sr. Perez, Espagnol de la vieille roche, est un petit vieillard sec, vif, agile et très-impatient ; il occupe avec sa vieille servante une maison à trois étages qui, du bas en haut, présente un véritable musée ; l'escalier lui-même est tapissé de tableaux, et Dieu sait si le passage en est plus facile.

Après les présentations et les salutations d'usage, le señor Perez s'empare d'un trousseau de clefs, et nous invite à le suivre. Les portes du premier étage sont ouvertes à grand bruit, les verrous tirés, les barres de fer enlevées, bientôt nous pénétrons dans une salle assez obscure, où se trouvent un grand nombre d'énormes croûtes de Zurbaran, de Murillo, de Juanes, toiles enfumées, poudreuses, sans aucun mérite à mes yeux. En contemplant Perez au milieu de ces chefs-

d'œuvre ignorés, j'ai eu la pensée que nous étions mystifiés, et que cet amateur n'était qu'un monomaniaque ignorant.

Le second étage ne vaut guère mieux que le premier; cependant j'ai aperçu un Velazquez et un Ribéra ne manquant pas de mérite, j'ai commencé à croire que notre hôte avait voulu parer sa marchandise, comme on le dit, et que ses meilleurs tableaux nous paraîtraient encore meilleurs après avoir vu les médiocres. Je ne m'étais pas trompé : bientôt nous pénétrâmes dans le vrai sanctuaire où se tient le dieu, et là nous fûmes convenablement dédommagés de notre promenade au travers des croûtes précédentes.

Le vieux possesseur de ces tableaux a raconté une foule d'anecdotes à propos de ces peintures qui font son orgueil et sa joie. « Ce Velasquez, un Anglais m'en a offert mille guinées; ce Murillo n'a pas son pareil en Espagne, et je ne le donnerais pas pour cent mille francs!

« Voyez-vous cet Alonso Cano, c'est un chef-d'œuvre, il vaut plus à lui seul que tout votre Musée de Paris. Regardez ce Morales, c'est pour avoir peint cette Vierge qu'on l'a surnommé *el Divino.* » Et ainsi du reste. Jamais adoration plus fervente n'a réjoui les auditeurs de ces paroles enthousiastes, et, pour ma part, je n'en perdais pas un mot. A force d'écouter parler les Espagnols, je commence à comprendre beaucoup de phrases, et, Dieu aidant, la conversation ordinaire n'aura bientôt plus de mystère pour moi. Le vieux Perez a terminé son panégyrique en disant que sa maison renfermait pour trois millions de tableaux et autres objets d'art. Il s'enflamme en parlant de ces trésors inestimables, et dit qu'en bon Espagnol il veut les conserver à sa patrie.

Il paraît, en effet, que la ville de Valence a proposé à notre *aficionado* de lui acheter sa collection, de créer un musée public dont on lui conservera la direction; mais le señor Perez n'entend pas de cette oreille. Se dessaisir de ses tableaux! cesser de les avoir là, sous la main et sous la clef! céder sa propriété à n'importe qui! Non, non; le vrai collectionneur n'oublie pas ainsi sa passion dominante; il ne donne pas sa démission. En perdant ses tableaux, Perez perdrait la vie, je suis certain que ce bon vieux ne survivrait pas à cette séparation. Il faut l'entendre parler de Murillo, de Morales, et surtout de Juanès,

qui me paraît son auteur de prédilection; son œil brille, sa voix devient vibrante, son dos un peu voûté se redresse; le petit homme grandit, et les caractères de la passion se manifestent avec une énergie remarquable.

Le señor Perez a le cœur haut placé, et je me plais à en consigner ici une belle preuve. Peu de temps après la révolution de Juillet, lorsque l'Espagne, agitée par le contre-coup, préparait de grandes réformes, lorsque les ordres monastiques se trouvaient sérieusement menacés, le roi Louis-Philippe envoya en Espagne le baron Taylor, avec mission expresse d'acheter des tableaux. Le moment était opportun, aussi M. Taylor sut en profiter.

Arrivé à Valence, il se présenta chez M. Perez, et fut admis à l'honneur de visiter sa collection. Il distingua trois ou quatre tableaux qui devaient faire une excellente figure dans la galerie espagnole, dont on voulait doter les collections du Louvre; ayant demandé à maître Perez quel prix il voulait les vendre, celui-ci répondit qu'il ne vendait pas ses tableaux, mais qu'il serait heureux de les offrir au roi des Français. Le cadeau fut accepté, et le roi, pour ne point être en reste avec M. Perez, lui envoya un beau service de porcelaine de Sèvres. J'ai vu ce cadeau vraiment royal qui était renfermé dans une belle caisse portant une inscription dédicatoire rappellant la générosité de l'Espagnol. Que vous semble de ce trait? N'y a-t-il pas là quelque chose de chevaleresque qui indique une âme élevée, une pensée noble et généreuse, un sentiment exquis des plus hautes convenances? Et notez que le susdit Perez a la plus haute opinion de la valeur de ses tableaux; il possède un petit Corrège dont on lui a offert mille livres sterling, et son grand tableau de Juanès vaut quatre-vingt mille francs, dit-il.

Ce musée ne renferme pas que des peintures, on y trouve des objets d'art de tout genre, médailles, bronzes antiques, manuscrits, dessins, objets d'histoire naturelle; c'est un pêle-mêle fort agréable à voir. J'y ai trouvé tout à la fois des émaux du seizième siècle, des statuettes en ivoire, des diptyques de la renaissance, puis des médaillons impériaux, des *as* romains et carthaginois, des armes de sauvages, des échantillons de minéraux, des coquilles fossiles ou naturelles, des oiseaux empaillés, des pierres gravées et une foule d'autres bric-à-brac du plus

haut goût. Au milieu de ce fouillis, j'ai admiré un magnifique camée antique de grande dimension, représentant une Minerve ailée. C'est un morceau très-précieux sur l'origine duquel je n'ai obtenu aucun renseignement. J'ai vu également deux têtes de griffons fantastiques en cristal de roche, d'un grand volume, et probablement fort anciennes.

Le señor Perez dit qu'elles ornaient les deux bras d'un de ces siéges consacrés aux prélats dans les églises métropolitaines. Je le crois volontiers, et je les ai fort admirées.

Notre visite a été fort longue, fort intéressante. A défaut de curiosité et de goût pour d'aussi belles choses, un observateur eût pris un grand plaisir à examiner l'heureux possesseur de ces richesses artistiques. Le bonhomme est méthodique; il tient à ses habitudes; il veut procéder suivant un ordre déterminé; il choisit son jour, sa place, et sait fort bien présenter les objets sous un aspect favorable. Sa vieille servante, qui très-probablement a pris en grippe cette collection qu'elle sait par cœur, ne se prête qu'en grommelant à toutes les volontés du maître, et l'arrivée des curieux exalte sa mauvaise humeur.

Elle ne peut trouver cette clef qui est dans sa poche; elle ne peut ouvrir cette fenêtre qui laisse arriver le jour et la chaleur, elle ne peut soulever ce cadre massif pour l'exposer à la lumière directe, et le vieux barbier prodigue à la duègne les apostrophes les moins sentimentales. Chaque visite de ce genre lui attire sans doute de nouveaux désagréments; aussi son air renfrogné montre assez de quel mauvais œil elle voit ces nouveaux visages. Étrangère à la passion de son maître, elle ne goûte pas, comme lui, un nouveau plaisir toutes les fois qu'une occasion se présente de passer en revue ses richesses, et cette exhibition a depuis longtemps perdu pour elle tous ses charmes. De là mille petites scènes domestiques fort amusantes et dont je n'ai rien perdu. Le tout se termine par un grand registre, sur lequel les visiteurs expriment leurs sentiments d'admiration et de reconnaissance. Le doyen a écrit, en bon espagnol, quelques phrases à la louange de notre hôte, et nous avons pris congé de ses toiles.

Notre tartane nous a fait faire une longue promenade le long des murs de la ville. Il reste encore une grande partie des murailles anciennes, crénelées et garnies de mâchicoulis comme celles d'Avignon.

Plusieurs tours ont une forme mauresque, des ornements nombreux, et, à une porte dont le nom m'échappe, il y a des ogives fleuries de la manière la plus délicate et la plus élégante.

Nous avons vu les beaux ponts qui traversent le Guadalaviar, et nous sommes allés nous promener sur l'Alameda. On désigne sous ce nom arabe une belle promenade située au delà du fleuve, le long de son bord, bien plantée de beaux arbres, décorée de quelques statues, et partagée en plusieurs compartiments pour les piétons, les cavaliers et les voitures.

Un autre lieu public, que l'on nomme Gloriette, a également reçu notre visite. C'est un petit jardin rempli d'orangers, de citronniers en pleine terre, mais où se rencontrent aussi quelques végétaux moins rares pour nous Parisiens. Là, en effet, se montrent en foule le grand soleil, la clématite, le basilic, les belles de jour et quelques composées banales. J'aurais voulu rencontrer des plantes moins vulgaires. On voit presque partout une superbe mauve en arbre, couverte de fleurs en ce moment, puis ce jasmin si odorant, et enfin une arthémise presque arborescente, dont on forme des bordures, des massifs d'un vert charmant. Je note aussi que la Gloriette et l'Alameda sont sillonnées de rigoles, où des eaux abondantes se promènent pour arroser des végétaux que le soleil aurait bientôt desséchés. Il n'y a qu'à Paris qu'on laisse mourir sur pied tant de pauvres arbres qu'un peu d'eau préserverait de ce malheureux sort.

Après des courses sans nombre, après une longue pause à la Gloriette et des orangeades plus ou moins glacées pour tempérer les ardeurs du soleil, nous avons songé à reprendre le chemin du port. Le moment était venu de retourner au Grao, et notre tartane, à laquelle on finit par s'habituer, s'élança gaiement dans cette direction.

Valence m'a beaucoup plu. C'est une ville qui a sa physionomie bien tranchée; elle conserve une tournure mauresque qui m'a fait plaisir : ses rues étroites et tortueuses, non pavées; ses logis aux fenêtres rares, ses habitants au costume sauvage, tout m'a intéressé, occupé; j'aurais voulu pouvoir disposer, non pas d'un jour, mais d'une semaine pour faire plus ample connaissance avec cette cité charmante. La société y est, dit-on, très-agréable, les dames ont une

grande réputation de grâces et de beauté, mais on les accuse d'être *ligeras, no menos de animo, que de cuerpo*. Le grand malheur!

J'aurais voulu voir également les campagnes environnantes, quelques célèbres monastères et le fameux étang ou lac d'Albuféra, apanage du maréchal Suchet, propriété qui rapporte deux ou trois cent mille livres de rente; mais il fallait partir, rentrer à bord de notre *Phénicien*, peu disposé à nous attendre; c'est ce que nous fîmes, tout en regrettant un séjour aussi rapide dans une ville où le bon emploi du temps serait si facile.

Pendant que notre tartane s'avançait vers le Grao, le doyen regardait sa montre, calculait les distances et s'étonnait de la longueur du chemin qui sépare Valence de la mer. « Que de fois j'ai parcouru cette route, disait-il, seulement pour me promener!... J'ai de la peine à comprendre qu'il nous faille près d'une heure pour arriver au but. — C'est probablement, mon cher maître, parce que, comme l'a dit Boileau, l'âge allonge le chemin; et puis un étudiant qui va se promener s'inquiète peu des distances; la jambe est leste quand la tête est chaude, et vous ne veniez pas au Grao seulement pour flâner. A vingt ans, on est toujours en quête; le jeune lion s'en va *querens quem devoret*, et vos courses vers le Grao n'étaient sans doute pas uniquement contemplatives. — Vous pourriez avoir raison; je me souviens très-bien qu'un jour, ou plutôt une nuit, par une de ces belles nuits comme on en a dans ce pays, je m'avisai, aidé de quelques camarades, de venir donner une sérénade à une jeune fille du Grao. Pendant que nous nous escrimions sur nos instruments, le frère de la demoiselle, accompagné de plusieurs amis, sortit tout à coup de la maison, armé d'un bâton, et se mit à nous donner la chasse. Le chef d'orchestre et ses concertants prirent la route de Valence avec une rapidité qui faisait plus d'honneur à leurs jambes qu'à leur courage; poursuivis avec ardeur, nous ne nous laissâmes pas atteindre, et cette même distance, qui me paraît si considérable aujourd'hui, fut franchie en moins d'une demi-heure. Je ris encore en songeant à cette course au clocher : tenez, voici justement la maison qu'habitait cette Dulcinée, voici le balcon sous lequel nous faisions notre musique. J'ai complétement oublié le nom d'une beauté que je connaissais à peine. Nous cherchions un





LE MARCHÉ À VALENCE

prétexte pour faire de la musique qui n'était pas excellente. A cette époque, je râclais la chanterelle d'un mauvais violon, j'écorchais la guitare si chère à tout bon Espagnol, et je ne chantais pas trop mal. Il n'était pas difficile de trouver des virtuoses de ma force, et peu de balcons étaient à l'abri de nos joyeuses sérénades. »

Tout en jasant ainsi, nous étions arrivés sur la jetée du Grao. Nous montâmes dans des barques pour regagner notre beau *Phénicien*. La mer est très-agitée; la tempête d'hier n'a eu qu'un moment de répit, et le vent souffle avec une violence extrême. Nous sommes ballottés par des lames furieuses; il a fallu bien des efforts pour atteindre le navire.

A sept heures, on lève l'ancre; nous gagnons le large, l'ouragan arrive avec toute sa fureur; il vient de l'ouest, et retarde notre marche : le tonnerre éclate à chaque instant, et plusieurs fois j'ai pu constater un phénomène nouveau pour moi. Un immense éclair sillonne la nue qui nous recouvre; une lame de feu se précipite dans la mer, à peu de distance de notre bateau, et, au même instant, j'entends un bruit tout à fait semblable à celui d'un coup de pistolet. C'est une petite explosion subite, sans prolongation, sans écho, absolument comme si l'on eût tiré un coup de pistolet ordinaire. Le capitaine, qui a été témoin de ce fait un grand nombre de fois, dit que c'est la foudre qui tombe dans la mer, et que cela indique la proximité du phénomène. Après avoir employé beaucoup de temps à regarder les diverses phases de la tempête contre laquelle nous luttons, je prends le parti d'aller me coucher; mes compagnons de voyage et presque tous les passagers sont un peu malades; je n'en excepte qu'un gros Anglais dont j'aurai occasion de parler plus tard : certaine belle dame est aux abois; sa cabine retentit de plaintes et de soupirs indiquant sa souffrance.

Le 27, au matin, nous sommes en face de Villajoyosa, et, si nous ne longions pas la côte de si près, nous pourrions apercevoir Iviza, la plus petite des îles Baléares. Le cap Saint-Martin, un peu au-dessous de Denia, forme la pointe la plus avancée du royaume de Valence; de là à Iviza il n'y a pas plus de quinze lieues.

Nous apercevons, dans les terres, une chaîne de montagnes fort éle-

vées, dont le profil ressemble assez bien aux dents d'une grande scie. Au milieu de cette succession de pointes, on voit une large brèche que l'on désigne sous le nom du *coup de sabre de Roland.*

On retrouve partout ces poétiques souvenirs des fabliaux du moyen âge. César et Roland sont des héros populaires : le sabre et l'épée conduisent plus sûrement à l'immortalité que les instruments pacifiques des bienfaiteurs de l'espèce humaine ; le troupeau humain garde un bon souvenir de ces grands guerroyeurs qui l'ont égorgé sans pitié. Mais laissons là cette source de déclamations philosophiques, et constatons, en passant, que les Espagnols désignent sous le nom de *sierra* ce que nous appelons chaîne de montagnes ; leur langage est plus exact que le nôtre. Ils disent encore *hilera* (une file), ce qui est encore meilleur. Toute la côte est montagneuse, et il faut noter que ces montagnes ont un aspect triste et sauvage. On dit que ces roches ardues et dépouillées contiennent beaucoup de minerais de plomb et de cuivre argentifère ; on commence même à exploiter quelques filons productifs; en ce moment, nous sommes en face d'une grande usine anglaise, dont les hautes cheminées portent un panache de fumée qui est d'un bon augure.

A neuf heures et demie, *le Phénicien* mouille son ancre dans le port d'Alicante. Nous sommes en retard de plus de deux heures, par suite de la tempête que nous avons essuyée : tâchons cependant de bien employer cette journée.

L'entrée par la voie de mer est fort pittoresque. La ville paraît peu considérable : le fort qui la domine est protégé par un rempart très-incliné, disposé en zigzag, sur lequel existe une sorte de route en escalier très-raide. Le port est protégé à son tour par une jetée, à l'extrémité de laquelle se trouve un phare en bois de la construction la plus élégante.

Nous débarquons sur le môle, et nous voici aussitôt en quête des impressions de voyage. D'abord remarquons ceci : il pleut très-rarement à Alicante : un monsieur, à figure de maître d'école, nous dit que depuis quinze ans on n'a pas vu autant de boue qu'il s'en trouve aujourd'hui dans ce pays de sécheresse habituelle. Nous avons dû marcher avec précaution, car la ville n'est pas pavée.

J'ai d'abord avisé un grand édifice orné d'une façade majestueuse, c'est l'hôtel de ville. Au-dessus de la porte principale il y a un grand écusson au milieu duquel on voit une porte de ville garnie de tours crénelées ; aux quatre angles de cette figure sont les lettres dans l'ordre ci-contre :

J C
A J

Je n'ai pas trouvé cette énigme lapidaire. Le rez-de-chaussée de l'édifice sert de prison, et nous avons vu des mains suppliantes sortir au travers des grilles, pour demander la charité.

La cathédrale d'Alicante a reçu ma visite; c'est une construction moderne, ou du moins rebâtie depuis moins d'un siècle. Tout l'intérieur est en plein cintre, les colonnes sont corinthiennes, et, soit dit en passant, les voûtes sont fendues çà et là par de vastes lézardes qui sont d'un mauvais augure. La façade tournée vers la mer est littéralement criblée de boulets. Les Français ont occupé Alicante depuis 1808 jusqu'en 1813, et pendant ces cinq années la ville a subi beaucoup de calamités guerrières. Elle a vingt mille habitants environ; son port est très-fréquenté, son commerce considérable et les étrangers n'y sont pas rares. Mais revenons à mon église; sa distribution intérieure est semblable à celle de Valence, le maître-autel est très-orné, mais ses dorures sont anciennes et plus anciennes que l'édifice actuel ; la chapelle de la Communion, dans le cloître voisin, est richement décorée; j'y ai vu des ex-voto d'une nature particulière, que je rencontre pour la première fois, ce sont de petits vêtements d'enfants, des robes de mousseline blanche, de petits bonnets enrubanés, attachés à l'autel de la Vierge; tendre symbole de reconnaissance maternelle, doux emblème de la ferveur religieuse d'une femme qui prie pour son enfant malade.

La chapelle du Saint-Sacrement a des portes en bois couvertes de sculptures intéressantes; ce sont des personnages qui rappellent la manière byzantine, des têtes à physionomie orientale, encadrées de rayons dorés, de l'aspect le plus gracieux. Il y a aussi dans le cloître de vieilles peintures à fresque fort peu remarquables comme dessin, mais pleines de naïveté; l'une d'elles représente saint Jacques de Com-

postelle; c'est l'œuvre de quelques pèlerins inconnus qui reçurent l'hospitalité dans ce lieu l'an 1540.

J'ai déjà remarqué à Barcelone et à Valence que les tombeaux sont assez rares dans les églises : sous ce rapport, l'Espagne et l'Italie diffèrent essentiellement. La cathédrale d'Alicante ne m'a pas offert vingt pierres tumulaires. Le pavé de cette église est en belles dalles de pierres dures. Il y a peu de tableaux et tous sont mauvais. Les statues sont plus nombreuses, mais horriblement mauvaises. Le Christ en croix, maigre, décharné, ensanglanté, est en outre, revêtu d'une sorte de jupon court qui enveloppe la partie moyenne du corps; cela ressemble aux jupes des garçons boulangers ou brasseurs, et rien n'est moins pittoresque. La Madone est richement vêtue; ses robes sont couvertes de dentelles, de lames d'argent, et sa mantille est parfaitement posée. J'ai aperçu plusieurs martyrs dans un état effrayant. La tête de l'un est fendue par un énorme coutelas qui est resté dans la plaie; l'autre a les bras et les jambes à moitié détachés, le sang ruisselle de toutes parts; celui-ci est brûlé vif et fait des gestes en rapport avec son supplice; celui-là est écorché de la tête aux pieds; une malheureuse femme, que je rencontre partout, a eu les deux seins amputés; sa poitrine mutilée me fait horreur. Il paraît que les Espagnols s'accommodent de ces représentations dramatiques qui nous seraient insupportables.

L'alameda d'Alicante est fort jolie, plantée de beaux arbres, entourée de belles maisons construites en larges pierres calcaires à coquilles. Ces énormes blocs sont bien taillés, leur grain est assez fin, mais je les crois facilement attaqués par les causes extérieures, sous l'influence desquels ils se délitent. J'ai vu de belles façades modernes usées par l'air et le soleil, plus promptement que cela n'arrive à Paris par le froid et l'humidité. Je recommande tout particulièrement la fontaine *Santa-Maria*, monument d'un effet très-pittoresque.

Alicante, qui était le *Lucentum* des Romains, m'a semblé un fort triste séjour; les montagnes qui lui forment une ceinture grise et sèche n'ont rien de récréatif; l'on dit que la campagne est très-aride. C'est sur ce sol pierreux que croissent les vignes qui fournissent un raisin délicieux que l'on fait sécher en ce moment au soleil; on ne le presse, pour en retirer le suc, que quand la plus grande partie de son

eau de végétation s'est évaporée. Il en résulte un vin liquoreux, sirupeux, qui plaît surtout aux dames, et que l'on exporte dans tous les pays du monde. On dit que le port d'Alicante fournit pour plus de quarante millions de produits.

J'ai beaucoup flâné dans la ville. Presque toutes les rues qui descendent vers le port sont encombrées de sable et de pierres entraînées par la pluie torrentielle qui a duré près de deux jours. Une des rues transversales, qui a eu le malheur de ne pas être lavée par les eaux du ciel, porte cette inscription : *Calle de los santos medicos!* Je me sens tout fier de cet honneur accordé à notre noble profession. Enfin on nous rend justice! On nous canonise, on implore notre intercession et nous voilà bien et dûment déclarés saints et sacrés! Il a fallu venir à Alicante pour trouver des cœurs reconnaissants, pour voir nos vertus appréciées! N'eussé-je découvert que cela, je me déclarerais très-satisfait de mon voyage; donc je vote des actions de grâces à l'Espagne pour cette tardive justice rendue enfin à la faculté.

Tout en recherchant la cause d'une apothéose semblable, nous atteignons l'autre extrémité de la rue, et là mes yeux se dirigent vers un grand tableau qui représente saint Côme et saint Damien. J'ai cru d'abord que c'était l'enseigne de quelque chirurgien barbier, mais je me trompais : l'hommage précité ne se rapporte qu'aux médecins du temps passé. Je voudrais bien savoir si la ville de Barcelone a songé à élever quelque petit monument au docteur Mazet, mort victime de son zèle, lors de la fameuse épidémie de fièvre jaune qui a ravagé cette capitale en 1821. Je doute que saint Côme et saint Damien aient donné une plus grande preuve de courage et de dévouement aux malades de leur temps. De nos jours, le courage civil est assez peu apprécié; il faudrait bien des miracles pour que l'on canonisât un de nos confrères.

Suivant ma coutume, j'ai visité la meilleure librairie de la ville; j'ai constaté que le seul livre composé et imprimé à Alicante est un *Abrégé de calcul* pour les jeunes enfants. Du reste, on s'occupe ici, comme partout ailleurs, de traduire nos romans français ; j'ai vu, en fait de nouveautés, une traduction récente du *Comte de Béziers* par Frédéric Soulié. Il faut convenir que c'est là un singulier choix. Nos

auteurs français sont loin de se douter du succès qui les attend à l'étranger.

J'ai rencontré des bohémiennes en assez grand nombre. Une famille, si cela peut s'appeler ainsi, composée de vingt-cinq à trente individus, hommes, femmes et enfants, campait dans une petite rue détournée; et tandis que quelques hommes réparaient la chaussure humaine; que d'autres, armés de longs ciseaux, tondaient des mules, les femmes, presque nues, allaitaient une sorte de petits singes qui ressemblaient, jusqu'à un certain point, à des enfants; leurs grands yeux noirs effarés et sauvages, leurs cheveux hérissés, leur peau olivâtre, tout indiquait une race méridionale dont l'origine est assez obscure, mais qui diffère beaucoup du peuple espagnol proprement dit. Ces Zingaris sont, dit-on, nombreux dans la Péninsule.

Alicante ne m'a rien offert de remarquable sous le rapport du costume de ses habitants. Il y a, dit-on, un bon hôpital, et, de plus, une sorte d'association mutuelle entre la plupart des personnes aisées, dans le but de secourir les pauvres malades et de surveiller l'éducation des enfants de ces mêmes pauvres. Cette institution de charité se soutient au moyen de souscriptions volontaires; on lui doit une multitude de bonnes œuvres. Il paraît que ces sortes d'établissements ne sont pas rares en Espagne.

Je suis allé dîner à bord de notre *Phénicien*, et, à huit heures, nous avons repris notre course sur la plaine liquide. Le temps est encore orageux; les éclairs se montrent au couchant, mais la mer est belle; je vais me coucher pour oublier la fatigue de cette longue journée de promenade.

Le 28 août, à cinq heures du matin, notre bateau à vapeur arrive dans le port de Carthagène. J'aurais préféré aller d'Alicante à Carthagène par la voie de terre; j'aurais eu l'occasion de traverser la petite ville d'Elche ainsi que sa forêt de palmiers qui fournit à toute l'Espagne ces palmes que l'on porte le dimanche des Rameaux, et qui décorent la façade de toutes les maisons. Cette charmante forêt est, dit-on, assez grande pour permettre une exportation immense de ses produits. Dans quelques jardins d'Alicante, j'ai vu plusieurs magnifiques palmiers ou dattiers (c'est le *phenix dactylifera*). L'aspect de ce bel

arbre m'a causé un vif plaisir. Que serait-ce si je pouvais en voir des milliers dans tout le luxe d'une végétation presque tropicale!

Cette route m'eût conduit à Murcie, capitale de la province de ce nom, dont Carthagène fait partie; mais j'ai dû me laisser emporter, par notre cher *Phénicien*, qui travaille pendant que nous dormons, et qui a doublé le cap Palos au milieu de la nuit. La navigation a été douce; à mon réveil, nous commencions à entrer dans l'espèce de bassin circulaire qui forme le port de Carthagène.

Le soleil se levait au moment même où j'apparaissais sur le pont: mais quelque envie que j'eusse de contempler les beautés de la nature, mes regards ont été attirés impérieusement par un spectacle tout nouveau pour moi. Il se trouve parmi nos passagers un Marocain, négociant, qui va de Marseille à Tanger. C'est un homme de trente-cinq ans, petit, robuste, à physionomie de renard; il est coiffé d'un turban blanc, veste bleue, pantalon rouge, puis des babouches, puis une pipe, enfin l'accoutrement complet. En bon musulman, notre compagnon de voyage fait ses ablutions et sa prière trois fois par jour, à midi, au coucher et au lever du soleil. Il se préparait à cette cérémonie lorsque je suis arrivé sur le pont, aussi ai-je profité de l'occasion pour étudier la liturgie mahométane.

Notre homme remplit d'eau un vase de fer-blanc, assez semblable à une cafetière se terminant par un long bec; il se lave successivement les pieds, les mains, le visage, la tête, la bouche, le nez et les oreilles; la main seule est employée à cet usage et le tout me semble fait en conscience. Tout en se recurant ainsi, notre Turc marmotte quelques prières, et quand ces ablutions sont terminées, il étend sur le pont un petit tapis carré et s'assied au milieu, les jambes croisées sous lui. Ainsi placé, il récite ses patenôtres, lève les mains au ciel, baise le sol, reste prosterné, se relève et continue cet exercice pendant un quart d'heure environ. La prière est entremêlée d'exclamations, de mots bizarrement jetés, et notre dévot paraît absorbé dans l'accomplissement de ce devoir. Cependant, quelques curieux l'ayant examiné de trop près, il a pris le parti d'abréger ses litanies.

Le port de Carthagène est rond, tellement régulier qu'on le croirait un ouvrage d'art. Ce bassin intérieur, qui présente un diamètre considé-

rable, ne communique avec la mer qu'au moyen d'un goulet étroit, sorte de déchirure d'une montagne que l'on a couverte de fortifications. On voit des embrasures de canons garnies de leurs pièces; un vaisseau de guerre qui tenterait ce passage recevrait une grêle de boulets.

La ville se trouve au fond de la baie, : si elle ne paraît pas considérable, on aperçoit du moins quelques édifices d'un aspect imposant, les quais sont beaux et vastes; il y a quelques bâtiments mouillés autour de nous, mais qui semblent bien rares au milieu de ce vaste bassin où une flotte entière trouverait assez d'espace.

On dit que Carthagène a été fondée par Asdrubal, et que, du temps de la domination romaine, elle était florissante. Détruite par les Goths, elle fut relevée de ses ruines par Philippe II, qui en fit le premier port de l'Espagne. Lorsque Scipion s'en empara, il y trouva des richesses considérables, surtout en métaux, et les mines d'argent du voisinage furent longtemps exploitées avec un plein succès. Philippe II résolut de faire chercher de nouveau ces filons si riches, mais les mines du Mexique firent négliger celles de l'Espagne, et les établissements nationaux furent abandonnés. Dans ces derniers temps, on a repris les travaux d'exploitation; j'ai vu, au fond de la baie, à gauche, une vaste usine métallurgique qui fournit de beaux produits. Notre capitaine m'a dit que bien souvent déjà il avait transporté à Marseille des caisses de lingots d'argent provenant des environs de Carthagène. Tant mieux! L'Espagne redeviendrait promptement florissante si elle tirait parti des richesses que recèle son sol : elle a en elle un véritable Pérou.

Comme port militaire, Carthagène est sans rivale en Espagne; au dire des marins, on ne trouve nulle part un bassin aussi vaste, aussi profond; les plus grands vaisseaux peuvent jeter l'ancre à quelques mètres du quai. André Doria, le célèbre amiral génois, disait que la Méditerranée ne possédait pas de port plus sûr, plus commode. A l'époque de la plus grande puissance de l'Espagne, ses flottes y trouvaient un refuge assuré contre la tempête.

Une circonstance m'ayant empêché de quitter *le Phénicien* aussi promptement que je l'aurais voulu, j'ai pu contempler à mon aise

cette vaste ceinture de montagnes qui entoure la baie, et qui est couverte, sur tous les points saillants, de murs crénelés, de fortins et de redoutes. On voit que l'on a protégé Carthagène contre les attaques par terre aussi bien que par mer.

Enfin je débarque et me voici sur un quai très-large, bordé par une muraille armée de gros canons. La porte de mer, belle et monumentale, est double; les sentinelles vous font prendre la droite, ce qui est une bonne coutume. La droite est pour ceux qui entrent en ville, la gauche pour ceux qui sortent; de cette façon, l'on évite les rencontres; je voudrais que l'on fît partout de même. Je commence aussitôt mes courses; j'arpente la grande rue qui traverse la ville d'un bout à l'autre, et j'arrive ainsi à une porte fortifiée, bastionnée, amplement pourvue de grosse artillerie. Je remarque qu'au delà des fossés, la campagne paraît absolument déserte. Je n'ai jamais vu de changement aussi brusque, aussi complet; on se croirait dans l'intérieur de l'Afrique, aussi je plains sincèrement quelques *arrieros* qui vont s'enfoncer dans cette solitude où un soleil brûlant étouffe même le chant de la cigale.

J'ai trouvé à Carthagène une alaméda fort poudreuse qui ne vaut pas celle de Valence. Puis nous avons fait notre visite à l'amiral commandant du port, afin d'obtenir le laisser-passer nécessaire pour parcourir ce grand établissement. Je parlais tout à l'heure du désert qui règne autour de Carthagène, mais je n'avais pas remarqué celui qu'on trouve dans la ville, et plus particulièrement dans l'arsenal.

Un gros concierge et quelques soldats gardent la grande porte, qui est monumentale et couverte à la fois d'armoiries royales et d'emblèmes militaires. Notre droit de passe dûment vérifié, on nous abandonna aux hasards de la promenade, et nous voilà parcourant de vastes cours dans lesquelles il y a complète absence d'ouvriers. Une multitude de hangars couverts renferment des objets d'armement pour les vaisseaux, il y a la corderie, le magasin des poulies, des ancres, puis des canons, des caronades, et beaucoup d'objets analogues; mais tout cela est en petit nombre, vieux, usé, rouillé. L'on découvre facilement, au milieu de ces grandes salles, que la vie manque à l'établissement : ce matériel si rare ne sert pas, ces magasins sont déserts ou

peu s'en faut; aucune main puissante n'imprime le mouvement à l'arsenal engourdi, et nous avons pu nous convaincre que l'Espagne n'avait pas de marine militaire à Carthagène. On dit que les ports du Nord sont plus vivants; que la Corogne, le Passage, Saint-Sébastien et Santander ont des vaisseaux armés. Le mouvement s'est transporté de l'autre côté de la Péninsule.

Notre longue promenade nous a fait voir que les chantiers de construction sont vides, que les cales le sont aussi, enfin que le magnifique bassin à flot où l'on pourrait ranger trente vaisseaux de ligne, ne contient absolument rien du tout. C'est désolant. Tout a été construit dans les plus grandes dimensions; on n'a rien épargné pour doter cet établissement des dépendances nécessaires; mais la solitude règne partout; l'on se sent profondément attristé par ce silence de mort dans un lieu où l'on trouve habituellement une activité bruyante. Quelques rares gardiens endormis veillent seulement à leur propre conservation; ils n'ont rien de mieux à garder; aussi je doute que l'on puisse exercer ici ces malversations administratives qui discréditent si fort les agents comptables de certains ports. Cependant je ne voudrais pas en répondre, tant ces messieurs sont habiles à faire fructifier ce qu'on leur confie. Tous les Arabes ne sont pas en Afrique.

Le grand bassin à flot communique avec le port, au moyen d'une large ouverture fermée par une chaîne. J'ai vu quelques forçats occupés au radoub d'une barque, puis quelques militaires en chemise, étendus à l'ombre sur de vieilles voiles, dormant ou fumant; nulle part je n'ai aperçu le moindre indice d'une vie active et laborieuse. Il n'y a pas longtemps que Carthagène était florissante; les flottes qui revenaient du nouveau monde, chargées de précieux produits du Mexique et du Pérou, les puissantes *armada* qui se rendaient aux Pays-Bas, en Hollande ou sur les côtes de l'Italie, remplissaient les bassins et le port; une multitude de matelots couvraient les quais et les rues de Carthagène; cette ville comptait alors près de quarante mille âmes: aujourd'hui il n'en reste pas la moitié.

Les habitants de cette *Carthago nueva* sont en effet peu nombreux, et bien que ce soit un jour de marché, il y a peu de mouvement sur



Rouargue frères del. et sc.

BENICARLO CARTHAGÉNE ORIHUELA



la place publique. J'ai vu de beaux melons à chair blanche, à peau fine, dorée ; j'ai vu des pastèques monstrueuses, puis des fruits de *cactus*, puis des grenades grosses comme les deux poings réunis, et des raisins merveilleux de couleur et de volume. Les vendeurs sont des paysans; voici leur costume : la tête est enveloppée d'une espèce de fichu, de foulard plus ou moins éclatant, fortement serré autour du front. Ajoutez à cela un grand bonnet de laine rouge qui menace le ciel ou qui retombe sur une des épaules, et vous pourrez vous convaincre que ces braves gens doivent être à l'abri des rhumes de cerveau. Cette habitude de se couvrir la tête, même avec excès, est particulière aux Orientaux. Sous ce rapport, les Carthaginois d'Espagne agissent, sans doute, de la même manière que ceux des environs de Tunis. Les mêmes impressions font naître les mêmes besoins, l'on sait se préserver de l'action du soleil là où son ardeur peut nuire aux fonctions cérébrales. Ajoutez qu'en ce pays les nuits sont toujours froides, et vous comprendrez la nécessité de ces précautions qui nous paraissent surabondantes. En revanche, si la tête est protégée avec soin, le cou est nu, la poitrine est à l'air, et la chemise largement ouverte laisse voir une peau bronzée par l'action de la lumière. Le pantalon est serré au-dessus des hanches, très-large, flottant, ne descendant pas au-dessous du genou qui reste nu. Les jambes sont couvertes par des bas de tricot qui ne passent pas les malléoles. Le pied nu est armé de sandales de sparterie, et la main porte un bâton de bois blanc, court, recourbé par le haut comme une crosse d'évêque. Cela ressemble au *pedum* antique des Égyptiens; mais le bâton tout entier n'a pas un mètre de longueur. A quoi peut servir un pareil instrument?

J'oubliais une pièce importante du costume de mes Carthaginois. Ils portent, au-dessus de la chemise, une sorte de gilet très-court, orné de boutons de métal, puis une petite veste bariolée de broderies éclatantes, et enfin une sorte de longue écharpe à carreaux, presque semblable au plaid écossais, et qui, fixée sur l'épaule gauche, flotte en avant et en arrière. J'ai vu plusieurs paysans drapés avec élégance dans ce manteau léger qu'ils ramènent autour de la poitrine de façon à se couvrir les bras. Cela leur donne une tournure fort singulière. En général, ces hommes sont grands et robustes; ils ont bonne mine; leur démarche

est ferme et grave; leur conversation n'est pas bruyante; tout indique chez eux une sorte de dignité de bon goût. Les femmes sont beaucoup moins remarquables que les hommes; leur costume n'a rien de pittoresque, et celles que le hasard m'a fait rencontrer n'étaient pas faites pour me donner une haute opinion de leur sexe. En somme, l'aspect général de la population n'est pas très-satisfaisant. Cette dignité, dont je parlais plus haut, s'abaisse volontiers jusqu'à demander l'aumône à l'étranger qui flâne : j'ai été assez surpris de me voir abordé par un vieux militaire qui, en implorant ma générosité, a écarté les plis de son long manteau, et m'a fait voir deux grosses épaulettes de capitaine de vaisseau. Je ne sais trop si ce n'est pas une manière adroite de mendier avec plus de succès, mais je n'ai pu refuser quelques réaux à ce personnage qui n'est peut-être qu'un habile filou.

Il y a un évêque à Carthagène et par conséquent une cathédrale; mais je ne sais quelle circonstance m'a empêché de visiter les églises de la ville. Extérieurement du moins, aucune d'elles n'offre beaucoup d'apparence. L'hôpital, fort intéressant, est soutenu par la charité publique. Il a été institué en 1693. Une commission, composée de trente membres choisis parmi les personnes les plus notables de la ville, se partage le service de surveillance, et tous les jours un des commissaires est de garde pendant vingt-quatre heures. Ce gardien officieux préside à la réception des malades, assiste à la visite des médecins, tient les divers employés sous sa dépendance. Les dames de la ville se réunissent tous les vendredis afin de travailler en commun à la confection de vêtements pour les pauvres. Chaque jour, l'une d'elles fait la garde et remplace nos sœurs de charité pour la distribution des médicaments et de la nourriture prescrite. J'ai vu le compte rendu de cette association pieuse qui comprend les documents recueillis depuis sa fondation jusqu'à ce jour, et j'ai été frappé de l'importance des résultats obtenus avec des moyens d'action si faibles en apparence.

Les rafraîchissements sont rares à Carthagène. On n'y trouve pas de glace. Les boissons rafraîchissantes que l'on vous sert dans les cafés consistent en *agraz*, sorte de verjus aigrelet, assez agréable en ce temps de canicule, et en une sorte d'orgeade granulée, émulsion d'amandes d'une fraîcheur douteuse, et que l'on boit faute de mieux. Les fontaines

publiques sont à sec; je n'ai vu d'eau coulante et murmurante que sur le quai où se trouve une aiguade assez bien alimentée.

Toutes mes courses terminées, je retourne à bord de notre bateau à vapeur qui lève l'ancre à midi. Il faut vingt-quatre heures pour arriver à Malaga. Nous courons directement au sud pour pouvoir doubler le cap de Gate qui, avec le cap Palos, forment les deux extrémités d'un golfe assez profond. La mer est belle; tout nous promet une navigation plus belle encore que la précédente.

Nous marchions à peine depuis une heure, lorsque nous avons vu venir à nous un bateau à vapeur armé en guerre, qui traînait à la remorque un contrebandier saisi dans le voisinage. On fait bonne chasse à ces messieurs, qui s'enrichissent aux dépens du fisc; aussi les Anglais se plaignent-ils de l'activité des marins espagnols. On leur contesterait volontiers le droit de réprimer ce brigandage qui ruine les manufactures de leur pays.

A midi et à six heures, mon dévot Marocain recommence ses ablutions générales, ses prières et tout ce que doit faire un fils de l'Islam. Assis sur son petit tapis, il récite une foule d'antiennes et les compte sur ses doigts, en s'y prenant de la manière suivante : la main étant fermée, il lève le pouce, puis l'indicateur, puis successivement les autres doigts, et les referme l'un après l'autre dans l'ordre inverse. De temps en temps, le fidèle croyant interrompt ses oraisons; il se prosterne, baise la terre, la frappe doucement de son front, puis il se relève pour recommencer, et ainsi de suite, un grand nombre de fois. Les soins de propreté sont extrêmes; pour ma part, je voudrais bien que la religion chrétienne prescrivît des ablutions à ses enfants. La propreté du corps ne peut pas être tout à fait antipathique à l'odeur de sainteté.

Depuis notre départ de Barcelone, nous avons toujours marché du nord-est au sud-ouest; nous nous approchons peu à peu de l'Afrique, le soleil aussi a des ardeurs vraiment africaines. Nous allons bientôt voir les rivages du royaume de Grenade et de l'Andalousie; mon imagination s'exalte à la perspective de ces beaux lieux. Au coucher du soleil, nous apercevons la masse énorme de rochers qu'on nomme le cap de Gate; si le jour nous favorisait, nous pourrions découvrir, au fond du golfe d'Almeria, la ville de ce nom, si riche en souvenirs

historiques de l'époque des Maures. Mais la nuit arrive avec toutes ses splendeurs; je regarde sauter quelques marsouins, voler quelques oiseaux qui vont vers la terre. Après bien des petites observations sur l'air, la mer, les passagers et sur moi-même, je vais me coucher avec l'espoir de contempler demain beaucoup de belles choses. C'est là le grand charme du voyage. Voir sans cesse du nouveau, éprouver chaque jour des sensations nouvelles, enrichir sa mémoire de faits intéressants, rencontrer des personnes spirituelles, n'est-ce pas vivre de la manière la plus agréable?

Le 29 août. — Il est six heures; me voici bien installé sur le pont de mon cher *Phénicien;* la nuit a été excellente; la mer est calme; j'ai bien dormi et je me sens des bouffées d'optimisme à ressusciter le cher Pangloss. Nous sommes à peu de distance du rivage; j'aperçois dans le lointain les hautes cimes de la *Sierra-Nevada;* plus près, une petite ville assez pittoresque qui se nomme *Motril,* qui renferme, dit-on, dix ou douze mille habitants. Son sol est favorisé à tel point qu'il fournit à la fois du coton, des cannes à sucre, et d'autres productions des Antilles. On voit de grands espaces couverts de plantes de l'aspect le plus agréable; le palmier donne des fruits excellents; la vigne et le figuier abondent; c'est une terre promise. Un peu plus loin, je vois *Solobreña,* ancien château fort des rois maures, couronnant un rocher escarpé. Puis vient *Almuñecar* autre ville mauresque, où les rois de Grenade enfermaient, dit-on, ceux de leurs parents qui leur portaient ombrage. Toute cette partie de la côte est pleine de souvenirs du plus grand intérêt. Je découvre, au-dessus d'Almuñeca, une sorte d'aqueduc qui vient de la montagne voisine, et qui se rend directement à la mer. Ses nombreuses arcades sont élégantes; je ne sais si c'était une aiguade pour les vaisseaux ou une source destinée à quelque maison de plaisance dont les ruines elles-mêmes ont disparu.

Nous ne marchons pas très-vite, le vent qui s'est élevé est contraire, il creuse de vastes sillons sur la mer, et notre *Phénicien* se balance de façon à fatiguer l'estomac d'une belle passagère qui est là, près de moi, étendue sur un des grands divans du salon. Sa tête inclinée exprime l'abattement; les longues arcades de ses sourcils se rapprochent par une contraction douloureuse, et s'il y a sommeil il est certainement labo-

rieux. Sa bouche est charmante, un peu avancée comme chez le lapin: quand elle parle, quand elle nous enchante de son ramage andalous, on ne sait s'il vaut mieux la voir que de l'entendre. La mer la fatigue; elle tombe en des langueurs qui nous privent de sa société, et nos barbus redoublent de cigares. Grand bien leur fasse.

Depuis Motril jusqu'à Malaga, la culture de la vigne est en grand honneur, car le terrain de cette contrée convient merveilleusement à ce précieux végétal. Les collines qui descendent peu à peu vers la mer, qui par conséquent regardent le sud, offrent une teinte rougeâtre due à la nature de ce sol; l'on aperçoit, dans toutes les directions, des lignes parallèles, des quinconces réguliers indiquant des plantations de ceps aussi loin que la vue peut s'étendre.

Nous nous trouvons, en ce moment, en face de Velez-Malaga qui, comme Motril, voit croître toutes les plantes équatoriales que l'on veut bien confier à son sol privilégié : c'est là que l'on récolte ces superbes raisins qui, séchés sur place, forment un des principaux articles de dessert chez tous les peuples civilisés. De Velez-Malaga à Malaga, il y a environ six lieues : la route qui côtoie le bord de la mer est en ce moment couverte de convois d'ânes et de chevaux chargés de caisses de raisins secs. Nous apercevons, en effet, des nuages de poussière, et, au moyen d'une lunette d'approche, je distingue aisément ces troupes de quadrupèdes cheminant tout doucement pour se rendre à Malaga. C'est le temps de la récolte; aussi des milliers d'animaux parcourent cette route jour et nuit, pour aller et revenir.

Le même pays fournit encore des figues parfaites, des amandes excellentes; de plus, ces montagnes sont riches en minéraux précieux : on a exploité, l'on exploite encore des galènes argentifères, de l'arsenic contenant également de l'argent; et depuis quelques années, les compagnies ont réalisé de grands bénéfices. C'est un sol généreux où tout abonde; le climat est charmant. On a dit des environs de Malaga ce que l'on a dit de Murcie, et à plus juste titre : *El cielo y el suelo buenos; el entresuelo malo* (bon ciel, bon sol; l'entre-deux ne vaut rien). C'est une sorte de dicton dont je ne me rends pas garant.

Nous marchons toujours assez mal, si mal que, suivant notre capitaine, nous sommes en retard de plus de deux heures. Cependant je com-

mence à distinguer, dans le lointain, une masse imposante que l'on me dit être la cathédrale de Malaga; peu à peu cette montagne de pierres prend une forme plus distincte, et je reconnais un grand et noble édifice autour duquel se groupent beaucoup d'autres constructions de moindre importance. Enfin, à quatre heures, nous jetons l'ancre.

L'aspect de la ville, lorsqu'on entre dans le port, est très-agréable. Une forteresse, bâtie sur un rocher qui se trouve à droite, domine la ville, et conserve une tournure mauresque qui attire l'attention du voyageur. La forme des tours, leurs créneaux dentelés, puis la singulière muraille en zigzag qui escalade la montagne, tout indique une de ces constructions particulières à l'Orient, qui furent transplantées en Europe au moyen âge. J'aime beaucoup ces châteaux forts que l'on voit de loin, et qui embellissent le paysage.

Nous avons eu à subir, à Malaga, une foule de cérémonies nouvelles. La députation de la santé a fait son office en conscience, la ville peut être bien tranquille; nous n'avons pas la peste. La police est venue à bord, afin de dresser la liste exacte des personnes qui doivent débarquer : on a noté avec soin nos paquets, malles et sacs de nuit; puis quand tout a été terminé, nous avons été transportés dans une grande barque jusqu'à l'escalier du quai, où des douaniers se sont emparés des personnes et des choses. On a conduit le tout dans la grande cour de la douane, où il nous a fallu attendre le bon plaisir de l'inspecteur : premier incident caractéristique. Le chef de la douane est enfin arrivé, s'est excusé poliment de nous avoir fait attendre (une heure environ), et nous a dit ne savoir où donner de la tête, parce qu'il était seul pour remplir ses fonctions. Il ne peut se fier à ses subordonnés; il faut qu'il fasse tout lui-même, la plupart de ses commis, atteints et convaincus de malversations, ayant été envoyés aux galères. Cette naïveté me paraît remarquable : tout le monde, en Espagne, cherche à tirer parti de sa position; les troubles politiques ont réduit les finances à un état si fâcheux, que les employés du gouvernement ne touchent qu'une faible partie de leurs appointements, ce qui les met dans la nécessité pour vivre d'avoir recours à des moyens extrêmes. La contrebande, qui s'exerce en grand sur les côtes de l'Andalousie, se trouve singulièrement facilitée par une foule de personnes qui mourraient de faim en

faisant leur devoir, et qui vivent assez bien en fermant les yeux sur des fraudes qui ne nuisent qu'à la fortune publique. Il y a, non pas seulement en Espagne, mais en France et partout, beaucoup de personnes fort honnêtes qui ne se font pas scrupule de voler le gouvernement. Ce qui est à tout le monde n'est à personne; la contrebande ne fait tort qu'au fisc, à l'État, au trésor public : donc on peut ne pas acquitter les droits d'entrée de certains objets; quelques francs de moins dans la caisse du ministre des finances ne feront de tort à personne.

C'est là une morale relâchée à l'usage d'une foule de gens qui se croient irréprochables. Avec ces raisonnements faux, on ruine son pays; l'Espagne, inondée de produits des manufactures anglaises, voit tomber son industrie qui ne peut lutter contre l'Angleterre; la douane, une des principales sources de la fortune publique, ne rapporte presque rien; l'État, qui manque d'argent, ne peut payer ses soldats, ses employés : de là une démoralisation générale dont on ne saurait trop déplorer les fatales conséquences. Tout se tient dans l'organisation d'un État; aussi lorsqu'un des principaux rouages vient à manquer, le trouble ne tarde pas à se manifester dans toute la machine.

Nos malles et paquets examinés, on nous mène à l'hôtel de la Danza, près du quartier central, et bientôt notre installation est terminée. Nous prenons notre part d'un bon dîner à table d'hôte; puis, cette affaire réglée, nous commençons le cours de nos flâneries dans la ville de Malaga.

Tout près de notre hôtel se trouve l'Alameda, la plus belle promenade de ce genre que j'aie vue en Espagne; elle est fort longue, bien garnie de grands arbres qui forment deux allées parallèles; il y a, en outre, des bancs en marbre, d'autres en bronze avec un dossier à jour fort élégant, et d'espace en espace se trouvent des socles en gaîne portant des bustes de marbre représentant des sujets allégoriques. Cette sculpture, qui est du reste sans mérite, a été mutilée à plaisir, et peu de figures peuvent se flatter d'avoir un nez intact. Quoi qu'il en soit, cette décoration fait un effet charmant; la promenade est soignée, bien nivelée, et les arbres, grâces à des rigoles ingénieuses, reçoivent autant d'eau qu'il leur en faut dans ce pays brûlant. Si les Espagnols n'aiment

pas les arbres dans la campagne, convenons qu'ils savent en avoir soin dans les villes : sous ce rapport, leur manière de faire devrait bien être imitée en France.

De chaque côté de l'Alameda s'élèvent deux rangs de beaux hôtels occupés par l'aristocratie du pays; c'est là que se trouvent les consuls des nations voisines : leurs écussons armoriés indiquent ces représentants que l'on est si heureux de rencontrer au besoin. J'ai aperçu un certain drapeau tricolore à qui nous nous proposons de faire une visite demain.

Nous avons parcouru une rue longue et étroite, mais très-bien éclairée par une foule de magasins remplis de marchandises de toute espèce. Les acheteurs ne sont pas rares; on parle vivement; on s'agite, les bons habitants de Malaga me paraissent plus vifs que tous les Espagnols que j'ai vus jusqu'ici. Je dois noter, en outre, au milieu de cette foule bruyante, bon nombre de jeunes femmes dont l'œil noir étincelle sous la mantille, et dont la tournure est frétillante; mais ne nous hâtons pas de juger ces dames.

Tout en flânant et devisant, nous sommes arrivés à une grande et belle place qui est celle de la Constitution. On en trouve infailliblement une dans toutes les villes d'Espagne, et ce nom est si populaire qu'il faut bien en conclure que la Péninsule tient beaucoup à cette forme de gouvernement si antipathique à l'absolutisme. Encore une erreur détruite! Plus de moines, pas de guitares, et la constitution partout : que diraient Philippe IV et Charles III?

Cette belle place a pour principal ornement un grand café où chacun se précipite à l'envi. Je n'ai jamais vu un établissement de ce genre qui m'ait paru aussi agréable. Après avoir traversé plusieurs salles très-vastes, nous arrivons dans une sorte de cour intérieure, entourée d'arcades, et qui est couverte par les rameaux d'une vigne immense. Ce berceau de verdure porte une multitude de raisins superbes. Des tables de marbre sont placées parmi beaucoup de plantes et d'arbustes, véritable parterre embaumé, et la foule qui jase et prend des glaces a l'air de s'amuser beaucoup. Nous avons été servis par un vieux garçon qui se dit Français. Il habite Malaga depuis plus de trente ans, et il y est resté d'abord comme prisonnier de guerre. Son langage s'est singulié-

rement altéré; peut-être même finira-t-il par ne plus parler français. — Bonsoir!

Le 30 août. — C'est aujourd'hui dimanche. Nous avons commencé nos courses de bonne heure, et, suivant l'habitude, la cathédrale a reçu notre première visite. Ainsi que je l'ai dit, c'est une édifice colossal qui date, pour son origine, de la fin du dix-septième siècle, mais qui n'a pris ce grand développement que vers 1760. La façade principale déploie un grand luxe d'architecture; l'une des tours, qui est terminée, a près de trois cents pieds de hauteur. Il devait y en avoir quatre autres non moins élevées, mais on s'en est tenu là, et l'on a bien fait, car je ne trouve pas que celle qui existe soit un chef-d'œuvre.

L'intérieur est divisé en trois nefs par de gros piliers taillés à facettes, dont les surfaces se prolongent jusqu'aux voûtes, et forment des compartiments assez riches, mais sans élégance. La maçonnerie est solide, mais massive; les pierres sont belles, mais lourdement posées; enfin l'édifice tout entier, assez grandiose du reste, ne flatte pas les yeux. Il y a beaucoup de marbres dans cette église; le pavé, qui en est formé, est un grand et bel ouvrage. Le pourtour du sanctuaire est disposé en arcades surbaissées, vastes niches sans grâce, contenant quelques petits autels ornés de scènes de la vie de saint Dominique. Ce personnage catéchise des nègres et des Indiens; il soigne les pauvres malades; sculpture grossière, la honte de l'ouvrier maladroit qui a taillé ces pierres. A ses deux extrémités, le chœur est fermé par de belles grilles dorées. Les ouvrages en fer sont bien supérieurs à ceux qui sont en marbre; les serruriers se montrent plus habiles que les sculpteurs, et les stalles en bois qui sont dans le sanctuaire ont un mérite incontestable. En somme, cette belle église ne m'a pas offert un seul tableau digne de remarque. Sainte Agathe et sainte Cécile qui ornent le devant du sanctuaire sont deux bonnes peintures, mais tout le reste est au-dessous du médiocre. Les statues qui ornent le dessus des autels sont d'un goût douteux et d'une tournure déplorable. Ici, comme à Barcelone, le dimanche n'est pas chômé; je ne sais plus où il faudra chercher de la dévotion; je ne parle pas de la religion. Après cette visite, nous avons examiné la place et le palais de l'évêque, qui semble bâti aux dépens des rognures de la cathédrale; puis nous avons arpenté bon

nombre de rues étroites et tortueuses, excellentes en ce temps de soleil qui brûle.

Une recommandation de notre consul nous conduisit chez un négociant qui s'occupe surtout des vins de ce pays privilégié. Nous avons goûté ce charmant nectar si chaud, si parfumé, puis nous avons visité les magasins où s'entassent chaque jour, et par milliers, les caisses de raisins secs qui sont exportés dans toutes les contrées de l'Europe. Ces longues caravanes d'ânes, de mules et de chevaux que nous avons découvertes sur les routes de Velez-Malaga, apportent chaque jour ici quarante à cinquante mille caisses de raisins, et souvent, dans un seul jour, un vaisseau en reçoit une pareil nombre, ce qui complète son chargement Cinq à six mille bêtes de somme arrivent et partent chaque jour; le nombre des manœuvres employés à l'emmagasinage n'est guère moins considérable; tout cela produit un mouvement prodigieux qui, à cette époque de l'année, donne à la ville un degré d'animation vraiment remarquable. Il en résulte aussi une masse de capitaux en circulation, vie et joie de la ville. On évalue à plus de cinquante millions la somme totale des exportations de Malaga; pluie d'or qui tombe sur ce sol brûlant. Chacun en prend sa part; tout le monde semble heureux et content. C'est une bonne fortune de visiter en ce moment Malaga, car en toute autre saison, il s'en faut de beaucoup que le mouvement soit le même. La physionomie propre de cette ville ne se peut bien observer qu'au milieu de la récolte du raisin.

Ayant parcouru les quais qui bordent le port, l'énorme quantité de marchandises que l'on transporte à bord des vaisseaux à l'ancre m'a causé une nouvelle surprise. Les caisses de raisins secs jouent le principal rôle, et j'aurais bien voulu avoir des détails précis sur la valeur de ces objets, mais je n'ai rien recueilli d'assez précis pour en parler. J'ai remarqué partout beaucoup de charbon de bois; c'est à peu près le seul combustible dont on se serve. Plusieurs fois, depuis notre départ de Barcelone, nous avons aperçu, la nuit, dans les montagnes qui bordent le rivage, des feux immenses qui ne sont autre chose que des charbonnières en exploitation. Ces produits sont apportés à dos de mulet, dans de grands sacs en sparterie, et j'ai été surpris du volume énorme des fragments que je voyais. On réduit ainsi des troncs d'arbres

tout entiers, et ce combustible, dit-on, est de la meilleure qualité.

Le hasard m'a conduit sur une belle place, au milieu de laquelle s'élève une colonne votive consacrée à la mémoire de quarante-neuf victimes qui furent sacrifiées en ce lieu, lors de la révolution du 11 décembre 1831. Le monument ne manque pas de mérite. Voici les inscriptions qu'il porte :

El martir que trasmite su memoria,
No muere, sube al templo de la gloria.

A vista de este ejemplo, ciudadanos,
Antes morir que consentir tiranos.

Les noms de ces victimes sont inscrits dans des couronnes qui décorent les faces de l'obélisque, et le tout produit un très-bon effet. Une sentinelle, gardant la pyramide, a soin de se tenir dans l'ombre qu'elle projette. J'ai failli être cuit en examinant le monument et en copiant les inscriptions.

Si le dimanche n'est pas un jour de dévotion pour les Espagnols, c'est du moins un jour de toilette, et les *señoras* et *señoritas* ne perdent pas l'occasion d'exhiber leurs plus beaux atours. J'ai rencontré beaucoup de dames très-bien vêtues, mais je n'ai vu aucune de ces beautés charmantes dont on parle tant. Les femmes du peuple, qui vivent presque dans la rue, ont en général un beau type, mais rien qui vaille, suivant moi, les femmes de Rome et des environs. Les traits manquent de grâce et de noblesse; l'œil est dur et la tête ne se pose pas avec ces airs de grandeur incomparable qu'on admire à Albano, à Frascati et dans beaucoup d'autres lieux voisins.

Mon pied vagabond m'a conduit dans une sorte de vallée étroite et poudreuse, où je voyais un singulier pêle-mêle d'hommes et d'animaux. Tout en examinant cette foule qui soulevait des tourbillons de poussière, je suis arrivé à un pont de bois, composé de cinq grandes arches. En tête de ce monument peu remarquable, j'ai lu, sur une grande plaque de marbre, que don Diego Osorio, chef politique de la province de Malaga, avait fait construire le susdit pont en 1759, pour faciliter les communications de la ville avec un de ses faubourgs, qui commence

à l'extrémité de la calle de Arriola. Tout cela m'a conduit à penser qu'il pouvait bien y avoir là une rivière quelconque, sans doute en hiver, lors de la fonte des neiges; mais j'avoue que, de prime abord, cette idée ne m'était pas venue. Le lit de la rivière, en ce moment, est occupé par des troupeaux de chèvres, par des escadrons de mules, par des bœufs, des moutons, des chevaux; il y a un camp sous le pont; des tentes sont dressées à l'ombre des arcades, et rien n'indique qu'il existe, en cet endroit, un cours d'eau de quelque valeur. Un déluge, survenant tout à coup dans la montagne, causerait une belle panique dans cette arche de Noé qui a élu son domicile au milieu du fleuve desséché.

J'ai vu beaucoup de belles maisons à Malaga; on y bâtit bien; le marbre est chose commune et l'on en trouve presque partout. Les assurances contre les incendies paraissent en faveur dans cette partie de l'Espagne. Les maisons de quelque valeur sont ornées de l'inscription : *Asegurada de incendios.* En beaucoup d'endroits, il y a aussi les mots sacramentels *de orden*, etc.; mais il faut le dire, sous ce rapport, Malaga ne vaut pas Barcelone, on ne se pique pas ici d'une propreté scrupuleuse; les recommandations sont peu efficaces; on voit, à chaque instant, les plus fortes contraventions aux ordres de la police, et l'on dirait que les gamins de Malaga se font un malin plaisir, comme ceux de Paris, de se moquer des inscriptions officielles. Il en résulte que l'odorat est blessé, et que la plupart des rues un peu détournées ne doivent être parcourues qu'avec précaution.

Le costume des femmes ne m'a rien offert de particulier. Celui des hommes a quelque chose de remarquable. Les gens du peuple portent la culotte courte; la jambe est couverte d'un bas de fil blanc; des grandes guêtres de cuir serrées au-dessous du genou, puis largement ouvertes en dehors, laissent voir le mollet. Ces guêtres sont assez épaisses; leur cuir ayant sa couleur naturelle, jaunâtre, est piqué, couvert de dessins variés. La jarretière se serre au moyen d'aiguillettes, également en cuir, taillées en lanières très-minces, nombreuses et flottantes. Cela descend jusqu'au milieu de la jambe. Le bas de la guêtre recouvre en partie le soulier, qui n'a rien de particulier. Cette sorte de vêtement doit convenir à ceux qui montent à cheval; c'est un bon préservatif contre les froissements douloureux, utile surtout dans un pays où se

trouvent tant de végétaux épineux. Cela rappelle assez bien les espèces de bottes larges et flottantes que portent les cavaliers mexicains. Des coutumes analogues naissent de conditions physiques semblables.

J'ai passé d'agréables instants au milieu de la place du marché. Je ne pouvais me lasser d'admirer ces beaux fruits étalés en profusion sur les dalles : des tas de pastèques et de melons; puis des montagnes de grenades, la plupart à pepins blancs; puis des raisins monstrueux, blancs, bruns, noirs, jaunes; des figues très-petites et noires, d'autres d'un volume énorme et presque blanches; puis des fruits de cactus et beaucoup de pêches, mais jaunes, dures, à peau et noyau adhérents; j'admirai aussi le pain, qui est d'un jaune doré, d'une pâte un peu ferme, d'une finesse extrême, d'une saveur excellente et dont la forme ressemble à celle d'un bracelet.

On comprend très-bien ici le confort, et je crois que, sous ce rapport, les villes maritimes sont beaucoup plus avancées que celles de l'intérieur. Malaga, qui a des relations commerciales très-étendues, voit des étrangers affluer dans ses murs; elle prend peu à peu de bonnes coutumes, et la vie espagnole ne peut que gagner à ces acquisitions. La forme nationale y perd sans doute, mais le reste s'en trouve bien, et je ne suis pas tellement fanatique des vieilleries péninsulaires que je regrette d'y voir substituer les perfectionnements d'une civilisation plus avancée.

Dans les grandes maisons, le service se fait à la russe : entre deux convives se trouve un menu élégamment écrit sur une sorte de carte; on sait par là le nom et le nombre de plats qui doivent circuler autour de la table, et l'on agit en pleine connaissance de cause. Les vins sont exquis, mais les amateurs donnent la préférence aux vins français. Pour moi, j'ai fêté les produits du crû espagnol, et j'ai trouvé que le vin de Malaga se mêlait bien à l'eau glacée.

Dans mes entretiens avec l'alcade major, avec le chef politique et le général Roncali, j'ai remarqué un sentiment qui nous est favorable. Notre genre d'esprit cadre mieux avec l'esprit des Espagnols que celui des Anglais; on reconnaît que nous avons de la générosité, que nous savons comprendre les intérêts de l'espèce humaine, et l'on nous sait gré de ne pas être d'aussi bons négociants que nos voisins d'outre-Manche. J'ai entendu dire que la contrebande anglaise ruinait le trésor

de l'Espagne, en l'empêchant de percevoir des droits légitimes, et le commerce de ce pays, qui ne peut lutter contre les producteurs étrangers. L'influence française ne peut qu'être favorable à l'Espagne; le général Roncali m'a dit, en propres termes, que « si les idées de Napo-« léon avaient pu prévaloir en Espagne, ce malheureux pays ne serait pas « aujourd'hui en retard d'un demi-siècle sur la France et l'Angleterre. « Oui, ajouta-t-il, si Napoléon ne nous avait pas opprimés, s'il n'avait « pas froissé le juste orgueil d'un peuple généreux, l'Espagne aurait « compris l'utilité des idées de réforme qu'on lui proposait, et aujour-« d'hui nous serions vos égaux. »

Ces paroles, venant d'un homme éclairé et qui a eu tout récemment l'honneur de faire partie des conseils de la couronne, m'ont causé autant de joie que de surprise. Elles prouvent, je pense, que les préjugés s'effacent peu à peu, et qu'il s'établit une communauté d'idées fondée sur des besoins analogues. La France a fait bien du mal aux nations qui l'avoisinent; elle a porté le fer et la flamme, surtout en Espagne; mais, en même temps, elle a propagé ses idées, ses institutions, et ses ennemis s'accordent à dire qu'elle n'a pas fait que du mal. La révolution française exerce une influence directe sur la Péninsule, et l'on nous rend la justice de dire que nous ne sommes pas égoïstes.

Par suite de mesures de police, on ne peut plus s'embarquer après le coucher du soleil sans une permission spéciale du chef politique. En conséquence, après de longs adieux faits à la société brillante réunie chez le consul de France où nous avions dîné, le chef politique nous a fait accompagner par un de ses aides de camp, et nous avons pu monter dans le canot du *Phénicien* qui stationnait pour nous à l'embarcadère. Le capitaine, qui savait que nous dînions avec toutes les autorités de Malaga, avait bien voulu nous attendre un peu. Il était plus de neuf heures quand nous sommes arrivés à bord; quelques instants après, le bateau à vapeur, ayant levé l'ancre, gagnait le large dans la direction de Gibraltar.

J'ai trouvé le pont du *Phénicien* encombré de matelats étendus par terre. C'est un bivouac qui m'a paru plus surprenant encore quand j'ai vu qu'il était destiné à une troupe de femmes assez jeunes, assez jolies; sorte de régiment sous la garde et la conduite d'une grosse mère aux

allures presque masculines. Le premier lieutenant m'a donné des renseignements sur cet étrange personnel. Voici ce que c'est : toutes les fois qu'un bateau à vapeur part de Malaga pour Gibraltar, un escadron féminin, semblable à celui que j'ai sous les yeux, s'embarque dans le but d'aller faire des emplettes de produits anglais. Ces dames arrivent à bord très-légèrement vêtues; elles n'ont que le strict nécessaire, lequel nécessaire se réduit à bien peu de chose dans un climat comme celui-ci. Arrivées à Gibraltar, elles s'habillent de pied en cap, aux dépens des magasins anglais; jupes et robes sont entassées; la soierie et les dentelles sont prodiguées partout; les châles, les fichus, les chapeaux, les voiles, les écharpes et autres objets analogues sont achetés et mis en place, et si, au moment du départ, leurs attraits sont à peine protégés par un costume parcimonieux, le retour les montre beaucoup trop décemment vêtues; il y a surabondance, excès; leurs appas disparaissent sous une masse d'étoffes superflues. Ajoutez que les frais du voyage sont peu considérables; que ces négociantes, pour la plupart jeunes et belles, ont plus d'une corde à leur arc, et que les gentilshommes anglais sont très-friands de cette volée d'oiseaux de passage. C'est dire que ces dames font de bonnes affaires et que leur contrebande de toilette est couronnée d'un plein succès.

La soirée est charmante; il fait chaud; mais la brise de mer nous apporte une aimable fraîcheur. La lune, qui resplendit au ciel, argente au loin de sa clarté le petit flot que soulève le vent. La mer est très-phosphorescente. Le *Phénicien* semble diviser des lames de feu; aussi son sillage lumineux attire les regards de tous les passagers. J'ai longtemps rêvé, penché sur le bord du navire, puis j'ai regagné ma cabine vaincu par le sommeil, et désireux de reprendre des forces pour voir Gibraltar.

31 août. — Entre Malaga et le rocher anglais le trajet n'est pas long; ce matin, à cinq heures, notre *Phénicien* jette l'ancre dans la baie de Gibraltar. Levé depuis quelques instants, j'ai pu examiner ce port dont on parle tant, à la possession duquel l'Angleterre attache tant de prix, et qui est si loin de valoir ce qu'il lui coûte. Examinons le panorama que j'ai sous les yeux.

Le *Phénicien* s'arrête à distance assez grande du môle, en raison

du peu de profondeur de l'eau. Les gros bâtiments ne sont pas en sûreté dans cette vaste rade ; les vaisseaux de guerre mouillent au large ; en ce moment il n'y en a pas un seul qui soit à l'ancre. Nous voyons très-bien une masse blanche sur le rivage opposé, c'est Algésiras ; de l'autre côté du détroit, une montagne à tête ronde, c'est l'Afrique ; à deux encâblures du point où nous sommes se montre un immense débris qu'on prendrait pour un écueil ; c'est une grande frégate américaine, le *Missouri*, je crois, qui a brûlé de fond en comble et dont la coque échouée n'est recouverte que de fort peu d'eau.

Un canot nous transporte au débarcadère : j'ai pu remarquer combien la mer a peu de profondeur dans les environs de la jetée. L'eau, très-limpide, laisse voir le sable et les herbes. Le môle, que nous contournons, est tout simplement une énorme batterie casematée ; il y a des embrasures dans toutes les directions, et les canons ne sont pas rares. Des soldats anglais montent la garde sur le rempart ; ils ne semblent donner aucune attention au mouvement des barques qui affluent vers le port. L'impassibilité britannique est à l'ordre du jour, et tout bon Anglais ne doit s'étonner de rien. C'est le *nil mirari* du philosophe. Grand bien leur fasse.

Arrivés en terre ferme, il nous a fallu subir les formalités de la police du lieu, et une petite heure s'est écoulée avant que l'on ait bien voulu nous autoriser à visiter la ville. Cela se fait avec une lenteur nonchalante qui nous agace les nerfs ; mais notre impatience, qui se trahit par des signes non équivoques, n'a pas même l'honneur d'attirer l'attention de ces hommes de plomb. Enfin, nous sommes munis des pièces nécessaires ; nous franchissons le pont-levis ; les sentinelles veulent bien nous laisser passer et nous voilà dans la ville.

Une des premières choses qui se présentent, c'est la place du marché, que nous avons visitée avec intérêt. Ses grandes dalles de pierre sont couvertes d'une multitude de poissons de forme nouvelle pour moi ; il y en a un surtout d'une forme très-allongée, et dont la bouche consiste en deux immenses mâchoires noires, molles, assez semblables au long bec d'une bécasse. Il y a aussi d'énormes poulpes, des crabes monstrueux, des crevettes, puis des sardines, des soles et beaucoup d'autres espèces remarquables. Les fruits ne sont pas moins beaux ici

que dans le reste du littoral, et messieurs les Anglais, qui ne connaissent guère que les poires cuites, doivent admirer les produits de cette nature presque tropicale. Les melons verts et blancs, les pastèques et surtout les raisins sont au-dessus de tout éloge. Mais laissons la nature, et voyons ce que l'art a pu créer à Gibraltar.

Entre le rocher et la mer s'étend un petit espace de terrain, sur lequel on a bâti une ville qui ne se compose que d'une longue rue. Il est impossible de se croire en Espagne. Les maisons, petites et régulières, n'ont pas de balcon; le nom des rues, des places, les enseignes des marchands, tout est en anglais, et la population elle-même présente une tournure anglicane fort marquée. J'ai rarement vu une plus étrange réunion de costumes : les juifs au bonnet pointu, à la redingote serrée par une ceinture; les Marocains aux sandales jaunes, au turban blanc, aux larges culottes flottantes; puis des Turcs avec le fez, et des Européens de toutes les couleurs. Ajoutez à cela les nombreux soldats de la garnison, des grenadiers vêtus de blanc et de rouge, des Écossais aux membres nus, avec le plaid et le bonnet à poil; puis des artilleurs en noir, des chasseurs à cheval et une foule d'autres, et vous aurez une idée du tableau bizarre qui s'est offert à nous dès nos premiers pas dans cette colonie britannique. Au milieu de la foule, j'ai rencontré quelques dames anglaises; mais comme je n'étais point venu à Gibraltar pour admirer ces grâces raides, ces chapeaux d'un goût contestable, ces tournures empruntées et ces robes mal taillées, j'ai continué ma route, et j'ai pu voir quelques femmes du pays revêtues de mantes rouges largement bordées de noir, costume original qui m'a plu davantage.

Une place plantée d'arbres, sur laquelle la foule achète des marchandises à l'encan, nous a offert un hôtel d'assez belle apparence : on nous a dit qu'il n'y en avait pas de meilleur à Gibraltar. Nous avons dû attendre longuement quelques biftecks mal cuits, larges tranches de bœuf prises au hasard, taillées sans méthode, indignes de paraître sur une table parisienne. Il n'y a pas un gargotier français qui ne se crût déshonoré s'il sortait de sa cuisine un plat aussi dépourvu de tournure et d'aspect. La faim rend indulgent, et j'ai choisi ce qu'il y avait de mangeable dans ce mets sauvage.

Le cher doyen n'a pas eu de peine à satisfaire son goût pour le thé; mais ici encore le sucre est jaune et en petits fragments; la crème sent un peu le bouc, et, pour un gourmet, la jouissance n'a pas été complète. Pendant que nous nous restaurions tant bien que mal, un valet de place avait été dépêché vers qui de droit, pour nous obtenir la permission de voir tout ce qu'il y a d'intéressant à Gibraltar, et bientôt nous avons eu la liberté de visiter je ne sais quel bastion banal, ainsi qu'une tour à signaux où tout le monde va se promener. Cela nous convenait peu : nous avons résolu d'aller un peu plus loin. Pour arriver auprès du gouverneur, il fallait être présenté par le consul de France. Après bien des difficultés, nous avons pu rejoindre ce personnage; l'affaire a été proposée, mais le consul ne nous a pas dissimulé qu'il comptait fort peu sur le succès de cette démarche. Souvent il lui arrive de conduire chez le gouverneur des Français de distinction, et sir Robert Wilson leur refuse toujours la permission de visiter les galeries du grand rocher. Cette faveur, accordée à M. Thiers il y a deux ans, ne l'a pas été depuis; notre consul a l'air de dire que, l'ayant sollicitée pour des personnes nous valant bien, il n'espère pas l'obtenir; mais M. Orfila, qui veut en avoir le cœur net, insiste pour tenter la fortune, et voici ce qui s'est passé :

Annoncé par notre consul, le nom d'Orfila excite un vif mouvement de curiosité chez sir Wilson, qui, s'étant levé avec empressement, vient au-devant du doyen, et lui demande s'il est bien M. Orfila de Paris. Sur la réponse affirmative, le gouverneur qui se rappelle les anciennes relations d'amitié avec notre doyen, alors qu'il s'agissait de favoriser l'évasion de Lavalette, fait au maître un accueil charmant, et entame aussitôt le long chapitre des souvenirs de 1815. Le gouverneur passe en revue mille choses, et, entre autres, le procès de madame Lafarge; il s'intéresse à cette singulière héroïne, et discute avec chaleur les preuves de sa culpabilité. Sir Robert Wilson s'est mis à la disposition de notre doyen, il l'a invité à dîner; mais apprenant que nous devions partir le soir même, il a donné aussitôt les ordres les plus précis pour que l'on nous fasse voir la citadelle dans tous ses détails. C'était là, il faut en convenir, une chance heureuse. Tâchons d'en tirer parti.

Nous avons gravi un certain nombre de petites rues dans la plupart

desquelles il y a des marches taillées dans le roc, et qui peuvent légitimement passer pour des escaliers. Cette voie ardue, faite pour des singes, parcourue en plein midi, *sub sole*, nous a paru un peu raide; mais, le courage et la curiosité aidant, nous sommes arrivés à une grande porte honnêtement fortifiée. Il nous a fallu, là, montrer patte blanche et une permission formelle pour passer outre. Pendant que l'on allait chercher un sous-officier d'artillerie pour nous conduire, nous avons repris haleine à l'ombre d'un arbre, et j'ai profité de ce moment de répit pour jeter un coup d'œil sur les plantes qui s'y rencontrent. D'abord le gros arbre qui nous abrite est tout simplement un *Ricinus palma Christi*, superbe euphorbiacée qui, en France, est une herbe annuelle. Ici, c'est un arbre dont le tronc a près d'un mètre de circonférence, et très-probablement ce vieux ricin a plus de cinquante ans. Tout près de là un aloës vient de fleurir, et sa hampe, qui a bien vingt pieds de hauteur, porte encore des restes de sa magnifique girandole. Une petite haie de *cactus* présente, au milieu de leurs épines redoutables, de beaux fruits mûrs. J'aperçois, en outre, un buisson de l'*acanthus mollis*, puis des *geranium* en arbre, comme ceux du cap de Bonne-Espérance, la patrie véritable de cette magnifique tribu des *pelargonium*. Mais je vous fais grâce de toute ma botanique; l'officier nous attend, et nous marchons à la file dans un chemin creusé dans le roc qui conduit aux premières galeries couvertes.

Il faut dire d'abord que le rocher de Gibraltar est un calcaire compacte d'un blanc jaunâtre à grain fin et serré, sorte de marbre vulgaire, qui offre une résistance considérable à l'action de tous les instruments. Dans cette montagne, on a creusé des galeries disposées de telle façon que des ouvertures faites au rocher servent d'embrasures à des pièces de gros calibre destinées à lancer des boulets dans toutes les directions. Ces galeries, qui sont superposées, forment au moins quatre ou cinq étages de batteries. On a bâti des fortins sur le sommet de la montagne, et je ne sais, en vérité, comment on a pu monter des canons sur ce point élevé de plus de cinq cents mètres.

Les galeries ont été commencées vers 1790; on y a constamment travaillé depuis. Elles vont toujours en montant; la pente n'en est pas très-rapide; aussi l'on conçoit que de forts attelages et des bras nombreux,

aidés de machines puissantes comme un cabestan, puissent traîner vers chaque plate-forme une pièce du plus gros calibre. De temps en temps, la galerie offre un grand évasement du côté de la surface du rocher ; c'est une sorte d'excavation arrondie comme une rotonde qui s'ouvre au dehors par une ou deux fenêtres destinées à recevoir la volée des canons. Sur des tréteaux en fer scellés dans le roc, il y a tous les ustensiles nécessaires au service de la pièce, et de plus, des caissons contenant des gargousses. Enfin, un petit parc à boulets et à paquets de mitraille complète la décoration de ce charmant boudoir d'une nouvelle espèce.

Nous avons employé plus de deux heures à visiter ces galeries. Fatigués d'une course et d'une inspection dont nous ne voyions pas la fin, nous avons dû renoncer à parcourir d'autres galeries absolument semblables aux premières. Dirai-je que le roc est excavé dans une étendue de trois à quatre kilomètres ? dirai-je que cette montagne recèle dans ses flancs plusieurs milliers de gros canons ? dirai-je que cette gigantesque redoute en reçoit tous les jours de nouveaux, et que la vieille Angleterre croit n'avoir fait à Gibraltar que la moitié de ce qu'il y a à faire ? Tout cela paraîtra bien exagéré, et cependant tout cela est vrai.

La solidité du roc a partout rendu nécessaire l'emploi de la mine, pour creuser ces interminables galeries. Dans plusieurs points, on ne s'est pas borné à construire une rotonde pour y loger un ou deux gros canons, on a créé une vaste salle où il y aurait assez de place pour une batterie tout entière. Il est même arrivé qu'un gouverneur galant a donné un bal dans l'une de ces cavernes artificielles, et l'on prétend que le coup d'œil était magnifique. Vers le milieu de la hauteur du rocher, on a fondé un vaste magasin d'artillerie. Il y a là une compagnie d'artilleurs, travaillant à monter des affûts, à dérouiller des boulets, à confectionner des gargousses ; mais ce laboratoire, que nous avons visité, est exposé à une telle chaleur, que j'ai peine à comprendre qu'il ne s'y manifeste pas de temps en temps une combustion spontanée. Les sentinelles, il est vrai, sont préservées de l'action directe du soleil par une sorte d'auvent en châssis de toile, monté sur un grand pivot et qui peut prendre telle position que l'on veut ; c'est

une assurance contre la grillade, et je plains ceux qui sont forcés d'y avoir recours : il n'est pas rare, dit-on, de trouver des sentinelles mortes sur place.

Dans cette course, j'ai observé une grande variété de canons; les affûts sont ingénieusement modifiés suivant les circonstances : il y en a qui sont disposés de telle sorte que leur tir peut être vertical en bas, et qu'une terrible mitraille inonderait ceux qui seraient tentés d'escalader le rocher; d'autres sont mobiles latéralement : la base de l'affût roule sur un plan semi-circulaire qui permet de balayer l'horizon dans une étendue très-considérable. Ces procédés de balistique se perfectionnent chaque jour, mais pas encore assez promptement à mon gré. J'espère que l'art de tuer les hommes fera de tels progrès qu'on n'osera plus s'en servir.

Nous avons fait un assez long trajet en plein soleil, et j'en ai profité pour examiner la végétation de ce roc qui regarde le midi. J'ai vu, par-ci par-là, quelques beaux exemplaires d'une liliacée fleurie; c'est, je crois, une petite asphodèle d'une odeur charmante; il y a aussi beaucoup de petites plantes épineuses, ou du moins très-pubescentes, des hélianthèmes frutescens, des borraginées et plusieurs cynarocéphales que paraissent affectionner très-particulièrement de petits colimaçons. Toutes ces tiges épineuses en sont couvertes, et cela me rappelle ce que j'ai déjà observé en Sicile ainsi qu'aux environs de Rome.

J'ai rencontré quelques fragments de rocher contenant des débris de coquilles fossiles, et des échantillons d'albâtre lamelleux. On dit que la montagne contient plusieurs espèces minérales assez remarquables. En gravissant ces hauteurs, j'ai entendu le chant d'une perdrix; notre conducteur m'a dit qu'il y en avait beaucoup et qu'elles s'y reproduisaient tous les ans. J'ai abordé la grande question des singes, et je dois dire ici que plusieurs personnes m'ont affirmé en avoir vu. On les aperçoit souvent en maraude dans les jardins qui se trouvent vers la pointe de l'Europe. Actuellement, ils se tiennent sur le versant opposé de la montagne, afin d'éviter l'action d'un soleil brûlant; mais quand il fait moins chaud, et que le vent du nord-est vient à souffler, ils reparaissent de ce côté et l'on peut, à chaque instant, s'assurer de leur présence. C'est donc un fait avéré, contre lequel je ne puis conserver de

doutes, bien que je ne l'aie pas vu de mes propres yeux. Tout le monde en parle ici comme d'une chose vulgaire. Il est donc positif que l'Europe possède un singe à l'état sauvage, et que ce singe est le magot, *simia inuus* ou *pithecus inuus*, très-connu des anciens. Il a cinquante centimètres de hauteur, à peu près; pas de queue; son pelage est d'un gris jaune qui devient blanchâtre par devant. C'est celui que l'on voit le plus communément dans les ménageries ambulantes, et qui est très-susceptible d'éducation. Tout le monde sait que ce singe est l'animal qui, après le danseur, ressemble le plus à l'homme.

Je ne me rappelle pas avoir jamais été rôti d'une façon plus complète et plus prolongée que je ne l'ai été dans le cours de cette visite. Quel soleil! grand Dieu, quelle chaleur! Et pas le moindre souffle d'un vent quelconque, pas le moindre rafraîchissement possible sur ces hauteurs arides! On nous a proposé de voir plusieurs points élevés et découverts de cette immense forteresse; mais nous avons renoncé sans peine à un plaisir douteux acheté au prix d'une grillade assurée. En conséquence, nous sommes redescendus vers la ville, et nous avons fait irruption dans le premier cabaret borgne qui s'est rencontré. De l'eau, de l'eau! C'était un cri général, et, par bonheur, on a pu nous en donner. Les verres étaient aussitôt vidés que remplis; l'incendie qui nous dévorait menaçait de mettre à sec toutes les fontaines environnantes; aussi avons-nous dû songer aux moyens d'atténuer les inconvénients de cette inondation. Les azucarillos nous ont paru devoir remédier au mal possible, et plusieurs douzaines de ces charmantes friandises ont disparu avec une rapidité qui tenait du prodige. Notre hôte était stupéfait de cette consommation héroïque; plusieurs buveurs attablés regardaient, bouche béante, nos prodiges, sans savoir à quoi attribuer cette voracité phénoménale.

Bien rafraîchis, nous avons arpenté la ville pour en découvrir les beautés. J'ai remarqué plusieurs édifices assez notables portant le nom du gouverneur Don Georges, et la date de 1788. J'ai aussi visité une église catholique dans laquelle on célébrait un service funèbre anniversaire. Le principal autel est orné d'une bonne copie de la Transfiguration de Raphaël. L'église anglaise est fermée. Messieurs les protestants, qui font de la religion une affaire, ne s'occupent de ce grave sujet qu'à jour

fixe. Il y a pour la piété des dates, des échéances. On sait ce que cela rapporte.

La grande rue de Gibraltar n'est pavée qu'en quelques endroits; le reste est macadamisé; ce qui ne préserve ni de la poussière ni de la boue. Nous avons suivi cette voie jusqu'à l'extrémité, puis nous avons franchi une porte fortifiée, puis nous sommes arrivés à l'alameda, qui est superbe. Il y a des arbres magnifiques, donnant un ombrage délicieux. Un espace considérable réservé aux cavaliers était plein de jeunes officiers caracolant à l'envi sur ce cours si bien disposé pour les exercices équestres. Il faut convenir qu'un jeune gentleman à cheval a une tournure particulière; on sent que l'homme est maître du quadrupède; son aisance est parfaite, sinon sa grâce, et l'on voit que le jeune insulaire est bien véritablement homme-cheval, centaure, ceci soit dit en bonne part. Nos meilleurs écuyers peuvent à peine soutenir la comparaison avec ces casse-cou incarnés, ces maquignons enragés, et je les en félicite.

En continuant notre promenade, nous serions arrivés à la pointe d'Europe, mais l'inclémence d'un ciel d'airain nous a interdit cette visite. Une bonne calèche eût été nécessaire pour suppléer nos jambes. De loin, nous avons entendu une musique un peu dure, entremêlée de fanfares et de cris; on nous a dit qu'il s'agissait de je ne sais quelle fête, ou d'une politesse adressée par le gouverneur à un officier général; le *God save the king* nous a prouvé que c'était de la musique anglaise. Il ne faut pas disputer des goûts, mais je préfère, le croira-t-on? la musique italienne.

L'endroit où nous sommes en ce moment est littéralement couvert de canons en batterie. Il y en a plusieurs étages, je n'ai jamais vu une telle profusion de moyens défensifs. Sur cette langue de terre qui s'avance au delà de la pointe du rocher, tout un arsenal est entassé. On m'a dit que ce luxe de protection était le résultat d'une bonne plaisanterie que je veux consigner ici. Un officier du génie français, se trouvant à Gibraltar, se fit un malin plaisir de dire tout haut, dans un banquet, que cette fameuse forteresse, réputée imprenable, avait un côté faible, un point vulnérable, et que tout chef d'escadre un peu énergique pourrait, dans une matinée, jeter cinq à six mille hommes de

bonnes troupes sur cette partie du territoire anglais et s'emparer de toute la forteresse. Il alla plus loin, et désigna la pointe d'Europe comme étant cet endroit si facilement abordable. Ces paroles, dites avec intention, ne furent pas perdues, et bientôt des ordres furent donnés pour fortifier de nouveau cette plage accessible. Le gouvernement anglais a dépensé des sommes importantes dans le but de remédier à ce mal imaginaire, et l'on dit que les ingénieurs militaires ont déclaré que Gibraltar ne serait à l'abri d'un coup de main que quand on y aurait accumulé deux mille canons. C'est à peu près le double de ce qui s'y trouve actuellement. Je leur souhaite bien du courage.

Il est doux de parler bataille, assaut, canons et mitraille en pleine paix, au milieu des douceurs d'un voyage d'oisifs, alors que l'on a liberté d'aller partout où vous conduit la fantaisie. En ce moment, par exemple, après avoir parcouru une ville tout anglaise, avec ses *street*, ses *square*, ses *row*, me voici presque couché sur un banc, bien abrité contre le soleil par le feuillage épais, *patulæ recubans sub tegmine,* non pas *fagi*, non pas d'un hêtre comme le Tityre de Virgile, mais bien sous un phytolacca gigantesque, couvert de fleurs odorantes. Et, pour le dire en passant, ce bel arbre, de la famille des chénopodées, a pris, sous l'influence des conditions locales, un développement merveilleux. Son tronc, qui a au moins deux mètres de circonférence, est porté sur une sorte de souche à moitié sortie de terre, et qui ne ressemble pas mal au dos d'un gros éléphant. L'écorce brune, chagrinée, s'enlève avec facilité, laissant voir un tissu très-spongieux, gorgé d'une séve visqueuse qui coule aussitôt. Je note ces petits détails qui sont pour moi un moyen de mnémonique excellent.

Revenant à nos propos sur l'artillerie anglaise de Gibraltar, je dirai que, tout bien examiné, j'ai franchement émis l'opinion que tout cela pourrait bien constituer une des plus formidables inutilités que le génie de la guerre ait inspirées aux possesseurs iniques d'une position dont ils s'exagèrent l'importance. Gibraltar est une des grandes étapes des flottes anglaises; c'est un dépôt de soldats que l'on acclimate peu à peu avant de les expédier au cap de Bonne-Espérance et dans les Indes orientales; à ce titre, nos voisins en font le plus grand cas. Gibraltar, Malte et les îles Ioniennes sont des points de ravitaillement où les vais-

seaux anglais peuvent se réparer, se réunir, et, sous ce rapport, on ne saurait en méconnaître la valeur. Mais il ne s'ensuit pas que Gibraltar, par exemple, soit aussi imprenable qu'on veut bien le dire. Ce n'est pas tant son artillerie qui le garde que le peu de profondeur de la mer qui l'environne, et qui ne permettrait pas aux gros vaisseaux d'en approcher à bonne portée. Du côté de terre, l'attaque ne serait peut-être pas aussi difficile qu'on le pense. Les batteries qui sont dans les immenses couloirs que l'on a creusés dans la montagne m'ont semblé sujettes à un inconvénient auquel on n'a peut-être pas songé. Je crois que le défaut de courants d'air, dans ces galeries étroites, laisserait la fumée s'y accumuler au point de suffoquer les servants. J'ajoute même que les détonations de ces grosses pièces, dans un espace resserré, pourraient bien ébranler le rocher excavé, et déterminer un immense éboulement qui engloutirait les canons et les canonniers. Je souhaite que l'on n'ait jamais l'occasion d'en venir à l'expérience, et que cette collection de bouches à feu ne figure jamais autrement que comme un musée d'artillerie. Fasse le ciel que toutes ces machines à extermination se rouillent peu à peu, et que les gouvernements s'aperçoivent quelque jour que le métal employé à fondre des canons pourrait recevoir une destination meilleure.

Pendant que nous revenions en ville, nous voyions défiler devant nous la musique du régiment écossais dont j'ai déjà parlé. Ces hommes, si singulièrement vêtus dans leur nudité, sont beaux, grands et robustes, leur air martial fait plaisir à voir. Les cornemuses sont nombreuses, et j'aurais voulu les entendre jouer de près quelques-uns de leurs airs nationaux dont le caractère est si remarquable, dit-on. Quelques officiers à cheval ont une tournure excellente.

Gibraltar possède un grand nombre de *convicts*, galériens et forçats que j'ai vus défiler en bon ordre se rendant à leurs travaux. Ils ont des vêtements de couleur et de forme particulière, mais ils n'ont pas de fers; leur aspect n'indique pas la dégradation morale que l'on rencontre dans nos bagnes. Je crois que nous aurions raison d'imiter ce régime, qui me paraît préférable au nôtre. Nos philanthropes devraient bien songer à rendre leurs condamnés moins hideux.

Nous sommes revenus à la porte qui précède le lieu où l'on s'em-

barque. Il y a là une assez belle place entourée de casernes où se pressent des soldats de toutes armes. C'est un lieu de promenade ; on y rencontre des femmes assez élégantes dont l'œil noir me paraît passablement vif. Dans la ville, beaucoup de minois provoquants se montrent derrière les rideaux. J'en conclus que le dieu de Cythère n'est pas exilé de ce rocher formidable. J'ai rencontré là une grande quantité d'hommes revêtus des costumes les plus variés, et au milieu de cette foule composée de Marocains, d'Arabes et de juifs, j'ai donné une attention toute particulière à une charmante petite gazelle qui se promenait tranquillement au soleil. Enfant du désert, transportée au milieu de cette ville, elle n'a rien perdu de sa grâce élégante en perdant sa liberté sauvage. Son œil noir, plein de douceur, son pelage fauve, sa jambe fine et légère, sa démarche si gracieuse, tout m'a frappé ; je me suis cru en Orient. Il est vrai que quelques lieues à peine me séparaient de l'Afrique.

A Gibraltar, il n'y a que deux ou trois maisons de commerce tenues par nos compatriotes ; les affaires ont étrangement diminué d'importance depuis quelques années ; tout porte à croire qu'elles diminueront encore dans la proportion du degré d'influence que nous exercerons en Espagne. Du reste, Gibraltar est un port franc ; les juifs y sont très-nombreux, très-riches, ils font la plus grande partie du commerce de la place. La population de cette ville ne s'élève pas à plus de quinze mille âmes ; sa garnison compte toujours cinq ou six mille hommes sous les armes.

A six heures du soir nous étions rendus à bord ; il avait fallu nous presser un peu, car ici on tire un coup de canon matin et soir, je ne sais à quelle heure ; après ce signal il n'y a plus d'embarquement possible. Donc nous avons pris notre volée, et alors j'ai braqué toutes mes lunettes sur la rive africaine. Par malheur, une brume épaisse s'est élevée, et je n'ai vu bien distinctement que la grosse tête du Mont-aux-Singes. La navigation était charmante, la mer calme, le vent tellement bon que notre vapeur n'avait pas de peine à vaincre la résistance du courant qui va de l'Océan à la Méditerranée. J'ai vu s'effacer peu à peu les blancheurs d'Algésiras ; j'ai entrevu le feu de Tarifa et j'ai songé à prendre un peu de repos après cette journée laborieuse.

Le 23 juin 1833, je me trouvais au même point qu'aujourd'hui; l'*Agathe*, qui ne pouvait compter que sur le vent, franchissait le détroit, mais dans le sens opposé, et alors comme maintenant, j'admirais le grand spectacle de ce passage fameux par tant de souvenirs historiques. Mais assez d'écriture pour aujourd'hui. Mes compagnons de voyage ont pris la sage résolution de se coucher peu de temps après le dîner; allons en faire autant, laissons le *Phénicien* travailler pendant que nous reposons nos jambes fatiguées; nous serons demain matin à Cadix.

J'ai toujours été partisan de la sobriété en toutes choses; j'aime la vie tranquille, bien réglée, modérée; je ne suis pas né pour les tempêtes morales ou autres; je suis économe de mes plaisirs, de mes joies, et je hais les émotions trop vives. Cependant, mon goût pour les voyages fait un contraste avec cette nature en équilibre, et quand je suis sur les grandes routes, je ne me reconnais plus. Depuis quinze jours, je vis au double; je me lève plus matin, je me couche plus tard. La journée se consomme en courses ardentes, en travaux de tête, d'yeux et de jambes; les impressions se produisent et se renouvellent à chaque instant, et mon amour de la modération subit un grave échec.

Ce matin, au point du jour, je me suis hâté d'arriver sur le pont. A bord, j'aime les scènes matinales. Notre bâtiment, qui fait escale tous les jours, s'anime à l'aspect du nouveau qui se prépare; je jouis d'avance du spectacle qui s'apprête, j'étudie avec un vif plaisir l'ensemble et les alentours du lieu où nous allons aborder. Cadix est une ville assez célèbre pour que je ne perde rien de ce qui la concerne. Arrivé sur le pont, les yeux gros de sommeil, mais l'esprit fort éveillé, mon engourdissement physique a bientôt disparu quand j'ai aperçu le phare qui marque la pointe extrême du continent européen de ce côté. Notre *Phénicien*, qui manœuvrait pour doubler le cap, se balançait doucement sur les grandes lames de l'Océan, je revoyais avec plaisir la vaste mer sur laquelle j'avais déjà voyagé.

La baie, que l'on nomme le port de Cadix, est un vrai golfe, borné d'un côté par la grande ville, qui occupe la pointe sud, et de l'autre côté par la petite ville de Rota, à laquelle ses vins délicieux donnent une réputation si brillante. La mer s'avance entre ces deux cités et

pénètre fort avant dans les terres. Cet immense bassin serait le plus beau port du monde, s'il ne renfermait plusieurs bas-fonds dangereux pour les vaisseaux d'un fort calibre; mais tel qu'il est, il peut recevoir les plus grandes flottes et leur donner un asile contre la tempête.

A six heures du matin, par un temps admirable, notre *Phénicien* arrive au terme de sa course. Parti de Marseille le 22 août au matin, il a employé dix jours pour festonner la côte sud de l'Espagne, et l'on peut se convaincre, par tout ce que j'ai écrit jusqu'ici, que, pour les voyageurs pressés, cette course, faite dans des circonstances analogues, permet de voir suffisamment ce qu'il y a de remarquable dans les villes du littoral. Les amateurs plus libres de leur temps peuvent suivre la même voie, et s'arrêter plusieurs jours à Barcelone, à Valence. Si l'on veut consacrer une semaine à des excursions dans les environs, on en a le loisir, car on est certain de trouver, de cinq jours en cinq jours, quelque autre bateau à vapeur suivant la même route.

Les navires à l'ancre sont nombreux : dans toutes les directions j'aperçois des mâts élancés, des cordages tendus, des voiles qui flottent. La rade est sillonnée par une multitude de barques et de canots; il y a dans ce port un grand mouvement commercial, et je ne puis me lasser de regarder le spectacle animé qui se déroule à mes yeux. Du point où nous sommes, Cadix présente un aspect charmant : une longue file de belles maisons bordent le quai; plusieurs grands édifices dominent le reste de la ville, et un des dômes de la cathédrale est pavoisé de drapeaux de toutes couleurs.

Dans le Midi, partout où l'on débarque, on jouit d'un spectacle curieux, plein de vivacité, d'animation, et qui est tout à fait caractéristique. Le port est toujours couvert de porte-faix empressés qui se précipitent sur les bagages des voyageurs. A Palerme, à Messine et à Naples, j'ai vu des modèles du genre; l'on peut à peine s'y mettre à l'abri de l'invasion de ces *facchini*. Ici j'ai observé le même empressement, mais il est accompagné d'un luxe de cris vraiment incroyables. On n'a pas idée d'une pareille tempête de paroles. Le même mot revient sans cesse, s'applique à tout, répond à tout, et, comme le *goddam* anglais, semble faire le fond de la langue espagnole. C'est une expression ordurière, impossible à traduire, et, comme le

*calzo* des Napolitains, le *carajo* de l'Espagne, un quelque chose devenu, par l'usage, un vocable, comme une sorte d'interjection familière, qu'on retrouve même dans la bouche des personnes les plus respectables.

Après un déluge de clameurs étourdissantes, nous sommes enfin arrivés sur la jetée, et nos bagages aussi. Nos quatre malles et les accessoires ont été saisis par cinq ou six grands gaillards; nous avons été à peine un peu examinés par une douane intelligente, flairant le voyageur-amateur, le touriste curieux, et ne s'acharnant pas après des bottes et des habits. Cela fait, nous sommes allés prendre gîte à l'hôtel de l'Europe, grand et bel établissement situé au centre de la ville, où un seul coup d'œil nous a prouvé que nous trouverions toutes nos aises. Ainsi soit-il.

Il y a, dans la galerie de notre hôtel, une bonne collection de cartes géographiques, de plans des capitales de l'Europe, et enfin des plans détaillés de la ville de Cadix et de ses environs. Voilà ce que j'appelle une attention délicate de la part du maître de l'hôtel. Pas un des voyageurs ne manque de faire une station devant ces cartes si utiles; chacun examine, étudie, et, comme les renseignements verbaux du chef et de ses subordonnés nous sont prodigués à la moindre question de notre part, nous sommes promptement en état de courir la ville et les environs. Munis d'un bon déjeuner, nous avons aussitôt commencé nos courses. Notre hôtel est beau; sa cour intérieure, *patio*, est pavée en marbre blanc; l'escalier est également en marbre, et j'ai vu, en traversant quelques rues, que cette pierre si belle existe communément à Cadix. Elle est moins fine qu'à Gènes, mais elle paraît aussi abondante, et des maisons, d'apparence modeste, en sont revêtues en beaucoup d'endroits. Cela fait plaisir à voir.

La pointe de terre sur laquelle est bâtie Cadix fait partie de l'île de Léon, île multiple partagée en plusieurs portions par des lagunes. Cette disposition naturelle a été secondée par la création de canaux destinés à favoriser de grands établissements maritimes que l'on trouve à San-Fernando et à Puerto-Réal. Un vaste système de fortifications couvre l'île de Léon et ses abords, et l'on comprend que cette région ait résisté aux armes françaises depuis 1809 jusqu'en 1813. Alors que toute l'Espagne subissait la loi du vainqueur, Cadix tenait bon, et les

Cortès, rassemblés dans cette ville, luttant glorieusement, constituaient un gouvernement national. En 1823, Cadix fut moins heureuse : le duc d'Angoulême, le vainqueur du Trocadéro, entra dans la ville, et dispersa les constitutionnels qui travaillaient pour la liberté. Étrange phénomène politique! et qui n'a pas peu contribué à augmenter les rancunes espagnoles contre la nation française.

Cadix tient à l'île de Léon par une langue de terre fort étroite, çà et là coupée de fortifications d'un aspect redoutable. Il y avait nécessité de protéger la ville et ses chantiers contre les invasions étrangères, et l'histoire prouve que l'on a eu raison. Au moins là ne vois-je pas de forteresse capable d'écraser la ville qu'elle aurait l'air de protéger.

Au fond de la baie, à l'opposé de Cadix, il y a une belle rivière qu'on nomme le Guadalète, sur les bords de laquelle se donna autrefois la grande bataille qui livra l'Espagne aux Arabes. Dans le mois de juillet 711, le fameux Tarick, qui était débarqué à Gibraltar, livra au roi Rodrigue une bataille dans laquelle celui-ci perdit à la fois son royaume et la vie. De cette époque date le règne des Maures dans la Péninsule; je note le fait historique comme bon à conserver.

Avant l'histoire vient la fable : les colonnes d'Hercule, ce *nec plus ultrà* que l'on place habituellement à Gibraltar, sont revendiquées par Cadix, qui montre l'emplacement du temple élevé en l'honneur de ce héros. J'adopte cette version. Cadix est véritablement au bout du monde ancien. Il fallait le génie de Colomb pour deviner le continent qui se trouvait par delà cette mer sans fin et sans rivages. Cependant le cap Saint-Vincent, et surtout le cap Roca, près de Lisbonne, sont tous deux plus à l'ouest que Cadix; mais au temps d'Hercule, on n'était pas fort sur la longitude. Quoi qu'il en soit, me voici en règle avec le passé. Occupons-nous donc un peu du présent.

A Cadix, j'ai satisfait mon goût pour les ascensions monumentales. Il y a, vers l'extrémité de la ville, une tour à signaux très-élevée, dont je n'ai pas manqué de faire l'escalade : de sa plate-forme on découvre la ville tout entière et ses environs. J'ai été pleinement récompensé de ma peine, le spectacle offert à ma vue m'a causé le plaisir le plus vif; je me suis cru en Orient. J'ai lu bien des descriptions de ces cités

chéries du soleil, caressées par une mer d'azur, s'allongeant sur le rivage, et ce que j'avais sous les yeux ressemblait trait pour trait à ces féeries orientales. Une multitude de maisons terminées par une terrasse avec une sorte de tourelle contenant l'escalier qui conduit à ces hauteurs, des toiles d'une blancheur éblouissante tendues dans toutes les directions, voilà ce que j'ai distingué du faîte de mon observatoire; mais j'étais ébloui, véritablement ébloui, par la lumière qui se réfléchissait sur ces surfaces éclatantes. De ce point élevé on embrasse l'ensemble de la ville et une grande partie de l'île de Léon. On distingue Rota, Xérès, Puerto-Santa-Maria, Chiclana, et plusieurs autres villes environnantes; mais ce qui m'a paru le plus admirable, c'est la mer, presque immobile en ce moment; la grande mer océanique qui semble dormir au soleil, et dont les vagues qui clapotent brisent en millions d'étincelles la pluie de feu qui les inonde. Je n'ai jamais vu pareil embrasement. Un vaste silence règne au loin sur cette plaine aux tempêtes sonores; le feu du jour a fait de l'Océan une sorte de désert, comme sur les sables d'Afrique, et un vaisseau qui paraît à peine à l'horizon, ressemble à un chameau solitaire qui traverse le Sahara pour gagner quelque oasis que lui révèle son instinct. Je serais resté des heures entières à contempler ce grand spectacle, mais il me manquait un parasol; et comme je sentais ma cervelle disposée à entrer en ébullition, j'ai dû quitter ces hautes régions pour éviter de devenir fou.

L'étroitesse des rues de Cadix fait qu'on y trouve de l'ombre; elles sont bien propres, bien tenues; seulement on les a pavées avec des cailloux roulés sur lesquels on ne marche qu'avec peine. Nous avons vu la même chose, ou à peu près, dans toutes les villes que nous venons de parcourir, mais nous ne nous en plaignons pas moins. Il y a bien des dalles assez larges formant ruisseau, trottoir; Dieu sait si nous sommes habiles à choisir ces surfaces planes et polies si douces à nos pieds endoloris.

Lorsqu'on débarque sur le môle et que l'on a franchi la *Puerta del mar* et ses douaniers, l'on arrive d'abord sur une belle place qui est celle de San-Juan de Dios, au fond de laquelle on aperçoit un grand édifice qui est, je crois, l'hôtel-de-ville. De là, Cadix s'étend en éventail, et la plupart des rues viennent converger vers ce centre. Entre la porte de Mar

et la pointe San-Felipe, on voit beaucoup de grands établissements d'utilité publique; l'*Aduana*, qui est magnifique, les almacenes (magasins) d'artillerie, la fabrique des tabacs, etc. Cette partie correspond plus directement au port marchand. Au delà de cette jetée, la ligne des quais se dirige à l'ouest, en faisant un angle presque droit avec la précédente, et c'est dans cette portion de l'enceinte, sur un terre-plein, que l'on a disposé une alameda charmante. Elle est plantée de beaux arbres, acacias pour la plupart, et le commencement de ce jardin public se nomme le salon de Christine. Une seconde partie, encore plus jolie, est entourée de grilles de fer. J'y ai vu plusieurs statues de marbre blanc, non pas bonnes, assurément, l'art espagnol ne brille pas de ce côté; mais qui produisent un excellent effet. Ces jardins sont entretenus avec soin, bien arrosés, la végétation y est vigoureuse; on y trouve de beaux bancs en marbre, avec des dossiers commodes; preuve certaine que, dans ce pays, l'on sait faire quelque chose pour le public.

Au milieu de la longue ligne de maisons qui borde la ville de ce côté, on remarque une façade d'église d'assez bon aspect. Je ne parle pas du goût, mais de l'effet, qui est vraiment charmant. Cette église d'el Carmen était fermée, je ne puis rien dire de sa décoration intérieure, mais ses hautes colonnes, ses tours élégantes que j'avais remarquées de loin, avant même que nous eussions jeté l'ancre, tout m'a causé l'impression la plus agréable. En sortant de ce monument, qui présente un caractère espagnol, j'ai pris le chemin de la cathédrale.

Le roi Alphonse le Sage, qui s'empara de Cadix en 1277, y fonda un évêché dont le siége était à Medina-Sidonia. L'église épiscopale, sous l'invocation de la Sainte-Croix, est oubliée dans un petit coin, et les *cicerone* de la ville en font à peine mention. L'on vous conduit tout droit à une immense cathédrale moderne, c'est-à-dire commencée en 1725, et qui n'est pas encore terminée. L'une de ses tours, la seule qui soit achevée, a une assez bonne tournure, mais l'intérieur de l'église est lourd, surchargé d'ornements de mauvais goût. Le marbre a été prodigué, et j'en ai vu jusqu'à la hauteur de la corniche. Le reste est en pierre dure. Le ciseau du sculpteur a eu fort à faire pour tailler les compartiments, les écussons, les rosaces qui décorent les voûtes de cette grande construction.

Ce qui m'a le plus intéressé, c'est l'église souterraine, ce sont les caveaux sépulcraux ou autres, dans lesquels nous a promenés un concierge. Il y a là des voûtes très-hardies, très-plates, surbaissées à l'extrême, et dont la clef se trouve remplacée par un soupirail de grande dimension. La pierre est un calcaire grossier, à coquilles brisées. Je suppose que ces parties de l'édifice étaient achevées lors du fameux tremblement de terre de 1755, car rien n'indique que leur solidité en ait souffert. Ces caves sont fraîches et sèches : on nous a dit que l'on trouve de l'eau salée à peu de profondeur au-dessous du sol, et un beau puits placé au centre même de l'édifice, au-dessous du point qui correspond au maître-autel, nous a montré de l'eau très-voisine : *Lavabo manus meas*. Je n'ai trouvé dans cette cathédrale qu'un seul tableau remarquable, c'est une Adoration des mages de Murillo, encore n'est-ce pas un chef-d'œuvre.

La vieille cathédrale, *catédral vieja*, celle qu'on ne montre pas, celle que dédaignent les touristes, se trouve tout près de la nouvelle : de médiocre grandeur, elle n'a qu'une seule nef et de petites chapelles latérales; mais elle possède plusieurs objets intéressants à examiner. Le grand autel est en mosaïque de marbres durs; on dirait un travail florentin de la bonne époque. J'ai aperçu également quelques bas-reliefs anciens pleins de naïveté, puis des tableaux remarquables, et parmi eux, un prétendu saint Louis que je crois être tout simplement un roi David. Il a sur la tête une couronne fermée; il tient entre ses mains une harpe de forme bizarre, et il a autour de la tête une légende en banderolle avec ces mots : *Tu, Domine, fabricatus es aurora et sol.* Il y a aussi, dans un coin obscur, une grande madone de l'école byzantine, assez belle, richement vêtue et dorée, suivant l'usage de ces temps barbares. Enfin, une statue de la Vierge est habillée de pied en cap, comme la première dame de Cadix. Son fichu de dentelle, discrètement clos, laisse passer un petit poignard à manche de nacre, finement ciselé, et que j'aurais bien voulu garder en souvenir. Mais le moyen de tenter ce vol sacrilége? La *Mater dolorosa* a besoin de son poignard, qui est indispensable dans ce pays.

Les rues de Cadix m'ont paru d'une propreté irréprochable. Je n'en dirai pas autant du peuple qu'on y rencontre, et les femmes, aussi bien

que les hommes, sont loin de flatter l'œil des flâneurs comme nous. Installés à la place Mina, rendez-vous du beau monde, nous n'avons pas eu le bonheur d'y rencontrer un joli minois. Les bancs nombreux disposés autour de la promenade sont tous occupés par de grossiers masculins, en costume sombre, et jamais réunion n'a moins répondu à notre attente. Après bien des tours et retours, nous avons abandonné cette collection de vilains bipèdes, pour aller à l'alameda ainsi qu'au salon de Christine. Même désappointement! Le capitaine du *Phénicien*, qui se promenait comme nous, nous a dit que les dames de la société ne sortent pas, et qu'on ne peut les voir que chez elles. Nous avons rencontré plusieurs jeunes officiers du *Pingouin*, vapeur français, qui est en rade : nos chers compatriotes paraissent s'amuser fort peu. Enfin, l'alameda ne contenait pas vingt promeneurs, et nos yeux n'avaient rien à faire. Nous avons pris le parti de flâner dans les rues principales, de lever le nez en l'air, dans l'espoir de découvrir, sur les vastes balcons, quelques têtes féminines capables de légitimer la grande réputation de beauté des Cadetanes. Ce genre de recherches ne nous a pas réussi, le torticolis que nous y avons tous gagné a été le seul bénéfice de cette course exploratrice. La vertu n'est pas toujours récompensée.

Dans la soirée, nous avons reçu la visite de M. le doyen du collége de médecine de Cadix. Ce très-honoré confrère est un petit homme fort poli, mais fort silencieux; une députation de la faculté l'accompagnait. Ces messieurs venaient officiellement prier M. Orfila d'accepter un dîner de corps pour demain. Cette invitation aimable s'étend aux compagnons de voyage du doyen, et il va s'en dire que nous avons accepté cette manifestation de bonne confraternité. Le lendemain, à cinq heures précises, M. le doyen de Cadix, accompagné de ses deux assesseurs, est venu nous prendre à l'hôtel de l'Europe dans des voitures qui nous ont rapidement conduits au lieu du banquet. Arrivés dans une salle d'attente, M. Orfila a été accueilli de la manière la plus agréable ; des présentations ont été faites, et bientôt tous les convives se trouvant réunis, l'assemblée, composée de trente personnes, a pris place autour d'une table somptueusement servie. Nous avons fait honneur au festin, et quand le dessert est venu, un beau toast, porté par le président, a été

vigoureusement applaudi. M. Orfila a répondu en pur castillan à cette allocution de son confrère ; jamais je ne l'ai vu mieux inspiré. Ajouterai-je que j'ai eu ma part de ces politesses ; que j'ai dû remercier (en français) ces messieurs de l'accueil que j'ai reçu, et que ce mutuel échange de bons procédés avait un caractère de bienveillance cordiale qui m'a profondément touché ? On vante, à bon droit, la courtoisie espagnole. J'étais placé près d'un jeune professeur, parlant correctement le français, avec lequel j'ai pu échanger une conversation active et intéressante. Ce professeur enseigne la botanique, et comme il y a, entre les amateurs d'herbes, certains points de contact tout particuliers, nous avons fraternisé avec un abandon complet. Don Juan Caballos, fort au courant de tout ce qui se fait en France, m'a fait admirer son érudition.

En sortant de table, don Manuel José de Porto, vice-président de l'académie nationale de médecine et de chirurgie de Cadix, nous a remis, à M. Orfila et à moi, un diplôme de membre honoraire de cette compagnie savante ; témoignage d'estime accordé spontanément et dans les termes les plus flatteurs. On voit que nos confrères de Cadix font bien les choses. Pour achever cette fête, on nous a conduits au casino de la ville, dont nous avons admiré le local. Nous sommes rentrés à l'hôtel un peu fatigués de cette séance gastronomique ; la tête un peu lourde de ces toasts arrosés de vins généreux, et il m'a fallu quelques heures d'écriture pour rétablir le calme dans ma circulation centrale. La fraîcheur de la nuit, le repos de tous les organes, ont bientôt ramené cet équilibre que j'aime, et je me suis couché, non pas précisément pour dormir, mais pour trouver, dans une position horizontale, les douceurs d'un calme complet. Ma pensée a pris son vol vers la France, vers Paris ; séjour de ceux qui me sont chers, et longtemps bercé par mes rêves, réveillé de temps en temps par la chanson monotone du séréno, j'ai senti descendre, sur mon front rafraîchi, des pensées tendres, trop rares à mon gré.

Le 3 septembre, à huit heures précises du matin, nous étions à bord du *Rapido*, bateau à vapeur qui devait nous transporter à Séville. Ce bateau, qui marche assez bien, a traversé rapidement la baie, et bientôt nous nous sommes trouvés en face de Rota. Nous avons doublé la

pointe opposée à Cadix, et notre esquif a dirigé sa course vers le nord. Nous étions en plein Océan. La pointe de terre que nous avons contournée est basse : on dirait que tout ce qui se trouve entre le Guadalète et le Guadalquivir est une immense alluvion de ces cours d'eau.

Toutes mes sympathies étaient acquises au Guadalquivir; je me trouvais heureux de voguer sur ses ondes, et je ne demandais pas mieux que de m'extasier sur la beauté de ses rives. J'avoue que cela ne m'a pas été possible. Les immenses troupeaux qui paissent sur les bords du fleuve sont assez sauvages; la vue de notre bateau leur causait ordinairement une panique. Mon attention s'est portée, avec le plus vif intérêt, sur un tableau nouveau pour moi. Un quadrupède, je ne sais lequel, bœuf ou cheval, gisait étendu sur la berge, et quelques corbeaux, par l'odeur alléchés, se disposaient à faire curée. Tout à coup je les vois s'enfuir à l'aspect d'un immense oiseau qui plane lourdement et vient s'abattre sur la bête morte. J'ai très-bien vu cet oiseau presque noir, au col nu et violacé; c'est le grand vautour brun, *vultur cinereus*. Sans prendre garde à nous, il s'est mis à l'œuvre. Bon appétit : je n'avais jamais vu de vautour en liberté.

Nota. Est-il nécessaire de dire au lecteur que ces fragments empruntés à un journal voué à l'obscurité modeste de l'état de manuscrit, ne peuvent avoir la correction littéraire qu'exige un livre comme celui-ci? Un style haché, même des phrases jetées dans un moule uniforme, de simples notes prises en courant au crayon sous l'impression immédiate des personnes et des choses, n'ont pour tout mérite que leur exactitude et leur sincérité. Le voyageur, devenu auteur en si bonne compagnie, s'excuse de paraître ainsi en négligé, et réclame un peu d'indulgence pour son œuvre trop imparfaite.

P. M.

## LXI

## ANCIEN ROYAUME DE MURCIE

Cartagène; son site et son histoire. — Costume de la population environnante. — Murcie; son aspect; sa cathédrale. — La vallée de la Segura. — Position charmante d'Orihuéla. — Montagne métallifère de Rico Corro de Oro. — Château pittoresque de Callora. — Route d'Elche à Orihuéla. — Villes d'Elche et d'Alcoy. — Guadix et son industrie. — Le costume et la danse sont les derniers legs du moyen âge.

Le *Phénicien* n'ayant pas permis à M. Menière de pénétrer dans le royaume de Murcie, nous allons tâcher d'y suppléer, car, plus heureux que lui, des loisirs suffisants nous restaient pour faire, en voiture, le trajet depuis Cartagène jusqu'au port d'Alicante, et pour traverser ensuite, monté sur un mulet, cette Thébaïde de cent lieues qui sépare Alcoy de Grenade.

Des collines charmantes, un port dont la nature a voulu faire tous les frais, préviennent en faveur de Cartagène; mais lorsqu'arrivé dans le centre d'un bassin magnifique où stationneraient facilement cent voiles, on n'en voit que douze ou quinze, on éprouve une tristesse qui augmente à chaque pas que l'on fait dans cette ville déserte et silencieuse. J'y suis arrivé, cependant, un jour de marché; j'y ai rencontré bon nombre de villageoises costumées avec élégance, portant une espèce de béret avec cocardes ou rosettes desquelles tombent deux écharpes en tulle ou des rubans; j'ai vu leur petit tablier soyeux voltiger avec grâce sur une jupe verte, rouge ou noire, et leur corset garni de boutons, emprisonnant des appas qui bondissent quelquefois sous la gaze; mais ce qui m'a surtout frappé, ce sont les colliers de ces femmes, formés d'un double ou d'un triple rang de perles fausses ou de corail, auxquels s'attache une plaque ronde semblable aux rouelles que l'on trouve sur les statues gallo-romaines du Bas-Empire, ou sur différentes médailles de la même époque. Les hommes, notamment ceux d'Orihuéla, coiffés d'une espèce

de bonnet phrygien; ayant une jupe blanche et courte qui descend jusqu'au genou; des guêtres de cuir estampillées; une large ceinture analogue aux guêtres; un manteau à franges, ployé comme un châle et dont les deux extrémités sont rejetées en arrière; ces hommes, presque tous de haute taille, à figure bronzée, ressemblent beaucoup aux Pallicares. J'ai retrouvé les mêmes costumes sur divers points du littoral, ne différant guère les uns des autres que par la coiffure ou par la couleur du jupon.

## MURCIE.

Avant d'atteindre la Huerta, le jardin ou la campagne de Murcie, il faut traverser des plaines arides, des marais salants tapissés d'une plante marine appelée kali; c'est le désert avant la terre promise. La Huerta jouit d'une fertilité phénoménale. On ne s'explique vraiment pas la présence d'une ville aussi triste, aussi sombre, aussi maussade, aussi sale que Murcie au milieu du luxe de végétation qui l'entoure. Excepté sa cathédrale, qui présente des sculptures et des peintures du quinzième siècle et du seizième assez dignes d'intérêt; excepté l'église San-Nicolas avec son retable en bois et son joli saint Antoine d'Alonzo Cano, nous ne voyons point ici d'édifices remarquables; et mal avisés seraient ceux qui porteraient trop haut leur faîte, car les tremblements de terre sont fréquents dans cette partie du royaume. Il existe un petit jardin botanique à Murcie, et sur divers points de la contrée environnante se trouvent des sources d'eau minérale.

## ORIHUÉLA.

Rien n'est plus frais ni plus joli que la vallée où la Ségura roule avec rapidité son eau limpide. On dirait une guirlande d'azur et de fleurs destinée à lier l'ancien royaume de Murcie à l'ancien royaume de Valence. Une sierra vient s'offrir ensuite, et dès qu'elle est franchie, dans le lointain apparaissent des tours carrées et des dômes dans un bouquet de palmiers : c'est Orihuéla, l'Orcelis des Goths, l'Auriwelah des Maures, cité véritablement orientale dont les habitations dissémi-



Rouargue frères del et sc.

Impie F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris

CATHÉDRALE DE MURCIE.



nées sont entremêlées d'églises à coupoles brillantes, et qui a l'air de se cacher derrière ses hautes murailles, comme une odalisque derrière son voile ou ses tentures. La cathédrale, l'église San-Francisco, le collége des Prédicateurs, passent pour les merveilles du lieu; mais ce sont des merveilles fort médiocres. La population d'Orihuéla s'élève à vingt-cinq mille individus, la plupart agriculteurs, vignerons ou propriétaires.

Ce pays exceptionnel jouit du climat des tropiques et d'une admirable fécondité. La Ségura qui l'arrose traverse Orihuéla. Sur la droite, on aperçoit une montagne métallifère, dite *Rico Corro de Oro*, ainsi que le village de Callora, dominé par un château, perché comme le nid des aigles.

### ELCHE.

Il n'y a dans toute l'Espagne qu'un Elche, dit le proverbe. A plus forte raison, ajouterons-nous, il n'y a pas de route en Europe qui ressemble à celle que l'on suit depuis Orihuéla : nature, œuvres humaines, population, souvenirs, histoire, tout semble indiquer la transplantation d'un fragment de l'Asie. Elche, qui compte dans ses murs vingt mille âmes, existe du produit des nombreux palmiers qui l'entourent. Le commerce s'y trouve assez florissant : l'excellence du sol, joint à la proximité de la mer, l'alimente presque sans effort.

### ALCOY.

Cette ville, du diocèse de Valence, plus industrieuse peut-être encore qu'Elche, ayant le même chiffre de population, et beaucoup d'établissements pour la confection des draps communs, pour celle du papier, possède un autre genre de fabrication qui la rend chère aux friands du royaume, nous voulons parler des *peladillas* ou dragées d'amandes. Deux petites rivières, coulant du fond d'une gorge, viennent arroser Alcoy, qui pose, de la manière la plus bizarre, sur des échelons rocheux d'une superposition inégale.

La route qui d'Alcoy gagne Alicante, par Jijona et Tibi, présente, dit-on, beaucoup de variété, ainsi que des ruines intéressantes. L'autre

route, par Buzot, traverse un établissement minéro-thermal assez fréquenté. Nous n'avons suivi ni l'une ni l'autre de ces deux routes. Il nous a semblé préférable de descendre sur la jolie ville d'Hellin, d'aller visiter les mines de soufre les plus riches de l'Europe, qui n'en sont qu'à trois lieues, puis de traverser Cieza, Lorqui, et de parcourir cette plaine si célèbre dans les annales romaines, où, l'an 211 avant Jésus-Christ, les deux Scipions succombèrent sous les coups du fameux Numide Massinissa.

De Lorqui nous revînmes à Murcie, puis de Murcie nous regagnâmes Grenade par Lorca, Baza et Guadix. Cette ville épiscopale, posée avec grâce dans des bocages de mûriers, ne présente aucun intérêt pour l'art; mais elle possède quelque industrie. C'est le Châtellerault espagnol. De l'alcazar, qui se trouve sur la hauteur, on jouit d'un magnifique panorama.

En Espagne, les châteaux mauresques semblent faits pour résumer les plus beaux paysages, comme les places de marché pour résumer les produits du sol, et les fêtes patronales pour consacrer les derniers vestiges des mœurs populaires. La danse, cette danse variée que Châteaubriand a peinte avec des couleurs si vives dans son *Dernier des Abencerrages*, devient l'à-propos du costume, qui reproduit quelques souvenirs fugitifs qu'on perdrait inévitablement sans lui. Danses et costumes sont les derniers legs du moyen âge, les derniers reflets de l'antique Espagne; reflets dont se gare l'aristocratie; legs que récusent les gens comme il faut: aussi, la simplicité devient une afféterie, et, pour ne parler que de la danse des salons ou des tertulias, vous verrez qu'à force d'en réduire les mouvements et l'expression, afin d'oser la produire par le monde, on trouvera moyen quelque jour de danser sans changer de place.



Rouargue frères del. et sc.

Impr. F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille, Paris.

LORCA. ÉGLISE SAN JUAN.

# LE PORTUGAL



# LE PORTUGAL

Dans deux mille ans, on aura oublié vos discordes civiles,
et l'avenir ne saura que vous avez été grand peuple, que par
quelques merveilleux fragments retrouvés dans les fouilles.

TH. GAUTIER, *Tra los Montes.*

Physionomie territoriale, politique, littéraire, artistique et industrielle du Portugal. — Don Pèdre, empereur du Brésil, et dona Maria, reine du Portugal. — Liens nécessaires entre le Brésil et le Portugal, entre le Portugal et ses colonies — Obstacles divers au développement du Portugal. — Annales historiques de ce royaume depuis les Phéniciens jusqu'à nos jours. — Villes principales dans l'antiquité; leur caractère architectonique. — Marche de la civilisation et de l'art en Portugal.

Trajet de Cadix à Lisbonne. — Le Southampton. — Littoral de l'Algarve; Tavira, Faro, Lagos. — Sétuval, Almada.

Lisbonne. — Situation, aspect, ressources de cette ville; ses monuments civils et religieux; ses fondations. — Manière dont s'effectue la bâtisse. — Manière de vivre. — Déchéance de Lisbonne depuis 1807. — Porto. — Braga. — Guimaraens. — Coïmbre.

Trajet de Lisbonne à Madrid. — Estremoz, Elvas. — Estramadure, son aspect, ses produits. — Badajoz et souvenirs intimes. — Mérida et souvenirs romains. — Trujillo. — Talavera de la Reina. — Traditions guerrières de l'Estramadure, depuis Lisbonne jusqu'à Madrid.

Les motifs pour lesquels on néglige le Portugal sont précisément ceux qui me le font aimer. Il ne possède ni chemins de fer, ni canaux navigables, ni réseau de routes faciles; il n'a point de caravansérails, presque point d'hôtelleries importantes. Aux communications naturelles créées par les fleuves, l'art, depuis un demi-siècle, n'a presque rien ajouté; de sorte que le Douro, le Guadiana, le Tage et leurs affluents, arrosent ce royaume, comme le feraient des rigoles promenées dans un vaste jardin anglais. Ses grandes villes d'intérieur, Coïmbre, Santarem, Évora, Claves, Miranda, semblent de jolis kiosques surmontant des bosquets fleuris; retraites paisibles, solitudes animées où la vie chemine au lieu de bondir comme en France; où l'humanité, pour jouir, stationne au lieu de se précipiter vers les hasards de l'avenir. Les grandes villes du littoral, Lisbonne, Porto, nous font l'effet d'habita-

tions commodément assises, afin d'aspirer mieux la lumière et les brises océaniques, plutôt que d'habitations debout, veillant sur des intérêts mercantiles, sur un commerce d'échanges entre les produits de l'ancien monde et les richesses du nouveau.

Si les Portugais avaient été spéculateurs habiles autant qu'intrépides marins et guerriers distingués, Henri le Navigateur, qui donna le signal des conquêtes maritimes, Dias, Vasco de Gama, Cabal, Albuquerque, vaillants capitaines qui se sont identifiés avec toutes les gloires de la dynastie d'Aviz, eussent imité la prudence spéculative des Hollandais, leurs rivaux. Et quand l'illustre maison de Bragance ouvrit l'ère des libertés nationales, si le peuple avait eu dans la tête moins de poésie que de raison; si, courageusement aventureux, il s'était montré plus positif, les Français d'abord, les Anglais ensuite n'eussent point envahi ses comptoirs, exploité son sol, paralysé son industrie.

Nation véritablement enfantine, satisfaite de peu, courant après l'idéal, économe sans avarice, pure dans ses mœurs, sobre, généreuse, hospitalière, les Portugais ont eu des héros au lieu de diplomates, des poëtes au lieu de capitalistes; ils ont su bravement défendre leur territoire contre les Romains, les Arabes, les Espagnols, et récemment encore contre l'armée napoléonienne. Ils sont demeurés nation libre, indépendante, originale, possédant une langue, une littérature, des mœurs et des habitudes distinctes, régie politiquement par l'une des constitutions les plus larges de l'Europe.

En la personne de don Pèdre, souverain né du Portugal, empereur élu du Brésil, les Portugais ont perdu un monarque éclairé, sage, libéral, ami des lettres, des sciences, des arts, et protégeant ceux qui les cultivent; mais par compensation, le ciel les a gratifiés d'une reine, Dona Maria, dont l'esprit conciliant, la prudente réserve et le courage ont su dominer l'intrigue, calmer les passions politiques et surmonter les vicissitudes de la fortune.

Terres amies, entre lesquelles l'Océan partage ses faveurs et qu'il caresse de ses flots, le Brésil et le Portugal ne forment vraiment qu'un seul empire, ayant sa tête dans le nouveau monde, ses entrailles au milieu des mers, son pied à la partie occidentale de la Péninsule hispa-

nique; régions solidaires des mêmes principes, rattachées aux mêmes souvenirs, unies par les mêmes liens et confiant à la vapeur, messagère active, l'essor de leurs pensées, le résultat de leurs travaux.

Pour compléter le Portugal, dont quatre millions d'hommes seulement parlent la langue sur le continent européen, il faut le Brésil, il faut les colonies; et encore l'étroit domaine que comporte l'usage de cette langue crée-t-il un obstacle à la popularité des œuvres qu'elle enfante, comme l'exiguité des fortunes en est un au développement des beaux-arts. La jalousie, l'indifférence, double plaie qui afflige les nations méridionales, ont comprimé l'essor artistique et littéraire des Portugais. Quel homme de génie se résoudra d'entrer dans une carrière d'abnégation, pour être calomnié, persécuté comme le prince Henri; pour finir misérable comme l'amiral Pachéo, comme le Camoëns; ou pour languir oublié, comme le peintre Glama, réduit à faire des enseignes de cabaret; comme le sculpteur Machado de Castro, et comme le fondeur Costa, auteurs d'une statue équestre de Joseph Ier, digne de rivaliser avec les plus belles œuvres du siècle dernier [1]? Les encouragements, les récompenses sont les sauve-gardiens de l'émulation, et l'émulation, utilisant les ressources morales d'un peuple, lui permet d'user de ses avantages pour grandir au niveau des autres peuples.

Excepté quelques médailles, les Phéniciens, les Phocéens et les Carthaginois n'ont laissé, dans le Portugal, presque aucune trace de leur occupation ou de leur passage; mais les Romains y revivent mieux qu'en Espagne : la *Pax Julia* de César dort, à huit mètres de profondeur, au-dessous de la ville de Béja, et n'attend pour se réveiller, avec son peuple de statues, avec ses inscriptions et ses fresques, qu'une simple volonté du pouvoir; la *Liberalitas Julia*, l'Ebura de Ptolémée, plantée comme Béja sur une éminence, dans la province d'Alentéju, porte un double caractère, celui d'une ville grecque par son temple de Diane, et celui d'une ville romaine par son immense aqueduc; œuvres prodigieuses, écloses sous la main de Quintus Sertorius, qui s'en était rendu maître quatre-vingts années avant l'ère chrétienne. L'aristocratie de Pax Julia et de Liberalitas Julia prenait d'habitude pour résidence

[1] Glama, Machado de Castro, Costa, n'ont encore trouvé place dans aucune biographie.

d'été la petite cité municipale d'Alcacer, où se trouvait un vaste établissement de bains sous les auspices d'une divinité topique, la nymphe Salacia. Bragance, le *Julio Briga;* Lisbonne, la *Felicitas Juliana* du siècle d'Auguste, avaient également reçu du conquérant des Gaules leur baptême politique, de sorte que l'ancienne Lusitanie, devenue terre Julienne ou Césarienne, adaptait fort bien à ses mœurs carthaginoises les mœurs et l'organisation, si populaire, du gouvernement romain.

Vespasien et Trajan avaient fait de Chavès une ville importante; Viseu est le *Vesontium* du consul D. Brutus; Lanugo, l'*Urbs Lamacœnorum* de Trajan. Sétubal occupe une plate-forme vis-à-vis l'ancienne colonie romaine de Cœlo-Brigo. A Bréga, Ponte-de-Lima, Salvaterra se rencontrent des traces d'amphithéâtres, d'aqueducs, de bains et de temples; en sorte que des fouilles bien dirigées évoqueraient les mânes du peuple souverain, qui, gouvernant l'univers, stationnait attentif sur le littoral hispanique, pour surveiller la Numidie, comme nous surveillons l'Algérie.

Depuis le septième siècle jusqu'à la prise de Lisbonne, en 1147, l'architecture des Maures est venue compromettre l'élégante majesté des grandes lignes et des grands cintres de leurs devanciers; les bains de Cintra, la muraille et les soixante-dix-sept tours de Lisbonne; les fortifications et les palais d'Évora, beaucoup de mosquées qu'on a depuis transformées en églises, signalaient, vers la fin du douzième siècle, le degré d'importation de l'islamisme dans le sol portugais; implantation vacillante, sans consistance, sans profondeur, témoignant la rapidité d'une conquête, la crainte d'une possession éphémère.

Peu à peu, en regard des mosquées, s'élevèrent des églises, véritables citadelles apostoliques où s'organisait la guerre. Informes et matérielles d'abord, elles prirent du développement à proportion que les armes chrétiennes gagnèrent du terrain; mais quand s'effectua le triomphe définitif des indigènes, ces derniers durent appeler quelques artistes étrangers, plus habiles qu'eux dans l'interprétation architecturale de la lettre du dogme.

Les Portugais savaient combattre vaillamment et chanter leurs triomphes, mais ils ne savaient pas bâtir : ainsi, le monastère d'Alco-

baça, fondé en exécution d'un vœu (1170) par Alphonse I^er^, roi de Portugal, est une église anglo-saxonne que construisirent des artistes venus d'Angleterre. Ce monument massif offre, dans une longueur de cent mètres, une succession régulière de vingt-six piliers, trop rapprochés du tiers de l'intervalle qu'ils occupent, trop gros pour le poids de la voûte, surmontés d'ailleurs de chapiteaux énormes, appuyés sur des bases sans ornementation, et aboutissant à l'hémicycle étroit du chœur. L'architecte n'avait aucune idée du *minimum* qu'allait bientôt révéler l'expérience; et comme les faces latérales des voûtes ainsi que les architraves des croisées correspondent au reste de l'édifice, son intérieur présente une lueur sombre qui n'est point sans solennité. D'autres églises furent bâties d'après les mêmes principes; mais on y reconnaît une différence sous le rapport des voûtes, des massifs chargés de neutraliser leur poussée, et sous le rapport de divers accessoires, suivant qu'elles proviennent d'artistes anglo-saxons ou d'artistes normands.

Du quinzième siècle date une nouvelle époque architecturale, et l'abbaye de Batalha vient s'offrir pour en consacrer le caractère. C'est, dans son genre, un des plus beaux édifices connus; et c'est assurément le plus majestueux, le plus pur de formes que possède le Portugal. Il fut érigé sous le règne de Jean I^er^ (1385-1433), qui fit venir d'Angleterre un célèbre sculpteur appelé Stéphenson (le fils d'Étienne). Beaucoup d'artistes allemands, anglais, normands, attirés par le monarque, vinrent seconder Stéphenson. Jean lui-même et sa femme, la reine Philippe, petite-fille d'Édouard III, roi d'Angleterre, surveillaient les travaux. Pour que rien ne manquât aux poétiques magnificences, aux gracieux détails de l'édifice, une autre femme, la pieuse reine Léonore, et deux monarques, Jean Second, le roi-poëte, puis Emmanuel, suivirent avec intelligence l'exécution des travaux commencés : aussi, dans la Péninsule, rien ne rivalisait d'élégance avec le frontispice du monastère, de hardiesse avec la salle chapitrale, de fini avec le mausolée d'Emmanuel. Malheureusement ce dernier prince, pour consacrer, par un édifice spécial, la découverte de l'Inde, retira de Batalha tous les ouvriers qui s'y trouvaient, et les chargea d'élever, aux portes de Lisbonne, le monastère de Belem ou Bethléem. Ici, comme au couvent de Cintra bâti par Emmanuel, le style n'offre déjà plus la pureté

qu'on remarque à Batalha; les traditions germaniques et normandes se mêlent aux traditions mauresques; mais ces édifices n'en sont que plus intéressants au point de vue de l'histoire, puisqu'ils contiennent, pour le Portugal, le troisième anneau de transition de l'art chrétien primitif à l'art chrétien de la renaissance.

Depuis cette dernière époque, mais surtout depuis le jour où l'Angleterre couvrit de ses comptoirs le littoral portugais, l'art déclina : on vit un Allemand, nommé Frédéric Ludovici, construire à Mafra, sur le modèle de l'Escurial, un édifice d'une exécution non moins lourde, d'un caractère non moins équivoque (1717) ; à l'Alcabaça, un sculpteur anglais, William Elsden, masquer de colonnes grecques l'hémicycle du sanctuaire (1780), et William Whitehead, construisant la bourse d'Oporto, remplir de calculs un cahier, pour déterminer de combien de centimètres la statue de Henri le Navigateur devait faire saillie dans l'ensemble de l'œuvre... Mon pauvre Portugal, Dieu te garde des sculpteurs, des architectes, des peintres et des spéculateurs de la Grande-Bretagne.

## TRAJET DE CADIX A LISBONNE.

Amarré depuis quarante-huit heures dans la rade de Cadix, *le Southampton* venait d'effectuer son dernier chargement; il partait pour Lisbonne; et je me félicitais d'autant plus de partir avec lui, qu'à cette limite lointaine de l'Europe, il faisait sur moi l'effet d'une maison amie dont je connaissais le personnel et l'excellent service. En effet, c'était *le Southampton* qui naguère m'avait pris dans la baie de Cadix pour me conduire à Cartagène; c'était avec lui qu'une mer houleuse m'avait ballotté pendant cinq jours de navigation, entre deux horizons et deux rives.

*Le Southampton* ayant levé l'ancre vers sept heures et demie du soir, la nuit commençait, bien que nous fussions aux jours les plus longs de l'année; mais il m'était arrivé déjà deux fois de doubler le cap Chipiona, et je me consolai de n'avoir jusqu'au lendemain d'autre spectacle que celui de la mer et du ciel. Vers quatre heures, nous rangions la côte; plusieurs passagers nous arrivaient de Tavira, dont la



D'après D. Llopez. — Impr P. Chardon aîné, 30 r. Hautefeuille, Paris

LISBONNE.





vieille cathédrale profilait ses lignes grises sur un fond bleuâtre; trois heures après, nous étions à cinq ou six encâblures de Faro, ville maritime d'une certaine importance, et de plus, résidence épiscopale que défend une citadelle. Dix lieues nous séparaient encore de Lagos; mais *le Southampton* filait rapidement ses nœuds, de sorte qu'à trois heures environ, doublant le cap de San-Vicente, un des promontoires péninsulaires les plus avancés vers l'ouest, nous avions effectué la moitié du trajet de Cadix à Lisbonne.

Chef-lieu provincial de l'Algarve, Lagos, où le capitaine voulut bien demeurer quelques instants, est une ville carthaginoise très-commerçante, possédant une baie non moins vaste que profonde, une population livrée au cabotage ainsi qu'à la pêche. Ses hôtels, d'un mérite fort contestable, n'attirent généralement personne : on dîne à bord, puis on sommeille jusqu'au lendemain pour se réveiller vis-à-vis Sétuval, véritable faubourg maritime de Lisbonne.

Sétuval, peuplée de vingt mille habitants, possède une très-belle église, vrai bijou d'architecture ogivale, et différentes constructions mauresques. Elle fait un commerce considérable avec le sel, les citrons, les oranges que fournit son territoire. Beaucoup d'Anglais l'habitent : ils y font un entrepôt de leurs marchandises.

Vers huit heures, nous franchissions l'embouchure du Tage, dont les rives présentent ici la plus extraordinaire magnificence; nous passions devant Almada que dominent une vieille cathédrale et un alcazar, dominés eux-mêmes par de grands souvenirs; nous voyions les montagnes s'abaisser, s'approcher pour se mirer dans l'Océan; nous distinguions au nord-ouest une foule d'églises, de couvents et de campagnes charmantes; au sud-ouest, une chaîne imposante de rochers suspendus ou déchirés; et bientôt nous jetions l'ancre devant Lisbonne.

## LISBONNE.

Nul site ne pouvait être mieux choisi que celui de cette ville pour le développement majestueux d'une capitale : elle embrasse sept collines ayant chacune leur vallée intermédiaire; elle commande le pays d'Alantéja qui s'y trouve opposé. Le Tage offre là deux milles anglais de

largeur dans sa portion la plus étroite et jusqu'à neuf milles dans sa portion la plus évasée. Un havre si bien placé pourrait rendre Lisbonne la métropole commerciale du midi de l'Europe, et ce ne sont pas trois cent mille habitants, mais un million qu'on devrait y trouver.

Depuis l'année 1755, époque tristement fameuse, où vingt-quatre mille personnes sont demeurées englouties sous les ruines occasionnées par un tremblement de terre, Lisbonne présente deux physionomies bien différentes : d'un côté, la ville moyen âge avec ses rues étroites, ses maisons hautes, ses quartiers sombres; d'un autre côté, la ville moderne, régulière, bien ouverte, bien percée, pourvue de trottoirs, garnie d'édifices imposants.

La bâtisse est ici plus chère qu'à Londres, en raison du manque de moyens de transport et de l'imperfection des machines dont se servent les constructeurs pour abréger leur travail. Le procédé suivi pour élever une maison est curieux; c'est le charpentier qui la commence. Sa besogne terminée, les maçons construisent entre poteaux un mur de cailloutages ou de briques, qui résiste mieux aux tremblements de terre que ne le feraient nos murailles de moellons.

Généralement une maison se compose de quatre étages ayant chacun un salon central ou attique décoré d'un balcon en fer doré que surmonte un pavillon de toile ou de soie, sous lequel les dames, assises sur des coussins, pendant la forte chaleur du jour, emploient leur temps à lire, à coudre, à correspondre au dehors avec leurs amants, moyennant certain système mécanique dans lequel les doigts agissent de la manière la plus expressive.

Lisbonne n'est point aujourd'hui cette ville sans fontaines, sans bains publics, sans privés, sans cheminées, sale, même infecte dans certains quartiers, telle que nous la présentent les anciens voyageurs. Depuis la guerre de l'empire, depuis surtout que les Anglais en ont fait une de leurs principales colonies, les idées de bien-être s'y sont développées, et le confortable a pris place au milieu d'un ameublement copié sur les habitudes indiennes ou chinoises. Quelques maisons riches ont plutôt l'air de pagodes que d'habitations européennes : ce goût, néanmoins, se modifie chaque jour sous l'influence des produits d'Angleterre.

La *plaça do Comercio*, place du Commerce ou du Palais, baignée au midi par les eaux du Tage, décorée d'une belle statue équestre de Joseph I<sup>er</sup>, est ceinte d'édifices majestueux, la bourse, la douane, la maison des Indes, l'intendance de la marine, la municipalité, la bibliothèque royale. Cette bibliothèque renferme plus de cent mille volumes, au nombre desquels sont quelques raretés bibliographiques, entre autres l'exemplaire unique de l'un des premiers livres imprimés à Lisbonne, l'Histoire de l'empereur Vespasien, 1496; *Estoria du muy hombre Vespasiano, etc.*

Après la place du Commerce, on cite celle du Rocio, à laquelle aboutissent trois grandes rues tirées au cordeau, garnies de magasins généralement plus riches qu'ils ne sont beaux. C'est sur la place du Rocio que s'élève le théâtre de Dona Maria.

Les églises, presque toutes modernes, présentent plus de somptuosité matérielle que de magnificence architecturale; les promenades sont charmantes; l'aqueduc fait l'admiration des connaisseurs; différentes collections d'art, d'histoire naturelle et d'antiquités méritent une étude attentive; plusieurs hommes distingués donnent quelque relief aux instituts scientifiques, aux grandes écoles du gouvernement, et les théâtres rivalisent avec ceux de l'Espagne. Le voyageur ne devra point épargner sa visite au célèbre couvent de Belem, au palais de Mofra, et moins encore au bourg de Cintra, séjour délicieux, une des résidences les plus enchanteresses du monde. Tous les arts ont embelli le palais de Cintra; mais la nature s'y montre plus merveilleuse que l'imagination humaine.

Avant 1807, Lisbonne valait un royaume; peu de villes jouissaient d'un commerce plus étendu, d'industries plus actives; mille navires stationnaient journellement dans les eaux du Tage, qui semblait continuer la ville, allonger ses bras et ses ailes; mais la séparation du Brésil, les troubles politiques ont frappé Lisbonne d'un coup fatal.

## PORTO.

La seconde ville du royaume par sa population et par son étendue, la première par son industrie et son commerce, c'est Porto; on n'y

compte pas moins de quatre-vingt mille habitants. Deux cent cinquante maisons de commerce, soit indigènes, soit étrangères, centralisent ici presque toutes les grandes opérations financières : elles expédient des eaux-de-vie, des cuirs, du tabac, de la faïence, des tissus, de l'ébénisterie, de l'orfévrerie, des huiles, mais surtout du vin, dont il sort environ quarante mille pipes chaque année [1].

Cette ville, généralement bien bâtie, tant sur la pente d'une colline que dans une vallée profonde, est à six kilomètres de l'embouchure du Duero. Deux forts la défendent; une vieille cathédrale et quantité d'églises la dominent; elle possède de beaux quais, des rues larges, des hôtels de somptueuse apparence; l'étalage extérieur, toutefois, n'indique pas le mouvement industriel qui s'y fait. La bourse, l'hôpital royal, le palais de la cour sont cités comme édifices remarquables, mais ils n'offrent rien d'extraordinaire. Aux travaux des hommes nous préférons, sur ce rivage, les œuvres de la nature, si riche dans ses produits, si brillante dans ses dispositions. Nulle contrée assurément n'eût mieux consolé Charles-Albert de la perte d'une couronne, nul soleil ne pouvait lui paraître plus doux; mais l'ingratitude de sujets oublieux avait déchiré mortellement son cœur.

En allant de Lisbonne à Porto, par le midi, puis en gagnant l'embouchure du Cavado, le voyageur n'aura plus qu'un petit trajet pour atteindre Braga.

## BRAGA ET GUIMARAENS.

Cette jolie ville, pleine d'anciens édifices, auprès desquels pâlissent les édifices nouveaux, occupe la situation la plus délicieuse, dans une plaine fertile qu'arrosent deux rivières. On y trouve de grandes places, des rues larges, droites, alignées; des ruines non moins importantes; une vieille cathédrale et différentes églises assez curieuses. Le sanctuaire vénérable de *senhor Jesus do Monte*, situé, comme l'indique son nom, au sommet d'une colline, à quelque distance de Braga, devient chaque année l'objet de nombreuses dévotions. Nous ne nous y rendrons point

[1] La pipe représente 522 litres.

cette fois, mais nous croyons ne pas devoir quitter l'extrémité nord du royaume, sans signaler aux touristes le vieux palais, le donjon d'une vieille église de Guimaraens, édifices dont les murailles révéleraient bien des mystères si les murailles parlaient jamais.

### COIMBRE.

Des riantes campagnes entre Douro et Minho, on revient dans l'opulente Porto résumer ses impressions, oublier ses fatigues, car les voyages ne s'effectuent qu'à dos de mulet, par des chemins horribles; on traverse ensuite l'aride contrée de Beiramar, et la grande ville qu'on aperçoit de fort loin, sur la rive droite du Mondego, sillonnant de rues étroites l'escarpement d'une colline assez rapide, c'est Coïmbre : Coïmbre, la ville universitaire, l'Athènes portugaise, bien déchue de ce qu'elle était jadis, mais jusque dans son abandon et ses solitudes respirant un air de science, de belles-lettres, d'art et de poésie.

### TRAJET DE LISBONNE A MADRID.

Dans un pays primitif comme celui que nous venons de parcourir, il ne faut rien moins que la coïncidence de deux capitales pour faire retrouver une belle route et des chevaux de poste. Trente lieues des plus monotones conduisent à la ville d'Estremoz, défendue par une citadelle et par d'autres ouvrages. Estremoz présente une grande importance militaire et constitue, avec Elvas, la double porte qui, de ce côté, ferme l'entrée du Portugal.

D'Elvas à la frontière on ne compte qu'une lieue, et pareille distance de la frontière sépare Badajoz.

### ESTRAMADURE.

Quand on traverse cette province, on se croit toujours en Portugal : mêmes habitudes, mêmes constructions, même physique, presque même langage; terres incultes, population paresseuse, chemins tracés par des troupeaux de moutons au lieu de l'être par des voitures, vastes

forêts, bruyères plus vastes encore, villes pauvres et petites, villages très-distancés; mais par intervalle quelques plaines magnifiques, quelques sites enchanteurs, surtout le long du Tage et de la Guadiana.

La ville épiscopale et militaire de Badajoz, ville triste et sombre, malgré l'éclat du ciel, sans commerce, presque sans industrie, quoiqu'elle soit le nœud de jonction des deux royaumes, sert de capitale à l'Estramadure. Elle possède un beau pont de dix-huit arches sur la Guadiana; un château mauresque qui tombe en ruines; une enceinte également mauresque à laquelle sont ajoutés de formidables bastions; une cathédrale massive fondée par Alonso le Sage, et transformée depuis sous la truelle capricieuse des restaurateurs. Badajoz ne compte guère moins de vingt mille habitants, et se flatte avec raison d'avoir eu des enfants illustres, parmi lesquels le peintre Luis de Morales, mort en 1586.

Je n'ai pu traverser Badajoz sans donner un souvenir de regrets bien vifs au docteur Dardare, enlevé prématurément aux sciences médicales qu'il cultivait avec zèle, et qui, pendant trois années de séjour à Cadix et Badajoz (1823-1825), n'a cessé de correspondre avec moi de la manière la plus suivie. Ce souvenir, véritable halte que mon imagination faisait dans le passé, me préoccupa jusqu'à Mérida; il me semblait retrouver un pays où j'avais longtemps vécu, dont je connaissais les roches, les insectes et les plantes, dont j'avais respiré l'air et dont je comprenais la langue exceptionnelle. Pour m'arracher à moi-même, il ne fallut rien moins que les ruines importantes de l'*Emerita Augusta.* J'aurais bien voulu passer vingt-quatre heures parmi toutes ces pompes d'autrefois, réunies avec tant de magnificence dans la vieille capitale de la Lusitanie; m'appuyer sur les parapets du pont de Trajan, m'asseoir vis-à-vis l'arc triomphal du même empereur; parcourir l'emplacement du forum, des murailles capitoliennes, de l'Amphithéâtre, de la Naumachie; voir la basilique chrétienne substituée au temple païen, et constater ensuite les travaux à l'aide desquels fut creusé le lac de Proserpine ou de la Charca; mais le majoral est comme la mort dont parle Malherbe, il témoigne *une rigueur à nulle autre pareille* : quelles que soient les merveilles qu'on rencontre, on n'a que le temps de les saluer et de passer outre.

Deux petites villes bien déchues, mais d'un aspect d'autant plus poétique qu'elles ont vu, sous leurs murailles, s'accomplir des destinées plus grandes, formeraient, par delà Mérida, deux stations très-intéressantes si le touriste daignait y séjourner : ce sont *Trujillo*, la *Turris Julia* du conquérant des Gaules, et *Talavera de la Reina*, véritable succursale de Tolède, dans une position charmante sur le Tage. Les circonvallations de Trujillo et de Talavera; leurs ruines mauresques, normandes, lombardes, romaines; leurs tours antiques et leurs vieilles églises; leurs places, entremêlées de rues étroites, grimpantes et tapissées de maisons d'une physionomie variable, accusant presque tous les âges, présentent le plus grand intérêt. On rencontre à Trujillo des tombes remarquables et différentes habitations patriciennes : la demeure du fameux Pizarre, celle du duc de San Carlos; à Talavera, des arcatures, des façades qui ne manquent pas d'une certaine élégance, et de plus, le modeste réduit où l'historien Mariana vint au monde.

Les campagnes, depuis Lisbonne jusqu'à Madrid, théâtres de maints combats, de manœuvres savantes, ne sont ni moins significatives, ni moins parlantes que les villes. Lisbonne désormais s'enchâssera dans l'histoire militaire avec l'épée de Junot, de Lannes et de Jérôme Bonaparte. A Badajoz se rattachent les noms du duc de Raguse et du comte de Latour-Maubourg; à Talavera, ceux du maréchal Soult, du maréchal Victor et de leurs braves lieutenants Barrois, Gazan, Legrand, Sébastiani, Villatte; solidaires des mêmes exploits, dignes de concourir au partage de la même gloire.

## A LA RÉVÉRENDE MÈRE MATHILDE

SUPÉRIEURE GÉNÉRALE DE LA CONGRÉGATION DE LA PROVIDENCE.

Avila (Posada del Rostro), 30 mai 1852.

MA BIEN CHÈRE SUPÉRIEURE,

Dois-je remercier ou maudire mon hôte, qui m'oblige à compter deux fois, parce qu'une première fois je me suis permis de compter sans lui? S'il n'avait renvoyé le commissionnaire chargé de me prévenir du passage de la diligence, au lieu d'écrire une lettre datée d'Avila, je vous écrirais de Salamanque, sous le charme d'impressions classiques; tandis qu'ici tout parle un pieux langage, tout semble se grouper avec harmonie pour peupler les solitudes de l'âme.

Au point de vue géologique, rien de plus étonnant que la position d'Avila. Un jour, dans un de ces grands jours dont chaque heure représente une année, les sommets du Guadarrama s'écroulèrent et leurs débris énormes furent charriés le long d'une vallée de six lieues, jusqu'à ce qu'ayant rencontré d'autres courants plus forts, ils se sont arrêtés. Sur ce tassement gigantesque, Avila vint s'asseoir. Avant d'y arriver, nous aperçûmes des amas de rochers qui, n'ayant pu cheminer plus loin, ont constitué la digue contre laquelle se sont brisés les impuissants efforts des débris accumulés derrière eux. De ce phénomène il résulte que le sol élevé d'Avila s'avance comme un promontoire dans un immense lac de sable, jadis couvert d'eaux saumâtres, mais dont l'agriculture a dû prendre possession depuis plusieurs milliers d'années.

Cette histoire sans date demeure intraductible; et pourtant, voici que sur les places, dans les rues, dans certains hôtels d'Avila se rencontrent d'énormes animaux en granit, sculptés grossièrement par des mains barbares dont le faire n'a rien ni du type espagnol, ni du type gothique, ni du type romain, ni du type grec, et qui, parmi des images d'animaux reconnaissables, tels que porcs, chiens et taureaux, rappellent les formes du mastodonte, contemporain des derniers déluges.

Jusque vers la fin du onzième siècle, Avila traverse les âges sans jeter d'autre éclat que celui qui résulte du bruit des armes; mais à cette époque d'émancipation religieuse, le joug de l'islamisme cesse

de peser sur son front, et la foi chrétienne triomphante y fait appel aux beaux-arts. Beaucoup d'édifices pieux, dans le style byzantin, sont encore debout pour confirmer cette résurrection de la pensée catholique romaine. Une église nous a surtout frappé par ses proportions architectoniques élégantes, et par le mélange indécis des courbes byzantines avec les courbes de l'ogive naissante, c'est l'église San-Vicente, où repose, sous un vaste tombeau, le saint du même nom, qui fut martyrisé dans la cité d'Avila. Ce tombeau, postérieur au style primordial de l'église, représente, sculptée en pierre, la légende du personnage qu'il renferme, devenu le patron d'une ville dont sainte Thérèse est la patronne.

Quelle que soit la place élevée qu'occupe saint Vincent dans le royaume des cieux, sainte Thérèse est assurément la gloire la plus réelle d'Avila. Femme étonnante, merveille de son sexe et de son siècle, elle sentit comme Héloïse, elle raisonna comme Pascal; elle marcha de pair avec les plus hautes intelligences de l'Espagne. Tous les élans de son esprit se purifiaient en traversant son âme, et chez elle l'idéalisme prenait un corps, devenait une réalité. Souffrante, valétudinaire, infirme, sa nature épuisée n'en servait que davantage à l'édification des autres. Aussi, jamais je n'ai compris les saintes Thérèse des artistes espagnols, grasses, joufflues, colorées, créatures vulgaires que rien n'anime, que rien ne poétise, et sous l'image desquelles il me semble voir d'honnêtes rentières retirées du commerce. La sainte Thérèse de notre grand peintre Gérard, que j'ai plusieurs fois admirée chez Châteaubriand, recèle du moins, sous la physionomie française et mondaine que lui a donnée l'artiste, la distinction d'une femme comme il faut, l'ardente piété d'un cœur pur; mais ce n'est point encore là ma sainte Thérèse. Je la veux frêle, délicate, amaigrie, usée par le travail des mains autant que par celui de la pensée; je la veux avec un regard tendre dont la profondeur amoindrit la vivacité, avec des lèvres plus pieuses, plus persuasives encore qu'elles ne sont aimantes... Ma sainte Thérèse, à moi, médite, enseigne, écrit plus qu'elle ne prie, car qu'est-ce que son existence, sinon une prière continue, un sacrifice perpétuel de la chair à l'esprit? C'est moins la femme extatique repliée sur elle-même, que la femme soumise, obéissant aux ordres de ses supérieurs, remplie d'affectueuse tendresse pour sa communauté; prenant, quittant tour à tour la plume, l'aiguille et le fuseau, selon qu'elle croit la chose plus utile à la gloire de Dieu, à l'édification des sœurs Carmélites et du monde.

Tout à l'heure je suis allé *Plaza de la Santa*, non loin de mon hôtel; j'ai sonné; un petit aumônier fort complaisant est venu m'ouvrir la double porte d'un monastère de Carmélites veuf de ses habitantes; je touchais le

seuil du lieu vénérable où naquit la sainte, *la santa*, et je lisais au-dessus de la porte d'une chapelle fort étroite l'inscription suivante :

En esta capilla nacio nostra Serafica Me santa Teresa de Jesus.
Doctora mistica. A 28 de marzo año de 1515.

Cette chapelle, d'assez mauvais goût, peu digne du docteur mistique dont elle consacre le souvenir, est ornée de vases du seizième siècle, d'un joli Christ d'Alonzo Cano et de tableaux naïfs exécutés par un artiste espagnol du dix-septième siècle. Ces tableaux rappellent différentes scènes de la vie de sainte Thérèse, et quelques merveilles dues à son intercession puissante. L'église du couvent n'a rien de remarquable qu'un beau Christ-aux-liens, sculpture coloriée. Le retable du maître autel représente sainte Thérèse couronnée des mains de saint Joseph et de la Vierge. Mais les choses les plus curieuses, c'est le reliquaire, ce sont des lettres autographes que l'on ne montre pas à tout le monde. Le reliquaire renferme un doigt de cette main divinement inspirée, qui traça de si belles choses; une semelle de ses sandales; son énorme rosaire, son bâton de voyage. En saisissant, en replaçant les reliques pour me les montrer, l'aumônier les baisait avec respect; j'ai demandé de les baiser aussi, et mes lèvres ont touché ces objets empreints d'une sanctification que personne n'oserait contester.

L'écriture de sainte Thérèse, ferme, décidée, facile, presque sans ratures, serait d'une lecture aisée sans les abréviations multipliées qu'on y rencontre et sans l'absence de mots restés au bout de sa plume. Ses ouvrages manuscrits dénotent, par la forme des lettres, dans quel rapport l'exercice machinal de la main pouvait se trouver avec la pensée.

Cette femme, d'une béatification presque récente, ferme l'imposant cortége de saintes dont se glorifie l'Espagne; cortége où figurent Maria Saltos, Isabelle de Hongrie, Técla, Eulalie, etc. Née juive, coupable d'avoir aimé un chrétien, enfermée dans l'alcazar de Ségovie, Maria Saltos fut condamnée à mort; mais quelques heures avant son supplice elle invoqua la Vierge qui, d'une hauteur prodigieuse, la fit descendre sur les rives de l'Éresma. Baptisée sous le nom commémoratif de *Maria del Salto*, Marie du Saut, elle mourut en odeur de sainteté vers l'année 1237. Des cyprès plantés en face des carmélites déchaussées marquent la trace de sa merveilleuse descente sous la conduite de la Vierge, dont l'image fut reproduite, dit-on, par un témoin oculaire et déposée dans une chapelle du monastère où nous l'avons vue. Sainte Isabelle de Hongrie, belle-sœur de don Jaime d'Aragon, et qui, de ses mains royales, pansait les blessés, secourait l'infortune, était presque la contemporaine de Maria del Salto. Dans la cathédrale de Tarragone existent plusieurs

reliques d'Isabelle. Une autre sainte, du nom de Técla, convertie par saint Paul, échappée triomphante des divers supplices auxquels la fit condamner Tamiro qu'elle devait épouser, attire, dans la même église, le 23 septembre, un prodigieux concours de fidèles. A Barcelone, le 12 février, c'est sainte Eulalie dont la fête met toute la ville en émoi. On célèbre avec pompe l'anniversaire de son martyre, qui eut lieu l'an 304; mais aujourd'hui le peuple et le clergé font seuls les frais d'une cérémonie qu'annonçaient jadis tous les canons de la citadelle et des remparts. Pendant la messe, une colombe s'élevait du tabernacle à la voûte, ainsi qu'il arriva, dit la légende, lorsque l'âme d'Eulalie remonta vers son auteur; puis avait lieu une procession dans laquelle les monarques eux-mêmes se faisaient honneur de porter les reliques de la sainte. Elle repose, sous la crypte, depuis l'année 1339, époque où furent exécutés les bas-reliefs qu'on y voit. A Tolède, on vénère particulièrement sainte Léocadie. Ses précieux restes sont déposés, avec ceux de saint Ildefonse, dans une basilique du septième siècle, *el Cristo de la Vega*, demeure vénérable, bien digne de posséder cette héroïne chrétienne qui suggéra tant de vers aux poëtes, tant d'œuvres aux artistes espagnols. Sainte Lucie, qu'on invoque pour la vue; sainte Librade, dont les reliques se trouvent déposées dans le transept de la cathédrale de Siguenza, ville qui l'a nommée sa patronne; sainte Justine et sainte Rufine, inséparables dans leur culte ainsi qu'elles paraissent l'avoir été dans leurs sympathies, inspirent également une vénération profonde, une adoration émouvante, mélange de joie naïve, d'espérances chrétiennes et de bonheur. Au delà des Pyrénées, on croit encore; la légende est bien autre chose qu'une lettre morte, écrite, comme le prétendent nos esprits forts, avec la crédulité de l'ignorance; la légende s'y traduit sans examen, sans contrôle; et jamais l'Académie des sciences assemblée ne persuaderait aux Sévillans qu'à l'époque de l'ouragan furieux de 1504, qui détruisit tant d'édifices, sainte Justine et sainte Rufine ne sont point venues épauler de leur taille colossale la Giralda qui menaçait ruine; de même qu'on vous affirmera qu'en 1843, lorsque Espartero bombardait la ville, les deux saintes, escortées d'une nuée d'anges invisibles, détournaient de l'édifice les projectiles incendiaires.

Murillo, qui avait dans l'âme de la suavité pour rendre le cœur de toutes les vierges et dans la main une hardiesse de pinceau qui s'alliait à la puissance expressive du coloris; Murillo qui avait peint si délicieusement sainte Isabelle de Hongrie et d'autres saintes encore, ne pouvait refuser aux deux vierges martyres du faubourg de Triana, à sainte Justine et sainte Rufine, l'immortalité terrestre que savait dispenser sa palette. Il les comprit bien mieux que ne les avait comprises Cespedes.

Cette intelligence, cette foi des légendes, cette poésie de l'âme qu'un artiste, qu'un écrivain devraient toujours sentir, avant de composer des sujets pieux, nous les avons cherchées vainement parmi les sculpteurs, les peintres et les graveurs modernes de l'Espagne. Aucun d'eux ne rendrait la tradition légendaire comme le faisaient les artistes des treizième et quatorzième siècles. Leurs tendances les rapprocheraient plutôt du genre historique et du portrait; mais il faudrait, pour ne point laisser épuiser ni la verve, ni le sentiment qu'ils recèlent en eux-mêmes, que des études sérieuses se fissent dans les écoles académiques; qu'on en proscrivît ces modèles ignobles qu'un barbare esprit de conservation a fait revêtir de plusieurs couches de lait de chaux; il faudrait que six heures par jour, pendant neuf mois de l'année, les élèves copiassent le nu; il faudrait proscrire toutes les mauvaises lithographies, tous ces petits paysages, toutes ces mille niaiseries qui servent de point de départ, d'éléments primaires; et s'il entrait dans les vues du gouvernement d'imprimer certain essor à la sculpture, à la peinture chrétiennes, il y aurait urgence de rassembler dans un grand centre, tel que Séville, le plus de monuments possible de l'art espagnol au moyen âge. Cette collection nationale manque; elle serait une des gloires du pays. Pour la rendre complète, pour réunir les divers genres qu'embrasse la nature figurée, nous voudrions y voir, en nombre plus ou moins considérable, ces livres d'heure, ces missels, ces évangiles ornés de miniatures; ces incunables du quinzième siècle illustrés de gravures sur bois et de gravures en fonte, tels que nous en ont montré le bibliothécaire particulier de la reine à Madrid, celui de l'Escurial, celui de l'Académie d'histoire et le conservateur du cabinet de M. le duc d'Ossuna. Sans appauvrir chaque grande bibliothèque, il serait possible, moyennant des échanges, de former un musée spécial éminemment utile.

Nous voici bien loin d'Avila, de sainte Thérèse, de ce que j'aurais voulu vous dire; mais en toutes choses l'imprévu nous emporte, la dernière idée domine les autres idées, et je viens, ma révérende, comme le faisait Cervantès avant de livrer au public la seconde partie du *Don Quichotte*, vous poser cette question : *Croyez-vous que ce soit chose facile de faire un livre? (Prologue, t. II.)*

Agréez.....

ÉMILE BÉGIN.

FIN.

# TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.

